This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Per. 3977 f. 31/45

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

DE JUILLET, AOUT & SEPTEMBRE

1750.

TOME QUARANTE-CINQ.

Première Partie.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCL.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

de Juillet, Août, & Septembre, 1750.

ARTICLE I.

An HISTORICAL VIEW *of the* Negotiations between the Courts of *England*, *France*, and *Brussels*, from the year 1592 to 1617, &c.

C'est-à-dire,

HISTOIRE *des* NEGOCIATIONS *entre les Cours d'Angleterre, de France & de Bruxelles, depuis l'an* 1592 *jusqu'à l'an* 1617 : *Tirée principalement des Mémoires manuscrits du Chevalier* THOMAS EDMONDES, *Ambassadeur en France & à Bruxelles, & Trésorier de l'Epargne sous les Rois* JAQUES I. *&* CHARLES I. *& de ceux d'*ANTOINE BACON *Ecuyer, Frère du Chancelier* BACON, *&c.* (*a*)

LA Reine *Elizabeth* fait une si belle figure dans l'Histoire, que les moindres particula-

ri-

(*a*) On peut voir le premier Extrait dans la II. Part. du Tome XLIII. de cette Bibliothèque, p. 307.

rités de ſa vie intéreſſent. Par cette raiſon Mr. *Birch* a cru faire plaiſir au Public, d'inſérer dans ce Recueil la rélation de la dernière maladie & de la mort de cette Princeſſe, extraite des Mémoires manuſcrits de *Robert Cary* Comte *de Monmouth* & ſon proche Parent, puiſqu'il étoit petit-fils de *Marie de Bollen* ſœur d'*Anne* mère d'*Elizabeth*. Il la donne en entier d'après le Manuſcrit qu'il a eu entre les mains, appartenant à feue Miladi *Spelman*, qui deſcendoit de ce Seigneur; en voici la traduction.

„ Quand je fus arrivé à la Cour (*de la Cam-*
„ *pagne*) j'appris que la Reine étoit indiſpoſée,
„ & qu'elle ne ſortoit point de ſon appartement;
„ cependant, comme on lui dit que j'étois venu
„ pour lui rendre mes devoirs, elle me fit appel-
„ ler. Je la trouvai aſſiſe fort bas ſur des couſſins;
„ elle me fit ſigne d'approcher, & me donna ſa
„ main à baiſer. Je lui dis que tout mon bonheur
„ conſiſtoit dans ſa conſervation, & que je lui
„ ſouhaitois une longue & parfaite ſanté. *Non*
„ *Robert*, me répondit-elle en me prenant la main
„ & me la ſerrant, *il s'en faut beaucoup que je ne*
„ *ſois bien*; & là-deſſus elle ſe mit à me parler de
„ ſon indiſpoſition, & me dit que depuis dix ou
„ douze jours elle avoit le cœur ſi ſaiſi & ſi acca-
„ blé de triſteſſe que tout lui déplaiſoit. Je ſuis
„ ſûr que dans cet entretien elle ne pouſſa pas
„ moins de quarante ou cinquante gros ſoupirs;
„ ce qui me toucha d'autant plus que je ne l'avois
„ jamais vue ſoupirer auparavant, excepté quand
„ la Reine d'*Ecoſſe* eut la tête tranchée; car alors
„ je la vis verſer bien des larmes & pouſſer bien
„ des ſoupirs, proteſtant de ſon innocence, & dé-

„ cla-

„ clarant qu'elle n'avoit jamais consenti à la
„ mort de cette Princesse. Je fis tout ce que je
„ pus pour la tirer de cette mélancolie, mais en-
„ vain, & je m'apperçus bientôt que le mal étoit
„ trop enraciné pour admettre de remède. Ceci
„ se passa un samedi au soir, & la Reine ordonna
„ en ma présence qu'on tînt tout prêt pour
„ qu'elle pût aller à sa Chapelle le lendemain
„ matin. Je m'y rendis avec le reste de la Cour;
„ nous l'y attendîmes jusqu'à passé onze heures,
„ qu'un de ses Valets de chambre vint avertir
„ qu'elle vouloit que le Service se fît dans son pe-
„ tit cabinet, mais elle n'y vint point; & après
„ nous avoir fait attendre longtems, elle se fit
„ apporter ses coussins dans une chambre à cô-
„ té, d'où elle entendit le Service sans être vue
„ de personne. Dès lors elle empira visiblement,
„ & demeura jour & nuit assise ou couchée par
„ terre sur ses coussins, sans qu'on pût jamais lui
„ persuader de se mettre au lit & de prendre quel-
„ que nourriture ou quelque remède. Il étoit ai-
„ sé de juger qu'elle ne pouvoit pas vivre long-
„ tems de cette manière; & comme mon bien-
„ être dépendoit en grande partie de sa conserva-
„ tion, je me mis à penser au triste état où je se-
„ rois réduit si elle venoit à mourir. Je me rap-
„ pellai que toutes les fois que j'avois été en-
„ voyé au Roi d'*Ecosse* j'en avois été parfaite-
„ ment bien reçu, & je me dis à moi-même qu'il
„ n'y avoit ni injustice ni deshonneur à pourvoir
„ à ses intérêts dans une pareille conjoncture.
„ Ainsi j'écrivis sur le champ à ce Prince pour
„ l'informer de l'état où la Reine se trouvoit, car
„ je n'ignorois pas qu'il devoit lui succéder à la

„ Couronne d'*Angleterre*. Je le priois en même
„ tems de ne pas s'éloigner d'*Edimbourg*, l'assu-
„ rant que si elle mouroit de cette maladie, je
„ serois le premier à lui en porter la nouvelle".

„ Cependant cette Princesse déchéoit à vue
„ d'œil, s'obstinant à ne vouloir rien faire pour
„ sa conservation. A la fin ceux qui étoient au-
„ près d'elle firent appeller le Grand-Amiral,
„ qui ayant nouvellement perdu sa femme qui é-
„ toit ma sœur, n'avoit pas été à la Cour depuis
„ près de quinze jours. Quand il fut venu il fit
„ mettre la Reine au lit moitié de gré, moitié de
„ force; mais cela n'aboutit à rien, car le mècre-
„ di suivant, 23. de *Mars*, elle perdit la parole,
„ conservant cependant toujours son bon-sens.
„ L'après-midi elle fit appeller par signes son
„ Conseil, & lorsqu'il lui eut demandé si elle
„ vouloit avoir le Roi d'*Ecosse* pour son succes-
„ seur, elle porta la main à la tête en signe d'ap-
„ probation. Sur les six heures l'Archevêque de
„ *Cantorbery*, accompagné des Chapelains de la
„ Reine, entra dans sa chambre, & j'y entrai aus-
„ si avec eux. Elle leur fit signe d'approcher, &
„ l'Archevêque s'étant mis à genoux auprès de
„ son lit, commença par l'interroger sur sa foi
„ selon l'ordre prescrit dans le Service pour la
„ visite des Malades, & à chaque question qu'il
„ lui fit, elle donna des marques si sensibles de la
„ sincérité de la profession qu'elle avoit faite de
„ la Religion *Protestante*, en levant les mains &
„ les yeux au Ciel, que tous les Assistans en fu-
„ rent attendris & édifiés. Ensuite ce bon Prélat
„ lui dit nettement qu'étant mortelle de sa natu-
„ re, elle alloit subir le sort de tous les Mortels;

„ &

„ & que quoiqu'elle eût règné longtems avec
„ éclat ſans reconnoître aucune Autorité ſupé-
„ rieure ſur la Terre, maintenant elle étoit appel-
„ lée à paroître devant le Roi des Rois pour lui
„ rendre compte de ſon adminiſtration. L'ex-
„ hortation finie il ſe mit à prier, & lorſqu'il crut
„ qu'il en étoit tems, il lui donna la bénédiction
„ dans le deſſein de ſe retirer; mais la Reine fit un
„ ſigne de la main, que ma ſœur *Scroope* (qui é-
„ toit Dame-d'honneur) lui expliqua, en lui di-
„ ſant que S. M. ſouhaitoit qu'il continuât à
„ prier, ce qu'il fit pendant une groſſe demi-heu-
„ re; & comme il ſe levoit, craignant de fati-
„ guer cette Princeſſe, elle répéta le même ſi-
„ gne. Ainſi il ſe remit à genoux, & pria durant
„ une autre demi-heure avec tant de zèle pour le
„ ſalut de ſon ame qu'elle en parut toute réjouie,
„ & nous donna des marques viſibles qu'elle
„ mouroit en bonne Chrétienne, & de la manière
„ du monde la plus conſolante. Cependant,
„ comme il ſe faiſoit tard, tout le monde ſe reti-
„ ra, à la réſerve des Dames d'honneur & au-
„ tres Femmes qui la ſervoient".

„ J'ai cru qu'il étoit de mon devoir de coucher
„ par écrit ce que je viens de rapporter, & d'en
„ atteſter la vérité, comme témoin oculaire, ſur
„ la foi d'un Chrétien; parce que je ſai qu'on a
„ publié pluſieurs fauſſetés de la mort de cette
„ bonne Reine".

„ Je retournai à mon logis après avoir chargé
„ un des Serviteurs du Tréſorier de l'Epargne
„ de venir m'appeller ſi l'on s'appercevoit que la
„ Reine ne paſſeroit pas la nuit, & avoir donné
„ deux écus au Portier pour me laiſſer entrer à

„ quelque heure que ce fût. Entre une & deux
„ heures du matin l'homme vint m'avertir qu'el-
„ le étoit morte. Je m'habillai en diligence, &
„ me rendis au Palais; mais le Portier refusa de
„ me laisser entrer, disant que les Seigneurs du
„ Conseil lui avoient défendu d'ouvrir la porte à
„ qui que ce fût, à moins qu'on ne lui produisît
„ un ordre par écrit de leur part. Dans ce mo-
„ ment le Controlleur de la Maison qui étoit
„ aussi Membre du Conseil, se trouvant là & en-
„ tendant quelqu'un à la porte, demanda si c'étoit
„ moi; à quoi je répondis qu'oui, & sur le champ
„ il me fit entrer. Je lui dis que je souhaitois de
„ savoir comment la Reine étoit; *Assez bien*,
„ repliqua-t-il; & là-dessus je lui souhaitai le bon
„ soir comme si j'eusse voulu m'en aller, mais il
„ me retint, & me dit que si j'avois envie d'entrer
„ je le pouvois, & qu'il me donnoit sa parole
„ d'honneur que je sortirois quand il me plaîroit.
„ Ainsi je le suivis dans la chambre du Tréso-
„ rier où je trouvai les Dames toutes en pleurs, &
„ de-là il me mena dans celle où le Conseil étoit
„ assemblé. Je n'y fus pas plutôt entré, qu'on
„ me prit, pour ainsi dire, au collet, & qu'on me
„ déclara que je ne partirois point pour l'*Ecosse*
„ que le Conseil n'eût pris sa dernière résolu-
„ tion: à quoi je répondis que j'étois venu ex-
„ près pour en être informé, & pour recevoir ses
„ ordres. Là-dessus les Seigneurs qui le compo-
„ soient se rendirent dans la chambre du Sécré-
„ taire, & en y allant ils donnèrent un ordre pré-
„ cis aux Portiers de ne laisser sortir personne
„ que les domestiques, qu'ils enverroient cher-
„ cher leurs chevaux & leurs carosses pour se ren-

„ dre

„ dre à *Londres*. Ainſi je reſtai ſeul dans les An-
„ tichambres, & après avoir réfléchi un moment
„ ſur ce qui venoit de ſe paſſer, & ſur le parti qu'il
„ me convenoit de prendre, je courus à la cham-
„ bre de mon frère (*a*) qui étoit encore au lit,
„ ayant veillé pluſieurs nuits dans l'appartement
„ de la Reine. Je l'informai de tout, & s'étant
„ habillé promtement nous joignîmes les Sei-
„ gneurs du Conſeil qui alloient ſortir. Le Por-
„ tier qui connoiſſoit mon frère pour un des
„ Grands-Officiers de la Couronne, le laiſſa paſ-
„ ſer, mais il m'arrêta; ſur quoi mon frère lui
„ dit d'un ton fâché, *Laiſſez-le ſortir, je réponds*
„ *de lui*. Il obéit ſur le champ, & je ne fus pas
„ peu ſatisfait de me voir en liberté. Je montai
„ auſſitôt à cheval & me rendis au logis du Ma-
„ réchal de la Maiſon de la Reine, où j'attendis
„ juſqu'à neuf heures que les Seigneurs du Con-
„ ſeil arrivèrent à *Whitehall*. J'envoyai cet Of-
„ ficier pour leur faire ſavoir où j'étois, & que
„ j'attendois leurs ordres. Ils furent charmés
„ d'apprendre que je n'étois pas parti pour l'*E-*
„ *coſſe*, & me firent dire qu'ils ſouhaitoient de
„ me parler, & qu'ils m'expédieroient en toute
„ diligence. Je les crus, mais comme j'entrois
„ dans *Whitehall*, Mylord *Banbury*, Membre du
„ Conſeil, dit à l'oreille du Maréchal que ſi j'y
„ allois, on m'amuſeroit ſous quelque prétex-
„ te, & que l'on enverroit ſecrettement une autre
„ perſonne à ma place. Celui-ci courut au-de-
„ vant de moi, & m'en avertit; ainſi je rebrouſſai
„ che-

(*a*) Le Comte de *Nottingham*, Grand-Amiral d'*Angleterre*, qui avoit épouſé ſa ſœur.

„ chemin, & ſans perdre un moment de tems je
„ partis pour l'*Ecoſſe*. J'arrivai le vendredi au
„ ſoir à ma terre de *Wetherington* (*a*), & don-
„ nai incontinent ordre que tout demeurât tran-
„ quile ſur les frontières, & que le lendemain
„ matin le Roi d'*Ecoſſe* fût proclamé Roi
„ d'*Angleterre*, &c. à *Morpeth* & à *Alne-*
„ *wich*. Je me remis en chemin pour *Edim-*
„ *bourg* le ſamedi de grand matin, & arrivai ſur
„ le midi à *Norham*; deſorte que j'aurois fort
„ bien pu être au ſoupé du Roi. Mais malheu-
„ reuſement je tombai de cheval par le chemin,
„ & reçus un ſi grand coup de pied à la tête, que
„ j'en fus tout étourdi & perdis beaucoup de
„ ſang, ce qui m'obligea à aller le petit pas; &
„ lorſque je vins au Palais, le Roi étoit déjà cou-
„ ché. Mais dès que je me fus fait annoncer on
„ m'introduiſit dans ſa chambre. Je m'appro-
„ chai de ſon lit, & m'agenouillant (*b*) je le ſa-
„ luai *Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe, de France &*
„ *d'Irlande*. Il me donna ſa main à baiſer, & me
„ dit que j'étois le très-bien venu; & après avoir
„ beaucoup parlé de la maladie & de la mort de
„ la Reine, il me demanda ſi j'avois des Lettres
„ du Conſeil. Je lui dis que non, & lui contai
„ comment je m'étois heureuſement échappé &
„ les avois prévenus, ajoûtant que je lui appor-
„ tois en échange une bague qu'une belle Dame
„ m'avoit remiſe, & qui le convaincroit bientôt
„ de

(*a*) Dans la Province de *Northumberland*, frontière d'*Ecoſſe*.

(*b*) En *Angleterre* on s'agenouille devant les Rois & les Reines quand on les aborde ou qu'on les ſort.

„ de la vérité de mon rapport (*a*). En même
„ tems je la lui préſentai ; il la prit & l'ayant exa-
„ minée un moment, il me dit, *cela ſuffit, je con-*
„ *nois à ceci que la nouvelle que vous m'appor-*
„ *tez eſt vraie.* Il donna ordre enſuite à Milord
„ *Hume* de prendre ſoin de moi, d'envoyer cher-
„ cher ſes Chirurgiens pour panſer ma plaie, & de
„ ne me laiſſer manquer de rien. Et lorſque je lui
„ baiſai la main à mon départ, il me dit ces paro-
„ les remarquables, *Je ſai que vous avez perdu*
„ *une proche Parente & une bonne Maîtreſſe ;*
„ *mais touchez-là, je vous ſerai auſſi bon Mai-*
„ *tre, & récompenſerai largement le ſervice*
„ *que vous m'avez rendu*".

Mr. *Birch* a fait une Note très-curieuſe ſur ce que ce Mémoire dit de la profonde mélancolie qui ſaiſit *Elizabeth*, & qui probablement la mit au tombeau, ou du moins hâta beaucoup ſa mort. Mais comme elle eſt fort longue, & que cependant je ne voulois pas en priver les Lecteurs, j'ai cru devoir la renvoyer à la fin de cet Article.

Cambden dit (p. 852.) qu'elle étoit dans une très-grande mélancolie, ce que les amis du Comte d'*Eſſex* attribuoient au chagrin qu'elle avoit de ſa mort. L'Auteur d'une Lettre écrite de *Londres* le 3. *Avril* 1603. N. S. & imprimée dans le III. Tome des *Mémoires d'Etat de Mr. de Villeroy* (p. 209, & ſuiv.) étoit dans la même penſée.

(*a*) Miladi *Elizabeth Spelman* a ſouvent aſſuré, comme le tenant de bonne main, que ſitôt que la Reine eut expiré, Miladi *Scroope*, qui ne l'avoit point quittée dans ſes derniers momens, jetta par la fenêtre cette bague à ſon frère (*l'Auteur de ces Mémoires*) afin qu'il la portât au Roi d'*Ecoſſe* avec qui elle étoit convenue de lui donner cette marque ou ce ſignal de la mort d'*Elizabeth*.

sée. Cet Auteur, qui probablement étoit Mr. *de Beaumont*, alors Ambassadeur de *France* en *Angleterre*, remarque que l'opinion commune, & celle même des Médecins & des autres personnes qui approchoient la Reine, étoit que son mal venoit d'une grande mélancolie où elle étoit tombée plusieurs jours avant qu'elle se plaignît d'aucune indisposition, & qu'on attribuoit au regret qu'elle avoit de la mort du Comte d'*Essex*. Mais comme il s'étoit écoulé plus de deux ans depuis cette mort, on ne sauroit dire que ce fut-là la cause immédiate ou l'unique cause de l'affliction excessive qu'*Elizabeth* fit paroître dans sa dernière maladie. Ainsi j'ajoûterai, comme le meilleur commentaire qu'on puisse souhaiter sur les Mémoires du Comte de *Monmouth*; l'histoire singulière que feu Miladi *Spelman*, son arrière-petite-fille, a souvent racontée.

Catherine Comtesse de *Nottingham*, femme du Grand-Amiral & sœur du Comte de *Monmouth*, étant à son lit de mort (& suivant les Mémoires mêmes de ce Comte elle mourut seulement quinze jours avant la Reine) envoya dire à cette Princesse qu'elle souhaitoit passionnément de la voir pour lui révéler un secret qu'elle avoit sur le cœur, sans quoi elle ne mourroit pas en paix. Là-dessus *Elizabeth* se rendit auprès de cette Dame, qui lui dit que le Comte d'*Essex* n'eut pas plutôt été condamné à mort, qu'il songea à solliciter sa grace de la manière que Sa Majesté lui avoit elle-même prescrite lorsqu'il étoit le plus avant dans sa faveur; car elle lui avoit donné une bague, avec ordre que si jamais il lui arrivoit de tomber en disgrace par son imprudence,

il

il la lui fit venir secrettement comme une marque de son repentir, auquel cas elle lui pardonneroit. Mais le Comte se défiant & de ses Gardes & de ceux qu'on avoit mis auprès de lui pour le servir, attendoit qu'il se présentât une occasion favorable, lorsqu'il vit passer un matin sous sa fenêtre un jeune garçon dont la phisionomie lui plut. Il l'appella, & lui ayant donné quelque argent avec promesse de le mieux récompenser encore, il l'engagea à porter cette bague (qu'il tira de son doigt & lui jetta) à Miladi *Scroope* sœur de la Comtesse de *Nottingham* & Dame-d'honneur de la Reine, la priant de la présenter à Sa Majesté. Par malheur ce garçon ou n'entendit pas bien, ou confondit le nom de ces deux Dames, ou oublia son message en chemin: quoi qu'il en soit, il porta la bague à la Comtesse de *Nottingham*, qui la montra aussi-tôt au Grand-Amiral son mari, ennemi juré du Comte d'*Essex*, pour savoir ce qu'elle devoit faire. Il lui défendit de la donner à la Reine & de faire aucune réponse, lui enjoignant d'une manière très-forte de la garder avec soin & de n'en jamais ouvrir la bouche.

La Comtesse finit son récit en demandant pardon à la Reine de lui avoir caché une affaire de cette conséquence; mais cette Princesse lui répondit d'un ton irrité, *Dieu vous pardonne, mais pour moi je ne saurois vous pardonner.* Elle fut tellement frappée de cette découverte, que dès ce moment elle ne voulut ni se mettre au lit, ni prendre aucune nourriture.

Si cette histoire est véritable, elle ne confirme que trop qu'*Elizabeth* avoit pour le Comte d'*Essex* plus que de l'estime; il faut même qu'elle l'aimât

mât paſſionnément pour reſſentir une ſi grande affliction plus de deux ans après ſa mort. Mais on demandera s'il eſt du tout probable qu'aucun des Amis, des Parens, des Domeſtiques, ou même des Chapelains de ce Comte n'eût la liberté de le voir après ſa condamnation, & qu'il ne pût confier à aucun d'eux cette précieuſe bague pour la remettre en main propre à la Reine. On demandera encore, d'où vient que le Comte de *Monmouth*, qui a ſi bien décrit dans ſes *Mémoires* la profonde mélancolie de cette Princeſſe, n'y dit pas un ſeul mot du prétendu ſecret que lui découvrit la Comteſſe de *Nottingham* ſa ſœur, ce qu'il ne pouvoit aſſurément ignorer? Mr. *de Rapin* attribue cette mélancolie à une autre cauſe qui ſuffit ſeule pour l'expliquer, ſur-tout ſi l'on ſe rappelle combien *Elizabeth* étoit jalouſe de ſon autorité & peu ſatisfaite du Roi d'*Ecoſſe*, quoiqu'elle le déclarât ſon Succeſſeur. „ Quelque „ tems avant ſa mort, dit-il, elle eut le chagrin „ de ſe voir abandonnée de la plupart de ſes „ Courtiſans, qui s'empreſſèrent à l'envi à re„ chercher la faveur du Roi d'*Ecoſſe* ſon Succeſ„ ſeur préſomptif. Cela lui cauſa une triſteſſe „ dont il ne lui étoit pas poſſible de cacher la cau„ ſe, d'autant plus qu'on parloit déjà ouverte„ ment de faire venir le Roi *Jaques* en *Angleter„ re* avant qu'elle eût expiré".

Mr. *Birch* finit ce que ſes Mémoires lui ont fourni au ſujet de cette illuſtre Reine par quelques réflexions ſur ſon caractère, qui font voir qu'il n'eſt rien moins que partial en ſa faveur. Il ſemble, dit-il, qu'il ſoit ſuperflu d'en parler après tout ce qu'en ont dit tant d'habiles Ecrivains; cependen-

pendant on peut assurer qu'ils n'ont pas épuisé le sujet, ayant ou tout-à-fait omis, ou rapporté d'une manière trop générale divers traits particuliers qui entrent nécessairement dans l'idée qu'on doit se faire de cette Princesse. Son économie & sa frugalité ont fait un des principaux articles de son panégyrique; mais on peut dire qu'elle porta souvent ces vertus à l'excès, puisque ce n'étoit que fort maigrement & de loin à loin qu'elle faisoit remettre de l'argent à ses Ministres dans les Cours étrangères, & qu'elle plaignoit même ce qu'il en coutoit en Ports de lettres ou Couriers. Par-là elle se privoit elle-même du fruit qu'elle auroit pu retirer de bonnes intelligences & d'une promte expédition; & c'est ce que ses Envoyés lui représentoient ou faisoient représenter sans-cesse, mais toujours inutilement. On en trouve des preuves si convaincantes dans ce Recueil, que je ne saurois m'empêcher d'en rapporter du moins une partie.

Le Chevalier *Edmondes*, durant sa résidence en *France* en qualité d'Envoyé de la Reine, n'avoit que vingt Schellings d'appointemens par jour, comme il paroît par une Lettre que lui écrivoit le Grand-Trésorier, en date du 8 *Août* 1592: encore cela lui étoit-il si mal payé qu'il fut plus d'une fois obligé d'écrire à ce Seigneur ou à d'autres Grands de la Cour, pour leur représenter sa triste situation, & combien les affaires de la Reine en souffroient. „ Je vous ai souvent importu-
„ né, Milord, dit-il au premier dans une Lettre
„ écrite de *Mantes* du 21 *Décembre* 1593, du fâ-
„ cheux état où je me trouve ici, espérant que
„ vous voudriez m'en tirer. J'ai souffert tout ce

qu'il

„ qu'il eſt poſſible d'imaginer faute d'argent, &
„ je n'aurois pu y tenir ſi Mr. *Smythe* ne m'eût
„ avancé par un pur principe de charité & de
„ compaſſion une ſomme que je lui dois depuis
„ plus de quatre mois. Et ce ſecours fini il ne
„ me reſtoit d'autre reſſource que de retourner
„ en *Angleterre*, & il m'auroit été impoſſible de
„ ſuivre le Roi, n'ayant pas le ſou, n'eût été la
„ généroſité de ce même Ami, qui voyant ma
„ détreſſe m'a de nouveau aſſiſté & fourni deux
„ cens écus, en attendant l'arrivée du Chevalier
„ *Sidney*. Mais à préſent que je ſuis fruſtré de
„ cette eſpérance & que mon argent tire à ſa fin,
„ que faut-il que je faſſe? Je vous proteſte, Mi-
„ lord, que je ne vois pas comment il me ſera
„ poſſible de ſuivre plus longtems S. M. Cepen-
„ dant je mettrai tout en œuvre pour en venir à
„ bout, quoique j'ignore ſur qui tirer, Mr. *Smy-*
„ *the* ne voulant plus faire honneur à mes traites.
„ Dieu ſait la triſte figure que je fais ici, & ma
„ miſère eſt telle que je puis vous aſſurer ſur la
„ foi d'un Chrétien que je n'ai pas de quoi m'a-
„ cheter un habit pour paroître en bonne com-
„ pagnie; mes chevaux ſont preſque tous ruinés
„ par des accidens ou par la longueur du tems &
„ la fatigue, & de ma vie je ne me ſuis vu dans
„ une ſi grande indigence, &c". Dans une autre Lettre du 17 *Février* 1595, ſur ce que le Grand-Tréſorier s'étoit plaint qu'il ne lui avoit pas donné avis d'un Traité ſecret conclu à *Paris* entre le Roi de *France* & le Roi d'*Ecoſſe*, il lui dit nettement comment il peut s'attendre qu'il l'informe à tems de ce qui ſe négocie ſecrettement à la Cour de *France*, puiſqu'il n'ignore pas qu'on ne lui al-

loue

loue pas un denier pour des Intelligences Secrettes, & qu'il n'a pas même le moyen de donner un bon repas, comme font les autres Miniſtres, qui régalent ſouvent les perſonnes dont ils peuvent tirer des lumières ou gagner l'amitié. Il ajoûte qu'on lui envoye ſi rarement des inſtructions ou des ordres, qu'il eſt ſouvent dans l'ignorance de ce qui ſe paſſe, ou dans l'incertitude ſur la conduite qu'il doit tenir, quoiqu'il ait plus d'une fois fait de fortes repréſentations là-deſſus; & il finit en priant ce Seigneur d'intercéder auprès de la Reine, pour qu'elle *ait pitié de ſa miſère*, &c.

Le fameux *Walſingham* s'étoit tellement ruiné au ſervice de cette Princeſſe qu'il mourut inſolvable, & qu'il fallut l'enterrer ſecrettement de peur que ſes Créanciers n'arrêtaſſent ſon corps (*a*). Dans ſa ſeconde Ambaſſade en *France*, en 1581, il lui écrivit d'une manière très-vive pour lui repréſenter le tort qu'elle ſe faiſoit par ſa trop grande économie, que j'appellerois volontiers *meſquinerie*. „ Quelquefois, lui dit-il, lorſque „ Votre Majeſté conſidère l'incertitude & l'em„ barras de vos affaires avec les Princes étran„ gers, vous voudriez de tout votre cœur qu'on „ n'eût pas laiſſé échapper les occaſions favora„ bles qui ſe ſont préſentées; & cependant lorſ„ qu'elles s'offrent comme d'elles-mêmes, on „ les

(*a*) En *Angleterre* les Loix donnent un tel pouvoir aux Créanciers qu'ils peuvent mettre leurs débiteurs en priſon quand il leur plaît, à moins qu'ils ne donnent caution ſuffiſante; c'eſt par-là qu'ils commencent ordinairement leurs pourſuites; & ſi l'envie leur en prend, ou qu'ils croient y trouver leur compte, ils peuvent même arrêter leurs corps lorſqu'on les porte en terre.

„ les néglige entièrement ſi elles ſont accompa-
„ gnées de quelque dépenſe..... Je prie
„ très-humblement Votre Majeſté de ſe ſouve-
„ nir que c'eſt *la crainte de la dépenſe qui vous a*
„ *fait perdre l'Ecoſſe*; & Dieu veuille que le mê-
„ me principe *ne vous mette pas en danger de*
„ *perdre auſſi l'Angleterre*. On ne fait point dif-
„ ficulté de dire ici (en *France*), & je ne le vois
„ que trop, que la ſeule raiſon qui porte la Cour
„ à ne pas faire de l'alliance de Votre Majeſté
„ tout le cas qu'elle mérite, c'eſt que vous crai-
„ gnez ſi fort la dépenſe, qu'on ne peut rien ob-
„ tenir de vous qu'avec peine & ſous main. Cho-
„ ſe étrange! que dans la ſituation où ſont les
„ affaires de Votre Majeſté, nous ne recevons ja-
„ mais d'Inſtructions de vos Miniſtres, qui ne
„ ſoient accompagnées d'un ordre poſitif de ne
„ conſentir à quoi que ce ſoit qui puiſſe cauſer des
„ frais. Autrefois dans les affaires périlleuſes,
„ les Prédéceſſeurs de Votre Majeſté n'épar-
„ gnoient aucune dépenſe, quoique leur Tréſor
„ ne fût pas auſſi conſidérable, & que leurs Su-
„ jets ne fuſſent ni ſi riches, ni ſi bien diſpoſés à
„ contribuer aux charges de l'Etat, que le ſont
„ les vôtres &c".

Enfin, pour n'en pas citer davantage, le Grand-Tréſorier lui-même, dans une Lettre qu'il écrivoit au Chevalier *Edouard Stafford* Ambaſſadeur en *France*, l'an 1588, lorſque la *Flotte invincible d'Eſpagne* étoit prête à mettre à la voile, & par conſéquent dans la conjoncture du monde la plus critique pour l'*Angleterre*, s'excuſe de ce qu'il ne lui écrit pas plus ſouvent ſur ce que la Reine ne vouloit pas faire la dépenſe néceſſaire en Cou-

Couriers. Si Mr. *Birch* ne nous assuroit que cette Lettre est encore existante dans les Archives, on auroit peine à croire qu'*Elizabeth*, qui a toujours passé pour fort politique, fût coupable d'une économie si mal placée, sur-tout dans une circonstance aussi délicate que celle où elle se trouvoit alors. Quand on y réfléchit, on ne sauroit s'empêcher de juger que l'avarice devoit avoir pris de profondes racines dans son ame, pour l'emporter ainsi sur les plus fortes considérations. Mais ce qui étonne, c'est qu'avec un pareil défaut elle ait pu avoir des Ministres aussi habiles & aussi zèlés qu'aucun Prince en ait jamais eu: il faut assurément que ce fussent des gens d'une trempe dont il s'en trouve peu aujourd'hui, qui préférassent l'intérêt du Public au leur propre, & qui se fissent un devoir & un honneur de servir cette Princesse, qui avoit d'ailleurs de si grandes qualités, & qui gouvernoit avec tant de douceur & de sagesse qu'on ne s'appercevoit presque pas de ce défaut.

Ajoûtez à cela que son économie en toute autre chose, & sur-tout dans la manière de disposer des Deniers publics, lui attira justement la confiance & l'affection de ses Sujets, & lui donna une autorité sur ses Parlemens que peu de Princes ont eue. Car comme elle leur demandoit rarement de l'argent, & que ce qu'on lui donnoit étoit toujours fidèlement & sagement employé, elle les traitoit avec une hauteur qu'ils auroient eu bien de la peine à souffrir sous un Gouvernement moins agréable au Peuple, tel que celui de son Successeur. D'ailleurs elle ne les assembloit guère que pour règler les subsides, & dès que cela étoit fini elle

les prorogeoit, ne leur permettant pas de se mêler des affaires d'Etat ou de délibérer sur les mesures qu'elle devoit prendre, ce qu'elle regardoit comme sa prérogative incommunicable; mais en même tems elle avoit soin de prévenir leurs plaintes, en redressant de son pur mouvement les griefs s'il y en avoit. C'est de quoi elle donna un exemple remarquable dans la suppression des Monopoles, qui fut un des derniers Actes de son glorieux Règne.

Son stile dans toutes ses Lettres étoit soutenu d'un air de majesté qui lui étoit particulier, & qui éclatoit jusques dans ses moindres actions; mais la grande connoissance qu'elle avoit des Langues mortes & vivantes, fort au-dessus d'une personne de son sexe, lui donnoit une teinture de pédanterie & d'affectation qui auroit été plus conforme au goût du siècle suivant qu'au sien, où l'on se piquoit particulièrement de pureté & d'élégance de stile, & où florissoient les meilleurs Ecrivains, tels que *Jewel*, *Hooker*, *Sidney*, *Raleigh*, &c.

Elle avoit un talent admirable dans la conversation, car elle pouvoit descendre à la plus grande familiarité sans perdre rien de sa dignité; & en s'accommodant au génie & à l'humeur de ceux qui l'approchoient, elle gagnoit sur eux un si grand ascendant qu'elle en faisoit tout ce qu'elle vouloit.

Mais avec des qualités qui auroient fait honneur à l'homme du monde le plus distingué, elle avoit un des plus grands foibles auxquels une femme puisse être sujette, un panchant insurmontable à la coquetterie qui ne la quitta jamais, quoiqu'elle la fît quelquefois servir à ses vues politiques.

Les

Les *Catholiques-Romains* en général ne parlent de cette Princeſſe qu'avec horreur, la repréſentant comme la grande Perſécutrice de leur Religion; mais ils lui font aſſurément tort, puiſque les Loix qu'elle fit paſſer, ou qu'elle mit en force, n'avoient pas pour but de l'extirper de ſes Etats, mais ſimplement de mettre ſa Perſonne & ſon Gouvernement à couvert de leurs noires entrepriſes, le Pape l'ayant actuellement excommuniée, & ſes bigots Adhérens faiſant tous leurs efforts, ſoit ouvertement ſoit en ſecret, pour lui ôter la Couronne & même la vie. Auſſi ne ſauroit-on alléguer un ſeul exemple ſous ſon règne de *Papiſtes* pourſuivis ou mis à mort uniquement à cauſe de leur Religion. Et c'eſt ce que deux des plus grands-hommes de ce tems-là ont prouvé ſans replique dans des Ecrits qui ſubſiſtent encore; ſavoir le Grand-Tréſorier *Burghley* dans un Diſcours intitulé, *l'Exécution de la Juſtice en Angleterre, non pas pour cauſe de Religion, mais pour haute Trahiſon*; & le Chevalier *François Bacon* dans ſes *Remarques ſur un Libelle* &c.

Elizabeth choiſiſſoit elle-même ſes Miniſtres, & ne ſe laiſſoit gouverner par aucun d'eux. Leur caractère & toute leur conduite juſtifient bien la remarque que Mr. *Waller* faiſoit un jour. *Jaques* II. s'entretenant avec lui ſur ce ſujet, & lui diſant, pour diminuer le mérite de cette Princeſſe, qu'elle avoit eu le bonheur d'avoir toujours d'habiles Conſeillers, ce fameux Poëte lui repliqua avec ſa vivacité ordinaire, *Et quand eſt-ce que Votre Majeſté a ouï dire qu'un Prince ſans capacité en a choiſi de tels*?

A ces divers traits, qui raſſemblés forment le

vrai caractère de cette Princeſſe, ſans flatterie & ſans diſſimulation, Mr. *Birch* joint une deſcription de ſa perſonne tirée de l'*Itinerarium Germaniæ, Galliæ, Angliæ, Italiæ de Paul Mentznerus*, imprimé à *Breſlau* en 1617, *in* 4. Comme elle eſt, à ce qu'il dit, fort exacte, & que le Journal de ce Savant ne ſe trouve que dans très peu de Bibliothèques, il a cru faire plaiſir à ceux qui entendent le *Latin* de la donner en original par voie de Note, ſans y joindre la Traduction. Pour ſatisfaire les Curieux de tout ordre, je donnerai ici l'un & l'autre.

„ Le 6. de *Septembre* 1598. N. S. nous allâmes voir la Cour à *Gronwidge* (*Greenwich*). „ Nous trouvâmes dans l'antichambre l'Archevêque de *Cantorbery*, l'Evêque de *Londres*, les Conſeillers, les Officiers, & un grand „ nombre de perſonnes de qualité qui étoient venus faire leur cour. A l'heure de la Prière la „ Reine ſortit de ſon appartement, & ſe rendit à „ ſa Chapelle, précédée des Nobles, des Barons, „ des Comtes, & des Chevaliers de la Jarretière, „ tous magnifiquement vêtus & marchant la tête „ découverte. Enſuite venoient deux Seigneurs, „ dont l'un portoit le Sceptre & l'autre l'Epée „ d'Etat, & le Grand-Chancellier au milieu, avec les Sceaux dans une bourſe de velours cramoiſi. La Reine, que l'on diſoit être dans ſa „ ſoixante & cinquième année, ſuivoit immédiatement. Elle avoit l'air fort majeſtueux, le viſage long, la peau blanche mais ridée, les yeux „ petits mais gracieux, le nez un peu retrouſſé, „ les lèvres minces, les dents noires (défaut très „ commun parmi les *Anglois*, qui vient proba-

„ ble-

„ blement de ce qu'ils mangent trop de ſucre)
„ des pendans d'oreilles de perles, les cheveux
„ d'un blond ardent mais faux, une petite cou-
„ ronne ſur la tête, qu'on diſoit avoir été faite
„ d'une pièce d'or priſe de la fameuſe table de
„ *Luneboürg*. Elle avoit la gorge découverte,
„ ce qui parmi les *Anglois* de diſtinction eſt une
„ marque de virginité, car les femmes mariées
„ l'ont toujours couverte; un collier de pierres
„ précieuſes des plus riches, la main petite & les
„ doigts un peu longs. Elle étoit de moyenne
„ grandeur, avoit la démarche majeſtueuſe, les
„ manières engageantes, le diſcours flatteur, &
„ une affabilité peu commune parmi les perſon-
„ nes de ce rang. Elle avoit un habit de ſatin
„ blanc dont les bords étoient garnis de perles
„ de grand prix auſſi groſſes que des fèves, &
„ par-deſſus une robe de ſoie noire tiſſue d'ar-
„ gent, dont une Marquiſe portoit la queue qui
„ étoit extrêmement longue, & le Collier de
„ l'Ordre de la Jarretière, fait en manière de
„ chaîne, & tout brillant d'or & de pierres pré-
„ cieuſes. En marchant avec toute cette pompe
„ & cette magnificence la Reine parloit tour à
„ tour & de la manière la plus obligeante aux Mi-
„ niſtres étrangers, ou à ceux qui s'adreſſoient à
„ elle pour quelque affaire; & cela tantôt en *An-*
„ *glois*, tantôt en *François*, & tantôt en *Italien*.
„ Car outre le *Latin* & le *Grec* qu'elle entend
„ très-bien, elle poſſède parfaitement pluſieurs
„ Langues vivantes, non ſeulement celles que je
„ viens de nommer, mais encore l'*Eſpagnol*, le
„ *Flamand* & l'*Ecoſſois*. Tous ceux qui l'ap-
„ prochent ſe tiennent à genoux tout le tems

„ qu'ils lui parlent, quoique quelquefois elle les „ relève en les prenant par la main. Entre les „ personnes qui eurent ce jour-là l'honneur de „ lui parler, étoit un Baron *Bohémien* nommé „ *Slavvata*, qui lui apportoit des Lettres de la „ Reine de *Bohème*; elle lui donna auſſi-tôt ſa „ main toute brillante de diamans de grand prix à „ baiſer, ce qui eſt une marque de grande faveur. „ De quelque côté qu'elle tournât la tête en „ marchant, ceux qui s'y trouvoient ſe met- „ toient d'abord à genoux. (*L'Auteur ſe trompe, ou le Cérémonial eſt bien changé, car cela ne ſe pratique point aujourd'hui & depuis longtems à la Cour d'Angleterre*). „Les Dames d'honneur „ & autres de la première qualité, qui étoient „ toutes très belles & bien faites, & la plupart auſſi „ habillées de blanc, la ſuivoient. A ſes côtés „ marchoient ſes *Gentilshommes Penſionaires*, „ au nombre de cinquante, avec leurs Haches „ d'armes dorées (*a*)".

A R-

(*a*) Venimus deinde ad Arcem Regiam *Gronwidge* vulgò dictam. In Camerâ (præſentationis) præſtolabantur Reginam Epiſcopi Cantuarienſis & Londinenſis, Conſiliarii, Officiarii, & Nobiles in magno numero. Poſteà cum hora Precum inſtaret, Regina ex ſuo Conclavi prodiit tali cum comitatu. Præibant Nobiles, Barones, Comites, & Equites Ordinis Periſcelidis, omnes ſplendidè veſtiti & capite detecto. Proximè antecedebant duo, alter qui ſceptrum Regni, alter qui gladium in vaginâ rubrâ, aureis liliis diſtinctâ reconditum, cuſpide ſurſum verſâ, portabat, inter quos medius procedebat Magnus Angliæ Cancellarius ſigillum Regni in manupio holoſerico rubro gerens. Hos ſequebatur Regina, ætatis, uti rumor erat, LXV annorum, magnâ cum majeſtate, facie oblongâ & candidâ, ſed rugoſâ, oculis parvis, ſed nigris & gratioſis, naſo paululum inflexo, labiis compreſſis, dentibus fuligiginoſis (quod vitium ex nimio ſacchari uſu), &c.

ARTICLE II.

LETTRE *à* Mr. D.

Sur ſon Ouvrage intitulé TRAITÉ *de la Vie Heureuſe par Senèque, avec un Diſcours du Traducteur ſur le même ſujet*, publié en 1748.

MONSIEUR,

LE plaiſir que je me fais de commercer avec les hommes illuſtres de notre Ordre, me fait accepter avec un extrême empreſſement la commiſſion dont je ſuis chargé pour vous. C'eſt, *Monſieur*, de vous inſtruire de ce qui s'eſt paſſé à votre ſujet dans un Chapitre général de nos Braves, qu'un petit nombre de gens puſillanimes appellent *Scélérats*, & que nous nommons *Virtuoſi*.

D'abord vous ferai-je la deſcription du lieu où ſe tenoit cette célèbre Aſſemblée? Repréſentez-vous, *Monſieur*, un vaſte ſouterrain où la lumière du Ciel ne perça jamais. Ces manoirs ſombres noircis par une fumée de ſouphre, qui s'y exhale continuellement du fond du Tartare, ſont éclairés par un millier de torches ardentes allumées dans ſes torrens. Cette épaiſſe lumière répandroit l'effroi plutôt que la joie, ſi ce n'étoit la ſeule qui pût éclairer nos yeux. Là nous ne redoutons point les horreurs de la ſolitude; la foule qui y accourt de tant de Royaumes dans les tems marqués pour nos Convocations ſolennelles, eſt plus que ſuffiſante pour faire mugir les échos. Peut-être croirez-vous que cet abord tumultueux de tant de gens ennemis jurés de la Subordination, va pro-

duire un cahos affreux. Non, *Monsieur*, car s'il faut de l'ordre dans les crimes, il en faut bien plus encore entre ceux qui s'y dévouent. Quand je dis *crimes*, vous voyez bien que je parle le langage du Vulgaire; puisque, selon vous & moi, il n'en est point de réels; toutes les actions étant égales de leur nature, les plus audacieuses sont visiblement & les plus grandes & les plus belles.

Il y a donc de l'ordre, des degrés de valeur & des prééminences dans nos Assemblées, & c'est le mortel le plus célèbre par ses attentats qui y préside selon le choix libre de tant de Héros. A-la-vérité c'est sous Patente du Roi redoutable des Abîmes: le Conseil d'embas a le même pouvoir sur nous, qu'en a chez les Rois le Conseil d'en-haut. C'est de-là que nous viennent tous les ordres, toutes les instructions intéressantes, toutes les inspirations de ce noble enthousiasme qui produit de tems en tems des essors vigoureux semblables au vôtre. Nous lui devons tout ce que nous sommes; nous en attendons tout ce que nous devons être, toute notre gloire & nos récompenses.

Ponerotatos(*a*) avoit la Présidence dans notre dernier Chapitre. Choisi exprès pour honorer vos talens, & pour donner plus de lustre à vos travaux, à peine eut-il pris sa place dans un Siège de fer assez élevé, que tous les Membres de ce Conseil se partagèrent selon les diverses Classes qui les distinguent.

Ne croyez pas, *Monsieur*, que les Chefs rangés le plus près du Trône fussent les *Trenck*, les *Brin-*

(*a*) Mot Grec qui signifie le plus méchant de tous.

Brinvilliers, ou les *Cartouches*. Ce n'eſt point l'atrocité des cas, c'eſt la témérité & la grandeur des entrepriſes qui leur aſſigne le rang. Ceux qui empoiſonnent les Corps ne ſont placés que fort au-deſſous de ceux qui empoiſonnent l'Eſprit, ou qui corrompent le Cœur. Ceux qui attaquent le Ciel précèdent ceux qui n'attaquent que la Terre; & cela étant, jugez avec quels cris, quels aplaudiſſemens, quels hurlemens de joie fut reçue la proclamation de vos Ouvrages Les *Vanini*, les *Tolland*, baiſſèrent la tête, & ſe retirèrent plus bas pour laiſſer vacante la place que vous leur avez ravie, & que vous occuperez quand il vous plaîra à la tête de nos plus fameux Athlètes.

Mais voici des détails plus intéreſſans. 1. C'eſt les diverſes réflexions que produiſirent vos travaux Philoſophiques. D'abord on admira qu'un génie de votre force ſe fût conſacré de ſi bonne grace à étendre les bornes de notre Empire; à rendre ſes vues, ſes maximes, ſes intérêts plus recommandables. Quoi! diſoit-on avec une eſpèce d'extaſe, entre tant de genres de gloire que ce beau génie pouvoit ſe faire, n'eſt il pas ſurprenant qu'il ait préféré la nôtre? diſons plus, qu'il ait préféré la nôtre à la ſienne propre? car peut-on douter qu'en toute autre Science il n'eût eu de brillans ſuccès, & peut-être des ſuccès moins conteſtés? Ah! dirent pluſieurs; il n'y a pas tant de Mœurs & de Religion ſur la Terre. N'importe, repliqua celui qui parloit, il en reſte aſſez pour lui attirer une horreur dont il ſeroit à couvert par des travaux d'un genre tout différent. Avouons-le, c'eſt le comble du héroïſme, d'avoir encouru volontairement la flétriſſure que redoutent

tent communément les hommes qui cherchent la gloire. Peut-on douter que s'il eût apliqué ſes forces à rendre la Religion vénérable aux hommes, ou ſeulement à inculquer les maximes fondamentales du Gouvernement Civil, à prouver la néceſſité & l'obligation des mœurs, des règles & du bon ordre, il n'eût emporté les ſuffrages des Puiſſances ſi intéreſſées à le maintenir, de tous les Individus qui aiment la paix, & de ceux même qui y répugnent dans le ſecret de leur cœur; puiſque (nous le ſavons par expérience) nous voudrions violer les Loix pour notre utilité propre, & pour cette même utilité nous voudrions que tous les autres les obſervaſſent? Il eſt donc viſible (continua-t-il) que cet homme a renoncé par un effort preſque au-deſſus de la Nature à un bien qu'à-la-vérité nous n'avons jamais connu, mais qu'on nous aſſure être très-grand; je veux dire l'eſtime & la bienveillance, non ſeulement de cette partie du Genre-humain obſcure à nos yeux que l'on appelle les *Sages*, mais encore à la protection que doivent néceſſairement les Rois, les Magiſtrats, les Sociétés entières à tout ce qui appuye leur autorité, leur gloire, & leurs avantages. Que ſi vous y joignez encore l'intrépidité avec laquelle il brave l'intolérance de tous les Clergés du Monde, ſi redoutable en des choſes de beaucoup moindre importance, ſi mal placée dans la plupart, mais ſi naturellement à craindre pour des attentats qui ſappent à la fois toute Religion; vous conviendrez, *Meſſieurs*, que ce fameux Auteur renonce en notre faveur à tout ce qu'il y a de plus ſéduiſant, une gloire pure, une réputation ſans tache, une approbation univerſelle,

le. Vous reconnoîtrez auſſi qu'il a bravé la honte, les reproches, les peines même qu'ont à redouter tous ceux qui rompent le lien des Sociétés, qui ruïnent autant qu'en eux eſt le bonheur du Genre-humain; & tout cela, *Meſſieurs*, il l'a *fait* pour vous, & pour nos communs Supérieurs. Car qui l'en récompenſera dans les Sociétés humaines? Qui ſentira le prix d'un pareil ſervice, ſinon ce Prince redoutable qui dans ſes Palais brulans préſide à tout ce qui peut flétrir l'Humanité, qui travaille ſans relâche à deshonorer le Roi du Ciel & à troubler l'Univers?

C'eſt ainſi que parla l'un de vos Admirateurs. Il ne pouvoit qu'être dans vos intérêts, puiſqu'il a juré une guerre immortelle à tout ce que les hommes les plus Philoſophes révèrent.

Ne vous attendez pas néanmoins, *Monſieur*, que dans une Aſſemblée telle que la nôtre il pût règner ſur aucun ſujet une entière uniformité. Ennemis de toute règle, il ne ſauroit y avoir de point fixe de réunion, ni de motif auquel tous les individus puſſent adhérer.

Dans l'enfoncement poudreux & mal éclairé de cette ſale ſouterraine, étoit un de ces génies pour qui la gloire d'autrui eſt le plus cruel ſupplice. Rongé d'envie au récit de vos exploits, & bleſſé au vif des éloges qu'on vous donnoit, il s'éleva tremblant d'émotion, & tordant la bouche il s'énonça en ces termes.

Que vous connoiſſez mal, ou que vous feignez de connoître peu celui que vous admirez, lorſque vous faites retentir ces voûtes fumantes de la grandeur de ſes ſacrifices! Que vous ſacrifie-t-il en effet qu'une réputation déjà perdue? Et à qui

la

la ſacrifie-t-il encore qu'à un orgueil déſeſpéré qu'il élève ſur les Autels comme ſon unique Dieu? Ce génie bouillant avoit parcouru toutes les eſpèces de gloire, & trouvoit tous les genres épuiſés pour lui. Prévenu dans toutes les carrières par des Eſprits d'une trempe de beaucoup plus forte, ou par des Ouvrages déjà immortels; déſeſpérant de les atteindre, & d'être neuf ſur aucun article; trop foible pour créer; trop vain pour ſe réduire a l'imitation; trop inflexible pour s'attacher à rien de ce qui avoit été penſé avant lui, il n'a vu qu'un genre qui pût attirer ſur lui les regards; genre bien facile, puiſqu'il n'exigeoit que de l'audace. C'eſt d'attaquer de plus près & avec fureur ce que les plus téméraires avoient reſpecté, ou ce qu'ils n'avoient fait encore que rendre ſuſpect. Quel gré lui ſaurons-nous de s'être livré à la fumée de cet encens, qu'il ne fait bruler que pour lui? Quel compte lui tiendrons-nous des périls auxquels il s'expoſe, ſoit de la part de ceux dont il détruit les eſpérances; ſoit de la part des Sociétés, que ſes Principes une fois reçus vont faire croûler juſques dans leurs baſes; ſoit enfin de la ſureté qu'il s'arrache à lui-même, & de l'infamie qui le couvre, tandis que ſon but unique a été de s'élever au-deſſus de nous, & de s'arroger le ſeul privilège que j'envie, d'un attentat ſans exemple.

Et bien, lui repliqua quelqu'un d'un air enflammé, & d'une voix rauque de colère: c'eſt cet orgueil ſuperbe, qui le rend digne de nos éloges, parce qu'il l'égale preſque aux Anges déchus. S'il n'eût enſeigné que ce qu'il croyoit, il ſeroit ſimplement dans l'erreur. Vil eſclave de la Pro-

Probité il ne mériteroit pas d'être parmi nous. Mais d'élever les Problêmes les plus hardis contre la Vertu, la Vérité & les Cieux, ſans reſpecter même le fond de ſon cœur; exécuter ce deſſein uniquement pour obtenir la gloire d'un crime *nouveau*, & dont le degré ſurpaſſât ce que le courage le plus déterminé avoit jamais oſé entreprendre; c'eſt-là ce qui ſelon nos maximes doit l'immortaliſer dans nos Faſtes. Qui de nous ne reſpecteroit un Mortel qui d'une main s'efforce d'ébranler le trône du Tout-puiſſant, & de l'autre défend la conſcience contre les remords? A peine avoit-il lâché ces paroles, qu'il s'éleva un murmure confus d'accens douloureux. Non, diſoient pluſieurs d'un ton bas & lamentable, cet Ouvrage n'eſt pas fait encore; nous ſentons des déchiremens inſupportables; il ſe fait en nous un ſoulèvement que nous ne ſaurions calmer. Depuis le tems que nous y travaillons, avons-nous pu réuſſir? Un ſentiment vif & plus fort que nous, empoiſonne toutes nos joies tumultueuſes. Ah! qu'il nous donne ce rare ſecret de tranquiliſer une ame plus agitée que les flots de la Mer durant la tempête! Mais s'écria l'Envieux qui avoit parlé, ſi ce grand Médecin guérit les remords, qu'il commence par les ſiens propres, & qu'il nous diſe s'il eſt tranquille.

Quoi! repliqua celui qui venoit de le réfuter, n'eſt-il pas de ſon caractère & de l'incertitude de ſon Art, de tenter les cas les plus impoſſibles? Et ſuppoſé qu'il ſoit encore lui-même troublé par de ſecrettes agitations, n'eſt-il pas plus grand de démentir cet hommage humiliant par un déſavœu public? N'eſt-il pas plus beau & plus généreux de ten-

tenter pour vous ce qu'il n'a pu opérer pour lui ? D'ailleurs, eſt-ce ſa faute, je vous prie, ſi les Cœurs qui font profeſſion du crime ne peuvent être calmés ? Ces cœurs ſont-ils ſon ouvrage ? A-t-il pu leur ôter l'impreſſion du Juſte ? Seroit-il capable d'en gouverner les reſſorts ?

Non, reprit le Préſident allarmé de l'effet que pouvoient produire des vérités échappées dans la chaleur de cette diſpute ; non, *Meſſieurs*, tout ce qu'il pouvoit faire, il l'a fait : c'étoit de nous cacher un état auquel lui-même craint de penſer ; c'étoit de maſquer le précipice, pour nous faire marcher ſur ſes bords avec moins de crainte ; c'étoit d'en détourner notre eſprit, en portant le feu dans notre imagination.

Vous l'avez dit formidable Chef, ajoûta un Bel-Eſprit de ces ſombres lieux. Quelles reſſources ne nous offre pas la plume enchantereſſe de cet homme illuſtre ! De quelles images n'orne-t-il pas des maximes qui ſans cela ſeroient l'effroi de ceux dont le cœur & le front ne ſont pas d'airain ! Fleurs vives, ſoupleſſe inſinuante, tours ingénieux, ſaillies imprévues, ſophiſmes adroits, graces du langage, tout eſt prodigué pour avilir ce que les Sages vénèrent, ou pour aſſujettir les Ames les moins vigoureuſes à l'empire flatteur des ſens. Eſt-il poſſible de lui échapper, quand enflammant nos déſirs il nous fait paſſer par les délices d'une ivreſſe voluptueuſe ; ou lorſqu'aſſoupiſſant nos craintes, étouffant nos eſpérances, il enchaîne au char des paſſions tous les ſentimens qu'un inſtant de réflexion pourroit éclairer ? Où ſe placeroient les remords & les craintes de l'avenir, dont la perſpective lointaine s'efface par la peinture animée des plaiſirs préſens ? Cet

Cet *Epicurien* faiſoit preſque renaître la joie, & n'étoit interrompu que par de bruyans éloges, lorſque dans un banc occupé par des hommes que l'expérience avoit rendus cauteleux, on en vit un qui branloit la tête avec un amer ſourire.

Nous n'avons peut-être (dit-il) aucun Partiſan ſur la Terre plus rempli de zèle; & peut-être aucun qui nous ait rendu de plus dangereux ſervices. Dans ces âges fleuriſſans du *Paganiſme*, où la Religion dominante ſembloit être notre ouvrage, ou bien dans ces ſiècles ténébreux ou la Lumière ſembloit fuir les yeux, autant que les yeux ſemblent aujourd'hui la chercher; dans ces époques brillantes pour l'Erreur & pour le Vice, tout pouvoit plaire à des gens groſſiers; tout pouvoit ſéduire des cœurs corrompus par la Religion même qui auroit dû en être le frein.

Mais aujourd'hui, *Meſſieurs*, oſeroit-on préſenter des atrocités pareilles? Ou pourroit-on ſe flatter qu'elles triomphaſſent? Les hommes, mieux inſtruits & plus éclairés, repouſſent tout ce qui choque trop directement leurs lumières, & leurs principes favoris de Politique ou de Religion. Plus déliés, & plus délicats, ils veulent qu'on reſpecte le Goût au défaut de la Raiſon; ils ſont bleſſés de tout ce qui leur refuſe des ménagemens, de tout ce qui attaque ſans détour leur objet chéri. *Julien* s'y prenoit avec bien plus de ſens & d'adreſſe, lorſqu'il entreprit d'abattre la *Secte Chrétienne*. Il connoiſſoit mieux le foible des hommes, & votre Médecin guériroit peu de malades s'il les traitoit comme il traite les Eſprits. En aplaniſſant toutes les voies du Meurtre, du Parjure, & de la Révolte, comme il feroit celles d'une

intrigue tendre; en excitant hautement tous les hommes à céder ſans crainte à tous leurs panchans, ne fait-il pas horreur à ceux-même qu'il veut flatter? Qui de nous voudroit qu'on ſonnât le tocſin ſur lui? Et n'eſt-ce pas jetter par-tout l'épouvante, que d'inviter tout ce qui penſe à ſe livrer aux plus grands crimes, pourvu que l'on trompe les yeux vigilans de la Juſtice? S'y prendre de cette manière, c'eſt ſe faire des ennemis, en cherchant à leurrer des Sectateurs: c'eſt dire à haute voix, regardez tous ceux qui penſeront ainſi comme de vrais Monſtres, & par-tout où vous en trouverez, étouffez-les comme s'ils avoient la rage.

Il eſt donc clair, *Meſſieurs*, qu'un zèle aveugle & mal habile l'a mené trop loin; & quoique digne de nous par ſes vues, il s'eſt conduit comme s'il en avoit de toutes contraires. Il doit néceſſairement s'attirer, & à tous ſes Sectateurs, les plus affreuſes perſécutions. Que dis-je? il paſſe les bornes que ſe preſcrivent nos plus braves Chefs; il nous débite des choſes ſi abſurdes & ſi révoltantes, que nous ne ſaurions les croire tout ſcélérats que l'on nous ſuppoſe. Car enfin, avouons-le, ſi nous commettons des crimes, ce n'eſt pas par eſtime pour ces attentats; & dans le tems même que nous y cédons, le crime eſt criminel à nos yeux. Gravons donc ſon nom dans nos Faſtes, mais n'imitons pas ſon exemple. Il l'emporte ſur nous par ſa Théorie, ſuppoſé même qu'il nous ſoit inférieur dans la Pratique. Non, *Meſſieurs*, à tout prendre, nous ne l'égalerons jamais; ou ſi contre mon attente nous pouvons devenir auſſi dépravés, ſoyons-le du moins avec plus d'art.

Je

Je ne vous raporterai pas, *Monſieur*, tout ce qui fut dit encore; mais entre les obſervations qui furent faites, je ne dois pas vous diſſimuler celles qui peuvent tendre à perfectionner votre Ouvrage, en écartant un défaut ſi capital, qu'il ſuffiroit ſeul pour détruire tout le preſtige de votre ſtile; car à cela près, tous convenoient que vos diſcours formoient des diſſonances très-harmonieuſes; mais quoique ces diſſonances faſſent une des plus grandes beautés dans la Muſique par des points de réunion qui les raprochent, ou dans le diſcours par des tranſitions délicates, qui ſemblables à des nuances légères lient les penſées qui ſembloient être en guerre ouverte; il en eſt de telles qu'elles viſent au contraſte, & que choquant dès-là-même le Sens-commun, elles deviennent intolérables. Telle fut à-peu-près la diſcuſſion que ſe donnèrent la peine de faire quelques-uns de nos Philoſophes les plus modérés, car nous avons auſſi des Philoſophes dans nos Aſſemblées; & ſi l'on doute encore que ce titre pût compâtir avec nos mœurs, vous ſeul, *Monſieur*, en feriez la preuve.

C'eſt à ces Juges ſourcilleux que votre travail paroiſſoit peu dans les règles; car quoiqu'ils ſentiſſent très-bien qu'il eſt malaiſé de s'affranchir de toutes règles, comme vous le faites, & de paroître les ſuivre, ils trouvoient pourtant qu'il eſt des maximes de raiſonnement qui devoient être inviolables pour vous; c'eſt de ſauver au moins de palpables contradictions. Car même entre gens de notre ordre il ne doit point y en avoir, il n'y en a point en effet: ſous des formes différentes nous ſommes toujours les mêmes.

Mais vous, *Monſieur*, quel ménagement obſervez-vous, lorſque tantôt vous faites la peinture la plus aimable des Vertus, & tantôt des tableaux ſéduiſans du Vice? Je vous entends; vous voulez que tout paroiſſe douteux; la plupart d'entre nous vous rendent cette juſtice, celle même de croire que vous voudriez de tout votre cœur faire prévaloir leur cauſe. Mais vous y prenez-vous bien? Quand vous louez la Vertu, ne ſemble-t-il pas que c'eſt un aveu d'eſtime qu'elle vous arrache, ou tout au moins un titre de diſtinction pour les vertueux vos ennemis? Si elle eſt belle, pourquoi le Vice n'eſt-il point laid, du moins à vos yeux? Pourquoi vous eſt-il ſi indifférent? Pourquoi lui promettez-vous un bonheur qui ne puiſſe être troublé, ni par les remords, ni par un mal à venir? Mais comment la Vertu ſeroit-elle belle, ſi elle n'eſt rien en elle-même? Eſt-ce donc un trait de beauté de n'être qu'une chimère & un pur néant? Car ſelon vous elle n'a de beauté, ni par ſa nature, puiſqu'elle n'eſt rien en elle-même; ni par l'autorité d'un Etre Supérieur, que la ſeule crainte, ſelon vous, a imaginé. Quand vous avez une fois établi avec votre ſolidité ordinaire que la Vertu n'eſt qu'un vain nom, un mot abſolument vuide de ſens, pourquoi en d'autres endroits la ſuppoſez-vous aſſez recommandable pour ſouhaiter que l'on vous croie quelque mérite? Ici vous tournez le dos, ou à notre parti, ou à vos maximes.

On a fait à peu près les mêmes obſervations ſur les éloges que vous donnez aux Grands-hommes. C'eſt-là, a-t-on dit, où il conviendroit que notre Ami parût plus ſincère. Voudriez-vous en effet qu'ils

qu'ils cruſſent que vous les admirez au dehors, & que vous les mépriſez dans le fond du cœur? Convient-il que vous paroiſſiez eſtimer en eux des vertus dont vous ne faites pas plus de cas que des vices oppoſés ? Quel ſel auront pour eux des louanges que chaque page de votre Syſtême deſavoue, & fait évanouir comme des preſtiges ! Cela eſt ainſi, par cela même que vous anéantiſſez toute idée de Vertu, ſeule baſe des vraies louanges. Avouons-le, *Monſieur*, nous ne ſommes pas propres à bien louer les Grands-hommes. Il faut être vertueux pour louer dignement la Vertu, & ceux qui ſe diſtinguent par ſon éclat. Mais vous y êtes moins propre encore. Dans nos bouches les éloges ſeroient des hommages, dans la vôtre ce ſont des menſonges ou des moqueries. Ils n'ont rien de réel dans votre intention, quoiqu'ils ſoient fondés en réalité. Ils n'ont rien de votre part que de ſimulé, & par-là même rien que d'offenſant, puiſque vous vous faites un jeu de ce qui paroît aux autres le plus reſpectable.

A-la-vérité on réfuta ce reproche d'une manière qui fut ſans replique, en diſant que votre caractère, & l'idée que l'on en avoit généralement, étoient la choſe du monde la mieux décidée. La profeſſion du *Pyrrhoniſme* & de l'*Epicuréiſme* le plus conſommé, tempéré l'un par l'autre dans une meſure égale, vous a acquis l'heureuſe impoſſibilité de faire aucune illuſion. Vous êtes au pair pour l'effet avec les hommes d'une exquiſe probité; vous êtes incapable de tromper, ſi ce n'eſt ceux qui aiment l'erreur; & ceux qui s'y trouveront engagés à la ſuite de vos diſcours, n'auront à ſe plaindre que d'eux-mêmes. Je crains de vous ſur-

charger de remarques ; mais je n'oserois omettre celle-ci, qui fut poussée avec force par l'un de nos Orateurs. *Messieurs* (dit-il) je rends toute la justice possible à l'illustre Défenseur que nous avons acquis dans le Monde; & pourquoi ne la lui rendrois-je pas dans le tems qu'il se sacrifie pour nous, & qu'il s'avilit pour nous honorer ? Qu'il vive à jamais dans nos Fastes, puisqu'il s'est effacé si généreusement en notre faveur de tous les autres. Qu'il obtienne la seule immortalité qu'il pouvoit prétendre. Que ces Antres secrets, & de plus profonds encore, retentissent du bruit de son nom ; qu'ils deviennent le Temple de sa gloire & le Sanctuaire de son mérite. Mais en cela nous couronnerons son zèle & non sa prudence ; car avions-nous besoin non seulement de devenir plus odieux que nous ne l'étions, mais d'augmenter encore les périls dont nous nous sommes déjà volontairement environnés ? Souvent persécutés par la Justice, toujours mal avec les Loix, c'est néanmoins à l'ombre de leur protection que nous vivons, que nous jouissons de nos plaisirs, & des fruits même de ces crimes que la lumière n'a pu percer. Ces Loix qui sont notre fléau, ne sont-elles pas en même tems notre sureté? Nous avons beau les violer, nous les reclamons tous les jours. Elles nous tendent les bras chaque fois que l'on nous opprime. Pourquoi donc les énerver & les rendre mépriſables ? Pourquoi les desarmer de ce pouvoir que les plus importantes de ces Loix exercent sur l'intérieur de l'Ame, par le sentiment de l'obligation ? Pourquoi leur arracher les respects & la confiance de la multitude, dont le préjugé à cet égard nous étoit si salutaire ; & qui ne croi-

croira pas devoir aux Loix & à la Société, plus de sentimens qu'on ne lui en inspire pour la Vérité & pour la Vertu (*a*)? Supposé même que l'autorité fût une illusion, laissons les hommes dans cette erreur; & tandis que nous forçons cette barrière pour aller à eux, ne les autorisons pas à la rompre pour venir à nous. Malgré l'antipathie qui nous sépare, nous aurons moins lieu de les craindre tant qu'ils craindront la Divinité, parce qu'ils ne nous nuiront que selon ses Loix. Ceux même qui bornent leurs espérances au tems présent, ne sauroient se rendre heureux qu'en laissant fortement empreintes dans tous les cœurs la crainte de l'avenir.

Et puis, en débitant des maximes si contraires à toutes les notions reçues, en nous mettant autant qu'il se peut dans la nécessité de les croire vraies, songe-t-il à ses propres intérêts & aux nôtres? Comment pensera tout le Genre-humain d'un Mortel qui attaque, qui bouleverse sa sureté? Où est-ce que cet Audacieux trouvera un azile? Quelle confiance pourront prendre en ses discours, en ses sermens les plus solemnels, ceux même dont il paroîtra le meilleur ami, le sujet le plus

(*a*) L'Auteur dit à la page 149. *Il est naturel de traiter la Vertu comme la Vérité. Ce sont des Etres qui ne valent qu'autant qu'ils servent à celui qui les possède. Mais faute de telle ou telle vertu, de telle ou telle vérité, les Sciences & la Société en souffriront? Soit. Mais si je ne la prive point de ces avantages, mais j'en souffrirai. Est-ce pour autrui, ou pour moi, que la Nature & la Raison m'ordonnent d'être heureux?* Et plus haut à la page 134: *La Politique n'est pas si commode que ma Philosophie, la Justice est sa fille, les Bourreaux & les Gibets sont à ses ordres: craint-les plus que ta Conscience & les Dieux.*

plus zèlé ? Dans ce moment (dira-t-on) il les aime & les reſpecte, dans un autre il voudra les perdre ; & cette Société qu'il dit encore vouloir rendre heureuſe, ne la ſacrifiera-t-il pas toute entière à ſon intérêt particulier bien ou mal conçu ? Quel honneur n'immolera-t-il pas à ſa paſſion ! Quels crimes ne commettra-t-il point dès que le ſecret pourra les voiler ! C'eſt ainſi du moins qu'auront droit d'en juger les Rois, les Sociétés, & chaque individu avec lequel & lui & tout Sectateur de ſa doctrine aura à faire.

Si pluſieurs d'entre nous violent une Religion qu'ils croient ſainte, offenſent un Dieu dont ils croient l'exiſtence, enfraignent des Loix qu'ils eſtiment juſtes, quels forfaits n'aura-t-on pas lieu d'attendre de celui qui déclare hautement qu'il ne connoît rien de ſacré, rien de juſte, rien d'honnête, rien de raiſonnable, enfin que de ſatisfaire tous ſes panchans (*a*) ?

Eh bien ! reprit *Peneirotatos*, odieux à toute la Terre, il en ſera d'autant plus à nous. Notre Société ſera la ſeule dont il ne pourra être banni, la ſeule qui ſoit compatible avec ſes maximes. Nos ſouterrains ſeront ſon unique azile ; heureux encore d'y trouver la ſureté qu'il ôte à tout l'Univers. Nous la lui devons néanmoins, parce qu'il s'ef-

(*a*) L'Auteur de la Lettre tire ce qu'il dit de cent endroits du Livre qu'il examine. *Chaque individu* (dit-il à la page 73.) *en ſe préférant à tout autre, ne fait que ſuivre l'ordre de la Nature*; & page 75 : *Le plaiſir de l'Ame étant la vraie ſource du bonheur, il eſt très-évident que par rapport à la félicité, le bien & le mal ſont en ſoi fort indifférens ; & que celui qui aura une plus grande ſatisfaction à faire le mal, ſera plus heureux que quiconque en aura moins à faire le bien.* On trouvera beaucoup plus encore à la page 135. & ſuivantes.

s'efforce de jetter dans cet Univers un trouble toujours favorable à nos vues ou à nos paſſions. S'il eſt écouté, il ne règnera plus d'ordre qu'en apparence, & que ne gagnerons-nous pas dans un Monde où il n'y aura plus ni vertu, ni remords, ni conſcience ni Religion (*a*) ? Dans un Monde où les Sages même énervés par les plaiſirs (puiſque la ſageſſe ne conſiſte ſelon lui qu'à les bien goûter) n'auront plus le ſentiment intérieur de la Juſtice, cet amour de l'Ordre ſi redoutable pour nos pareils, ce zèle ardent pour l'extirpation du Vice, cette auſtérité gênante pour nos mœurs, cette vigilance attentive ſur nos actions.

Ces vertus qui ne ſe ſoutenoient que par l'eſpoir des récompenſes d'une autre Vie, s'évanouiront bientôt par le ridicule dont il les couvre. Quelles facilités ! quels ſuccès ! quels triomphes ne nous prépare pas l'audace effrenée de ſes Ecrits !

Peut-être croirez-vous que leur excès attirera ſur eux les flétriſſures les plus ſanglantes, ou ſur ſa perſonne les peines les plus rigoureuſes. Car que n'ont pas à craindre ceux qui trouvant trop peu de choſe au gré de leur ambition de cauſer une Sédition particulière, veulent avoir la gloire d'un ſoulèvement univerſel contre le Bon-ſens, contre la Vé-

(*a*) Deux Principes favoris de l'Auteur ſuffiroient pour éteindre toute Religion, l'un que l'homme eſt jetté dans ce Monde par le pur hazard pag. 96. *Puiſque le hazard nous a jettés dans ce Monde* &c. L'autre le mépris des Dieux ou de la Divinité, ce qui ſuppoſe qu'il n'en admet point. Voyez la page 42. & 43. où il ſe moque ouvertement de la juſtice & de la ſageſſe de ſes Decrets ; & la page 32. *Que la diſgrace revienne, dont me préſervent non les Dieux inutiles au Monde, mais le plus grand des Rois* &c ; & ce mot page 134. *Crains-les plus* (les flouteaux) *que ta Conſcience & les Dieux.*

Vérité, & contre Dieu? C'eſt ainſi du moins qu'en parle le petit nombre de nos chagrins Adverſaires.

Mais, *Meſſieurs*, je ne perds pas courage, quand je réfléchis à la molleſſe qui a enveloppé & comme englouti la Race humaine. Telle eſt la foule au milieu de laquelle le petit nombre ne pourra ſe faire entendre. Combien d'ames de boue ſe trouveront pour ainſi dire dans leur élément, en aprenant de notre fameux Auteur, qu'elles ſont matérielles! Combien de gens que l'idée de l'Anéantiſſement doit flatter, en écartant pour jamais la terreur d'une funeſte Immortalité! Combien de gens encore, ſenſuels au point de n'eſtimer qu'une volupté groſſière & crapuleuſe, n'enviſageoient déjà que comme un ſujet d'ennui tous les plaiſirs ſpirituels qu'on leur promettoit pour récompenſe! Que de gens d'eſprit, qui entraînés par leur ſeule imagination, ne peuvent ſupporter rien de ſérieux, & ſe laiſſeront éblouir par le clinquant de ſon ſtile! Non, *Meſſieurs*, l'orage qui menace notre Héros, n'eſt point ſi prêt à le foudroyer. Il ſera goûté de pluſieurs de ceux dont l'eſprit n'eſt qu'un magaſin de bagatelles; il ſera ſuivi de tous ceux qui le croiront à la mode; il ſera vénéré de ceux qui ne meſurent les hommes que par l'éclat & la grandeur de leurs fautes. L'idée de grand Génie dans un ſiècle où l'Eſprit eſt l'idole la plus encenſée, maſquera l'horreur qu'il eût excité en d'autres tems; & la légèreté du ſiècle jointe au goût déclaré pour tout ce qui eſt extraordinaire, ne le livrera au plus qu'au mépris des gens ſenſés; cohorte timide & peu écoutée, qui ne l'emportera pas ſans-doute ſur une multitude hautaine & bruyante.

Oui

Oui (dit un de ceux qui n'avoient pas encore parlé, de ceux qui ont vieilli ſous le harnois des paſſions, & qui ſemblables à ces poudreux enfans de *Mars*, ſe ſont accoutumés à voir de ſang froid couler le ſang & les larmes), oui, dit-il, je vois avec tranſport les progrès futurs de notre vaillant Athlète. Et ſuppoſé même que la petite troupe des Sages le fuyent, ſuppoſé encore qu'une troupe aſſez nombreuſe de gens qui ne ſont pas corrompus, craignent de s'avilir dans ſon commerce, ou de s'empoiſonner par la lecture de ſes Ouvrages, qu'en réſultera-t-il, je vous prie? Si ce n'eſt qu'abandonné par ceux qu'il redoute, il reſtera maître du champ de bataille; il triomphera ſans même avoir combattu, & s'érigera des trophées de ſes propres mains. La Folie tiendra à l'écart la Sageſſe & la Prudence, tandis que le Troupeau d'*Epicure* boira à longs traits le venin mortel; & que l'Etourderie, la craſſe Ignorance, & l'Imbécilité, s'aprivoiſeront avec la coupe dorée dans laquelle on le leur préſente.

Il eſt donc ſûr, *Meſſieurs*, qu'il achèvera de gâter tous ceux qui aprochoient d'être corrompus, & dont les diſpoſitions préparoient ou devançoient déjà ſes ſuccès. Si ſes déſirs ſont remplis, une mortelle peſte répandue dans les Eſprits gagnera le Genre-humain, & nous verrons groſſir par milliers nos redoutables Phalanges.

Mais, *Meſſieurs*, par quelles récompenſes animerez-vous de ſi grands projets! Quelles mains couronneront de ſi beaux talens? Sera-ce aſſez de lui aſſigner une des premières places dans nos Aſſemblées? Sommes-nous dignes de l'y recevoir? Qui de nous mérite de lui être comparé? L'un aura cent fois noyé ſa raiſon dans des flots de vin; un au-

autre aura épuiſé tous les genres de volupté ſans épargner l'or, ni l'innocence qu'on dit être plus précieuſe encore. Accumuler toutes les ſubtilités que l'avare induſtrie peut ſuggérer, toutes les violences du Voleur, toutes les inhumanités du Maltotier, toutes les barbaries du Soldat, toutes les cruautés raffinées de la vengeance, de la jalouſie, de la haine; tous les détours de la fourberie, les noirs ſouterrains de la calomnie; chaque crime, tous les crimes enſemble égalent-ils l'art juſqu'ici inconnu & inuſité d'en ſouffler par-tout le déſir, d'en calmer les terreurs, d'en briſer le frein, & de devenir par un petit nombre de maximes le mobile de mille & mille attentats? Non, il n'y a nulle comparaiſon entre ſes principes & nos exploits; la paſſion immodérée nous y pouſſe; un déſir preſque irréſiſtible, un goût ou un intérêt vainqueur des plus fortes réſolutions, un bouillon de tempérament ou de jeuneſſe nous y précipite, & nous empêche de délibérer: mais lui, dans le ſilence des Paſſions, dans le calme du Cabinet, du ſein paiſible de la Philoſophie, jette dans toutes les ames qu'il peut ſéduire un goût, un feu, un enthouſiaſme pour tous les Vices. Il intercepte pour ainſi dire la voix du Ciel, il étouffe celle de la Conſcience, il ne fait entendre que le cri ſuborneur de la Volupté, que le murmure flatteur des Déſirs enflammés ou ſatisfaits. Ah! *Meſſieurs*, convenons-en, cet homme eſt plus grand que nous; toutes nos Dignités ſont trop petites pour lui. Nous ne corrompons ſouvent que notre propre cœur, mais ce grand Génie travaille à corrompre tous les Mortels.

Que nous reſte-t-il à faire qui réponde à une ſi gran-

grande entrepriſe ? Il n'y a que le Monarque des Intelligences révoltées contre le Ciel, qui puiſſe lui donner le prix. Notre illuſtre Auteur eſt digne d'être l'appui de ſon Trône, le guide & le modèle de ſes Emiſſaires.

Recevez-le, ô Roi formidable des Ombres, dans votre ſein enflammé, préparez-lui un ſort & des occupationes dignes de ſon cœur.

C'eſt ainſi que finit cet Orateur ſi zèlé pour votre cauſe. Toute l'Aſſemblée y aplaudit par des cris qui ébranlèrent preſque les rochers. Un nombre de vos nouveaux Proſélytes ſe précipitèrent pour annoncer votre venue au Monarque des Abîmes.

Voilà ce qui ſe paſſa dans ce Chapitre célèbre, dont vous ſeul, *Monſieur*, fîtes le ſujet. Préparez-vous à ſoutenir la grandeur de votre deſtinée, ſinon avec cet air d'enjouement & de badinage que vous avez dans le monde, du moins avec le courage & la grandeur d'ame dont vous avez fait parade. J'ai l'honneur d'être

Monſieur

Votre . . . .

Iras atque animos à crimine ſumunt.

ARTICLE III.

KLEIN Hiſtoriæ Piſcium naturalis *Miſſus quintus & ultimus.*

C'eſt à-dire,

HISTOIRE Naturelle *des* Poiſſons, *cinquième & dernier Mémoire, où il s'agit de la Seconde Claſ-*

Classe des Poissons qui respirent par des ouïes découvertes, avec des additions au II. III. & IV. *Mémoire, & une Lettre sur la corne d'un Poisson enclavée dans la quille d'un Vaisseau.* Par Mr. KLEIN *Sécretaire de la Ville de* Dantzig. A Dantzig *chez* Schreiber 1749 *grand in-quarto de* 102 *pages avec* 20 *planches de Poissons proprement gravés.*

NOus avons rendu compte des trois premiers Mémoires de cet Ouvrage dans le XXX. Tome de ce Journal p. 2. & du *quatrième* dans le XXXV. p. 1. & nous croyons devoir au Lecteur la suite de nos Extraits. Il y a six classes inférieures de Poissons dans ce Mémoire.

La *première*, qui est la VII. des *Poissons à ouïes découvertes*, est celle des *Morues*; classe célèbre, parce qu'elle nourrit une grande partie de l'*Europe* pendant le Carême; elle est à trois ailerons. Mr. *Klein* a développé ce genre, qui est fort étendu, & en a déterminé quatorze espèces. Il fait une digression à ce sujet, pour faire voir que les *Homars* ont à-la-vérité leurs pierres, comme les Ecrevices d'eau douce, & qu'apparemment leur cuirasse en est formée, mais qu'il est très-improbable, malgré cette analogie que les *Homars* changent d'armure comme font les Ecrevices. On n'en a jamais vu dont l'écaille ait été molle, & on n'en a jamais trouvé la dépouille.

La VIII. Classe est à trois faux ailerons. Ces Poissons ont de petites apophyses cutanées vers l'anus, qui ressemblent à un aileron. Les *Tons*, *l'Albacore*, la *Bonite* & le *Maquereau*, sont de cette classe, avec d'autres Poissons des *Indes* mal définis, & qui ont donné bien de la peine à l'Auteur.

La

La IX. Classe a deux ailerons sur le dos. Les *Truites* en sont. Mr. *Klein* y réfute une opinion de Mr. *Desmarets*, qui avoit attribué la chair rouge des Saumons à un petit corps rouge qu'il a trouvé dans l'estomac de ces poissons. Il décrit plusieurs espèces de Saumons, en remarquant qu'il y en a de gris, dont la chair est blanche; au-lieu que ceux dont la peau est tachetée de rouge, l'ont rougeâtre.

Le *Mulet*, si célèbre chez les *Romains*, est de la même classe. Mr. *Klein* l'apelle *Cestreus*, & le sépare du *Mullus*. Les Goujats & plusieurs autres appartiennent à cette division.

Les Poissons à deux faux ailerons font la X. Classe. Ils ont des épines sur le derrière du dos, ou des crêtes sur la tête.

La XI. Classe est à un seul aileron. Les *Perches* sont de cette classe. Mr. *Gmelin* y donne dans une Lettre à Mr. *Klein* des marques essentielles pour distinguer la Perche, & deux autres Poissons qui lui ressemblent assez, & qu'il appelle *Lucioperca* & *Cernua*. La *Cernua* n'a qu'un seul aileron continué le long du dos. La *Lucioperca* l'a interrompu, & l'osselet qui couvre les ouïes est dentelé: la Perche a l'aileron interrompu comme elle, & l'osselet simple est sans dentelure. La *Lucioperca* est le *Sandat* des *Prussiens*, & la *Cernua* en est le *Kaulbars*, nom que porte une Famille illustre du *Holstein* & de la *Suéde*. Le genre des *Cernua* est fort étendu, & Mr. *Klein* lui en a trouvé plusieurs espèces parmi les Poissons des *Indes*. Toute cette XI. Classe est extrêmement peuplée, les *Carpes*, les *Brames*, les *Barbots*, les *Brochets* & plusieurs autres Poissons d'eau

d'eau douce y appartiennent, pour lesquels la Langue *Françoise* n'a pas de noms. Mais la plus célèbre c'est le *Hareng*, le plus fertile & le plus nombreux de tous les Poissons. Il y en a huit espèces, que Mr. *Klein* a caractérisées.

La XII. Classe est à un seul aileron faux, dont les osselets ou les arêtes sont interrompues. Il y en a peu de cette classe, & ils viennent des *Indes*.

Voilà donc un nombre très-considérable de Poissons classifiés, & rangés comme des Plantes. Il est agréable de voir l'homme étendre son empire sur les Animaux; c'est un privilège de notre siècle, les siècles précédens ne donnoient que sur des modes & des abstractions.

Dans les additions Mr. *Klein* rapporte des exemples de *Narwhals* à deux dents: il est persuadé qu'il y en a de cette espèce, mais qu'il y en a aussi qui sont de véritables Licornes. Nous avons déjà parlé de ces Animaux dans la 1. p. du T. XXXVIII. & nous soupçonnons toujours plus qu'ils sont naturellement à deux cornes.

Mr. *Gmelin* a fourni à Mr. *Klein* la description des deux pierres, que le *Beluga*, vaste Poisson du *Wolga*, a dans la tête. Ils ressemblent assez aux Coquilles qu'on appelle *Chamæ*, & la substance en est rayonnée.

Les additions contiennent un nombre considérable de nouvelles espèces de Poissons. La Nature est inépuisable, du moins à notre égard; & de toutes les Provinces de la Nature, c'est la Mer qui est la plus vaste & la moins fouillée.

La Lettre, dont il est fait mention sur le titre, est adressée à Mr. *Collinson*: elle roule sur une corne de Poisson que Mr. *Balk* a décrite, & qu'il a cru pou-

pouvoir rapporter ſans difficulté à l'eſpèce des *Xiphias*. Ce ſavant *Suédois* s'étoit ſervi à cette occaſion de quelques expreſſions, qui paroiſſoient reprocher à Mr. *Klein* ſon manque de reſpect pour les Anciens, parce que notre Auteur ne s'étoit pas montré diſpoſé à croire qu'un *Xiphias* pût percer un Vaiſſeau de ſa corne. Pour ſe juſtifier, Mr. *Klein* prend la choſe par les fondemens, & il fait voir que le *Xiphias*, le *Narwhal*, & le *Priſtis*, ſont à-la-vérité des Poiſſons fort différens entre eux, mais que les Anciens n'ont pas été fort exacts à les diſtinguer. Le *Narwhal* eſt cétacée, il ſoufle l'eau par deux trous comme les Baleines; il eſt vivipare; ſes viſcères reſſemblent à ceux des Quadrupèdes. Il a quantité de dents, qui paroiſſent ſe ſuccéder les unes aux autres à meſure qu'elles tombent.

Le *Priſtis*, ou l'*Eſpadon*, eſt un Poiſſon à ouïes couvertes; ſa corne ſe trouve dans le fœtus; alors elle eſt molle & flexible, & elle s'endurcit avec le reſte du crane, dont elle eſt une continuation, ſans acquérir jamais une conſiſtance d'ivoire, comme celle de la corne de *Narwhal*. Cette épée eſt dentelée.

Le *Xiphias* eſt à *ouïes découvertes*: ſon arme eſt une apophyſe conique de la machoire ſupérieure, elle eſt toujours applatie & ſans denteluré. Elle eſt de la conſiſtance de celle de l'*Eſpadon*, & n'égale jamais la dureté de la corne du *Narwhal*. Il y a de la celluloſité entre les deux lames qui en forment la ſurface.

Après cette préparation, il eſt aiſé de ſentir que le *Narwhal* eſt le ſeul de ces Poiſſons qui puiſſe percer la quille d'un Vaiſſeau. Les armes

des *Espadons* & des *Xiphias* ſont trop foibles pour s'ouvrir des planches épaiſſes de trois pouces.

Au reſte Mr. *Klein* vient de donner une *Ornithologie*, dont nous ne manquerons pas d'entretenir le Lecteur.

ARTICLE IV.

EXPLICATION de ces paroles *de St. Paul* aux Philipp. I. 21. JESUS CHRIST *eſt ma vie, & mourir m'eſt un gain.*

MONSIEUR,

VOus me conſultez ſur le ſens d'un Paſſage qui vous paroît obſcur. C'eſt ce que dit St. *Paul* dans le I. Chap. de ſon Epitre aux Philipiens, *Jéſus-Chriſt eſt ma vie, & mourir m'eſt un gain.* Vous trouvez qu'il s'en faut beaucoup que ces paroles ne ſoient claires ; & vous ne voyez pas bien, dites-vous, quel ſens on peut leur donner. Je vous avouerai d'abord ingénûment que je penſe comme vous, & que juſqu'à préſent je n'ai rien trouvé de bien ſatisfaiſant là-deſſus.

A la vérité nos Verſions anciennes donnoient un fort beau ſens à ces paroles. On les avoit traduites ainſi, *Chriſt m'eſt gain, ſoit dans la vie, ſoit dans la mort.* On ne peut rien de plus inſtructif que ce Paſſage rendu de cette manière. C'étoit un bel éloge de l'Evangile. La connoiſſance de *Chriſt* nous eſt infiniment utile pendant cette vie pour diriger nos actions, & ſes promeſſes ont une efficace merveilleuſe pour nous ſoutenir contre les approches de la Mort, & pour nous la faire enviſager ſans frayeur. Un Prédicateur a un beau

beau champ quand il a ce ſens à développer. Rien de plus beau, rien de plus inſtructif que la leçon que l'on trouve dans ce Texte en l'expliquant de cette manière.

Le mal eſt qu'il faut faire trop de violence à l'Original pour y trouver ce beau portrait de la Religion Chrétienne. Ce n'eſt qu'en tranſpoſant les termes Grecs d'une manière forcée, & leur donnant un tout autre arrangement que l'on y trouve ce que l'on ſouhaiteroit qui y fût. Les Traducteurs modernes l'ont ſenti. Le Père *Hardouin* dans ſon *Commentaire ſur le Nouveau Teſtament*, ne veut point que l'on regarde ce verſet comme une ſentence détachée, & il avertit que la Conſtruction Grecque ne le ſouffre point. Les Traducteurs de *Berlin* font la même remarque. Outre cet inconvénient ils nous font encore ſentir que ce ſens ſi propre à nous impoſer, ne ſe lie avec ce qui ſuit, que d'une manière fort contrainte.

Il ſemble d'abord qu'on doit avoir regret de ce qu'un ſi bel éloge de la Religion Chrétienne que les anciennes Verſions trouvoient ici, ne puiſſe plus avoir lieu. Cependant je crois, *Monſieur*, qu'en bon Critique vous vous déprendrez de cette prévention favorable, pour tâcher de découvrir la véritable penſée de St. *Paul*. Ce que nous perdons ici en abandonnant le ſens qui a prévalu pendant ſi longtems, ne doit point nous faire de peine, puiſque la même choſe eſt enſeignée & répétée en divers endroits du Nouveau Teſtament.

On s'eſt donc vu réduit à traduire d'une manière plus litérale. Il y a mot pour mot dans le

Grec, *Chriſt m'eſt vivre, & mourir gain* (*a*). Et voici comment on a exprimé cela dans notre Langue, *Jéſus-Chriſt eſt ma vie, & mourir eſt mon gain.* St. *Paul*, dit-on, dans le premier membre de cette propoſition a voulu dire qu'il ne vivoit que pour le ſervice de *Jéſus-Chriſt*. Le ſens eſt fort beau, mais les expreſſions ne ſemblent pas y conduire.

Il eſt vrai que l'on a cru éclaircir un peu ces paroles, *Chriſt eſt ma vie*, par un endroit de l'*Epitre aux Galates*, où ce même Apôtre dit, *Ce n'eſt plus moi qui vis, c'eſt Jéſus-Chriſt qui vit en moi* (*b*). Cependant malgré la conformité apparente de ces deux Paſſages, le ſens de celui de l'*Epitre aux Galates* eſt différent. Là St. *Paul* veut dire viſiblement qu'il n'eſt plus Zélateur de la Loi comme auparavant, que la Doctrine de *Jéſus-Chriſt* qu'il a embraſſée eſt la ſeule qu'il veut ſuivre, qu'il n'a plus l'eſprit rempli que de l'Evangile qu'il regarde comme la ſeule véritable Religion. *C'eſt Jéſus-Chriſt qui vit en moi*, c'eſt-à-dire, Je crois ce qu'il m'enſeigne, mes ſentimens & mes penſées ſe rapportent parfaitement aux ſiennes, elles ſont les mêmes.

Si St. *Paul* a voulu dire aux Philippiens comme aux Galates, que *Jéſus Chriſt vit en lui*, c'eſt-à-dire que ſa vie eſt conforme à celle de ſon Maître, on ne voit pas la liaiſon qu'il y a entre ces premières paroles & les ſuivantes, *la mort m'eſt un gain.* Je ſai bien que les Commentateurs trouvent le ſecret de les lier, mais c'eſt d'une manière aſſez forcée. Ce

(*a*) Ἐμοὶ γὰρ τὸ ζῆν Χριστὸς, καὶ τὸ ἀποθανεῖν κέρδος.
(*b*) *Gal. II.* 20.

Ce défaut de liaiſon ſe trouve encore dans notre Verſion de Genève. *Si je vis, c'eſt pour Jéſus-Chriſt*, c'eſt-à-dire, tant que je vivrai, ma vie ſera toute conſacrée au ſervice de ce Maître. Voilà un très-beau ſentiment, qui devoit naturellement être ſuivi de celui-ci, *Et je ſuis prêt à mourir pour lui.* Au-lieu de cela St. *Paul* nous parle du gain qu'il fera par la Mort, ce qui ne paroît pas tout-à-fait à ſa place.

Ne pouvant pas me ſatisfaire ſur le ſens de ce Texte, j'ai eu recours à un de mes Amis, qui m'a quelquefois applani des Paſſages qui m'arrêtoient comme celui-ci. N'ayant rien à vous envoyer de mon cru, je vai donc, *Monſieur*, vous communiquer les idées du Critique que j'ai conſulté; vous les trouverez d'abord un peu ſingulières & aſſez hardies. C'eſt au moins ainſi que j'en ai jugé moi-même, vous pourrez les rectifier ſi vous jugez que cela ſoit néceſſaire. Voici donc l'Extrait d'une Lettre qu'il m'a envoyée pour Réponſe à la Queſtion que je lui ai propoſée.

„ Le Paſſage eſt véritablement obſcur, & ſemble demander que l'on ſuive une route toute particulière pour en trouver le ſens. Ordinairement les paroles du Texte nous le développent. Ici l'obſcurité des termes doit nous faire changer de méthode. La penſée de St. *Paul* eſt parfaitement connue par ce qui précède & ce qui ſuit. Priſonnier à *Rome*, il écrit aux Philippiens qu'il eſt aſſuré qu'*annonçant l'Evangile avec une entière liberté, comme il a toujours glorifié Jéſus-Chriſt, il le glorifiera encore ſoit par ſa vie, ſoit par ſa mort* (*a*). „ Cap-

(*a*) *Philip. I.* 20.

„ Captif comme il étoit, rien n'eſt plus à ſa place que de parler de ſon martire & de ſes effets. „ Il pouvoit auſſi arriver qu'il fût délivré ; c'eſt „ ce qui fait que dans les verſets ſuivans il examine l'avantage qu'il y auroit à ſa mort, & d'un „ autre côté celui qu'il y auroit qu'il vécût encore quelque tems. Il enviſage même cette utilité ſous deux faces différentes, d'abord par „ rapport à lui, & enſuite par rapport à l'Egliſe. „ Par rapport à lui, il paroît un peu héſiter. *Si pourtant il m'eſt avantageux ou non, de vivre „ encore dans ce corps mortel ; & ce que je dois „ préférer, je ne le ſai point.* Pour l'avantage „ qu'il trouveroit dans la mort, il n'eſt pas douteux. *Par-là*, dit-il, *je ſerois avec le Seigneur, „ ce qui ſeroit de beaucoup meilleur pour moi.* „ Mais les intérêts de l'Egliſe le touchent tout „ autrement que ſon avantage particulier. *Je „ voudrois bien partir*, c'eſt-à-dire ſortir de ce „ Monde, *mais le plus utile pour vous, eſt que je „ demeure encore dans ce corps mortel, pour „ votre avancement dans la Foi* (a).

„ J'ai laiſſé le Paſſage obſcur pour le dernier, „ parce que ce qui précède & ce qui ſuit nous „ conduit comme par la main à ſon véritable „ ſens. St. *Paul* dans ces trois ou quatre verſets, „ faiſant voir en détail ce qu'il y avoit à gagner „ s'il ſortoit de ſa priſon & qu'il continuât à vivre, ou l'utilité qui réſulteroit de ſon martire, „ il eſt naturel de penſer que dans le verſet précédent il a propoſé ces deux cas d'une manière „ plus générale. Il a dû dire, il y a de l'avantage „ que

(a) *Philip. I. 22. 23. 24.*

„ que je vive encore quelque tems, & d'un au-
„ tre côté, ma mort auroit auſſi ſon utilité. C'eſt-
„ là la thèſe qu'il prouve dans la ſuite, & qu'il
„ convenoit par conſéquent de poſer d'abord
„ en deux mots. C'eſt-là le ſujet, ou ſi vous ai-
„ mez mieux la diviſion en deux parties du pe-
„ tit diſcours ou du raiſonnement qu'il fait dans
„ la ſuite pour développer & éclaircir ces deux
„ points.

„ Il eſt vrai que le Texte tel que nous l'avons
„ aujourd'hui, ſemble dire toute autre choſe.
„ Mais on peut ſoupçonner avec aſſez de vrai-
„ ſemblance, qu'il s'y eſt gliſſé quelque faute de
„ Copiſte qui a défiguré cette diviſion, & qui eſt
„ cauſe qu'elle ne quadre plus avec l'explication
„ ou la tractation qui ſuit. Voici donc la conjec-
„ ture que je hazarde là-deſſus, & que je ſoumets
„ à l'examen des Critiques.

„ Nous liſons aujourd'hui dans le Grec, *ἐμοὶ*
„ *τὸ ζῆν χριστός*. Je ſuppoſe qu'il y avoit originai-
„ rement *χρηστὸν* au-lieu de *χριστὸς* ce qui ſignifioit,
„ *Il y a de l'utilité que je vive.* Voilà le premier
„ point de la thèſe; voici le ſecond, *Il y a auſſi*
„ *à gagner à ma mort.* Ce ſont les deux parties
„ de la diviſion, qui ſont très-bien liées, ou plu-
„ tôt qui ſont miſes en oppoſition l'une auprès
„ de l'autre d'une manière fort régulière.

„ On ſait que l'H *l'èta* des Grecs ſe prononçoit
„ autrefois comme l'I *iota*. On ſait auſſi que très-
„ ſouvent quelqu'un dictoit aux Copiſtes, & qu'ils
„ n'avoient pas leur Original devant les yeux.
„ Voilà ce qui aura pu occaſionner fort naturelle-
„ ment la mépriſe. La conformité de ſon aura fait confondre ces deux let-

„ tres. Mr. *Le Clerc* dans ſon *Ars critica* apporte „ quantité d'exemples de fautes dans l'Ecriture „ Sainte qui s'y ſont gliſſées, parce que les Co- „ piſtes n'avoient pas bien ouï ce qu'on leur dic- „ toit (*a*). Reſte à expliquer le ν *nun*, de la fin „ du mot changé en ς *figma*; rien de plus aiſé. „ Cette correction devenoit indiſpenſable après „ y avoir mis mal à propos le nom de *Chriſt*. La „ Grammaire demandoit abſolument le *nomi-* „ *natif*, autrement il n'y avoit point de con- „ ſtruction. Cet Exemplaire ainſi altéré peut en „ avoir produit une infinité d'autres (*b*).

„ Deux choſes ont pu empêcher dans la ſuite „ de s'appercevoir de cette erreur. La 1. c'eſt „ qu'on y avoit attaché une idée aſſez raiſonna- „ ble. Ce verſet ainſi altéré faiſoit dire à St. *Paul*, „ *Chriſt eſt ma vie*, ou *Je vis de la vie de Chriſt*, „ ce qui fait un fort beau ſens, & qui paroît con- „ forme à ce que ce même Apôtre a dit dans le „ II. Chap. de ſon *Epitre aux Galates*, & que „ j'ai déjà cité. On ne s'embaraſſoit pas de ce „ que le nom de *Chriſt* nuit beaucoup à la liaiſon „ de ce verſet.

„ Une autre raiſon qui peut auſſi avoir beau- „ coup contribué à conſerver la leçon défec- „ tueuſe, c'eſt le reſpect des Chrétiens pour le „ nom de *Chriſt*. Il s'agit d'une Perſonne qui „ leur eſt ſi chère & ſi reſpectable, qu'il ne faut „ pas être ſurpris ſi dès qu'il paroît quelque part, „ il

(*a*) Ars critica, Pars III. *Sect.* I. c. 7. *de Peccatis à dictante*, Cap. 8. *de Peccatis à ſcribente*.

(*a*) Les Abréviations peuvent auſſi avoir contribué à la mépriſe. Le mot de χριστὸν abrégé de cette manière χν̃ reſſemble beaucoup au nom de *Chriſt*.

„ il fait éclipſer & diſparoître tout ce qui occu-
„ poit la place auparavant.

„ Voici un exemple qui rendra fort probable
„ cette dernière conjecture. St. *Paul* dans le XII.
„ Chap. de l'*Epitre aux Romains*, donne quan-
„ tité de beaux Préceptes. On y trouve entr'au-
„ tres celui-ci, *ayez l'eſprit fervent. Servez le*
„ *Seigneur* (*a*). On eſt ſurpris de trouver parmi
„ un grand nombre de Devoirs particuliers, celui
„ de *ſervir le Seigneur*, qui eſt un ordre qui pa-
„ roît bien vague, & trop général pour l'endroit
„ où il eſt placé. Mais on trouve dans d'anciens
„ Manuſcrits & dans la Verſion Latine, un Pré-
„ cepte fort différent, c'eſt celui de *ſervir au tems*.

„ C'eſt-là une Règle de prudence conforme à
„ celle que *Jéſus-Chriſt* avoit donnée *Matth.*
„ *VII.* 6. & *X.* 16. & notre Apôtre *Ephés. V.* 16.
„ *Quoique vous ayez du zèle*, veut donc dire St.
„ *Paul* aux Romains, *ce zèle ne doit pas être im-*
„ *prudent ni inconſidéré. Prenez garde aux con-*
„ *jonctures où vous vous trouvez, & ne vous ex-*
„ *poſez pas imprudemment à la perſécution. Il*
„ *faut quelquefois, ſans intéreſſer la conſcience,*
„ *ſavoir s'accommoder aux circonſtances.*

„ Il eſt bon de remarquer que dans la Lettre
„ d'*Ignace* à *Policarpe*, on trouve ce Précepte
„ de St. *Paul* apliqué à la prudence que l'on doit
„ avoir dans une perſécution, pour ne pas irriter
„ les Perſécuteurs par un zèle à contre-tems. On
„ a le Paſſage cité dans les Notes d'*Hammond*
„ ſur l'Epitre aux Romains, que l'on peut con-
„ ſulter. On aura donc pris dans ce Précepte

„ Ky-

(*a*) *Rom. XII.* 2.

„ Κυριος pour Χριστος, à cause de la ressemblance
„ de ces deux mots. Si le nom du *Seigneur* s'est
„ maintenu dans ce Texte, malgré les avantages
„ de l'autre Leçon, on ne peut guère s'empêcher
„ de soupçonner que c'est par le respect & l'at-
„ tachement qu'on a pour lui, comme je crois
„ qu'il est arrivé dans le Passage de l'*Epitre aux*
„ *Philippiens*.

„ Au reste quelque hardie que paroisse la Cor-
„ rection que je propose, j'ai pour moi quelques-
„ unes des Règles qu'a données le célèbre
„ Mr. *Le Clerc* dans son *Ars Critica* (*a*).

„ La 1. Règle qu'il nous donne, c'est *qu'il ne*
„ *faut rien changer au Texte, à moins que la na-*
„ *ture de la chose & la suite du discours ne le*
„ *demandent nécessairement*. C'est ici préciséé-
„ ment le cas, & la nécessité y est toute entière.
„ J'ai fait voir qu'il s'agit uniquement dans cet
„ endroit des avantages qui pouvoient résulter
„ de la vie de St. *Paul*, & qu'il n'est point du tout
„ question, comme on le prétend, de la confor-
„ mité de ses sentimens & de sa conduite avec
„ celle de *Jésus-Christ*. Il développe si bien sa
„ pensée dans les versets suivans, qu'on ne sau-
„ roit s'y méprendre.

„ Une autre Règle de Mr. *Le Clerc*, c'est *qu'il*
„ *faut pouvoir rendre raison de la manière dont*
„ *le Texte a été altéré*. C'est ce que je crois
„ avoir rendu sensible par la grande conformité
„ du mot χρηστος *utilis*, avec le nom de *Christ*,
„ qui se prononçoit même autrefois de la même
„ manière. Ce qui peut encore avoir contribué

„ à

(*a*) T. II. *de Legib. emendandi*, p. 258.

„ à faire prendre ici le change au Copiſte, c'eſt
„ que l'Apôtre venoit de parler du Sauveur dans
„ le verſet précédent. *Chriſt*, avoit-il dit, *ſera*
„ *glorifié, ſoit par ma vie, ſoit par ma mort.*
„ Quand on a quelqu'un dans l'eſprit, ſi c'eſt ſur-
„ tout une Perſonne qui mérite autant de nous
„ occuper que le Chef de notre Religion, il arrive
„ naturellement que les mots qui reſſemblent à
„ ſon nom peuvent fort bien être pris pour ſon
„ nom même. La choſe eſt très-poſſible lorſque
„ la reſſemblance eſt auſſi grande qu'elle ſe trou-
„ ve ici.

„ Si l'on admet ma Correction, voici com-
„ ment je paraphraſerois ce qui précède & ce qui
„ ſuit, depuis le v. 20. juſqu'au 25.

„ *J'ai toujours eu pour règle de ma conduite*
„ *d'annoncer l'Evangile avec une entière liber-*
„ *té. Les chaînes mêmes qui me lient aujour-*
„ *d'hui, ne m'empêcheront pas de travailler en-*
„ *core à la gloire de Jéſus-Chriſt dont je ſuis le*
„ *Miniſtre. Soit que l'on me faſſe mourir, ſoit*
„ *que l'on m'accorde la vie, dans l'un & l'autre*
„ *de ces cas mon Maître ſera toujours glorifié.*

„ *Si je ſuis condamné au martire, ma mort ſe-*
„ *ra avantageuſe; & ſi l'on me laiſſe vivre, ma*
„ *vie peut auſſi être utile.*

„ *Je ne parle pas de mon utilité particulière;*
„ *je ne vois pas ce que je gagnerois perſonnelle-*
„ *ment à continuer de vivre. A l'égard de la vie,*
„ *je ſuis dans l'incertitude de ce que je dois ſou-*
„ *haiter.*

„ *Pour ce qu'il y auroit à gagner pour moi à*
„ *la mort, ce n'eſt pas une choſe douteuſe, puiſ-*
„ *que par-là je ſerois uni pour toujours à mon*

„ *Sau-*

„ *Sauveur, & que je jouirois auprès de lui de la* „ *félicité céleſte.*

„ *Mais je dois être touché principalement de* „ *ce qui regarde la gloire de Dieu, & non pas* „ *de mes avantages particuliers. Je ſuis donc* „ *ſeulement combattu entre ces deux manières* „ *de glorifier Dieu. Ma mort y contribueroit* „ *ſans-doute; je puis auſſi faire du fruit en reſ-* „ *tant encore quelque tems ſur la terre. Cepen-* „ *dant après avoir balancé les avantages de l'un* „ *& de l'autre, je vois que le plus utile pour* „ *vous eſt que je vive encore, & que je ſois avec* „ *vous, pour vous fortifier dans la connoiſſance* „ *& dans la pratique de la Religion Chrétienne.* „ *Auſſi je ſuis perſuadé que Dieu, l'Arbitre de* „ *ma vie, me la conſervera encore quelque tems* „ *dans cette vue, & que j'aurai la conſolation de* „ *me revoir au milieu de vous.*

Voilà, *Monſieur*, comment mon Ami a plaidé ſa cauſe. J'ai trouvé ſes raiſons aſſez plauſibles. Je dois vous faire part auſſi de la réponſe que je lui ai faite, en atendant que je ſache ce que vous en direz vous-même. Je ſuis d'abord convenu que ſa conjecture étoit fort probable, & que s'il s'agiſſoit d'un paſſage de quelque Auteur profane, je n'héſiterois pas à admettre ſa correction; mais que l'Ecriture Ste. demande qu'on ait plus de réſerve & de circonſpection, qu'il faut des raiſons encore plus fortes pour y changer quelque choſe. Je lui ai repréſenté qu'il faudroit que le changement qu'il voudroit faire au Texte, fût appuyé de l'autorité de quelques Manuſcrits d'une bonne date, & qu'il n'en produiſoit aucun; que dans le Nouveau Teſtament de *Mill* on ne trouve ſur ce verſet abſo-

ſolument aucune *Variante*; que s'il pouvoit déterrer quelque Ancien qui eût cité ce Paſſage comme il le voudroit rétablir, j'étois prêt à me rendre; qu'en attendant je le priois de ne pas trouver mauvais que je m'en tinſſe ici au *Non liquet*. J'ai ajoûté pour conclure, qu'il ne ſeroit pas mal, puiſqu'il avoit cité les Règles de Mr. *Le Clerc* dans ſon *Ars critica*, de ne pas oublier la derniére, & d'y faire encore plus d'attention qu'aux autres: c'eſt *que ces ſortes de Conjectures doivent être propoſées fort modeſtement, & avec beaucoup de réſerve.*

Ce Savant rapporte dans ſa *Bibliothèque Choiſie*, une converſation qu'il eut là-deſſus avec un Homme de Lettres. Je vai vous la tranſcrire, parce qu'elle tend à confirmer la Règle & à en faire ſentir la néceſſité.

„ Un Homme d'eſprit & de mérite, dit-il, me
„ diſoit-il n'y a que quelques jours, que les Cri-
„ tiques, en me mettant de leur nombre, pour
„ faire valoir cette Science, & par une complai-
„ ſance ſecrette que chacun a pour ce qu'il re-
„ garde comme ſa propre découverte, parloient
„ quelquefois beaucoup plus poſitivement qu'il
„ ne faudroit de leurs Conjectures, & que par-là
„ ils nuiroient peu à peu à l'Art de raiſonner juſ-
„ te, & gâteroient des eſprits qui ne ſeroient pas
„ ſur leurs gardes. Il me reprochoit à moi-mê-
„ me civilement, qu'après avoir donné des Rè-
„ gles de Logique & de Critique, pour arrêter
„ la témérité des Conjectures, & diminuer l'air
„ déciſif de ceux qui les propoſent, je ſemblois
„ quelquefois dans mes Ouvrages, donner à des
„ conjectures quelques degrés de vraiſemblance

„ de

fond. Je me flate que ce que je vous envoie pourra vous donner quelque ouverture pour trouver le véritable ſens de ce Texte. Les tentatives des autres ſont propres à nous exciter à nous évertuer auſſi de notre côté pour trouver quelque choſe de ſatisfaiſant. Elles ont ſouvent produit cet effet. Je ſerai fort content de ma Lettre, ſi elle peut vous mettre ſur les voies pour découvrir vous-même ce que vous avez cherché chez les autres. Je ſuis &c.

ARTICLE V.

MEMOIRES *pour ſervir à l'*HISTOIRE *de* BRANDEBOURG, de main de Maître. *Imprimé* (*a*) *pour la ſatisfaction du Public* (*b*) 1750. UN Volume *in* 12 de 164 pages, ſans la Table des matières.

ON n'aura pas de peine à ſouſcrire au jugement de l'Editeur, lorſqu'il dit que cet Ouvrage eſt *de main de Maître*. L'Auteur a cependant parlé de ſa production avec beaucoup de modeſtie. *Un mauvais Génie*, dit-il, *ou quelque Démon me mit dans l'eſprit que l'Hiſtoire de la* Maiſon *de* Brandebourg *n'avoit point été écrite. Voilà l'enthouſiaſme qui s'empare de mon imagination. Je demande, & j'obtiens la permiſſion de m'inſtruire dans les Archives Royales; mes recherches me fourniſſent d'autres ſecours; & me voilà Auteur en dépit de moi-même.* Son jugement

(*a*) Il falloit ajoûter *A La Haye, chez Neaulme.*

(*b*) Il faut pourtant en excepter quelques Ames pieuſes, qui n'ont pu lire certains traits ſans ſecouer la tête & ſans murmurer; mais on ne ſauroit contenter tout le monde.

ment ne fera rien perdre du mérite de ces Mémoires, en prenant même ce qu'il en dit au pied de la lettre. Tout ce que nous avons de meilleur, de plus beau, de plus sublime, n'est-il pas dû à une espèce d'enthousiasme? *Virgile* n'a osé décrire la guerre de Troye sans être inspiré auparavant par une Divinité:

Musa, mihi causas memora: quo numine læso,
Quidve dolens regina Deûm, tot volvere casus
Insignem pietate virum, tot adire labores
Impulerit (*a*).

Mais que ce soit un *mauvais Génie*, un *Démon*, ou quelque Divinité bienfaisante, qui ait inspiré ce dessein à l'Auteur, qu'importe, pourvu que son Histoire soit telle qu'elle doit être, qu'on y trouve sur-tout ce qui en fait l'ame, la vérité. Il nous assure lui-même qu'elle s'y trouve; & sa candeur est telle qu'on peut bien l'en croire sur sa parole. *Je puis*, dit-il, *garantir l'autenticité des faits qui se trouvent rapportés dans ce petit Ouvrage. Les Archives, les Chroniques, & quelques Auteurs qui ont écrit sur ces matières, sont les sources dans lesquelles j'ai puisé.* Sa modestie ne lui a pas permis de parler aussi avantageusement du style. *Il auroit fallu*, ajoûte-t-il, *un Architecte plus habile pour employer ces matériaux.* Mais où aller chercher des Architectes plus habiles? il seroit difficile d'en trouver. Pour suivre le précepte d'*Horace*, il a banni de son Histoire tout ce qui est petit, tout ce qui est bas, tout ce qui sent la foiblesse d'un Mortel; que peut on exiger de plus

(*a*) Enéïde de *Virgile*, au commencement du premier Livre.

plus d'un Historien, qui d'ailleurs est véridique ?

Nil parvum, aut humili modo,
Nil mortale loquar.

Le champ qu'il embrasse est vaste, mais il le parcourt rapidement. Il ne s'arrête qu'à ce qu'il y a de frapant & d'intéressant ; tout ce qui est romanesque, fabuleux, le mystérieux même, ne le touche pas, il n'y fait nulle attention. Quelque ancienne que soit la Maison de *Brandebourg*, ou plutôt celle de *Hohenzollern*, il ne s'amuse pas, comme d'autres ont fait avant lui, à aller chercher son origine dans les ténèbres de l'Antiquité. Que de fables, que de conjectures n'auroit-il pas pu raporter sur son extraction ! „ Mais les fables „ ne doivent pas être présentées au Public judi- „ cieux & éclairé de ce siècle ; . . . . . & après „ tout, les recherches d'un Généalogiste, ou „ l'occupation des Savans qui travaillent sur l'é- „ tymologie des Mots, sont des objets si minces, „ que par cela même ils ne sont pas dignes d'oc- „ cuper des têtes pensantes ; il faut des faits remar- „ quables, & des choses capables d'arrêter l'at- „ tention des personnes raisonnables". Cette réflexion de l'Auteur peut faire juger en même tems & de son caractère, & du plan qu'il s'est formé pour l'exécution de son Ouvrage ; on voit qu'il va au solide.

Tassilon, qui vivoit vers l'an 800, est le premier Comte de *Hohenzollern* connu dans l'Histoire. On ne connoît guère que les noms de ses Descendans juſqu'à *Conrad*, premier Burgrave de *Meremberg* dont l'Histoire fasse mention, & qui vivoit vers l'an 1200. Ses Successeurs furent *Frédéric* I. en 1216, *Conrad* II. en 1260, *Frédéric* II.

II. en 1270. *Frédéric* III. hérita de son Beau-frère, le Duc de *Méran*, les Seigneuries de *Bareyth* & de *Cadelsbourg*. *Jean* I. lui succéda en 1298, & à celui-ci *Frédéric* IV. en 1332. Ce dernier rendit des services importans aux Empereurs *Albert*, *Henri* VII, & *Louis de Bavière*, dans la guerre qu'ils firent à *Frédéric* d'*Autriche*. Le Burgrave battit l'Archiduc, le fit prisonnier, & le livra à l'Empereur, qui, par reconnoissance, lui fit présent de tous les prisonniers qu'il avoit faits sur les Autrichiens. *Frédéric* IV. les relâcha, à condition qu'ils lui prêteroient hommage de leurs Terres; & c'est l'origine des Vassaux que les Markgraves de *Franconie* ont encore en Autriche.

Je ne trouve presque que les noms des Successeurs de ce Prince, jusqu'à *Frédéric* VI. qui entra en 1408 avec ses Troupes sur le territoire de la Ville de *Rotweil*, qui avoit été mise au Ban de l'Empire, & rasa plusieurs Châteaux. En 1410. il prit possession du Gouvernement de la Marche que l'Empereur *Sigismond* lui avoit donnée. Les derniers Electeurs de *Brandebourg* n'ayant pas résidé dans la Marche, la Noblesse s'en prévalut; elle étoit indépendante, mutine & séditieuse. Le nouveau Gouverneur se ligua avec les Ducs de Poméranie, & livra à ces Rebelles près de *Zossen* une sanglante bataille où il fut pleinement victorieux. *Sigismond* l'établit Burgrave de *Nuremberg*, & Markgrave de *Brandebourg*.

C'est ici la belle époque de la Maison de *Hohenzollern*; & comme elle se trouve transplantée dans un nouveau Païs, l'Auteur saisit cette occasion pour donner une idée de l'origine & du gouvernement du *Brandebourg*. Ce morceau

mérite d'être lu, mais il n'eſt pas ſuſceptible d'extrait : pour en donner une juſte idée il faudroit le tranſcrire. Ce fut en 1415 que l'Empereur conféra la Dignité Electorale & la Charge d'Archi-Chambellan du St. *Empire Romain* à *Frédéric* VI, & qu'il lui fit la donation en propre du Païs de *Brandebourg*.

Frédéric, Premier Electeur de *Brandebourg*, reçut l'inveſtiture de ce Païs des mains de ſon Bienfaiteur à la Diéte de Conſtance en 1417. Ce Prince fit la guerre aux Ducs de Poméranie, les battit à Angermund, & leur reprit la Marche Uckérane qu'ils avoient uſurpée. S'étant emparé de la Saxe, dont l'Electorat étoit vacant par la mort du dernier Electeur de la Branche Anhaltine, l'Empereur qui n'approuva pas cette acquiſition, en donna l'Inveſtiture au Duc de Miſnie, & *Frédéric* ſe déſiſta volontairement de ſes droits. L'Electeur fit par ſon Teſtament le partage de ſes Etats entre ſes trois fils. On ne s'appercevoit pas encore alors que ce principe d'équité naturelle devenoit la cauſe de la décadence des Maiſons. *Frédéric* mourut en 1440.

Frédéric II, ſurnommé *Dent de fer* à cauſe de ſa force, refuſa deux Couronnes, celle de Bohême & celle de Pologne. Sa grandeur d'ame lui attira la confiance des Peuples, & les Etats de la Baſſe-Luſace ſe donnèrent à lui par inclination. En 1445 il racheta pour 100000 florins d'or la Nouvelle Marche de l'Ordre Teutonique, auquel elle avoit été engagée En 1464 il fit un accord, ſuivant lequel le Duc de Wolgaſt, poſſeſſeur du Duché de Stettin, devint ſon Feudataire, & la Poméranie lui prêta l'hommage éventuel. Il réu-

réunit en 1469 comme un Fief vacant le Comté de Wernigérode à la Marche, & prit les titres de Duc de Poméranie, de Mecklenbourg, de Vandalie, de Schwérin & de Roſtock. Ce Prince plein de modération, d'équité & de deſintéreſſement, abdiqua l'Electorat en 1469 en faveur de ſon frère *Albert*, & vécut en vrai Philoſophe juſqu'à ſa mort qui arriva l'an 1471.

Albert, ſurnommé l'*Achille* & l'*Ulyſſe* à cauſe de ſa valeur, avoit 57 ans lorſque ſon frère lui céda la Régence. Ses plus belles actions s'étoient paſſées lorſqu'il n'étoit que Burgrave de Nuremberg. C'étoit un Brave, même un Brave du premier ordre, qui ſe ſignala dans une infinité de rencontres. Il fit la guerre à *Louis le Barbu*, Duc de Bavière, qui devint même ſon priſonnier. Il gagna huit batailles contre les Nurembergeois, & enleva un Etendart à un Guidon de cette Ville au péril de ſa vie, combattant ſeul contre 16 hommes. Il s'empara de la Ville de Greiffenberg, comme *Alexandre* de la Capitale des Oxidraces, ſautant lui ſeul du haut des murailles dans la Ville, où il combattit juſqu'à ce que ſes Troupes, ayant forcé les portes, vinſſent le ſecourir. Il gagna le prix dans 17 Tournois, & ne fut jamais deſarçonné. C'étoit alors un très grand mérite. L'Auteur expoſe ici en peu de mots l'origine, les progrès, la fin de ces combats. Ce morceau eſt curieux & très inſtructif.

Albert, après avoir pris la Régence, fit en 1473 un Traité de Confraternité avec les Maiſons de Saxe & de Heſſe, qui régloit entre eux la ſucceſſion de leurs Etats, en cas qu'une de leurs Lignes vînt à s'éteindre. La même année il partagea ſa

ſucceſſion entre ſes trois fils. *Jean* eut l'Electorat, le ſecond eut Bareyth, & le cadet Anſpach. *Albert* abdiqua l'Electorat en 1476. Sa fille *Barbe*, qui épouſa *Henri* Duc de Glogaw & de Croſſen, fit paſſer ce dernier Duché à la Maiſon de Brandebourg.

Jean, ſurnommé *le Cicéron* à cauſe de ſon éloquence, réconcilia trois Rois qui ſe diſputoient la Siléſie, ſavoir, *Ladiſlas* de Bohême, *Caſimir* de Pologne, & *Matthias* de Hongrie. Il battit près de Croſſen le Duc de *Sagan*, & le fit même priſonnier. Il mourut en 1499.

Joachim I, ſon fils, lui ſuccéda, & fut ſurnommé le *Neſtor*, ſans qu'on ſache bien pourquoi. Ce Prince réunit à la Marche le Comté de Ruppin devenu vacant par la mort de Wichmann Comte de Lindaw. Il mourut en 1532, laiſſant deux fils, Joachim, & le Markgrave Jean auquel il légua la Nouvelle Marche, Croſſen, Sternberg & Storkaw.

Joachim II. embraſſa la Doctrine de *Luther* en 1539; ſes Courtiſans & l'Evêque de Brandebourg ſuivirent ſon exemple. Une nouvelle Religion qui paroît tout à coup dans le monde, qui diviſe l'Europe, change l'ordre des poſſeſſions, & donne lieu à de nouvelles combinaiſons politiques, méritoit ſans-doute que l'Auteur donnât quelques momens pour en conſidérer les progrès, & ſurtout par quelle vertu elle produiſoit les converſions ſoudaines des plus grands Etats. C'eſt auſſi ce qu'il fait; & la manière dont il explique ce grand évènement peut faire juger de ce qu'il en penſe. Il n'a pas recours, comme bien d'autres, ni à des coups d'enhaut, ni à la Grace efficace, à

ce

. . . . . *ce tonnerre perçant,*
Qui fend un cœur de pierre, & par un coup puiſ-
ſant
Abbat Saul *qu'emportoit une rage homicide;*
Fait d'un perſécuteur un Apôtre intrépide;
Arrache Madelaine *à ſes honteux objets,*
Zachée à ſes tréſors, & Pierre *à ſes filets* (*a*).

Il croit au contraire que la cauſe de cette grande révolution, produiſit dans les nouveaux Convertis des effets tout oppoſés. Par un contraſte étonnant, mais cependant aſſez conforme au panchant naturel de l'Homme, les *Vierges* devinrent des *Madelaines*; & les *Zachées*, loin de renoncer à leurs *tréſors*, profitèrent de cette occaſion pour en amaſſer de nouveaux, en dépouillant de leurs biens tous les *Fronts tondus*.

Suivant notre Hiſtorien, les *Bohémiens*, gens groſſiers, *n'embraſſèrent la nouvelle Secte de* Jean Hus, *que par un eſprit d'indépendance & de mutinerie, qui eſt aſſez le caractère de cette Nation*. Après avoir ſecoué le joug du Pape, *ils ſe ſervirent des libertés de leurs conſciences pour couvrir les crimes de leur révolte*.

La Doctrine de *Luther* fit plus de progrès & excita plus de troubles que celle de *Jean Hus*, elle bouleverſa preſque toute l'Europe. Les mœurs déréglées du Clergé, le négoce d'Indulgences que faiſoit le Pape *Léon* X, les desordres ſcandaleux des Fermiers ou Commis de ces Indulgences, donnèrent lieu à la Réforme. *Luther* excommunié du Pape en 1520, renonça au Froc, & épouſa *Catherine de Bore* en 1525, ayant mis dans

(*a*) Racine, *Poëme ſur la Grace*, Chant III.

dans ſon parti beaucoup de Princes, *pour qui la dépouille des Biens Eccléſiaſtiques étoit une douce amorce.*

Calvin parut en France en 1533. Il gagna les bonnes Ames, non par des miracles ou de bonnes raiſons, mais par des Vaudevilles de ſa compoſition. „ Ce Convertiſſeur, dit notre Hiſtorien, „ qui connoiſſoit le génie de ſa Nation, ſavoit „ qu'elle étoit plutôt perſuadée par des Chanſons „ que par des Argumens, & il compoſa un Vau„ deville, dont le refrain étoit, *O Moines! O* „ *Moines! il faut vous marier* (*a*); ce qui eut un „ ſuccès étonnant. Devenu Pape de Genève, il „ y ſuivit l'exemple des Catholiques perſécu„ teurs, il y fit bruler *Michel Servet* qui étoit ſon „ ennemi.

Henri VIII. établit ce culte en Angleterre. Excommunié par le Pape, pour avoir épouſé *Anne de Boulen*, il ſecoua le joug de Rome l'an 1533, & ſe déclara Chef de l'Egliſe Anglicane.

L'Auteur veut qu'on juge delà des cauſes des progrès de la Réforme, qu'il réduit à des principes ſimples & tout naturels. „ Vous voyez, dit„ il, qu'*en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'In„ térêt, en Angleterre celui de l'Amour, & en* „ *France celui de la Nouveauté, ou peut-être* „ *d'une Chanſon.* Il ne faut pas croire que *Jean* „ *Hus*, *Luther*, ou *Calvin*, fuſſent des Génies „ ſupérieurs. Il en eſt des Chefs de Secte com„ me des Ambaſſadeurs. Souvent les Eſprits „ médiocres y réuſſiſſent le mieux, pourvu que „ les

(*a*) Notre Auteur qui cite ſur cela *Moreri*, omet la queue du refrain, ſavoir, *Cœli enarrant gloriam Dei.*

„ les conditions qu'ils offrent ſoient avantageu-
„ ſes. Les Siècles de l'ignorance étoient le règne des Fanatiques & des Réformateurs. Il
„ ſemble que l'Eſprit humain ſe ſoit enfin raſſaſié de diſputes & de controverſes. On laiſſe
„ argumenter les Théologiens & les Métaphyſiciens ſur les bancs de l'Ecole, & depuis que
„ dans les Païs Proteſtans les Eccléſiaſtiques
„ n'ont plus rien à perdre, les Chefs des nouvelles Sectes ſont mal venus". Bien des Lecteurs fronceront ici le ſourcil, & ne ſeront guére édifiés de la conformité du ton avec la *main de Maître*. Mais à qui s'en prendre? L'Auteur de l'Ouvrage n'eſt pas connu, ou ſi c'eſt celui qu'on penſe, il eſt hors d'atteinte.

Mais reprenons l'hiſtoire de notre Electeur *Joachim* II. Ce Prince „ gagna, dit ſon Hiſtorien, par la Communion ſous les deux Eſpèces, les Evêchés de *Brandebourg*, de *Havelberg*, & de *Lebuſſ*, qu'il incorpora à la Marche". Admirez le caprice de la fortune! *Henri* IV. penſa perdre la Couronne de France par la Communion ſous les deux Eſpèces; pour la conſerver il fallut ſe réduire à la Communion ſous une ſeule Eſpèce. Pour être heureux, il ne faut ſouvent que ſe prêter aux tems & aux circonſtances.

Joachim n'entra point dans l'Union que les Princes Proteſtans firent à Smalcalde en 1535; il maintint la tranquilité dans l'Electorat, tandis que la guerre déſoloit la Saxe & les Païs voiſins. Garant du Saufconduit donné au Landgrave de *Heſſe*, & outré du manque de foi de *Charlequint*, l'Electeur dans ſa colère tira l'épée contre le Duc *d'Albe*, Ambaſſadeur de l'Empereur à Berlin,

mais on les sépara. *Joachim* mourut en 1571.

Jean-George son fils ne fit rien de remarquable. Ce Prince pacifique mourut en 1598. *Joachim-Frédéric* qui lui succéda, fut le premier Prince de cette Maison qui établit un Conseil d'Etat. Pour pourvoir à l'éducation de la Jeunesse, il fonda le Collège de Joachimsthal, où 120 personnes sont élevées, nourries & instruites selon l'Institution. Il mourut en 1608.

Jean-Sigismond son Successeur avoit épousé en 1594 *Anne*, fille unique d'*Albert* Duc de Prusse, Héritière de ce Duché & de la Succession de Clèves. Pendant la démence de son Beau-père il eut l'administration de la Prusse, & il reçut aussi de *Sigismond* III, Roi de Pologne, l'Investiture de ce Duché pour lui & ses Descendans. Comme la Prusse fut réunie à la Maison de Brandebourg par *Jean-Sigismond*, notre Auteur saisit cette occasion pour donner en peu de mots une idée de ce que ce Païs étoit originairement, de son Gouvernement, & de la manière dont il passa au Duc *Albert*. Cet abrégé & quelques autres de cette nature prouvent son bon goût & son habileté; on voit qu'il a l'art de ne donner que la substance & le suc des choses.

George-Guillaume, fils de *Jean-Sigismond*, parvint à l'Electorat en 1619. Son règne fut malheureux. „ Les Etats de ce Prince foible furent „ désolés pendant le cours de la guerre de 30 ans „ qui laissa en Allemagne des traces qu'on découvre encore, dit l'Auteur, dans le tems où „ j'écris. Tous les fleaux qui peuvent accabler „ un Païs, fondirent sur l'Electorat de Brandebourg. Un Souverain incapable de gouverner;

„ ner ; un Miniſtre traître à la Patrie (*a*) ; une
„ guerre, ou plutôt un ſaccagement & un bou-
„ leverſement général ; une inondation d'Ar-
„ mées amies & ennemies, barbares, pillardes &
„ cruelles également, qui ſe ballotant comme les
„ vagues de la Mer, abîmoient par leur flux &
„ reflux les mêmes Provinces, & ne ſe retirèrent
„ qu'après avoir tout dévaſté, & mis le comble
„ à la déſolation.

La priſe de Troyes, le Sac de Rome, la deſtruction de Carthage, la ruine de Berg-op-Zoom, ne préſentent rien à l'eſprit de plus révoltant que les évènemens arrivés ſous le règne de ce Prince. Je n'oſe toucher l'hiſtoire de ce tems malheureux ; elle exige néceſſairement des détails où je ne puis entrer.

Ce ſeroit bleſſer les loix de l'équité, que de charger *George-Guillaume* de tous les malheurs qui lui arrivèrent. Son Hiſtorien, qui ſait & louer & blâmer à propos, remarque dans ſa conduite deux fautes capitales. L'une de n'avoir pas levé une Armée de 20000 hommes, qu'il auroit été en état de ſoudoyer, & dont il ſe ſeroit ſervi pour la défenſe de ſes Etats ; l'autre, d'avoir placé une confiance ſans réſerve dans ſon Miniſtre, le Comte de *Schwartzenberg*, qui étoit vendu à la Cour Impériale, & dont les vues ambitieuſes ne tendoient pas à moins qu'à ſe rendre lui-même le maître de la Marche.

Frédéric-Guillaume, ſurnommé *le Grand*, eſt le bien-aimé de notre Auteur, c'eſt ſon Hé-

ros,

(*a*) Le Comte de Schwartzenberg, Statthalter de la Marche.

ros, l'objet de ſon admiration, & il mérite de l'être effectivement. Ce Prince nâquit à Berlin le 6 Février 1620. Le Ciel ſembloit l'avoir formé exprès pour rétablir par ſon activité le desordre & la confuſion, où l'indolence de la Régence précédente avoit jetté ſes Provinces; pour être le Reſtaurateur & le Défenſeur de ſa Patrie; la gloire & l'honneur de ſa Maiſon. „ Il ſemble que par „ mépriſe la Nature avoit uni en lui l'ame d'un „ grand Roi à la fortune médiocre d'un Electeur; auſſi étoit-il bien au-deſſus du rang qu'il „ occupoit. On vit pendant ſon règne les actions d'une ame forte, & d'un génie ſupérieur, „ tantôt tempérées par la prudence, tantôt portant ce caractère d'enthouſiaſme qui enlève „ notre admiration; inépuiſable en reſſources, „ ſans ſecours étrangers; formant ſes projets „ lui-même, & les mettant en exécution; rétabliſſant par ſa ſageſſe un Païs abîmé; acquérant „ de nouveaux Etats par ſa politique & ſa prudence; aſſiſtant ſes Alliés, & défendant ſes „ Peuples par ſa valeur; & toujours également „ grand dans tout ce qu'il entreprenoit.

Ce Prince n'avoit que 20 ans lorſqu'il parvint à la Régence, & il la commença dans des conjonctures preſque deſeſpérées. La Pruſſe, qui avoit été envahie par *Guſtave-Adolphe*, ſaignoit encore des plaies que la guerre lui avoit faites. Les Duchés de Clèves & de la Marche n'étoient pas en meilleur état; leurs moiſſons ſe partageoient entre les Eſpagnols & les Hollandois, qui les pilloient alternativement, en tirant des Contributions exorbitantes, ſous prétexte de les défendre. Les Suédois avoient fait de l'Electorat de Brande-

debourg un Déſert affreux, où l'on connoiſſoit les traces des Villes par les décombres & les ruines ; & les lieux où il y avoit eu des Villages, par des monceaux de cendres, qui empêchoient l'herbe d'y croître

D'abord il établit l'ordre dans ſes Finances, proportionna ſa dépenſe à ſa recepte, & ſe défit des Miniſtres malhabiles ou ſuſpects, qui avoient contribué au malheur de ſes Peuples. Le Comte de *Schwartzenberg*, qui s'étoit vendu à la Maiſon d'Autriche, fut le premier qu'il congédia. Ses négociations le firent entrer dans la poſſeſſion de ſes biens. Il conclut une trêve pour 20 ans avec les Suédois, qui évacuèrent la plus grande partie des Marches de Brandebourg. En 1644 il fit un Traité avec les Heſſois, qui lui remirent une partie du Païs de Clèves, dont ils s'étoient mis en poſſeſſion, & il obtint des Hollandois l'évacuation des autres Villes. Il prit le parti de *Charles-Guſtave*, Roi de Suéde, dans la guerre que celui-ci déclara à *Jean-Caſimir* Roi de Pologne, & il contribua beaucoup à la fameuſe victoire de Warſovie, où l'Armée Polonoiſe fut défaite. S'étant enſuite détaché du parti de *Charles-Guſtave*, il conclut un Traité par lequel la Pologne renonça à l'inféodation de la Pruſſe, & déchargea l'Electeur & ſes Deſcendans de l'Inveſtiture. Ayant enſuite rompu avec la Suéde, & aſſiſté des Troupes Impériales, il regagna une partie de la Poméranie Suédoiſe, aſſiégea en vain Stettin, & rendit le tout à cette Couronne par le Traité d'Oliva.

Louis XIV. ayant déclaré la guerre à la Hollande en 1672, l'Electeur lui envoya du ſecours, & ſes Troupes ſe joignirent à celles de

Mon-

Montecuculli Général de l'Empereur. Cette guerre ne fut pas favorable à *Frédéric*, & cela en partie par la faute de *Montecuculli*, qui n'osa jamais se mesurer avec *Turenne*. L'Electeur s'accommoda avec la France en 1673, mais l'année suivante il fit contre cette Couronne une nouvelle Alliance avec l'Empereur, l'Espagne & la Hollande, en s'engageant de conduire 16000 hommes au secours de l'Empire. Il passa dans l'Alsace à la tête de ses Troupes; mais cette entreprise devint infructueuse par la lâcheté des Impériaux que commandoit *Bournonville*, & qui „ n'osèrent rien entreprendre. „ Le Conseil „ de Vienne & celui de Versailles étoient bien „ différens, & *Bournonville* n'étoit pas un „ homme comparable à *Turenne*. A Vienne, „ des Ministres, qui n'étoient que politiques, „ faisoient dans la retraite de leurs Cabinets des „ projets de campagne, qui n'étoient point mili„ taires; les Généraux n'en étoient que les exé„ cuteurs. A Versailles on instruisoit les Géné„ raux des desseins de la Cour, & l'on croyoit „ les *Condés* & les *Turennes* d'assez grands-hom„ mes pour s'en rapporter à eux, pour la façon „ & la manière de les remplir.

Les Suédois, à la sollicitation de la France, ayant déclaré la guerre à l'Electeur, firent en 1675 une irruption dans la Marche & dans la Poméranie, où ils causèrent beaucoup de ravages. Frédéric vola au secours de ses Etats, surprit Ratenow, tailla la Garnison en pièces; & ayant ensuite attaqué à Fehrbellin l'Armée Suédoise, il la défit & l'obligea de se sauver par Ruppin & Wistock dans le Mecklenbourg. Cette expédition fut

fut si brillante & si rapide, que l'Auteur croit qu'on peut lui appliquer le *veni, vidi, vici* de *César*.

Après cette victoire l'Electeur alla de conquête en conquête. Aidé des secours des Impériaux & des Danois, il attaqua à son tour les Suédois, entra en Poméranie, & se rendit maître des trois principaux passages de la Péne. Il leur enleva la Ville de Wolgast & l'Ile de Wollin, prit ensuite Stettin après un siège fort meurtrier; & en 1678 il remporta encore d'autres avantages. La Suéde étoit perdue, si la France n'eût agi en sa faveur. Par le Traité de Paix signé à St. Germain en Laye le 29 Juin 1679, on arracha à l'Electeur la plus grande partie de ses conquêtes.

Frédéric-Guillaume fut comme forcé à faire cette paix. *Louis* XIV, qui avoit fait entrer 30,000 hommes dans le Païs de Clèves, insista sur l'entier rétablissement des Suédois, & rien ne put le fléchir sur cet article. D'un autre côté, „ l'Em-
„ pereur vouloit avoir de foibles Vassaux & de
„ petits Sujets en Allemagne, & non pas de
„ grands Seigneurs & des Princes puissans. Sa
„ politique, qui tendoit au Despotisme, sentoit
„ l'importance qu'il y avoit de tenir les Princes de
„ l'Empire dans un état de médiocrité & d'im-
„ puissance, pour donner beau jeu à la tyrannie
„ que la Maison d'Autriche avoit dessein d'éta-
„ blir en Allemagne. Les Conseillers de l'Em-
„ pereur, & entre autres un certain *Hocherus*,
„ osèrent bien dire, *qu'on voyoit à Vienne avec*
„ *chagrin, qu'un nouveau Roi des Vandales*
„ *s'aggrandît sur les bords de la Baltique.* Cet-
„ te prophétie se vérifia dans la suite.

Le

La Paix de St. Germain termina les exploits guerriers & brillans de *Frédéric-Guillaume*; ſes dernières années furent pacifiques, & s'écoulèrent avec moins d'éclat. Ses vertus & ſes belles qualités lui attirèrent la confiance de ſes Voiſins. Son équité lui avoit élevé une eſpèce de Tribunal ſuprême, qui s'étendoit au-delà de ſes frontières, & d'où il jugeoit ou concilioit des Rois & des Souverains. L'Orient même rendit à ſa réputation une eſpèce d'hommage. *Murad Geray, Kam* des Tartares de *Budziack*, ayant recherché ſon amitié, lui envoya un Ambaſſadeur qui n'étoit vétu que de haillons, qui ne couvroient pas même ſa nudité. On fut obligé de le faire habiller, avant que de pouvoir l'admettre à la Cour. L'Interprète du Budziack avoit un nez de bois & point d'oreilles.

Par une politique très-bien entendue, l'Electeur accorda, après la fameuſe Révocation de l'Edit de Nantes, des avantages très-conſidérables à tous les François Réfugiés qui vinrent s'établir dans ſes Etats. „ Il ſe fit alors, dit notre Hiſtorien, une émigration dont on n'a point vu „ d'exemple dans l'Hiſtoire. Tout un Peuple „ ſortit de France, par un eſprit de parti, en haine du Pape, pour recevoir ſous un autre Ciel la „ Communion ſous les deux Eſpèces, & pour „ détonner dans d'autres Temples les vieux „ Pſeaumes de *Clément Marot*. Deux cent mille „ Ames s'expatrièrent, & abandonnèrent tous „ leurs Biens, pour des motifs auſſi puiſſans, & „ apportèrent avec eux leur induſtrie, leurs Manufactures & leurs Fabriques, dans les lieux „ de leur azyle, qui devinrent leurs nouvelles Patries

„ tries. Vingt mille François s'établirent dans
„ les Etats de l'Electeur ; leur nombre répara en
„ partie le dépeuplement causé par des guerres.
„ *Frédéric-Guillaume* les reçut avec la com-
„ passion qu'on doit aux malheureux, & la gé-
„ nérosité d'un Souverain qui récompense les
„ possesseurs d'une industrie utile à ses Peuples.
„ Cette Colonie laborieuse fructifia, & récom-
„ pensa son Bienfaiteur de son hospitalité & de
„ sa protection.

La gloire accompagna notre Héros jusqu'au tombeau ; il ne fit jamais rien qui pût faire regretter le surnom de *Grand*, que ses rares qualités & ses belles actions lui avoient mérité. Ce Prince, attaqué depuis longtems de la goutte, qui dégénera enfin en hydropisie, mourut le 29 Avril 1688, avec cette même égalité d'ame, cette même indifférence héroïque dont il avoit donné des marques dans ses victoires. Débonnaire, magnanime, affable, humain, charitable, plein d'équité, laborieux, économe, généreux lorsqu'il étoit question de récompenser le mérite & les services; il fut le restaurateur & le défenseur de son Païs, le fondateur de sa puissance, l'arbitre de ses égaux, & l'honneur de sa Nation. On peut voir par les traits que nous venons de rapporter, que ses actions font son éloge. Son Historien le met en parallèle avec *Louis* XIV. & il faut avouer qu'il y a, à plusieurs égards, beaucoup de rapport entre ces deux Monarques. *Ces deux Princes*, dit-il, *étoient regardés, chacun dans sa sphère, comme les plus grands-hommes de leur siècle.* Mais la Renommée prépare dans le Temple de Mémoire une place pour un autre Héros, qui court avec

encore plus d'éclat la même carrière, & qui n'aura peut-être jamais d'égal, pour un digne Rejetton de *Frédéric-Guillaume*, un Roi Philosophe, un Savant.

..... que la Gloire environne,
Qui préside aux Combats, qui commande à Bellone,
Qui du fier Charles Douze égalant le grand cœur,
Le surpasse en prudence, en esprit, en douceur.

ARTICLE VI.

HISTOIRE *des* EMPEREURS ROMAINS, *depuis* AUGUSTE *jusqu'à* CONSTANTIN. *Par Mr.* CREVIER, *Professeur Emérite de Rhétorique au Collège de Beauvais.* Tome I. in 12. de 443 pages sans la Table des Matières. A *Amsterdam*, chez *J. Wetstein*, 1750.

MOnsieur *Crévier* a rempli avec honneur ses premiers engagemens. Il avoit promis de continuer la belle *Histoire Romaine* entreprise par Mr. *Rollin* son Maître, & de la conduire jusqu'à la bataille d'*Actium*. Cette tâche est remplie; &, pour mettre à profit son loisir & les matériaux qu'il peut avoir rassemblés, il entreprend aujourd'hui de nous donner l'*Histoire des Empereurs* depuis *Auguste* jusqu'à *Constantin*. Cette nouvelle Histoire ne différe presque point de celle qu'il vient de finir, c'en est une suite naturelle. Il ne fait que suivre en cela & son inclination, & les exhortations de plusieurs personnes illustres qui l'ont porté à se charger de cette entreprise. Cette carrière est telle, qu'il se flatte de pouvoir la fournir: une plus longue l'effrayeroit; & il reconnoît de

de bonne foi que ſes études ne ſe ſont guère portées vers tout ce qui appartient au Bas-Empire.

Il promet de traiter ſa matière avec tout le ſoin & toute l'application dont il eſt capable. Le morceau qu'il donne aujourd'hui, peut faire juger de ce qu'on a lieu d'eſpérer pour ce qui doit le ſuivre. Si la fin répond au commencement, le Public lui aura une double obligation, celle de lui avoir témoigné ſon zèle & ſa bonne intention, l'autre de lui avoir fait préſent d'un Ouvrage qui peut lui être d'un grand ſecours. L'importance des faits, leur bel arrangement, leur grande variété, le point de vue ſous lequel on les expoſe, l'utilité qu'on en retire, les agrémens qu'ils procurent à l'eſprit; tout cela joint aux réflexions dont l'Auteur les accompagne ſouvent, fait le principal mérite de cette production.

Mr. *Crévier* commence ce premier Volume à l'an de Rome 723, ou 29 ans avant *Jéſus-Chriſt*: CESAR OCTAVIEN, qui reçut dans la ſuite le nom d'AUGUSTE, étoit déjà parvenu, par une ſuite d'injuſtices, de violences, de cruautés, & d'entrepriſes tyranniques, à ſe voir le maître de tout l'Empire Romain. Pour rendre ſon gouvernement aimable, il avoit fait ſuccéder à la cruauté, la douceur, la ſageſſe & la modération; &, pour éviter le danger qui l'expoſoit ſans-ceſſe aux ſoulèvemens & aux conſpirations, il entreprit de légitimer ſa puiſſance par le conſentement de la Nation.

Pour y réuſſir il fait ſemblant de vouloir abdiquer, & demande ſur cela l'avis d'*Agrippa* & de *Mécène*, ſes Miniſtres & ſes Confidens. *Agrippa*, qui avoit l'ame grande & noble, lui conſeille

d'abdiquer, & lui allègue entre autres les exemples de *Sylla* & de *Céſar*; comparaiſon effrayante qu'un de nos plus illuſtres Poëtes met dans la bouche d'*Octavien* même.

Sylla *m'a précédé dans le pouvoir ſuprême,*
Le grand Céſar *mon père en a joüi de-même;*
D'un œil ſi différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en eſt démis, & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, eſt mort aimé, tranquille,
Comme un bon Citoyen, dans le ſein de ſa Ville.
L'autre tout débonnaire, au milieu du Sénat
A vu trancher ſes jours par un aſſaſſinat (a).

Mécène ne fut pas de l'avis d'*Agrippa*. Convaincu par l'expérience de près de 60 ans de guerres civiles, que la témérité de la Multitude & les factions des Grands expoſoient la République à de continuelles tempêtes, il conſeilla à *Octavien* de ſe maintenir en poſſeſſion de l'Autorité ſuprême, & lui traça même un plan de Gouvernement.

Octavien, qui étoit déjà bien décidé avant les diſcours de ſes deux Miniſtres, ſe déclara pour l'avis de *Mécène*, & travailla à ſe concilier les eſprits. Jeux & ſpectacles de différentes eſpèces, largeſſes & diſtributions au Peuple, édifices magnifiques pour l'ornement de la Ville, furent les appas qu'il continua de mettre en uſage pour faire aimer ſon Gouvernement. Le Sénat avoit alors beſoin d'une grande réforme. *Octavien* lui rendit ſon ancien luſtre, en le purgeant d'une multitude de Sujets indignes qui s'y étoient introduits à la faveur de la licence des guerres civiles, & qui des-

(a) Corneille, *Trag. de Cinna*, Act. II, Sc. 1.

deshonoroient la majesté de ce grand Corps. Il procéda à cette réforme, non sous le titre de Censeur, qu'il ne prit jamais, mais sous celui de Surintendant & Réformateur des Mœurs & des Loix : titre nouveau, qui avoit été imaginé en faveur du Dictateur *César*. Cette réforme faite, son nom fut mis à la tête du Tableau des Sénateurs, & il prit la qualité de Prince du Sénat.

Il suivit constamment le système de conduite, jugé une fois utile à ses intérêts. Comme son objet actuel étoit de conserver l'extérieur des formes Républicaines, en même tems qu'il s'établissoit de plus en plus dans la possession d'une Autorité Monarchique, il se rapprocha en bien des choses dans son sixième Consulat des procédés d'un Consul de l'ancienne République : il partagea les Faisceaux avec *Agrippa*, qu'il avoit pris pour Collègue ; &, à la fin de l'année, lorsqu'il sortit de charge, il prêta le serment accoutumé en pareil cas. Il entroit dans son plan d'élever *Agrippa*, & de s'en former un appui. Il s'unit alors à sa Famille, en lui faisant épouser *Marcella* sa nièce, sœur du jeune *Marcellus*.

Tout cela fut couronné par une action héroïque, & qui devoit lui faire beaucoup d'honneur. Il n'eut pas honte d'avouer l'iniquité tyrannique de tout ce qui s'étoit passé sous le Triumvirat, & par un seul Edit il cassa & abolit toutes les ordonnances de ces tems malheureux, tout ce que lui & ses Collègues au Triumvirat avoient fait & statué jusqu'à son sixième Consulat. Il vouloit par-là faire sentir à la Nation les avantages précieux d'une sage Monarchie sur une Liberté turbulente.

Les esprits bien préparés, il fit enfin la démar-

che qui alloit décider de ſon ſort. Il entra dans le Sénat, lui déclara qu'il abdiquoit la Souveraine Puiſſance, & qu'il la lui remettoit & au Peuple Romain, à qui elle appartenoit de droit. Il parla le langage d'un homme qui eût voulu abdiquer réellement. Ceux qui étoient du ſecret, applaudirent. Les autres ſe trouvèrent fort embaraſſés. Les plus clairvoyans pénétroient le myſtère, mais ils n'oſoient parler en conformité. Malgré cette variété de ſentimens, tous ſe réunirent à s'oppoſer à ſon abdication. Il ne fallut pas lui faire une grande violence, bientôt il ſe rendit; mais en ſe chargeant de la conduite générale des affaires, il déclara que ſon intention n'étoit pas d'en porter ſeul tout le faix & qu'il étoit réſolu de partager les Provinces avec le Sénat & le Peuple, enſorte que les unes fuſſent ſous la direction ſpéciale du Sénat, & les autres ſous la ſienne. Il joignit à cette reſerve une autre limitation. Il ne voulut recevoir l'autorité du Gouvernement que pour dix ans; cependant au bout de ce terme, il ſe la fit continuer tantôt pour cinq ans, tantôt pour dix, & il la garda ainſi juſqu'à la fin de ſa vie.

Le partage des Provinces entre *Octavien* & le Sénat fut arrêté le 13 Janvier de l'an de *Rome* 725, & le 17 *Octavien* reçut le nom d'*Auguſte*. Il étoit bien aiſe de prendre un nouveau nom, qui fût un titre de diſtinction, ſans être odieux ni tyrannique. Il ne voulut s'attribuer aucun autre titre qui le caractériſât Monarque, & témoigna toujours une extrême horreur non ſeulement pour le nom de Roi, mais même pour celui de Dictateur, qu'une loi d'*Antoine* avoit aboli auſſitôt après la mort de *Céſar*. Il uſa d'adreſſe; & ſon

art

art consista à accumuler sur sa tête différens titres, tous déjà usités, tous Républicains par eux-mêmes, & à déguiser ainsi sous des noms anciens une forme nouvelle de Gouvernement. L'un de ces titres est celui d'*Imperator*, dont on a fait le nom d'*Empereur*. Mais *Auguste*, en prenant ce titre, lui donna une toute autre étendue que celle qu'il avoit auparavant. L'Empereur, en cette qualité, étoit le Généralissime de toutes les forces de l'Empire; & tous ceux qui les commandoient n'étoient que ses Lieutenans: privilège Royal dans cette universalité de commandement, & dont nul Citoyen n'avoit joui du tems de la République.

A cette prérogative *Auguste* joignit la puissance Proconsulaire, la puissance Tribunitienne, celle de la Censure, & le Grand-Pontificat. Il laissa jouir *Lépidus*, tant qu'il vécut, de la dignité de Grand-Pontife, parce qu'il n'y avoit point d'exemple que personne en eût jamais été privé autrement que par la mort; mais dès que cette dignité devint vacante, il s'en saisit, & tous ses Successeurs à l'Empire la possédèrent après lui. Pour que rien ne manquât à un pouvoir si étendu, il se fit donner une dispense universelle de l'observation de toutes les Loix; & par-là il se procura une autorité plus libre dans ses fonctions, & plus indépendante que ne l'a jamais été celle des Monarques les plus absolus.

En vertu de tous ces titres, *Auguste* changea entièrement la nature du Gouvernement, il n'en conserva que la forme extérieure. Mêmes noms de Magistratures, assemblées du Sénat, assemblées du Peuple. On voyoit dans Rome des Consuls, des Préteurs, des Tribuns du Peuple, des Edi-

les, des Questeurs; mais ils ne faisoient rien qui fût contraire aux volontés & aux intérêts du Chef.

Sous ce nouveau Gouvernement les Romains perdirent réellement l'exercice de la Souveraineté, mais ils furent en quelque sorte dédommagés de cette perte par le bonheur dont *Auguste* fit jouir la Nation. La paix qui succéda aux horreurs des guerres civiles & étrangères, les loix remises en vigueur, l'autorité rendue aux Tribunaux; la culture aux campagnes, le respect & l'honneur aux choses saintes, la libre & paisible possession de leurs biens aux Citoyens & aux Sujets de l'Empire, les anciennes Loix réformées, de nouvelles Loix établies avec sagesse; voilà quels furent les fruits des grands changemens introduits par *Auguste*.

Horace nous a laissé une description charmante de la félicité dont on jouissoit alors, & dont on étoit redevable à ce Prince. Mais il faut se rappeller que c'est un Courtisan qui parle, c'est un Poëte qui flate son bienfaiteur. „ Sous votre sauve„ garde, dit-il, le bœuf en sureté trace un tran„ quile sillon; Cérès & l'heureuse Fécondité „ enrichissent les campagnes; les vaisseaux vo„ lent sur la surface des mers sans craindre aucu„ ne hostilité; la Foi & la Probité ne se terniss„ sent d'aucune tache. On ne connoît plus ces „ desordres honteux qui deshonorent les famil„ les: les Loix & les Mœurs de concert ont „ dompté un vice si odieux. On loue les mères „ dont les enfans ressemblent à leurs maris. La „ faute est suivie de près du châtiment, qui en ar„ rête la contagion. Qui craindra, tant que le „ Ciel nous conserve *Auguste* qui craindra ou

le

„ le Parthe, ou le Scythe, ou les sauvages enfans
„ de la fière Germanie ? A qui la révolte de l'o-
„ piniâtre Ibérie donne-t-elle la moindre allar-
„ me ? Chacun sur son côteau acheve tranquile-
„ ment le jour, & marie sa vigne aux arbres qui
„ en soutiennent la foiblesse ; delà il revient gai &
„ content à un repas champêtre, où il vous offre
„ des libations comme à un Dieu tutélaire.

Tutus bos etenim rura perambulat :
Nutrit rura Ceres, almaque Faustitas ;
Pacatum volitant per mare navitæ :
Culpari metuit fides.
Nullis polluitur casta domus stupris :
Mos & lex maculosum edomuit nefas :
Laudantur simili prole puerperæ :
Culpam pœna premit comes.
Quis Parthum paveat, quis gelidum Scythen ?
Quis, Germania quos horrida parturit
Fœtus, incolumi Cæsare ? Quis feræ
Bellum curet Iberiæ ?
Condit quisque diem collibus in suis,
Et vitem viduas ducit ad arbores.
Hinc ad vina redit lætus, & alteris
Te mensis adhibet Deum (*a*).

En même tems qu'on déféra à *Auguste* la Souveraineté, le Sénat lui décerna de nouveaux honneurs & de nouveaux privilèges. Il eut une Garde nombreuse, qui recevoit une double paye ; il fut ordonné que la porte de son Palais seroit toujours décorée d'un laurier surmonté d'une couronne civique ; & le nom du mois *Sextilis* fut changé en celui d'*Augustus*, dont nous avons fait le

(*a*) Horat. *Lib.* IV. *Od.* 5.

le nom d'*Août* duquel nous nous servons.

Ce Prince voyant tout tranquile au dedans, ne craignit point de s'éloigner de Rome, & il se transporta dans les Gaules, pour y régler l'état des choses, & en fixer l'administration par un ordre certain & durable. Après y avoir fait publier quelques loix, il tourna vers l'Espagne, & ce fut à Tarragone qu'il prit possession de son huitième Consulat: Il subjugua, mais avec beaucoup de difficulté, les Cantabres & les Asturs.

Ce fut-là son dernier exploit: on ne le vit plus depuis ce tems se mettre à la tête de ses Armées. Il n'étoit point guerrier par goût & par inclination; &, s'il passa sa jeunesse dans les armes, ce ne fut que par la nécessité de remplir ses projets ambitieux, & pour s'élever à la place suprême, où il étoit enfin parvenu. Il mit desormais toute sa gloire à bien gouverner ce vaste Empire, dont il s'étoit rendu le Chef; & loin de chercher à en étendre les limites, il évita la guerre contre les Barbares voisins de la domination Romaine avec autant de soin que les anciens Généraux Romains l'avoient cherchée. La gloire qui le toucha le plus, ce fut celle d'avoir entièrement pacifié les Espagnes, après deux cens ans d'une guerre presque continuelle.

Cette guerre finie, il se hâta de produire son neveu *Marcellus*, qu'il regardoit comme l'espérance de sa Maison; & comme il le destinoit à être son Successeur, il lui donna en mariage sa fille unique *Julie*. Ce jeune Prince ne vécut pas longtems; il mourut âgé à peine de vingt ans, extrêmement regretté du Peuple, dont il avoit mérité l'estime & l'affection par ses manières affables & la sagesse

se

ſe de ſa conduite. *Senèque* en fait un éloge magnifique, & l'on connoît les beaux vers par leſquels *Virgile* a déploré ſa mort. „ Les Deſtins, „ dit-il, n'ont voulu que le montrer à la Terre, „ & ils ſe ſont hâtés de le lui enlever, jaloux des „ accroiſſemens que prendroit la Race Romaine, s'ils lui euſſent laiſſé la poſſeſſion durable „ du don qu'ils lui avoient fait.

Oſtendent terris hunc tantùm fata, neque ultra Eſſe ſinent. Nimium vobis Romana propago Viſa potens, Superi, propria hæc ſi dona fuiſſent (*a*).

Auguſte, en qualité de Chef de l'Empire, ſavoit ſe faire reſpecter; &, en qualité de Citoyen, il ſavoit ſe faire aimer. Dans ſa conduite privée il gardoit une modération qui le confondoit preſque avec les Particuliers. Dans les aſſemblées pour les élections des Magiſtrats, il ſollicitoit en perſonne en faveur de ceux aux quels il prenoit intérêt, & il donnoit lui-même ſon ſuffrage dans ſa Tribu comme un ſimple Citoyen. Il paroiſſoit ſouvent comme témoin devant les Tribunaux, répondoit aux interrogations des Magiſtrats, & ſouffroit qu'on le réfutât, quelquefois même avec aigreur. Il rempliſſoit ponctuellement les devoirs de l'amitié particulière. Il alloit voir ſes amis dans leurs maladies, & à l'occaſion des évènemens qui arrivoient dans leurs familles, mariage, priſe de la robe virile par leurs enfans, & autres de cette nature. Il ne ſe refuſoit preſque à aucun de ceux qui l'invitoient à manger; & un jour ayant été traité fort meſquinement & ſans nul apprêt,

(*a*) Virg. *Æn.* VI.

prêt, il se contenta de dire, en s'en allant, à celui qui lui avoit donné ce chetif repas : *Je ne croyois pas être si fort de vos amis.*

Il y a mille traits de sa modération envers ceux qui lui manquoient de respect, & qui l'attaquoient ou par des discours ou par des libelles. Il ne négligeoit cependant pas les imputations odieuses par lesquelles on entreprenoit de le décrier ; mais il ne savoit ce que c'étoit que de s'en venger. Voici un exemple qui fait voir quelle étoit sur cela sa maxime. *Tibère* l'ayant exhorté par lettres à tirer vengeance d'une insulte de cette espèce : „ Mon cher „ *Tibère*, lui répondit l'Empereur, ne vous li„ vrez point trop à la vivacité de votre âge, & ne „ soyez pas si fâché contre ceux qui disent du mal „ de moi ; il suffit d'empêcher qu'on ne nous en „ fasse.

Il donna à la mémoire de *Brutus*, le plus grand ennemi qu'il eût jamais eu, des preuves de sa clémence & de sa générosité ; & les noms de tous les anciens Défenseurs de la Liberté Romaine éprouvèrent de sa part une équité à laquelle on n'auroit pas dû naturellement s'attendre. Un flateur blâmoit un jour devant lui *Caton*, & taxoit ce Républicain rigide d'une opiniâtreté intraitable : *Sachez*, dit Auguste, *que quiconque s'oppose au changement du Gouvernement actuel de l'Etat, est un bon Citoyen & un honnête-homme* (a). „ Parole, dit Mr. *Crévier*, pleine également de „ noblesse & de sens, par laquelle il rendoit jus„ tice à *Caton*, & prévenoit les mauvaises con„ sé-

(a) *Quisquis præsentem statum Civitatis immutari non vult, & civis & vir bonus est.*

„ séquences qu'on auroit pu tirer de son exem-
„ ple". *Auguste* reconnoissoit donc qu'il étoit un mauvais Citoyen & un malhonnête-homme. C'est, ce me semble, la conséquence qu'on doit tirer de sa réponse. Il auroit mieux fait de garder le silence, que de s'avouer coupable.

Lorsqu'il vit *Pompée* comblé d'éloges dans l'Histoire de *Tite-Live*, il se contenta d'en plaisanter, & de traiter cet illustre Ecrivain de *partisan de Pompée*, mais il ne diminua rien de l'amitié qu'il lui portoit; & ni *Virgile* ni *Horace* ne perdirent point ses bonnes graces pour avoir loué *Caton* dans leurs Ouvrages:

Et cuncta terrarum subacta
Præter atrocem animum Catonis (*a*).

Affable & populaire, il avoit de grands égards pour les Sénateurs, qu'il dispensoit même de tout cérémoniel gênant. Facile, plein de douceur à l'égard de la multitude, il l'admettoit à lui faire sa cour, & recevoit les requêtes des derniers citoyens avec une bonté qui alloit jusqu'à encourager ceux que le respect rendoit trop timides. Le nom de *Seigneur & Maître* lui fut toujours un objet d'horreur, parce qu'il étoit rélatif à celui d'*Esclave*. Mais n'y avoit-il pas-là bien de l'hypocrisie? *Auguste* n'avoit-il pas mis tout en œuvre pour s'emparer du Gouvernement, pour en être *Seigneur & Maître*? pourquoi donc en refusoit-il le titre, qui n'exprime que ce qu'il avoit voulu être, que ce qu'il étoit en effet? C'est *Cromwel* qui par politique refuse le nom de Roi. Tous deux maîtrisoient-ils moins le Peuple sous les autres titres qu'ils s'étoient fait donner? *Et*

(*a*) Horat. *Od.* II. 1.

Et l'orgueil d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de Noblesse (a).

Auguſte, non content de régner dans Rome, voulut aller exercer ailleurs sa puissance. Il entreprit un grand voyage, & voulut visiter toute la partie Orientale de l'Empire. Il agit par-tout en Arbitre Souverain, distribuant les peines & les récompenses, faisant des largesses aux uns & imposant des taxes aux autres. En Sicile il accorda à Syracuse & à quelques autres Villes, les droits de Colonies Romaines. En Grèce il ajoûta au domaine des Lacédémoniens l'Ile de Cythère, pour les récompenser de l'hospitalité qu'ils avoient autrefois exercée envers *Livie* fugitive au tems de la guerre de Pérouse. Les Athéniens, au contraire, furent punis pour avoir flatté baſſement *Antoine* & *Cléopatre*. *Auguſte* retrancha de leur petit Etat l'Ile d'Egine & la Ville d'Erétrie, & il leur défendit de vendre le droit de bourgeoisie dans leur Ville. Il auroit peut-être mieux fait de leur pardonner cette faute. A Samos, où il passa l'hiver, il reçut des Ambassadeurs de la Reine d'Ethiopie. Il ota aux habitans de Cyzique le droit de se gouverner selon leurs Loix & par leurs Magistrats, & les assujettit à un Préfet, parce que dans une émeute populaire ils avoient outragé des Citoyens Romains. En Syrie il usa d'une pareille sévérité à l'égard des Tyriens & des Sidoniens, pour qui la liberté n'étoit qu'une occasion de séditions & de troubles.

Phraate voyant alors *Auguſte* si voisin de ses Etats, & appréhendant que son dessein ne fût d'y por-

(a) Boileau.

porter la guerre, il lui renvoya les drapeaux & les prisonniers Romains, restes malheureux du désastre de *Crassus* & de la fuite d'*Antoine*. *Auguste* préféra cette gloire à tous les exploits dus à la force des armes. „ C'étoit en effet, dit notre Histo- „ rien, quelque chose de grand, d'avoir réduit „ uniquement par la terreur de son nom la seule „ puissance rivale de Rome, à se mettre à la rai- „ son, à lui faire hommage, & à se reconnoître, „ sinon sujette, au moins inférieure". Il me semble cependant, qu'il n'y a-là ni *gloire* ni *grandeur*: La démarche de *Phraate* n'étoit fondée que sur la peur qu'il avoit d'*Auguste*. On ne se prosterne pas moins devant les Tyrans qu'on craint, que devant les bons Rois qu'on respecte & qu'on adore.

Auguste ayant passé un second hiver à Samos, y reçut une fameuse Ambassade de la part de *Pandion* & de *Porus* Rois des Indes. Les Ambassadeurs lui présentèrent une Lettre écrite en Grec par *Porus*, qui se vantoit de commander à six cens Rois. Ils étoient chargés de présens, qu'ils firent porter ou conduire à l'audience de l'Empereur par huit Esclaves nuds depuis la ceinture en haut, & parfumés d'aromates. Ces présens consistoient en perles, pierreries, éléphans, & en diverses singularités capables d'attirer l'admiration. C'étoit un homme sans bras, qui avec ses pieds bandoit un arc, faisoit partir la flèche, portoit à sa bouche une trompette dont il sonnoit, & exécutoit presque toutes les choses que nous faisons avec nos mains; des tigres, animaux qui n'avoient jamais été vus des Romains; des vipères d'une grandeur extraordinaire; un serpent de la longueur

gueur de dix coudées ; une tortue de rivière, qui avoit trois coudées de long ; & une perdrix plus grosse qu'un vautour.

Avec ces Ambassadeurs Indiens étoit venu un Philosophe de la même Nation, qui s'étant rendu avec l'Empereur à Athènes, se fit bruler sur un bucher, pour ne point s'exposer, disoit-il, à l'instabilité des choses humaines ni aux caprices de la fortune. On mit sur son tombeau cette épitaphe : *Ci git* Zarmanochégas, *Indien de Bargosa, qui, selon l'usage ancien de sa Nation, s'est donné la mort à lui-même.* Voilà donc toute une Nation qui regardoit le Suicide comme permis. C'est aujourd'hui un crime.

On attribue à *Auguste* quantité de sages réglemens. Après l'importante & délicate opération de la réforme du Sénat, il tourna ses vues vers certains abus généraux, auxquels il tâcha de mettre ordre par de bonnes loix. La brigue qui avoit régné avec fureur dans les derniers tems de la République, se pratiquoit encore à petit bruit. L'Empereur ordonna que ceux qui seroient convaincus de brigue dans la demande des charges, en seroient exclus pour cinq ans.

Le déréglement des mœurs, les adultères devenus fréquens, un célibat scandaleux, étoient des desordres plus difficiles à extirper, & qui s'étoient introduits dans Rome à la suite des riches & de la prospérité. „ Notre siècle, dit *Horace*, siè-
„ cle fécond en crimes, a commencé par souiller
„ l'alliance sainte du mariage, la naissance des ci-
„ toyens, l'honneur des familles. De cette four-
„ ce empoisonnée est sorti un déluge de maux,
„ qui inonde la Nation. Les jeunes filles aiment

„ à apprendre des danſes immodeſtes & licen-
„ tieuſes: elles ſe forment dans le dangereux art
„ de plaire, & dès leurs premières années elles
„ méditent déjà des amours illégitimes.

Fœcunda culpæ ſecula nuptias
Primùm inquinavere, & genus, & domos.
Hoc fonte derivata clades,
In patriam populumque fluxit.
Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo, & fingitur artibus:
Jam nunc & inceſtos amores
De tenero meditatur ungui (a).

Comme *Auguſte* entretenoit lui-même un commerce criminel avec pluſieurs femmes, & qu'à cet égard le perſonnage de Réformateur ne lui convenoit nullement, il ſe renferme dans le point de vue du célibat, nuiſible à la République, puiſqu'il mettoit obſtacle à la multiplication des citoyens, dans un tems où l'Etat avoit un ſi grand beſoin de réparer la perte de ceux que les guerres civiles lui avoient enlevés. Le célibat avoit toujours été ſoumis chez les Romains à une certaine ignominie, & à des peines pécuniaires. L'Empereur augmenta ces peines ou amendes, & de plus il attribua, comme avoit fait *Céſar*, des récompenſes & des privilèges à ceux qui ſe marioient & qui avoient pluſieurs enfans. Il eſt cependant certain par *Suétone* & par le Droit Romain, qu'*Auguſte* porta une loi touchant les adultères; mais les diſpoſitions préciſes n'en ſont pas bien connues. Il y a tout lieu de croire qu'il y fut en quelque ſorte contraint par les plaintes artificieuſes de quelques Sé-

(a) Horat. *Od.* L. III. Od. VI. v. 17. &c.

Sénateurs, qui ne cherchoient qu'à l'embaraſſer.

Quelque attentif que fût *Auguſte* à conſerver la tranquilité au dedans & au dehors de l'Empire, il ne put prévenir la guerre des Germains, guerre qui devint très-importante, & qui eſt, à proprement parler, la ſeule conſidérable qui ſe ſoit faite ſous ſon règne. Cette guerre le détermina à ſe rendre dans les Gaules l'an de Rome 736. *Mécène* fut de ce voyage; *Agrippa* eut ordre d'aller en Syrie, d'où *Tibère* étoit revenu; & le gouvernement de la Ville fut donné à *Statilius Taurus*, homme nourri dans les armes, & qui ne connoiſſoit guère d'autres loix que la volonté du Prince.

Les affaires des Gaules, les troubles qu'on y appréhendoit de la part des Germains, y retinrent *Auguſte* toute cette année & les deux ſuivantes; & c'eſt peut-être à ce retardement, plus long qu'on ne l'avoit cru, qu'il faut raporter une Ode d'*Horace* tout-à-fait tendre & gracieuſe, dont voici le commencement. „ Auguſte ſang des Dieux „ protecteurs de cet Empire, ô vous le gardien & „ le défenſeur de la Nation Romaine, votre abſence devient trop longue. Vous aviez promis „ au Sénat un promt retour, dégagez votre parole. Prince plein de bonté, rendez à votre „ patrie la jouiſſance de la lumière, *&c.*

Divis orte bonis, optime Romulæ
Cuſtos gentis, abes jam nimium diu:
Maturum reditum pollicitus Patrum
Sancto concilio, redi.
Lucem redde tuæ, Dux bone, patriæ, &c. (a).

Tout ce que fit *Auguſte* pendant ſon ſéjour dans

(a) Horat. Od. IV. 5.

dans les Gaules, excepté ce qui regarde la guerre contre les Germains, ſe réduit à l'établiſſement de pluſieurs Colonies, qui pour la plupart prirent ſon nom, qu'elles mêlèrent en différentes manières avec leurs noms anciens. Il en fonda dans l'Eſpagne, il en fonda dans les Gaules. La plus renommée eſt *Auguſtodunum*, Autun, qui eſt la même que *Bibracte*, Capitale des Eduens. Il y établit une Ecole, & des Profeſſeurs d'Eloquence & de Littérature. Cette Ecole étoit encore floriſſante plus de trois ſiècles après ſous *Conſtantin* & ſes enfans.

Au retour d'*Auguſte* à Rome, ce ne fut qu'effuſion de joie de la part du Sénat & du Peuple; reſerve & modeſtie de la part de l'Empereur. Le Sénat avoit ordonné que, pour remercier les Dieux du retour du Prince, on dreſſât un autel dans le lieu deſtiné aux aſſemblées de la Compagnie; & que le jour de ſon entrée fût un jour de grace pour les criminels qui s'adreſſeroient à lui. *Auguſte* refuſa ces honneurs, & il voulut même, ſuivant ſa coutume, entrer de nuit dans la Ville, pour éviter le concours de tous les Ordres qui ſe préparoient à ſortir au-devant de lui.

En quittant les Gaules, *Auguſte* y laiſſa *Druſus* pour reprimer les courſes des Germains. L'année 740 de Rome, ou la douzième avant *Jéſus-Chriſt*, eſt l'époque du commencement des exploits par leſquels *Druſus* mérita la gloire & le titre d'un des plus grands Capitaines de ſon ſiècle. Cette matière ſeroit riche, ſi elle eût trouvé des Hiſtoriens capables d'en ſoutenir le poids, ou du moins ſi ceux qui l'ont traitée dignement fuſſent venus juſqu'à nous. Mr. *Crevier*, avant que de

mettre ſous les yeux du Lecteur le peu que nous ſavons de ces grandes expéditions, a cru devoir donner une courte deſcription de la Germanie, des Peuples qui l'habitoient, & de leurs anciennes mœurs. *Tacite*, qui en a fait un Traité exprès, eſt ſon principal guide. *Céſar* ne nous a pas donné de ce païs de ſi grands détails, parce qu'il étoit bien moins connu de ſon tems que du tems de *Tacite*. Ce qu'en dit Mr. *Crevier*, eſt tout ce qu'il y a de meilleur & de plus inſtructif ſur cet important ſujet, auquel il a conſacré environ 46 pages. Je n'en dirai qu'un mot.

La Germanie n'avoit pas chez les Anciens les mêmes bornes, qu'a aujourd'hui l'Empire d'Allemagne; elle comprenoit une bien plus grande étendue de païs, & un grand nombre de Peuples. Le nom de *Germains* fut donné aux Peuples qui l'habitoient, par les Gaulois voiſins de la rive gauche du Rhin. Ils avoient les yeux bleus & le regard terrible, les cheveux longs & d'un blond ardent, de grands corps pleins de vigueur pour les actions de peu de durée, mais incapables de ſoutenir la fatigue. Ils aimoient la guerre, & l'attrait ſeul de la gloire la leur faiſoit aimer. Les brigandages exercés hors des confins de leur propre territoire, n'avoient chez eux rien de honteux, & paſſoient au contraire pour un moyen utile & honorable d'occuper la Jeuneſſe. Suivant *Tacite* la chaſſe ne les touchoit que médiocrement; mais ſuivant *Céſar* ils n'avoient pas moins de goût pour la chaſſe que pour la guerre. L'agriculture paſſoit chez eux pour une profeſſion ignoble, & dont la néceſſité ſeule faiſoit tout le prix. En tems de paix, boire, manger, dormir, faiſoit toute leur occupation.

Vier-

.....Vierge Marie!
Quel chien de train! Quelle chienne de vie(a)*!*

La bravoure des Germains faiſoit tout leur mérite guerrier. Ils n'avoient ni diſcipline, ni ſcience militaire, ni armure bien entendue. En allant au combat, ils échaufoient leur courage par des chanſons qui contenoient les éloges de leurs anciens Héros. C'étoit pour eux la plus grande de toutes les infamies, que de laiſſer ſon bouclier au pouvoir de l'ennemi.

Leurs Dieux étoient le Soleil, le Feu, la Lune, & des Héros, comme Mercure, Mars, Hercule, &c. Ils n'avoient point de Temples. Ils croyoient comme les Perſes, que c'eſt avilir la Majeſté Divine que de la renfermer dans l'enceinte d'un édifice ou ſous un toit, ou de lui donner une figure humaine. C'étoit penſer ſenſément. Ils exerçoient leurs cérémonies de Religion dans le plus épais des Forêts. Les Auſpices, & autres genres de Divination, étoient en grand crédit parmi eux.

Chez ces Peuples tout étoit électif. Ils ſe choiſiſſoient des Rois, dit *Tacite*, entre les plus nobles, & des Généraux entre les plus vaillans. Les grandes affaires ſe décidoient dans des Aſſemblées générales, qui ſe tenoient aux nouvelles & pleines Lunes.

La Germanie, aujourd'hui ſi peuplée, étoit alors couverte de bois & de grands lacs. Les habitans n'en cultivoient qu'une petite portion pour avoir du blé. Point de jardins, point de fruits, aucun ſoin des prairies. Un champ labouré une année étoit enſuite abandonné au premier occupant.

Leurs

(a) Rouſſeau dans une de ſes *Epigrammes*

Leurs beſtiaux, petits, maigres, ſans beauté, mais en grand nombre, faiſoient toute leur richeſſe. Ils n'avoient ni or ni argent, & dans l'intérieur du païs le commerce ſe faiſoit par l'échange des marchandiſes. Ils vivoient de lait, de fromage, de la chair de leurs beſtiaux, & de celle du gibier qu'ils tuoient à la chaſſe. La bière étoit leur boiſſon ordinaire.

On ne connoiſſoit chez eux ni ſavans, ni artiſans, ni gens de robe, de finance, ou de pratique. Ils ſe baignoient dans les rivières, & plongeoient dans le Rhin leurs enfans nouvellement nés. Dans leurs repas ils buvoient avec excès, & perſonne ne ſe faiſoit une honte de paſſer à boire le jour & la nuit. Les bleſſures, les meurtres terminoient fréquemment les feſtins qui avoient commencé par le divertiſſement & par la joie. Ils traitoient dans ces repas les affaires les plus ſérieuſes, réconciliations entre ennemis, mariages, élections de leurs Princes, ce qui regardoit la paix & la guerre. Jamais Peuple n'a porté plus loin les droits & l'exercice de l'hoſpitalité. Refuſer ſa maiſon & ſa table à qui que ce fût, connu ou inconnu, c'étoit parmi eux un crime & une eſpèce d'impiété.

Il n'y avoit alors aucune Ville dans toute la Germanie. Les Peuples qui l'habitoient avoient des maiſons, dont l'aſſemblage formoit des Bourgades. Chaque maiſon étoit iſolée, & faiſoit un tout. Ils ſe creuſoient auſſi des antres ſouterrains, qu'ils recouvroient d'une grande quantité de fumier. Ces antres leur tenoient lieu de magazins & d'aſyles contre la rigueur du froid. La plupart preſque à demi nuds, ne ſe couvroient que d'une eſpèce de caſaque, qu'ils attachoient par devant avec

vec une agraffe, ou quelquefois même avec une épine. L'habit des femmes n'étoit guère différent de celui des hommes : elles alloient les bras nuds, & la gorge découverte ; *pratique*, dit notre Auteur, *peu conforme à la modeſtie & à la vertu dont elles faiſoient d'ailleurs profeſſion* ; comme ſi la modeſtie & la vertu conſiſtoient à couvrir les bras plutôt que les mains, & la gorge plutôt que le viſage. Les femmes Turques ſe couvrent le viſage, les nôtres ſont-elles moins modeſtes pour l'avoir découvert? Les Américains ſont plus qu'à demi nuds, & leur nudité ne révolte que ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Si l'on veut cacher ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, que reſtera-t-il à y admirer?

La polygamie étoit inconnue chez les Germains. Si une femme ſe deshonoroit par l'adultère, le mari en étoit lui-même le juge & le vengeur. Nulle remiſſion, nulle indulgence ſur cet article. On ne donnoit aux enfans aucune éducation ; on les voyoit dans toutes les maiſons courir nuds, ſales & mal-propres : les fils mêmes du père de famille étoient élevés avec les enfans de ſes eſclaves ſans nulle diſtinction. Les inimitiés, ainſi que les amitiés, étoient héréditaires, mais non implacables.

Leurs ſpectacles ſe réduiſoient à une ſeule eſpèce. De jeunes gens nuds ſautoient à travers des amas de lances & d'épées qui préſentoient leurs pointes, & ils faiſoient ainſi preuve de leur agilité & de leur adreſſe. Le jeu de dez étoit chez eux une fureur. Lorſqu'ils avoient tout perdu, ſouvent en un dernier coup de dez ils jouoient leur liberté & leur perſonne. La ſervitude étoit plus douce chez

eux, que chez les Peuples policés. Le dernier acte de la vie humaine se passoit avec la même simplicité que tout le reste. Nulle magnificence pour les funérailles. On bruloit avec le mort ses armes, & quelquefois son cheval de guerre. Les monumens n'étoient que de petits tertres couverts de gazons.

Tels étoient les Peuples avec qui les Romains eurent des guerres continuelles pendant l'espace d'environ cinq cens ans; elles ne finirent même que par la ruine de l'Empire Romain, puisque les Francs, les Gots & les Vandales en furent les destructeurs. L'an de Rome 736 la guerre des Romains contre les Germains commença à devenir plus sérieuse que jamais. Les Troupes de *Lollius* furent mises en déroute par les Sicambres qui avoient passé le Rhin, & l'Aigle de la cinquième Légion demeura au pouvoir des vainqueurs. Ce fut cette disgrace qui détermina *Auguste* à se transporter dans les Gaules. La présence de ce Prince ramena bientôt le calme. Les Barbares firent la paix, repassèrent le Rhin, & donnèrent des otages. Lorsqu'*Auguste* quitta les Gaules, il y laissa, comme nous l'avons dit, *Drusus*, qui, tout jeune qu'il étoit, avoit déjà fait preuve d'un talent supérieur pour les armes dans la guerre contre les Rhétiens.

Ce Général, après avoir établi la paix dans les Gaules, passa le Rhin, & alla attaquer dans leur païs les Usipiens, les Sicambres & les Marcomans: ces derniers habitoient alors sur le Mein, dans le païs que nous appellons *Cercle de Franconie*. Il fit plus. Il entra par mer en Germanie, afin de porter tout d'un coup la guerre sur les bords

bords de l'Ems & du Véſer, ſans fatiguer ſes Troupes par une marche longue & pénible. Il commença par ſubjuguer ou s'attacher les Friſons. Il s'empara de l'Ile appellée *Byrchanis*, maintenant *Borckum*, à l'embouchure de l'Ems; puis remontant cette rivière, il vainquit les Bructères dans un combat naval. Il paſſa enſuite dans le païs des Cauques, à la droite de l'Ems. Il ne ſe retira qu'après avoir conſtruit un Fort à l'embouchure de l'Ems, vis-à-vis de l'endroit où s'eſt depuis formée la Ville d'Embden.

La ſeconde campagne de *Druſus* ne lui fit pas moins d'honneur que la première. Il eut encore affaire aux mêmes Peuples, aux Sicambres, aux Uſipiens, aux Tenctères. Après avoir jetté un pont ſur la Lippe, il alla porter la guerre chez les Sicambres, enſuite il s'avança contre les Chéruſques & juſqu'au Véſer. Pour tenir les ennemis en bride, il bâtit deux Forts, où il laiſſa garniſon; l'un au confluent de la Lippe & de l'Aliſo (*Alm*), l'autre dans le païs des Cattes ſur la rive même du Rhin. Pour ces nouveaux ſuccès le Sénat lui décerna les ornemens du Triomphe, l'honneur de l'Ovation, & la puiſſance Proconſulaire après l'année de ſa Préture expirée. Ses Soldats lui avoient déféré le titre d'*Imperator* ou *Général vainqueur*.

L'année ſuivante, ce Héros trouva la mort dans le ſein des honneurs & de la victoire. Après avoir traverſé le païs des Cattes, il pénétra juſques chez les Suèves, qui avoient formé une puiſſante armée de leurs troupes jointes à celles des Chéruſques & des Sicambres. Ils furent battus; & eux-mêmes avec leurs chevaux, leurs beſtiaux,

& les haussecols qui faisoient leur ornement le plus précieux, devinrent la proie des Romains. Leurs femmes les avoient suivis au combat.

Drusus demeuré maître de tout le païs, passa le Véser, & vint fort près de l'Elbe. La maladie ou l'accident qui lui causa la mort, l'empêcha de pénétrer au-delà de cette rivière. Le camp où il mourut entre le Rhin & la Sala, fut appellé le *camp scélérat*. Tibère qui s'étoit rendu auprès de lui par ordre d'*Auguste*, fit transporter son corps à Rome, où rien ne fut omis de ce que la magnificence & une juste douleur peuvent mettre en usage pour honorer un Héros. Deux éloges funèbres du mort furent prononcés, l'un par *Tibère* dans la Place publique, l'autre par *Auguste* hors de la Ville dans le Cirque Flaminien. Rien de plus flatteur pour la mémoire de *Drusus* que ce qu'en dit Mr. *Crevier*, qui le regarde comme le plus grand des Généraux de son tems; & ce qui augmente l'admiration, c'est qu'il n'avoit que trente ans lorsqu'il mourut.

Tibère fut chargé d'achever l'ouvrage si glorieusement commencé par son frère. L'histoire ne nous apprend pas s'il livra des combats; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il força une partie des Suèves & les Sicambres à se soumettre, & qu'il en transporta quarante-mille en-deçà du Rhin. Ainsi tout devint calme entre le Rhin & l'Elbe, tout reconnut les Loix Romaines.

La Germanie pacifiée, il ne resta plus ni guerre ni trouble dans toute l'étendue de la Domination Romaine. Les Daces, les Pannoniens, les Dalmates avoient été reprimés & soumis par *Tibère*. *L. Pison* avoit réduit les Thraces après une guerre de

trois

trois ans. Les Parthes reſpectoient la grandeur Romaine, & ſe tenoient heureux de n'être point attaqués. Ainſi *Auguſte* recueillant par cette paix générale le plus doux fruit de ſes travaux, & de la ſageſſe de ſon Gouvernement, ferma alors pour la troiſième fois le Temple de *Janus*, qui demeura en cet état pendant un eſpace d'environ douze ans. Cette paix ne précéda que de quatre ans la vraie date de la naiſſance de *Jéſus-Chriſt*, l'Ere commune étant poſtérieure de huit ans.

Il paſſe ſous ſilence divers évènemens des mêmes années, pour dire un mot de *Mécène*, dont la mort arriva l'an de Rome 744, ou 8 ans avant *Jéſus-Chriſt*. Cet ancien Confident & Miniſtre d'*Auguſte* avoit un peu perdu de ſa faveur dans les derniers tems. Son foible pour *Térentia* ſa femme lui cauſa bien des chagrins. Toute ſa vie il fut le jouët de ſa paſſion pour elle, la répudiant dans un moment, & la reprenant dans l'autre; *enſorte*, dit Senèque, *qu'il ſe maria mille fois, n'ayant jamais eu qu'une ſeule femme.*

On reproche à ce grand génie, d'ailleurs plein de vigueur pour les affaires, une molleſſe qu'il pouſſoit juſqu'à l'excès dans ſa conduite perſonnelle & domeſtique. Cette molleſſe de mœurs avoit paſſé dans ſon ſtile. Dans ſes Ouvrages on reconnoiſſoit un eſprit fait pour le grand & pour le beau, mais gâté par un goût que les délices & les voluptés avoient dépravé & corrompu. Il avoit pour la vie un amour exceſſif. „ Que je ſois, di-„ ſoit-il, eſtropié de la main, du pied, de la cuiſſe, „ que je porte ſur le dos une boſſe hideuſe, que „ mes dents ſoient ébranlées & ne tiennent plus „ à rien, tant que la vie me reſte, je ſuis content.

„ Quand

„ Quand même je ſerois en croix, ſoutenu ſur
„ un bois aigu & perçant, que je vive. Voilà mon
„ vœu.

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ,
Tuber adſtrue gibberum,
Lubricos quate dentes,
Vita dum ſupereſt, bene eſt.
Hanc mihi, vel acutâ
Si ſedeam cruce, ſuſtine.

Mécène étoit d'ailleurs un ſi grand-homme, il avoit tant de talens, tant de belles qualités, qu'on doit oublier ſes défauts. C'étoit un puiſſant génie, un grand Miniſtre, dont la fidélité à l'égard de ſon Prince ne ſe démentit jamais. Il aima les Lettres, & protégea ceux qui les cultivoient, ce qui lui a attiré dans tous les ſiècles les louanges des favoris des Muſes. Il étoit ſi doux, ſi humain, qu'il n'abuſa jamais de la puiſſance tyrannique dont il fut le dépoſitaire pendant pluſieurs années. Par ſon Teſtament il inſtitua *Auguſte* ſon héritier, & le rendit l'arbitre des legs qu'il faiſoit à ſes amis.

Horace mourut la même année que *Mécène* ſon illuſtre ami, &, ſuivant l'opinion la mieux fondée, quelque tems auparavant, comme il l'avoit ſouhaité (*a*). *Auguſte* avoit toujours eu beaucoup de bonté pour ce Poëte. Il badinoit avec lui par lettres, preſque comme avec un égal.

L'un des plus grands évènemens arrivés ſur la fin du règne d'*Auguſte*, c'eſt ſans-contredit la défaite ſanglante des Romains par *Arminius*, Chef d'u-

(*a*) Horat. *Od.* II. 17.

d'une nouvelle révolte des Germains. Les Troupes qui périrent dans ce rencontre étoient l'élite des Légions Romaines, par la bonne discipline, par la bravoure, par l'expérience dans le métier de la guerre. *Varus* qui les commandoit, ne voyant aucune ressource, se perça lui-même de son épée, renouvellant l'exemple de son père, qui s'étoit fait tuer par un Affranchi après la bataille de Philippes, & celui de son ayeul, qui avoit fini sa vie de la même manière. Le lieu de cette défaite est appellé par Tacite *Teutoburgiensis Saltus*, que la plupart des Savans placent près de *Dethmold* dans le Comté de la Lippe, non loin du Véser.

Arminius abusa insolemment de sa victoire. Il se fit ériger un tribunal, au pied duquel on lui amena les prisonniers Romains chargés de chaînes. Il les condamna tous à mort. Les Tribuns & les Centurions des premières Compagnies furent immolés comme des victimes devant des autels dressés dans les Bois. Le commun des Soldats périt par la croix ou par la potence. Le corps de *Varus*, qui avoit été caché & enfoui par ses Soldats, fut trouvé, déterré, & traité de la façon du monde la plus ignominieuse. Les Drapeaux des Légions & deux de leurs Aigles tombèrent au pouvoir des vainqueurs; & ces objets d'un culte religieux chez les Romains, essuyèrent de la part d'*Arminius* toutes sortes de moqueries & d'outrages.

La nouvelle de ce desastre jetta l'effroi dans Rome. La douleur d'*Auguste* fut extrême, rien ne put le consoler de cette perte. Non seulement il prit le deuil, & laissa croître sa barbe & ses cheveux, mais entrant dans des espèces de transports il crioit souvent, *Varus, rends-moi mes Légions.*

Son

Son affliction ne fut point paſſagère. Tant qu'il vécut, le jour de la défaite de *Varus* fut pour lui tous les ans un jour de triſteſſe & d'amertume.

Pour réparer cette perte on envoya de nouvelles Troupes ſur le Rhin ſous la conduite de *Tibère*, qui ſe comporta dans cette occaſion en grand & en habile Général. Pour ôter aux Germains l'envie de paſſer dans les Gaules, il entra dans leur païs avec de grandes forces, parcourut toute la contrée, fit le dégât, ravagea les campagnes, brula les bourgades, mit en fuite tous ceux qui oſérent l'attendre, & rétablit ainſi la réputation des armes Romaines.

Auguſte, très-ſatisfait de la conduite de ce Général, le fit preſque ſon égal & ſon Collègue. A la requiſition de ce Prince, on fit une Loi qui ordonnoit que *Tibère* auroit dans toutes les Provinces du partage de l'Empereur, & ſur toutes les armées, la même autorité dont jouiſſoit *Auguſte*. Ce fut avec cet accroiſſement de dignité que *Tibère* revint à Rome pour célébrer le Triomphe qui lui étoit décerné depuis longtems. La pompe de ce Triomphe fut magnifique. Les principaux Chefs des Peuples vaincus y parurent chargés de chaînes. Lorſque *Tibère* deſcendit de ſon char, il vint faire hommage de toute ſa gloire à ſon Beau-père, en ſe mettant à ſes genoux; il donna enſuite au Peuple un repas à mille tables, & une gratification de trois cens ſeſterces par tête.

Depuis cette époque il ne ſe paſſa rien de mémorable juſqu'à la mort d'*Auguſte*, arrivée à Nole le 19 d'Août de l'an 765 de Rome & de *Jéſus-Chriſt* 14, dans la même chambre où ſon père *Octavius* étoit mort. Mr. *Grevier* s'étend beaucoup

coup sur le caractère & les qualités de ce Prince, à qui il rend la justice qui lui est due. Entre toutes ses vertus, la prudence, l'étendue & la solidité des vues, tiennent incontestablement le premier rang. Mais il faut se souvenir qu'il est ici question d'*Auguste*, & non pas d'*Octavien*; ce sont presque deux hommes. *Auguste* a fait mille biens, *Octavien* n'étoit qu'un Tyran. On peut même apliquer à *Auguste* ce qu'un de nos Auteurs dit de *César*, *que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges* (*a*).

(*a*) *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains*, &c. Chap. XI. pag. m. 117.

ARTICLE VII.

THE HARLEIAN MISCELLANY &c.

C'est-à-dire:

MELANGE HARLEYEN, ou *Recueil de Brochures & Traités rares, curieux & amusans, tant manuscrits qu'imprimés, trouvés dans la Bibliothèque du feu Comte d'*Oxford, *parsemés de Notes historiques, politiques & critiques; avec une* Table des Pièces & un *Index alphabéthique*. Tom. VII. de 620 pag. en tout. A Londres, chez T. Osborne 1746.

VOici les titres, en abrégé, des Pièces contenues dans ce Volume.

1. Histoire d'Angleterre. Liv. I. où l'on décrit l'état de cette Ile sous l'Empire Romain. A Londres 1602. pag. 1.

2. Prétendue trahison contre le Roi d'*Ecosse*. A Londres 1585. 49.

3. Avis du Grand-Trésorier *Burleigh*, à la Reine *Elizabeth*, sur des sujets de Religion & de Politique. *M. S.* 56. 4. Ou-

4. Ordres qu'on doit obſerver, en cas d'invaſion, dans les provinces qui bordent la mer. A Londres 1642. 61.

5. Le vieux, vieux, très-vieux Vieillard; ou la vie & le grand âge de T. *Parr*, né en 1583. & mort le 15. Novembre 1635. A Londres 1635. 66.

6. Diſcours fait dans un *Comité* des deux Chambres du Parlement, au ſujet du procès de Thom. Comte de *Strafford*, accuſé de haute trahiſon. A Londres 1641. 76.

7. Relation des cruautés inouïes, exercées par les Papiſtes de delà la mer, contre les Proteſtans; ou nouveau détail de la ſanguinaire Inquiſition Eſpagnole. A Londres 1680. 99.

8. La cauſe Catholique; ou, l'horrible pratique d'aſſaſſiner les Rois, juſtifiée & commandée par le Pape, dans un diſcours adreſſé aux Cardinaux à l'occaſion du barbare aſſaſſinat de *Henri* III. Roi de France. A Londres 1678. 115.

9. Diſcours du Prince d'*Orange* aux principaux des Provinces de *Dorſet* & de *Sommerſet*, qui étoient venus le joindre à *Exeter* le 16. Novembre. A *Exeter* 1688. 123.

10. Copie fidèle de l'inſtrument d'aſſociation que les Proteſtans d'Angleterre firent contre une conſpiration Papiſte, l'an 27. du régne d'*Elizabeth*. A Londres 1695. 124.

11. Vie des Anglois à Rome, où l'on voit un grand nombre de particularités très-curieuſes de la conduite du Pape à leur égard. A Londres 1685. 128.

12. Relation exacte du débarquement du Duc d'Argile au Nord de l'Ecoſſe. A Londres 1685. 158.

13. Lettre ſingulière d'un Kouacre au Pape. A Londres 1680. 159.

14. Méthode du Médecin *Arch. Pitcairn*, pour guérir la petite vérole. 1704. 162.

15. Projet du Père *la Chaiſe* adreſſé au Père *Peters*, pour l'extirpation des Hérétiques. 1688. 163.

16. Diſcours du Comte de *Londen* Grand-Chancelier d'Ecoſſe prononcé à un grand *Committé* des deux Chambres du Parlement. A Londres 1645. 165.

17. La Viſion du Chevalier T. *Overbury*. 1616. 167.

18. Raiſons prononcées d'un arbre creux, dans la forêt de *Waltham* le 23. de Mars dernier, par *Aminadab Blewer*, très-dévot racommodeur de ſouflets &c. pour rejetter le Livre des Communes Prières &c. 181.

19. Le grand miracle; ou la merveille des merveilles, ſur la montagne du *moulin à vent*. Invitation de *J. Lacy* & des autres Prophètes à venir mardi prochain 25. Mai, voir la réſurrection du Dr. *Emms* &c. A Londres 1708. 185.

20. Raiſons de *J. Lacy* pourquoi le Dr. *Emms* n'eſt pas reſſuſ-

ſuſcité, le 25. Mai ſelon la prédiction des Prophètes François. A Londres 1708. 187.

21. Liſte exacte des reçus & débours faits par le Committé de Sauveté &c. Satyre contre le Gouvernement. 1660. 188.

22 Rêve d'Hyver. Sur les affaires du tems, avant la mort de Charles I. 1649. 193.

23. Nouvelles de l'Enfer & de *Rome*, où l'on voit une Lettre du Diable au Pape, 1641. 202.

24. Vie de l'incomparable *F. Socin*, écrite par un Chevalier Polonois. A Londres 1653. 213.

25. Deſcription de la fameuſe place du Marché de *Madrid*. A Londres 1683. 226.

26. Cas de conſcience, s'il eſt permis d'admettre des Juifs dans une République Chrétienne, réſolu par *J. Dury*. A Londres 1656. 240.

27. Récit hiſtorique de la manière & de la forme de ce Parlement mémorable qui fit des merveilles, l'an 10. du règne de Richard II. en 1386. 1641. 244.

28. Lettre au Dr. *Burnet*, où l'on voit les pouvoirs ſecrets du Cardinal *Pool*. A Londres 1685. 258.

29. Le ſerment ſanguinaire des Papiſtes, pour le ſecret; & leur litanie d'interceſſion pour la réuſſite de la préſente Conſpiration. A Londres 1680. 271.

30. L'Obéiſſance paſſive de droit divin réfutée, & l'obéiſſance au préſent Gouvernement prouvée par l'Ecriture, la Loi & la Raiſon. A Londres. 1689. 279.

31. Funérailles du Marquis de *Montroſe*. 1661. 283.

32. Lettre touchant une invaſion de la France pour rétablir le *Roi Jaques* ſur le trône, & ce qu'on devroit attendre de lui en cas de réuſſite. A Londres. 1692. 293.

33. Rélation de l'exécution ſanguinaire faite à *Prague* le 11. Juin 1621. de pluſieurs perſonnes de diſtinction, par l'ordre de l'Empereur. 303.

34. Le plaidoyer des Braſſeurs; ou défenſe de la Bière forte & de l'*Ale*, contre les abus qu'on fait de ces liqueurs. A Londres 1647. 311.

35. La Bibliothèque des Soldats. A Londres 1659. 316.

36. Récit véritable des fureurs de la *France*, & de l'affreux & indigne maſſacre de l'Amiral *de Chatillon* &c. A *Stirling* en *Ecoſſe*. 1573. 317.

37. Plainte de *Cromwel*; ou ſa diſpute avec *Alexandre* VI. touchant la préſéance en Enfer. 355.

38. L'*Ecoſſe* caractériſée. Satyre. 1701. 357.

39. Avis à l'*Angleterre* & en particulier à la Ville de Londres touchant les Anabaptiſtes. 1642. 361.

40. Le Prêtre politique *Ecossois* vaincu par un Indépendant Anglois; ou Victoire obtenue par les Indépendans sur le Parti Presbytérien. Tragicomédie. 1647. 369.

41. *Semper iidem*: Ou parallèle des anciens Fanatiques avec les modernes. A Londres 1661. 376.

42. Les cinq années du Roi *Jaques*: ou la condition du Gouvernement d'*Angleterre*, & les rélations qu'il avoit avec d'autres Provinces. A Londres 1643. 385.

43. Défense du fameux Politique Machiavel M. S. 424.

44. Les armes du Chevalier J. *Presbyter* 1658. 426.

45. Lettre de l'Evêque de *Rochester* aux Evêques commissaires du Roi en la Cour Ecclésiastique. 427.

46. *Vox populi*; ou humble protestation de fidélité faite au Roi par le Peuple, qui lui fait voir combien sa jalousie est mal fondée. A Londres 1641. 427.

47. Epitre écrite à *Charles* II. Roi d'*Angleterre* avant son couronnement, & à chaque Membre de son Conseil, de *Reading* en *Berkshire* 1661. 430.

48. Catéchisme des Rebelles, pour leur faire sentir la noirceur de leur offense & les ramener à leur devoir. 1643. 435.

49. Articles & Ordonnances militaires pour la présente expédition d'*Ecosse*. A *Edimbourg*, 1643. 448.

50. *Magnalia Naturæ*; ou la Pierre Philosophale dernièrement exposée en vue & en vente &c. Satyre contre l'*Allemagne*. A Londres 1680. 452.

51. *Ovatio Carolina*, Le triomphe du Roi *Charles*; ou la manière triomphante & l'ordre avec lequel il fut reçu à *Londres*, le jeudi 25. Novembre 1641. A Londres. 467.

52. Journal du siège & de la prise de *Limerick* en *Irlande* avec les articles au long tant civils que militaires. A Londres 1692. 479.

53. Inconvéniens qui résultrent de la longue durée du même Parlement. 1680. 495.

54. La conspiration d'*Absalom*, ou la trahison; Tragédie. A Londres 1680. 499.

55. Causes & manière de la déposition d'un Roi Papiste, en *Suède*. A Londres 1688. 500.

56. L'Ouverture du grand Taureau & de certains veaux qu'il avoit engendrés, particulièrement du Taureau monstrueux qui mugissoit aux portes des Evêques. A Londres. 503.

57. Prophétie de l'Evêque *Usher*, touchant la persécution; avec deux Lettres, l'une du Chevalier *Guil. Boswell* Ambassadeur à la *Haye* à *Guil. Laud* Archevêque de *Canterbury*, & l'autre de *J. Bramhall* Evêque de *Derry* en *Irlande* à Jaq. *Usher* Archevêque d'*Armagh*. A Londres 1687. 597.

58. Ou-

58. Ouverture du cabinet du Roi; ou certains paquets de papiers & lettres secrètes, écrites de la main du Roi, & prises dans son Cabinet à *Naseby* le 14. Juin 1645. Publiés par l'ordre exprès du Parlement. A Londres 1645. 501.

59. Rélation de la dernière invasion Ecossoise, exposée par Milord *Kaversham* dans la Chambre haute, le 25 Février 1709. 541.

60. Rélation du dernier tremblement de terre arrivé en *Sicile*, traduit sur l'Original imprimé à *Rome*: A Londres 1693. 556.

61. Lettre de *Henry Sidney* à son fils Philippe, contenant des règles pour la conduite de la vie. M. S. 565.

62. Exacte copie de la requête des Dames, & des femmes de Marchands, présentée à la Chambre basse, le 4. Février 1641. A Londres 1642. 567.

63. Remontrances des Quakres au Parlement, touchant la Conspiration des Papistes, & le meurtre du Chevalier *Edmundbury Godfrey*. A Londres 1689. 570.

64. Voix des morts: ou discours d'un ancien Pair, qui est celui de Rœcen à l'Empereur *Theodoric*. A Londres 1681.

65. Récit des procédures faites à *Whitehall* touchant les Juifs, sollicitant leur retour en *Angleterre*, & la liberté d'y servir Dieu à leur mode. A Londres 1656. 578.

66. Le Grieur Anglois. 1648. 585.

67. Caractère d'un Fanatique par une personne de qualité. A Londres 1675. 596.

68. Testament de *G. Fox* le grand Apôtre des Quakres. 1688. 599.

No. V. *Le vieux, vieux, très-vieux Vieillard*: ou l'âge & la longue vie de T. *Parr*, fils de *Jean Parr*, de *Winnington*, dans la Paroisse d'*Alberbury* en *Shropshire*, qui nâquit sous le règne d'*Edouard* IV. l'an 1483, & est mort le 15. Novembre 1635, après avoir vécu 152. ans neuf mois & quelques jours &c.

Quoique la vie des hommes soit bornée en général à 70 ou 80 ans, à proportion de leur constitution & de leur genre de vie, c'est une règle qui n'est pas sans exception; il y a, je crois, de tems en tems, dans tous les climats du Monde, quelques personnes qui vivent au-delà d'un siècle: ces

exemples ſont même aſſez fréquens en Angleterre; mais un homme de plus d'un ſiècle & demi eſt, depuis longtems, un phénomène ſi rare, que quand il s'en trouve on en doit bien conſerver la mémoire à la poſtérité. C'eſt ce qu'on a fait dans ce petit Ouvrage écrit en vers aſſez mauvais au ſujet de *T. Parr*. L'Auteur, *J. Taylor*, nous apprend dans une eſpèce de préface, par quel hazard ce vieillard fut amené à Londres; quels furent les principaux évènemens de ſa vie & la manière dont il vivoit. Les vers ne font que répéter les mêmes choſes dans un plus grand détail, à la reſerve du premier article par où je conclurai cet extrait.

T. Parr, nâquit à *Winnington*, hameau de la Paroiſſe d'*Alberbury*, dans le Comté de *Salop*, à l'Oueſt de l'*Angleterre*, l'an 1483. ſous le règne d'*Edouard* IV. *Jean Parr* ſon père étoit laboureur; le fils ſuivit la même vocation; il reſta dans la maiſon paternelle juſqu'à l'âge de 17. ans, qu'il s'engagea au ſervice d'un Maître avec qui il en reſta 18. Ce fut alors qu'étant âgé de 35. ans, il perdit ſon père, qui lui laiſſa pour tout héritage le bail de la ferme qu'il avoit fait valoir, & qui avoit encore quatre ans à courir. Le bail étant fini, il le renouvella pour 21. ans trois fois de ſuite, & la quatrième fois pour le reſte de ſes jours; ce qui fait voir que *T. Parr* vécut ſans ambition & ſans ſonger à s'élever, même dans ſon état. Au-reſte il fut bien longtems inſenſible aux traits de l'amour; on dit que c'étoit le préſage d'une longue vie, & que moins la naiſſance des animaux eſt éloignée de leur fin, plus ils ſe hâtent de ſe faire une poſtérité. Quoi qu'il en ſoit, notre *Thomas*, ou par raiſon, ou par

par tempérament, avoit quatre-vingts ans accomplis quand il se maria, pour la première fois, avec *Jeanne Taylor*; elle ne lui donna que deux enfans qui moururent au berceau, & elle mourut elle-même après 32. ans de mariage. T. *Parr* vécut dix ans dans le veuvage, puis il convola en secondes noces avec une veuve qui lui survécut.

Il n'y a dans la vie de ce vieillard, qu'une seule particularité qui mérite d'être rapportée. C'est que du vivant de sa première femme, ayant cent cinq ans accomplis, il devint amoureux d'une certaine *Catherine Milton*; & il poussa si bien la belle avanture avec elle, que peut-être pour la rareté du fait elle consentit à ses feux; il en arriva du scandale; l'Eglise, dont la discipline étoit fort rigide dans ces tems reculés, en prit connoissance; il fut obligé, pour réparation du crime, d'en faire publiquement pénitence, en se tenant debout couvert d'un drap blanc, au milieu de la congrégation, pendant le service, dans l'Eglise d'*Alberbury*. Que de gens se résoudroient à subir la même pénitence, s'ils étoient en état de commettre la même faute à pareil âge! Cependant cette rude catastrophe mortifia tellement ce vieillard, qu'il prit la ferme résolution de se contenter à l'avenir du pain de son ordinaire, & de ne plus faire parler de lui. Si T. *Parr* fut le reste de ses jours un exemple de chasteté, il en fut toute sa vie un de sobriété & de tempérance. L'ail étoit son grand spécifique, c'est la seule médecine dont il se servit dans ses indispositions. Quoique ses muscles se fussent retirés par l'âge & qu'il eût perdu la vue, il avoit l'ouïe saine & l'estomac bon; joyeux & gai il rioit volontiers, & il marchoit encore, pour peu

qu'on le soutînt. Il étoit dans cet état lorsque le Comte d'*Arundel*, Maréchal d'*Angleterre*, faisant une tournée dans le pays pour visiter ses domaines, entendit parler de cet homme extraordinaire; il souhaita de le voir, & par des motifs de curiosité & de charité, il le prit dès l'instant sous sa protection, & le fit conduire en litière à *Londres*, où, après l'avoir présenté à *Charles* I. dont il eut l'honneur de baiser la main, il l'entretint pendant le peu de tems qui lui restoit à vivre. On voit assez, sans que je suive ici mon Auteur, que cet homme, qui fut contemporain de dix Rois ou Reines, avoit été témoin des scènes les plus intéressantes, tant à l'égard de la Religion qu'à l'égard de la Politique.

N°. VIII. *La Cause Catholique*; ou l'horrible pratique d'assassiner les Rois, justifiée & commandée par le Pape, dans un Discours adressé aux Cardinaux, touchant le barbare assassinat de *Henry* III. Roi de *France*, qui fut poignardé par *Jaques Clément* Moine Dominicain &c.

Cette Harangue fut prononcée en Latin: on en trouve ici l'original accompagné d'une traduction Angloise. En voici le titre: *Sixti quinti* Pont. Max. de *Henrici Tertii Morte* Sermo *Romæ* in Consistorio Patrum habitus, 2 Septembre 1589. C'est l'usage à *Rome* de faire les obsèques des Têtes couronnées Catholiques; le Pape dit qu'il est obligé de s'écarter de cet usage à l'égard de *Henry* III. parce qu'étant mort hérétique & dans l'impénitence finale, il est du nombre de ceux qui sont coupables du péché à mort, pour lesquels *Jésus-Christ* défend de prier; mais il fait en même tems l'éloge de l'assassinat, qu'il attribue à une Provi-

den-

dence toute particulière, & qu'il élève au-dessus des actions les plus héroïques dont l'Histoire Sainte fasse mention. Mais faisons le parler lui-même.

Après avoir réfléchi sérieusement & avec toute l'attention dont je suis capable, sur ce qui vient d'arriver par la volonté de Dieu, il me semble que je puis y appliquer véritablement ces paroles du Prophète *Habacuc*: *J'ai fait de votre tems une œuvre que personne ne voudra croire quand on la racontera*; le Roi de *France* est mort par la main d'un Moine. En effet l'œuvre dont nous parlons est éclatante, mémorable & presque incroyable; elle ne peut avoir été faite que par une disposition particulière de la Providence. Un Moine a tué un Roi, non un Roi en peinture, mais un Roi bien réel, le Roi de *France* au milieu de son Armée, environné de ses Soldats & de ses Gardes; ce qui est effectivement tel, & qui a été fait de manière qu'à peine peut-on le croire aujourd'hui quand on l'entend raconter, & que peut-être cela passera pour une fable chez la postérité. Et comme la naissance de *Jésus-Christ* d'une Vierge, & la résurrection d'entre les morts, sont des choses naturellement impossibles, & que je ne crois qu'en supposant l'intervention d'une Intelligence Souveraine qui n'est point astreinte aux loix de la Nature; de-même, qu'un grand Roi soit attaqué & mis à mort au milieu de son Armée & de ses Gardes par un lâche & timide Religieux, c'est une chose naturellement incroyable & destituée de vraisemblance; mais quand on considère les péchés graves de ce Roi, & la providence particulière d'un Dieu tout-puissant dans la manière de le punir, alors on n'a plus de peine à le croire.

Pour continuer son éloge, le S. Père compare l'action de *J. Clément* à deux des plus hardies dont il soit fait mention dans l'Histoire Sainte, & il prouve que l'assassinat de *Henry* III. est fort au-dessus & mérite de bien plus grandes louanges. Nous lisons, dit-il, au premier des Maccabées, qu'*Eléazar*, pour délivrer le Peuple de Dieu d'un Roi ennemi & persécuteur, s'exposa à une mort certaine; car s'étant glissé sous l'Eléphant où il croyoit que ce Prince étoit monté, & l'ayant percé de son épée, la bête l'écrasa par sa chute. Mais si *Eléazar* a quelque ressemblance avec *Clément*, ce n'est qu'à l'égard du zèle, du courage, & de la réussite de l'entreprise; il n'a rien d'ailleurs qui y soit comparable. *Eléazar* étoit Soldat, fait aux armes & aux combats, il étoit présent à la bataille & plein d'ardeur & de fureur; notre Moine ne savoit ce que c'étoit que batailles & combats, & peut-être n'auroit-il pas eu le courage de voir faire une simple saignée. *Eléazar* savoit de quelle mort il mourroit, prévoyant bien qu'il seroit écrasé sous l'Eléphant; *Clément* devoit s'attendre à périr de la mort la plus cruelle.

On sait encore ce qu'entreprit *Judith* pour délivrer le Peuple de Dieu d'*Holopherne*; mais quoiqu'on voye, dans cette action, des marques assez sensibles d'une Providence particulière, il en paroît de beaucoup plus éclatantes dans le meurtre de *Henry* III. & dans la délivrance de la Ville de Paris. *Judith* communiqua son dessein à des Prêtres de la ville, & elle en sortit devant eux & avec leur approbation. Elle étoit femme, elle ne portoit ni armes ni lettres, on la laissa entrer sans soupçon dans le camp ennemi. A la faveur de sa

beauté

beauté elle fut introduite auprès d'un Prince impudique; & lorſqu'il fut accablé de débauche, elle put, ſans beaucoup de peine, exécuter ſes deſſeins ſur lui. Mais ce Religieux a entrepris & exécuté une choſe beaucoup plus grande, ſujette à bien des obſtacles & à des difficultés ſi inſurmontables & ſi périlleuſes, qu'elle n'a pu ſe faire ſans le concours immédiat du Tout-puiſſant. Il lui falloit des lettres de recommandation de ceux qui étoient de la faction contraire, il les obtint. Il devoit paſſer par une porte de la ville qui répondoit au camp des Ennemis, & qui étoit ſi bien gardée, qu'on n'y laiſſoit paſſer perſonne ſans un examen rigoureux. Mais, choſe admirable! Clément paſſe au-travers de la Garde ſans être examiné, ayant ſur lui ſes lettres de créance, qui l'euſſent fait pendre ſur le champ par les Citoyens, ſi elles euſſent été trouvées. Quelles marques frappantes d'une Providence divine? Mais voici quelque choſe de plus merveilleux encore: il traverſe ſans être examiné le moins du monde le camp ennemi, les gardes, les ſentinelles, la garde du Roi, en un mot toute l'armée, laquelle étoit preſque toute compoſée d'Hérétiques, lui dans ſon habit de Religieux, & tellement haï de ces gens-là, qu'ils avoient nouvellement détruit aux environs de Paris pluſieurs Monaſtères, dont ils avoient tué ou maltraité les Moines.

Judith étoit une femme qui n'étoit nullement odieuſe; cependant on l'examina ſouvent, mais elle ne portoit rien avec elle qui pût occaſionner ſa perte; au contraire ce Moine, par cela ſeul très-odieux & très-ſuſpect, avoit un couteau nud caché dans ſa manche, qui auroit ſuffi pour le faire con-

damner au ſuplice, ſi on l'en eût trouvé ſaiſi. Ne ſont-ce pas-là des marques trop viſibles d'une Providence, pour nier que la choſe ait pu ſe faire autrement, que parce que Dieu avoit aveuglé les ennemis, voulant par ce moyen délivrer la ville de Paris des calamités à quoi elle étoit expoſée, punir les péchés énormes de ce Roi, & l'ôter du monde d'une manière honteuſe & funeſte?

Enfin *Sa Sainteté* conclud qu'il ſe croit obligé, dans cette occaſion, de s'écarter de la coutume de faire à Rome les obſèques des Têtes couronnées; parce que ce Prince eſt dans le cas de ceux qui ſont coupables du péché à mort, pour leſquels *Jéſus-Chriſt* défend de prier, c'eſt-à-dire qui ſont morts dans l'impénitence finale. „ Veuille notre „ divin Sauveur", ajoûte-t-il, „ faire que les au„ tres effrayés par cet exemple rentrent dans la „ voye du ſalut, continuer & achever bénigne„ ment ce qu'il a ſi miſéricordieuſement com„ mencé de cette manière"!

Le Père *Daniel*, qui raconte les particularités de cette tragédie, n'eſt point d'accord avec le Pape ſur ce dernier article; ſelon lui, tout au contraire, le Roi déclare ſolennellement au lit de la mort, devant Dieu & devant les aſſiſtans, *qu'il eſt le premier fils de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, & qu'il veut mourir tel*; il ſe confeſſe deux fois de ſuite, & reçoit le Sacrement de la Meſſe. Si l'Hiſtorien dit vrai, le Pape faiſoit le difficile à contre-tems, & je ne vois pas ce qu'il eût fallu pour le contenter.

No. XIII. *Copie d'une Lettre écrite par* E. B. fameux Trembleur de *Londres* au Pape à *Rome*, communiquée par le Cardinal *Bromio* à une perſonne

ſonne de qualité en *Angleterre*. Avec une copie des pouvoirs accordés à *Rome* à *Jean Locet* Prêtre Anglois en 1678. pour l'*Angleterre*, l'*Ecoſſe* & tous les Etats du Roi, excepté l'*Irlande*. Imprimé en 1680.

„ Je ſuis mu à préſent par l'Eſprit à te (*a*) dire „ ce peu de mots, qui procèdent de la lumière in„ térieure, & qui pourront contribuer à ton édifi„ cation & conviction. Je ne veux point t'inſul„ ter, ni t'appeller Antechriſt, la Proſtituée de „ Babylone, la Bête, le Dragon ou le Serpent; „ titres qu'on te prodigue aſſez ſouvent; & tu dois „ ſavoir mieux que perſonne ſi tu les mérites ou „ non. Mais je viens à toi avec la douceur & le „ langage de la vérité & de la lumière, pour par„ ler à ton ame, vu que tu es homme, & que tu „ prétends avoir ſeigneurie & domination ſur „ les corps & ſur les ames des hommes. Mais „ par quelle autorité uſurpes-tu le titre de *Pape*, „ Père de toute l'Egliſe de *Jéſus-Chriſt*? Qui „ t'a d'abord conféré ce titre? Vient-il du Ciel ou „ des Hommes? *Jéſus* étant ſur la Terre, com„ manda à *Pierre* de paître ſes brebis & de les ſer„ vir en qualité de Serviteur; il ne l'autoriſa point „ à les tuer, ou à les tondre, ou à les gouverner „ tyranniquement. Tu prétends être aſſis dans „ la chaire de *Pierre*; prens garde, je t'en avertis, „ que ce ne ſoit la chaire de Satan; car il eſt incer„ tain que Pierre ait jamais été à *Rome*, & il eſt „ très-certain qu'il n'y eut jamais aucune autori„ té; il ne fut ni Seigneur, ni Maître, ni Pape, „ mais

(*a*) Les Quakres ne ſe ſervent jamais de *vous* qu'en parlant à pluſieurs.

„ mais le Serviteur des Serviteurs de *Jésus-*
„ *Christ*, titre que tu avoues auſſi de parole, pen-
„ dant que de fait tu es auſſi orgueilleux que *Lu-*
„ *cifer*, & voudrois mettre le pied ſur la gorge des
„ Rois & des Princes, & marcher inſolemment
„ ſur le Peuple de Dieu. Tu prétends à l'Eſprit,
„ montre-le par tes œuvres; à l'Infaillibilité, mais
„ tu as failli dans ta doctrine & dans tes pratiques.
„ Je ſoutiens avec toi, que l'Eſprit doit être le
„ guide des Saints, & que l'Eſprit eſt infaillible
„ & ne peut jamais ſe tromper; mais il ne doit pas
„ ſe reſtreindre à toi & à tes Cardinaux; car je te
„ dirai que notre Pape *G. Fox* n'a pas moins de
„ l'Eſprit que toi, & qu'il n'eſt pas moins infailli-
„ ble; par conſéquent tu ne devrois pas te l'ap-
„ proprier à toi ſeul, puiſqu'il eſt communiqué
„ à tous les enfans de Dieu, & à tous les Saints qui
„ font attention à la lumière intérieure & qui l'é-
„ coutent. Mais tu as fait méchamment; toi &
„ tes Prédéceſſeurs n'avez fait, pendant pluſieurs
„ ſiècles, que bâtir une vraie tour de *Babel*, un
„ édifice de confuſion; tu as rendu la religion
„ l'inſtrument du Diable, pour faire tomber les
„ ames dans ſes pièges; tu as placé les veaux en
„ *Dan* & ſur la montagne; tu as corrompu la re-
„ ligion par l'idolâtrie, & tu en as fait une ma-
„ tière d'artifice, de politique & de tromperie;
„ pour te le dire franchement, tu as établi une é-
„ corce pompeuſe de religion pleine de dehors
„ brillans, deſtituée de vérité & de ſincérité, de
„ l'eſprit & de la lumière, ou de la vie de Dieu.
„ Regarde donc, je t'en avertis en frère & en a-
„ mi, à la lumière intérieure qui luit dans tes té-
„ nébres, laquelle t'enſeignera de meilleures

„ cho-

„ choſes ; il eſt impoſſible que tu ne voyes & ne
„ ſentes la fauſſeté de la religion que ſuivent tes
„ fils & tes filles, & tu ris toi-même de l'igno-
„ rance & de la folie de tes Sectateurs, qui obéiſ-
„ ſent à ta voix avec un zèle aveugle & deſtitué
„ de connoiſſance. Tu agis contre ta conſcience
„ & ta connoiſſance, & contre la lumière, ce qui
„ eſt pécher contre le St. Eſprit, & pour cela mê-
„ me tu ſeras condamné, ſi tu ne travailles de
„ bonne heure à te repentir & à réformer tes er-
„ reurs. C'eſt pour maintenir ton orgueil, &
„ pour aſſouvir tes paſſions & ton avarice, que tu
„ t'efforces de regimber contre les éguillons, &
„ d'établir tes abominations à la vue de l'Iſrael de
„ Dieu ; mais le jour vient & n'eſt pas fort éloi-
„ gné, où toi & tes Iſmaélites enfans de la Servan-
„ te pèchereſſe ſerez précipités dans la perdition.
„ Toi & tes Cardinaux ventrus, qui vivent en
„ Princes & s'engraiſſent dans leurs abominables
„ paſſions pour le jour de la tuërie, êtes bien dif-
„ férens des Apôtres & des Diſciples de *Chriſt*,
„ qui enſeignoient & prêchoient la parole dans les
„ peines, les travaux, les ſoins, la pauvreté, l'hu-
„ milité, par la lumière & l'eſprit dont leurs ames
„ étoient éclairées. Si les Chrétiens de la primi-
„ tive Egliſe revenoient ſur la Terre, & qu'ils
„ viſſent la boutique de confuſion que toi & ta
„ hiérarchie avez faite de leur fil ſimple, pour-
„ roient-ils y reconnoître la moindre trace de la
„ religion qu'ils commencèrent & enſeignèrent
„ autrefois avec tant de fatigues, de travaux, &
„ de peines juſqu'à ſouffrir le martyre ? Ainſi tu
„ as anéanti l'effet de leur labeur, & tu tâches en-
„ core de retenir les pauvres ames dans les piéges

„ du

„ du péché & dans les liens de l'ignorance. Je te
„ le dis ſans détour, ta conſcience rend témoi-
„ gnage contre toi, car tu connois toutes ces vé-
„ rités ; mais c'eſt ton orgueil, qui te pouſſe à
„ exercer ta domination & ta tyrannie ſur les au-
„ tres ; tu ne fais pas difficulté d'avoir recours à
„ l'artifice, à la politique de l'homme charnel &
„ aux ſubtilités du Serpent, pour maintenir ta va-
„ nité & accomplir tes convoitiſes. Tu es bien
„ perſuadé qu'il n'y a point de Purgatoire tel que
„ celui que tu as inventé pour effrayer les ſimples
„ & leur eſcroquer de l'argent ; mais l'exécrable
„ gain que tu fais par les Indulgences, ne te per-
„ mettra pas de réformer cette abominable er-
„ reur. Tu ſais tout de même la folie d'adreſſer
„ des prières aux Saints & aux Images taillées,
„ contre la défenſe expreſſe de la parole de Dieu.
„ Cependant, à cauſe du profit & de la réputa-
„ tion qui t'en revient, & des moyens d'en impo-
„ ſer aux ignorans par de faux miracles & de pré-
„ tendues reliques, tu maintiens toujours cette
„ opinion avec toutes tes ridicules décorations,
„ tes proceſſions, jubilés, exorciſmes, autels,
„ calices, mitres, croſſes, ſurplis & autres babio-
„ les inventées par le Diable & ſon agent l'eſprit
„ faux de l'homme ruſé, pour attirer, non les
„ cœurs, mais les yeux & les oreilles de la mul-
„ titude ſtupide, qui brâme après ces choſes ſans
„ ſavoir ce que c'eſt. Tu connois l'abſurdité
„ & l'impoſſibilité de la préſence réelle de ton
„ Dieu de pain ; mais à cauſe du grand reſpect
„ qu'elle te concilie, auſſi-bien qu'à tes Prêtres
„ & à toute ta racaille de Moines, Frères, Nones,
„ Hermites & autres de même calibre, tu perſiſtes

„ à

„ à maintenir cette vaine opinion contre la reli-
„ gion même, le ſens-commun & la raiſon. Pen-
„ ſe donc, avant qu'il ſoit trop tard, à la repen-
„ tance & à la réformation; & ne fai point l'ou-
„ vrage à demi". L'Auteur cite la Réformation faite en France, en Angleterre & en Allemagne, où il trouve encore bien des reſtes de Papiſme. Il exhorte donc le Pape à entrer dans le Syſtême des Quakres, ſans s'effrayer des termes de mépris dont on les apoſtrophe; c'eſt chez eux ſeuls qu'on trouve la vérité pure & ſimple, telle qu'elle a été annoncée par les premiers Prédicateurs de l'Evangile. Cependant il lui dénonce jugement à cauſe de ſes abominables pratiques contre les *Anglois*, par les complots, les menées ſourdes, les meurtres & les damnables projets de ſes *Dogues* les *Jéſuites*, ou plutôt les *Judas*, qui trahiſſent les Royaumes & déchirent les Peuples.

N°. XIV. *Cure de la petite vérole écrite en* 1704. pour l'uſage de l'illuſtre famille de *March*, par le Docteur en Médecine *Archib. Pitcairn.*

Dans l'idée que cette Méthode pourroit être de quelque utilité au Public, je la traduirai mot à mot.

„ 1. Les Symptômes qui annoncent la peti-
„ te vérole dans un enfant ou une perſonne,
„ ſont une indiſpoſition générale de tout le
„ corps; un peu de fièvre, des douleurs dans le
„ dos ou dans la poitrine, le manque d'appétit,
„ l'aſſoupiſſement, une petite toux, l'éternue-
„ ment, & les yeux chargés d'eau; lorſqu'on voit
„ paroître ces ſymptômes, ou ſeulement quel-
„ ques-uns pourvu qu'ils ſoient accompagnés de
„ chaleur, d'un pouls fréquent & d'altération, il
„ faut ouvrir la veine du bras, ou apliquer des

„ ſang-

„ ſangſues ; & ſi la fièvre ne ceſſe point, il faut, „ quoique la petite vérole paroiſſe, faire une ſe- „ conde & même une troiſième ſaignée. Don- „ nez en même tems à l'enfant une cuillerée de „ Syrop de pavot blanc, au ſoir & durant la nuit, „ juſqu'à ce que le ſommeil ſurvienne, ou qu'il „ paroiſſe du ſoulagement.

„ 2. Après que la petite vérole a paru, & que „ la fièvre eſt paſſée, faites infuſer une poignée „ de crote de brebis dans un baſſin d'eau de char- „ don béni, ou d'hyſſope, ou dans de l'eau de „ fontaine, pendant cinq ou ſix heures ; verſez „ l'infuſion ſans la paſſer, & adouciſſez-la avec „ du Syrop de pavot rouge. Faites-en prendre „ une ou deux cuillerées toutes les quatre ou cinq „ heures, pour faire groſſir la petite vérole & pré- „ ſerver la gorge. Donnez toujours, au ſoir & „ dans la nuit, une cuillerée ou deux de Syrop „ de pavot blanc, comme un cordial ; cela abat „ la fièvre & ſoutient la petite vérole.

„ 3. Si les boutons de petite vérole s'uniſſent „ & ſe confondent enſemble ſur le viſage, ce qui „ eſt le ſeul cas dangereux, ſervez-vous de l'in- „ fuſion de crote de brebis & du Syrop de pavot „ blanc plus ſouvent que dans d'autres cas. Il „ faut auſſi, environ huit jours après l'éruption „ de la petite vérole, donner de l'eau d'orge à boi- „ re à l'enfant, adoucie avec du Syrop de pavot „ blanc ; cela le fera cracher & le ſauvera.

„ 4. La boiſſon de l'enfant, en d'autres tems, „ peut être de l'eau & du lait, ou de l'émulſion ; „ mais le premier vaut mieux.

„ 5. Ne mettez rien ſur le viſage, n'uſez point „ de vin ni de breuvages compoſés où il en entre.

6. S'il

6. S'il ſurvient un cours de ventre avant le „ quatrième jour depuis l'éruption, arrêtez-le „ avec du ſyrop de pavot blanc, & cinq ou ſix „ goutes de laudanum liquide, donné de tems en „ tems, juſqu'à ce qu'il ſoit arrêté.

„ La nourriture de l'Enfant ſera durant toute „ la maladie, une panade très légère le matin, „ un peu de ſoupe à midi, & du pain & du lait, ou „ du biſcuit au ſucre & du lait le ſoir; & vers le „ cinquième jour après l'éruption, donnez quel- „ quefois du gruau à l'Enfant.

„ N. B. 1. Que ſi la petite Vérole diſparoît „ avec délire, en quelque tems que ce ſoit, avant „ le cinq, ſix ou huitième jour depuis l'éruption, „ alors réitérez la ſaignée, & appliquez un large „ véſicatoire entre les épaules, & donnez une é- „ mulſion.

„ 2. Si la petite Vérole s'applatit ſans délire, „ alors contentez-vous d'appliquer le véſicatoi- „ re & de donner l'émulſion; & faites bouillir „ dans un poſſon du vin rouge ou blanc & pareil- „ le quantité d'eau, une demi dragme ou une „ dragme de racine de zédoaire coupée par mor- „ ceaux, deux figues & deux ſcrupules de Thé- „ riaque ou de Diaſcordium; vous adoucirez cet- „ te liqueur avec du ſyrop de kermès & de pavot „ blanc, de chacun une once.

„ 3. A la fin de la maladie, c'eſt-à-dire, envi- „ ron le 10. 11. ou 14. &c. jour après l'éruption, ſi „ la fluxion de l'Enfant eſt épaiſſe, ou appliquez- „ lui un nouveau véſicatoire, ou donnez-lui ſou- „ vent de l'eſprit de corne de Cerf dans du ſyrop „ de violettes, ou faites-lui prendre un vomitif.

„ 4. Enfin quand la petite Vérole eſt aſſez noi-

„ re, ce qui arrive vers le 14. jour après l'érup-
„ tion, que l'Enfant boive du petit lait, qu'il man-
„ ge de la ſoupe &c. ou du bouillon avec des
„ pruneaux, à moins qu'il n'ait le ventre ſuffi-
„ ſamment libre de ſoi-même.

„ 1. Mais ſi l'Enfant eſt trop jeune, ou qu'il
„ ait le malheur de ne pas touſſer avec aſſez de
„ force pour ſe procurer l'expectoration de la
„ fluxion, qui d'ailleurs pourroit être épaiſſie par
„ le froid, appliquez ſur le creux de ſa poitrine
„ un cataplame entre deux linges, lequel vous
„ renouvellerez ſouvent, & qui ſera fait de théria-
„ que, diaſcordium, alkermès, huile de roma-
„ rin, de canelle & de vin clairet.

„ 2. Appliquez en même tems à la gorge,
„ dans un morceau de toile double un cataplame
„ de fiente de vache & de pain blanc bouilli dans
„ du lait; chaque fois que vous le renouvelle-
„ rez, ajoûtez-y un peu d'eau de vie.

„ 3. Donnez auſſi, pour la fluxion, quelque
„ choſe intérieurement; pour cet effet prenez une
„ dragme de blanc de Baleine bien mêlé dans un
„ mortier de verre, non pas de fonte, avec du
„ ſucre très fin; à quoi vous ajoûterez du ſyrop
„ de violette ou balſamique, ou du ſyrop de pa-
„ vot, & de l'eſprit de corne de Cerf.

„ 4. Si la petite Vérole s'étoit jointe enſemble
„ ſur le viſage, alors, après que la perſonne eſt
„ rétablie, donnez-lui une purgation, pour éva-
„ cuer les reſtes de petite Vérole qui pourroient
„ être demeurés dans les inteſtins.

No. XXXVII. *Ol. Cromwell ſe plaignant d'injuſtice*; ou ſa diſpute avec *Alexandre* VI. ſur la préſéance en Enfer.

C'eſt

C'eſt un Dialogue entre ces deux Grands-hommes, où chacun allègue ſes exploits; je le traduirai en l'abrégeant un peu, perſuadé qu'il divertira le Lecteur. Cromwell commence.

Cromw. Quels crimes ſi énormes & ſi monſtrueux as-tu donc commis, que tu prétendes être plus grand que moi & me diſputer la préſéance? N'ai-je pas violé toutes les Loix divines & humaines? N'ai-je pas bouleverſé l'Etat, changé la Religion & le Gouvernement, maſſacré le Roi, & répandu des torrens de ſang; tout cela dans ma Patrie? Comment donc oſes-tu prétendre mériter plus que moi, & être mieux partagé dans l'Empire infernal?

Le Pape. J'avoue que tu as fait tous ces exploits; mais daignes un peu m'écouter, & je te ferai voir que moi & mes Prédéceſſeurs avons fait, pour le Diable notre Seigneur & Maître, de bien plus grands & plus merveilleux exploits que les tiens.

Cr. De par tous les Diables d'enfer! Qu'as-tu fait plus que de commettre inceſte avec ta fille, & d'aider ton fils *Céſar Borgia* à ſe défaire par le poiſon, de tous ceux qui faiſoient obſtacle à ſa grandeur?

Le Pape. Fort bien, c'eſt quelque choſe; cela faiſoit voir que j'étois porté d'inclination & de bonne volonté à marcher ſur les traces de mes Devanciers & à édifier mon troupeau; mais écoute & je t'expliquerai le droit que nous avons, moi & mes Confrères les Papes, d'être Vicerois ici-bas. Toi, hélas! tu te fais valoir pour avoir ruiné un ſeul Prince & un ſeul Etat: mais combien d'Empereurs n'avons-nous pas forcés à venir s'humilier à nos

piés? Combien de Rois & de Princes n'avons nous pas fait assassiner? N'avons-nous pas porté des Fils de Rois à se révolter contre leurs Pères & à les faire mourir; des Sujets à déposer leurs Souverains légitimes, pour mettre des Tyrans en la place? N'avons-nous pas introduit l'anarchie & la confusion dans toutes les Nations, pour servir nos intérêts, & nous défaire de ceux qui ne gouvernoient pas selon nos vues? Tu ne saurois en disconvenir, nous en avons pour témoins un million d'Agens constamment occupés par nos ordres à exécuter nos desseins.

Cr. J'avoue que vous autres Papes avez tous été notablement & efficacement méchans. Mais y en a-t-il un parmi vous qui ait entrepris, exécuté & accompli tant de crimes aussi grands & aussi éclattans que j'ai fait? N'avons-nous pas, moi & mes adhérens, sous prétexte de Religion, renversé la Religion & le Gouvernement? N'avons-nous pas, en criant contre la friponnerie & la mauvaise conduite des Ministres, & contre le mauvais gouvernement des Affaires, supplanté ceux qui gouvernoient, & commis toutes les méchancetés que nous leur reprochions faussement, parce qu'ils n'avoient ni l'esprit d'y penser, ni le courage de les exécuter, ou que peut-être ils étoient retenus par la conscience, pour la liberté de laquelle nous nous échauffions beaucoup, persuadés que la nôtre nous permettroit tout ce que nous voudrions.

Le Pape. Je n'ignore pas cela, non plus que vos grands succès, mais vous n'avez été que les exécuteurs des desseins de *Rome*; nous avions fait le plan, & nous vous avions mis à l'ouvrage; la mort de votre Roi, dont vous vous glorifiez tant, avoit d'a-

d'abord été réſolue à *Rome*, avant que vous en euſſiez la penſée, & juſques-là vous n'avez été que les aveugles Miniſtres de nos réſolutions.

Cr. Je ſuis ſûr que cela eſt faux; car c'étoit notre principale vue à tous, quoique nous paruſſions regarder d'un autre côté. Peut-être aviez-vous le même deſſein, mais pour cela vous ne devez pas vous en arroger tout l'honneur, puiſque nous y avons penſé & l'avons réſolu dès que nous y avons vu quelque probabilité, & que nous l'avons accompli dès que nous avons pu. Il eſt vrai que nous trouvâmes la tâche difficile, & que ſans votre aſſiſtance nous euſſions peut-être manqué notre coup. Il faloit exciter des craintes & des jalouſies contre un Gouvernement arbitraire, & j'avoue qu'en cela votre parti nous rendit de grands ſervices, par ſa diligence & ſon adreſſe merveilleuſe à infuſer ce poiſon dans l'eſprit du Peuple: par-là nous parvinmes au même pouvoir ſans bornes, que nous faiſions ſemblant d'avoir en horreur. Nous foulâmes aux piés toutes les Loix, & nous en fîmes de nouvelles ſelon nos vues & nos intérêts. La vérité eſt que pour y parvenir, nous en fîmes couter des mers de ſang à la Nation: le Commerce fut détruit, les Vierges furent violées, on ouvrit le ſein des Mères pour en arracher les Enfans, le Père poignarda le Fils, & le Fils le Père; on voyoit communément le Frère boire le ſang du Frère à la proſpérité de notre cauſe, après l'avoir traité d'ennemi & de traître à la Patrie.

Le Pape. Je ris de tous ces menus traits; ce ne ſont que les effets ordinaires de nos conſpirations. Si notre dernier complot eût réuſſi en *Angleterre*, vous les auriez vu repréſentés & répétés admira-

blement bien ; ils auroient ſurpaſſé vos déſirs, & auroient même excité en vous des ſentimens de terreur & d'effroi.

Cr. Mais ne faut-il pas auſſi que vous avouyiez que vos Agens n'étoient que de lâches & miſérables créatures, honteux de leur entrepriſe, puiſqu'ils la nièrent ſur l'échafaut ? Au-lieu que vous voyez ma *Progéniture* en *Ecoſſe*, non ſeulement commencer vaillamment par la rebellion, & par le maſſacre de l'Evêque de *Saint André*, mais encore reconnoître le fait dans le procès & à la mort, & non ſeulement en ſoutenir la juſtice, mais encore mourir martyrs de la doctrine de tuer les Rois. Au-lieu que vos Héros à cœur de poulet eurent honte de ce qu'ils auroient voulu avoir fait, & desavouèrent les enſeignemens des braves Docteurs de votre Egliſe.

Le Pape. Point de reproches ſur cet article, je vous prie ; ç'auroit été des fous s'ils l'avoient avoué, d'autant plus que nous avions pris ſoin de leur perſuader qu'ils auroient été damnés. Outre cela le ſuccès d'une action règle ſouvent l'opinion que les Peuples en ont ; notre projet n'ayant pas réuſſi, tous nos intérêts & notre réputation ſeroient perdus dans le monde, s'ils ne l'avoient nié fermement. C'eſt pourquoi, dis-je, point de reproches ſur cet article ; car pouvez-vous, vous, ou votre *Progéniture*, comme vous l'appellez, prétendre nous égaler en fait de fourberies, de trahiſons, de complots, de conſpirations, de maſſacres, &c. croyez-vous que vous le puiſſiez jamais ?

Cr. Peut-être qu'oui, mais je vous en parlerai une autre fois plus au long.

N°. LXVII. *Le caractère d'un Fanatique*, par une Perſonne de qualité. Un

Un Fanatique eſt un homme qui exerce ſa foi beaucoup plus que ſa raiſon, gouverné par l'inſtinct, non par l'intelligence, ne croyant jamais avoir aſſez de la Divinité en lui, qu'il ne ſoit hors du ſens. C'eſt une vraye girouette dans un mouvement perpétuel, un feu folet emporté à tout vent, ſans ſavoir d'où il vient ni où il va; tels ſont ceux qu'il dirige. Sa génération eſt fondée ſur la corruption, & ſon extraction eſt de même ordre que celle des monſtres, qui ſont produits contre l'ordre de la Nature. Ses principes reſſemblent au Chaos; c'eſt un amas confus de tout & de rien, un pot pourri de négatives; ce n'eſt ni ceci, ni cela, ni l'autre; ce que c'eſt, perſonne ne le ſait, pas même les Anges, & lui encore moins que tout le reſte; c'eſt un compoſé bizarre de pièces hétéroclites. Sa conduite répond à ſes principes; la Religion lui ſert, non d'habillement, mais de manteau, & il revêt ſes impoſtures de *la ſainteté au Seigneur*. Content d'une apparence d'intégrité, il en impoſe par des regards ſolemnels, par des *en-vérité, en-vérité*, à la multitude qui n'a de l'homme que la parole & la figure. Delà il donne ſon clinquant pour de l'or pur, les égaremens de ſon imagination pour inſpiration divine, & ſes enthouſiaſmes pour des viſions: ſaintement orgueilleux, il dit aux autres, ne m'approchez pas; il appelle les foibleſſes communes du genre-humain, des péchés nationnaux, des péchés crians, des péchés atroces, & ſes propres crimes des faux pas, des péccadilles; il ne peut voir de péché dans ſon *Iſraël de Dieu*; ce ſont les ſeuls ſaints, les ſeuls élus, les ſeuls pieux, les ſeuls précieux; les autres ſont des formaliſtes, des charnels, des figuiers ſecs, des

Laodicéens; il ne parle que de prophéties, révélations, émanations, manifeſtations &c. & cela d'un ton naſal & pathétique qui y donne beaucoup de poids; tout ce qui eſt commandé lui déplaît par cela même; la ſujettion en fait de Religion eſt un eſclavage, & l'injonction des choſes les plus indifférentes eſt une invaſion du *Saint des Saints*. C'eſt alors qu'il crie à la perſécution de la conſcience; il ne parle que d'*affligés* & *deſtitués*, mais non pas *abandonnés*. Les habitations de *Jacob* ſont englouties, les lieux d'aſſemblées ſont ôtés, l'arc eſt bandé contre la fille de *Juda*; la brèche de la fille de *Sion* eſt comme une grande mer.

Mais qu'un rayon de Soleil luiſe ſur ſon Tabernacle, ce ſuccès donne un nouveau tour à ſa conſcience; comme la verge d'*Aron*, elle dévore tout ce qui s'offre ſur ſon paſſage; les Princes même doivent mettre le doigt ſur la bouche, & les Grands n'avoir point de replique: *le pauvre affligé devient haut & puiſſant Seigneur*, le petit troupeau demande un Royaume & prétend à la Sacrificature Royale. Alors il ajuſte ſa doctrine à ſon texte; il prouve que la domination eſt fondée ſur la Grace & non dans la Nature; que les biens de ce Monde appartiennent proprement aux Elus; que lui & ſes dévots ſont les ſeuls *Iſraélites*, & tout le reſte des *Egyptiens*; que la *nouvelle Jéruſalem* doit s'agrandir de la même maniére que le ſecond Temple fut bâti en tenant d'*une main l'épée & de l'autre la truelle*; que l'épée ſpirituelle ne peut rien ſans l'épée matérielle. Cependant cet homme a des Sectateurs, ſur-tout parmi le ſexe, dont le propre eſt d'être porté à la dévotion vraye ou fauſſe, & avec lequel il fait des coups fourrés.

Sa

Sa Profession n'est, comme son Serment de fidélité au Roi, qu'une pure farce, quelque naturelle qu'elle paroisse au premier coup d'œil; tout son savoir est puisé dans des recueils de lieux communs, & sa Théologie ne s'étend pas au-delà du Catéchisme: sa prière est une rapsodie de saints hoquets, de glapissemens sanctifiés, d'oeillades illuminées, de soupirs, de sanglots, de gémissemens, aussi rebutans qu'inintelligibles (*a*). De-là il tombe à corps perdu, comme du troisième Ciel, sur son prêche, qui n'est qu'une course baroque par monts & par vaux; assommant la chaire à coups de poing, il entasse, en glapissant, dogme sur dogme, règle sur règle, raison sur raison, texte sur texte, preuve sur preuve, conseils sur conseils, motifs sur motifs, signe sur signe, lieu commun sur lieu commun, précepte sur précepte, un peu de ceci, un peu de cela, & des usages sans nombre. S'il recommande l'obéissance aux Magistrats, il la réduit à rien par ses distinctions; & s'il exhorte les Sujets à leur prêter main forte, ce n'est que pour leur aider à protéger la vraye Religion, dont il est juge. Il a des vertus en apparence, mais au fond ce n'est que pure hypocrisie; habile à envelopper l'épée des *Philistins* dans l'*Ephod* sacré, il implore la bénédiction de Dieu sur les projets les plus impies, & rend graces des

(*a*) Il faut avertir mes Lecteurs que le Fanatique que l'on dépeint ici est un Ministre Presbytérien. On ne sera plus si surpris de ce portrait chargé, quand on fera attention à la haine de parti qui a règné pendant longtems entre les Presbytériens & les Episcopaux, & qui n'est pas encore tout-à-fait éteinte. On travaille à réunir les deux partis. Dieu veuille qu'on y réussisse, pour la gloire & la propagation du Christianisme!

des succès les plus odieux. Il ne jure pas, mais il permet de mentir; il ne s'enivre pas en public, mais il boit largement en cachette; il marche les regards baissés, comme s'il avoit *fait accord avec* ses yeux, mais en tems & lieu il ne fait pas scrupule, faute de la Maîtresse, de s'accommoder de la Servante; il abhorre les Idoles & il commet des sacrilèges; il exhorte les siens à la constance dans la persécution; mais arrive ce qui voudra, il sçait s'en tirer ses bagues sauves. En un mot, c'est un *Samaritain* achevé. Les *Gentils* ont-ils le dessus? il est de la race d'*Ismael*. Les *Juifs* sont-ils les maîtres? il est fils d'*Abraham*. Pour conclure, c'est un ver luisant qui ne brille bien que dans les ténèbres de l'ignorance, & dont la foi a dévoré la charité; un homme qui trouve toujours des excuses pour ne pas faire ce qu'il devroit faire, & des raisons pour faire ce qu'il ne devroit pas faire; & tout cela dans l'Ecriture, qu'il ajuste à ses vues. On peut dire de lui ce qu'*Héraclius* dit d'un arc: τὸ μὲν ὄνομα βιός, τὸ δὲ ἔργον θάνατος (a). Et Horace l'a parfaitement bien dépeint dans ces vers;

Ut mala quem scabies aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error, aut iracunda Diana;
Vesanum tetigisse timent, fugiunt que —.
Qui sapiunt: Art. Poët. 453

(a) Son nom est la vie, mais son ouvrage est la mort.

ARTICLE VIII.

DISSERTATION *sur la* GLACE, *ou Explication physique de la formation de la Glace, & de ses divers phénomènes; par Mr.* DORTOUS *de* MAIRAN, *l'un des Quarante de l'Académie*

mie Françoiſe, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Un Volume *in* 12. de 384 pages, ſans la Préface & la Table des Matières. *Paris*, de l'Imprimerie Royale, 1749.

QU'eſt-ce que la formation de la Glace? Comment l'eau, qui eſt un corps mou & liquide, ſe change-t-elle en un corps dur & ſolide? Voilà de quoi il s'agit principalement dans l'Ouvrage que j'annonce. Mais plus vous examinez cette queſtion, plus elle vous paroît difficile. Pour vous en convaincre, il me ſuffit preſque de vous faire connoître ce qu'en ont penſé les plus grands Philoſophes. Vous allez voir leur embaras.

Ecoutez *Deſcartes*. Cet homme célèbre, à qui nos Philoſophes modernes doivent peut-être tout ce qu'ils ſavent, quoique ſa Phyſique ne ſoit qu'un Roman, attribue la formation de la Glace à la *diminution du mouvement de la matière du ſecond Elément* (*a*). Il dit ailleurs, „ qu'un corps „ eſt liquide, lorſqu'il eſt diviſé en pluſieurs petites parties qui ſe meuvent ſéparément les unes des autres en pluſieurs façons différentes, „ & qu'il eſt dur lorſque toutes ſes parties s'entretouchent ſans être en action pour s'éloigner „ l'une de l'autre. Je ne crois pas, ajoûte-t-il, „ qu'on puiſſe imaginer aucun ciment plus propre à joindre enſemble les parties des corps „ durs que leur propre repos. Car de quelle nature pourroit-il être? Il ne ſera pas une choſe „ qui ſubſiſte de ſoi-même; car toutes ces petites „ parties étant des ſubſtances, pour quelle raiſon „ ſeroient-elles plutôt unies par d'autres ſubſtan-

(*a*) Voyez les *Principes de ſa Philoſophie* Partie IV. pag. 126.

„ ſtances que par elles-mêmes (*a*) ?

Le repos, le défaut ou la diminution du mouvement de la matière du ſecond Elément ; voilà, ſuivant ce Philoſophe, la cauſe de la congélation. Point de corps étrangers qui lient les parties de la Glace, le repos ſeul ſuffit pour les unir. Cela eſt clair & précis.

Rohault, qui n'a réfuté les erreurs d'*Ariſtote* que pour s'égarer avec *Deſcartes*, établit, à l'exemple de ſon Maître, que le repos eſt la cauſe de la dureté, & le mouvement la cauſe de la liquidité. „ Je conclus, dit-il, qu'être dur, c'eſt être com- „ poſé de parties qui ſont tellement en repos les „ unes auprès des autres, que leur liaiſon & leur „ ſuite n'eſt pas tout-à-fait interrompue par quel- „ que matière qui ſe meut entre elles. D'où il „ ſuit, que ce corps-là eſt le plus dur, qui a plus „ de parties qui ſe touchent immédiatement ſans „ ſe mouvoir (*b*)". Voilà *Rohault* d'accord avec *Deſcartes* ; mêmes principes, mêmes ſuppoſitions dans le ſyſtême de ces deux Philoſophes.

Pierre Silvain Regis, autre Cartéſien, qu'on diroit avoir aſſiſté au Conſeil des Dieux, tant il montre de ſagacité à *déduire la fabrique du Monde de la ſeule notion de la Matière première & des règles du mouvement*, ne dit rien de plus que *Deſcartes* & *Rohault* ſur la cauſe de la formation de la Glace. Dans ſon hypothèſe, c'eſt le mouvement de la *Matière ſubtile* qui fait que l'eau eſt liquide, & c'eſt la diminution ou le défaut de ce mouvement qui la convertit en Glace (*c*). La plu-

(*a*) Ibid. Part II. pag. 111.
(*b*) *Traité de Phyſique*, Part. I. Chap. XXII. pag. m. 205.
(*c*) Voyez ſon *Cours de Philoſophie*, Tome II. pag. m. 119.

plupart des autres Cartéſiens ſont aſſez d'accord ſur cet article, ils ne ſont guère que l'écho de leur Maître.

Voyons ce que nous apprendra un Philoſophe qui, plus hardi, moins eſclave, que Rohault & Regis, n'a conſulté que ſes propres lumières, & s'eſt frayé preſque par-tout de nouvelles routes. C'eſt *Claude Perrault* dont je parle, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, homme né pour les Sciences, & particulièrement pour les Beaux-Arts. Par l'étendue de ſon eſprit & de ſes connoiſſances, il avoit réuni quantité de talens, qui pour l'ordinaire ne ſe rencontrent que ſéparés dans les autres,

.....ſparguntur in omnes.
In te miſta fluunt, & quæ diviſa beatos
Efficiunt, collecta tenes.....

Son ſyſtême ſur la congélation marque un génie créateur. Après quelques ſuppoſitions, peut-être difficiles à prouver, & que je paſſe ſous ſilence, il établit que les corps ſont liquides par l'interpoſition de certaines *parties volatiles*, qu'il nomme *Corpuſcules communs*, qui coulent & paſſent au-travers du corps, les uns ſortant pour s'évaporer, & les autres entrant pour prendre la place de ceux qui ſortent. Le flux continuel de ces *Corpuſcules* empêche que les particules les plus groſſières ne ſe puiſſent appliquer par leurs ſurfaces plattes, quoiqu'elles ſoient pouſſées & comprimées pour cet effet par la portion ſubtile de l'air; mais elles gliſſent les unes ſur les autres, de-même que les pieds feroient ſur un plancher qui ſeroit ſemé de pois, ou de-même que l'on fait aiſément gliſſer de groſſes pierres ſur des rouleaux

de

de bois. Les corps ceſſent d'être liquides par les cauſes qui font ceſſer ce flux : car alors la peſanteur de la portion ſubtile de l'air comprime les parties groſſières, & procure l'application des faces plattes. Lors, par exemple, que l'air eſt ſi ſec & ſi dénué de ces *parties volatiles* capables d'être introduites dans les corps, qu'il n'y en entre plus du tout, la peſanteur de la partie ſubtile de l'air venant à les comprimer ſoudainement, les coagule & les durcit, à peu près de la même manière que le fer eſt durci par la trempe ; mais avec cette différence, que l'eau n'augmente pas ſon volume en ſe glaçant (*a*), comme le fer augmente le ſien par la trempe. Il faut l'avouer, l'hypothèſe eſt ingénieuſe, mais je la trouve trop compliquée (*b*).

Jean Baptiſte du Hamel, qui a puiſé dans les Philoſophes anciens & modernes, & qui en homme ſage n'en a adopté que ce qu'il y a trouvé de plus probable ſans s'attacher ſervilement à aucune Secte (*c*), expoſe en peu de mots ce qu'il penſe du changement de l'eau en Glace. Son ſyſtême eſt fort ſimple. „ Il y a, dit-il, entre l'Eau & „ la Glace, cette différence, que les particules „ de l'eau ſont agitées par une matière très ſubti-

„ le,

(*a*) Il attribue la fracture des vaſes dans leſquels l'eau ſe gèle, non à l'augmentation du volume de l'eau, mais au retréciſſement du vaſe, qui rencontrant un corps incapable de compreſſion, eſt forcé de ſe rompre.

(*b*) Voyez les *Oeuvres de Phyſique & de Méchanique de Mr. C. & P. Perrault*, Tome I. page 18 & ſuiv.

(*c*) *Nullam porro diſciplinam improbo, ex omnibus delibo quod ſimilius veri mihi videtur..... Profecto hic, ſi uſquam aliàs temperamentum quoddam moderatioque tenenda eſt : nec Philoſophus nimius ſit antiquitatis admirator, aut recentiorum inventa omnino contemnat.* Préface de ſon *Aſtronomia Phyſica*.

„ le, de la même manière que des Anguilles qui „ se trouvent dans un navire percé, y sont balot- „ tées & jettées çà & là par l'eau qui y entre: mais „ les particules dont la Glace est composée, ne „ flottent plus, elles restent immobiles, & repo- „ sent les unes sur les autres (*a*)". Le repos des parties est donc ici la cause de la formation de la Glace.

Voyons ce que dit sur cette question le plus hardi, le plus fertile en conjectures, de tous nos Philosophes modernes, *Nicolas Hartsoeker*, ce *Censeur très sévère* (*b*) des Ouvrages de quelques-uns des Membres d'un Corps respectable auquel il étoit associé. L'eau est, selon lui, & il ne faut pas même en douter, un amas de petites boules lisses & polies, creuses en dedans, percées d'une infinité de petits trous, remplies d'une matière très subtile, & agitées sans-cesse par le feu élémentaire ou la matière parfaitement fluïde, qui s'y trouve toujours plus ou moins. Lorsque ce feu commence à diminuer, elles s'approchent les unes des autres, elles se joignent par leurs ouvertures, elles se lient & se collent ensemble par la compression de l'atmosphère, & forment ainsi un corps dur, auquel on donne le nom de Glace (*c*). Dans cette hypothèse l'eau se convertit en Glace par l'absence du feu; & cette Glace redevient eau par le retour du feu.

Boer-

(*a*) Voyez le Livre I. Chap. III. *de Meteoris & Fossilibus* pag. 41.

(*b*) Suivant l'expression de Mr. *de Fontenelle* dans l'Eloge qu'il en a donné.

(*c*) *Conse de Physique* de Mr. *Hartsoeker*, Livre III. Chap. II. page 147 & suiv.

Boerhave mon illuſtre Maître, dont les Ouvrages de Médecine & de Phyſique rendront le nom immortel, a parlé de la nature de l'Eau & de la Glace, en homme ſage, en vrai Philoſophe: tout ce qu'il en dit, eſt fondé ou ſur ſes propres expériences, ou ſur celles que d'autres ont faites avant lui.

Il avoue d'abord ingénûment, & cet aveu lui fait honneur, qu'il n'y a rien au monde de plus difficile à connoître que l'eau; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt qu'on ne ſauroit ſéparer l'eau des autres corps, ni les autres corps de l'eau (*a*). Ce qu'il nous en apprend, & qu'il importe ici de ſavoir, ſe réduit aux remarques ſuivantes. L'Eau eſt une liqueur extrêmement fluïde, ſans odeur, inſipide, tranſparente, ſans couleur, qui ſe convertit dans un certain degré de froid en une Glace fragile, dure, ſemblable au verre (*b*). Tandis qu'elle reſte ſous cette forme, elle n'eſt pas ſans feu, elle en a même toujours en grande quantité. Le feu diminue-t-il au point que le Thermomètre ſe trouve au 32. degré, l'eau ceſſe d'être eau, elle devient Glace (*c*). La fluïdité de l'eau dépend donc entièrement du feu, c'eſt lui qui la lui communique (*d*). Les élémens de l'eau doivent être extrêmement petits, ils doivent être d'une petiteſſe inconcevable, peut-être beaucoup plus petits que ceux de l'air, puiſqu'elle s'inſinue dans des corps où l'air ne ſauroit pénétrer (*e*). L'expérience démontre que ces élémens ne ſauroient être

(*a*) *Elementa Chemiæ*, Tom. I. pag. m. 542.
(*b*) Ibid. pag. 544. (*c*) Ibid. pag. 545.
(*d*) Ibid. pag. 553. (*e*) Ibid. pag. 555.

tre augmentés que par le feu, & qu'ils ne sauroient être diminués que par l'absence du feu. Le froid condense l'eau, & delà vient qu'elle pénètre à travers les murailles avec d'autant plus de force qu'elle est plus froide; paradoxe étonnant, mais dont la vérité est constatée par l'expérience même. Tout le pouvoir que le feu a sur l'eau, c'est d'augmenter le volume de ses parties, de leur communiquer ensuite un violent mouvement, mais sans pouvoir jamais en diviser les élémens. Ainsi il y a tout lieu de croire que ces élémens sont immuables, & d'une telle solidité, que ni l'Art ni la Nature ne sauroient changer leur figure (*a*).

L'eau est donc dans son état naturel, une espèce de verre, que le 33me. *degré de chaleur fait fondre, & qui se gèle de nouveau par un froid un peu plus grand.* La Glace la plus dure, la plus compacte, la plus pure, la plus transparente, la plus massive, seroit celle que l'on formeroit de l'eau la plus pure, & que l'on auroit exactement purgée de tout l'air qu'elle contient.

Si je ne me trompe, notre illustre Médecin Hollandois a le mieux réussi à nous donner une idée de la nature de l'Eau & de celle de la Glace. La raison en est que l'expérience seule est son guide, & que ses assertions ne sont fondées que sur ce que la Nature a bien voulu lui révéler. Les autres Philosophes que je viens de citer, au-lieu d'observer attentivement la maneuvre de la Nature, semblent n'avoir écouté & suivi que leur propre imagination.

Mais voici un autre Philosophe, non moins illus-

(*a*) Ibid. pag. 560, 561, 562.

luſtre que *Boerhave*, un Génie vaſte, profond, ſolide, qui d'une main ſonde la Nature, tandis que de l'autre il meſure avec *Newton* la Terre & les Cieux. C'eſt *'sGraveſande*. Qu'il eſt circonſpect! Il n'avance rien qui ne ſoit démontré. Sur la queſtion que nous examinons, il ſe contente de dire, *L'Eau eſt une Glace fondue* (*a*). Mais cette aſſertion, que vous pouvez regarder comme une ſentence, eſt le réſultat de pluſieurs propoſitions toutes démontrées par l'expérience. Il venoit de dire: *La chaleur change un corps ſolide en un corps fluïde*. C'eſt donc le feu qui fond la Glace, c'eſt lui qui la rend fluïde, qui la convertit en eau, & l'eau devient Glace par la privation du feu.

Vous comprendrez aiſément comment ſe fait cette double métamorphoſe par l'Hypothèſe que voici, Hypothèſe que la Nature même ne deſavoue peut-être pas.

La chaleur dilate les corps. Cela démontré, notre Philoſophe dit: „ La dilatation des corps „ prouve que les particules, dont les corps ſont „ compoſés, acquièrent par l'action du feu une „ *Force répulſive*, par laquelle elles tâchent de s'éloigner les unes des autres, & qui eſt contraire „ à la *force* par laquelle les particules *s'attirent* „ *mutuellement*. Auſſi longtems que cette dernière force ſurpaſſe l'autre, les particules reſtent attachées enſemble, plus ou moins, ſuivant le degré de chaleur. Quand la *Force répulſive* égale preſque la *Force attractive*, les „ par-

(*a*) *Elémens de Phyſique, . . . démontrés mathématiquement*, par *Guillaume-Jacob 'sGraveſande*. Tome II. Liv. IV. Chap. 10. pag. 82.

„ particules, étroitement unies auparavant, tien-
„ nent à peine enſemble, cèdent à la moindre im-
„ preſſion, & ſe meuvent facilement entre elles,
„ ſi quelque cauſe étrangère ne l'empêche (*a*)".

Faites maintenant l'application, & dites: l'eau eſt-elle privée du feu qui la dilatoit, ſes particules *s'attirent*, elles ſe réuniſſent, & les voilà transformées en Glace. La Glace ſe trouve-t-elle pénétrée par le feu, ſes particules acquièrent par ſon action une *Force répulſive*, elles s'éloignent les unes des autres, elles ſe meuvent, & les voilà devenues un fluïde parfait, c'eſt de l'eau.

Tous ces Meſſieurs ſe trompent, s'écrie un Philoſophe encore plein de vie (*b*), j'ai quelque choſe de plus ſolide à propoſer. La privation du feu, le repos des parties, ne ſauroit être la cauſe de la congélation. Plaiſante idée, dit-il, que de prétendre que la ſeule privation d'une choſe puiſſe produire cet effet! Ce n'eſt pas mal débuter. Mais voyons quel eſt ſon Syſtême. Il établit qu'il y a dans l'air *certaines particules, qui venant à s'introduire dans l'eau, la convertiſſent en Glace*. Gèle-t-il fort, c'eſt qu'il y a beaucoup de ces particules dans l'air. Gèle-t-il peu, c'eſt qu'il n'y a que peu de ces particules dans l'atmoſphère. Le Froid & la Gelée ſont deux choſes différentes. Il gèle ſouvent ſans qu'il faſſe froid; ſouvent il fait froid ſans qu'il gèle. Demande-t-on à l'Auteur ce que c'eſt que ces *particules frigorifiques*; il répond qu'il ne les connoît pas encore, mais qu'on pourra les connoître un jour. Dans

(*a*) Ibid. p. 81.
(*b*) *Eſſai de Phyſique*, par Mr. *P.* van *Muſſchenbroek* Chap. XXV. p. 446, *& ſuiv.*

Dans les autres Hypothèses on manque de chevilles pour faire tenir ensemble les globules de l'eau; on en trouve dans celle de Mr. *Musschenbroek*. Si j'adoptois son idée, je ferois cette demande. Quelle consistance peut avoir un corps formé d'un million de petites boules posées les unes sur les autres sans l'intervention d'aucun autre corps qui les unisse & empêche leur mutuelle séparation? Le moindre choque, la moindre pression le dissoudra. Ces boules ne tiendront point ensemble sans le secours d'un corps intermédiaire, d'une colle, d'un ciment, d'un clou, ou d'une cheville. On ne peut éluder la difficulté que dans le Système Newtonien. Ces boules tiendront, dira *'s Gravesande*, par la seule *Force attractive*.

Les détails où je viens d'entrer, ne se trouvent point dans l'Ouvrage de Mr. *de Mairan*; mais je les ai crus nécessaires, & ils le sont en effet. C'est le précis de tout ce que nous apprennent les plus grands Philosophes sur la matière de la Congélation. Il m'a paru que je devois suivre ici le bon conseil que donne Mr. *de Voltaire* à un Journaliste. „ Je vous conseillerois sur-tout, dit-il, quand „ vous ferez des Extraits de Philosophie, d'exposer d'abord au Lecteur une espèce d'abrégé „ historique des opinions qu'on propose, ou des „ vérités qu'on établit. Par exemple, s'agit-il „ de l'opinion du Vuide, dites en deux mots „ comment *Epicure* croyoit le prouver; montrez comment *Gassendi* l'a rendu plus vraisemblable, exposez les degrés infinis de probabilité que *Newton* a ajoutés enfin à cette opinion, par ses raisonnemens, par ses observa-

„ tions,

„ tions, & par ſes calculs. S'agit-il d'un Ouvra-
„ ge ſur la nature de l'Air, il eſt bon de montrer
„ d'abord qu'*Ariſtote* & tous les Philoſophes ont
„ connu ſa peſanteur, mais non ſon degré de pe-
„ ſanteur. Beaucoup d'Ignorans qui voudroient
„ au moins ſavoir l'hiſtoire des Sciences, les Gens
„ du Monde, les jeunes Etudians, verront avec
„ avidité par quelle raiſon & par quelles expé-
„ riences le grand *Galilée* combattit le premier
„ l'erreur d'*Ariſtote* au ſujet de l'Air; avec quel
„ art *Torricelli* le peſa, ainſi qu'on pèſe un poids
„ dans une balance; comment on connut ſon reſ-
„ ſort; comment enfin les admirables expérien-
„ ces de Mrs. *Hales* & *Boerhave* ont découvert
„ des effets de l'Air, qu'on eſt preſque forcé d'at-
„ tribuer à des propriétés de la Matière incon-
„ nues juſqu'à nos jours, &c".

Je vai maintenant parcourir en peu de mots la Diſſertation de Mr. *de Mairan*. Il ſuffit de faire connoître ce qu'il y a d'eſſentiel dans ſon Syſtême, pour qu'on puiſſe s'en former une idée, & le comparer avec celui des autres Philoſophes.

Cet Ouvrage n'eſt pas nouveau. Il fut imprimé pour la première fois en 1716 à Bordeaux, où il remporta le prix propoſé par l'Académie Royale des Belles-Belles, Sciences & Arts de cette Ville. On le réimprima à Béziers en 1717, & à Paris en 1730, dans le ſecond Volume du Recueil intitulé, *Les vertus médicinales de l'Eau commune*. Voilà des preuves bien réelles du cas qu'on en a fait, & par conſéquent de ſon mérite. Mr. *de Mairan* le redonne aujourd'hui *ſoigneuſement retouché, & augmenté de plus du double*.

Ce n'eſt à-la-vérité qu'un *Syſtême*, & l'Auteur

ſemble en rougir ; mais les faits, les obſervations & les expériences en font la plus grande partie ; & il ſe flatte qu'en leur faveur on lui pardonnera tout le reſte. Il convient que *Syſtême, ou Chimère, ſemblent être aujourd'hui termes ſynonimes dans la bouche de bien des perſonnes, d'ailleurs habiles, & qui ſe diſtinguent par leurs Ouvrages.* Mais le ſort eſt jetté, & l'unique remède qu'il trouve au mal, ſi c'en eſt un, c'eſt d'employer une bonne partie de ſa Préface à montrer qu'on a porté contre ces Syſtêmes le préjugé au-delà de ſes juſtes bornes.

Pour découvrir la cauſe de la formation de la Glace, il faut commencer par définir ce que c'eſt qu'un Liquide. La Liquidité n'eſt qu'une eſpèce de Fluïdité. Un Fluïde en général eſt un corps dont les parties ne ſont pas liées enſemble, qui cède aiſément au toucher, qui réſiſte peu à la diviſion, & qui ſe répand comme de lui-même. Parmi les Fluïdes, quelques-uns ſe répandent par leur reſſort & par leur poids, comme l'air ; ou ſeulement par leur poids, comme un monceau de ſable, ſans que leur ſurface ſupérieure ſe mette exactement de niveau. Mais il y en a d'autres, tels que l'eau, l'huile & le mercure, qui ſe répandent, & par leur poids, & par le mouvement que les parties qui les compoſent ont en tout ſens les unes à l'égard des autres ; de manière que s'ils ſont en ſuffiſante quantité, ils coulent & s'étendent juſqu'à ce que leur ſurface ſupérieure ſe ſoit miſe exactement de niveau, & c'eſt-là ce qu'on nomme des Liquides. C'eſt ce niveau & ce parallélîſme perpétuel de leur ſurface en conſéquence de leur poids & du mouvement que leurs parties ont en tout ſens, qui les diſ-

distinguent des Fluïdes proprement dits, & qui fait le vrai caractère de la Liquidité.

Le mouvement intestin des Liquides n'est pas visible, parce que leurs parties sont trop petites pour être apperçues ; mais il n'est pas moins réel. Un des principaux effets qui prouvent ce mouvement, c'est la dissolution & la corruption des corps durs causée par les Liquides. Comment le Cuivre pourroit-il être rongé par l'eau forte, si les parties de cette eau n'étoient véritablement agitées & mues en tout sens? La dissolution suppose donc le mouvement intestin. Ce mouvement se déduit encore de l'évaporation des Liquides, & sur-tout de celle qui se fait dans le Vuide. L'Auteur prouve en effet par des expériences faites avec soin, soit par lui, soit par d'autres Physiciens, que l'eau, le vin, & les autres liqueurs s'évaporent dans le Vuide, indépendamment de toute autre cause externe, comme le choc & le contact de l'air. C'est donc à leur volatilité propre, ou à leur mouvement intestin, qu'il faut attribuer cette évaporation.

Vous aurez une idée encore plus parfaite des Liquides, lorsque vous saurez ce que c'est que leurs *parties intégrantes*. Ces *parties* sont celles qui entrent dans la composition d'un Liquide selon le dernier degré de division où elles doivent être pour former un tel Liquide, & nullement selon le dernier degré de division possible où elles sont capables d'arriver.

Ce que l'Auteur appelle *parties intégrantes* dans les Liquides, il l'appelle *Molécules* dans la *Matière subtile*, qui est comme la base de son système, mais avec cette différence, que par les parties intégrantes d'un Liquide, il n'entend que de

petits amas de matière, compoſés d'autres parties qui ſont conçues en repos les unes à l'égard des autres ; au-lieu qu'il regarde les molécules de la Matière ſubtile, comme de petits amas de matière extrêmement agitée, ou plutôt comme autant de balons ou de petits tourbillons d'un Fluïde encore plus ſubtil, qui tourne autour de leur centre ou de leur axe, avec une rapidité indéfinie. Ces molécules ont un reſſort, & ce reſſort n'eſt autre choſe que la force qu'elles tirent de leur agitation pour ſe dilater, & pour repouſſer autant qu'elles ſont pouſſées. On ne ſauroit guère nier ce reſſort, c'eſt un fait que mille expériences nous indiquent.

Un principe qui fait encore partie du ſyſtême de Mr. *de Mairan*, & qui lui paroît très recevable, c'eſt que la cohéſion des parties, la dureté des corps, ou la réſiſtance que leurs parties apportent à leur deſunion, ne vient que de la Matière ſubtile qui les environne & qui les comprime. Il eſt vrai que l'air contribue auſſi un peu à la dureté des corps par ſon poids ; mais il ne comprime guère que les parties les plus groſſières de l'extérieur des corps : au-lieu que la Matière ſubtile ou éthérée, qui en pénètre aiſément tous les pores les plus étroits, lie avec force les plus petits amas de matière qui les compoſent. *Ce ſera ſi l'on veut*, dit notre célèbre Académicien, l'*Attraction ramenée à un concept méchanique*.

A l'aide de ces principes, & de quelques autres que la néceſſité d'abréger me fait paſſer ſous ſilence, il vous ſera facile de comprendre de quelle manière ſe fait la congélation. Voulez-vous faire de la Glace, c'eſt-à-dire, voulez-vous changer

un

un corps liquide, tel que l'eau, en un corps solide? chassez une partie de la Matière subtile qui coule entre ses interstices, diminuez son mouvement ou affoiblissez son ressort, ensorte qu'elle ne puisse plus vaincre la résistance des parties intégrantes du Liquide; c'est tout ce que fait le Froid, & vous aurez de la Glace.

Voulez-vous au contraire changer un corps très dur, du verre ou du bronze, en un corps liquide, le dégeler? Introduisez une quantité suffisante de Matière subtile dans ses pores, ou augmentez assez le mouvement ou le ressort de celle qui s'y trouve enfermée, pour qu'elle puisse séparer les parties qui s'unissent par leurs surfaces, ou débarasser celles qui s'entrelacent par leurs rameaux; vous ferez ce que fait la chaleur, & vous aurez un Liquide.

Ces principes posés, vous savez ce que c'est que le Chaud & le Froid, & Mr. *de Mairan* nous l'apprend en peu de mots. *Le Froid en général n'est*, dit-il, *qu'une moindre chaleur ou un moindre mouvement de la part de la Matière subtile ou du Fluïde quelconque qui constitue le Feu ou la Chaleur.* Voilà qui est clair; reste à savoir si l'Auteur a bien deviné. Il renvoie bien loin les parties *calorifiques* ou *frigorifiques*, qu'on fait venir souvent à grands fraix pour former le Chaud & le Froid. Ce sont, à ce qu'il prétend, autant de chimères enfantées par l'imagination, dès qu'on les fait consister en quelque chose de plus que ce qu'il admet lui-même.

Si c'est le mouvement de la Matière subtile, qui fond les corps, qui les dégele; si c'est la diminution ou le défaut de ce mouvement, qui les

rend ſolides, qui les convertit en glace, quelle eſt donc la cauſe de ce mouvement, & quelle eſt celle de ſa diminution ? Cette queſtion ſe préſente naturellement à l'eſprit, & voici de quoi la réſoudre.

C'eſt ſur-tout aux rayons du Soleil qu'il faut attribuer cette alternative de chaud & de froid que nous éprouvons ſelon diverſes circonſtances, & principalement à l'occaſion des différentes ſaiſons de l'année. Ainſi, l'éloignement de cet Aſtre, l'obliquité de ſes rayons, & la quantité d'air ou de vapeurs qu'ils peuvent avoir à traverſer, ſont les cauſes les plus générales de la diminution de mouvement, de quantité ou de reſſort de la Matière ſubtile contenue dans les Liquides, & par conſéquent de leur congélation.

Les autres cauſes qui peuvent encore affoiblir l'activité de la Matière ſubtile, ſont plus ou moins fréquentes, ou plus étendues, ſelon le climat, le terrein, & quelques autres circonſtances. Il faut mettre de ce nombre le Nitre ſubtil qui ſe répand quelquefois dans l'air, & qui y cauſe, même au milieu de l'Eté, un froid ſi violent, que les rivières & les lacs en ſont glacés. Le vent ſec, la ſuppreſſion ou la diminution des vapeurs chaudes qui s'élèvent du ſein de la terre, ſont deux autres cauſes accidentelles de la congélation & des Gelées.

Ce qu'il y a peut-être de plus intéreſſant dans l'Ouvrage de Mr. *de Mairan*, c'eſt le détail qu'il donne des principaux phénomènes de la Glace. Ceux mêmes qui ne regardent les ſyſtêmes que comme des paradoxes & des chimères, ne le parcoureront pas ſans plaiſir : ils y trouveront des ex-

pé-

périences faites avec soin, des vérités de fait bien avérées, & des observations capables d'exciter leur curiosité. Il est vrai qu'il y applique ses principes; mais cette application ne diminue point leur mérite. L'explication d'un fait déplaît-elle, il n'y a qu'à la passer, pour ne s'attacher qu'au fait, qui pris séparément, plaîra toujours assez, s'il est instructif. *Descartes* vouloit qu'on lût sa Physique, comme on lit un Roman; c'en étoit effectivement un, il n'avoit écouté que son imagination sans consulter la Nature. Mais dans cette Dissertation, la Nature se montre à découvert, on la voit opérer; & si l'esprit systématique l'accompagne, il ne la déguise pas au point qu'on puisse la méconnoître.

Dans l'exposition de ces phénomènes l'Auteur considère la Glace proprement dite, la Glace de l'eau, sous ces cinq points de vue; 1. dans ses commencemens, & dans tout le cours de sa formation; 2. dans sa formation rélativement à l'état & aux circonstances où se trouve l'eau qui se gèle; 3. dans sa perfection, ou lorsqu'elle est toute formée; 4. dans la fonte, & dans le dégel; 5. enfin dans sa formation artificielle par le moyen des Sels. Outre ces phénomènes, Mr. de *Mairan* examine un grand nombre d'effets de la Nature, tous rélatifs à son sujet; mais que les loix que nous nous sommes prescrites, ne nous permettent pas même d'indiquer.

Dans sa Préface l'Auteur paroît s'attendre à des objections, il prévoit qu'on attaquera sur-tout la *Matière subtile* qu'il met en œuvre, & à l'aide de laquelle il rend raison de tout. On auroit tort de lui nier l'existence de cette Matière. Comment

lui

lui prouver qu'elle n'existe pas ? Il dira à ses Censeurs : il n'y a point d'effet sans cause, lorsqu'un corps dur & solide, tel que la Glace, se convertit en un corps liquide, il n'est pas lui-même la cause de ce changement, il faut que quelque agent intermédiaire supplée à son impuissance, & cet agent, c'est la Matière subtile.

Qu'on prenne garde de ne pas confondre cette Matière avec le *Premier Elément* de *Descartes*, avec ces globules durs & inflexibles dont ce Philosophe rempliſſoit l'Univers ; notre Auteur rejette lui-même cet Elément & ces globules, parce qu'il les croit insoutenables. Il ne veut pas qu'on ait d'autre idée de la Matière subtile, que celle qu'on peut se former de ce principe actif, invisible, élastique, comprimant, répandu dans tout l'Univers, & adopté par le sage & solide *Newton*. „ J'admets donc, dit-il, la Matière „ subtile dans cet esprit, & avec toutes les quali„ fications dont Mr. *Newton* l'accompagne dans „ son Optique, de *Fluide actif, infiniment subtil, d'Ether répandu dans les Cieux & sur la „ Terre par son élasticité, & traversant librement les pores de tous les corps.*

Mais qu'il me soit permis de demander à Mr. *de Mairan* s'il ne multiplie pas ici les êtres sans nécessité. Qu'est-il besoin en effet pour la dissolution de la Glace, de recourir à l'action d'une Matière subtile, tandis que la chaleur seule, le feu rendu actif, peut produire le même effet ? Quand je vois un morceau de glace se dissoudre à l'ardeur du Soleil ou d'un feu quelconque, n'ai-je pas tout lieu de croire que les particules ignées sont la cause immédiate de cette dissolution ? *Boerhave* vous dit:

dit : *L'eau est dans son état naturel, une espèce de pierre, que le* 33me *degré de chaleur fait fondre* (*a*). *'s Gravesande* est dans les mêmes idées. *L'eau*, dit-il, *est une Glace fondue.... la chaleur change un corps solide en un corps fluïde* (*b*). Dans le Système de ces deux grands Philosophes c'est la chaleur, c'est le feu mis en mouvement qui fond la Glace. Les élémens du feu sont-ils moins actifs, moins subtils, moins pénétrans, que la Matière subtile de Mr. *de Mairan*? S'ils en ont toutes les propriétés, ou du moins, s'ils ont la vertu de dissoudre la Glace, de la convertir en eau, sans le secours d'aucun autre agent intermédiaire, toute autre Matière subtile devient ici inutile, il ne falloit donc pas la mettre en oeuvre.

Outre cette difficulté, il me semble entrevoir dans le Système de Mr. *de Mairan* une espèce de contradiction. Il attribue à sa Matière subtile deux effets opposés. D'un côté il fait dépendre la cohésion des parties, la dureté des corps, de cette Matière, qui en lie *les plus petits amas* dont ils sont composés, en pénétrant dans tous leurs pores (*c*); & de l'autre, il enseigne constamment que cette même Matière subtile, introduite dans des corps durs, les change en des corps liquides, qu'elle les dissout, qu'elle les dégèle, *en séparant les parties qui s'unissent par leurs surfaces, ou en débarassant celles qui s'entrelacent par leurs rameaux* (*d*). Là, les corps fluïdes sont rendus durs par l'action de la Matière subtile; ici, les corps durs deviennent fluïdes par l'action de cette même

(*a*) Voyez, ci-dessus pag. 145. (*b*) Ci-dessus pag. 146.
(*c*) Ci-dessus pag. 152. (*d*) Ci-dessus pag. 153.

me Matière. Cela n'eſt-il pas contradictoire?

J'ai dit ci-deſſus que Mr. *de Mairan* a donné à ſa Diſſertation *une forme ſyſtématique*, & que dans la crainte où il eſt que cela ne lui enlève des ſuffrages qui lui ſeroient précieux, il emploie une bonne partie de ſa Préface à faire voir qu'on a porté contre les Syſtêmes le préjugé au-delà de ſes juſtes bornes. Je rappelle ce trait d'autant plus volontiers, qu'il me fournit l'occaſion de répondre à un habile homme qui eſt dans les mêmes idées que Mr. *de Mairan*, & qui s'eſt plaint amèrement des éloges que nous avons donnés dans l'un de nos Extraits (*a*) à Mr. l'Abbé de *Condrillac*, qu'on dit être l'Auteur du *Traité des Syſtêmes*, & d'un autre Ouvrage fort eſtimé qui a pour titre, *Eſſai ſur l'origine des Connoiſſances humaines.*

Ces plaintes ſe trouvent dans une Lettre anonyme adreſſée à Mr. *Wetſtein*, qui a la direction de ce Journal. L'Auteur de cette Lettre nous eſt entièrement inconnu; mais à juger de ſes talens par ſa critique, il doit tenir un rang diſtingué parmi nos Philoſophes. „ J'ai lu, dit-il, l'Extrait „ du *Traité des Syſtêmes* dans plus d'un Jour„ nal. Scandaliſé des éloges qu'on y prodigue „ à l'Auteur, & à l'Ouvrage même, oſerois„ je, pour l'intérêt des Sciences & pour l'hon„ neur des Anciens & des Modernes, vous de„ mander une réviſion de ceux qui vous regar„ dent; ils partent de la plume d'un Savant du „ premier ordre, & n'en deviennent par-là que „ plus ſéduiſans & plus contagieux".

Ce

(*a*) Dans le Tome 44. pag. 122.

Ce début eſt ſuivi d'une très ſévère critique des ſentimens & des principes de l'Auteur du *Traité des Syſtêmes*. On voit d'un bout à l'autre que le Philoſophe anonyme eſt fâché, & même bien fâché contre Mr. l'Abbé, qu'il traite comme il croit qu'il doit être traité, c'eſt-à-dire très rudement. Il ne lui dit pas juſtement des injures, mais les reproches qu'il lui fait ſont ſi ſanglans, qu'ils ſont capables de démonter l'homme qui ſe poſſède le mieux. Quoi de plus humiliant que ces traits? Le Journaliſte ayant donné quelques éloges à l'Auteur du *Traité*, l'Anonyme ſe recrie hautement là-deſſus en ces termes: *Et moi je dis que l'Auteur de cet Ouvrage deſtitué de Logique, comme il l'eſt, ne ſauroit rien être de tout cela.* Il me ſemble cependant que du-moins on peut être *modéré* & *grand amateur de la vérité*, ſans poſſéder la Logique. „ Mettez à l'alembic, dit ailleurs „ notre Cenſeur, tout le verbiage de l'Auteur, „ vous ne trouverez dans le récipient autre choſe „ que ce pitoyable raiſonnement: *il n'exiſte aucun Syſtême abſolument parfait, donc il n'exiſte aucun Syſtême utile.*

La cenſure la plus terraſſante tombe ſur ces paroles de l'Abbé: „ On ne ſe conduit ſi ſurement „ dans les opérations arithmétiques, que parce „ qu'ayant des idées exactes des Nombres, on „ peut remonter juſqu'aux Unités ſimples, qui „ en ſont les élémens, & ſuivre la génération de „ chaque nombre en particulier". Sur cela l'Anonyme, animé d'un zèle ardent pour la défenſe de ſa cauſe, le prend d'un ton fort haut, & fait à ſon Antagoniſte cette ſèche réponſe: *Je vois dans cette phraſe, contradiction, erreur, & galimathias.*

Il

Il faut l'avouer, ſi le Cenſeur a raiſon, voilà le *Traité des Syſtêmes* au rang des plus pitoyables productions, & ſon Auteur ne mérite en effet aucun des éloges qu'on prétend lui avoir été prodigués. Dans cette ſuppoſition, on ne ſauroit donner à cet infortuné deſtructeur des Syſtêmes, de meilleur conſeil que celui-ci,

Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laiſſer la ſcience aux Docteurs de la ville.

Mais ce différend n'eſt point encore terminé. La cauſe de l'Abbé n'eſt rien moins que deſeſpérée; & s'il faut la plaider devant le tribunal de nos plus illuſtres Philoſophes modernes, j'oſe lui répondre de la pluralité des ſuffrages en ſa faveur. Je ſuppoſe cependant qu'on renferme la queſtion dans ſes juſtes bornes. Le grand but de l'Abbé *de Condrillac* eſt, ce me ſemble, de faire voir l'inutilité de ces Syſtêmes douteux, chimériques, pernicieux même à l'avancement des Sciences; de ces Syſtêmes conſtamment deſavoués par la Nature, & qui ne ſont fondés ni ſur l'expérience ni ſur des vérités de fait; de ces Syſtêmes remplis d'extravagances Philoſophiques, & qui au lieu de conduire ceux qui les ſuivent au ſanctuaire de la Vérité, les font tomber, ſans qu'ils s'en apperçoivent, dans les plus grandes erreurs. Tels ſont principalement les Syſtêmes que cet Abbé a entrepris de détruire. Son Cenſeur, qui ſemble avoir perdu de vue l'état de la queſtion, l'attaque ſur quelques faux raiſonnemens, lui reproche d'être lui-même tombé dans l'erreur, & d'avoir ſouvent tablé ſur de faux principes.

Je veux que l'Abbé ait pouſſé les choſes à l'excès, je veux même qu'il ſe ſoit lourdement trom-

pé

pé pour s'être trop laissé prévenir contre les Systêmes, la thèse qu'il soutient en est-elle pour cela moins bonne, & celle qu'il combat en est-elle moins mauvaise? Du reste les éloges que nous lui avons donnés, ne regardent que le plan général de l'Ouvrage, & nullement ce qui n'en est que l'accessoire. Si nous nous sommes trompés dans le jugement que nous avons porté, & des talens de l'Auteur, & du mérite de sa production, nous n'avons été que l'écho du Public; puisque, de l'aveu même de son Censeur, ces mêmes *éloges lui ont été prodigués dans plus d'un Journal.* Certainement Messieurs les Journalistes ne se sont pas donné le mot pour louer un Savant qui peut-être leur est autant inconnu qu'à nous. Il seroit à souhaiter que l'Auteur du *Traité des Systêmes* nous indiquât par quelle voie nous pourrions lui communiquer la critique de son Ouvrage, laquelle mérite de sa part quelque attention; personne n'est plus intéressé que lui à l'examiner sérieusement. Ces deux Adversaires sont dignes l'un de l'autre, & ce n'est point à nous à terminer leur différend: *Non nostrûm inter vos tantas componere lites.*

ARTICLE IX.

SUITE *de* L'HISTOIRE *des* PAPES *de Mr.* BOWER. III. Extrait.

Alexandre. URBAIN. *Seizième Evêque de Rome.* An de Christ 223.

TOut ce que les Anciens nous apprennent d'*Urbain*, c'est que pendant tout son Pontificat l'Etat & l'Eglise jouirent d'une profonde

paix sous *Alexandre*; qu'il siégea environ 7 ans, & mourut vers le milieu de l'an 230 (*a*). On raconte de lui des choses merveilleuses dans ses Actes, & dans ceux de *Ste. Cécile* (*b*); mais ce qui découvre la fausseté de ces Actes, c'est qu'*Alexandre* y est représenté comme un implacable & cruel persécuteur, & comme auteur de la mort d'*Urbain* même, que *Rome* met par conséquent au nombre de ses Martyrs. Le corps de ce Pontife est honoré dans une Abbaye de son nom au Diocèse de *Châlons sur Marne*, & dans l'Eglise de *Ste. Cécile* à *Rome* (*c*).

Alexandre. PONTIANUS. *Maximinus:*

Dix-septième Evêque de Rome.

An de Christ 230.

Pontianus succéda à *Urbain* en 230. & selon le Pontifical de *Bucherius* (*d*) il gouverna 5 ans 2 mois

(*a*) Euseb. l. 6. c. 26. (*b*) Boll. 25. Mayi & ped. Martyr.
(*c*) Frid. l. 1, c. 12. Boll. ubi sup.
(*d*) *Bucherius*, Jésuite, publia ce Pontifical en 1633. avec le Cycle Paschal de *Victorius*. C'est un catalogue des Evêques de *Rome* depuis la fondation de son Evêché, jusqu'au tems de *Liberius*, élu en 352. Comme on n'y voit point le nom de ce Pape, on le croit écrit de son vivant. Il est fort inexact avant *Pontianus*. Si nous en croyons *Bucherius*, on n'y trouve point *Anicet*, *Eleuthère* & *Zephyrinus*. *Bollandus*, autre Jésuite, assure au contraire que ces trois noms s'y trouvent. F. *Pagi*, Dominicain, accuse *Bollandus* d'avoir interpolé le Manuscrit, d'en avoir rempli les vuides, & de l'avoir corrigé à sa fantaisie; mais il ne dit pas qu'il ait confronté l'Original avec la copie de cet Editeur. D'un autre côté *Bollandus* se plaint du peu de cas que *Bucherius* a paru faire de ce monument inestimable, & il le suit dans toute sa Chronologie des Papes, prétendant que *Damase* l'avoit envoyé à *St. Jérôme*; mais il se fonde sur des lettres supposées de ces deux personnages, qui sont visiblement supposées. Quoi qu'il en soit, *St. Jérôme* n'y a pas eu d'égard, puisque dans son

mois & 7 jours, c'eſt-à-dire depuis le 22. Juillet 230. juſqu'au 28. Septembre 235. La ſeconde année de ſon Pontificat, le fameux *Origène* fut dépoſé & excommunié par *Démétrius* Evêque d'*Alexandrie*; la ſentence fut approuvée de la plupart des Evêques, en particulier par celui de *Rome*, à la tête de ſon Clergé (*a*). Avec ce Pontife expira la paix de l'Egliſe; car *Alexandre* ayant été aſſaſſiné en Mai 235. *Maximin* ſon ſucceſſeur commença à perſécuter cruellement les *Chrétiens*, en haine de ce Prince qui les avoit protégés, ſurtout les Evêques (*b*). *Pontianus*, entre autres, fut banni de *Rome* dans l'Ile de *Sardaigne*

ſon Traité *des Hommes illuſtres*, c. 15. écrit après la mort de *Damaſe*, il place *Clément* à la ſuite d'*Anaclet*, quoique ce *Pontifical* place *Anaclet* après *Clément*. Mais depuis *Pontianus* juſqu'à la fin il eſt aſſez exact, il l'eſt même plus qu'aucun autre Ouvrage de ce genre qui ſoit parvenu juſqu'à nous; ce qui fait que dans cet intervalle on l'a préféré pour cette Hiſtoire, ayant fait uſage, pour les tems avant *Pontianus*, d'*Euſèbe*, lorſqu'on a cru qu'il ne s'étoit pas trompé. On a mieux aimé ſuivre les traces de cet ancien & fameux Ecrivain, que de s'ouvrir, avec *Pearſon*, *Dodwel*, & *Pagi*, des routes nouvelles beaucoup plus embarraſſantes, & peut-être plus incertaines; témoin le premier, qui eſt réduit à ſuivre *Eutyche* d'*Alexandrie*, Auteur du dixième ſiècle.

On trouvoit à la ſuite de ce Pontifical dans le même Manuſcrit trois autres petites Pièces: 1. Une liſte des Conſuls depuis l'an 205. juſqu'en l'an 354. avec les épactes, années biſſextiles, & le jour de la ſemaine par où chaque année avoit commencé; tout eſt fort exact, excepté les épactes. 2. Une autre liſte des Conſuls & des Gouverneurs de *Rome*, depuis 254. juſqu'en 354. 3. Une courte nécrologie des Evêques de *Rome*, avec la date de leur mort & le lieu de leur ſépulture. Ces Pièces, auſſi-bien que le Pontifical, finiſſent en 354. d'où l'on ſuppoſe qu'elles furent compoſées cette année-là. Norris Faſt. Conſular. pag. 23.

(*a*) Ruff. in Hiſt. l. 2. p. 229. (*b*) Oroſ. l. 7. c. 19.

gne (*a*), où il mourut, on ne ſait pas bien comment, le 28. Septembre de la même année (*b*).

Maximinus. ANTERUS. *Gordien.*

Dix-huitième Evêque de Rome.

An de Chriſt 235.

Anterus, ſucceſſeur de *Pontianus*, ne ſiégea qu'un mois & dix jours, & mourut le 3. Janvier 236. Quelques Ecrivains modernes (*c*) placent entre ces deux Pontifes un certain *Cyriacus*; mais ils ſe fondent ſur les Actes fabuleux de *Ste. Urſule*, contre *Euſèbe*, *Optat*, *St. Auguſtin*, & *Nicéphore* (*d*), qui tous diſent que *Pontianus* fut remplacé immédiatement par *Anterus*. La brièveté de ſon Pontificat & la cruelle perſécution de *Maximinus*, donnent lieu de croire qu'il a ſouffert le martyre (*e*).

Maximinus, *Gordien.* FABIANUS *Philippe Decius.*

Dix-neuvième Evêque *de* Rome.

An de Chriſt 236.

Fabianus appellé *Fabius* par les *Grecs*, & *Flavianus* par *Eutyche*, dans ſa Chronique d'*Alexandrie* (*f*), fut miraculeuſement élu pour ſuccéder à *Anterus*. Car *Euſèbe* raconte que le Peuple & le Clergé étant aſſemblés pour procéder à l'élection, une Colombe apparut à l'improviſte, & ſe poſa ſur la tête de *Fabianus*, à qui on ne penſoit point, n'étant que ſimple laïque, & demeurant

(*a*) Hallo vita Origen. p. 20. (*b*) Boll. t. 1. pag 25.
(*c*) Boll. Pont. p. 28-32.
(*d*) Euſeb. l. 6. c. 2. Optat. contr. Par. l. 2. Aug. Ep. 75. Nicephor. chron.
(*e*) St. Jérôme & Bède lui donnent le titre de Martyr. Voy. Flor. p. 995-997. (*f*) Chron. Al. pag. 630.

rant à la campagne, d'où il ne faiſoit que d'arriver. A ce prodige ils s'écrièrent tous d'une voix, *Fabianus eſt notre Evêque*, & auſſitôt ils le placèrent ſur le Trône Epiſcopal (*a*). De-là l'opinion moderne, que le St. Eſprit choiſit les Papes, & que les Hommes n'y ont aucune part. „ Ce qu „ arriva à l'Election de *St. Fabianus* (*dit le Car-* „ *dinal Cuſani*) arrive à l'élection de tous les au- „ tres Papes. Il eſt vrai que nous ne voyons pas „ le St. Eſprit des yeux du corps; mais ſi nous „ ne ſommes pas tout-à-fait aveugles, nous pou- „ vons & nous devons le voir des yeux de l'ame. „ Envain donc toutes vos brigues, ô illuſtres E- „ lecteurs! celui ſur la tête duquel il plaît à la cé- „ leſte Colombe de ſe repoſer, ſera choiſi malgré „ vos oppoſitions (*b*)". Mais peut-on ſans blaſphême attribuer au St. Eſprit le choix de ces monſtres d'iniquité, que nous verrons, dans la ſuite de cette Hiſtoire, placés ſur le Siège Papal, par les plus abominables intrigues?

Pour *Fabianus*, il ſe montra digne du poſte où on l'avoit élevé; car *St. Cyprien*, Evêque de *Carthage*, dans ſa réponſe au Clergé de *Rome*, qui lui avoient communiqué la mort de ſon Evêque, l'appelle un *excellent homme*; & il ajoûte que *la gloire de ſa mort avoit répondu à la pureté, à la ſainteté, & à l'intégrité de ſa vie* (*c*). Le Pontifical de *Bucherius* nous aprend qu'il établit ſept Diacres ſur les ſept quartiers dans leſquels *Rome* étoit alors diviſée (*d*), pour avoir ſoin des Pauvres, dit *Baronius* (*e*). En d'autres

(*a*) Euſeb. l. 6. c. 29.
(*b*) Card. Cuſ. de meth. conſiſtorii c. 7. p. 85.
(*c*) Cyp. Ep. 4. & 31. (*d*) Buch. cycl. 271.
(*e*) Bar. ad ann. 112. n. 9.

tres Pontificaux plus modernes, on lit qu'il établit auſſi ſept Soudiacres pour avoir inſpection ſur les ſept Notaires établis par *Clément*, comme on le ſuppoſe, pour recueillir les actions & les paroles des Martyrs. Il eſt certain que du tems de *Corneille*, ſucceſſeur de *Fabianus*, l'Egliſe de *Rome* avoit ſept Diacres, auxquels *St. Cyprien* recommande la dernière exactitude à marquer le jour de la mort de chaque Martyr (*a*). Il étoit aiſé de recueillir leurs diſcours, vu que l'art d'écrire en chifres étoit connu, au rapport d'*Euſèbe*, qui en attribue l'invention à un Affranchi de *Cicéron*, nommé *Tiron* (*b*). *Dion* en fait honneur à *Mécène*, qui ordonna à ſon Affranchi *Aquila* d'en faire part à tous ceux qui voudroient l'apprendre (*c*). *Martial* dit que par le moyen de cet art la main devançoit la parole (*d*).

Baronius & *Bollandus* attribuent à *Fabianus* la converſion de l'Empereur *Philippe* & de ſon fils; ils ajoûtent, ſur la foi des Actes de *Pontius* martyr, qu'il renverſa le grand Temple des *Romains*, briſa leurs Idoles, & convertit la Ville. C'eſt dommage qu'*Euſèbe* & tous les Anciens ayent paſſé ſous ſilence ces exploits mémorables, ou plutôt fabuleux. *Philippe* ayant été tué dans une émeute de Soldats, à *Vérone*, vers la fin de l'an 249, *Decius* qui lui ſuccéda, commença ſon règne par la plus affreuſe perſécution qui eût encore affligé l'Egliſe; *Fabianus* fut une des premières victimes de ſa fureur; il fut mis à mort le 20. Janvier 250, après avoir ſiégé 14. ans, 1 mois, & 10 jours (*e*).

La

(*a*) Cypr Ep 37. Pears. poſth. p. 30. (*b*) Euſeb. in Chron.
(*c*) Dio. Olymp. 193. an. 4. (*d*) Mart. l. 14. Ep. 208.
(*e*) Bucher. cycl. p. 262.

La persécution fut cause que la mort de ce Pontife fut suivie d'une vacance de seize mois, pendant laquelle l'Eglise fut gouvernée par le Clergé; & ceux qui le composoient ayant appris que *S. Cyprien*, Evêque de *Carthage*, avoit été obligé de s'enfuir pour mettre sa vie en sureté, ils écrivirent à son Clergé pour l'exhorter à suivre leur exemple (*a*). Il y eut à cette occasion plusieurs excellentes lettres écrites de part & d'autre, principalement sur la manière dont ils se conduiroient à l'égard des Relaps, tant ceux qui avoient obtenu des sauf-conduits des Magistrats *Payens*, & qu'on appelloit *Libellatici*, que ceux qui avoient sacrifié aux Idoles, & qui s'appelloient *Sacrificati*. Dans une de ces lettres, le Clergé *Romain* dit, qu'après avoir mûrement considéré ce point important, tant avec les Evêques voisins, qu'avec ceux des Provinces éloignées réfugiés à *Rome*, ils étoient d'avis qu'on reçût dans la communion de l'Eglise ceux des Relaps qui, se trouvant à l'article de la mort, donneroient des marques d'une sincère repentance; mais qu'à l'égard des autres, il falloit différer jusqu'après l'élection d'un nouvel Evêque; qu'alors, de concert avec lui & d'autres Evêques, avec les Prêtres, les Diacres, les Confesseurs & les Laïques qui auroient persévéré, ils examineroient le cas; ils ajoûtent qu'un crime commis par plusieurs, ne devoit pas être jugé par un seul, & qu'un Decret ne pouvoit être obligatoire sans le concours & l'approbation de plusieurs (*b*). Pouvoient-ils desavouer l'infaillibilité du Pape leur Evêque en termes plus formels? Auroient-ils pu s'exprimer de la

(*a*) Cypr. ep. 3. (*b*) Cyp. Ep. 31.

la sorte, s'ils eussent cru son jugement infaillible ?
Decius CORNEILLE *Gallus.*

Vingtième Evêque de Rome.
An de Christ 251.

Après une vacance de seize mois, *Corneille*, Prêtre de l'Eglise de *Rome*, fut enfin élu (*a*), selon l'opinion la plus probable, le 4. Janvier 251 (*b*). C'étoit, selon *St. Cyprien*, un homme d'un excellent caractère, paisible, modeste, intègre, doué des plus éminentes vertus, & par cela même bien digne de son élevation. Il n'avoit été fait Prêtre qu'après avoir passé par les degrés inférieurs, selon la Discipline de l'Eglise; & bien loin d'avoir brigué la Dignité Episcopale, il falut user de violence, en quelque sorte, pour la lui faire accepter. Il fut ordonné Evêque par quelques-uns des Collègues de *St. Cyprien*, qui se trouvoient alors à *Rome*, & qui se conformèrent au jugement du Peuple & du Clergé (*c*). *Decius* vivoit encore; il avoit déclaré qu'il souffriroit plutôt un compétiteur à l'égard du Trône, qu'un Evêque de *Rome*: il est donc vraisemblable que les *Chrétiens* profitèrent, pour faire leur élection, du répit que leur procura *Julius Valens*, qui cette même année-là se révolta & se fit proclamer Empereur (*d*).

Quoique *Corneille* eût été élu unanimement, *Novatien*, Prêtre de l'Eglise de *Rome* qui aspiroit à la même Dignité, ne voulut pas le reconnoître, & ayant mis dans ses intérêts une grande partie du Peuple, cinq Prêtres & quelques Confes-

(*a*) Euseb. Chron. & lib. 6. c. 33. Opt. l. 2. Aug. Ep. 165.
(*b*) Pears. Cypr. an. pag. 29. n. 6. (*c*) Cyp. 52.
(*d*) Id. ib. Aurel. Vict.

feſſeurs, il écrivit en leur nom & au ſien à *St. Cyprien*, & ſans-doute à d'autres Evêques, des lettres où il accuſoit *Corneille* de crimes très-graves, en particulier, d'avoir ſollicité un ſauf-conduit des Magiſtrats *Payens*, ce qui le mettoit au nombre des *Libellatici*, qui étoient exclus des Charges & des Dignités Eccléſiaſtiques. *St. Cyprien* reçut en même tems cette lettre, & celle que *Corneille* lui écrivoit pour lui notifier ſon élection; il fit lire celle-ci dans une Aſſemblée publique, & ſupprima l'autre comme un libelle ſcandaleux (*a*). Cependant, pour ſe mettre à couvert des calomnies de *Novatien*, il convoqua en Concile tous les Evêques de la Province, leſquels apprenant le ſchiſme de *Rome*, réſolurent d'y envoyer deux d'entre eux, *Caldonius* & *Fortunat*, pour s'informer de la manière dont l'élection s'étoit paſſée, avec des lettres au Clergé *Romain* & aux Evêques qui avoient aſſiſté à l'ordination de *Corneille*. Dès que ces lettres leur furent parvenues, ils y répondirent, en aſſurant leurs Frères que *Corneille* avoit été légitimement élu, & que perſonne ne le méritoit mieux que lui, vu ſa grande piété & ſa vie exemplaire. Les Députés confirmèrent ce témoignage à leur retour, ſecondés par deux autres Evêques d'*Afrique*, *Stephanius* & *Pompeius*, qui avoient aſſiſté à l'ordination de *Corneille*; deſorte qu'elle fut reconnue dans toute l'*Afrique* (*b*).

Les Evêques d'*Afrique* n'eurent pas plutôt reconnu *Corneille*, qu'ils lui firent part de leurs réſolutions touchant les Relaps. C'étoit en ſubſtance

(*a*) Cypr. Ep. 42. (*b*) Id. Ep. 41. 42. 45.

ce, de ne pas abandonner au déſeſpoir ceux qui avoient eu le malheur de ſuccomber à la fureur de la perſécution, mais de les réadmettre à la communion de l'Egliſe, moyennant une ſincère repentance, & une pénitence proportionnée à leurs crimes; qu'ainſi on exigeroit moins des *Libellatici*, que des *Sacrificati* ou *Thurificati*; mais que ſi les uns ou les autres ſe trouvoient en danger de mort avant le tems de leur pénitence expiré, on leur feroit grace du reſte (*a*); qu'on en agiroit de-même à l'égard des Evêques, excepté que, déchus de leur dignité, ils ne ſeroient réadmis qu'en qualité de Laïques (*b*). A la réception de ces Decrets, *Corneille* ne s'aſſit point dans la chaire de *S. Pierre* pour prononcer d'un air de ſuffiſance ſur leur validité ou ſur leur défectuoſité: cette conduite arbitraire n'eût pas plû au Clergé d'*Afrique*, ni même à celui de *Rome*, qui venoit de déclarer qu'*un Decret ne pouvoit obliger ſans le conſentement & l'approbation de pluſieurs*; mais il aſſembla un Concile, auquel *Euſèbe* donne l'épithète de *grand* (*c*), compoſé de ſoixante Evêques, & d'un grand nombre de Prêtres & Diacres, & de Laïques, qui y étoient admis dans ces tems-là (*d*). Cette vénérable Aſſemblée examina & approuva les Decrets du Concile d'*Afrique*, & les envoya enſuite aux autres Evêques, qui en firent de-même, juſqu'à ce que toute l'Egliſe ſes eût reçus (*e*).

Novatien aſſiſta au Concile de *Rome*; & comme il ſoutenoit avec opiniâtreté, contre toute l'Aſſemblée, qu'on ne devoit admettre les *Tombés* ſous

(*a*) Cypr. Ep. 52. 54. (*b*) Id. 58. (*c*) Euſeb. l. 6. c. 43.
(*d*) Pacian. Ep. 3. (*e*) Euſeb. l. 6. c. 24.

ſous aucune condition, & qu'il falloit les laiſſer à la Juſtice Divine, on l'excommunia lui-même (*a*). Provoqué par cette ſentence, il prêta volontiers l'oreille aux inſinuations de *Novat*, Prêtre de *Carthage* nouvellement réfugié à *Rome*, pour parer l'excommunication dont il étoit menacé par *St. Cyprien* & par les autres Evêques, à cauſe de ſa doctrine ſcandaleuſe & de ſes mœurs corrompues (*b*). *Pacien* le peint des plus noires couleurs. „ Il dépouilloit, dit-il, les Orphelins, pil„ loit les Veuves, & s'approprioit l'argent des „ Pauvres; il chaſſa ſon Père de chez lui, le laiſſa „ mourir de faim dans les rues, & ne voulut pas „ même prendre la peine de l'enterrer; & d'un „ coup de pied il fit avorter ſa femme", d'où *Pacien* l'appelle traître, aſſaſſin, le meurtrier de ſon Père & de ſon Enfant (*c*). Plein de vanité, ſans principes, il ſe rangeoit indifféremment du parti de ceux qu'il croyoit les plus propres à favoriſer ſon élevation. A *Carthage*, pour ſe concilier la faveur de *Feliciſſimus*, il ſoutenoit qu'on devoit admettre à la communion de l'Egliſe, non ſeulement les *Tombés*, mais encore les Criminels de toute eſpèce, ſans la moindre ſatisfaction. A *Rome*, pour s'attirer les bonnes graces de *Novat*, il vouloit les exclure tous, quelque pénitence qu'ils offriſſent defaire, quelque ſincère que fût leur repentance (*d*). Sous prétexte d'une ſainteté extraordinaire, & d'une grande ſévérité, il s'attira un grand nombre de Sectateurs, parmi leſquels il y avoit quelques Confeſſeurs nouvellement dé-

(*a*) Theodoret. Hæres. fab. l. 3 c. 3.
(*b*) Pacian. Ep. 3. Hier. vir. ill. c. 70. Cypr. ep. 49.
(*c*) Pacian. Ep. 2 & 3. (*d*) Cypr. Ep. 40. 49.

délivrés de prison, de qui il surprit des lettres adressées à *Novatien*, où ils consentoient à son ordination. En vertu de ces lettres *Novatien* fut élu à *Rome*, ou dans un Village voisin (*a*), par trois Evêques apostés par *Novat*, dont ils ignoroient les vues. Le nouvel Evêque fut mis d'abord par ceux de son parti en opposition à *Corneille*, qu'ils accusoient de relâcher la Discipline de l'Eglise, & de converser avec les *Relaps*, en particulier avec un certain *Trophime*. Vaine & fausse accusation, dit *St. Cyprien*. *Trophime* étoit des *Thurificati*, c'est-à-dire, de ceux qui avoient offert de l'encens aux Idoles; il avoit même, Evêque ou du-moins Prêtre, entraîné son troupeau avec lui, mais il avoit fait pénitence de sa faute, & il avoit ramené son troupeau (*b*). Et pour les autres, c'étoit à-la-vérité des gens qui n'avoient pas accompli le tems de la pénitence qui leur avoit été enjointe, mais qui en avoient été dispensés, ayant été crus à l'article de la mort (*c*). *Novatien* ayant séduit à *Rome* beaucoup de gens qui affectoient le titre de parti pur & sans tache (*Cathari*) écrivit en leur nom & au sien aux autres Eglises, pour leur notifier son ordination, & les exhorter à n'avoir aucun commerce avec les *Tombés*, sous quelque condition que ce pût être, se plaignant amèrement de la scandaleuse condescendance de *Corneille* (*d*). Celui-ci de son côté écrivit aux Evêques pour les informer de ce qui s'étoit passé à *Rome*, surtout de l'ordination irrégulière de *Novatien*. Cependant les lettres de *Nova-*

(*a*) Euseb. l. 6. c. 43. Theodoret. l. 3. c. 5.
(*b*) Cypr. Ep. 54. (*c*) Id. ibid.
(*d*) Euseb. l. 6. c. 45. Socrat. l. 4. c. 28. Hier. vir. ill. c. 69.

vatien ſignées par pluſieurs Confeſſeurs, firent beaucoup d'impreſſion ſur *Antonianus* un des Evêques d'*Afrique*, & ſur *Fabius* Evêque d'*Antioche* (*a*), & lui gagnèrent tout-à-fait *Marcianus* Evêque d'*Arles* (*b*). Tous les autres, ſans en excepter un ſeul, ſe déclarèrent pour *Corneille*, nommément *St. Cyprien* & ceux de ſon reſſort, qui ſans autre examen, étant aſſemblés en Concile, excommunièrent *Novatien* & ſes Députés (*c*), étant bien certains que l'élection de *Corneille* étoit légitime. Ces excommuniés ne laiſſèrent pas, à la faveur des Confeſſeurs qu'ils avoient dans leur parti, de faire quelques proſélytes, d'endroit en endroit (*d*). Là-deſſus *St. Cyprien* écrivit d'une manière fort preſſante à ces Confeſſeurs, auſſi-bien que *Denis* Evêque d'*Alexandrie*, pour leur repréſenter le tort qu'ils avoient, & les exhorter à abandonner le parti de *Novatien* (*e*); ce qu'ils firent dans la ſuite, après que *Novat* eut quité *Rome*. Voici comme la choſe arriva.

Novatien ayant appris que ſes Députés avoient été maltraités, réſolut d'en envoyer d'autres plus reſpectables, & plus capables, ſelon lui, d'avancer ſes projets (*f*). Il choiſit *Nicoſtrate*, *Novat*, *Evariſte*, *Primus*, & *Dionyſius*. L'Hiſtoire ne nous apprend rien des deux derniers; on a déjà parlé de *Novat*; pour *Evariſte* & *Nicoſtrate*, le premier étoit Evêque, peut-être un de ceux qui avoient ordonné *Novatien*; le ſecond étoit Diacre de l'Egliſe de *Rome* (*g*), & avoit ſouffert la pri-

(*a*) Cypr. Ep. 52. Euſeb. l. 6. c. 44. (*b*) Cypr. Ep. 67.
(*c*) Id. ibid. (*d*) Id. Ep. 47. 79.
(*e*) Id. Ep. 44. Euſeb. l. 6. c. 46. (*f*) Cypr. Ep. 48.
(*g*) Id. ep. 49.

prison pour la Foi avec les deux Prêtres *Moïse* & *Maxime*, ce qui leur donnoit le titre de Confesseurs (*a*). *St. Cyprien* croit que ces trois sont auteurs de l'excellente lettre que les Confesseurs de *Rome* écrivirent à ceux de *Carthage* (*b*). *Nicostrate* fut aussi un des Confesseurs qui écrivirent à *St Cyprien* lui-même, comme on le voit par le titre de cette admirable lettre, conçu en ces termes : *Les Prêtres Moïse & Maxime, les Diacres Nicostrate & Ruffin, & les autres Confesseurs qui sont avec eux, au Pape Cyprien* (*c*). Remarquons en passant que le titre de *Pape*, qui signifie *Père*, étoit anciennement commun à tous les Evêques, & que *Gregoire* VII. l'a restreint par un Decret aux seuls Evêques de *Rome*. Pour revenir à *Nicostrate*, c'étoit, selon le témoignage de *St. Cyprien* & de *Corneille*, un homme tout-à-fait indigne de la société des autres ; car il avoit dissipé l'argent de l'Eglise dont il étoit dépositaire, attrapé celui des Veuves & des Orphelins, & trompé une Dame qui lui avoit confié le ménagement de ses affaires (*d*).

Les nouveaux Députés de *Novatien*, bien loin d'être mieux reçus que les premiers, furent traités par *St. Cyprien* & par les autres Evêques, de Boute-feux & d'Apostats (*e*). Cependant ils eurent l'audace de faire ordonner Evêque *Nicostrate* & quelques autres de leur parti, & de les nommer aux Evêchés *Catholiques*, ce qui causa beaucoup de

(*a*) Bucher. pag. 271.
(*b*) Cypr. Ep. 21. (*c*) Id. Ep. 26.
(*d*) S. Cypr. Ep. 48-49.
(*e*) Corneille avoit prévenu S. Cyprien sur leur commission & leurs mœurs, par *Augendus* Confesseur, *Nicephore* Acolyte. S. Cypr. Ep. 48. 49.

de confusion ; mais *St. Cyprien* & les autres Evêques y remédièrent d'abord par le moyen de listes exactes de tous les Evêques de la Province, qui furent départies à chacun d'eux (*a*).

Le départ de *Novat* fit cesser la tempête que sa présence soutenoit ; il n'eut pas plutôt quitté *Rome*, que les Confesseurs qu'il avoit séduits, savoir *Maxime*, *Urbain*, *Sidonius* & *Macaire*, firent connoître à *Corneille* l'ardent désir qu'ils avoient d'abandonner son parti, & de rentrer dans la communion de l'Eglise. *Corneille* s'étant assuré de la pureté de leurs intentions, assembla son Clergé, pour délibérer sur ce qu'il falloit faire. Outre le Clergé *Romain*, il se trouva à cette Assemblée cinq Evêques étrangers, qui étoient venus à *Rome* d'eux-mêmes, ou que *Corneille* y avoit appellés exprès. Dès que l'Assemblée fut formée, les Confesseurs s'y présentèrent fondant en larmes, & priant qu'on oubliât leur conduite criminelle ; mais le Concile ne voulut rien décider sur une affaire aussi délicate sans le concours du Peuple. Ceux-ci, en étant avertis, accoururent au-devant de leurs frères, &, au-lieu de les reprimander, les embrassèrent avec des larmes de joie, indiquant assez par-là leur intention au Concile, avec l'aprobation duquel *Corneille* les obligea à le reconnoître pour le seul Evêque de *Rome*, & à renoncer aux erreurs de *Novatien*, & les réadmit à la communion de l'Eglise, sans autre satisfaction (*b*). *Corneille* fit aussitôt part de cette bonne nouvelle à *St. Cyprien*, par des lettres dont il chargea *Nicéphore Acolyte*, qui lui en apporta la réponse, où St.

(*a*) Id. Ep. 55. (*b*) Id. Ep. 46. Euseb. l. 6. c. 43.

St. Cyprien témoigne l'extrême satisfaction que le retour de ces Confesseurs avoit causée dans toute l'*Afrique* (*a*). Ils écrivirent eux-mêmes à *St. Cyprien*, qui leur répondit sur le champ, & vraisemblablement aux principaux Evêques de la *Chrétienté*, puisqu'ils reçurent deux lettres de *Denis* Evêque d'*Alexandrie* (*b*). *Novatien* voyant son parti s'affoiblir journellement par la défection d'un grand nombre, s'avisa pour s'attacher le reste par les liens les plus sacrés, de les faire jurer, en leur administrant l'Eucharistie, *par le corps & le sang de notre Seigneur Jésus-Christ*, qu'ils lui demeureroient fidèles & ne retourneroient jamais à *Corneille* (*c*).

Pendant que l'Eglise de *Rome* étoit déchirée par le schisme de *Novatien*, celle de *Carthage* l'étoit tout-de-même par celui de *Felicissimus*. Et comme le premier, étant excommunié par *Corneille*, s'étoit adressé à *St. Cyprien*, le second étant excommunié par *St. Cyprien*, s'adressa à *Corneille*. Quoique la doctrine de *Felicissimus* fût opposée à celle de *Novatien*, elle n'en étoit pas moins contraire à la Foi & à la Discipline de l'Eglise *Catholique*; ainsi *Corneille* le rejetta d'abord avec fermeté, mais ensuite il s'adoucit, & il se seroit laissé gagner, si *St. Cyprien* ne l'eût pas soutenu. Car le parti de *Felicissimus* ayant, à l'imitation de *Novatien*, nommé un des leurs (*Fortunat*) à l'Evêché de *Carthage*, *Felicissimus* prit sur lui de présenter à *Corneille* les lettres de ce nouvel Evêque, accompagné, dit *St. Cyprien*, d'u-

(*a*) S. Cypr. Ep. 46. 47. 50.
(*b*) Id. Ep. 51. Euseb. l. 6. c. 43. (*c*) Id. ib.

d'une troupe de gens séditieux & pervers (*a*). *Corneille* les rejetta d'abord résolument, & sur le champ il informa *St. Cyprien* de ce qui s'étoit passé. Mais *Felicissimus* ayant menacé *Corneille*, s'il ne vouloit pas recevoir les lettres, de les lire en public & de découvrir bien des choses scandaleuses, il prit l'épouvante, & il découvrit sa foiblesse à *St. Cyprien*. Celui-ci lui écrivit en réponse une excellente lettre, qui lui inspira du courage & de la fermeté (*b*).

Cependant *Decius* ayant été tué, *Gallus* son Successeur renouvella la persécution avec une fureur inouïe. L'Empire *Romain* étoit alors affligé de la peste: *Gallus*, pour appaiser les Dieux & arrêter ce fléau, fit publier un ordre, enjoignant à toute personne sans exception de faire des sacrifices: tous les *Chrétiens* qui n'obéirent pas à cet ordre, furent bannis ou mis à mort. *St. Cyprien* écrivit à l'occasion de cette peste son *Discours sur la Mortalité*, où il enseigne aux *Chrétiens* à mépriser les frayeurs de la mort, & fait voir combien peu raisonnables sont les larmes que nous répandons pour nos parens & nos amis. *Corneille* fut arrêté un des premiers, & fit une belle confession de sa foi; *St. Cyprien* lui écrivit pour l'en féliciter (*c*); on ne sait pas bien ce qu'il devint dans la suite: ses Actes, quoique reçus par *Bède*, *Adon*, *Anastase* & autres Auteurs peu accrédités, sont évidemment fabuleux. Le Pontifical de *Bucherius* porte qu'il fut banni à *Civittavecchia*, autrefois *Centumcellæ*, & qu'il y mourut de mort naturelle (*d*), *dormitionem accepit*, comme on pa-

(*a*) S. Cyp. Ep. 55. (*b*) Cypr. Ep. 55.
(*c*) Id. Ep. 57. (*d*) Bucher. p. 271.

parloit alors ; & ſi *St. Jérome* lui donne le titre de *Martyr* (*a*), c'eſt qu'on le donnoit anciennement à tous ceux qui mouroient en priſon. Tel fut probablement le ſort de *Corneille* : quoi qu'il en ſoit, il mourut le 14. de Septembre 252. ſelon l'opinion la plus probable, après un Pontificat de 15. mois & 10 jours. On ſuppoſe que ſon corps a été tranſporté de *Civitavecchia* au Cimetière de *Caliſte*, parce qu'on dit que *Léon* I. fit bâtir près de cette place une magnifique Egliſe en l'honneur de *Corneille* (*b*). On dit enfin que ce corps, après avoir été placé à *Capracoro* dans une Egliſe que le Pape *Adrien* y avoit fait bâtir (*c*), *Charlemagne* l'en tira pour le tranſporter en *France*. C'eſt ce que dit *Pamelius* d'après un abrégé de la vie de *St. Cyprien*, écrit comme il ſuppoſe par *Paulus Diaconus* (*d*).

L'Egliſe de *Rome* étoit très-floriſſante du tems de *Corneille* ; outre le Peuple qui étoit en grand nombre, elle étoit compoſée de 46 Prêtres, 7 Sousdiacres, 42 Acolytes, 52 Exorciſtes, Lecteurs & Portiers, & 1500 Veuves, ſans compter d'autres Pauvres qui étoient tous entretenus par la bénéficence des Fidèles (*e*). *St. Jérôme* le met au nombre des Auteurs Eccléſiaſtiques, à cau-

(*a*) Hieron. vita Paul. p. 237. (*b*) Flor. p. 828. 830.
(*c*) Anaſt. c. 46. p. 27.
(*d*) Ram. prol. in S. Cypr. p. 19. L'Abbaïe de *Compiegne* ſe vante d'avoir ſes reliques avec celles de *St. Cyprien*. Le Concile de *Rheims* tenu en 1049. ſous *Léon* IX. dit qu'elles furent tranſportées de *Compiegne* à *Rheims*. D'un autre côté *Aubertus de Mira* aſſure qu'en 860. les reliques de *St. Corneille* furent tranſportées de l'Abbaïe d'*Inde* près d'*Aix la Chapelle*, à celle de *Roſnay*, entre *Oudenarde* & *Tournai*, où l'on montre une Châſſe qui contient les os de *St. Corneille* & de *St. Cyprien*. Corneille cela qui pourra.
(*e*) Euſeb. l. 6. c. 43.

cause de quatre lettres qu'il écrivit à *Fabius* Evêque d'*Antioche*, qui sembloit goûter les principes de *Novatien*. Il en écrivit plusieurs autres, dont deux subsistent encore parmi celles de *St. Cyprien*, avec quelques fragmens de la quatrième. Mais pour la lettre à *Lupicinus* Evêque de *Vienne*, qu'on lui attribue, & qui se trouve dans les Archives de cette Eglise, elle est évidemment supposée (*a*).

Gallus, LUCIUS *Volusianus*.

Vingt-unième Evêque de Rome.

An de Christ 252.

Lucius ne fut pas plutôt nommé pour remplir la place de *Corneille*, qu'il fut arrêté & banni avec plusieurs autres, ce qui fit que *St. Cyprien* lui écrivit pour le féliciter tout à la fois sur sa promotion & sur son exil. Cette lettre n'est pas parvenue jusqu'à nous. Il fut rappellé peu de tems après. *St. Cyprien* lui écrivit une seconde lettre, que nous avons encore, pour lui marquer la joie que son rappel lui avoit causée, aussi-bien qu'à tous ses Collègues (*b*). Il revint à *Rome* durant le feu de la persécution, on ne sait pas bien pourquoi; peut-être, comme lui disoit *St. Cyprien* dans sa seconde lettre, pour être immolé en présence de son troupeau, & l'encourager par son exemple (*c*). En effet il mourut Martyr, n'ayant gouverné l'Eglise qu'environ cinq mois & quelques jours (*d*). Les Martyrologes portent qu'il fut décapité, mais les Anciens gardent le silence sur ce point. Il suffit qu'il soit mort en prison, pour

(*a*) Laun. Ger. 1. 4. c. 6. Pearson. Cyp. ann. p. 37. Erasm. Cypr. p. 417. (*b*) Cypr. Ep. 58.
(*c*) Id. ib. (*d*) Euseb. l. 7. c. 2.

être mis au rang des Martyrs dont *St. Cyprien* lui donne le titre (*a*). On suppose qu'en 1599. son corps fut découvert entier dans l'Eglise de *Ste Cécile* à *Rome*, quoique longtems auparavant l'Eglise de *Roskild* en *Zélande* prétendît d'en avoir la tête (*b*).

ETIENNE.

Vingt-deuxième Evêque de Rome.

An de Christ 253.

Etienne qui succéda à *Lucius* en 253. reçut peu après son élection une lettre de *Faustinus* Evêque de *Lyon*, pour lui faire savoir, au nom de tous ses Collègues les Evêques de *Gaule*, que *Marcian* Evêque d'*Arles*, ayant embrassé la doctrine de *Novatien*, refusoit la communion de l'Eglise aux *Tombés*, même à l'article de la mort. Il en écrivit en même tems à *St. Cyprien* (*c*), ne voulant pas en venir aux extrémités avec son Collègue, sans avoir consulté les autres Evêques, en particulier ceux de *Rome* & de *Carthage*, tous deux célèbres, l'un à cause de la dignité de son Siège, & l'autre à cause de son grand savoir & de son zèle. *Faustinus* ne trouva pas dans *Etienne* le secours qu'il en attendoit; il s'en plaignit à *St. Cyprien*, le priant d'animer les autres par son exemple (*d*), ce qu'il fit; car il écrivit sur le champ à *Etienne* de supporter les Evêques de *Gaule* contre *Marcian*, afin qu'ils pussent le déposer & en nommer un autre à sa place. On ne sait point l'issue de cette affaire: la réponse de *St. Cyprien* à *Faustinus* est perdue, & les Anciens n'en parlent point. On voit seulement par la lettre de *St. Cyprien*

(*a*) Cypr. Ep. 67. (*b*) Bolland 4. martii p. 301. 302.
(*c*) Cypr. Ep. 67. (*d*) Id. Ib.

prien à *Etienne*, qu'il ne doutoit pas que *Marcian* ne fût déposé (*a*).

Voilà une de ces circonstances sur lesquelles les Partisans du pouvoir du Pape fondent sa juridiction universelle; ils prétendent que *Faustinus* la reconnoît ici tacitement. Mais pourquoi s'adresse-t-il en même tems à l'Evêque de *Carthage*? Que peut-on raisonnablement conclure de son procédé en faveur de l'un, qu'on ne puisse conclure de-même en faveur de l'autre? La vérité est que les Evêques de *Gaule* ne demandoient que l'avis & le concours de ces deux Prélats, & non pas leur décision. *St. Cyprien* écrit à *Etienne* pour le presser, non de juger l'affaire, mais d'encourager le Peuple d'*Arles* & les Evêques de *Gaule* à déposer *Marcian*; preuve qu'il croyoit que le pouvoir de déposer les Evêques & de les remplacer, résidoit dans le Peuple & le Clergé, & non dans l'Evêque de *Rome* (*b*).

Pour revenir à *Etienne*, sa conduite téméraire eût enveloppé les Eglises d'*Espagne* dans d'éternelles calamités, sans l'intervention de *St. Cyprien* & des autres Evêques d'*Afrique*. Ceux d'*Espagne* avoient déposé deux de leurs Collègues, *Basilides* de *Léon* & *Astorga*, & *Martial* de *Mérida*, & leur avoient substitué *Sabinus* & *Felix*. Outre que les deux Evêques déposés étoient *Libellatici*, ils étoient encore coupables de bien d'autres crimes; on avoit procédé en forme contre *Martial*; mais *Basilides* avoit résigné volontai-

(*a*) Id. ib. On ne trouve point le nom de *Marcian* dans la liste des Evêques d'*Arles*, d'où quelques-uns concluent qu'il fut déposé; mais cette liste publiée par *Mabillon*, est très-imparfaite.

(*b*) Cyp. ep. 70.

vêques d'*Eſpagne* nous puiſſions ajoûter celui de *Grégoire de Nazianze*: „ *St. Cyprien*, dit-il, „ préſida, non ſeulement à l'Egliſe de *Carthage* „ ou d'*Afrique*, ſur laquelle il répandit un grand „ luſtre, mais encore à celles d'*Orient* & d'*Oc-* „ *cident*, du *Midi* & du *Septentrion* " (*a*). On défie les Champions de *Rome* de citer rien d'auſſi clair & d'auſſi fort.

Peu de tems après cette affaire, c'eſt-à-dire vers l'an 256. arriva la fameuſe conteſtation touchant le Baptême des Hérétiques, laquelle déchira l'Egliſe en deux partis, ayant pour Chefs *St. Cyprien* & *Etienne*. Le premier ſoutenoit que le Baptême des Hérétiques étoit nul & de nul effet; & que ceux d'entre eux qui ſe convertiſſoient, de quelque ſecte qu'ils fuſſent, devoient être baptiſés par un Miniſtre *Catholique*; il reconnoiſſoit qu'il n'y avoit qu'un Baptême, & il évitoit le mot de *rebaptiſation*; mais il croyoit que les Hérétiques n'avoient pas le pouvoir de le conférer. *Etienne* prétendoit au-contraire que le Baptême adminiſtré par des Hérétiques, de quelque dénomination qu'ils fuſſent, étoit valide; deſorte qu'en évitant une erreur il tomboit dans une autre; car quelques Hérétiques de ces tems-là, comme les *Montaniſtes* & les *Marcionites*, ne baptiſoient pas au nom des trois Perſonnes, ſelon l'ordre de l'Evangile; de-là vient que leur Baptême fut déclaré nul par deux Conciles œcuméniques, comme nous le verrons dans la ſuite. On a voulu excuſer *Etienne*, mais ſes propres paroles tirées de la lettre à *St. Cyprien* ne ſont point ſuſceptibles d'adouciſſement, car il y défend expreſſément de baptiſer les

(*a*) Greg. Naz. orat. 18. p. 281.

les Hérétiques *de quelque secte qu'ils vinssent* (*a*). Remarquons en passant que toute l'Eglise erra dans ce tems-là ou dans la suite, puisque ces deux opinions, qui partageoient alors l'Eglise entière, ont été également condamnées l'une & l'autre. Cette matière avoit été agitée longtems auparavant, & ajustée différemment dans les différentes Provinces. Les Eglises d'*Afrique* & de *Numidie* avoient admis anciennement les Hérétiques sans les rebaptiser; mais la pratique opposée fut établie dans un Concile des Evêques de ces deux Provinces, convoqué par *Agrippinus* Evêque de *Carthage*, vers la fin du second siécle (*b*). Les Eglises de *Cappadoce* & des autres Provinces d'*Asie* avoient de tout tems rebaptisé les Hérétiques, selon une tradition qui venoit des Apôtres; ce qui fit que cette pratique fut confirmée par un Concile tenu à *Iconie* en *Phrygie* vers l'an 230. composé de tous les Evêques de *Cappadoce*, *Galatie*, *Cilicie*, & des Provinces voisines (*c*). Cette décision fut approuvée dans un Concile tenu à-peu-près dans le même tems à *Sinade* en *Phrygie* (*d*). Les Evêques du *Pont* & d'*Egypte* paroissent avoir été du même sentiment; mais tous les autres, principalement ceux d'*Italie*, de *Gaule* & d'*Espagne*, suivoient la pratique opposée (*e*).

Jusques-là cette différence n'avoit point troublé la paix de l'Eglise; chaque Evêque suivoit l'usage établi dans son Diocèse, sans trouver mauvais que d'autres suivissent un usage opposé. Mais alors la question fut remise sur le tapis, on ne sait pas

(*a*) Cypr. ep. 70. 73.
(*b*) Id. ibid. Aug. bapt. l. 2. c. 7. 8. (*c*) Cypr. ep. 75.
(*d*) Euseb. l. 7. c. 7. (*e*) Basil. Ep. 75.

pas pourquoi, par dix-huit Evêques de *Numidie*, qui en écrivirent à un Concile tenu par *St. Cyprien*, pour savoir s'ils avoient bien fait ou non de baptiser les Hérétiques? Ce qu'il y a de certain, c'est que le Concile approuva leur conduite, & leur ordonna de continuer (*a*). *St. Cyprien* fit la même réponse à *Quintus* Evêque de *Mauritanie*, sur la même question (*b*). Peu après, un autre Concile tenu à *Carthage*, composé de 71 Evêques, approuva les Decrets du Concile précédent, & ordonna de plus que tous Prêtres ou Diacres qui auroient reçu l'Ordination par les mains des Hérétiques, ou qui après avoir reçu les Ordres dans l'Eglise tomberoient dans l'Hérésie, ne seroient admis à la communion qu'en qualité de Laïques (*c*). Le Concile communiqua ses résolutions à *Etienne*, par une Lettre Synodale, déclarant que si quelque Evêque ne jugeoit pas à propos de s'y conformer, ils n'en conserveroient pas moins l'unité & la paix avec lui (*d*). *St. Cyprien* joignit à cette lettre des copies de celles qu'il avoit écrites à *Quintus* & à l'Evêque de *Numidie* (*e*).

Ce fut après ce Concile & avant la réponse d'*Etienne*, que *St. Cyprien* écrivit cette fameuse lettre à *Jubaianus*, Evêque on ne sait pas de quel endroit. Celui-ci avoit écrit au premier pour savoir son sentiment touchant le point en question, & lui avoit envoyé une lettre qu'il avoit reçue, où l'on tâchoit de prouver que le Baptême des Hérétiques, même des *Marcionites*, étoit valide. Comme l'Evêque de *Carthage* y est fort mal-

(*a*) Cypr. ep. 70. (*b*) Id. ep. 71. (*c*) Id. ep. 71.
(*d*) S. Cypr. ep. 72. (*e*) Id. ibid.

maltraité, (*a*) *Baronius* & *Pamelius* l'attribuent à *Etienne*, sans s'appercevoir du tort qu'elle fait à l'infaillibilité du Pontife; & il y en a tant d'autres qui ont écrit sur le même sujet, qu'il est fort incertain qu'elle soit de lui. Pour répondre à *Jubaianus*, *St. Cyprien* lui envoya des copies de sa lettre à *Quintus* & de celle du premier Concile aux Evêques de *Numidie*, & lui en écrivit une fort ample, où il propose un grand nombre d'argumens pour son sentiment, & réfute ceux du parti contraire. Il finit cette lettre par des protestations solemnelles d'unité & de charité à l'égard de ceux qui pensent autrement que lui (*b*). *St. Augustin* dit qu'il relisoit toujours avec un nouveau plaisir ces paroles de paix & d'amour fraternel qui ne respiroient que l'union intime dans laquelle ce saint homme cherchoit à vivre avec ses frères (*c*). *Jubaianus* avoua qu'il étoit convaincu, & qu'il embrassoit volontiers ce sentiment (*d*), en faveur duquel *St. Cyprien* avoit étalé tant d'argumens dans cette lettre, que *St. Augustin* a employé les 3. 4. & 5. Livres de son Traité du Baptême pour les réfuter.

Quel contraste entre la conduite douce & pacifique de *St. Cyprien*, & celle du hautain & fougueux *Etienne*! Il répond à-la-vérité aux Evêques d'*Afrique*, mais il le fait avec cet orgueil & cette arrogance qui a toujours été depuis le caractère distinctif de la Cour de *Rome*. Il commence par étaler la dignité de son Siège & sa prétendue succession à *St. Pierre*; il rejette ensuite leurs argumens avec indignation, & se met en devoir de les ré-

(*a*) Id. ep. 73. (*b*) Hieron. in Luci. c. 9.
(*c*) Aug. Bap. L. 4. c. 8. (*d*) Concil. pag. 301.

réfuter ; de-là il passe aux ordres & aux menaces ; il commande à *St. Cyprien* d'abandonner son opinion, ou de se préparer à être excommunié avec tous ceux qui s'aviseront de rebaptiser les Hérétiques : il conclud enfin par d'horribles invectives contre ce grand Luminaire de l'Eglise, qu'il traite *de faux Christ, de faux Apôtre*, d'*Ouvrier perfide* (*a*). Telle fut la réponse du Pontife *Romain* à la lettre humble & respectueuse de 71. Evêques. A-la-vérité *St. Cyprien* lui rendit le change ; car envoyant à un Evêque cette lettre, il l'accompagna d'une des siennes, où il apostrophe *Etienne* en des termes peu dignes de la patience Evangélique ; il ne se contente pas de l'accuser d'*orgueil* & *d'impertinence, de contradiction & d'ignorance, d'indiscrétion, d'obstination & de petitesse* ; il le traite de *fauteur & d'instigateur des Hérétiques contre l'Eglise de Dieu* (*b*). *St. Augustin* suppose que *St. Cyprien* étoit dans l'erreur, mais il avoue en même tems qu'il n'étoit obligé de se rendre qu'à de bonnes raisons, ou à l'autorité d'un Concile œcuménique (*c*). Cependant comme *St. Cyprien* ne cherchoit que la vérité, il ne laissa pas au reçu de la lettre d'*Etienne*, d'assembler un Concile, pour examiner de nouveau la matière en question. Il s'y trouva 85. Evêques, un grand nombre de Prêtres & de Diacres, & beaucoup de Laïques (*a*). L'ouverture s'en fit le 1. Septembre 256. On commença par la lecture de la lettre de *Jubaianus* à *St. Cyprien*, de sa réponse, & de la replique du premier ; de la lettre du précédent Con-

(*a*) Cypr. ep. 74. Euseb. l. 7. c. 3. Aug. Bapt. l. 2. c. 7.
(*b*) Cypr. ep. 74.
(*c*) Aug. de Bap. l. 1. c. 7. 18. & lib. 2. c. 8. 15.
(*a*) Cypr. con. p. 397.

Concile à *Etienne*, & de ſa réponſe. Cela fait, *St. Cyprien* prononça un Diſcours pour exhorter ſes Collègues à dire librement leur penſée: *Que perſonne de nous*, dit-il, faiſant ſans-doute alluſion à la conduite d'Etienne, *ne ſe donne pour l'Evêque des Evêques: que perſonne de nous ne préſume de réduire ſes Collègues, par une crainte tyrannique, à la néceſſité d'obéir*: il finit en proteſtant ſolemnellement, que la différence d'opinion ſur ce ſujet, ne l'obligeroit jamais à retrancher perſonne de ſa communion (*a*); après quoi chaque Evêque donna ſon opinion, & *St. Cyprien* tout le dernier, confirmant unanimement la pratique de rebaptiſer les Hérétiques.

Quoique ce troiſième Concile eût aprouvé les déciſions des deux premiers malgré les menaces d'*Etienne*, cependant on jugea à propos, pour la paix de l'Egliſe, de lui faire une députation, pour lui donner avis de ce qui s'étoit paſſé. Non ſeulement *Etienne* ne voulut pas voir les Députés, mais encore il défendit à tous ceux de ſon Troupeau de les recevoir, de leur fournir les choſes néceſſaires à la vie, & de les admettre ſous le même toit, les excluant non ſeulement de ſa communion, mais encore de l'hoſpitalité la plus commune, dit *Firmilien*, qui écrivoit dans ce tems-là (*b*). Il ne s'en tint pas-là; car tranſporté de rage, ou de zèle ſelon *Baronius*, il retrancha de ſa communion tous les Evêques qui avoient aſſiſté au Concile, & ceux qui étoient du même ſentiment, c'eſt-à-dire les Evêques d'*Afrique*, *Numidie*, *Mauritanie*, *Cilicie*, *Capadoce*, *Galatie*, & d'*Egypte* (*c*). Mais ſes anathêmes ne firent

(*a*) Id. ibid. Aug. de Bapt. l. 3. c. 3. (*b*) Cypr. ep. 75.
(*c*) Euſeb. l. 7. c. 5.

rent aucun effet, pas même à l'égard de ceux de son parti, puisqu'ils continuèrent à vivre en communion avec ceux qu'il avoit retranchés de la sienne. Si cette dispute ne causa point de schisme dans l'Eglise, ce ne fut pas la faute du fougueux & violent *Etienne*, dont le cœur, plein de fureur, d'ambition & d'envie, ne respiroit que la guerre; mais ce fut l'effet de la conduite sage & modérée des autres Evêques, qui pleins de douceur, d'humilité & d'amour fraternel, ne respiroient que l'union & la paix (*a*).

Denis ensuite Pape, & *Philémon*, Prêtres de l'Eglise de *Rome*, informèrent, sans-doute par l'ordre d'*Etienne*, le grand *Denis* Evêque d'*Alexandrie*, de ce qui s'étoit passé, dans l'espérance de le gagner; mais il répondit avec une franchise digne de son caractère, qu'il ne pouvoit se résoudre à condamner une pratique autorisée par tant de Conciles; qu'une affaire de cette conséquence demandoit une longue & mûre délibération, & qu'une décision précipitée pourroit causer de longues disputes qui finiroient par le schisme. Il prioit donc *Etienne*, dans une lettre qu'il lui écrivoit à cette occasion, d'y bien réfléchir, & de changer de conduite (*b*).

St. Cyprien de son côté écrivit à *Firmilien*, pour lui donner un détail impartial de sa conduite & de celle d'*Etienne*. *Firmilien* étoit Evêque de *Césarée* en *Cappadoce*, & remarquable pour son savoir & sa piété; il avoit beaucoup de vénération pour *St. Cyprien*, il étoit dans ses sentimens, & par conséquent il avoit été maltraité comme lui par *Etienne*. Il reçut donc cette lettre avec un plai-

(*a*) Aug. de Bapt. l. 5. c. 25. (*b*) Euseb. l. 7. c. 5.

plaisir extrême, & il y fit une longue réponse, que nous avons encore, quoique la lettre qui l'avoit occasionnée ne subsiste plus (*a*). Il faut avouer que l'Evêque de *Césarée* y traite *Etienne* d'une manière peu compatible avec la charité : non content de l'accuser de sacrifier la paix de l'Eglise à son humeur emportée, il le compare à *Judas*, & le flétrit des épithètes d'inhumain, audacieux, insolent, méchant, impie, schismatique (*b*).

La mort d'*Etienne* mit fin à la dispute, ayant été remplacé par un homme d'un caractère tout opposé au sien. Il mourut le 2. Août 257. après avoir gouverné l'Eglise, selon l'opinion la plus probable (*c*), 4 ans & environ 6 mois. Sur la foi de ses Actes l'Eglise *Romaine* le met au nombre de ses Martyrs ; mais cet honneur lui est refusé par *St. Augustin* & *Vincent de Lérida*, qui ayant occasion de le nommer souvent avec *St. Cyprien*, donnent constamment le titre de Martyr à celui-ci, & ne le donnent pas à l'autre. A l'égard de ses Actes, ils donnent souvent le démenti aux Anciens les plus respectables (*d*), & par conséquent ne méritent aucun crédit. *Anastase* n'en parle point, ce qui fait croire qu'ils n'étoient pas encore fabriqués de son tems ; & le récit qu'il fait de la mort d'*Etienne*, est tout différent de celui qu'on trouve dans ces Actes (*e*). Mais la tentative qu'il avoit faite pour étendre le pouvoir & l'autorité de *Rome*, méritoit bien qu'elle en fît un Saint ; & pour en faire un Saint, il en falloit faire auparavant un Martyr, puisqu'il n'avoit pu mériter cet honneur

(*a*) Cypr. ep. 75. (*b*) Cypr. ibid.
(*c*) Bucher. Cycl. p. 297.
(*d*) Pears. annal. Cypr. p. 57. 58.
(*e*) Anast. in vitâ Victorii.

neur par ſes vertus, ni comme Evêque ni comme *Chrétien*. Il fut enterré dans le Cimetière de *Calixte* (*a*), d'où ſon corps fut tranſporté vers l'an 762. par *Paul* I. à un Monaſtère de *Grecs*, que ce Pape avoit fait bâtir à *Rome* (*b*). De-là il a paſſé à *Trani* dans la *Pouille*, on ne ſait pas comment, d'où en 1682. il fut tranſporté avec grande pompe à *Piſe* en *Toſcane*, où il eſt vénéré dans une Egliſe qui porte le nom de ce prétendu Saint (*c*).

(*a*) Buch. cycl. p. 267. (*b*) Anaſt. c. 95.
(*c*) Boll. Pontif. p. 36.

ARTICLE X.

DISSERTATION par Mr. *Gautier*, Penſionnaire de Sa Majeſté Très-Chrétienne, ſur la prétendue réunion des Couleurs au foyer des lentilles interpoſées aux Rayons réfractés du Priſme, & contre l'inhérence & l'invariabilité des Rayons colorifiques.

APrès pluſieurs expériences ſuivies & réitérées avec toutes ſortes d'inſtrumens, j'ai été convaincu qu'il n'y avoit aucune eſpèce de Rayon coloré ni colorifique dans la Lumière, & différemment refrangibles, & encore moins de réunion de couleurs, pour former le blanc au foyer des lentilles, ou dans tout autre endroit, ainſi que le prétendent les *Newtoniens*. Mais je me ſuis apperçu, que la Lumiere étoit ſimple; que ſa couleur naturelle étoit le Blanc; & que les couleurs n'étoient produites que par les oppoſitions de l'ombre à la Lumière, ou de la Lumière à l'ombre (*a*). Je

(*a*) Voyez ma *Chroagénéſie* à Paris chez *Boudet*.

Je me ſuis méfié pendant longtems de moi-même; la grande réputation de Mr. *Newton* m'en avoit impoſé. Il étoit donc à propos de ne rien négliger de ce que nous preſcrit ce Philoſophe dans ſon Optique; c'eſt auſſi ce que j'ai fait, & l'on verra comme moi, ſi on ſe donne la peine à préſent de le ſuivre, que les apparences trompeuſes de trois points eſſentiels l'ont induit dans toutes les fautes qu'il a faites dans ſon Traité ſur les Couleurs.

1. Il croyoit que le Bleu étoit toujours plus réfrangible que le Rouge, & cela parce qu'il poſoit un Carton mi-parti peint de ces deux couleurs ſur un drap noir, & qu'il les regardoit enſuite avec un Priſme; en ſecond lieu qu'il les faiſoit porter par deux Priſmes différens ſur un fil tendu dans une chambre noire, & qu'il les regardoit encore avec un troiſième Priſme: il devoit les poſer auſſi ſur du papier blanc, ou les faire porter ſur une image blanche lumineuſe, il auroit alors vu le contraire.

2. Il vouloit que la réunion des couleurs prétendues occaſionnât le Blanc au foyer d'une Lentille. Il auroit dû faire un Priſme lenticulaire; alors il auroit vu à n'en plus douter, que les images produites par ce nouvel inſtrument donnoient au foyer, au-lieu du Blanc, des couleurs très-vives, & que le renverſement des rayons après le foyer de ce Priſme ne changeoit aucunement l'ordre des couleurs.

3. Mr. *Newton* croyoit, que les Rayons colorifiques, primitifs, homogènes, & primordiaux, étoient invariables & inaltérables dans toute ſorte d'expériences. Par le même inſtrument il auroit apperçu le contraire.

J'ai combattu assez amplement la prétendue différente réfrangibilité des couleurs dans les expériences & contr'expériences que j'ai exposées dans la Dissertation du second Tome du Mercure de *France* du mois de *Juin* de la présente Année. Il ne me reste donc à combattre que la prétendue réunion des couleurs productrice du Blanc, & la couleur invariable des Rayons colorifiques ; c'est ce que je vais faire présentement.

Je pourrois repousser ici vivement le mépris affecté des Newtoniens de quelques Académies, & même la singulière façon avec laquelle on a prétendu prévenir le Public par une apostille au bas d'une traduction de ma première Dissertation insérée dans un Ouvrage périodique; mais je laisse au remord que les habiles Gens ont quelquefois de leurs fautes, la vengeance de ce procédé peu séant. Il s'agit ici des faits & non des mots ?

Définition de la Lentille & du Prisme.

Avant toute chose, il faut connoître les Instrumens dont on se sert ordinairement & ceux qui nous manquent.

Il est certain que Mr. *Newton* connoissoit peu la Lentille, & qu'il lui manquoit un Prisme lenticulaire.

La Lentille est proprement un composé de quatre Prismes dont les faces sont sphériques.

Le Foyer de la Lentille est par conséquent la réunion des réfractions occasionnées par les quatre angles réfringens de ces Prismes, dont un est supérieur, un inférieur, & les deux autres latéraux.

L'Angle réfringent supérieur occasionne une descension des Rayons, comme je l'ai dit ailleurs.

L'Angle inférieur occasionne une ascension.

Les

Les Angles latéraux portent les Rayons auſſi dans un ſens oppoſé à l'incidence; ainſi le point du foyer eſt égal à l'incidence, c'eſt-à-dire, qu'au foyer il n'y a ni aſcenſion, ni deſcenſion, ni réfraction latérale: donc il doit y avoir ceſſation de couleurs, puiſque les cauſes qui occaſionnent les couleurs, n'exiſtent plus.

Le Priſme lenticulaire eſt bien différent, il y a, aſcenſion & deſcenſion, cela eſt vrai; mais elles ne ſont cauſées que par la ſphéricité des ſurfaces réfringentes: le tout eſt emporté par une plus grande réfraction, avec le foyer même, ce qui occaſionne toujours les couleurs, quoique dans le point de réunion l'aſcenſion & deſcenſion particulière de la ſurface ſphérique ceſſe.

Démonſtration contre l'Invariabilité prétendue de toutes les Couleurs primordiales.

Les images produites par le Priſme ne ſont colorées, que parce que la colonne de lumière qui entre dans la chambre noire eſt entourée d'ombre; & lorſqu'elle eſt aſcendente, l'ombre inférieure qui eſt interpoſée entre la muraille & cette colonne de lumière, produit le *Rouge* à la partie où l'ombre eſt la plus épaiſſe, l'*Orangé* dans la moindre quantité d'ombre, & le *Jaune* ſur l'expiration de l'ombre, & le haut de la colonne de lumière qui ſe porte ſur la muraille, étant interpoſé entre la muraille & l'ombre, occaſionne *le Bleu clair* dans la plus grande épaiſſeur de la lumière, & *le Bleu foncé* dans la partie la plus foible de la lumière.....

Le Verd ſe produit lorſque les oppoſitions d'ombre ſur lumière, & de lumière ſur ombre ſe trouvent jointes par l'aſcenſion, & la grande obli-

quité de la colonne lumineuſe : alors le Jaune ſe trouvant ſur le Bleu donne le Verd. *Le Violet* ſe produit par le retour de la lumière au haut de l'image ; ce retour de lumière ou réflect faiſant une double oppoſition, par une lumière entre deux ombres, occaſionne du Rouge par l'ombre qui eſt entre la muraille & la colonne de réflexion ; & cette même colonne faiſant du Bleu avec l'ombre qui lui eſt poſtérieure, produit avec ces deux couleurs le Violet.

Cela étant démontré par pluſieurs expériences dans ma *Chroagénéſie*, & par les Phénomènes céleſtes, & journaliers, on conviendra ſans peine que le Rouge eſt inaltérable, parce qu'étant la plus forte oppoſition de l'ombre ſur la lumière, cette lumière ayant été modifiée en Rouge, de quelque façon qu'on l'oppoſe à l'ombre par le ſecours d'un autre Priſme, ou d'une Lentille, elle ne pourra jamais donner l'Orangé ni le Jaune, parce que ces couleurs ſe produiſent par une moindre quantité d'ombre oppoſée à la lumière, ce qui n'arrive pas alors, puiſqu'au contraire par les ſeconds inſtrumens on augmente l'oppoſition primitive de l'ombre (*a*). Le Bleu ſera encore moins produit par de ſecondes réfractions, puiſque ce qui eſt ombre ſur lumière primitivement, ne peut devenir lumière ſur ombre en ſecond, ſans conſerver ſon ancienne macule. Donc il n'eſt pas ſurprenant, que les rayons modifiés en Rouge ſoient toujours rouges, cela ſeroit contre Nature.

Le Violet étant produit par le Réflect de la Lumiè-

(*a*) *Cependant ſi l'on réunit par une Lentille au foyer les rayons rubrifiques, ils donneront plus de force à la lumière qui les compoſe, & l'oppoſition étant moins forte alors du côté de l'ombre en produira de l'Orangé.*

mière qui ſe trouve dans ſa ſituation naturelle entre deux ombres, comme je viens de le dire, la quantité d'ombre qui eſt entre la muraille & ce retour foible de lumière donne le Rouge, & cette lumière oppoſée en même tems avec l'ombre poſtérieure donne un peu de Bleu; par cette ſeconde oppoſition, comment pourroit-on avec le ſecours de pluſieurs inſtrumens changer cette couleur, qui, paſſant alors de plus en plus à travers des corps refringens, s'affoiblit dans toutes ſes oppoſitions réitérées du côté de la lumière, & augmente du côté de l'ombre, ce qui, au-lieu de donner le Rouge, l'Orangé, le Jaune, le Verd, & le Bleu, comme *Newton* auroit voulu, ne peut donner que la ſeule couleur primitivement produite.

Le Bleu foncé n'étant qu'une lumière affoiblie oppoſée à l'ombre, ne peut donner qu'un peu de Violet, & une eſpèce de Verd.

Obſervez que *Newton* ne parle que de ces trois couleurs, lorſqu'il traite de l'invariabilité des rayons colorifiques & primitifs; il paſſe légèrement ſur les autres, ou n'en parle point du tout, & comme il connoiſſoit que les autres étoient ſuſceptibles de changement, il dit: „ *Je parle* „ *ici d'un changement ſenſible de couleur; car la* „ *lumière que je nomme ici homogène, n'étant* „ *pas homogène abſolument & à toute rigueur,* „ *ſon hétérogénéité doit produire un petit chan-* „ *gement de couleur. Mais lorſque cette hétéro-* „ *généité diminue juſqu'au point où l'on peut la* „ *réduire par les expériences de la 4me. propoſi-* „ *tion, ce changement de couleur eſt inſenſible,* „ *& par conſéquent dans des expériences où les* „ *ſens ſont juges, il doit être compté pour rien.*

Par le peu de mots que je cite de l'Optique de Mr. *Newton*, on s'appercevra ſans peine, que ce Philoſophe n'étoit pas bien ſûr de la conſtante homogénéité & invariabilité dans les ſept couleurs primordiales. Il avoit raiſon d'en douter: car il n'y a que le Rouge & le Violet qui ſoient inaltérables, ſelon les définitions que l'on vient d'obſerver, & non par rapport à la couleur intrinſeque aux rayons décompoſés.

Le Bleu foncé connu dans le Newtonianiſme ſous le nom d'*Indigo*, n'eſt inaltérable que ſelon les circonſtances; mais à l'égard du Bleu clair, du Verd, du Jaune, & de l'Orangé, c'eſt une illuſion de dire qu'ils ſont invariables. ces couleurs étant portées ſur une Lentille, ſur un ſecond Priſme, &c., ils donnent à leurs particuliers toutes les couleurs, deſquelles leurs oppoſitions primitives ne peuvent pas les priver; comme, par exemple, ſi je fais paſſer le Jaune à travers un autre Priſme, il me donnera du Rouge, de l'Orangé & du Verd, parce que ces trois couleurs peuvent s'ajoûter à l'oppoſition primitive d'ombre foible ſur lumière qui a occaſionné cette couleur. Car ſi j'ajoûte à l'ombre une plus grande partie d'ombre par une ſeconde aſcenſion ou deſcenſion, il y aura alors de l'Orangé; ſi j'y ajoûte une plus conſidérable quantité d'ombre, il y aura du Rouge, pourvu que ces additions ſoient toujours entre la lumière & la muraille; mais ſi l'addition de l'ombre eſt poſtérieure à la lumière, c'eſt-à-dire, entre les Priſmes & la Colonne lumineuſe que de la lumière, il s'y formera du Verd.

L'Orangé donne du Rouge ſeulement, parce qu'il ne s'y peut ajoûter, comme au Jaune, une gran-

grande quantité d'ombre : il n'eſt pas ſuſceptible de beau Verd, il fait une couleur indéciſe ſur le haut de l'image.

Le Verd nous donne du Rouge & un peu d'Orangé : & enfin le Bleu clair nous donne du Bleu foncé, du Violet, du Verd, & du Rouge cramoiſi. Faites-en l'expérience avec ce qu'il vous plaîra, percez un carton, ſi vous voulez, laiſſez paſſer par ſon ouverture d'environ 3. lignes de diamètre toutes les couleurs conſécutivement, en éoignant un peu le carton de la muraille, afin que l'ombre puiſſe agir avec la lumière, vous verrez vous-même ſi je me ſuis *trompé lourdement*, ou ſi les Newtoniens ont raiſon de parler ainſi.

Concluſion, ſi les rayons prétendus primitifs & colorifiques ſont homogènes, comme le prétend Mr. *Newton*, ils doivent être ſemblables en tout point : s'ils ſont ſemblables, & que l'un d'eux ſoit inaltérable, les autres doivent l'être auſſi ; mais ſi quelques-uns d'entre eux le ſont, & d'autres ne le ſont pas, ils ne doivent pas être homogènes ; s'ils ne ſont pas homogènes, ils ne ſont donc pas produits par un même principe : donc le Syſtême Newtonien ſe contredit, & n'eſt pas ſoutenable.

Critique de la prétendue Réunion des couleurs productrice du Blanc.

J'attaque ici la 5. Propoſition de la 2. Partie du premier Livre de l'Optique de *Newton*. Par ce théorème ce Philoſophe prétend „ *que l'on peut* „ *avec des couleurs compoſer le Blanc, & toutes* „ *les couleurs griſes entre le Blanc & le Noir : &* „ *que la Blancheur de la lumière du Soleil eſt* „ *compoſée de toutes les couleurs primitives mê-*

„ *lées dans une juſte proportion. La preuve*, dit-
„ il, *eſt fondée ſur des expériences*. Je renvoye le
„ Lecteur aux expériences même du Livre qui
„ contient cette propoſition, dans leſquelles on
„ trouvera que *Newton* dit 1. *qu'en reculant le*
„ *papier de la Lentille ces couleurs ſe raproche-*
„ *ront continuellement, & que s'entremêlant*
„ *de plus en plus elles s'afoibliront inceſſamment*
„ *les unes ſur les autres, juſques à ce qu'enfin le*
„ *papier parvienne au foyer, où par un parfait*
„ *mélange elles s'évanouiront entièrement, &*
„ *ſeront changées en une couleur blanche*". Il
obſerve enſuite qu'après le foyer les couleurs ſe
renverſent, c'eſt-à-dire, que le Rouge eſt au-deſ-
ſus du Bleu. Mais ce qui lui a procuré beaucoup
de Sectateurs, ce ſont les obſervations ſuivantes
dans les mêmes expériences.

2. Il dit: *Si une ou pluſieurs de ces couleurs*
„ *ſont interceptées à la Lentille, la Blancheur*
„ *diſparoîtra auſſitôt, & ſera changée en une*
„ *couleur qui provient du mêlange des autres*
„ *couleurs non interceptées*.

3. Voyez les obſervations ſur l'expérience du
Peigne: il s'agit d'obſerver qu'en agitant avec vi-
teſſe le peigne ſur toutes les couleurs on les fait
diſparoître, & l'on forme une eſpèce de Blanc,
voici ce qu'il dit: „ *Si les impreſſions ſe ſuivent*
„ *ſi promtement qu'elles ne puiſſent point être*
„ *apperçues chacune à part, il ſe fait de toutes*
„ *enſemble une ſenſation commune qui n'eſt*
„ *d'aucune couleur en particulier, mais parti-*
„ *cipe indifféremment de toutes, & c'eſt une ſen-*
„ *ſation de Blancheur*.

Cette expérience eſt à peu près celle d'une Boul-

le

le peinte de ſept couleurs que l'on tourne avec viteſſe, où les Newtoniens prétendent voir le Blanc par la réunion des couleurs dans le *Senſorium*.

4. Parlant des couleurs matérielles *Newton* dit: „ *Enfin eſſayant de compoſer du Blanc en* „ *mêlant enſemble les poudres dont ſe ſervent* „ *les Peintres, j'ai obſervé que toutes les poudres* „ *colorées ſuppriment & éteignent au-dedans* „ *d'elles-mêmes une partie conſidérable de la lu-* „ *mière d'où elles tirent tout leur éclat; car el-* „ *les deviennent colorées en réfléchiſſant la lu-* „ *mière de leurs propres couleurs en plus grande* „ *quantité, & celle des autres couleurs en moin-* „ *dre quantité; & cependant elles ne réfléchiſ-* „ *ſent pas la lumière de leurs propres couleurs* „ *en ſi grande abondance que le font les corps* „ *blancs, &c*". Il dit enſuite après pluſieurs expériences peu fructueuſes: „ *Nous ne devons* „ *point attendre que le mêlange de ces ſortes de* „ *poudres produiſent un Blanc clair & net, com-* „ *me celui du papier; mais ſeulement un Blanc* „ *ſombre & obſcur, tel que peut produire un* „ *mêlange de lumière & d'obſcurité ou de Blanc* „ *& de Noir, c'eſt-à-dire, une eſpèce de Gris ou* „ *de Brun; & j'ai ſouvent compoſé cette eſpèce* „ *de Blanc obſcur par le mêlange des Poudres* „ *colorées.* Je renvoye le Lecteur à l'Original pour le mêlange ſingulier de ces Poudres, qui font *du Blanc couleur de cendres. Newton* ajoûte cependant que pour porter cette couleur à un parfait degré de blancheur „ *il n'eſt beſoin que d'en* „ *augmenter ſuffiſamment l'éclat.*

J'ai diviſé toute la ſubſtance de cette Propoſition en quatre chefs d'obſervations. Pour répon-

dre au 1. il ſuffit de relire la définition de la Lentille ci-deſſus.

Pour combattre le ſecond chef, je me ſers de la démonſtration précédente, & je prie le Lecteur de faire attention de quelle façon j'ai défini ici les couleurs qui ſe génèrent dans la chambre noire. Réflexion faite, n'eſt-il pas vrai, que ſi je cache le Bleu foncé, je cacherai alors une partie de la lumière qui eſt entre la muraille, ou la Lentille, & l'ombre, & que cette diminution affoiblira le Blanc du Foyer, on ne peut pas le conteſter; & ſi de plus je cache avec cette couleur le Bleu clair, alors toute lumière entre la Lentille & le Priſme étant ſuprimée, il ne reſtera plus pour éclairer la Lentille, qu'une lumière paſſant à travers l'ombre donnant le Jaune, l'Orangé, & le Rouge, & par conſéquent le point du Foyer ſera teint du mêlange de ces couleurs, par la raiſon que j'ai donnée dans ma précédente démonſtration. Il ne faut pas à préſent crier au miracle, ſi on voit changer le Blanc en Orangé. Mais il étoit permis à Mr. *Newton* de ſe fonder ſur ce Phénomène pour venir à ſes fins; il ignoroit les cauſes primitives de cette métamorphoſe, & ainſi il étoit excuſable; mais les Newtoniens d'aujourd'hui ne le ſeront jamais, s'ils perſiſtent dans leur endurciſſement après des faits auſſi ſimples que ceux-ci.

La fameuſe expérience du Peigne n'eſt pas difficile à combattre, ni celle de la Boule colorée, c'eſt le 3me. chef de cette Critique. Pour la détruire en deux mots, je conſeille aux Obſervateurs d'avoir une Boule blanche, & une Boule colorée des ſept couleurs, & les enfiler toutes les deux dans une même broche, & les tourner enſem-

ſemble, ils verront la blanche toujours d'un vrai Blanc, & l'autre d'un mêlange approchant de la couleur de cendre, dont on a voulu parler avec les diverſes Poudres: & à l'égard du Peigne, en faiſant ſes dentures un peu longues, & poſant une image blanche de réflexion à côté, & parallèle à l'image colorée, on verra en agitant le peigne que le *Senſorium* n'eſt pas la dupe de ce prétendu Blanc.....

Le 4me. Chef me regarde comme Phyſicien, & comme Peintre; il eſt parlé de couleurs en poudres, ainſi on ne m'en fera pas accroire, ni à mes Confrères. Nous ſavons que le mêlange des couleurs dont nous nous ſervons, n'ont jamais fait ni ne feront jamais du Blanc, ni rien qui en approche; & que ſi malheureuſement le Blanc nous manque, adieu les teintes, plus de lumière vive; & tous les Outremers, les Laques, les Carmins, les Vermillons, les Jaunes de Naples, les Orpins &c. de l'Univers ne feront, mêlés enſemble, qu'une couleur ſale, indéfinie, deſagréable (*a*), ne ſervant dans les Tableaux que pour les oppoſitions, & faire valoir les teintes pures de ces mêmes couleurs ſéparées, ou mêlées à propos ſelon le ſujet que l'on traite.

Je vais donner une 3me. *Edition de ma Chroagénéſie qui paroîtra à la fin de 7bre* 1750, *où il y aura toutes les nouvelles expériences que j'ai fait depuis que j'ai lu ma Diſſertation à l'Académie des Sciences de Paris. L'Anatomie en tableaux imprimés qui m'occupe préſentement, m'empêche de donner des Diſſertations plus étendues.*

(*a*) Voyez ma Lettre ſur le nouvel Art de graver & d'imprimer les tableaux à Paris chez *Ballot*.

A R-

ARTICLE XI.

DE JURIS DIVINI & NATURALIS origine CAROLI POLINI S. Martini Abbatis Libri tres.

C'eſt-à-dire :

DE *l'Origine du* DROIT DIVIN *& de la* NATURE par CHARLES POLINUS, Abbé de St. Martin, en trois Livres. Un Volume *in* 4. de 430 pages, ſans compter la Dédicace & la Table des Chapitres. A *Breſſe* 1750 chez *Jaques Turlin.*

C'Eſt Mr. l'Abbé *Polinus* qui a publié le Livre *de la Tradition des Principes de la Loi Naturelle* par *Anſaldus*, dont nous avons donné l'Extrait dans un des Volumes de cette Bibliothèque (*a*). La Dédicace, & la Préface, ou l'Avis au Lecteur, ſont auſſi de ſa façon. L'Ouvrage que nous annonçons roule à peu près ſur les mêmes ſujets que celui d'*Anſaldus*; mais notre Abbé approfondit davantage la matière, & la route qu'il ſuit eſt toute différente de celle qu'avoit ſuivie ſon ami.

Lorſque le Livre d'*Anſaldus* eut été rendu public, l'Auteur du *Journal de Florence* (*b*) en parla avec éloge, mais il fit remarquer qu'*Anſaldus* n'avoit pas aſſez bien prouvé contre les Incrédules ce qu'il avoit entrepris de prouver. „ Qui „ eſt-ce, *dit-il*, qui ajoûtera foi à *Moïſe* ſur ce „ qu'il raconte d'*Adam* & des évènemens qui ſe „ ſont

(*a*) Voyez le Tome XXIX. Part. I. pag. 177.
(*b*) Anno 1742. Mens. Auguſti; & Anno 1743. Mens. Januar.

„ ſont paſſés avant le Déluge? Qui eſt-ce qui
„ voudra s'en rapporter aux Hébreux, lorſqu'ils
„ aſſurent qu'ils ont des monumens certains de
„ cette *Tradition*; puiſque cette Nation a été la
„ fable & le jouët des autres Nations? Ce n'eſt
„ donc pas, ajoûte-t-il, une choſe ſi facile, que
„ de prouver cette *Tradition*, quoique cette en-
„ trepriſe paroiſſe digne des recherches des Sa-
„ vans.

Les Auteurs des *Actes de Leipzig* (*a*) ne trouvèrent pas non plus qu'*Anſaldus* eût bien prouvé ſa thèſe. Ils prétendent que ce qu'il dit de la *Tradition*, n'eſt pas aſſez précis, & qu'en la donnant pour principe du Droit de la Nature, il a eu trop d'égard pour l'hypothèſe de ſon Egliſe, qui la regarde comme l'un des fondemens de ſa doctrine.

Lorſque nous donnâmes l'Extrait de l'Ouvrage d'*Anſaldus*, nous entreprîmes auſſi de faire voir qu'il s'y étoit mal pris pour terraſſer l'ennemi qu'il attaquoit. *Anſaldus* a vu cet Extrait, il a examiné nos objections & celles des Journaliſtes de Florence & de Leipzig; il y a même répondu (*b*), & loin de changer de plan, loin d'avouer qu'il eût tort, il n'a cherché qu'à ſe juſtifier, & à mieux étayer ſon hypothèſe. Convenir de bonne foi qu'on s'eſt trompé, c'eſt faire un trop grand ſacrifice.

Polinus cependant, tout ami qu'il eſt d'*Anſaldus*, croit devoir l'abandonner ici; il trouve ſa réponſe trop foible, il convient de la force de nos objections, & prétend que ſon Ami auroit dû ſuivre une autre route. Pour le juſtifier, il dit que dans

(*a*) Act. Erudit. Anno 1745. Mens. Octob.
(*b*) *In Commentario adverſus Clericum.*

dans le petit Château où il a composé son Ouvrage, les secours nécessaires lui ont manqué. Il reconnoît qu'il a du savoir, de l'érudition, beaucoup de sagacité ; mais, ajoûte-t-il, il n'avoit pas alors assez de Livres (*a*). Que doit-on penser d'un Cavalier qui se présente au combat sans armes ?

C'est donc aux défauts de l'Ouvrage d'*Ansaldus* que nous devons la publication de celui de *Polinus*. Le sujet du Livre de notre savant Abbé est le même, c'est toujours le *Système d'une Tradition primitive*, qui s'est perpétuée de siècle en siècle chez tous les Peuples du Monde depuis *Adam* jusqu'à nos jours. Il l'examine de nouveau, il va chercher dans des sources où *Ansaldus* n'avoit pu puiser, il en tire les matériaux qu'il croit lui être nécessaires, il renforce ses preuves, il les fait paroître dans un meilleur ordre, & tâche enfin de donner à tout l'édifice un fondement plus ferme, plus solide, & qui soit à l'abri de toute insulte.

Toute la difficulté du Système consiste à faire voir par des monumens non équivoques tirés de toutes les Nations, qu'on a toujours cru l'existence d'un Dieu, d'un Etre Souverain, qui a créé le Monde, qui le gouverne comme il lui plaît, qui est l'Auteur de tout bien, & qui punit les impies & les scélérats, sur-tout dans l'autre vie ; qu'on n'a pas moins cru l'immortalité de l'Ame, le Jugement dernier, les récompenses & les peines d'une Vie

(*a*) *Hoc autem fatendum est, quod si ab* Ansaldo, *viro doctissimo, amplissimum* Traditionis *Systema primis curis solide firmari haud potuit, clarissimo Auctori non potest tribui defectus ; ipse enim exiguus in Castello degens, minimum tenui librorum suppellectili laborabat ; propterea ex hoc ipso, quod praclarum in eodem Traditionis opere videtur, eximia sua mentis acies evidentius ostenditur.*

Vie à-venir, que de cette croyance se déduit la nécessité d'un Culte Divin, & que c'est sur elle que sont fondés les devoirs des hommes, & l'obligation où ils sont de suivre les routes de la piété & de la justice.

Voilà en peu de mots tout ce que l'Auteur se propose de faire. L'entreprise est grande, difficile à exécuter: elle demande beaucoup de travail, un grand discernement, une grande impartialité, des recherches fatigantes, de la sagacité, un esprit libre & dégagé de tout préjugé. Quelle vaste carrière à parcourir, lorsqu'il faut aller fouiller dans les *histoires* de tous les Peuples, dans leurs traditions, dans tous les monumens qui sont parvenus jusqu'à nous, ou dont les Auteurs font mention!

Pour prévenir toute difficulté, l'Auteur a soin d'avertir que par le mot de *Peuple* ou de *Nation*, il n'entend autre chose que la plus saine, la plus grande partie des habitans d'un Païs ou d'une Ville. Il exclut de l'idée qu'il donne à ce terme, tous ceux qui méprisent les Loix de leur Patrie, tous ceux qui ne suivent pas les mœurs de leur Païs, tous ceux enfin qui diffèrent de la multitude. Il se trouve par-tout des fanatiques, des gens qui n'étant retenus par aucun frein, cèdent à la fougue de leurs passions déréglées. De tels hommes, à ce que prétend l'Auteur, ne font point partie de la République, puisque leurs mœurs & leurs opinions ne sont approuvées ni par les Loix de la Patrie, ni par ses Règlemens, ni par l'usage, ni enfin par le sentiment général du Peuple.

Il range dans la même classe tous les Impies qui ont vécu autrefois parmi les Grecs & les Romains; tous ceux dont l'Histoire ancienne de la Chi-

Chine & du Japon fait mention, ou qui ſe trouvent encore actuellement dans ces deux Royaumes; tous ceux enfin qui, prévenus en faveur du Syſtême de *Spinoſa*, adoptent les dogmes de ce fameux Athée. On ne dira effectivement jamais d'eux, ni de leurs ſemblables, qu'ils forment un Peuple ou une Nation. Ou ils ont fait ſemblant de ſuivre la Religion du Païs, ou ſi quelques-uns d'entre eux ont fait profeſſion publique d'impiété, ils ſe ſont attirés la haine & l'exécration des Citoyens. L'Auteur ſe débaraſſe par-là d'une objection, qu'il a bien prévu qu'on ne manqueroit pas de lui faire. Pour donner une idée plus particulière de ſon Ouvrage, j'expoſerai en peu de mots le plan qu'il a ſuivi dans l'exécution d'un ſujet aſſez important, plan dont il ne s'écarte pas à l'égard des autres.

Il établit comme une choſe conſtante, que tous les Peuples du Monde, les Payens mêmes, & les Nations les plus barbares, ont toujours cru & croient encore, que *les hommes ont d'abord été inſtruits par Dieu même, & enſuite par le miniſtère des ſaints Anges.* A l'égard du Peuple de Dieu, la propoſition ne ſouffre nulle difficulté, on peut la regarder comme vraie. Je ne rapporterai pas les preuves de l'Auteur; perſonne n'ignore que Dieu lui-même s'eſt entretenu plus d'une fois avec les anciens Patriarches, & qu'il leur a fait connoître ſa volonté par le miniſtère des Anges.

Notre Abbé prétend que les Payens étoient ſur cela dans les mêmes idées que les Juifs. *Dieu*, dit Platon (*a*), *étoit le Paſteur & le Gardien des pre-*

(*a*) Polit. pag. 275.

premiers Hommes, de la même manière que les Hommes sont aujourd'hui les Pasteurs des Animaux. Plutarque nous apprend que *le Dieu suprême est appellé le Père & le Créateur de tous les hommes*. Ce n'est pas sans raison, dit *Aristote*, qu'*Homère* parlant de *Jupiter*, l'appelle *le Père des Hommes & des Dieux*.

On pourroit objecter à l'Auteur qu'on ne voit pas par ces passages que Dieu se soit entretenu avec les Hommes, encore moins qu'il les ait instruits. Mais il va au-devant de cette objection, en faisant cette remarque: *La principale propriété d'un Père, c'est d'enseigner ses enfans & d'en avoir soin.*

Oserois-je pourtant insinuer à cet habile Ecrivain, qu'il perd ici de vue le véritable état de la question? Il ne s'agit pas de savoir si Dieu est le Père des Hommes, ni si le propre d'un Père est d'instruire ses enfans, mais si les Payens ont cru que Dieu eût instruit le Genre-humain. Les passages cités ne prouvent rien en faveur de cette dernière question. Qu'on y fasse attention, il s'agit ici d'un fait. D'ailleurs les opinions du Peuple ne sont pas toujours celles des Philosophes. L'exemple de *Socrate* le prouve.

L'Auteur est plus heureux lorsqu'il cite *Homère*, qui fait entretenir *Jupiter* avec *Thémis*:

Jovem Deorum tanam optimum & maximum,
.....quique cum Themide
Seorsum sedente crebros sermones miscet.

On ne manque pas non plus de témoignages d'Auteurs modernes, qui prouvent que les Américains ont l'idée d'un Dieu, & qu'ils croient même que la Religion a Dieu pour Auteur. Notre Abbé en cite quelques-uns; mais il ne produit rien

de ces Voyageurs, Eccléſiaſtiques même, &, qui plus eſt, Miſſionnaires, qui prétendent qu'il y a en Amérique des Peuples entiers, qui ne connoiſſent ni Dieu, ni Eſprits, ni Religion. Or s'il y a des Peuples ſans Religion, dira-t-on d'eux qu'ils croient que la Religion vient de Dieu? L'amour du vrai exige qu'on cite ſur une queſtion tout ce qui peut ſervir à l'éclaircir. Omettre des faits qui détruiſent ceux qu'on allègue en faveur d'une opinion favorite, c'eſt trahir la vérité, c'eſt donner priſe à l'ennemi. La Religion ne gagne rien par ces ſortes de ſupercheries, elle y perd. L'Incrédule triomphe lorſqu'il vient à montrer ce qu'on a voulu cacher, le revers de la médaille. Il a tort cependant. La vérité de la Religion ne dépend point de ce que croit ou ne croit pas un ſtupide Iroquois.

L'autre partie de la propoſition de l'Auteur, qui regarde *le miniſtère des Saints Anges*, n'eſt pas mieux prouvée que la première. Les paſſages où il eſt fait mention des Eſprits, ne lui manquent pas, ſa vaſte lecture lui en a fourni un bon nombre. La plupart de ces paſſages, ou ne prouvent rien, ou prouvent tout autre choſe que ce qu'on veut démontrer. J'ai lu dans des Rélations de Voyageurs dignes de foi, qu'il y a en Afrique & en Amérique des Nations dont le génie eſt ſi petit, ſi reſſerré, ſi borné, qu'on n'a jamais pu leur donner la moindre idée d'un Eſprit, on ne trouve pas même dans leur Langue de termes propres à leur faire concevoir ce que c'eſt. Un Miſſionnaire croit avoir rendu un Sauvage fort habile, lorſque, pour lui donner l'idée d'un Ange, il lui a tracé ſur le ſable une figure humaine avec deux aîles.

L'Au-

L'Auteur eût rendu son Ouvrage meilleur s'il se fût moins écarté de son but, & ici & ailleurs; il s'égare, il se perd, & son Lecteur avec lui. Il se jette dans des digressions inutiles qui font disparoître l'état de la question. Est-ce prouver ce qu'il doit prouver, que d'alléguer tout ce qu'ont dit ou pensé de la nature, du caractère, des qualités des Demi-Dieux, des bons & des mauvais Génies, les Grecs & les Romains, les Chinois, les Barbares de l'un & de l'autre Hémisphère? De dix passages qu'il cite, à peine y en a-t-il un seul que l'on puisse appliquer à son sujet. De pareils écarts ne sont pas pardonnables dans un Ouvrage dogmatique de la nature de celui-ci. S'il y a du bon, du solide, de l'*à propos*, il est absorbé dans une mer immense de choses étrangères.

Joignez à cela que les Payens ne nous apprennent pas ce que c'est que les Anges ou les Esprits, mais ce qu'ils se sont imaginés qu'ils devoient être. Or une Tradition qui doit s'être constamment perpétuée de siècle en siècle chez tous les Peuples du Monde, ne permet pas que les objets de la croyance soient changés au point qu'on ne puisse les reconnoître. La Tradition qui m'instruit de l'existence d'un seul Dieu, qui m'apprend que c'est un Etre infini, plein de perfections, dégagé de toute matière, n'est pas la même que celle qui fait croire à un Payen, à un Chinois, à un Japonois, qu'il y a plusieurs Dieux; que parmi ces Dieux il y en a de bons & de mauvais, de plus puissans les uns que les autres; qu'ils sont revêtus d'un corps, & sujets aux mêmes passions que nous.

Certainement deux Traditions contradictoires

s'entredétruiſent, & ne ſauroient avoir la même origine. Dieu a appris aux Juifs & aux Chrétiens à n'adorer que lui ſeul; la Superſtition a dicté le culte des Idoles. Nous adorons le Créateur, les Payens adorent la Créature. L'Egyptien adore un Oignon, le Chinois ſon Quei, le Lapon ſon Storjonkare, le Nègre de Guinée ſa Fétiche, le Jague ſon Quiſango, le Virginien ſon Okée ou ſa Kiwaſa, le Caribe ſon Maboia, le Mexicain ſon Thaloch ou ſa Teſcalipuca, le Japonois ſon Sin & ſon Cami, & le Samoyède ſon petit Marmouſet de bois.

Ces Cultes bizarres viennent-ils de Dieu par une *Tradition conſtante & non interrompue*, comme le prétend l'Auteur? Des Sociétés ont pu ſe former une Religion particulière ſans le ſecours d'aucune Tradition. La beauté de l'Univers, les merveilles de la Nature, ont dû les fraper (*a*), & leur faire naître l'idée d'un Dieu Créateur. De cette idée vient celle de la néceſſité d'un Culte religieux. Voilà le fruit de la Raiſon; & c'eſt pouſſer la choſe à l'excès, que d'aller chercher l'origine de tous les Cultes dans une *Tradition primitive*.

(*a*) L'illuſtre Monſieur de *Maupertuis*, ce *Cenſeur des Hommes & des Planètes*, ſemble faire aſſez peu de cas de cette preuve qui réſulte de la contemplation de l'Univers; il aime mieux chercher l'Etre Suprême dans les premières Loix qu'il a impoſées à la Nature, dans ces Règles univerſelles, ſelon leſquelles le mouvement ſe conſerve, ſe diſtribue ou ſe détruit. Mais cette preuve n'eſt pas pour tout le monde.

ARTICLE XII.

HISTOIRE *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1745. Avec les MEMOIRES *de* MATHEMATIQUES *&* *de* PHYSIQUE *pour la même Année, tirés des Régistres de cette Académie.*

PHYSIQUE GENERALE.

Tremblement de Terre qui se fit sentir le 7 de Février à Christiansand en Norvège.

LE détail de ce phénomène est dû à Mr. *Spidberg*, qui en a été témoin oculaire, & qui l'a communiqué à Mr. de *Réaumur*. Sur les 9 heures du matin on entendit un bruit semblable à celui de plusieurs chariots qui auroient passé avec beaucoup de viteſſe ſur le pavé. Dans le même moment toutes les maiſons furent ébranlées, les ſiéges, les tables & les lits ſe remuèrent, les verres & les porcelaines s'entrechoquèrent; les oiſeaux, qui étoient dans des cages, ſe mirent à voltiger, & les perſonnes qui ſe promenoient dans les chambres commencèrent à chanceler. Un Chapelain prêt à célébrer remarqua que l'autel & les murailles du Temple s'ébranlèrent, & que les cierges allumés étoient prêts à ſe renverſer, la voûte même menaça de s'entrouvrir. Les ſecouſſes ne durèrent que deux ou trois minutes, & le calme leur ſuccéda.

Ceux qui n'étoient point dans les édifices, mais qui étoient à pied dans la plaine, ne s'apperçurent que peu ou point du tout de ce trembiement de Terre, qui s'étoit fait ſentir 30 minutes auparavant à 8 ou 10 lieues à l'Occident, dans la Pa-

roiſſe de Biéland, & à 9 heures préciſes dans celle de Mand diſtante de 4 lieues. La traînée de vapeur ſouterraine faiſoit donc environ 16 lieues par heure; & il y a apparence que la cavité qui la contenoit, étoit placée plus profondément que le fond de la Mer, puiſque la même ſecouſſe ſe fit ſentir dans les Iles de Haleſund & dans quelques autres voiſines de la côte. Ce tremblement de Terre fut ſuivi de chaleur. Le 5 & le 6 il faiſoit très-froid, & le dégel ſurvint le 7 contre toute apparence.

Autre Tremblement de Terre qui ſe fit ſentir le 9 Juillet à Béziers.

C'eſt à Mr. *Bouillet* qu'on eſt redevable de cette rélation. Sur les 3 ou 4 heures du ſoir on entendit à Béziers un bruit ſemblable à celui d'un toit qui s'écroûleroit. Pluſieurs perſonnes montèrent à leur grenier pour voir ſi ce n'étoit point le leur qui avoit cauſé le bruit; ceux qui étoient aux premier & ſecond étages ſentirent une violente ſecouſſe, mais ceux qui ſe trouvoient au rez de chauſſée ne s'en apperçurent pas. Mr. *Bouillet*, qui étoit pour lors à pied dans la rue, ne ſentit rien. Cette première ſecouſſe fut ſuivie deux jours après d'une autre qui arriva pendant la nuit. Bien des perſonnes aſſurèrent que leurs lits avoient été violemment ébranlés, & Mr. *Bouillet* s'éveilla au bruit que firent les chaſſis de ſes fenêtres. Peut-être parviendra-t-on un jour à expliquer ces effrayans phénomènes, ou même à en prévenir les terribles effets. C'eſt la réflexion que fait l'Hiſtorien. Mais comment prévenir les effets de ces violentes ſecouſſes, qui ont renverſé, abîmé des Villes entières!

In-

Incruſtation pierreuſe.

Cette Incruſtation a été tirée d'une Source près de Riom en Auvergne. Cette ſource jette un bouillon chargé d'une écume rougeâtre, les habitans du lieu ont ſoin de la tirer ſur les bords de la Fontaine, elle s'y durcit, & devient une pierre dont ils ſe ſervent à bâtir.

Sur la fameuſe Grotte du Chien.

On croit communément que pour faire revenir le Chien qu'on a plongé dans la vapeur de cette Grotte, & qu'on en a tiré comme mort, il faut ſur le champ le jetter dans le Lac d'Agnano, d'où en moins d'une minute il ſort en nageant. Mr. *Taitbout de Marigny*, Conſul à Naples, a trouvé que cette précaution étoit inutile; le Chien qui ſervit à cette expérience fut ſimplement jetté ſur l'herbe, & en peu de tems il reprit vigueur au point de courir.

Aurore Boréale vue à Cuſco.

Il faut que les Aurores Boréales ſoient extrêmement grandes pour être apperçues à la latitude de 12 degrés, climat dans lequel ces phénomènes doivent être bien rares. Une de cette eſpèce, qui fut vue à Cuſco le 20 Août 1744, y jetta la plus grande conſternation, le Peuple la prit pour un préſage de la fin du Monde, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Mr. le Marquis *de Valle Umbroſo*, Corrégidor de cette Ville, parvint à faire comprendre à cette Populace effrayée, que le phénomène étoit produit par des cauſes purement naturelles.

Lorſque le Monde finira, s'il doit finir, ne finira-t-il pas par des cauſes naturelles? Ceux qui le connoiſſent le mieux, ne s'apperçoivent pas qu'il

vieillisse. Quelle cause peut lui faire perdre son équilibre, & en ébranler les fondemens ? S'il est tel qu'il est, parce qu'il ne sauroit être autrement, il n'est pas à craindre qu'il périsse.

Etang presque entièrement couvert d'une grande Prairie.

Mr. l'Abbé *de Fontenu* de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, qui joint à la connoissance de l'Antiquité l'esprit & l'art des observations, a trouvé dans une des singularités de l'Histoire Naturelle de France un modèle en petit de la fameuse Ile de Délos.

Dans la Paroisse de Brossigny près de Fougères sur les frontières de Bretagne, il y a un Etang, situé dans un vallon d'environ ½ de lieue de circuit, qui peut passer pour une des merveilles de cette Province. Indépendamment d'un petit nombre d'Iles flottantes qu'on voit sur sa surface, & dont quelques-unes sont garnies d'arbres, il est presque entièrement couvert d'une grande Prairie fermement adhérente à la chaussée, sans tenir en aucune manière aux autres bords de l'Etang.

Cette Prairie est entièrement soutenue sur l'eau; quand l'Etang est plein, elle est de niveau avec la chaussée, & quand les eaux baissent, elle forme une espèce de glacis. Comme elle couvre la bonde de l'Etang, il faut, quand on veut le mettre à sec pour le pêcher, y faire une ouverture. L'épaisseur de cette Ile est d'environ 6 pieds. Il y naît des herbes & des arbrisseaux. Le terrein en est d'un tissu spongieux & humide, & on peut, en y enfonçant un long bâton, traverser toute son épaisseur. Cependant le dessus en est solide & ferme, & on peut s'y promener. La pêche de l'Etang est très-abon-

abondante, & le poiſſon très-gros. Mr. l'Abbé *de Fontenu* y a vu prendre entre autres gros poiſſons, un Brochet de 24 livres & un de 16.

Extrait du troiſième Volume des Leçons de Phyſique expérimentale de Mr. l'Abbé Nollet.

Ce Volume contient les 9. 10. & 11. Leçons. La 9. eſt une eſpèce de Traité élémentaire de Méchanique, mais cette Méchanique eſt en même tems & mathématique & expérimentale. L'Auteur, après avoir expoſé avec beaucoup de clarté les principes généraux de chaque propoſition de Méchanique, y fait voir par une infinité d'expériences l'application de ces mêmes principes aux machines les plus uſitées. De cette manière la partie de la Méchanique qu'il s'eſt propoſé d'éclaircir, ſe trouve à la portée d'un bien plus grand nombre de perſonnes. Mr. l'Abbé *Nollet* n'admet que trois machines ſimples, qui ſont le Levier, le Plan incliné, & les Cordes. Ces trois machines ſont les élémens dont il compoſe toutes les autres.

Les 10. & 11. Leçons traitent de la nature & des propriétés de l'Air; mais la 10. eſt plus particulièrement deſtinée à le conſidérer en lui-même & indépendamment de la grandeur & de la figure de ſa maſſe. Les expériences qui prouvent le poids & le reſſort de ce fluïde en ſont la principale partie; mais à celles qu'on connoiſſoit déjà, Mr. l'Abbé *Nollet* en ajoûte un grand nombre de nouvelles, & accompagne les unes & les autres de réflexions & de vues également curieuſes & intéreſſantes.

Dans la 11. Leçon l'Auteur conſidère l'Air comme atmoſphère. Cette atmoſphère peut être re-

regardée comme fluïde en repos, ou comme fluïde en mouvement. Comme fluïde en repos, elle a une étendue, une figure & un poids. Mr. l'Abbé *Nollet* enſeigne la manière dont on a tenté de déterminer ces trois points par les obſervations du Baromètre faites en différens endroits, différemment élevés. On peut conſidérer dans l'atmoſphère deux ſortes de mouvemens, l'un d'une partie conſidérable de ſa maſſe vers un certain côté, & l'autre de ſes parties intégrantes ſans déplacement ſenſible. Ce dernier mouvement eſt celui par lequel les corps ſonores tranſmettent la ſenſation du ſon à l'organe de l'ouïe. Or ce mouvement peut être conſidéré, ou de la part du corps qui l'excite, ou de l'air qui le tranſmet, ou enfin de l'organe ſur lequel il agit. L'Auteur l'examine ſous ces trois rapports, & ne manque pas de faire des applications de ce que les expériences enſeignent, aux différens uſages de la Société Civile.

ANATOMIE.

Sur la maladie du gros Bétail.

Une maladie contagieuſe ayant fait périr beaucoup de Vaches & de Bœufs dans la Bourgogne, il fut défendu de ſe ſervir des cuirs des animaux morts de la contagion, de peur que ces peaux ne puſſent porter avec elles un poiſon dont on avoit reſſenti les plus funeſtes effets. Pluſieurs expériences faites avec ſoin par Mr. le Marquis *de Courtivron*, prouvent qu'on n'a point à craindre que l'uſage de ces cuirs portent la contagion, & que par conſéquent on ne doit point les perdre, en obligeant les propriétaires des Beſtiaux morts, de les enterrer avec leurs peaux. Mr. *de Courtivron* ne craint pas d'aſſurer que l'Ordonnance con-

contre les cuirs n'ait couté beaucoup plus de cent mille écus à la Province de Bourgogne.

Les phénomènes qui ont accompagné cette contagion, ont été si singulièrement variés, & les remèdes qu'on a tentés si rarement efficaces, qu'il a été impossible de rien statuer sur cette matière. Cependant par une suite de plusieurs observations il paroît à Mr. *de Courtivron* que la manière la plus sûre d'empêcher la maladie de gagner, est de tenir le Bétail sain séquestré de tout autre. Par cette seule précaution des parties entières de certains Villages ont été garanties. L'Auteur en rapporte quelques exemples pris sur un nombre prodigieux d'autres dont il n'a pas voulu grossir son Mémoire. A Bure, Bailliage de Châtillon, la moitié du lieu suivant une rue conserva son Bétail, l'autre le perdit entièrement. A Beneuvre un Particulier perdit la moitié de son Bétail, & conserva l'autre qui ne fut point attaquée. A Aizèrex le seul Jardinier du Château avoit son Bétail sain au milieu d'un Village où tout mouroit.

Deux Lièvres joints ensemble par l'épine du dos.

Ces deux Lièvres étoient joints de façon que les deux corps opposés l'un à l'autre sont, pour ainsi dire, bout à bout. Nous avons plusieurs exemples de monstres à-peu-près pareils à celui-ci (*a*).

Vapeur mortelle d'une Futaille remplie d'eau de Mer.

Au desarmement d'un Vaisseau qui revenoit de Ca-

(*a*) Voyez les *Ephémérid. des Cur. de la Nature*, Decur. 1. An. II. Obs. 94. pag. 68. & ann. p. 397. & Obs. 199 & 200. pag. 391, & suiv.

Cadix à Rochefort, un Matelot ayant débondé une futaille remplie d'eau de Mer, qu'on avoit imprudemment bouchée, fut tout d'un coup frappé d'une vapeur qui le renversa roide mort; six de ses Camarades, qui étoient dans la même cale, mais un peu plus éloignés de la futaille, furent renversés, ils perdirent connoissance, & parurent agités de violentes convulsions. Le Chirurgien-Major étant entré dans la cale, s'évanouit & éprouva les mêmes accidens. On les tira tous de ce lieu empoisonné, & dès qu'ils eurent pris l'air ils revinrent. Le cadavre du mort étoit extrêmement enflé & fort noir, le sang lui sortoit par les narines, la bouche & les oreilles; mais il étoit déjà si corrompu, qu'il ne fut pas possible d'en faire l'ouverture.

Oeuf renfermé dans un autre Oeuf.

Mr. *Amelot* a fait voir à l'Académie un Oeuf de Poule d'Inde, dans lequel étoit renfermé un autre Oeuf garni de sa coque.

Nouveaux succès de la Taille latérale.

Mr. *Morand* a communiqué à l'Académie de nouveaux succès de la Taille latérale, de la part de Mr. *Vacher* Correspondant de l'Académie, & de Mr. *Durocher* Chirurgien des Gardes-du-corps de S. A. R. *Don Philippe* Infant d'Espagne. Depuis le 7 Novembre 1743. jusqu'à la fin de l'année 1744, Mr. *Vacher* a fait quatre opérations, qui ont été toutes fort heureuses. Mr. *Durocher*, depuis 1741 jusqu'en 1744, a guéri trois pierreux par cette méthode, & n'en pratique plus d'autres.

Enfant monstrueux.

Cet Enfant présenté à l'Académie étoit né à ter-

terme dans l'Hôtel-Dieu le 8 Octobre 1745. Il avoit deux têtes, un tronc commun & cinq extrémités, deux supérieures & trois inférieures. Des trois extrémités inférieures une étoit monstrueuse, elle sortoit de la fesse gauche, & paroissoit être composée de deux extrémités confondues l'une avec l'autre; elle avoit quelques orteils qui ressembloient beaucoup aux doigts de la main. Ce Monstre n'avoit qu'un seul Foie composé de trois lobes, une seule Véficule du fiel, deux Estomacs, deux Rates, deux Duodenum, deux Pancréas, quatre Reins, deux Poûmons, un Cœur renfermé dans la poitrine avec trois oreillettes & un seul ventricule. Les deux Têtes étoient posées sur deux épines. Il y avoit 48 côtes, 24 antérieures & 24 postérieures, de l'arrangement desquelles résultoit une Poitrine commune. Toutes ces particularités, & quelques autres que nous omettons, résultent de l'examen que Mrs. *Winslow* & *de la Sône* ont fait de ce Monstre.

CHIMIE.

Manière d'appliquer aisément des Bas-Reliefs en or sur l'Or & sur l'Argent.

Ce secret est tiré d'un Mémoire trouvé dans les papiers de Mr. *du Fay* mort en 1739, & qui ne l'avoit acheté que sous la condition qu'il ne pourroit être publié qu'au commencement de 1745. Cet Académicien en avoit vu plusieurs épreuves, & il avoit lui-même une Montre dont la boite étoit travaillée de cette manière.

Glace inflammable.

Ce fait singulier résulte d'une expérience communiquée à Mr. *de Réaumur* par Mr. *Bosc*. On trouvera le détail du procédé dans l'Histoire de l'Académie.

Bo-

BOTANIQUE.

Sur la conservation des Grains, & sur-tout du Froment.

Il n'est pas besoin de prouver la nécessité de la conservation des Grains, & sur-tout du Froment; personne n'ignore que cette conservation exige des emplacemens & des dépenses considérables. Pour la faciliter, il faut 1. trouver le moyen d'en renfermer une grande quantité dans un petit emplacement; 2. faire ensorte qu'il ne s'y échaufe ni ne s'y corrompe; 3. le garantir des Rats & des Oiseaux, sans l'exposer à être endommagé par les Chats; 4. enfin le préserver des Teignes, des Charançons & autres Insectes. C'est ce problême important que Mr. *du Hamel* a entrepris de résoudre, & que l'expérience lui a fait connoître qu'il avoit effectivement résolu.

Sur les Glandes & les Filets des Plantes, & les matières qui en sortent.

Les feuilles d'Arbre ou d'autre Plante ont des ramifications de vaisseaux, qui y forment comme un réseau, dont les mailles sont remplies par une autre substance, que les Anciens désignoient par le terme de *parenchyme* ou *suc épaissi*. Les espaces remplis de ce prétendu parenchyme sont, selon Mr. *Guettard*, de véritables Glandes, dont la structure est variée dans les différentes espèces. Ces Glandes sont accompagnées pour la plupart de tuyaux qui représentent assez bien des poils ou filets, dont les variétés sont encore bien plus grandes que celles des Glandes. Ces poils sont très-visibles dans les Orties, & ils s'y font assez remarquer par leurs piqures.

La fonction des Glandes du corps animal est de

de séparer quelques-unes des parties du fluïde composé qui y passe, & de les porter ensuite dans les endroits où elles doivent se rendre. L'analogie se soutient parfaitement entre elles & les Glandes végétales. On voit sortir évidemment de plusieurs de ces dernières Glandes diverses matières, soit immédiatement, soit par le moyen des poils ou filets, qui leur servent de canaux excrétoires. Ces Glandes végétales, leurs filets, la matière qui en sort, font le sujet d'un Mémoire, que Mr. *Guettard* doit faire suivre de plusieurs autres. Nous croyons qu'il suffit de faire connoître au Lecteur de quoi il est ici question.

HYDROGRAPHIE.

Carte de la partie de l'Océan vers l'Equateur, comprise entre les Continens d'Afrique & d'Amérique.

Cette Carte est d'une espèce singulière. Les autres Cartes marines ne représentent que la surface de la Mer, celle-ci est destinée à en représenter le fond. Mr. *Buache* a entrepris d'y faire voir que les Montagnes de *Sierra Léone* en Afrique & celle de la *Cordelière* du Brésil en Amérique, ne sont que les extrémités d'une même chaîne de Montagnes, qui se continue sous la Mer, & dont l'Ile de *Fernand Noronha* est un des sommets. La preuve de son sentiment se tire des basses & des vigies qui se rencontrent sur la ligne qui joint le Cap *Tagrin* & l'embouchure de *Rio-grande*.

C'est d'après une multitude de sondes & d'observations que Mr. *Buache* a formé sa Carte, dont il est aisé d'appercevoir toute l'importance. Plusieurs Cartes pareilles des Mers fréquentées feroient connoître les bancs & les rochers qu'on doit

doit éviter, & répandroient nécessairement beaucoup de lumière sur la direction des Marées & des Courans.

Neptune Oriental.

Mr. *Daprès de Mannevillette*, Lieutenant des Vaisseaux de la Compagnie des Indes, & Correspondant de l'Académie, est l'Auteur de l'Ouvrage qui porte ce titre. Son dessein a été de procurer aux Vaisseaux Européens qui font le voyage des Indes Orientales & de la Chine, des Cartes exactes & des Routiers fidèles. Une ample Préface, qui est à la tête de cet Ouvrage, contient non seulement le compte qu'il rend au Public de ses vues, mais encore une histoire abrégée de la découverte de la route des Indes par les Portugais, & des conquêtes qu'ils y avoient faites. Il joint aux Cartes des instructions & des mémoires très-détaillés sur les différens points de reconnoissance, sur les tems les plus favorables, sur les dangers de différente espèce contre lesquels il faut être en garde; en un mot, il a fait tout ce qui étoit en lui pour ne rien laisser à désirer de ce qui pouvoit être nécessaire, ou même utile à la navigation des Mers Orientales, fréquentées par les Vaisseaux Européens.

MECHANIQUE.

Machines ou Inventions approuvées par l'Académie.

1. Un projet de Rames tournantes par Mr. l'Abbé *Masson* de l'Académie de Dijon. L'Académie trouve cette Invention très-simple & très-ingénieuse. 2. Un lit sans colonnes du Sieur *Havot*. Ce lit a la commodité de pouvoir être mis en usage très-promptement dans les cas pressans. 3.

U-

Une Machine à curer les Ports & les Rivières, préſentée par Mr. *Lavier*. Comme elle eſt aſſez ſimple & facile à appliquer ſur un bateau ordinaire, l'Académie croit qu'elle pourra ſervir avec autant d'avantage que celles qu'on emploie ordinairement à cet uſage. 4. Un nouveau Rouët à filer, inventé par le Sieur *André* l'aîné. Cette Invention a paru très-ſimple & avantageuſe aux Manufactures. 5. Une Machine pour élever les eaux, propoſée par Mr. *Amy*, Avocat au Parlement de Provence. L'Académie penſe qu'elle peut être propre à plus d'uſages que celle de Mr. *Joly* de Dijon, dont on trouve la deſcription dans le Recueil des Machines approuvées par l'Académie, au numero 20. 6. Une Machine à filtrer l'eau, du même Mr. *Amy*. Elle eſt ſuſceptible d'utilité en diverſes rencontres. 7. Une Marmite préſentée par Mr. *Pigage*, Architecte du Roi de Pologne Duc de Lorraine. Le feu y eſt placé dans un tuyau vertical, ſoudé au fond de la Marmite, qui eſt pereé en cet endroit; par ce moyen il agit plus puiſſamment ſur le fluïde dont il eſt entouré. Cette Machine peut être utile en pluſieurs occaſions. 8. Un Compas d'engrenage, inventé par Mr. *Gallonde*. Cet inſtrument, extrêmement ſimple, a paru d'un uſage plus ſûr & plus étendu qu'aucun autre qui ait été propoſé pour la même fin.

ARTICLE XIII.

REPLIQUE *de* Mr. MILL à un *Article* inſéré dans le Journal appellé *Scrinium Antiquarium*.

IL y a plus de cent ans que les Théologiens de *Brème* étoient les plus modérés dans le Parti Réformé, mais il s'en faut bien que tous leurs Descendans les ayent imités. Au-contraire il s'en trouve aujourd'hui, qui en vrais champions de l'Eglise Militante battent non seulement sans miséricorde tous ceux qu'ils regardent comme reprouvés & retranchés de leur Corps, mais qui se déchaînent aussi avec aigreur contre leurs propres Frères, & cela souvent pour des Matières de peu d'importance. Mr. *Mill*, Professeur en Théologie & en Langues Orientales dans l'Académie d'*Utrecht*, n'a pas été à l'abri de pareilles insultes. Ce Savant ayant publié une Dissertation *sur les limites de la Terre Sainte & de l'Egypte*, fut attaqué par un Professeur de *Brème*, secondé par son concitoyen présentement (*a*) Professeur à Groningue, qui est entré dans cette querelle de gayeté de cœur & même à diverses reprises, sans y avoir été ni appellé ni provoqué. C'est de ce dernier & de ses manières d'agir que Mr. *Mill* se plaint dans la petite Pièce justificative dont nous avons cru devoir régaler ceux qui s'intéressent dans cette dispute. Ceux qui n'y prennent point parti, nous pardonneront d'autant plus aisément de le trouver dans une Langue peu usitée dans ce Journal, mais qui naturellement ne devoit pas différer ici de celle dans laquelle a paru l'incartade de cet illustre Assaillant.

(*a*) Le même qu'on a tâché déjà de dépédantiser dans deux Lettres qui se trouvent à la fin du *Tome* XXXIV. *Partie* I. de ce Journal.

Tra-

Trajecti.

Non potuit a se impetrare Cl. *Gerdes*, quamvis amice admonitus, ut ab inferenda immerenti injuria abstineret, sed illam potius nova injuria auxit, & ultra terminos (phrasis est Gerdesiana) extendit. De Dissertatione mea sententiam *de Nilo Terræ S. Termino* exponente, sic judicaverat in *Scrinio Antiquario*, cui gratiam quoque novorum litterariorum aspergere & afflare solet. Cl. *Milnius vulgarem illam atque protritam Lectoribus propinavit sententiam, neque tamen, quod non prius jam fuerat dictum, quidpiam protulit:* addens *acquiescere me posse* in confutatione *Symbolis Litter. Tom.* 3. *p.* 2. inserta. Ego in Ἐπιμέτρῳ Dissert. 2. illum ultro sese in hanc controversiam ingessisse, & iniquo me judicio adortum esse conquestus sum, cum Dissertatio contrarium ostendat, & ipse Cel. *Ikenius*, quamvis invidiam deprecarer, *me omnium eruditissime eam sententiam defendisse*, scribat, Virumque optimum ad majorem æquitatem, propterea etiam adhortatus sum, quod, cum olim ad me cum commendatitiis accederet, omni illum humanitate sim prosecutus. Is vero nunc acerbior insurgit, in Scrinii *Parte I. Tom.* 2. *p.* 568. *persuasus sum* dictitans; *quod ea sententia sit vulgaris & protrita.* Si *communiorem* sententiam vulgarem vocat, quid id quæso officit? Præclarissimæ possunt esse sententiæ communes & tritæ, eoque fiunt illustriores, si novo argumentorum & doctrinæ apparatu exponantur & confirmentur. Sed vulgarem & protritam ille sententiam potius appellat *Doctoris vulgaris & protritæ doctrinæ*, ut ex illis quæ subdit apparet. Igitur tales Doctores erunt lumina illa & decora Reipublicæ Litterariæ, BOCHARTUS, VITRINGA, SCHULTENSIUS, WESSELINGIUS, SCHAW &c. qui eandem sententiam tuentur: illa vero de rivo apud Rhinocoruram Terræ S. termino opinio, rara erit & sublimis, patronum nempe & supremum judicem nacta, Doctorem Groninganum!

Negat, se ingessisse in hanc controversiam, hac nova ratione, *quod ante 25 annos jam publico fidem dederit, de eadem illa causa se disputaturum esse.* Mirifica conclusio! *ingerere nunc me possum, quod ante 25 annos fidem dederim, sed non liberaverim,* & nunc liberabo, sententiam illam vulgarem & protritam pronunciando, & Milnium aliosque, protritæ doctrinæ Doctores appellando. Interea tamen, cum promissam ante 25 annos Dissertationem nondum edidit, *lentus* erit suo ipsius indicio *Dissertator*: qua selectæ suæ Latinitatis phrasi me appellat, tanto temporis intervallo cunctatus, qui promtior alias paratiorque Dissertator, talia multa protrusit, quibus haud ægre caritura fuisset Respublica Litteraria, etiamsi vicies quinquies fidem dedisset, se de illa causa disputaturum.

Revocavi Viro Optimo in memoriam, me, cum ad nostram olim Academiam, atque ad me cum commendatitiis accederet, omni illum humanitate prosequi & demereri conatum esse. Is vero *tam confidenter*, inquit, *mihi objicit ad futum faciendum Lectoribus, quasi tanta ejus in me essent merita, qua certe quam sint exigua ipse non ignorat.* Sed ubi ego de magnis meis meritis locutus sum? De conatu illum demerendi dixi: an talis responsio cum candore & grato animo consistere queat, alii judicent. Revera omni humanitate illum prosecutus sum, & ipse scholis meis interfuit, ut novit, an propterea dignus ei videor, quem sic adoriatur, & nunc quidem post 30 annos? cum *dignitate*, ut ait, *& annis provectior*, æquitate quoque & prudentia instructior esse, nec discipulis suis exemplum præbere deberet, similia illi referendi, quod excusatius juvenes facturi sunt, quum annis ille provectior fecit.

Sed & ludos facit in nomine meo: vidit, ut puto, in juvenili mea Dissertatione nomen scriptum MILN, hic sibi inveniisse credens, non quod pueri in fabâ. MILNIUM me repetitis vicibus appellat & appellavit, quod

quod ego in Βαπτίσματος silentio præterii, ut dignitati ejus annisque parcerem: ille igitur ferocius pergit. Parens meus Britannus, Mercator haud ignobilis Regiomonti Prussorum vulgari pronunciatione appellabatur, *Milts*, *Mill*, quem ego admodum juvenis secutus sum, deinde vero in Scriptis Latinis Millius constanter scripsi. Quo igitur animo aut jure Theologus Groninganus alio me nomine appellat, quam quo ego utor? num illum ante adhibere in consilium & ab eo discere debui, quomodo nominari vellem? Quid? si illum ego *Gerseniam* appellarem? quod parens illius, ut e popularibus ejus audivi, *Gersen* appellaretur. Sed absit illa levitas & cavillatio! Constanter a me *Gerdes* appellabitur, quo nomine illum, cum ad scholas meas litterarum studiosus accederet, primo salutavi.

Addit in fine: accepit vero Academia Trajectina, novum eumque non vulgaris aut protritæ doctrinæ (qualis scilicet mea eo judice erat) Doctorem *Sebaldum Raviam* &c. Et accepisse lector, & Celsissimi Principis Arausionensis & Nassoviensis curam, devoto animo veneror, quam & Lugdunensi Academiæ nuper benignissime ostendit: ita factum est ut quem olim Auditorem egregium omnino amplexus sum, nunc Collega conjunctissimo frui liceat. Nec unquam fore certissimis documentis persuasus scio, ut, quamvis blanditiis & exemplo Theologi Groningani invitatus, a me amando abstrahatur.

ARTICLE XIV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

De Londres.

LEs Auteurs des *Disquisitions libres & sincères*, dont on a parlé dans ce Journal, continuent à soli-

liciter vivement une révision de la Discipline & de la Liturgie de l'Eglise Anglicane. Ils avoient promis un Recueil considérable de piéces touchant cette révision, pour servir de Suplément aux *Disquisitions*; ils n'ont pu s'acquiter de cette promesse jusques à présent, mais ils assurent qu'ils s'en acquiteront bientôt; & en attendant ils publient celui-ci sous ce titre: *An Appeal to common Reason and Candor in behalf of a Review; submitted to the serious consideration of all unprejudiced Members of the Church of England. With a Word concerning some late Remarks upon the* free and candid Disquisitions. C'est-à-dire: *Appel à la Raison & à l'Equité commune, en faveur d'une Révision: soumis à l'examen sérieux de tout membre déprévenu de l'Eglise Anglicane, avec un mot de réponse aux remarques publiées dernièrement sur les* Disquisitions. *Chez* Millar, *dans le* Strand, *vis-à-vis la rue* Ste. Catherine. 8. pag. 154. Les Pièces qui composent ce Recueil, & qui sont au nombre de 24, avoient dabord été destinées à servir d'introduction aux *Disquisitions*; mais réflexion faite, elles ont paru plus propres à y servir d'appui. Ce sont pour la plupart des lettres adressées au Clergé & au Peuple séparément; & au Peuple avec le Clergé considérés comme ne faisant qu'un seul Corps, pour leur faire sentir la justice & la nécessité d'une réforme dans la Liturgie & la Discipline Ecclésiastique. Ces lettres sont écrites avec beaucoup de douceur, de modération, de soumission & de respect; mais les Auteurs, en faisant paroître un grand zèle pour la gloire du Christianisme, déclarent qu'ils ne cesseront point de réitérer leurs instances, jusqu'à ce qu'on leur en ait démontré l'inutilité ou l'injustice.

Le Docteur *Midleton*, dont nous avons eu occasion de parler plus d'une fois, est mort depuis peu fort à propos, pour se soustraire aux attaques de je ne sai combien d'antagonistes qui venoient de tous côtés, fon-

fondre sur lui. Outre ceux dont nous avons fait mention, en voici encore une demi-douzaine, qui attaquent son Ecrit contre l'Evêque de cette Capitale. Donnons le titre de leurs Ouvrages, qui ne sont que des Brochures.

1. *A Defense of the Bishop's connection* &c. C'est-à-dire: *Défense de la chaîne de Prophéties de l'Evêque* &c. *Par un Théologien Protestant.* 8. *Chez* Sandby.

2. *An Answer to Dr. Midleton's grand objection to the Bishop's interpretation &c.* C'est-à-dire: *Réponse à la grande objection du Dr. Midleton contre l'explication que l'Evêque de Londres donne du récit de Moyse touchant la chute. Par un Ecclésiastique.* 8. *chez* Owen.

3. *Some Reflexions upon Dr. Midletons examination.* &c. C'est-à-dire: *Réflexions sur l'examen du Dr. Midleton. Par un Prêtre de l'Eglise Anglicane.* 8. *Chez* Robinson.

4. *The Deist Docter detected, or Free remarks on Dr. M's Examination.* C'est-à-dire: *Le Docteur déiste démasqué, ou Remarques libres sur l'examen du Dr. M.*

5. *The Use and intent of Prophecy, and History of the fall, cleared from* &c. *By Julius* Bates. C'est-à-dire: *L'Usage & le dessein de la Prophétie & de l'Histoire de la chute justifié* &c. *Par* Jule Bates. 8 *Chez* Cooper.

6. *An Answer to that part of Dr. Midleton's Examination which regards the Fall.* C'est-à-dire: *Réponse à l'Examen du Dr. Middleton, en ce qui concerne la chute.* 8. *chez* Payne & Bouquet.

On trouve dans le 1. Ecrit quantité de Passages cités, tant du Vieux que du Nouveau Testament, pour montrer que les Prophéties ont commencé avec le Monde, & qu'elles ont entre elles une liaison nécessaire. On cite par exemple Act. II. 16, 17. & suiv. & III. 21. Ce dernier passage est peremptoire: *Il faut que Jésus-Christ demeure dans le Ciel jusqu'au tems du rétablissement de toutes choses, dont Dieu a parlé* dès le

commencement, ἀπ' αἰῶνος, par la bouche, ἁγίων προφητῶν, *de tous ſes ſaints Prophètes.* Cet Ecrit mérite d'être lu; auſſi bien que le dernier, où l'Auteur remarque fort judicieuſement, que quoique les Orientaux ayent coutume d'employer beaucoup de figures & d'allégories dans leur ſtile, Moyſe obſerve une grande ſimplicité dans ſes récits hiſtoriques; s'il ne l'avoit pas fait, il ſeroit ſorti du caractère d'Hiſtorien; & il n'y a nulle apparence que dans le récit ſimple qu'il fait de la Création, il eût expoſé la chute ſous une allégorie ſans en avertir. Enfin ſi l'hiſtoire de la chute eſt allégorique, elle ne nous apprend rien du tout, puiſque les choſes repréſentées par l'allégorie, nous étant abſolument inconnues, chacun peut l'expliquer à ſa fantaiſie, mais ſans la moindre certitude d'avoir rencontré juſte. L'Auteur répond enſuite, avec beaucoup de ſolidité, aux objections du Dr. contre le ſens litéral.

Les Pauvres ne ſont pas moindres que les Riches dans l'œconomie Animale auſſi-bien que dans l'œconomie du Salut; & les diverſes conditions qui diſtinguent les hommes dans les Sociétés, ſont de trop courte durée, pour être de quelque conſéquence dans l'eſprit d'un Chrétien. Il n'en eſt pas de-même de la Vie à venir; chacun doit tâcher de s'y procurer un état honorable, parce que cet état une fois déterminé ne changera jamais. A cet égard les Riches n'ont aucun avantage ſur les Pauvres; au contraire, il ſemble que, pour dédommager les Pauvres du refus qu'elle leur a fait des biens temporels, la divine Providence leur adreſſe plus particulièrement les biens du Salut. Ce ſont de puiſſans motifs pour les conſoler dans leur indigence, & pour les encourager à hâter leur courſe dans la carrière de la ſainteté, afin d'arriver en tems au but de leur vocation céleſte, & cela par la pratique des devoirs convenables à leur ſituation. Voilà les principales vérités qui ſont traitées d'une manière ſimple & é-

di-

difiante dans les Sermons ſuivans. *The Honour and Happineſs of the Poor. In three Sermons* &c. C'eſt-à-dire: *L'Honneur & la félicité des Pauvres. En trois Sermons; prêchés en ſubſtance devant les Pauvres, lors de la diſtribution du Legs pieux de Mr. Tomkins*, à Peckham-Surry. *Avec des hymnes & des prières.* Par Jean Milner, *Docteur en Théologie. Chez* Noon, *dans Cheapſide.*

The Funeral of Infidelity: Or *Infidels in their ſeparate ſtate.* &c. C'eſt-à-dire: *Le Tombeau de l'Incrédulité, Ou l'Etat des Incrédules dans une autre Vie: Où l'origine du mal, l'état qui ſuit immédiatement la mort & la durée des peines de l'Enfer ſont traitées ſimplement & d'une manière ſi claire, qu'il n'y aura plus lieu de diſputer ſur ces matières.* 8. pag. 102. *chez* J. Fox, *dans la Salle de* Weſtminſter. L'Ouvrage eſt en forme de Dialogue. Il y a quatre interlocuteurs; le premier eſt un homme retiré à la campagne, convaincu & bien inſtruit des principes de ſa Religion, zélé pour la gloire de Dieu & plein de charité pour les hommes. Le ſecond eſt un Gentilhomme répandu dans le monde, plein d'honneur & d'équité, mais qui n'avoit jamais bien penſé à la Religion, & dont les diſcours du premier font un vrai Croyant. Le troiſième eſt un Impie d'une conſcience cautériſée, tellement aveuglé par le Dieu du ſiècle qu'il croit que l'ame meurt avec le corps, ou du-moins qu'elle tombe dans l'inaction & dans l'inſenſibilité. Le dernier eſt un Jeune-homme qui s'étoit laiſſé corrompre par celui-ci, & qui ſe convertit au diſcours du ſecond. L'Auteur, en traitant ces différens caractères, prend occaſion de dépeindre la vie paiſible & la mort heureuſe du vrai Fidèle, & la fin terrible des Incrédules, & de faire ſentir le pouvoir de l'Evangile ſur un cœur déprévenu.

Twenty Sermons, by John Balguy M. A. *Late Vicar of North-Allerton in the Country of York and pretendary*

of Sarum. C'eſt-à-dire: *Vingt Sermons par Jean Balguy; ci-devant Vicaire de North Allerthon, dans la Province d'York, & Prétendaire de Sarum.* Nous avions déjà de cet Auteur un Recueil de Pièces Théologiques & Morales, & un Volume de 21. Sermons, qui ont donné de lui au Public une idée très-avantageuſe. Voici les titres des derniers. 1. Le devoir & les avantages de l'étude des Ouvrages de la Nature. 2. La folie de s'oppoſer à la volonté de Dieu. 3. La conduite des habitans de *Bérée* conſidérée & propoſée pour modèle. 4. La vanité des penſées humaines. 5. Les avantages naturels d'une vie vertueuſe. 6. Les récompenſes ſurnaturelles de la vertu. 7. De l'examen de ſoi-même. 8. De la diligence par rapport à nos intérêts temporels. 9. De la diligence à l'égard de nos intérêts ſpirituels. 10. Sur la reprehenſion. 11. De l'orgueil & de l'humilité. 12. De la vengeance. 13. Le Chriſtianiſme & ſon Auteur juſtifié contre les Calomniateurs. 14. L'obſcurité & l'imperfection de nos connoiſſances touchant la Religion. 15. Des tentations particulières à chaque état. 16. De l'Idolâtrie des Chrétiens. 17. Sur la néceſſité d'abonder en bonnes œuvres. 18. Prêché un vendredi ſaint. Prêché un dimanche de Pentecôte. 20. Prêché dans le tems de la Rebellion en 1745.

Le tems eſt ce que les hommes ont de plus précieux au monde; c'eſt l'unique fond qu'ils ayent pour acquérir ce qui peut faire leur bonheur préſent & futur; rien par conſéquent n'eſt plus intéreſſant pour eux que de le bien employer. Cependant la plupart le diſſipent miſérablement: les uns le laiſſent écouler dans l'inaction & dans l'indolence, les autres le regardent comme un fardeau dont ils tâchent de ſe ſoulager par les amuſemens les plus frivoles, tandis que d'autres travaillent, par le honteux uſage qu'ils font du préſent, à abréger l'avenir ou à ſe le rendre inſupportable. Un Philoſophe Chré-

Chrétien ne sauroit voir une telle conduite sans en gémir, & sans essayer, s'il en est capable, de retirer les hommes d'une sécurité si funeste, & de leur ouvrir les yeux sur leurs plus grands intérêts. C'est ce qu'a fait un Anonyme dans *Three Essays on the employment of time.* &c. C'est-à-dire : *Trois Essais sur l'emploi du tems.* 8. de 130. pag. *sans la Préface. Chez* J. Whiston *dans* Fleetstreet. Le but de ces Essais est de recommander aux hommes un emploi de leur tems, convenable à la dignité de leur nature, à leur situation, à leurs différentes rélations, & à leurs espérances. Pour composer un Ouvrage de cette espèce qui pût attirer l'attention des Lecteurs & faire de salutaires impressions sur leur esprit, il falloit un bon Ecrivain, un homme de jugement, versé dans la connoissance du cœur humain : tel paroît être cet Auteur, qui couronne ses autres vertus par la modestie, en ne se nommant point. Le 1. Essai roule sur la manière dont nous devons employer notre tems par rapport à l'excellence de notre nature. Le corps doit être cultivé, conservé, & maintenu dans toute sa vigueur ; mais l'ame, qui est la plus noble partie de nous-mêmes, doit être aussi le principal objet de nos soins. Dans le 2. Essai on examine quel emploi de notre tems exigent 1. notre condition présente, 2. nos rélations avec les autres hommes, & 3. nos rélations avec l'Auteur de notre être. Enfin dans le 3. Essai on examine la conduite que nous devons tenir en qualité de Créatures qui sont dans l'attente d'une autre Vie après celle-ci.

Le Sénat faisoit une partie si essentielle du Gouvernement chez les Romains, qu'il est étonnant que les Historiens ayent parlé si peu & si obscurément de ce qui regardoit cet illustre Corps. Comment étoit-on admis dans le Sénat sous les Rois, les Consuls, les Préteurs, les Dictateurs ? Etoit-ce ces premiers Magistrats, qui de leur pleine autorité nommoient les Sénateurs ;

teurs; ou préſidoient-ils ſeulement aux Aſſemblées où les élections ſe faiſoient; ou enfin, le Peuple avoit-il ſeul le droit de remplir les places vacantes dans le Sénat? Les deux fameux Hiſtoriens *Denis d'Halicarnaſſe* & *Tite-Live* paroiſſent peu d'accord ſur ce point; ils ſemblent même dire quelquefois dans un endroit le contraire de ce qu'ils ont avancé dans un autre. Pluſieurs Savans ont entrepris de débrouiller la vérité, mais ſans beaucoup de ſuccès. C'eſt ce qui a engagé Mr. *Chapman* à travailler ſérieuſement à éclaircir ce point important de l'Hiſtoire Romaine. Il en étoit à ſon troiſième chapitre, lorſque la Diſſertation de Mr. *Midleton* parut ſur le même ſujet, intitulée: *A Treatiſe on the Roman Senate* 1747. Mais comme ce Savant s'y attachoit principalement à répondre aux difficultés de Milord *Harvey*, qui peu ſatisfait de l'explication de l'Abbé de *Vertot*, avoit traité lui-même ce ſujet, & qu'il avoit négligé par conſéquent un grand nombre de choſes eſſentielles, cela n'empêcha pas Mr. *Chapman* de continuer ſon Ouvrage, où il eſt d'accord pour le fond avec Mr. *Midleton*, qui eſt que *le pouvoir & l'autorité de choiſir les Sénateurs réſidoit dans le Peuple.* L'Ouvrage eſt diviſé en ſix Chapitres. 1. De l'établiſſement du Sénat, & de la manière d'y être admis. 2. Des qualités requiſes dans un Sénateur Romain. 3. Des ornemens particuliers, honneurs & privilèges d'un Sénateur. 4. De la manière d'aſſembler le Sénat, des lieux & des tems marqués pour ſes aſſemblées, & du nombre de Sénateurs requis pour former une aſſemblée complette. 5. De l'ordre obſervé dans les délibérations du Sénat, & des différentes méthodes de paſſer ſes Decrets, ou de les empêcher. 6. Du pouvoir du Sénat, & des changemens qu'il a éprouvés dans ſes différens périodes. Il eſt intitulé: *An Eſſay on the Roman Senate. By* Thom. Chapman D. D. *Maſter of Magd. Coll in* Camb. *and Chaplain to his Majeſty.*

C'eſt-

C'eſt-à-dire: *Eſſay ſur le Sénat Romain; par* Thomas Chapman. *Docteur en Théologie, Principal du Collège de la Madeleine à Cambridge, & Chapelain* ordinaire de Sa Majeſté. 8. *de* 398. *pag.*

An orignal Theory or new Hypotheſis of the Univerſe, &c. *By* Thomas Whricht, *of* Durham. C'eſt-à-dire: *Théorie originale ou hypothèſe nouvelle de l'Univers, fondée ſur les loix de la Nature, expliquant par des principes mathématiques les Phénomènes généraux de la Création viſible; en particulier de la Voye lactée. Contenue en neuf Lettres familières de l'Auteur à un de ſes Amis. & ornées de plus de trente planches gravées par les meilleurs Maîtres. Par* Thomas Wright de Durham. in 4. de 84. *pag.* La première lettre expoſe les opinions des plus célebres Auteurs, dont les ſentimens ſur cette matière ont été publiés dans leurs Ouvrages. La 2. roule ſur la nature de la Certitude mathématique, & ſur les divers degrés de Probabilité morale propres à faire une conjecture. 3. Touchant la nature, la grandeur, & le mouvement des Corps planétaires autour du Soleil. 4. On continue à traiter de la nature des Corps céleſtes, & l'on rapporte les opinions des Anciens touchant le Soleil & des Etoiles. 5. De l'ordre, de la diſtance & de la multiplicité des Etoiles, de la Voye lactée, & de l'étendue de la Création viſible. 6. Du mouvement général des Etoiles, de la pluralité des Syſtêmes, & du nombre innombrable de Mondes. 7. Explication & démonſtration complette de l'Hypothèſe ou Théorie, qui fait voir que la Création eſt infinie à l'égard des Aſtres. 8. Du tems, & de l'eſpace à l'égard des objets connus d'immenſité & de durée. 9. Réflexions par voye de ſcholies. Conſéquences rélatives à l'immortalité de l'Ame, & touchant l'infinité & l'éternité. Cet Ouvrage eſt digne de toute l'attention des Lecteurs.

Voici un Livre qui a tout l'air d'un roman ou d'un mau-

mauvais pillage : il eſt intitulé : *The Hiſtory of the life of Tamerlane the great* &c. C'eſt-à-dire : *La vie du grand Tamerlan* &c. 8. pag. 150. *Chez Owen.* L'Auteur à-la-vérité avertit dans une préface que cette vie a été écrite par *Albacen* ſavant Arabe, l'un des principaux favoris de Tamerlan, qu'il avoit ſuivi dans toutes ſes guerres. Mais comment ſe peut-il faire que cette Hiſtoire ait été inconnue en Europe juſqu'à préſent ? car étant écrite par un contemporain de Tamerlan, elle a dû paroître peu de tems après la mort de ce Conquérant ; & comme il y eſt repréſenté par ſes belles qualités, elle auroit dû être ſoutenue par ſes Partiſans, & miſe en oppoſition à une autre hiſtoire qui eſt la ſeule dont on eût connoiſſance, où il eſt repréſenté du côté deſavantageux. Elle a été traduite en François *de l'Arabe d'Achmed fils de Gueratpe*, par *Pierre Vattier*, & imprimée in 4. A Paris en 1658. Voici ce que dit ce Traducteur dans ſa préface, en parlant de ſon Héros, qu'il élève au-deſſus d'Alexandre „ qui, dit-il, a eu le bon-„ heur de trouver des Rois capables d'écrire, comme „ ils ont fait, ſon Hiſtoire, prenant part à ſa gloire & à „ ſes intérêts ; au-lieu que dans une vie plus merveil-„ leuſe Tamerlan n'a rencontré juſqu'à préſent pour „ ſe faire connoître, du-moins à nous, qu'un de ſes „ ennemis, homme de petite condition".

Voici quelque choſe de plus digne en apparence de la curioſité des Lecteurs : *The natural Hiſtory of Barbados. In ten Books. By* the Reverend Mr. Griffith Hughes, *A. M. Recteur of St. Lucy's Pariſh in the ſaid Island, and Fellow of the Royal Society.* London *printed for the Author.* C'eſt-à-dire : *Hiſtoire naturelle des Barbades en dix Livres. Par Mr.* Griffith Hughes, *Maître-ès-Arts, Miniſtre de la Paroiſſe de Ste. Lucie dans la dite Ile, & Membre de la Société Royale. A Londres, aux dépens de l'Auteur. Fol. de* 314. pag. ſans *la préface, la table, & la liſte de Souſcripteurs qui ſont*

au

au nombre de 850. *Un catalogue des Auteurs cités & des paſſages de l'Ecriture expliqués dans le corps de l'Ouvrage, l'explication des termes difficiles, trois pages d'additions, & un indice général. Orné d'une Carte de l'Ile & de* 24 *Planches.* Si l'on ajoûte à cela que l'Ouvrage a été examiné & approuvé par le Dr. *Hales*, lu en partie & approuvé par la Société Royale, qui ne croiroit après tout cet étalage trouver dans ce Livre tout ce qui eſt capable de faire les délices d'un Naturaliſte? Cependant, ſi l'on en croit les Auteurs d'un Journal reçu ici avec applaudiſſement, & qui font profeſſion de prévenir le Public contre l'achat des mauvais Livres, il s'en faut du tout au tout que celui-ci ne réponde à l'idée qu'on en avoit conçue: c'eſt en ce genre la production la plus indigeſte & le projet le plus mal exécuté qu'il ſe puiſſe imaginer. Outre que l'impreſſion fourmille de fautes, qu'un *errata* de vingt pages pourroit à peine relever toutes, l'Ouvrage décéle par-tout un homme d'une capacité très-inférieure à la tâche qu'il a entrepriſe, fort ignorant dans l'Hiſtoire naturelle, & plus encore dans la maniére de la traiter. En un mot, ſi l'Auteur a réuſſi, c'eſt à en impoſer au Public, & ſurtout à mettre ſous contribution un grand nombre de perſonnes reſpectables par leur ſavoir, qui ont ſouſcrit de bonne foi à la recommandation du fameux *Hales* & d'un illuſtre Corps, dont le crédit ne peut que ſouffrir beaucoup par des ſuffrages ſi légèrement accordés.

TABLE DES ARTICLES.

I. HISTOIRE *des* NEGOCIATIONS *du* Chevalier T. EDMONDES, & *de celles d'*A. BACON. Pag 3.

II. LETTRE à Mr. D. sur son *Traité de la Vie heureuse* &c. 25

III. HISTOIRE NATURELLE *des* POISSONS, dernier Mémoire, *par* Mr. KLEIN. 45

IV. EXPLICATION des Paroles de *St. Paul*: JESUS-CHRIST *est ma vie, & mourir m'est un gain.* 50

V. MEMOIRES *pour servir à l'*HISTOIRE *de* BRANDEBOURG. 64

VI. HISTOIRE *des* EMPEREURS ROMAINS. 82

VII. MELANGE HARLEYEN, *ou Traités rares*, &c. Le Tome VII. 111

VIII. DISSERTATION *sur la* GLACE *par* Mr. *de* MAIRAN. 138

IX. HISTOIRE *des* PAPES *par* Mr. BOWER, troisième Extrait. 161

X. DISSERTATION *sur la* Réunion des Couleurs &c. *par* Mr. GAUTIER. 192

XI. ORIGINE *du* Droit Divin & *de la* Nature, *par* C. POLINI. 204

XII. HISTOIRE *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES, l'Année 1745. 213

XIII. REPLIQUE *de* Mr. MILL *au* Sr. *Gerdes.* 225

XIV. NOUVELLES LITTERAIRES. 229

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

D'OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE,

1750.

TOME QUARANTE-CINQ.

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCL.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

d'Octobre, Novembre & Décembre, 1750.

ARTICLE I.

HISTOIRE NATURELLE, *générale & particulière*, avec la Deſcription du *Cabinet du Roi*. A Paris de l'Imprimerie Royale 1749. T. I. Grand *in*-4. de 612. pages. Avec des Planches.

CE Volume, qui fait le premier d'un grand Ouvrage, dont il y a actuellement trois volumes d'imprimés, & dont le quatrième va ſortir de la preſſe, eſt un peu différent de ſon titre; il n'a aucun rapport avec le Cabinet du Roi, c'eſt une hypothèſe ſur la formation de la Terre. Elle eſt de Mr. *de Buffon*, & elle mérite à pluſieurs égards que nous en entretenions le Lecteur.

Dans le *premier Diſcours* il s'agit de la manière d'étudier & de traiter l'Hiſtoire Naturelle. Ce n'eſt pas par ce Diſcours qu'il faut juger de l'Ouvrage, il y perdroit trop. Je ne ſais pas, ſi c'eſt paſſion ou préjugé, ou ſi c'eſt l'un ou l'autre, qui a entraîné notre Auteur à y maltraiter,

comme il a fait, Mr. *Linnæus* & les Auteurs ſyſtématiques. Il eſt vrai que nous croyons avec lui, qu'une méthode, tirée d'un aſſemblage des caractères des Etres claſſifiés, eſt toujours infiniment ſupérieure à une autre, qui ne réunit & qui ne ſépare ces Etres, que ſur une ſeule marque quelle qu'elle ſoit. Il eſt vrai encore, qu'*Aldrovandi*, & les autres Faiſeurs de Recueils ont abſolument excédé dans leurs Compilations. Ils y ont ramaſſé & ce qui valoit la peine d'être conſervé, & ce qui ne le valoit pas. Mais pour la critique que Mr. *de Buffon* fait des nouvelles dénominations de Mr. *Linnæus*, il me permettra de n'en pas adopter la rigueur. Il rejette entièrement les caractères dérivés des piés des Animaux, & croit qu'il vaut mieux faire ſuivre le Cheval, qui eſt ſolidipède, par le Chien, qui eſt fiſſipède, parce qu'effectivement le Chien ſent le Cheval; en un mot Mr. *de Buffon* rejette abſolument les claſſes tirées des piés, des dents ou des mamelles, que *Ray* avoit ébauchées, & que Mr. *Klein* a conſervées. Il déſaprouve les noms *ſcientifiques* qui ſont compoſés du genre & de la différence ſpécifique, il ne veut pas, par exemple, qu'un Ane ſoit appellé Cheval (*Equus caudâ ſtrigoſâ*).

Je ſuis ſurpris, autant qu'on peut l'être, de cette critique; elle ne va pas à moins, priſe à la rigueur, qu'à rejetter toute l'Hiſtoire Naturelle dans la confuſion dont l'induſtrie des Modernes l'a tirée. Nous avons fait voir ailleurs (*a*) que la méthode la plus mauvaiſe vaut mieux qu'une confuſion abſolue, rappellons-en quelques preuves encore. Mr.

(*a*) T. XXXIV. P. II. Article KLEIN.

Mr. *de Buffon* veut que l'on conſerve le nom de l'Ane, qui eſt différent de celui du Cheval. Dans la caractériſtique naturelle, qui auroit dû diriger toutes les Langues du Monde, des noms ſemblables doivent marquer des Etres ſemblables, & des noms différens conviennent à des Etres qui diffèrent entre eux. Le Public n'y a pas manqué, quand il a été à même de s'inſtruire de ces reſſemblances & de ces diverſités. Il appelle Tulipes toute cette immenſe multitude de fleurs qui ſe multiplie tous les jours, & tous les Chiens du Monde ſont des chiens en *François*, malgré leurs différences accidentelles. Mais il eſt arrivé que le Public, prévenu de quelque marque de différence qui frappe l'imagination, a ſéparé par des noms différens des Etres qui ſont en effet du même genre; cela lui eſt arrivé ſur-tout, quand ces Animaux ſont de la Claſſe domeſtique. C'eſt ainſi qu'il a ſéparé le Bœuf de la Vache par des noms différens, & le Veau de l'un & de l'autre; langage peu philoſophique, & qui ſe contredit avec celui du Public même, qui ne ſépare pas les Pigeons de leurs femelles ni de leurs petits, & qui laiſſe toujours le même nom aux deux ſexes & aux âges de preſque tous les Animaux.

C'eſt par la même raiſon qu'il a ſéparé l'Ane du Cheval, parce que la lenteur, & l'idée mépriſable du premier a paru répugner à la viteſſe & au caractère relevé du dernier. Mais il ne convient pas à un Philoſophe de ſuivre les préjugés du Vulgaire. Il faut opter; ou il n'y a point de méthode du tout, & il faudra donner autant de noms différens, qu'il y a de corps différens; ou il y a une méthode, des genres, & des claſſes naturelles, que

Dieu a faites, dont l'œil le plus vulgaire saisit le caractère commun. Tel est le genre du Cheval, dont les piés, uniques dans leur espèce, la croupe, la tête, les dents, font des caractères si évidens & si reconnoissables, que les Voyageurs les moins instruits l'ont saisi dans la *Zébra* du *Cap de Bonne-Espérance*. Mais si ces Animaux sont les mêmes par leur genre, n'est-il pas plus philosophique de leur donner le même nom générique, & de les désigner ensuite plus particulièrement par des marques tirées de leur nature même? Ne seroit-ce pas un bonheur extrême pour toute l'Histoire Naturelle, si nous avions par-tout des noms aussi raisonnés qu'*Equus caudâ promissâ* & *Equus caudâ strigosâ*; des noms qu'*Aristote* auroit admirés, lui qu'admire Mr. *de Buffon*, puisqu'ils expriment le genre & la différence spécifiques, & qu'ils valent une définition?

Ce qui paroît en avoir imposé à Mr. *de Buffon*, c'est que l'Ane est un animal commun, plébéien, qu'on connoît dès sa jeunesse, & qui n'a pas besoin d'un nom philosophique pour être connu. Mais il n'en est plus de-même, dès que l'Animal ou la Plante sont étrangers ou peu connus. Dès lors la ressemblance toute simple des noms nous avertit utilement, que ces Animaux sont semblables, & la petite description achève de nous éclairer; quand Mr. *Linnæus* appelle le *Contimondi*, *Ursus caudâ promissâ*, ce nom nous excite une idée, que le nom barbare, que je viens de citer, n'exciteroit jamais. Il nous avertit que l'Animal en question doit avoir une ressemblance avec l'Ours, qu'il en a les piés, les dents & les mamelles (si l'on veut), & que s'il dif-

diffère de l'Ours, c'eſt par cette longue queue, qui le caractériſe. Le nom de Mr. *Linnæus* vaut donc une deſcription, & le nom plébéien que défend Mr. *de Buffon*, n'eſt qu'un ſon, qui n'excite aucune idée.

Cette vérité eſt bien plus ſenſible dès qu'il s'agit des Plantes, parce que les genres des Plantes ont infiniment plus d'eſpèces que celles des Animaux. Il faudroit abandonner la Botanique, & on auroit ſuccombé ſous le poid de 20000 noms différens, qu'il auroit falu retenir, ſans la méthode qui eſt venue au ſecours du Genre-humain, dans le ſiècle où il en avoit le plus beſoin. On n'a plus que 800 noms à aprendre, encore ces noms ſe gravent-ils dans la mémoire par les caractères claſſiques qui les réuniſſent; & je reconnois au bout de l'Univers une nouvelle Plante pour ce qu'elle eſt, pour une Véronique, dès qu'elle en a le caractère; & dès que j'en ai ſaiſi le genre, un travail d'un quart-d'heure me mène juſqu'à l'eſpèce, ſi elle eſt connue, ou me raſſure que la mienne eſt nouvelle. Ce qui étoit un travail immenſe pour un *Bauhin*, n'eſt qu'un amuſement pour moi.

Il paroît auſſi que l'imperfection des Méthodes a choqué Mr. *de Buffon*. Toutes les claſſes ne ſont pas encore naturelles, quoiqu'il y en ait beaucoup qui le ſoient. C'eſt un mal; mais les claſſes artificielles n'ôtent rien au mérite des naturelles, & elles doivent être tolérées, parce qu'elles achèvent un ſyſtême, & qu'elles valent toujours infiniment mieux qu'un deſordre abſolu.

Tous les éloges des Anciens, que Mr. *de Buffon* prononce avec tant d'emphaſe, ne me dégoû-

teront jamais des Modernes. Les Anciens ne connoiſſoient ni le nombre, ni la meſure; leur genre de vie les éloignoit de la nature; ils manquoient d'inſtrumens, de figures, & de patience. Leurs deſcriptions des Plantes ſont preſqu'inutiles, elles ne déſignent rien, ils ne ſont pas allés juſqu'à ſaiſir les élémens de la méthode. La couleur & la figure des feuilles, une durée un peu plus longue ou un peu plus courte, un tronc un peu plus haut ou un peu moins haut, étoient auſſi eſſentiels à leurs yeux, que les pétales ou les fruits. *Ariſtote* avoit le génie plus exact & plus philoſophique que ſes prédéceſſeurs. Ses Traités ſur les Animaux ont beaucoup de bon, & encore plus de beau. Mais ſeroit-il juſte de comparer ſes lambeaux de diſſections imparfaites à nos deſſeins, à nos deſcriptions, à nos anatomies?

Paſſons ſur les plaintes que fait Mr. *de Buffon* de l'abus de la Méthode Mathématique & du Calcul. C'eſt la perfection des connoiſſances humaines, il prévient ſouvent les vérités, que l'induſtrie plus tardive ne confirme que lentement. *Newton* a ſenti la vraie figure de la Terre, Mr. *de Leibnitz* a prévu les Polypes; mépriſeroit-on des lumières qui nous aprennent à voir ce que les ſens ne nous ont pas découvert encore?

La *Théorie de la Terre & ſon Hiſtoire*, ſont la matière du ſecond Mémoire. Suivons-y Mr. *de Buffon*. Il y adopte un ancien Syſtême, qui a repris vogue de nos jours. Mr. *de Leibnitz* l'a propoſé dans ſa *Protogée*, dont nous avons entretenu le Lecteur dans la P. I. du T. XLIII. de cette *Bibliothèque*. *Linnæus* & *Celſius* l'ont ſuivi. Mr. *de Maillet* l'a traveſti dans une eſpèce de

Ro-

Roman Philoſophique, & Mr. *Le Cat* en conteſte les ornemens mêmes à Mr. *de Buffon*. La Terre, après avoir été en fuſion par la force du feu, a jetté des vapeurs : ces vapeurs ſe ſont condenſées, elles ſont retombées ſur la Terre, & y ont produit une Mer univerſelle, qui en a couvert toute la ſurface. Le flux & le reflux a été le principal agent qui a retiré notre Globe de cet état. Comme le flux & le reflux agit avec plus de force ſous l'Equateur, il y a accumulé peu à peu de la terre & du limon, il y a formé le plus ancien & le premier Continent. Le reflux n'a pas enlevé ce que le flux a apporté, puiſque nous voyons tous les jours ſur nos côtes des bancs s'élever de la même manière & ſans ſe détruire. Des ſiècles entiers ont amoncelé des couches nouvelles de terre, il s'eſt formé des montagnes, dont les intervalles ſont les vallons. Les angles ſaillans & rentrans de ces vallons & de ces montagnes ſe répondent, parce que ce qui a fait le vallon d'un côté, a formé la montagne du côté oppoſé. Cette obſervation ſe trouve dans toute l'étendue du Globe, elle eſt de Mr. *Bourguet*, & je ne me ſouviens pas de l'avoir vu ſe démentir. Mais Mr. *de Buffon* y ajoûte une autre circonſtance, qui ne paroît pas ſe ſoutenir de-même. Il veut que les montagnes, qui forment les parois oppoſées d'un vallon, ſoient à peu près égales. Les plus hautes montagnes ſeront donc ſous l'Equateur, les *Andes* dans le nouveau Continent, & celles d'*Afrique* dans le vieux ; elles ſe ſont formées les premières, elles ont eu plus de tems pour ſe faire que les autres, & des flux & reflux plus conſidérables. Les autres montagnes plus baſſes ſont la produc-

tion des vents, des courans, & de quelques autres mouvemens irréguliers. C'eſt-là le Syſtême de Mr. *de Buffon*.

Le mouvement de la Mer, qui ſe porte généralement de l'Orient à l'Occident, a commencé à deſſecher la Terre, il a balayé la Mer, & il a formé par un amas de limon & de terre le Continent Oriental de l'*Aſie*, qui doit par conſéquent être l'aîné des Continens. L'*Europe* & les Terres voiſines des Poles ſont venues les dernières.

S'il s'eſt formé de la terre-ferme, il s'eſt formé auſſi des mers aux dépens de la première. L'*Océan* a fait des irruptions contre des vallons, qui n'en étoient ſéparés que par des bancs aſſez bas, & que le tems ou des tremblemens de terre ont achevé de baiſſer. Il a noyé une partie du vieux Continent, & a formé la *Mer Méditerranée*. La *Mer Pacifique* fait effort contre la côte orientale de la *Chine*, elle y a fait une irruption immenſe, elle a ſéparé l'*Aſie* de la *nouvelle Guinée*, & produit une eſpèce de *Mer Méditerranée*, dont l'*Archipel* des *Indes* conſerve ce qui eſt reſté des anciennes montagnes. La Mer de *Kamtſchatka* eſt de la même eſpèce. La *Mer Noire* eſt née d'une autre manière; elle n'eſt qu'un vaſte lac produit par les grands fleuves qui viennent s'y jetter des plaines élevées de la *Pologne*, de la *Hongrie* & de la *Ruſſie*. La *Mer Caſpienne* s'eſt formée de la même manière des eaux du *Wolga*. D'autres terres croiſſent tous les jours. Le *Nil*, le *Rhin*, & tous les grands Fleuves, charient du limon, & font des aterriſſemens, qui étendent l'étendue de la Côte. La *Mer Rouge* eſt plus haute que la *Mer Méditerranée*, elle noyeroit

l'E-

l'*Egypte*, ſi elle pouvoit franchir l'Iſthme de *Suez*. Cela pourra arriver. On voit tous les jours la terre ſe changer en mer, & les mers devenir labourables. Notre Globe n'a pas perdu encore ſon habitude de changer, & ne la perdra jamais.

Les eaux, en s'écoulant, ont laiſſé les premières couches de la terre dans un état de deſſèchement, elles ſe ſont *gercées*, & ont formé des fentes perpendiculaires, qui ſe trouvent encore ſur la plupart des montagnes. C'eſt dans ſes fentes qu'on trouve les matières vitrifiables, les métaux, les cailloux, les criſtaux, du gravier, des ſables, & de la chaux.

Les Volcans ont chargé la ſurface de la Terre à leur manière, les Fleuves y contribuent de leur côté. Oppoſés au grand principe qui forme les montagnes, ils en diminuent la hauteur, ils en enlèvent la matière, ils rehauſſent la mer, ils creuſent la terre, ils la diſpoſent à être inondée de nouveau, & à rentrer dans ſon premier état de ſubmerſion.

Les Coquillages & les empreintes des poiſſons qu'on trouve dans les terres, ſont des reſtes de l'Empire univerſel de l'*Océan*: il les a laiſſées dans les bancs qu'il a abandonnés, & de nouvelles couches de limon les y ont couvertes; ces couches ſe ſont pétrifiées, & les Coquillages ſe trouvent actuellement enſévelis ſous des maſſes de rocher ou d'ardoiſe. Pourquoi ne trouveroit-on pas des Coquillages ſur la Terre qui a été un fond de mer? Il y en a ſans nombre & ſans meſure, puiſque la chaux, la craie & la marne ne ſont que des Coquillages diſſous & repris peu-à-peu. Le Porphyre rouge n'eſt formé par exemple que

des

des pointes des Oursins. Voilà un précis de ce Discours, sur lequel nous allons faire quelques remarques, avec toute la déférence due au mérite & aux grandes vues de Mr. *de Buffon*.

Est-il sûr que le flux & le reflux puisse former des *Alpes*, des Montagnes de 12000 ou de 18000 piés de haut? L'a-t-on jamais vu sous l'Equateur même monter plus haut qu'à 100 piés? Il ne monte qu'à dix piés & demi à *Para* dans le voisinage de l'Equateur. Mr *de Buffon* a-t-il assigné une cause, qui donne au premier *Océan* un flux si infiniment supérieur à celui que nous y voyons de nos jours? Il étoit plus vaste, puisqu'il couvroit le Globe, mais il ne l'étoit que dans une petite proportion. La Mer couvre encore de nos jours la moitié de la Terre.

Les montagnes de deux vallons opposés ne sont pas égales. J'ai vu mille fois le contraire de ces faits, des montagnes d'une hauteur prodigieuse d'un côté, & des montagnes très-médiocres d'un autre. La *Suisse* est en général un vallon large de dix lieues au plus, en mesurant sa largeur du *Stokhorn* au Mont *Jura*. Mais le *Stokhorn* avec la chaîne dont il fait partie, est une fois plus haut que le Mont *Jura*. Dans des vallons plus étroits, larges d'une lieue par exemple, comme le *Hasli* en *Suisse*, il y a des montagnes de 10000 piés de haut à l'Orient, & d'autres à l'Occident qui ne vont pas à la moitié. Du *Stokhorn* à l'autre extrémité du vallon, que parcourt l'*Aare*, il y a environ deux lieues; & les montagnes placées au N. E. n'ont pas 1000 piés de haut, au-lieu que celles du *S. O.* en ont 3000. Cela est extrêmement sensible dans les Païs de vallons.

Ce-

Celui de *Neufchâtel* a le *Jura* au N. O. qui peut avoir 2000 piés de haut, & des collines de quelques cent piés au S. E. On voit tous les jours sans mesure & sans géométrie, que la descente d'un vallon est plus longue ou plus courte, que celle du côté opposé.

Est-il vrai que les plus hautes montagnes se trouvent sous l'Equateur? La plus grande partie de la Ligne ne répond-elle pas à la Mer, à une Mer immense, au grand vallon du Globe? Elle porte sur les *Andes*, il est vrai; mais elle les coupe dans une ligne assez courte, & qui n'est que de trois ou de quatre degrés. Les mêmes *Andes* s'étendent d'une longueur immense vers le Pole, au-lieu que la *Guyane*, & la partie de l'*Amérique* placée sous la ligne à l'Orient des *Andes*, est un Païs de plaine, & même la plus grande plaine de l'Univers.

Pour l'*Afrique*, je ne sai pas si Mr. *de Buffon* a eu des rélations, qui fassent voir que la partie de ce Continent, qui est sous la Ligne, soit élevée. L'*Atlas* en est assez éloigné. Le *Sénega* coule dans de vastes plaines, & entre des collines très-médiocres à une petite distance de la Ligne, & coupe presque tout le Continent de l'*Afrique*.

Pour l'*Asie*, je ne sache point qu'il y ait de hautes montagnes sous la petite partie qui répond à la Ligne, au-lieu que les *Alpes* en sont à une grande distance, & aussi voisines du Pole que de l'Equateur. D'autres montagnes immenses courent presque dans le même parallèle que les *Alpes*, de l'orient à l'occident de l'*Asie*; elles séparent la *Tartarie* & la *Sibérie* des *Indes*; c'est la plus longue chaîne de montagnes qu'il y ait sur le Globe,

be, & elles paroiſſent être extrêmement élevées, par la grandeur des Fleuves qui en ſortent, & qui ne doivent guère céder à celui des *Amazones*, puiſqu'ils ont un cours à peu près égal de 30. degrés. Elles paroiſſent l'être encore par le froid qui règne dans les vallons qui ſéparent cette chaîne multiplée des montagnes de la *Tartarie*.

Le flux & le reflux à l'aide du mouvement de la Mer, qui va à l'Occident, a formé les plus grandes montagnes; c'eſt le Syſtême de Mr. *de Buffon*. Cela répond aſſez à la chaîne principale de l'*Amérique*, elle s'étend du Sud au Nord. Mais comment ce mouvement a-t-il formé ces montagnes immenſes de l'*Aſie*, dont la direction eſt la même avec le courant général de la Mer? Pourquoi le limon s'eſt-il arrêté dans une longueur de 100 degrés ſur une largeur médiocre? Pourquoi n'a-t-il pas accumulé des *Alpes* dans la partie méridionale de l'*Aſie*, des *Alpes* qui auroient dû s'élever du Nord au Sud, devenir plus hautes en approchant de l'Equateur, & joindre la *Chine* à la *nouvelle Guinée*?

Eſt-il ſûr que les Terres Orientales ſoient les plus anciennes? Elles devroient alors être les plus hautes, & elles ne le ſont pas. Les *Andes* ſont voiſines du rivage occidental de l'*Amérique*, & elles ſont extrêmement éloignées de la côte du côté de l'Orient. Cette côte orientale, qui a réſiſté à l'effort de la *Mer du Nord*, n'eſt qu'une plaine, dans laquelle l'élevation du terrein ne va qu'à dix piés & demi ſur plus de deux cens lieues, ſelon Mr. *de la Condamine*. *L'Amérique* eſt le revers du Syſtême de Mr. *de Buffon*. Elle eſt haute & montueuſe, ancienne par conſéquent à l'Oc-

ci-

cident, & unie à l'Orient. Et par une autre hypothèse du même Auteur que nous avons déjà rapportée, elle devroit être ancienne à l'Orient, & nouvelle à l'Occident.

La *Chine*, qui est à l'extrémité de l'Orient, est bien unie pour être si ancienne, ses montagnes sont peu hautes, & ses plus grands fleuves entrent dans la Mer par ce côté même qui se présente à l'Orient, & qui devroit être le plus ancien, selon Mr. *de Buffon*, & le plus élevé. Toutes les Histoires & toutes les Fables concourent à faire sortir les premiers hommes non de l'extrémité orientale de l'*Asie*, mais de sa partie la plus voisine de l'*Europe*, de sa partie peu élevée, des plaines de l'*Assyrie*. Notre *Europe*, que Mr. *de Buffon* fait nouvelle, peut par la hauteur de ses *Alpes* prétendre au rang des plus anciens Païs du Monde. Elles étoient les plus hautes des montagnes connues avant la découverte des *Andes*, & elles sont beaucoup plus élevées que les montagnes de la *Chine*, qui sont toutes cultivées & en labour.

Les fentes perpendiculaires se trouvent en effet sur les montagnes médiocres, elles y paroissent l'effet des eaux qui se sont écoulées dans l'intérieur de la Terre encore molle. Mais elles me paroissent trop rares pour un Système aussi étendu que celui où Mr. *de Buffon* les employe. J'ai vu les Mines du *Harz*, les plus riches de l'*Europe*. Les métaux ne s'y trouvent pas dans des fentes, je n'en ai point vu. C'est le roc même, le roc d'une étendue immense, qui est un bloc formé de pierre noire, d'un peu d'argent & de beaucoup de plomb.

Je

Je ne ſuis pas tout-à-fait perſuadé non plus de la manière dont la *Mer Méditerranée*, ou celle de *Kamtſchatka* a été formée ſelon les idées de Mr. *de Buffon*. Si ces Mers ſont nées par une inondation de l'*Océan*, & ſi elles ont été une Terre-ferme avant que d'être une Mer, il faut ſuppoſer qu'il y a eu un baſſin, un vallon immenſe, creuſé dans la ſurface de la Terre, plus profond de 1000 & de 2000 piés que l'*Océan* dans bien des endroits, & plus bas par-tout, que la ſurface de la Mer prit pour la recevoir dès qu'elle auroit pu franchir ſes barrières. Or je ne crois pas qu'on trouve un exemple de ces terres plus baſſes que la Mer. Il y a des gens qui font les prairies de la *Hollande* plus baſſes que la Mer, mais cela n'eſt pas exactement vrai. On y voit les rivières & les canaux des Villes plus bas que les rues, & cependant les rivières ſe vuident dans la Mer. Si elle étoit plus haute, elle rentreroit par leurs embouchures, & elle inonderoit ſans exception les Villes, qui ne ſont jamais inondées dans les plus hautes marées. Mais ce ſeroit bien autre choſe que des creux de 2000, de 3000 piés plus profonds que les plus profondes Mines, & où le Mercure monteroit à 33 & à 34 pouces. On ne trouve rien de pareil ſur la ſurface du Globe, & rien n'autoriſe Mr. *de Buffon* à cette ſuppoſition. Autant que s'étendent mes vues, il me paroît évident que les Montagnes, les Fleuves & la Mer ſe trouvent ſur la Terre dès leur ſortie de la main du Créateur. Il y a un rapport exact & parfait entre ces parties du Globe, un rapport qui ne ſauroit être dans le Syſtême du Hazard qu'adopte Mr. *de Buffon*. Les fleuves qui ſe vuident dans la *Méditer-*

diterranée ſont proportionnés à ce baſſin, qui a été creuſé pour eux. L'exhalation de ſon immenſe ſurface conſume les eaux qu'ils y amènent, ſans qu'il y ait du trop ni du trop peu. Les montagnes qui produiſent ces fleuves, ſont proportionnées & aux fleuves & à la mer qui les reçoit, ils fourniſſent une quantité moyenne d'eau, qui ne change preſque point, & qui eſt aſſez grande pour nourrir cette Mer, ſans l'être trop & ſans la gonfler. Avant l'irruption de l'*Océan*, qu'imagine Mr. *de Buffon*, ces montagnes étoient plus hautes, plus grandes encore, ſelon Mr. *de Buffon* même; elles avoient par conſéquent plus de neige étant plus hautes & plus froides, & elles fourniſſoient encore plus d'eau qu'à préſent. Au-lieu de la *Mer Méditerranée*, de ce baſſin immenſe où ſe perdent à cette heure les eaux des *Alpes*, des *Pyrenées* du *Taurus*, des Montagnes de l'*Ethiopie*, & du *Liban*, il n'y auroit eu alors qu'une plaine, parſemée peut-être de quelques lacs, qui n'auroient jamais ſuffi pour exhaler ces même eaux des *Alpes*, des *Pyrenées* & des montagnes de l'*Ethiopie*, puiſque la Mer nouvelle, que ſuppoſe Mr. *de Buffon*, & qui eſt la *Mer Méditerranée*, ne fait que ſuffire à cette diſſipation. Notre raiſon eſt même plus que juſte, puiſqu'il eſt ſûr que l'ancien Globe étoit plus couvert de bois, & moins labouré, que les vaſtes bois augmentent & les exhalaiſons de la Terre & la pluye, & que tous les Païs du Monde deviennent plus ſecs & plus arides à meſure qu'on en coupe les fonds (*a*). Suivons ce raiſonnement. La Mer des *Indes*, celle de *Sibérie*, la

(*a*) Bibl. Raiſ. T. XXXVII. p. 288.

la Mer du *Nord*, exhale exactement les eaux que lui apportent le *Gange*, le Fleuve de *St. Laurent*, celui des *Amazones*: & la quantité d'eaux qu'y amènent ces fleuves, est déterminée par la longueur des païs qu'ils parcourent, & par les montagnes dont ils naissent. Cette réflexion rend plus que probable, que la Terre a été à peu près de-même depuis la Création. Un *Océan* plus étroit n'auroit pas suffi à recevoir ces fleuves, que seroient devenues leurs eaux? & tel auroit été l'*Océan* avant les prodigieuses conquêtes que lui attribue Mr. *de Buffon* avant cette irruption, qui a noyé le Golphe du *Mexique*, & le terrain qui forme à cette heure la Mer des *Indes*.

Il s'est fait des changemens depuis 4000 ans sur notre Globe, on en peut juger par ceux qui se sont faits avant ce tems-là. Rien ne nous autorise à reconnoître des causes différentes de celles qui existent de nos jours. Or ces changemens sont petits, & presqu'imperceptibles, quelque terrain bas que noye la Mer, ni quelque terrain également bas dont elle se retire. La Géographie la plus ancienne nous aprend que la position des Fleuves, des Lacs & des Mers, est de nos jours à peu près la même qu'elle étoit au commencement de l'Histoire. Si la Mer avoit été plus haute, il n'y auroit point eu d'*Egypte*. Si elle avoit été plus basse, *Jaffa*, *Hezeongueber*, *Tyr*, *Sidon* & *Carthage* n'auroient pas été des Ports de mer.

Mais de tous les doutes qui se présentent contre le Système de Mr. *de Buffon*, le plus fort & celui qui s'élève contre sa manière d'expliquer la formation des Pierres figurées, ou les restes & les empreintes de Plantes, d'Animaux, & de Testacées,

cées, qu'on trouve en si grand nombre dans toutes les montagnes du Monde, à l'exception seulement des *Alpes*, les plus hautes de l'*Europe* & de l'*Amérique*, qui effectivement n'en ont point. Mr. *de Buffon* l'attribue à ce retirement des eaux d'un *Océan* universel. Il a laissé à nud cette partie du Globe, qui est devenue terre-ferme, & qui étoit alors un fonds de mer. Les Coquillages abandonnés ont été couverts de limon &c. Cette supposition pourroit avoir lieu, si on ne trouvoit dans les rochers des *Alpes* que des Plantes & des Animaux de Mer, & sur-tout des Animaux, tels que le Climat des *Alpes* auroit pu produire. Mais les faits sont bien éloignés de cette supposition.

On a trouvé dans les Carrières de *Suisse* des Crocodiles, des Hommes, du Blé, des Epis d'orge, des Fougères des *Indes*. On a trouvé des Fougères à peu près pareilles en *France*, en *Angleterre* & en *Allemagne*; Mr. *Scheuchzer* en a assez rencontré pour en former un herbier. Dès-lors ces Carrières ne sont pas formées d'un limon d'une Mer universelle, avant laquelle il n'y avoit ni Hommes, ni Fougères, ni Crocodiles, ni Ecrevices, ni Poissons d'eau douce. Il faut donc qu'il y ait eu une Terre habitable avant cette immense inondation, qui a laissé des coquillages sur toutes les montagnes du Globe, une terre qui a eu des laboureurs. Mr. *de Buffon* répondra à cette objection, que les Coquillages des Païs dans lesquels on a trouvé ces Animaux terrestres, se sont formés par des inondations particulières, & par des révolutions postérieures à celle de la retraite du premier *Océan*. Cela ne répond pas trop bien à son Système. Les *Alpes* si élevées devroient

vroient être les plus anciennes parties de la Terre, & à couvert des changemens moins considérables qui, de son propre aveu, sont arrivés après leur formation. Mais ces Fougères de l'*Amérique*, ces Coquillages des *Indes*, ne lui font-ils pas de la peine? Ne voit-il pas que le Climat de la *Suisse* n'a pu produire des Fougères, des Animaux, qui demandent une chaleur plus continue & sans hiver? Il répond que la Mer les y a apportés: elle apporte bien en *Irlande* les fêves de l'*Amérique*. Il sent assez lui-même que des fêves peuvent nager au gré des vents, mais que des squelettes de Crocodiles ne le peuvent pas. Le flux & le reflux a-t-il jamais apporté en *Europe* des Animaux & des Coquilles des *Indes*? Et d'où vient que le vieil *Océan* charioit des choses que le nouveau ne charie plus? Comment a-t-il fait faire des voyages de 4000 lieues à des corps pesans, auxquels il ne fait plus faire une lieue?

Il y a plus, si ce reflux si tout-puissant avoit amené sur les *Alpes* les Fougères des *Indes*, & qu'il les eût laissées sur ces plages, elles devroient du-moins être les seules, on n'y devroit trouver que des choses qu'un puissant Sud-Oueſt y auroit amenées. Mais on y trouve pêle-mêle des Animaux de l'*Europe*, des Orges, qui ont été de tout tems la nourriture des Peuples voisins des *Alpes*, des Fougères même & des Equisetum qui leur sont naturels; on y trouve dans les Ardoises de *Marsfeld* des Harengs mêlés avec les Carpes, & dans les Pierres blanches de *Pappenberg* des Ecrevices de terre avec celles de mer. Ce reflux, qui venoit de si loin, qui amenoit les dépouilles de l'*Amérique* noyée, amenoit aussi celles

les de l'*Europe* noyée en même tems. Il y a donc eu un Déluge universel, une Inondation générale d'un Monde déjà habité. Et c'est exactement-là ce Déluge que Mr. *de Buffon*, avec la plus grande partie des Philosophes modernes, se font une mode ou de ne pas croire, ou d'exclure de la formation des empreintes des Animaux, & du transport des Coquillages. Pour moi, je sai croire une chose dès qu'elle me persuade; & ce n'est pas une preuve de recusation pour moi, que le témoignage de *Moïse*. Il est si simple, si évident, que la Terre habitable, cultivée, peuplée d'Hommes & d'Animaux, couverte de leurs manufactures, a été inondée par-tout & en même tems; que les pointes des plus hautes montagnes sont restées à sec, & n'ont par cette raison-là aucune empreinte de Coquillages ou de Plantes marines; mais que les montagnes médiocres, jusqu'à la hauteur de 6000 piés au-dessus de la Mer ou environ, ont été couvertes des eaux d'une Mer qui avoit ramassé les dépouilles des deux Continens & de tous les Climats.

Passons au *second Mémoire* de Mr. *de Buffon*, c'est en effet le titre qui lui auroit convenu. Il l'a placé sous le titre des *Preuves de la Théorie de la Terre*, au-lieu que c'est une hypothèse sur la formation des Planètes. Mr. *de Buffon* y taille en plein drap. Une Comète est tombée dans le Soleil, elle en a fait sauter une portion de matière égale à la 650me. partie de la masse. C'étoit une matière mise en fusion par le feu du Soleil, elle en est sortie avec un mouvement accéléré à-mesure qu'elle s'éloignoit du centre du Soleil. Elle s'est séparée, parce qu'elle étoit hétérogène: ses par-

ticules les plus légères & les plus rares se sont élevées à la plus grande distance, elles ont formé Saturne; les plus denses n'ont quité le Soleil qu'avec peine, elles ont formé Mercure. L'orbite des Planètes leur a été tracée par la ligne de leur sortie du Soleil, & par l'attraction qui les y retenoit, & qui tâchoit de les y rejoindre. Leur matière s'est refroidie, elle s'est congelée, & après une figure sphérique par l'égalité de l'attraction de ses parties, une petite inégalité s'y est mêlée par le mouvement composé qui les anime, & qui est en partie celui du lancement, & en partie celui de la rotation sur l'axe (dont la raison n'est pas encore expliquée, & qui le sera difficilement, puisqu'il n'est pas sûr qu'elle soit commune à toutes les Planètes.) Cette matière s'est refroidie, il s'est formé une croute vitrifiée sur le Globe, que des boues, du sable, & de l'argille ont couverte, & dont les exhalaisons y sont retombées sous la forme d'une rosée. Cette rosée a posé une espèce de viscosité, de glu; & c'est cette glu, qui est devenue la terre labourable, dont la surface du Globe est recouverte. Après cette Hypothèse Mr. *de Buffon* devroit-il être si cruel envers *Whiston*, *Woodward* & *Burnet*? A-t-il seul le privilège de faire agir des Comètes?

Tous les autres Mémoires que Mr. *de Buffon* continue d'appeller *des preuves de sa Théorie*, sont de nouveaux Systêmes, où l'on découvrira par-tout des faits curieux, des remarques neuves, & des recherches, qui en général sont une espèce de commentaire sur le premier Mémoire dont nous avons donné l'extrait. On y trouvera encore bien des faits, & des hypothèses sujettes à de for-

fortes objections. Mr. *de Buffon* y assure par exemple, que les plus grands Fleuves coulent d'Orient en Occident. J'en trouve tout autant qui coulent du Midi au Nord, comme le *Nil*, & ces prodigieux Fleuves de la *Sibérie*, le *Jéniscé*, l'*Ob*, le *Léna*; ou du Nord au Midi, comme le *Gange*, l'*Indus*, l'*Euphrate*, le *Rhône*, le Fleuve de *Siam*. Je ne vois pas non plus, que les Fleuves deviennent tortueux en aprochant de la Mer, c'est tout le contraire. Ils sont tortueux tant qu'ils se font jour à travers les montagnes, dont les vallons vont presque toujours en serpentant, & ils deviennent plus droits quand ils passent librement par les plaines qui avoisinent la Mer. Il n'est pas exactement vrai non plus, que les Lacs qui ne donnent sortie à aucun Fleuve soient salés, & que ceux qui en produisent ne le soient pas. Il y a entre les *Alpes* une infinité de Lacs, dont il y en a un bon nombre qui n'ont aucune issue, & qui ne sont pas plus salés pour cela. Mais nous ne saurions suivre notre Auteur, dans le nombre extraordinaire de choses utiles, ou du-moins curieuses, qu'il dit sur les Vents, sur l'inégalité de la hauteur des Fleuves, sur les Volcans, les Rivières souterraines, la formation de différentes espèces de Pierres &c. & nous espérons de trouver plus de place pour les idées importantes qu'il a sur la Génération, dans le second volume de son Ouvrage.

ARTICLE II.

RECUEIL *de* PIECES *d'*ELOQUENCE, *présentées à l'*ACADEMIE FRANÇOISE, *pour les Prix qu'elle distribue.* En quatre Tomes *in*-

12. contenant les DISCOURS qui ont remporté les Prix, ou qui ont concouru, depuis l'année 1671 juſqu'à l'année 1745. A *Amſterdam*, chez *Henri du Sauzet*, 1750.

POur donner au Lecteur une idée générale du plan de cet Ouvrage, de la nature des Pièces qu'il contient, & du but qu'on ſe propoſe en le publiant, nous ne ſaurions mieux faire que de tranſcrire en entier le court *Avertiſſement* que le Libraire a mis à la tête du premier Tome. Puiſqu'il y rend compte au Public & des motifs de ſon entrepriſe, & de la manière dont il l'a exécutée, il eſt juſte que le Public en ſoit inſtruit par lui-même.

„ On a toujours regardé, *dit cet Editeur*, comme des Chefs-d'œuvre d'Eloquence les Diſcours que l'Académie a publiés depuis l'année „ 1671, qu'elle a commencé à diſtribuer des „ Prix d'Eloquence & de Poéſie. Le Recueil en „ contient environ 40 Volumes, & les Diſcours „ prononcés par ces Académiciens à leur Re„ ception, ou en d'autres occaſions, en rempliſ„ ſent la plus grande partie. Bien des gens ont „ demandé depuis longtems les Pièces d'Elo„ quence qui ont été couronnées, ou qui ont „ concouru pour les Prix, ſéparées de tout le „ reſte, qui intéreſſe peu le Public, ſur-tout les „ Etrangers; & j'ai cru devoir les ſatisfaire par „ un Recueil de 4 Volumes d'un prix modique, „ qui renferme ce que celui de Paris contient de „ meilleur & d'un uſage plus général.

„ J'ai ſupprimé toutes les Pièces de Poéſie, „ tous les Diſcours Académiques, & tous les

„ com-

„ complimens de Reception, qui ne plaiſent
„ d'ordinaire que dans la nouveauté, ou même
„ dont la plupart raſſaſient à la première lecture.
„ Je me ſuis borné à raſſembler les Diſcours de
„ la fondation de Mr. *de Balzac*, qui roulent
„ tous ſur des ſujets de Morale & de Piété, ſur
„ leſquels les plus beaux Eſprits de la France ſe
„ ſont exercés. Comme on eſt bien aiſe de voir
„ le même ſujet traité par divers Auteurs, j'ai
„ joint d'ordinaire deux des Diſcours qui ont
„ concouru au Prix, à celui qui a été couronné;
„ rarement j'en ai choiſi trois, & quelquefois je
„ n'en ai trouvé qu'un dans le Recueil de l'Aca-
„ démie Françoiſe. Cet Ouvrage peut être d'u-
„ ne grande utilité & édifier, & ce n'eſt qu'en
„ cette conſidération que je me flatte d'un ac-
„ cueil favorable de la part du Public.

Peut-être trouvera-t-on encore que cet Ouvrage eſt trop chargé. Trois Diſcours ſur un même ſujet, & même quelquefois quatre, c'eſt beaucoup trop. N'auroit-il pas mieux valu ſe borner aux ſeules Pièces qui ont remporté le Prix? Parmi les Diſcours qui n'ont pas été jugés dignes d'être couronnés, il s'en trouve pluſieurs qui méritent à peine d'être lus. Lorſqu'un fond eſt naturellement ſtérile, un ſeul homme, pour peu qu'il ait de lumières & de ſagacité, l'a bientôt épuiſé. Souvent un Texte n'eſt ſuſceptible que d'un ſeul ſens. Ce ſens bien développé par l'Auteur du premier Diſcours, ceux qui ſe préſentent après lui ne ſont que ſes échos, ils n'offrent au Lecteur que d'ennuyeuſes répétitions.

Les Diſcours mêmes qui ont été couronnés, ne trouveront peut-être aujourd'hui qu'un aſſez

petit nombre d'aprobateurs. Je conviens avec l'Editeur, qu'ils partent de la plume des *plus beaux Esprits de la France*. Mais que peut-on attendre du plus bel Esprit du monde, qui se voit en quelque sorte forcé de travailler sur une matière ou stérile, ou usée?

Ce Texte, par exemple, qui roule sur *le mépris des Richesses*, est déjà tout usé, il l'est même depuis très longtems. Que peut-on dire là-dessus qui n'ait été dit cent fois, & de cent manières différentes? Engager un Bel-esprit à s'exercer sur ce sujet, c'est le mettre dans la nécessité ou de répéter ce que d'autres ont dit avant lui, ou de courir après des mots vuides de sens pour donner un nouveau tour à de vieilles pensées. Cet autre Texte sur ces paroles de l'*Ange* à *Marie*, *Je vous salue, pleine de grace*, est un Texte bien stérile; il ne demande nul examen, nulle explication, nulle discussion; il ne présente à l'esprit qu'une idée fort simple, qui n'a pas besoin d'un long Discours pour être développée.

D'ordinaire ces sortes de Pièces, quelque fleuries qu'elles soient, ne font qu'une impression passagère sur ceux qui les lisent ou qui les entendent; & la raison en est, qu'étant vuides de choses, elles n'offrent à l'esprit que de belles phrases & des termes bien choisis. La seule chose qu'on en retient, c'est le Texte. L'Orateur a parlé, il a discouru une heure, deux heures, mais il n'a pas pensé; & sur quoi auroient roulé ses pensées? il manquoit d'objets. Un de nos Ecrivains compare les Orateurs qui se trouvent dans cette fatale nécessité, à des gens qui mâcheroient à vuide, & feroient semblant de manger en périssant d'inanition. De

ces

ces idées générales paſſons à l'examen de quelques-unes des Pièces de ce Recueil, cela aidera à faire mieux connoître ce qu'elles peuvent valoir.

De la Louange & de la Gloire.

Il y a ſur ce Texte quatre Diſcours, dont le premier, qui a remporté le Prix en 1671, eſt de Mademoiſelle *Scudéri*; le ſecond eſt de Mr. *Girard*, Avocat en Parlement; le troiſième & le quatrième ſont de Mr. *la Volpilière*.

Mademoiſelle *Scudéri*, Auteur du Diſcours qui a été couronné, croit que, pour ſe former de la Gloire une juſte idée, il faut la comparer à l'image qui paroît dans un miroir, & qui dépend autant ou plus de l'objet que du miroir même. En ſuivant cette comparaiſon, la Gloire conſiſte à ſe voir également accompli en ſoi-même & en l'opinion d'autrui; & comme les miroirs ſont plus ou moins eſtimés, ſelon qu'ils repréſentent bien ou mal les objets oppoſés, on peut dire que la Gloire eſt véritable ou fauſſe, à proportion du rapport qu'il y a de cette image, qui eſt dans l'eſprit des hommes, avec le mérite qui la cauſe.

De ce premier fondement réſultent les conditions de la véritable Gloire. Elle doit être l'image d'un bien réel & ſolide qui ſoit en nous: il faut par conſéquent que ce bien ne ſoit pas mêlé de beaucoup de mal qui le corrompe, & en diminue le mérite: il faut enfin que ce bien nous ſoit propre, & ne nous vienne pas d'autrui; car autrement l'image de ce bien n'eſt pas notre image, mais celle de quelque autre objet qui mérite d'en être eſtimé.

Tout cela poſé, Mademoiſelle *Scudéri* établit pour principe, que la Gloire que l'homme s'attribue,

bue, n'eſt ordinairement qu'une fauſſe Gloire, & que la véritable Gloire n'appartient qu'à Dieu ſeul. Les conditions de la véritable Gloire une fois admiſes, la thèſe eſt facile à prouver.

L'une des conditions de la véritable Gloire, c'eſt qu'elle ſoit l'image d'un bien réel qui ſe trouve en nous, d'un bien qui ne ſoit pas mêlé de beaucoup de mal. Or nous ne poſſédons aucun bien de cette nature. La grande naiſſance, le grand pouvoir, la grande beauté, la grandeur de l'eſprit, la valeur, ne ſont que des biens imparfaits en eux-mêmes, qui deviennent même des maux par le mauvais uſage que nous en faiſons. Les richeſſes nous font ordinairement avares ou prodigues: les palais magnifiques nous font mépriſer les pauvres & la pauvreté: le grand nombre de domeſtiques flatte l'orgueil humain: la valeur eſt ſouvent injuſte ou brutale: la haute naiſſance fait qu'on ſe contente des vertus de ſes prédéceſſeurs, ſans en acquérir d'autres pour ſoi-même: l'autorité nuit plus à celui qui s'en ſert injuſtement, qu'à ceux qu'elle fait ſouffrir: la beauté eſt une illuſion, qui ſe détruit preſque dès qu'elle paroît: l'eſprit le plus éclairé n'eſt qu'erreur & foibleſſe.

D'ailleurs, une autre condition eſſentielle de la véritable Gloire, c'eſt qu'elle ſoit l'image d'un bien qui appartienne à l'homme, d'un bien qui vienne de lui, qui lui ſoit propre, qui lui ſoit aſſuré, qu'il ne puiſſe perdre en un inſtant. Or il eſt aiſé de démontrer que l'homme ne poſſède rien de tel. Tout le bien qu'il a lui vient d'ailleurs, Dieu ſeul en eſt l'auteur. La véritable Gloire n'appartient donc qu'à Dieu, & les hommes qui ſe l'attribuent en ſont ordinairement uſurpateurs.

Il

Il faut admettre cette double conſéquence, dès qu'on admet les principes d'où Mademoiſelle *Scudéri* la déduit. Les conditions dont elle prétend que la véritable Gloire doit être accompagnée, ſont telles, que l'homme ne ſauroit ſe flatter de pouvoir jamais la poſſéder. Mais cette doctrine ne tend-elle pas à anéantir toute émulation, puiſqu'elle met le Grand-homme au niveau du Manant? Pourquoi délivrerai-je ma Patrie du joug de la ſervitude, ſi je ne retire de ce ſervice qu'une fauſſe gloire, qu'une gloire que je n'ai pas méritée, parce que je ne poſſède aucun bien? Laiſſons aux hommes tous les motifs poſſibles de bien faire: la Gloire en eſt un; & ſi notre Héroïne ne l'eût regardée que comme une chimère, elle n'eût eu ni *Prix* ni *Couronne*.

Sur ces paroles que l'Ange dit à la Vierge:

Je vous ſalue, pleine de grace, le Seigneur eſt avec vous.

On nous donne ſur ce Texte trois Diſcours, dont le premier, qui eſt de Mr. *de Tourreil*, a remporté le prix en 1681. Il y a dans ces Pièces, outre l'éloge des vertus de la Sainte Vierge, des raiſonnemens vagues, des digreſſions, des conjectures, beaucoup d'exclamations, enfin des faits dont on auroit de la peine à trouver les garans. Il faut imputer ces défauts à la ſtérilité du ſujet.

L'Auteur du ſecond Diſcours entre dans un détail de la vie & de la conduite de la Vierge, qu'il ne peut avoir puiſé que dans ſon imagination, ou dans quelque Légende. „ Dès ſon enfance, „ *Marie* ſe conſacra au ſervice du Temple ma- „ tériel du Dieu vivant, elle qui en devoit être „ le Temple animé..... Par-tout où elle ſe

„ trou-

„ trouvoit, elle étoit ou l'exemple, ou la cenſu-
„ re des autres : elle donnoit à toutes les Vierges
„ le modèle d'une modeſtie ſans contrainte, d'u-
„ ne gravité ſans orgueil, d'une humilité ſans
„ affectation, d'une charité ſans diſſipation, d'u-
„ ne piété ſans foibleſſe. Avec les années ſes ver-
„ tus changeoient de conduite, & non pas d'ob-
„ jet : elles étoient plus lumineuſes, & n'étoient
„ pas moins pures ; dans ſes occupations exté-
„ rieures, & ſes devoirs de charité, elle ne per-
„ doit rien de ſon union avec Dieu. Uſant de ſes
„ ſens pour la néceſſité, & non pour le plaiſir,
„ on peut dire qu'elle étoit entourée des objets
„ du Monde ſans en être frappée par aucune im-
„ preſſion dangereuſe ; ſon ame, exemte du tu-
„ multe & du nuage des paſſions, écoutoit en ſi-
„ lence la voix de ſon Créateur, & recevoit la
„ lumière pure de la Vérité ; elle vivoit & con-
„ verſoit toujours ſous les yeux de la Majeſté
„ Souveraine. Son ſommeil même étoit une eſ-
„ pèce de repos ſacré, qui n'interrompoit pas ſon
„ application ; & les créatures, loin de la diſſiper,
„ lui aidoient à la retenir, comme les effets & les
„ images font naturellement remonter à leur
„ cauſe & à leur original.

Qui ne voit à ces traits que l'Orateur donne carrière à ſon eſprit, & que ſon imagination ſuplée à la ſtérilité de ſon ſujet! Je ne ſai lequel doit le plus ſurprendre, ou ſa témérité, ou ſa pieuſe crédulité. De pareilles anecdotes ſeroient capables de faire éclipſer tout le mérite de la Pièce, ſi elle en avoit d'ailleurs. On pardonne à l'Auteur du *Lutrin* ſes fictions ingénieuſes, mais des écarts de cette nature ne ſe pardonnent pas dans un Orateur Chrétien.

Sur

Sur le zèle de la Religion.

Encore trois Discours sur ce Texte, dont le premier, qui a remporté le Prix en 1691, est de Mr. *de Clerville*. Cette matière est susceptible de quantité de belles réflexions, elle offroit à nos Orateurs un champ des plus vastes. Je trouve cependant qu'ils n'ont fait qu'effleurer leur sujet. Beaucoup de généralités, très peu de détails instructifs, des idées fausses, nul raisonnement, rien qui puisse éclairer l'esprit ou toucher le cœur. On ne sauroit donner ni l'analyse, ni le précis de ces Pièces : elles n'ont presque rien de suivi, elles sont composées de morceaux détachés, la plupart assez étrangers au sujet.

L'Auteur du troisième Discours ayant entrepris d'expliquer ce que c'est que le Zèle en général, & ce que c'est que le Zèle de la Religion, donne de l'un & de l'autre une définition si vague, si peu juste, qu'on ne sait quelle idée s'en former. *Le Zèle en général est*, dit-il après St. Ambroise, *ce que la Foi a de plus spirituel, ce que la Piété a de plus ardent. Le Zèle de la Religion est quelque chose de plus. C'est*, ajoûte-t-il, *le plus excellant effet de l'amour de Dieu, c'est la cause la plus efficace de la gloire de Dieu ; c'est la flamme du feu sacré de la charité, qui n'engendre rien de plus pur ni de plus éclatant, rien de plus vif ni de plus actif que ce zèle.* Il n'y a presque nulle Vertu Chrétienne à laquelle cette définition ne puisse autant convenir qu'au Zèle de la Religion. Quelque effort que je fasse, j'ai bien de la peine à me former une idée de cette *flamme du feu sacré de la charité* ; & lorsque je crois la concevoir, je ne trouve nul objet auquel elle convienne plus particulièrement qu'à tout autre. *Qu'on*

Qu'on peut être dans le Monde parfaitement Honnête-homme & parfaitement Chrétien tout enſemble.

Les trois Diſcours qui roulent ſur ce Texte, méritent d'être lus, & ſur-tout celui de l'Abbé *de Dromeſnil*, lequel a remporté le Prix en 1703. Il y a dans le Diſcours de ce dernier des idées nettes & préciſes, & des traits qui partent de main de Maître. Je donnerai pour exemple le portrait qu'il fait de l'Honnête-homme, pour faire voir que de l'Honnête-homme au véritable Chrétien il n'y a qu'un pas à faire.

„ L'Honnête-homme, dit-il, a le cœur bon & „ les intentions droites; ſon eſprit eſt éclairé pour „ diſcerner le bien, & ſa volonté s'y livre ſans „ reſerve; ſes ſentimens ſont nobles & élevés. „ Attentif à la juſtice plus qu'à ſes intérêts, il „ n'a point dans ſes propres affaires de Juge plus „ exact & plus ſévère que lui-même. S'agit-il de „ l'avantage de l'Etat? ſes biens deviennent les „ tréſors publics; prêt d'immoler ſa famille & „ ſa perſonne au premier beſoin de la Patrie, en „ fut-il le Libérateur, il ne perd rien de ſa pre- „ mière modeſtie. Ses ſervices n'ont pour princi- „ pe que la grandeur d'ame, & pour but que la „ gloire: ſon obéiſſance eſt l'effet de ſa raiſon, „ & non d'une crainte ſervile. Sa généroſité a- „ giſſante ne peut demeurer dans cette oiſiveté „ de ces hommes tièdes & nonchalans, exemts „ de défauts, mais vuides de vertus. L'honnête- „ homme quite envers le Prince, ſe tourne auſſi- „ tôt du côté de ſes amis & de ſa famille: loin „ de lui cette amitié qui s'évapore en faux com- „ plimens, la ſienne eſt tendre, vive, égale, con-

ſtan-

„ ſtante. Elle a pour motif la vertu, & non pas
„ le plaiſir; pour objet la perſonne & non pas la
„ fortune. Suivez l'honnête-homme dans ſa fa-
„ mille, pénétrez dans le ſecret de ſon domeſti-
„ que; la même ſageſſe, qui le conduiſoit dans
„ ſes deux états de l'égalité & de l'obéiſſance,
„ le conduit encore dans cet état de ſupériorité.
„ Eſt-il engagé dans le mariage? avec quelle pru-
„ dence diſſimule-t-il les caprices & les paſſions
„ de ſa femme, ou de ſes enfans? Ne craignez
„ pas qu'un honnête-homme aille divulguer la
„ honte de ſa maiſon, & mettre le Public de la
„ partie par un éclat infructueux. Sans préven-
„ tion, ſans aigreur, ſans foibleſſe, il étudiera les
„ caractères de ceux qu'il gouverne, il confor-
„ mera les emplois aux talens, la récompenſe au
„ mérite, le remède à la néceſſité; & fera voir
„ dans cette petite République un abrégé réel &
„ effectif de celle dont un grand Philoſophe nous
„ a donné l'idée, & qui, pour être trop parfaite,
„ ne pouvoit jamais ſubſiſter.

De la Patience & du vice qui lui eſt contraire.

Quatre Diſcours ſur ce ſujet ont été jugés dignes par l'Editeur d'être inſérés dans ce Recueil. Je ne dirai qu'un mot du premier, qui eſt de Mr. *de Fontenelle*, & qui a remporté le Prix en 1687.

Le grand but de Mr. *de Fontenelle* dans ſon Diſcours, eſt de faire voir qu'il n'y a que la Religion Chrétienne qui puiſſe nous éclairer; elle ſeule remédie aux foibleſſes de l'homme, à ſes maux, aux déréglemens dont il eſt rempli. Que peut en effet la Raiſon humaine, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des miſères de l'homme? Elle ne ſait

que combattre des défauts par des défauts, ou guérir des passions par des passions ; & les vains remèdes qu'elle fournit, sont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle est intéressée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'est séduite elle-même en leur faveur. L'effet des plus grands efforts de la Philosophie Payenne ne fut jamais que de changer les vices que produit la nature corrompue, en de fausses vertus, qui étoient des marques encore plus certaines de corruption.

Tel étoit l'état de l'homme avant la naissance du Christianisme. Mais dès que le Messie parut, les idées & du Vrai & du Bien nous furent révélées sans obscurité & sans nuages ; alors disparurent tous ces phantômes de vertus qu'avoit enfantés l'imagination des Philosophes ; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels.

Mr. *de Fontenelle*, pour ne pas embrasser un champ trop vaste, ne s'arrête qu'à un des effets que produisit alors la nouvelle Loi annoncée par *Jésus-Christ*. En ne prenant pour exemples, d'un côté, que l'impatience de la Nature, & de l'autre, que la fausse patience de la Philosophie, il démontre très-bien comment la véritable patience, inconnue jusques-là sur la Terre, prit alors la place de l'une & de l'autre.

Le précis de ce qu'il dit sur ce sujet, je le trouve si bien exprimé dans un assez petit nombre de Vers d'un de nos plus fameux Poëtes modernes, que j'ai cru devoir les insérer ici.

Qu'étoit l'homme, en effet, qu'erreur, illusion,
Avant le jour heureux de la Religion ?

Les

Les Sages dans leurs mœurs démentoient leurs maximes.
Quand Lycurgue s'oppose au torrent de nos crimes,
Législateur impur il en grossit le cours.
Ovide est quelquefois un Senèque en discours.
Senèque dans ses mœurs est souvent un Ovide.
A l'amour qui ne prend que sa fureur pour guide,
Des mains de Solon même un Temple fut construit.
De tes Loix, ô Solon, quel sera donc le fruit?
Et quel voluptueux rougira de ses vices,
Quand ses Réformateurs deviennent ses complices?
Toute lumière alors n'étoit qu'obscurité,
Et souvent la vertu n'étoit que vanité.
Je déteste ces Jeux d'où Caton se retire (a).
En méprisant Caton qui veut que je l'admire.
De l'humaine vertu reconnoissons l'écueil.
Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à l'orgueil.
Il n'aime que lui seul; dans ce désordre extrême
Il faut pour le guérir l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans son cœur?
De la Religion le charme est son vainqueur.

El-

(a) Les Jeux de Flore, qui se représentoient avec des licences très-scandaleuses. *Caton* cessa d'y assister pour ne pas gêner la liberté; delà vient que *Martial* lui fait ce reproche: „ Puisque tu savois ce qui se passoit à ces Jeux, „ pourquoi, sévère *Caton*, y venois-tu? tu n'y venois donc „ que pour en sortir.

Nosses jocosæ dulce cum sacrum Floræ,
Festosve lusus, & licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato severe, venisti?
An ideo tantum veneras, ut exires?

Elle seule a détruit le plus grand des obstacles: Reconnoissons aussi le plus grand des miracles.

ARTICLE III.

LE SPECTACLE *de la* NATURE. Tome VIII. *Second Extrait.*

LA *Démonstration Evangélique* de Mr. *Pluche* en comprend deux, l'une proportionnée à l'élevation des Esprits capables d'examen, l'autre mise à la portée du simple Peuple. Nous devons rendre compte de l'une & de l'autre, en commençant par la première.

Le Chap. I. est employé à faire voir que les *Faits* ne sont point soumis à la Raison. Cela veut dire seulement sans-doute, que la Raison n'y peut rien changer, lors même qu'elle en fait l'examen pour s'assurer de leur certitude. Cela est si évident, que jamais personne n'a avancé le contraire. L'Auteur dit de la Foi, qu'étant un don de Dieu, elle est en même tems le meilleur usage qu'on puisse faire de sa Raison. On croiroit qu'il a senti le peu de justesse de l'opposition qu'il avoit mise ailleurs (*a*) entre la Raison & la Foi. Mais on se tromperoit: la suite fait voir qu'il n'a pas encore rectifié ses idées sur cet article important. Ici, comme en bien d'autres endroits, ce que l'Auteur semble vouloir nous donner d'une main, il nous l'ôte bientôt de l'autre.

On examine historiquement dans le Chap. II. les Religions qui se disent révélées, le *Paganisme*,

(*a*) Voy. Tom. XXXIX. de cette Biblioth. p. 162.

me, le *Mahométiſme*, & le *Chriſtianiſme*. La Religion d'*Abraham* & la Loi de *Moïſe* ſont, ſelon l'Auteur, partie du dernier.

1. *Examen du Paganiſme*. Le Lecteur s'attend peut-être à une vive peinture des égaremens affreux de l'Idolâtrie, qui faſſe bien ſentir le prix de la Révélation. Mais ce n'eſt point-là ce que Mr. *Pluche* nous donne. Il paſſe en revue des opinions & des pratiques de Religion qu'il croit univerſelles. Il veut faire voir qu'elles viennent de Dieu, & qu'elles conſtituent la Religion primitive. On y fit, *dit l'Auteur*, de criminelles additions; & de plus on vint peu à peu à honorer comme des Etres puiſſans des Figures qu'on avoit placées très-innocemment dans les Lieux d'aſſemblée, pour ſervir ſoit de monumens du paſſé, ſoit d'avertiſſemens de ce qu'il faloit faire. Telle eſt l'origine du *Paganiſme*. Les Myſtères d'*Eleuſis* étoient deſtinés à rappeller les principes de la Religion univerſelle, & à faire connoître l'uſage primitif des Figures qu'on avoit diviniſées. Tout cela, comme on voit, eſt extrêmement hazardé, & pouvoit peut-être entrer dans l'*Hiſtoire du Ciel*, mais n'auroit pas dû être mis en œuvre dans un *Traité de la vérité du Chriſtianiſme*, où il eſt eſſentiel d'être exact. En liſant les 30. pages qui roulent là-deſſus, on croit avoir ſous les yeux une Diſſertation de Phyſique *à la Carteſienne*, où avec très-peu d'obſervations & beaucoup de conjectures, on forme un Syſtême parfaitement arrondi, auquel il ne manque que d'être vrai. Mr. *Pluche* s'appuye ſur les étymologies des noms des Dieux priſes dans la Langue *Hébraique*, ſans en rapporter aucune. Il faut croire qu'elles ſont de

meilleur alloi que celle qu'il nous donne (*a*) du mot de *Myſtères*. Il tire ce mot de l'Hébreu *Miſtarim* qui ſignifie *couvertures, enveloppes*. Au premier coup-d'œil jamais étymologie plus heureuſe. Les ſons de ces deux mots ſont préciſément les mêmes, & leurs ſignifications ont entre elles un parfait rapport. Que peut-on déſirer davantage? Voyez pourtant à quel point il faut ſe défier des Découvertes Etymologiques. Il eſt inconteſtable que ces deux mots n'ont rien de commun dans leur origine. On le fera voir dans une note (*b*).

2. *Examen du Mahométiſme*. Une courte revue des principales actions de *Mahomet*, & ſurtout le détail de ſon prétendu voyage au Ciel & de ſa converſation avec Dieu, dont on nous donne ici, d'après *Prideaux*, une narration abrégée & tout-à-fait réjouiſſante, ſuffiſent de reſte pour prouver ſans replique que ce prétendu Prophète n'eſt qu'un Impoſteur.

3. *Examen Hiſtorique du Chriſtianiſme*. L'Auteur fait valoir en faveur de la Religion *Chrétienne* pluſieurs preuves de fait très-fortes & déjà bien connues. En particulier il fait très-bien voir

(*a*) Pag. 209.

(*b*) Pour ſe convaincre que ces deux mots n'ont aucun rapport entr'eux que la reſſemblance de ſon, il n'y a qu'à faire attention à la racine de l'un & de l'autre. *Miſtarim*, *abſconſiones*, *velamenta*, eſt le pluriel de *Miſtar*, nom verbal qui vient de *Satar*, *texit*, *velavit*. Et *Myſtère*, en Grec μυστήριον, vient de μύστης inuſité, pour lequel on a dit enſuite μύστης, *qui ſacris initiatus eſt*, *vel qui alios initiat*. Ce mot & celui de μύω *initia ſacris*, *ſacra doceo*, viennent de μύω *claudo*; quoniam τὰς μύσεις neceſſe eſt μύοντα τὸ στόμα καὶ μὴ ἀνοίγειν ἃ μυεῖσθαι. *Euſtath. apud Henric. Stephan. in Theſaur.*

voir que l'Evangile n'a pu être un projet humain. L'Imposture auroit-elle pu faire trouver à point nommé des Prophéties très-détaillées qui eussent existé plusieurs siècles avant elle? Il n'y a pas plus de raison à supposer qu'elle ait seulement cherché à s'en faire l'aplication. Un Descendant de l'ancienne Famille Royale qui eût voulu la relever, eût-il recommandé l'obéissance à un Prince étranger? Eût-il ordonné de lui payer les tributs? Eût-il déclaré qu'il n'avoit aucuns avantages temporels à donner à ceux qui s'attacheroient à lui, & qu'il n'attendoit pour lui-même que les souffrances & la mort? Quel langage pour un Ambitieux! La supposition de collusion entre *Jean-Baptiste* & celui dont il étoit Précurseur, est de la dernière absurdité. On veut que deux jeunes *Sages* forment le projet de corriger les hommes de l'Idolâtrie & des Superstitions *Pharisaïques*, & de les ramener à l'adoration du vrai Dieu & à la pratique de la plus sublime Vertu, & que dans ce dessein ils se dévouent l'un & l'autre à une mort qu'ils prévoient & qu'ils prédisent. Il y a du beau dans ce projet; mais que ce beau est bien effacé par les mensonges qu'ils sont obligés d'employer, par la fausse aplication qu'ils se font des Prophéties, par les honneurs divins que l'un d'eux a l'audace de vouloir partager avec Dieu, par les fourberies & les prestiges qu'ils font passer pour des miracles, par les divisions qu'ils savent bien qu'ils vont introduire dans le Monde, par les souffrances & les malheurs qu'ils attirent sur leurs Sectateurs & qu'ils leur annoncent. Si au lieu de deux *Sages* on vouloit en faire deux *Enthousiastes*, deux *Frénétiques*, on ne se sauveroit d'une absur-

dité infiniment groſſière, que par une autre qui ne l'eſt pas moins. Car comment concilier avec ce dernier caractère la juſteſſe qu'ils mettent dans leurs réponſes, le ſens raffis & la ſageſſe qui brille dans leurs préceptes & dans leur doctrine, & la patience dont leur conduite eſt le modèle le plus admirable qu'on ait jamais vu parmi les hommes? Enfin, *Sages* ou *Frénétiques*, comment eſt-il arrivé que tant de prédictions qu'ils ont faites à l'avanture, ſe ſoient accomplies de point en point après leur mort? Le miniſtère des Apôtres, & de leurs coopérateurs, fait un nouvel embarras dans la ſuppoſition d'impoſture. On a ſans-doute commencé par les gagner par l'attrait d'une éminente piété, & par les plus belles eſpérances; enſuite, aux aproches d'une mort inévitable, on leur avoue diſtinctement qu'on n'eſt qu'un miſérable impoſteur, & qu'il n'y a pas la moindre *réalité* dans les merveilles dont ils ſe ſont crus les témoins, ni dans les biens dont on les a flattés; & malgré un aveu ſi flétriſſant pour celui qui le fait, & ſi révoltant pour ceux qui l'écoutent, on entreprend de leur perſuader (& l'on y réuſſit) de ſacrifier leur repos & leur vie, & d'affronter les plus grands dangers, pour faire triompher cette impoſture & ces chimères avec leſquelles on les a juſqu'alors ſi miſérablement joués. De bonne-foi cela ſe conçoit-il? Et les Ennemis du *Chriſtianiſme* qui peuvent digérer de pareilles abſurdités, ont-ils bonne grace de ſe piquer d'incrédulité? Telle eſt la manière victorieuſe dont notre Auteur réfute les conjectures des Déiſtes ſur l'origine du *Chriſtianiſme*. Je remarque qu'en général c'eſt un article ſur lequel les Défenſeurs de

la Religion *Chrétienne* ont toujours triomphé. *Eusèbe* est très-fort là-dessus. On peut voir dans sa *Démonstration Evangélique* (a) le discours qu'il met dans la bouche d'un des Apôtres, qui, dans la supposition d'imposture, dut le faire à ses compagnons dans une assemblée tenue entr'eux, où d'abord après la mort de leur Maître ils durent concerter leurs démarches, & s'animer mutuellement à aller publier chez toutes les Nations des miracles qu'ils savoient être faux, à attaquer par-tout les Cultes établis, & à courir de gayeté de cœur aux suplices & à la mort; & cela uniquement dans le dessein de faire honorer & respecter en tous lieux le nom & la mémoire d'un Maître qui les avoit trompés.

Nous voici arrivés à la *seconde Partie* du Tome que nous avons en main. Elle porte pour titre, *Suite de la Démonstration Evangélique.* Malgré ce titre, & sans vouloir paroître changer de sujet, Mr. *Pluche* en change ici effectivement. Au-lieu d'une Démonstration de la vérité de la Religion *Chrétienne* par opposition aux Religions qui ne reconnoissent pas *Jésus-Christ* pour leur Auteur, laquelle il sembloit avoir annoncé dès l'entrée de la I. *Partie*, son Ouvrage, à l'exception d'un Chapitre, n'est plus qu'un Traité de controverse, où il s'efforce de prouver que le vrai *Christianisme* ne se trouve que dans l'Eglise *Romaine.*

Mr. *Pluche* fait d'abord envisager l'Evangile sur le pié d'une alliance avec un Prince étranger. Il veut qu'on juge de la confiance qui est due à ceux

(a) Lib. III. Cap. 7.

ceux qui le prêchent, par celle que l'on a pour les Ambaſſadeurs d'un tel Prince. Sur quoi il donne deux *règles de ſécurité*, comme il les appelle.

1. Règle (*a*). *Quand les Envoyés d'une Puiſſance étrangère ont fait connoître leurs pouvoirs, on peut être alors ſûr des intentions de cette Puiſſance, & ce n'eſt que par ſes Envoyés qu'on peut contracter avec elle.* Cette règle peut s'apliquer à deux cas fort différens, que l'Auteur cherche à confondre. Il eſt bien viſible que *Jéſus-Chriſt* & ſes Apôtres étant revêtus de tous les caractères d'une Miſſion Divine, devoient être écoutés comme Envoyés de Dieu. Mais un Clergé, quel qu'il ſoit, a-t-il aujourd'hui le même droit d'en être cru ſur ſa parole? Son Miniſtère eſt-il autoriſé par des miracles qui captivent notre foi? *Bellarmin* (*b*) le ſoutenoit du Clergé *Catholique-Romain*, & ne le prouvoit point-du-tout. Mr. *Pluche* ne l'a pas même avancé. Il a bien ſenti que des raiſons bonnes du tems de *Bellarmin*, ne ſeroient pas de miſe aujourd'hui. Il prétend cependant que conteſter au Miniſtère *Catholique* ſon autorité, c'eſt donner dans le ridicule travers d'un habitant de *Dieppe*, qui s'imagineroit que le Parlement de *Normandie* n'a pas droit de rendre la juſtice dans cette Province, & qui le traiteroit d'établiſſement fabuleux. Mais la différence n'eſt-elle pas palpable? Indépendamment des Lettres Patentes qui établirent cette Compagnie en 1499, l'habitant de *Dieppe* ne voit-il pas cet auguſte Corps maintenu & confirmé dans l'exercice de ſes fonctions, par l'aprobation continuée & ſoutenue du Souverain; dé-

(*a*) P. 16. de la 2. Part. (*b*) Oper. Tom. I. Col. 1147.

déclarée par des Actes qui se répètent tous les jours? Ne voit-il pas l'exécution de ses Arrêts appuyée par les Troupes du Roi, aussi-tôt que cela est requis? Si *Louis* XV. mandoit à *Versailles* cet habitant de *Dieppe*, & que dans une audience solemnelle il lui déclarât en termes bien exprès que son bon-plaisir est que le Parlement de *Rouen* rende la justice à ses Sujets de *Normandie*, cet homme pourroit-il être plus assuré qu'il ne l'est des droits de cet illustre Corps? Or de bonne foi le Clergé *Catholique* se trouve-t-il dans le cas de ce Parlement? Voyons-nous que Dieu dont il se dit l'Envoyé, sprouve par des marques frappantes, nullement équivoques & actuellement existantes sous nos yeux, la doctrine que ce Clergé enseigne & le culte qu'il recommande? Et sans comparer cette doctrine & ce culte avec les enseignemens de *Jésus-Christ* & des Apôtres, pouvons-nous jamais avoir de certitude qu'on ne nous égare point?

2. Règle. *Quand une Compagnie de Juges, ou d'autres Personnes qualifiées, ne peut se transporter dans un lieu, si elle y envoie un de ses Membres avec une commission présentée dans la forme qui l'autorise, on traite, on agit aussi surement avec le Commissaire qu'avec le Corps qui l'envoie.* Cela, traduit en stile plus simple, veut dire qu'un Curé dans son village a autant de droit d'être cru sur sa parole, que le Corps entier du Clergé dont il est membre. C'est, je crois, se déclarer bien nettement pour la *Foi du Charbonnier*. Est-ce de cette Foi qu'on a dit plus haut, qu'elle est le meilleur usage qu'on puisse faire de la Raison?

Mr.

Mr. *Pluche* fait voir fort au long dans le Chap. III. de cette *Partie*, une chose que personne ne conteste; c'est que depuis les Apôtres il y a toujours eu dans l'Eglise un Ministère public. Ce principe posé, il raisonne d'une manière tout-à-fait singulière & presque neuve.. Il faut en donner une idée au Lecteur.

Mrs. *Arnaud* & *Nicole* avoient avancé qu'il étoit impossible que l'Eglise eût varié sur l'article de la *Présence Réelle*. Un Controversiste bien inférieur en talens & en célébrité à ces Messieurs (*a*) adopta leur idée, & dans un Livre auquel il ne paroît pas qu'on ait fait grande attention de part ni d'autre, il l'étendit à toute la Doctrine de l'Eglise *Romaine*. Mr. *Pluche*, marchant sur les mêmes traces, va encore plus loin. Il se fait un principe tout-à-fait général & bien commode, puisque, s'il étoit prouvé, toutes les controverses, sans qu'on eût besoin d'aucune discussion de détail seroient terminées tout d'un coup. On ne peut contester à notre Auteur la gloire d'être ici original, ou très-peu s'en faut. Tout ce qu'il dit & redit en cent façons, peut se réduire à ce syllogisme.

Tous les Ministères publics institués par forme de Compagnie ont par leur constitution une sorte d'infaillibilité naturelle: l'effet de leur institution est de prévenir les nouveautés & les variations.

Or le Ministère Ecclésiastique est institué dans cette forme.

Donc par une suite toute naturelle de son insti-

tu-

(*a*) *Eléonor Langevin.*

tation, il a prévenu toute variation & tout changement dans la doctrine.

La 1. propoſition eſt bien ſingulière. Quand on la voit avancée bien au ſérieux comme inconteſtable par un homme ſenſé, eſt-il d'aſſertion paradoxe qui doive ſurprendre? *Nihil intra eſt oleam, nihil extra eſt in nuce duri.*

Qu'on ouvre toutes les Hiſtoires, y trouvera-t-on un ſeul exemple d'un Miniſtère public qui ait ſubſiſté longtems ſans changement? Connoît-on un Gouvernement, un Sénat, une Cour de Juſtice, un Collège de Prêtres, un Inſtitut Monaſtique, où dans l'eſpace de peu de ſiècles il ne ſe ſoit gliſſé des innovations très-conſidérables? Eſt-il de Corps établi pour être permanent, qui ait conſervé ſans variation le même eſprit, les mêmes principes, les mêmes droits, les mêmes uſages?

Le principe de notre Auteur étant contredit par l'expérience de tous les ſiècles, ſa conſéquence tombe par-là-même. Mais cette conſéquence peut d'ailleurs être combattue d'une autre manière bien victorieuſe. Tous les Ages de l'Egliſe fourniſſent des armes contr'elle, parce que tous ont eu leurs innovations. Il n'eſt point d'Auteur d'Hiſtoire Eccléſiaſtique qui ſur chaque ſiècle n'en donne une liſte. Qu'on ne diſe pas que ces changemens n'ont eu lieu qu'à l'égard des Uſages & des Cérémonies. La plupart des Uſages où il y a de l'innovation, ſont liés à la Doctrine, & n'ont pu changer qu'avec elle. D'ailleurs, l'innovation s'introduit bien plus facilement dans la Doctrine que dans les Uſages: ceux-ci frappent tous les yeux, chacun peut s'appercevoir du chan-

ge-

gement & s'y opposer; au-lieu que le Peuple laisse assez ses Docteurs maîtres de la Doctrine; ils peuvent aisément l'altérer sans qu'il y fasse attention. Si l'on pouvoit prouver que la Doctrine n'a subi aucune variation, dans le long espace de tems qui s'est écoulé depuis les Apôtres, au milieu de ces disputes éternelles qui se sont élevées les unes après les autres & qui ont été soutenues avec tant de chaleur, d'opiniâtreté & de subtilité, à travers ces siècles de ténèbres où la Barbarie avoit tout envahi, jusqu'au Sanctuaire même, dans cette nuit d'ignorance & d'horreur, où, comme le dit Baronius (a), *ceux qui devoient veiller à la conduite de l'Eglise dormoient tous profondément*, cette *invariation* seroit le phénomène du monde le plus étonnant; il tiendroit du miracle, bien loin d'être dans l'ordre naturel & ordinaire des choses, comme Mr. *Pluche* le prétend.

1. Ce Ministère qui a prévenu toute variation, ne se trouve, selon l'Auteur, que dans l'Eglise *Latine*, dont l'Evêque de *Rome* est le Chef. Toutes les autres Eglises depuis qu'elles se sont détachées de la première Chaire (celle de *Rome*), n'ont plus qu'un Ministère vicié. C'est ce que l'Auteur entreprend d'établir. Il suppose comme démontré, que *St. Pierre* eut de l'autorité sur les autres Apôtres, qu'il établit son siège à *Rome* après l'avoir eu à *Antioche*, & qu'il transmit son autorité à son successeur dans l'Eglise de *Rome*. A-peine Mr. *Pluche* laisse-t-il entrevoir que rien de tout cela ait été contesté & puisse l'être. Il rentre ici dans la route ordinaire des Controversistes. S'il ne

(a) Ad ann. 599.

ne répète pas en autant de termes leur grand principe, *Hors de l'Eglise Romaine point de Salut*, il nous en donne l'équivalent. Ainsi voilà selon lui, comme selon tous les autres Défenseurs de l'autorité du Pape, l'efficace de l'Evangile prodigieusement restreinte. Plus des deux tiers des Eglises *Chrétiennes* se trouvent par-là tout d'un coup mises au niveau des Peuples *infidèles*, pour n'être pas réellées unies au Siège de *Rome*. Cette pensée fait frémir. Notre Auteur paroît avoir senti ce qu'elle a de révoltant. Il voudroit se persuader que ceux qu'il appelle *Schismatiques*, font des vœux pour leur réunion. Il n'ose dire ce qui suffit ou ne suffit pas pour rendre leur ignorance excusable ou inexcusable, ni jusqu'à quel degré les Peuples *Schismatiques* participent à l'aigreur de la rupture, & à la haine qui divise leurs Pasteurs d'avec l'Eglise *Romaine*. Il s'attendrit sur leur sort, mais bientôt il revient de cet attendrissement. „ Cette (*a*) compassion toute humaine, „ *dit-il*, doit céder aux vues adorables de la Sa„ gesse Suprême, qui n'a établi la loi inviolable „ de l'unité dans son Eglise, que pour rendre „ la vraie Eglise & le vrai Ministère à jamais re„ connoissable par des liens sensibles, & par un „ caractère qui fût à la portée de tous. Nous ne „ pouvons donc que plaindre ces Eglises *Schis„ matiques*, non seulement des dangers, mais „ des malheurs inséparables de leurs démembre„ mens".

L'Auteur prétend que des Princes mal intentionnés ont empêché la réunion des Eglises *Schis-*

(*a*) Pag. 214.

Schiſmatiques avec le Siège de *Rome*. Mais en général on peut dire que les Princes ont infiniment plus prévenu ou terminé de Schiſmes, qu'ils n'en ont cauſé. Cent fois le Clergé diviſé s'eſt vu hors d'état de rétablir par lui-même la paix dans ſon ſein, il a falu que la Puiſſance Civile ait interpoſé ſa médiation & ſon autorité. Sans l'habileté & la fermeté d'un grand Prince, notre Auteur n'eût-il pas été témoin lui-même d'un Schiſme qui eût détaché de *Rome* la plus grande partie du Clergé d'un vaſte Royaume? Pluſieurs Evêques, de fameuſes Univerſités, & une multitude d'Eccléſiaſtiques du ſecond ordre n'avoient-ils pas déjà fait des démarches très-éclatantes? Et ce même Schiſme n'eſt-il pas actuellement conſommé dans d'autres lieux, où le Gouvernement ne s'eſt pas mis en peine de l'arrêter?

Sur l'Article de la Tolérance Mr. *Pluche* diſtingue trois choſes, *la Douceur Chrétienne*, *la Tolérance*, & *le Tolérantiſme*. La *Douceur Chrétienne* s'étend à tous les hommes, à ceux qui ſont dans l'Egliſe & à ceux qui en ſont ſortis. Elle fait qu'on les aime tous: or on ne tue, on ne maltraite point ceux qu'on aime. L'eſprit du *Chriſtianiſme* eſt de ne faire des adorateurs que par l'amour, & non par la crainte des mauvais traitemens. Il bannit le zèle meurtrier. Cette *Douceur* ſe laiſſe maltraiter, plutôt que de maltraiter perſonne. C'eſt elle qui a rendu le *Chriſtianiſme* vraiment grand aux yeux de toute la Terre, & qui doit rendre les vrais *Chrétiens* aimables à tout ce qui les environne. C'eſt ainſi que notre Auteur peint la *Douceur Chrétienne*, car je ne fais que raprocher ſes expreſſions. Il a puiſé, comme on

voit,

voit, ſes couleurs dans les divins écrits du *Nouveau Teſtament*. Les maximes & la conduite conſtante du Siège de *Rome* & du Clergé *Latin* depuis mille ans, s'il les eût priſes pour règle, elles lui auroient donné des idées bien différentes. J'en atteſte quiconque eſt tant ſoit peu verſé dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Puiſſe notre Auteur réuſſir à faire revivre cette aimable *douceur* ſi peu connue en bien des lieux. Puiſſe-t-il ſur-tout la faire goûter à ceux dont les ſentimens décident du bonheur des Peuples.

La *Tolérance Chrétienne* eſt, ſelon Mr. *Pluche*, l'exercice de la modération avec laquelle nous devons ſouffrir les défauts de la fraternité. Elle s'étend à ceux que l'Egliſe laiſſe dans ſon ſein; elle fait ſupporter leurs ſcrupules, leurs ténèbres, & même leurs écarts & leurs opinions erronées, tant qu'elles ne ſont pas condamnées par l'Egliſe. La patience de l'Egliſe eſt le modèle & la meſure de celle des Particuliers; ils ne doivent aller ni plus vite, ni plus loin qu'elle. C'eſt la *Tolérance Eccléſiaſtique*, comme d'autres s'expriment, que l'Auteur décrit ici. La *Tolérance Civile* eſt viſiblement compriſe dans ce qu'il a dit de la *Douceur Chrétienne*. La règle qu'il donne pour la première, de ſupporter les Errans tant que l'Egliſe ne les condamne point, a ceci d'incommode, que le même homme doit être toléré dans un tems, & ne doit plus l'être dans un autre, quoiqu'il n'ait rien ajoûté à ſes erreurs, quoique ſa perſuaſion ſoit toujours accompagnée de la même bonne-foi, quoique ſes intentions ſoient toujours également droites & ſes mœurs également pures. Le Père *Queſnel*,

par exemple, devoit encore être toléré le 7. de Septembre 1713. & ne pouvoit plus l'être le lendemain.

Mr. *Pluche* oppose à la *Douceur* & à la *Tolérance Chrétienne* le *Tolérantisme*. C'est un mot dont il enrichit la Langue, une nouvelle façon de désigner ce que l'on avoit jusqu'ici exprimé par l'*Indifférence des Religions*; car c'est proprement ce que l'Auteur entend par là. Le *Tolérantisme*, dit-il, n'oblige à rien: il ne blâme l'ignorance d'aucunes vérités: il ne s'expose à rien, & trouve chacun orthodoxe à proportion qu'on sait taire ses sentimens ou les montrer avec indifférence: il se passe du Ministère & du Culte extérieur: il persuade à ceux qui s'égarent, que toutes routes sont bonnes, & aboutissent au terme du Salut; il renverse ce que *Jésus-Christ* a établi. Ce monstre, car c'en est un bien horrible, doit sa naissance, s'il en faut croire notre Auteur, aux Sociétés qui se *prétendent réformées*. C'est-là qu'il est établi, & qu'il se maintient. Mr. *Pluche* joint ensemble la *Réforme* & le *Tolérantisme*, comme si c'étoit la même chose. Il attribue à ces Societés réformées d'avoir de l'estime pour le *Socinianisme*, de ne trouver rien d'essentiellement mauvais dans le *Mahométisme*, & d'être en bonne intelligence avec le *Déisme*. Vous êtes surpris, Lecteur de quelque Religion que vous soyez, de voir un Ecrivain de réputation, un Auteur grave, & surtout un homme qui a des vertus, qui fait profession d'humanité, d'équité, de candeur, de le voir former des accusations aussi atroces, sans en alléguer la moindre preuve. Je m'abstiens de qualifier ce procédé.

„ Les

„ Les *P. Réformés*, dit encore Mr. *Pluche*, „ évitent avec ſoin de citer les Saints Pères, ou „ ils ne les citent que pour les critiquer; mais ils „ citent, ils *compilent* avec complaiſance les é- „ crits de *Pope*, de *Bayle* & de *Montagne*, dont „ la religion ne les incommode point". A quelles miſères ne s'accroche-t-on point quand une fois on s'eſt mis de mauvaiſe humeur? Ne diroit-on pas que pour citer avec jugement & pour travailler de génie, il faut toujours avoir été, ou du moins s'être remis en bonne intelligence avec le Siège de *Rome*, & que hors de cette Egliſe il n'y a pas plus de ſalut pour les Livres que pour les Ames? *Montagne* eſt pour le moins auſſi lu, cité & *compilé* en *France* qu'ailleurs. Nous devons les meilleures critiques de *Bayle* à des Ecrivains de ſa Communion. Et pour *Pope*, qui ne s'étonneroit de voir ſoupçonner ſa religion, lui dont l'Abbé *du Reſnel* (*a*), le Chevalier *de Ramſay* (*b*) qui en fait de *Catholicité* vaut bien un Abbé, & Mr. *Racine*, (*c*) ont preſque fait un Confeſſeur de la Foi *Catholique*? Seroit-il devenu ſuſpect depuis qu'un Prêtre *Anglican* (*Warburton*) a pris ſa défenſe? A l'égard des Pères, ſi Mr. *Pluche* connoiſſoit les Théologiens *Proteſtans*, il ſauroit qu'il y en a pluſieurs dont les Ouvrages ſont auſſi chargés de paſſages de ces anciens Docteurs, que ceux du grand *Arnaud*. Si quelquefois ils les critiquent, que font-ils que n'ayent fait cent fois les *Petau*, les

(*a*) Diſcours prélimin. à la tête de ſa Traduct. de *Pope*.
(*b*) Deux Lettres de Mr. *de Ramſay* à la ſuite du *Poëme de la Religion*.
(*c*) Lettre à Mr. *Pope* imprimée à la ſuite du *Poëme de la Religion*.

les *Huët*, les *Dupin*, toute la *Sorbonne*? Notre Auteur lui-même s'interdiroit-il cette liberté dans l'occasion, lui qui remarque que quelquefois à côté de l'exposition de la Foi *Catholique*, il se trouve dans les Livres des Pères une explication qui se ressent de la Philosophie & des recherches de la Raison, & qu'alors il faut des discussions pour en faire le discernement?

Notre Auteur insinue qu'on peut excéder dans le respect qu'on porte aux écrits du *Nouveau Testament*. Ce Livre règle lui-même, *dit-il*, la mesure du respect qui lui est dû. On ne peut pas prouver qu'il contienne toute la Doctrine nécessaire au Salut. Il ne renferme que des instructions locales, & sur des sujets particuliers. Que ce langage est différent de celui des Pères, de *St. Cyrille de Jérusalem*, par exemple, qui disoit à ses Catéchumènes: „ Ne me croyez point lorsque „ je vous parle des Mystères de la Foi, à-moins „ que je ne prouve par les *Saintes Ecritures* tout „ ce que je vous enseigne" (*a*).

La Démonstration Evangélique proportionnée à la capacité du simple Peuple est contenue dans le dernier chapitre de l'Ouvrage. C'est un Discours qu'on suppose qu'un Curé de campagne fait à ses Paroissiens le jour de sa prise de possession. Ce bon Prêtre, pour se mettre à la portée de ses auditeurs parle beaucoup à leurs yeux. Il arrête leur attention sur les dehors d'une Paroisse *Catholique*, la tour, la croix, les sculptu-

(*a*) Μηδὲ ἁπλῶς τῷ ταῦτά σοι λέγοντι ἀπλῶς πίστευσης, ἐὰν τὴν ἀπόδειξιν τῶν καταγγελλομένων ἀπὸ τῶν θείων μὴ λάβῃς γραφῶν. Catéches. illuminat. 4. pag. 30. Edit. 1631.

tures qui ſont ſous la tour, le cimetière. Il remarque que tout cela eſt de-même dans les Egliſes des Villages des environs, & même dans la grande Egliſe de la Ville Epiſcopale, comme le ſavent bien ceux des Paroiſſiens qui ont *voyagé*. Il leur raconte au long une cérémonie *auguſte* qui ne ſe fait point au Village. C'eſt la manière dont l'*Evangile* ſe chante à la Meſſe. Le Diacre prend le Livre, & demande au Préſident de l'Aſſemblée l'ordre de faire la publication de la Parole de vie. Il part précédé d'un nombreux cortège, il porte le Livre élevé, tous les aſſiſtans s'inclinent à ſon paſſage. Le Livre eſt orné de lames d'or, & brille de rubis & de diamans: & cela on ne doit point le blâmer, car les *Hébreux* ornèrent de-même l'Arche de l'Alliance. Le Diacre s'avance ainſi vers une tribune. Cette marche eſt annoncée en dehors par la muſique de la tour. La muſique guerrière s'y joint dans les grandes cérémonies. On ne dit point ſi alors c'eſt le canon qui joue, ou ſi l'on s'en tient aux tambours & aux fifres. Mais une remarque que l'on fait fort à-propos, c'eſt que c'eſt de cette manière que s'annoncent les Traités de paix, & que le Peuple fidèle(*a*) ſait

(*a*) Je ſoutiens à Mr. *Pluche* que le Peuple n'accompagne point de tant d'intelligence la vue des cérémonies de la Meſſe. Il ſe lève à l'*Evangile*, mais c'eſt tout; & la plupart, ſans trop s'embarraſſer de ce qui ſe lit ou ſe chante, récite dévotement à part-ſoi ſon chapelet, c'eſt-à-dire une ſuite de *Pater* & d'*Ave* continuellement répétés, laquelle n'a nul rapport à ce qui ſe fait. Et franchement le Peuple eſt pardonnable: que peut-il faire autre choſe? Il n'entend rien à tout ce qui ſe prononce. Mr. *Pluche* (pag. 373) paroît convenir que ce ſeroit un bien que l'Egliſe ſe déterminât à changer ſon langage, & à parler le langage vulgaire. Par-là elle éclaireroit plus ſurement les Fidèles. Ce

ſait bien que ce qu'on lui apporte, eſt l'heureuſe nouvelle de l'Alliance *Evangélique*. Le Diacre arrivé, la publication de l'*Evangile* ſe fait. Toute l'aſſemblée ſe tient debout. Après cela le Clergé & quelques Laïcs baiſent le Livre tour à tour. Dans bien des lieux, *continue le bon Curé*, l'Autel a la forme d'un tombeau (*a*), & l'ornement qui le couvre par-devant celle d'un rideau. Cela vient de ce qu'autrefois les Autels s'érigeoient toujours ſur les tombeaux des Martyrs.

Tout cela, & bien d'autres détails encore, n'eſt pas au-deſſus de l'intelligence du ſimple Peuple, il faut en convenir. Mais je ne ſai s'il eſt auſſi bien en état de ſentir la juſteſſe des conſéquences qu'on en déduit pour la vérité de la Religion *Chrétienne*, & du *Catholiciſme* en particulier. Pour juſtifier d'autant mieux ces conſéquences, le Prédicateur dit bien d'autres choſes qui ne doivent

qui retient l'Egliſe; ſelon lui, c'eſt un autre bien, un bien plus grand, qu'elle perdroit par-là, ſavoir la preuve de ſa ſainteté & de ſon apoſtolicité. On auroit bien dû nous dire pourquoi cette crainte n'empêcha point autrefois l'Egliſe de faire un pareil changement. Au Rit *Grec* établi en *France* par ceux qui y portèrent les premiers l'*Evangile*, on ſubſtitua bientôt le *Latin*, parce que c'étoit alors la Langue vulgaire. *Voyez Hiſtoire Littér. de la France par les Bénédict. Tom.* 1. *p.* 305. Mr. *Pluche* lui-même nous aprend qu'en adoptant l'uſage des *Kyrielles* des *Orientaux*, on n'en conſerva en *Grec* que les premiers mots.

(*a*) Il eſt tout-à-fait ſingulier, que pendant qu'on nous fait conſidérer ici comme édifiant & *copié fidélement d'après la ſimple Antiquité* (car c'eſt ainſi qu'on s'exprime) l'uſage de donner à l'Autel la forme d'un tombeau; un célèbre Prélat de *France* (Mr. *Laſiteau* Evêque de *Siſteron*) le regarde comme une innovation ſcandaleuſe. Voyez ſon *Hiſtoire de la Conſtitution Unigenitus Liv.* 5. *p.* 151. *du Tom. II.* imprimé à *Liége* en 1741.

vent pas non plus être fort intelligibles à ſes ouailles. Il leur parle d'une Ambaſſade répandue d'un bout de la Terre à l'autre, dont il fait lui-même partie. Il leur étale les inconvéniens des Actes qui ſont le fondement de leurs Affaires Civiles; & il leur fait voir que les Actes de l'Alliance *Evangélique* ne ſont point ſujets à ces inconvéniens. Il les aſſure que les dépoſitaires de ces derniers n'oſeroient y toucher. Et tout en diſant qu'il ne leur faut ni études, ni livres, ni recherches difficiles, il ne laiſſe pas de les entretenir ſavamment ſur ce qui ſe paſſa ſous *Conſtantin* au ſujet de l'*Arianiſme*; & ſur quelques autres points d'Antiquité Eccléſiaſtique.

Mais ſi nos bons Paroiſſiens ne ſentent pas toujours la ſuite & la force *démonſtrative* des raiſonnemens de leur Curé, il y a du-moins une choſe qu'ils peuvent très-bien entendre: c'eſt que leur Paſteur s'engage à ne leur enſeigner que la vérité. Cette proteſtation leur ſuffira ſans-doute. Iroient-ils ſoupçonner les lumières ou la bonne-foi d'un homme, que *des perſonnes dont ils reſpectent le mérite & le rang, leur ont fait connoître, & leur ont régulièrement préſenté pour être mis en poſſeſſion de leur Egliſe*?

ARTICLE IV.

HISTOIRE *des* EMPEREURS ROMAINS, *depuis* AUGUSTE *juſqu'à* CONSTANTIN. Par Mr. CREVIER, *Profeſſeur Emérite de Rhétorique au Collège de Beauvais*. Tome II. de 556 pages, ſans la Table des Matières. Amſterdam, chez J. *Wetſtein* 1750.

LA vie seule de *Tibère* occupe tout ce Volume, mais cette vie est remplie d'un très-grand nombre d'évènemens. Dès l'entrée Mr. *Crévier* fait cette judicieuse réflexion, que *toutes les qualités de l'esprit & tous les talens ne sont rien, & deviennent même funestes & pernicieux, s'ils se trouvent joints à un mauvais cœur.*

Tibère est un exemple frappant de la vérité de cette maxime. Mauvais fils, mauvais frère, père indifférent & insensible, bourreau d'une grande partie de sa famille, ce fut un malheur signalé que de lui appartenir, & d'avoir avec lui des rélations trop directes & trop immédiates. Rome souffrit plus de sa part, que l'Italie ni les Provinces; & dans Rome les Sénateurs, que leur dignité approchoit de lui, les Grands, dont plusieurs lui étoient unis par l'alliance & la parenté, furent les principales victimes de sa barbarie. Bassement envieux, toute gloire acquise par autrui le blessoit. Il avoit souvent dans la bouche un vers Grec, dont le sens répond à ce proverbe usité parmi nous pour exprimer l'indifférence par rapport à tout le Genre-humain:

Ἐμοῦ θανόντος γαῖα μιχθήτω πυρί.

Après ma mort puisse la terre se mêler avec le feu.

L'esprit, les lumières, le savoir, les talens, accompagnoient son mauvais cœur. Il apporta à la Souveraine Puissance une grande pénétration, le génie d'affaires, une connoissance parfaite des vraies maximes du Gouvernement, une expérience consommée, du courage & de l'habileté dans la guerre. Il avoit des Lettres. Il possédoit sa langue, & la langue Grecque; il écrivoit même dans l'une & dans l'autre, soit en prose soit

en

en vers, mais son stile étoit affecté & obscur.

Il y a des époques & des degrés à distinguer dans la méchanceté de ce Prince; il ne parvint pas tout d'un coup à cette noirceur, qui rend encore aujourd'hui sa mémoire détestable. *Tacite*, que Mr. *Crévier* suit pas à pas dans le tableau qu'il trace du gouvernement & de la vie de cet Empereur, établit une espèce de gradation de sa conduite, dont il distingue toutes les différentes nuances. *Tibère*, dit ce grand Peintre de l'Antiquité, se montra digne de toute l'estime du Public, tant qu'il fut simple particulier, ou revêtu de quelque commandement sous *Auguste*; habile & artificieux à feindre des vertus qu'il n'avoit pas, pendant la vie de *Germanicus* & celle de *Drusus*; mêlé de bien & de mal, tant que sa mère encore en vie lui imposa; cruel à l'excès, mais attentif à cacher la honte de ses débauches, pendant qu'il aima *Séjan* ou qu'il le craignit: enfin il ne mit plus de bornes ni à sa barbarie, ni à l'ignominieuse licence de ses mœurs, depuis qu'affranchi de tout égard & de toute crainte, il n'eut plus d'autre guide que lui-même, ni d'autre loi que sa propre inclination (*a*).

L'un des premiers ordres que donna ce Tiran, lorsqu'il se vit Empereur, fut de faire tuer le mal-

(*a*) Morum tempora illi diversa: egregium vitâ famâque, quoad privatus, vel in imperiis sub Augusto fuit; occultum ac subdolum fingendis virtutibus, donec Germanicus ac Drusus superfuere: indem iter bona malaque mixtus, incolumi matre: intestabilis sævitia, sed obtectis libidinibus, dum Sejanum dilexit timuitve; postremò in scelera simul ac dedecora prorupit, postquam remoto pudore & metâ, suo tantum ingenio utebatur. *Tacit.*

malheureux *Agrippa* Posthume, relegué dans l'Isle de Planasie. Il étoit à peine sur le trône, qu'il s'éleva à la fois deux furieuses séditions, l'une en Pannonie, l'autre en Germanie. C'étoit en quelque sorte, pour vérifier le mot de *Tibère*, qui voulant exprimer la situation chancelante de son Empire, disoit qu'il tenoit le Loup par les oreilles. L'origine commune de ces deux séditions ne fut autre que le changement d'Empereur, & le desir d'une guerre civile, qui procurât aux Soldats des récompenses pareilles à celles que leurs devanciers en avoient autrefois tirées.

Drusus, fils de Tibère, fut envoyé pour appaiser celle de Pannonie. Ni ses exhortations, ni ses promesses n'avoient encore pu rien gagner sur l'esprit du Soldat furieux, lorsqu'un évènement imprévu, aidé de l'ignorance & de la superstition du Vulgaire, fit succéder le calme à l'agitation. Pendant que le Ciel étoit serein, tout d'un coup la lumière de la Lune parut s'affoiblir. C'étoit le commencement d'une Eclipse. Mais le Soldat, à qui la cause de ce phénomène étoit inconnue, le prit pour un présage de sa situation actuelle, & comparant l'obscurcissement de la Lune à ses travaux & à ses misères, il en concluoit que le succès de ce qu'il avoit entrepris, dépendoit du rétablissement de la Déesse dans son éclat naturel. Ainsi pour la secourir, ils font grand bruit, frappant sur l'airain, sonnant des trompettes; & quelques nuages passagers s'étant joints à la cause constante de l'ombre de la Terre, selon que l'Astre paroissoit devenir plus sombre, ou s'éclaircir un peu, le Soldat se livroit à la tristesse ou à la joie; jusqu'à ce qu'enfin, lorsque l'Eclipse fut pleine

&

& entière, il se persuada que la Lune étoit pour jamais ensévelie dans les ténèbres, & lui annonçoit par conséquent des travaux sans fin, & la vengeance des Dieux irrités par ses crimes.

Drusus profita habilement de cette disposition des esprits. Il ordonne qu'on parcoure les tentes & les corps de garde, & qu'on tienne aux Soldats déjà ébranlés des discours propres à les ramener. On exécute ses ordres, le succès répond à son attente. Peu à peu l'amour du devoir & le respect pour la discipline rentrent dans les cœurs, & l'esprit de mutinerie fait place à la crainte & à la honte. Les plus coupables, dont quelques-uns avoient pris la fuite, furent poursuivis & punis de mort.

La sédition qui s'éleva en Germanie fut bien plus violente que celle de Pannonie, tant à cause de la fierté qu'inspiroient aux Légions sur le Rhin leur nombre & leurs forces, que par l'espérance dont elles se flattèrent, que *Germanicus*, qui les commandoit, accepteroit volontiers l'Empire de leurs mains, & qu'avec l'appui qu'elles lui donneroient il entraîneroit une révolution.

Germanicus étoit alors dans les Gaules. Il apprit la nouvelle de cette sédition tandis qu'il travailloit pour *Tibère*, & qu'il lui faisoit prêter le serment de fidélité par les Séquanois & par les Belges. La circonstance étoit délicate. *Auguste* avoit eu la pensée de le faire son successeur, parce qu'il l'en avoit jugé digne. N'ayant pas cru devoir renverser l'ordre de la naissance, il lui avoit préféré *Tibère*, mais en obligeant celui-ci d'adopter *Germanicus*, qui déjà son neveu par le sang étoit devenu son fils par cette adoption. Ces dispositions d'*Auguste*, qui approchoient si fort

Ger-

Germanicus de la première place, le rendoient ſuſpect & odieux à *Tibère* & à *Livie*.

Joignez aux motifs de cette haine la ſituation, le caractère du jeune Prince. Il étoit chéri du Peuple & des Soldats, tant en conſidération de ſon père *Druſus*, que pour ſes qualités perſonnelles. On le voyoit affable, doux, plein de candeur, généreux, bienfaiſant, étrangement différent de *Tibère*, dont les diſcours, l'air du viſage, & toutes les manières annonçoient l'arrogance & la diſſimulation. D'ailleurs il y avoit des piques de femme entre *Agrippine* & *Livie*. Celle-ci haïſſoit en belle-mère la petite-fille d'*Auguſte*.

Germanicus ſavoit tout cela, il le ſentoit vivement, & il craignoit avec raiſon de la part de ſon ayeule & de ſon oncle une haine d'autant plus implacable, qu'elle étoit injuſte. Dans ces circonſtances, ſi ce jeune Prince n'eût pas été fortement attaché à ſon devoir, il pouvoit regarder la bonne volonté de ſes Soldats comme un aſile, qui lui devenoit néceſſaire pour ſe mettre à l'abri d'une injuſte perſécution. Mais il ne voulut devoir ſa ſureté qu'à ſon innocence. Plus il ſe voyoit à portée d'aſpirer à l'Empire, plus il s'efforça de témoigner une conſtante fidélité pour l'Empereur.

Ce fut avec ces diſpoſitions qu'il accourut au camp des Séditieux. A ſon arrivée, il ſe voit aſſailli de plaintes & de clameurs. Monté ſur le tribunal, il harangue les Soldats, il leur parle avec éloge des victoires & des triomphes de *Tibère*, louant ſur-tout les exploits qu'il avoit faits en Germanie avec ces mêmes Légions qui actuellement ne craignoient pas de l'offenſer. Il fait valoir enſuite le concert unanime de toute l'Italie à re-

con-

connoître *Tibère* pour Empereur, la fidélité des Gaules; nul trouble, nulle discorde en aucune partie de l'Univers.

Voyant les Soldats lui offrir l'Empire avec l'appui de leurs bras & de leur valeur, il se crut outragé par cette offre; &, comme si c'eût été le souiller d'un crime, que de l'en supposer capable, il descendit précipitamment du tribunal. Les Séditieux lui opposèrent la pointe de leurs armes, en le menaçant s'il ne remontoit. Le Prince s'écrie qu'il mourra plutôt que de violer la foi qu'il a jurée à *Tibère*. En même tems il tire son épée, & l'ayant levée il alloit se l'enfoncer dans le sein, si ceux qui étoient près de lui ne lui eussent arrêté le bras.

L'embarras étoit grand. Les Rebelles menaçoient de mettre tout au pillage. Il y avoit du danger à user de sévérité, & de la honte à recourir aux largesses: accorder tout au Soldat, ou lui tout refuser, c'étoit également mettre la République en péril. *Germanicus* tint un juste milieu, & appaisa la sédition.

Tout paroissoit tranquile lorsqu'il s'éleva de nouveaux troubles. Le Soldat furieux étoit sur le point de se porter aux plus grands excès. Dans cette extrémité les amis de *Germanicus* lui conseillent de mettre *Agrippine* & son fils en sureté. „ Pourquoi, disoient-ils, tenez-vous au milieu „ d'une multitude de furieux, qui violent les „ Loix les plus saintes, un fils encore enfant, & „ la Princesse votre Epouse actuellement grosse? „ Ayez au-moins attention à leur sureté, & con„ servez-les pour l'Empereur & pour la Répu„ blique".

Ger-

Germanicus eut beaucoup de peine à se rendre à ces représentations, & *Agrippine* encore davantage. Cette Princesse disoit qu'issue du sang d'*Auguste*, elle avoit hérité de ses Ancêtres assez de courage pour braver les dangers. Enfin néanmoins *Germanicus* l'embrassant tendrement, & baisant leur commun fils, lui persuada de se retirer. Le départ d'*Agrippine* fut un triste spectacle. Une grande Princesse, obligée de s'enfuir du camp de son époux, tenoit entre ses bras un fils encore en bas âge: les femmes des amis de *Germanicus*, compagnes d'une fuite si déplorable, se livroient aux plaintes & aux gémissemens; & la tristesse n'étoit pas moins peinte sur le visage de ceux qui demeuroient. Des larmes & des lamentations, qui sembloient mieux convenir au sort d'une ville prise d'assaut, qu'à la fortune brillante d'un Prince, qui touchoit de si près à la Souveraine Puissance, & qui avoit sous ses ordres de nombreuses armées, attendrirent même les Soldats.

La fin de cette scène fut que les Soldats, reconnoissant leur faute, prièrent *Germanicus* de châtier les coupables, de pardonner à ceux qui n'avoient failli que par erreur & par imprudence, & de les mener à l'ennemi. Ceux qui avoient eu le plus de part à la sédition, furent saisis, chargés de chaînes, & punis.

Tibère restoit tranquile dans *Rome* pendant tous ces troubles, se jouant par une modestie feinte & du Sénat & du Peuple. On auroit voulu qu'il se transportât sur les lieux pour s'opposer lui-même aux mutins. „ *Auguste* a bien pu, disoit-„ on, faire tant de fois dans un âge déjà avancé le

„ voya-

„ voyage de Germanie, & *Tibère* demeure ici
„ tranquile, épiant & chicanant les mots & les
„ syllabes qui échappent aux Sénateurs ! La ser-
„ vitude de la Ville est suffisamment établie: c'est
„ l'esprit du Soldat qu'il faut ménager, pour lui
„ faire goûter la paix.

Ce Prince décela le panchant qu'il avoit à la cruauté par l'ordre qu'il donna de faire mourir *Sempronius Gracchus*, homme qui joignoit à l'avantage d'une grande naissance, un esprit aisé, & une éloquence dont il n'avoit pas su faire un bon usage. *Gracchus* avoit été condamné à l'exil par *Auguste*, pour avoir entretenu un commerce adultère avec *Julie* mariée à *Agrippa*, & devenue ensuite l'épouse de *Tibère*. Transporté dans l'Ile de Cercine près de l'Afrique, il y soutint sa disgrace avec assez de courage, & il ne montra pas moins de fermeté dans ses derniers momens. Les Soldats chargés de le tuer, le trouvèrent sur le rivage de l'Ile occupé de pensées tristes, & s'attendant au malheur qui le menaçoit. Après avoir écrit une Lettre à sa femme *Alliaria*, il présenta la gorge, & reçut le coup de la mort avec une constance qui soutenoit, dit *Tacite* (*a*), la gloire du nom qu'il portoit.

L'un des grands évènemens du règne de *Tibère*, c'est la guerre de Germanie avec l'expédition de *Germanicus* contre les Cattes (*b*). Ce Gé-

(*a*) Constantiâ mortis haud indignus Sempronii nomine.

(*b*) Les Cattes ou Bataves étoient originaires de Hesse. Déchirés, à ce qu'on prétend, par les horreurs des guerres civiles, ils quittèrent leur patrie, & passèrent dans la Batavie, avec des mœurs qui leur étoient particulières, la Religion, la Langue, la Gouvernement des Germains.

L'an-

Général ayant appris que la diviſion s'étoit miſe entre *Arminius* & *Ségeſte*, principaux Chefs de la Nation des Chéruſques, ſe hâta de profiter de l'occaſion, en entrant dès le commencement du printems (*c*) ſur les terres des Cattes, alliés des Chéruſques, avec quatre Légions & un grand nombre de Troupes auxiliaires. Les Cattes ne s'attendoient point à cette invaſion. Ainſi tout ce que la foibleſſe de l'âge & du ſexe mettoit hors d'état de défenſe, fut pris ou tué. La Jeuneſſe paſſa à la nage (*d*) l'Adrana, aujourd'hui l'Eder, & à l'abri de cette rivière elle prétendoit arrêter les Romains. Ses efforts furent inutiles: il fallut ſe rendre, ou ſe diſperſer par la fuite.

Après cette expédition *Germanicus* retourna vers le Rhin. Dans ſa marche il reçut des Députés de *Ségeſte*, qui imploroient ſon ſecours contre la faction d'*Arminius*, par laquelle il étoit aſſiégé & ſerré de près. *Germanicus* écouta favorablement la prière de *Ségeſte*, revint ſur ſes pas, attaqua ceux qui l'aſſiégeoient, & les força de ſe retirer de devant la place. *Ségeſte* en ſortit avec un grand nombre de ſes proches & de ſes Cliens. Mr. *Crévier* rapporte ici, d'après *Tacite*,

L'ancienne Batavie ne formoit qu'une petite partie de ce qu'on nomme aujourd'hui *la Hollande*. C'étoit une Iſle dont la baſe pouvoit avoir cinq milles & demi d'Allemagne, & chacun des deux côtés environ vingt milles; ce qui ne fait pas la moitié de *la Hollande*, qui a environ cent milles de circonférence.

(*c*) De l'an de Rome 766, & de J. C. 15.

(*d*) „ On n'avoit point vu, dit Mr. l'Abbé *Raynal* dans „ ſon *Hiſtoire du Stadhouderat*, des Nageurs qui fuſſent „ comparables aux *Cattes*; & l'Hiſtoire obſerve que des „ Eſcadrons entiers de cette Nation traverſoient à la nage „ les Fleuves les plus rapides ſans perdre leurs rangs.

ce, un Discours assez long, que *Ségeste* adressa à *Germanicus* pour lui témoigner son attachement inviolable pour le Peuple Romain (*a*).

Arminius, ennemi déclaré des Romains, souleva non seulement les Chérusques, mais les Nations voisines, contre Germanicus & Ségeste. Dans l'unique action qui se livra entre les Romains & les Germains, *Arminius* profitant de l'avantage que lui donnoit la parfaite connoissance des lieux, & la difficulté d'un païs tout couvert de bois & de marais, dressa une embuscade qui lui réussit si bien, qu'il défit & mit en fuite la Cavalerie de *Germanicus* & les Cohortes envoyées pour la soutenir. Les Légions seules arrêtèrent sa victoire; & tout ce que put faire la bravoure du Soldat Romain & l'habileté de son Chef, fut de se séparer à armes égales.

La retraite de *Germanicus* fut exposée à plus de grands périls que tout le reste de la campagne. De retour à la rivière d'Ems, il partagea son Armée en trois corps. Il se chargea de ramener par mer les quatre Légions qui étoient venues par cette voie sous sa conduite. *Cécina* avec les quatre autres Légions eut ordre de prendre par le milieu des terres, & la Cavalerie de côtoyer le rivage de l'Océan jusqu'au Rhin. Cette troisième division fut la seule qui n'éprouva aucune disgrace.

Céci-

(*a*) Ce Discours, & plusieurs autres très-bien tournés, qu'on trouve dans *Tacite*, pourroient bien être de la façon de cet Historien. La plupart des anciens Historiens prenoient, à l'exemple des Poëtes, des licences qu'on n'oseroit prendre aujourd'hui. Qui est-ce qui recueilloit ces longs Discours? Les Généraux avoient-ils toujours à leurs côtés des Sécrétaires?

Cécina ayant voulu faire réparer une chaussée qui traversoit un païs marécageux, fut attaqué par les Chérusques, qui vinrent fondre sur lui à l'improviste, & engagèrent un combat, où les Romains eurent tout le desavantage. Ils ne furent pas plus heureux dans une autre rencontre. *Arminius* les voyant embaraſſés dans des chemins difficiles, les fait charger par ſes Troupes, & les met en déroute. *Cécina* eut ſon cheval tué ſous lui, tomba lui-même; & il eût été pris, ſi l'avidité des Barbares pour le butin ne les eût portés ailleurs, & empêchés de conſommer leur victoire.

Les Romains, en perdant une grande partie de leurs bagages, perdirent les inſtrumens néceſſaires pour creuſer un foſſé, pour tranſporter les terres, pour tailler les pièces de gazon: point de tentes, aucun ſecours pour les bleſſés: leurs nourritures gâtées par la boue & par le ſang leur faiſoient horreur; enſorte que le Soldat effrayé comptoit que cette nuit affreuſe ſeroit pour lui la dernière des nuits.

La bonne conduite de *Cécina* le tira d'embarras. Il déclara à ſes Soldats que ſon intention étoit qu'ils demeuraſſent enfermés dans leurs retranchemens, juſqu'à ce que les ennemis, dans l'eſpérance de les forcer, s'aprochaſſent à leur portée. Au point du jour les Germains viennent combler les foſſés du Camp Romain, ou jetter deſſus des claies pour ſervir de ponts: ils tâchent de s'élever juſqu'au haut du rempart, ſur lequel ils ne voyoient que peu de Soldats, qui leur ſembloient tranſis de crainte. Mais tout d'un coup la trompette ſonne: les Romains ſortent ſur eux, en leur criant avec inſulte, qu'ils ne peuvent plus s'ai-

s'aider des forêts ni des marécages, mais que tout est égal, excepté la valeur & la science des armes. Les Germains si brusquement attaqués contre leur attente, se déconcertent, & sont bientôt repoussés. Fiers & insolens dans la bonne fortune, peu en garde contre les disgraces, il périssent en grand nombre. Les Chefs, voyant que tout étoit perdu, quittent le combat. La multitude fut taillée en pièces, & le carnage dura jusqu'au soir. Les Légions ne rentrèrent qu'à la nuit. Le nombre de leurs blessés étoit augmenté, la même disette les fatiguoit. Mais force, vigueur, santé, provisions, elles trouvèrent tout dans la victoire.

Cette campagne fut plus glorieuse pour les Romains, que décisive contre leurs ennemis. *Germanicus* ayant remarqué que les montagnes & les forêts donnoient de l'avantage aux Germains, qu'une longue file de bagages offroit mille difficultés aux embuscades, résolut de changer de plan, en prenant la voie de la mer, dont les ennemis ne pouvoient pas même à disputer la possession. Il fit construire une Flotte de mille Bâtimens de différentes formes, & semblables à ceux dont les Germains se servoient eux-mêmes. L'Ile des Bataves, dont les abords sont aisés, fut marquée pour le rendez-vous général. Pendant que la Flotte s'assemble, *Germanicus* apprend que le Fort de la Lippe étoit assiégé par les Germains. Il y courut avec six Légions, & fit lever le siège.

Tout étant prêt, *Germanicus* s'embarqua sur le Canal de *Drusus*, descendit l'Issel joint au Rhin, traversa le Lac Flévus, & entra dans l'Océan par l'embouchure orientale du fleuve. De-

là il arriva heureusement au Fort de l'Ems, où il débarqua ses Troupes sur la rive gauche. Il s'avança jusqu'au Véser, & campa près de ce fleuve, vis-à vis l'Armée des Chérusques, qui occupoit l'autre bord. Après que le Général Romain eut passé lui-même le Véser, on se disposa de part & d'autre au combat. Mr. *Crévier* rapporte les deux harangues des deux Généraux, celle que fit *Germanicus* aux Romains, & celle qu'*Arminius* adressa aux Germains. L'une & l'autre sont fort pathétiques.

La bataille se donna dans une plaine, nommée par *Tacite Idistaviſus*, qui s'étendoit entre le Véser & un rang de collines, & qui aboutissoit à un bois de haute futaie. Selon *Juste Lipse*, ce champ de bataille n'étoit pas éloigné de la ville de Brème. Malgré la bravoure naturelle des Germains, la victoire ne couta pas de grands efforts aux Romains. Le carnage des Barbares fut grand. Poursuivis l'espace de dix milles, ils laissèrent la campagne jonchée d'armes & de cadavres. Un très-grand nombre périt dans le Véser. Les Romains perdirent peu de monde, & parmi le butin ils trouvèrent les chaînes que les Germains, comme sûrs de vaincre, avoient pris soin d'apporter pour en charger leurs prisonniers. *Arminius* fit dans cette action le devoir de Soldat & de Capitaine, exhortant les siens, donnant l'exemple de combattre avec courage; &, quoique blessé, il tint ferme si longtems, qu'il courut risque d'être enveloppé.

Il se donna bientôt après une seconde bataille, où les Romains furent encore vainqueurs. Le lendemain *Germanicus* assembla son Armée, & la

la combla de louanges. Il fit mettre ensuite en un monceau toutes les armes des vaincus, & plaça dessus cette superbe inscription : *L'Armée de Tibère César, après avoir subjugué toutes les Nations entre le Rhin & l'Elbe, a consacré ce monument à Mars, à Jupiter, & à Auguste* (a). Il ne fit aucune mention de lui-même, soit de crainte d'irriter l'envie, soit qu'il fût content du témoignage que lui rendoit sa vertu.

La campagne finie, *Germanicus* renvoya par terre quelques-unes des Légions dans leurs quartiers d'hiver. Il embarqua les autres en plus grand nombre sur sa Flotte, & par l'embouchure de l'Ems il entra dans l'Océan. D'abord la Mer fut tranquile, & les mille Vaisseaux Romains avançoient majestueusement à la rame ou à la voile. Mais bientôt une nuée épaisse couvre le Ciel, il en tombe de la grêle, un vent violent de Midi s'élève, qui disperse toute la Flotte, entraîne une partie des Vaisseaux du côté de la pleine mer, & jette les autres vers des Iles bordées de rochers ou d'écueils. Ce ne fut pas sans peine que les Romains évitèrent l'aproche de ces Iles, qui les menaçoient d'un naufrage certain. Mais alors le mouvement de reflux étant survenu, & se trouvant d'accord avec la direction du vent, battit la Flotte si furieusement, qu'il ne fut possible ni de demeurer sur les ancres, ni de vuider les Bâtimens inondés par les vagues.

Pour soulager ces Bâtimens, dont la plupart n'é-

(a) Debellatis inter Rhenum Albimque Nationibus, exercitum Tiberii Cæsaris ea monumenta Marti, Jovi, & Augusto sacraviſſe.

n'étoient que des barques faites pour naviger terre à terre, on jetta à la mer les chevaux, les bêtes de somme, les bagages, les armes. Une partie des Vaisseaux périt: le plus grand nombre fut jetté sur des Iles éloignées & désertes. La Galère de *Germanicus*, qui étoit à trois rangs de rames, aborda seule au Païs des Cauques. Ce Prince, qui avoit un cœur sensible, étoit au désespoir. Enfin au bout d'un tems on vit revenir un nombre de Vaisseaux, à l'aide du flot, & du vent qui avoit changé. Ils étoient en mauvais état: peu de rames, point de voiles, & des habits étendus en l'air pour en tenir lieu. *Germanicus* se hâta de les radouber, & les envoya visiter les Iles de toute cette Mer. Il recouvra ainsi la plupart de ses Soldats: les Angrivariens récemment soumis en rachetèrent plusieurs des Peuples plus reculés de la Germanie, & les rendirent: quelques-uns avoient été portés sur les côtes de la Grande-Bretagne, & furent renvoyés par les petits Princes du Païs. C'étoit merveille de les entendre au retour raconter ce qu'ils avoient vu. La peur avoit transformé à leurs yeux tous les objets en prodiges.

Le malheur arrivé à la Flotte Romaine ranima les espérances des Germains. Plusieurs Peuples pensèrent à la révolte. Mais *Germanicus* envoya *Silius* avec trente mille hommes de pied & six mille chevaux contre les Cattes, & lui-même avec de plus grandes forces encore entra sur les terres des Marses. Tout le Païs fut ravagé, & les Romains reprirent une des Aigles perdues dans la défaite de *Varus*. C'étoit la seconde que *Germanicus* recouvroit. Le principal fruit de cette expédition fut d'augmenter la terreur du nom Romain parmi les Barbares.

Cet-

Cette campagne finie, *Germanicus* fut rappellé par *Tibère*. En arrivant à Rome il fut reçu par les Gens de guerre & par le Peuple d'une manière qui n'étoit pas propre à guérir la jalousie de l'Empereur. Deux Cohortes Prétoriennes seulement avoient été commandées pour aller au-devant de lui : toutes partirent, se faisant une fête d'honorer son entrée dans la Ville; & les Citoyens de tout ordre, de tout âge, de tout sexe, se répandirent dans la campagne jusqu'à la distance de vingt milles. *Germanicus* n'eut point de successeur dans le commandement général de toutes les Troupes Romaines placées sur le Rhin. De si grandes forces rendoient un seul Chef trop puissant.

Germanicus triompha des Chérusques, des Cattes, des Angrivariens, & des autres Nations qui habitoient entre le Rhin & l'Elbe. Un grand nombre d'illustres prisonniers marchèrent devant le char du Triomphateur ; *Ségimond*, fils de *Ségeste* ; *Thusnelda* sa fille, épouse d'*Arminius*, tenant par la main ou portant entre ses bras un fils âgé de trois ans ; *Séfithacus*, neveu du même *Ségeste*, & plusieurs autres. Une singularité remarquable, c'est que, pendant que toute la famille de *Ségeste* étoit menée captive dans ce Triomphe, il y paroissoit lui-même avec honneur & distinction, comme ancien & fidèle Allié du Peuple Romain.

Germanicus mourut à Antioche, empoisonné, à ce qu'il crut lui-même, par *Pison*, laissant dans le deuil & dans les larmes non seulement la Province, mais tout le Païs circonvoisin, les Rois mêmes & les Peuples étrangers. La douleur dans Antioche fut poussée jusqu'à des excès insensés.

Le jour que ce Général mourut, on lança des pierres contre les Temples, on renversa les autels des Dieux, quelques-uns jettèrent dans la rue leurs Dieux domestiques, & il y en eut qui exposèrent les enfans qui leur étoient nés en ce triste jour. *Germanicus* méritoit cette affection universelle par sa bonté envers les Alliés, par sa clémence à l'égard même des Ennemis. Ses obsèques célébrées sans pompe à Antioche, n'en eurent pas moins d'éclat par les regrets & les louanges que l'on donna à sa vertu.

Le Sénat Romain décerna à la mémoire de ce Prince toutes sortes d'honneurs, des couronnes, des statues, des arcs de triomphe à Rome, sur les bords du Rhin, sur le Mont Amanus en Syrie, avec des inscriptions qui contenoient le récit de ses exploits, & qui exprimoient qu'il étoit mort pour le service de la République. Comme il avoit aimé les Lettres, & cultivé même avec succès l'Eloquence du Barreau & la Poésie, on ordonna que son buste seroit placé parmi ceux des illustres Ecrivains, dont la salle du Sénat étoit ornée. La douleur du Peuple fut si grande, que *Tibère* fut obligé d'y mettre des bornes par un Avertissement qu'il fit afficher exprès.

La fortune fut assez constamment favorable à *Tibère* jusqu'à la neuvième année de son règne. L'Etat étoit tranquile, sa Maison florissante; car, quoique *Germanicus* fût son neveu par la nature, & son fils par adoption, il mettoit cependant sa mort au rang de ses prospérités. Mais sous les Consuls *Asinius* & *Antistius*, ou l'an de Rome 774 & de *Jésus-Christ* 23, les disgraces commencèrent à fondre sur sa famille, soit par sa mauvai-

se

ſe conduite, ſoit par l'appui qu'il donna à *Séjan*, qui, pour ſe frayer un chemin à la Souveraine Puiſſance, empoiſonna *Druſus*, ruina *Agrippine* & les deux Princes ſes fils aînés, & reçut enfin, mais trop tard, la juſte peine de tant de crimes.

Avant cette fatale époque rien de plus beau que le Gouvernement de *Tibère*. En voici le tableau en racourci. Ce Prince avoit pour le Sénat une grande conſidération. Les premiers Sénateurs avoient toute liberté de parler & de s'étendre; &, s'ils ſe laiſſoient aller à la flatterie, il les arrêtoit lui-même, & les remettoit ſur la voie. Dans la diſtribution des Charges, il enviſageoit la nobleſſe de la naiſſance, les ſervices rendus dans la guerre, les talens utiles dans la paix; & l'on convenoit aſſez que nul n'en étoit plus digne que ceux qu'il y élevoit. Les Conſuls, les Préteurs, jouiſſoient de l'éclat extérieur de leur dignité: les Magiſtrats d'un ordre inférieur exerçoient le pouvoir de leurs Charges; & les Loix, ſi l'on en excepte celles de lèze-majeſté, étoient dirigées à leur véritable fin, c'eſt-à-dire, au maintien de l'utilité publique.

Les revenus de la République ſe donnoient, comme autrefois, à des Compagnies de Chevaliers Romains. L'Empereur faiſoit adminiſtrer ſes Domaines & ſes Finances propres par des hommes d'une probité parfaite, & qu'il ne connoiſſoit ſouvent que ſur la renommée; &, lorſqu'il les avoit mis en place, il les y conſervoit, paſſant même en cela toute meſure, puiſqu'il les laiſſoit vieillir dans leurs emplois. Il remédioit, autant qu'il lui étoit poſſible par ſes ſoins & par ſes largeſſes, aux inconvéniens qui naiſſoient de la ſtéri-

lité des terres, ou des difficultés de la navigation & des naufrages. Dans une diſette il fixa le prix du bled, & donna aux Marchands une gratification de deux ſeſterces par boiſſeau.

Tibère ne vouloit pas que les Provinces fuſſent ſurchargées de nouveaux impôts, ni qu'on les vexât pour le payement des anciens. Il reprimoit l'avidité & la cruauté des Magiſtrats, & ne ſouffroit point que les Sujets de l'Empire fuſſent maltraités dans leurs perſonnes, ni expoſés à perdre leurs biens par les rapines & les injuſtices. Ses Domaines dans l'Italie étoient fort bornés, ſes Eſclaves tenus dans la modeſtie, ſa Maiſon renfermée dans un petit nombre d'Affranchis; &, s'il avoit des intérêts à démêler avec les Particuliers, la Juſtice ordinaire en décidoit.

Sa cruauté, les débauches auxquelles il ſe porta dans la ſuite, firent oublier toutes les belles actions des premières années de ſon règne. *Tacite* attribue à la honte qu'il eut de ſes vices, la biſarre réſolution qu'il prit d'abandonner Rome pour n'y plus revenir. D'ailleurs il étoit d'un caractère naturellement ſombre, & pendant le ſéjour qu'il fit à Rhodes, il avoit pris l'habitude de vivre renfermé. Il ne paſſoit pas alors ſoixante-ſept ans.

En ſortant de Rome, ce Prince avoit fait défenſe par un Placard affiché publiquement, que perſonne ne vînt troubler ſon repos: en quelque endroit qu'il portât ſes pas, des Soldats diſpoſés en haie empêchoient qu'on ne l'approchât. Il ſe promena ainſi par toute la Campanie. Mais enfin ne ſe trouvant pas encore aſſez ſolitaire, & étant gêné par la vue des villes & des hommes, il abandonna la terre-ferme, & paſſa dans l'Ile de Caprées.

Cet-

Cette Ile, que le long séjour de *Tibère* a rendue si fameuse, étoit tout-à-fait convenable au dessein qu'il avoit de se cacher. Elle est environnée d'écueils, & accessible par un seul endroit, de sorte que personne n'y peut aborder sans être vu. Du reste c'est une demeure délicieuse. Les Hivers y sont doux, & dans l'Eté l'air y est rafraîchi par les Zéphirs. Elle a en face le Golfe de Naples, dont la côte offroit une vue charmante, avant que les ravages du Mont Vésuve l'eussent défigurée. Son circuit est de quarante mille pas selon *Pline*; & *Tibère* y avoit fait bâtir douze Maisons de plaisance, qui avoient chacune leur nom.

Tibère cessa de se contraindre dès qu'il se vit dans cette retraite. Livré à lui-même il n'écouta plus que ses passions. Négligeant le soin de l'Empire, son unique affaire étoit le plaisir. Il érigea même un nouvel Office dans sa maison sous ce titre. De tout tems il avoit aimé le vin & la table, & dès ses premières campagnes il s'étoit attiré à ce sujet des brocards. Devenu Empereur, il ne se corrigea pas. *Suétone* rapporte que dans le tems qu'il étoit question dans Rome d'une réforme des Mœurs, *Tibère* passa deux jours & deux nuits sans interruption à table avec *Pomponius Flaccus* & *L. Pison*. Il récompensa ensuite ses compagnons de débauche, en faisant l'un Gouverneur de Syrie, & l'autre Préfet de la Ville; & il n'eut pas honte de découvrir son motif dans les provisions qu'il leur donna, où il les traitoit *d'amis agréables, d'amis de toutes les heures.*

On peut juger de ce qu'il faisoit en ce genre par la manière dont il honoroit ceux qui s'y distinguoient. Il fut curieux de voir, & considéra avec ad-

admiration un Milanois, qui avaloit d'un ſeul trait trois conges, c'eſt-à-dire, près de dix pintes de vin (*a*). Il préféra pour la Queſture à des Candidats très-illuſtres, un homme ſans nom, qui ſur ſon invitation avoit vuidé dans un repas une amphore de vin contenant plus de vingt-quatre pintes (*b*). Un autre reçut de lui une gratification de deux cens mille ſeſterces, ou vingt-cinq mille livres, pour un Dialogue dans lequel il introduiſoit le Champignon, le Bec-figue, l'Huitre & la Grive, qui ſe diſputoient le prix. Mr. *Crévier* paſſe ſous ſilence une autre ſorte de débauches encore plus honteuſe, & des infamies par leſquelles cet Empereur décria pour jamais le nom de l'Iſle de Caprées. *Suétone*, qui a permis à ſa plume de tracer le détail de ces horreurs, a mérité d'avoir *Bayle* pour Apologiſte.

En voilà aſſez pour faire connoître le caractère de *Tibère*. C'étoit un monſtre, il eſt vrai, mais un de ces monſtres, tel qu'il s'en eſt toujours trouvé, tel qu'il s'en trouve encore dans tous les ordres; un monſtre peut-être néceſſaire au Monde, ou qui du-moins n'en pouvoit troubler ni l'ordre, ni l'harmonie. C'eſt le ſentiment d'un illuſtre Anglois, à qui nos Cenſeurs doivent s'en prendre, ſi cette penſée ne leur plaît pas.

Si

(*a*) *Pline*, qui rapporte ce fait, pourroit bien l'avoir exagéré. Y a-t il eſtomac humain qui puiſſe contenir près de dix pintes? Et ſuppoſé qu'il ſe trouve de tels eſtomacs, un homme peut-il avaler une ſi grande quantité de liqueur *d'un ſeul trait*, ſans ſuffoquer?

(*b*) Cet autre fait, que nous tenons de *Suétone*, eſt plus croyable que le précédent, parce qu'en buvant à pluſieurs repriſes, l'eſtomac a le tems de ſe vuider.

Si de l'Etre éternel la sageſſe infinie
Du Monde par le trouble entretient l'harmonie,
Pourquoi prétendez-vous qu'exemt de paſſions,
L'Homme ſoit inſenſible à leurs impreſſions?
Si l'ordre eſt affermi par d'affreuſes tempêtes,
Pourquoi donc croirez-vous que de coupables têtes,
Qu'un Néron, *qu'un* Cromwel, *puiſſent le renverſer?*
C'eſt un ſecret orgueil qui vous le fait penſer.
Mais Dieu ne peut-il pas aſſujettir le vice
A ſervir aux deſſeins formés par ſa juſtice?
La raiſon doit porter un jugement égal
Sur l'ordre naturel, & ſur l'ordre moral.
Le Ciel, dans le premier, vous paroît équitable,
Pourquoi, dans le ſecond, ſeroit-il condamnable (a)?

(a) *Pope* dans ſon *Eſſai ſur l'Homme*, Epitre I.

ARTICLE V.

MEMOIRES *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES, &c. pour l'Année 1745 (a).

Sur une préparation de Verre d'Antimoine, ſpécifique pour la Dyſſenterie.

CEtte préparation conſiſte à mêler le Verre d'Antimoine en poudre avec un huitième de ſon poids de Cire jaune, & à tenir le tout dans une cuiller de fer, ſur un feu doux pendant une de-

(a) L'Extrait de l'*Hiſtoire* ſe trouve à la page 203 du Volume précédent.

l'Abbé *Nollet* distingue par les noms de matière *effluente* & *affluente*. Il doit donc arriver que quelques corps soient entraînés vers le corps électrique, comme s'ils en étoient attirés, & d'autres comme s'ils en étoient repoussés, & cela suivant la direction des courans de matière dans lesquels ils se trouvent; que souvent une partie d'un brin de fil, d'une feuille d'or, soit attirée & l'autre repoussée; & c'est aussi ce que l'on observe.

Mais comment, dans cette hypothèse, un même corps peut-il être successivement attiré & repoussé par le corps électrique? Voici l'explication qu'en donne notre Abbé. Lorsqu'un très-petit corps est mis dans le voisinage du corps électrique, il ne peut guère manquer d'être entraîné par quelqu'un des rayons de la matière *affluente*, qui coule vers le corps par les intervalles que laissent entre eux les rayons de la matière *effluente*, qui sont en beaucoup plus petit nombre; mais aussitôt qu'il s'est approché du corps électrique, il reçoit lui-même cette vertu, & se trouve garni de rayons de matière *effluente* & *affluente*; ainsi, quoique sa grosseur reste la même pour les yeux, elle est considérablement augmentée, il devient une espèce de houpe assez semblable à ces graines à aigrettes qu'on voit voltiger dans l'air; dans cet état il ne peut plus passer par les intervalles que laissent entre eux les rayons *effluens*, & il est entraîné par eux, & rejetté loin du corps.

A l'aide de l'hypothèse de Mr. l'Abbé *Nollet* on peut rendre raison des expériences les plus singulières qui ayent été faites sur l'Electricité. „ L'effluence, dit-il, & l'affluence simultanées „ de la matière électrique me paroissent une cho-

„ se

„ ſe inconteſtable, & je crois trouver dans ce
„ double mouvement dequoi expliquer d'une
„ manière plauſible tous les faits connus qui ap-
„ partiennent à l'Electricité.

Expériences faites à Quito & dans divers autres endroits de la Zone torride, ſur la dilatation & la contraction que ſouffrent les Métaux par le chaud & par le froid.

Il réſulte d'un grand nombre d'expériences faites par Mr. *Bouguer*, dans certains termes connus dont il fait mention, qu'en ſuppoſant la longueur d'une règle de métal de 3600 parties, l'extenſion de l'Or eſt 24, celle de l'Argent 31, celle du Fer 18, & celle du Plomb 36. Ayant examiné auſſi une règle de Verre, il trouva que ſon extenſion étoit à celle d'une pareille règle d'Argent, comme 4 eſt à 11.

Un fait bien ſingulier, & que ſes expériences lui ont appris, c'eſt que la chaleur du Soleil à laquelle nous pouvons nous expoſer ſans danger, occaſionne aux métaux une extenſion plus conſidérable que celle de l'eau bouillante, qui cependant eſt capable de détruire en un inſtant l'organiſation du corps animal. Ayant examiné l'extenſion que la chaleur du Soleil cauſoit à un pavé de briques, qui étoit dans la cour de ſa maiſon, il trouva que ſur 12 pieds il s'étoit allongé d'environ $\frac{1}{3}$ de ligne. Cette expérience fut faite le 10 Février 1742.

Obſervations Botanico-météorologiques faites à Quebec pendant les mois d'Octobre, Novembre & Décembre de l'année 1743, & Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin,

Juin, Juillet, Août & Septembre de l'année 1744.

Ces Observations, publiées par Mr. *du Hamel*, sont de Mr. *Gautier*, Médecin du Roi en Canada, Conseiller au Conseil Supérieur de Quebec, & Correspondant de l'Academie. Elles sont en grand nombre, & très-intéressantes, sur-tout celles qu'on a rassemblées à la fin de chaque mois, & qui regardent les productions de la terre, les insectes, & différentes sortes de maladies.

L'Auteur remarque au sujet des Fièvres putrides, que les malades qui avoient un flux de ventre depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, soit qu'il vînt naturellement, soit qu'on le procurât par le moyen des purgatifs, étoient assurés d'une guérison parfaite. L'ouverture des cadavres faisoit voir des inflammations de la substance du Cerveau, des engorgemens dans le Sinus, & même des abscès bien formés. Dans d'autres Fièvres malignes, qui faisoient périr beaucoup de monde, les Parotides s'engorgeoient prodigieusement vers le douze ou le treize de la maladie, & alors la mort étoit presque certaine. L'Auteur attribue ces Fièvres, qui furent épidémiques tout l'hiver, & qui ravagèrent la ville & la campagne, aux alternatives d'un tems excessivement froid & d'un tems très-doux, aussi bien qu'à la mauvaise nourriture, les bleds de l'année précédente ayant été pleins de mauvaises herbes, dont les graines avoient été moulues avec le grain.

Observations Botanico-météorologiques, pour l'année 1744, *faites aux environs de Plaviers en Gâtinois par Mr.* du Hamel.

L'Auteur de ces Observations enseigne une ma-

manière très-expéditive de faire périr dans les jardins une espèce de Chenilles, qu'on appelle des *Bagues*; c'est de prendre des brandons ou flambeaux de paille allumés avec lesquels on les brûle. Cela doit se faire lorsque ces Chenilles commencent à éclorre, & même le matin avant qu'elles soient dispersées.

De l'inclinaison de l'orbe du troisième Satellite de Jupiter, par Mr. Maraldi.

L'inclinaison de l'orbe d'un Satellite est un élément dont la connoissance est nécessaire pour l'exactitude du calcul de ses éclipses. Mr. *Maraldi* avoit avancé en 1732, que l'inclinaison du troisième Satellite étoit variable. Des observations faites depuis l'ont confirmé dans ce sentiment; & ce sont ces observations & les résultats qu'il en tire, qui composent le Mémoire qu'il donne à ce sujet.

Du Système du Monde dans les principes de la gravitation universelle, par Mr. Clairaut.

La méthode qu'a suivie Mr. *Newton*, pour remonter des faits aux causes, a répandu la lumière des Mathématiques sur une science qui jusqu'alors avoit été dans les ténèbres des conjectures & des hypothèses. Mais en reconnoissant tout ce qu'on doit à ce grand homme, on ne sauroit s'empêcher d'avouer en même tems, que la manière dont il a exposé ses découvertes, a dû retarder considérablement l'utilité qu'on en pouvoit retirer.

Un défaut qui a dû frapper tous ceux qui ont étudié son Livre de la Philosophie naturelle, c'est que dans la plupart des endroits difficiles il emploie un trop petit nombre de paroles à expliquer

ſes principes, tandis qu'il paroît ſe livrer avec complaiſance aux détails & aux vérités de calculs, ſur leſquels les Lecteurs ne ſe feroient aucun ſcrupule de s'en rapporter à lui, lorſqu'ils poſſèdent ce qu'il faut pour en trouver les démonſtrations.

Ces difficultés ont produit deux effets également nuiſibles. Pluſieurs de ceux qui ont voulu étudier les principes de *Newton*, ſe ſont rebutés au premier examen, & ſe ſont flattés de pouvoir détruire ſon Syſtême, ſans ſuivre les calculs & les obſervations ſur leſquelles il eſt fondé, en cherchant dans la Métaphyſique des moyens de prouver l'impoſſibilité de l'Attraction, comme cauſe & comme propriété que la matière a par elle même. On ſait cependant que *Newton* n'emploie le mot d'*Attraction*, qu'en attendant qu'on trouve ſa cauſe, & que ſon but a été de la conſtater ſeulement comme fait. D'autres Lecteurs, & c'eſt le plus grand nombre aujourd'hui, ayant ſaiſi une partie des découvertes de ce Philoſophe, & ayant trouvé tout ce qu'ils comprenoient de ſon Syſtême, d'accord avec la Nature, ſe ſont peu ſoucié d'entendre le reſte de l'Ouvrage, & ils l'ont adopté ſans examen. Ils ont même été beaucoup plus loin que l'Auteur dans leurs ſuppoſitions: tout phénomène leur a paru expliqué, dès qu'il pouvoit être lié par quelque eſpèce de calcul à l'Attraction.

C'eſt pour juſtifier ces remarques, que Mr. *Clairaut* expoſe dans toute leur force les raiſons qui déterminent communément en faveur du Syſtême de Mr. *Newton*; il rend compte enſuite des motifs qui l'ont engagé à chercher de nouvelles preu-

preuves de ce Système, du travail que demandoit cette recherche, & de ce qui en a résulté.

Description géométrique de la France par Mr. Cassini de Thury.

Le Volume qui doit comprendre cet Ouvrage, sera distribué en trois parties. Dans la première Mr. *Cassini* enseignera les méthodes qu'il a pratiquées pour surmonter les difficultés qui se sont rencontrées dans le cours des opérations géométriques; dans la seconde il donnera la solution de divers problêmes qui ont rapport à la Géographie pratique; & la troisième sera une exposition détaillée de tout l'Ouvrage. Ce même Volume contiendra une nouvelle Carte de la France, déjà gravée & distribuée en 16 Planches; desorte qu'on trouvera rassemblé sous le même point de vue, tout ce qui a rapport à la description de ce Royaume.

A l'aide de cette nouvelle Carte on peut se former une idée juste de l'état où se trouve actuellement la Géographie de la France. On y voit une suite non interrompue de près de 800 triangles, lesquels par leur jonction forment des espèces de quarrés, & se terminent à 19 bases mesurées sur le terrein, dont la somme comprend une étendue de plus de cent mille toises. La surface de ces triangles, & des environs, est remplie d'un grand nombre de Villes, Bourgs, Villages, Châteaux, & autres objets qui ont été déterminés géométriquement. Les espaces vuides que l'on y remarque, sont en partie des Bois, ou des Cantons de Province dénués d'objets, telles que les Landes de Bourdeaux. L'Auteur se reserve de donner dans la suite des Cartes particulières de la France,

où l'on placera tous les Lieux principaux qui ſont tant dans l'intérieur que dans les limites du Royaume.

Rélation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la Côte de la Mer du Sud, juſques aux Côtes du Bréſil & de la Guiane, en deſcendant la Rivière des Amazones.

Cette Rélation, lue à l'Aſſemblée publique de l'Académie des Sciences le 28 Avril 1745, eſt la même que celle qui a été imprimée ſéparément à Paris la même année chez la Veuve *Piſſot*, & dont nous avons déjà donné l'Extrait dans un des Volumes de ce Journal.

Méthode générale pour déterminer les orbites & les mouvemens de toutes les Planètes, en ayant égard à leur action mutuelle.

Ce Mémoire de Mr. d'*Alembert* n'eſt que l'Extrait fort ſuccinct d'un Ouvrage beaucoup plus conſidérable qu'il eſpère publier bientôt ſur cette matière. Il fait voir ici que la détermination exacte de l'orbite d'une Planète autour du Soleil dépend de trois choſes; 1. de la projection de cette orbite ſur le plan de l'Ecliptique (*a*); 2. du mouvement des nœuds; 3. de l'inclinaiſon de l'orbite à chaque inſtant.

Obſervations faites au Secteur, au ſujet de la nutation de l'Axe terreſtre, cauſée par l'action

(*a*) Il appelle *plan de l'Ecliptique*, non pas l'orbite terreſtre que l'action de la Lune & des autres Corps céleſtes empêche d'être rigoureuſement plane, mais un plan paſſant par le Soleil, & peu diſtant de l'orbite terreſtre; c'eſt à ce plan qu'il rapporte toutes les projections des orbites des Planètes.

sion de la Lune sur le Sphéroïde applati; avec des réflexions touchant l'obliquité de l'Ecliptique.

Mr. *Le Monnier*, Fils, entreprend de faire voir dans ce Mémoire, que, quoique la précession des Equinoxes soit sensiblement égale & uniforme dans tous les siècles, on peut cependant s'apercevoir à chaque période du nœud de la Lune d'environ 18 ans, que le mouvement des points équinoxiaux est sujet à quelques inégalités périodiques, lesquelles ont paru dépendre d'une même cause que la nutation de l'Axe terrestre. Cette découverte étoit déjà faite après une demi-révolution du nœud ascendant de la Lune, c'est-à-dire en l'année 1736, à Wansteed par Mr. *Bradley*, qui y a employé l'un des deux Secteurs de Mr. *Graham*. Mr. *Le Monnier* donne ici la suite des observations continuées en France avec l'autre Secteur, dans le même tems qu'on achève d'observer en Angleterre ce qui doit arriver pendant la demi-révolution périodique du même nœud.

Essai sur la formation des Dendrites des environs d'Alais, par Mr. l'Abbé de Sauvages.

Les Dendrites sont des pierres le plus souvent opaques, sur lesquelles on voit des ramifications peintes qui imitent des arbres, & quelquefois des païsages. Mr. l'Abbé *de Sauvages* range sous trois classes celles qu'il a trouvées dans ses courses. Celles de la première classe sont extrêmement rares; elles ont leurs ramifications étendues en tous sens dans l'intérieur de la pierre, laquelle il faut scier ou polir pour en faire des tableaux. Dans celles de la seconde & de la troisième classe, les

ramifications ſont ſur un même plan, & couchées à plat dans l'intérieur d'une fente: ſi le marteau ne les détache point, il eſt inutile de les ſcier ou de les polir, on ne feroit que gâter la pierre & les deſſeins ſans rien découvrir.

Les Dendrites que Mr. l'Abbé *de Sauvages* a principalement en vue dans ce Mémoire, ſont celles de la troiſième claſſe, qui ſe trouvent en aſſez grande abondance dans un vallon près d'Alais, appellé vulgairement *Ruſſeau*. Ce qui les caractériſe & les diſtingue de toutes les autres, ce ſont ſur-tout les couleurs du fond du tableau différemment combinées avec les ramifications & les terraſſes, d'où il réſulte une prodigieuſe variété de païſages en mignature, dont on pourroit faire une ſuite curieuſe & un aſſez ample recueil. Chaque coup de marteau ouvre toujours une nouvelle décoration, & donne quelquefois des tableaux parfaits, des deſſeins finis & d'après nature. On eſt chaque fois agréablement ſurpris de trouver, ſans effort d'imagination & au premier coup d'œil, un ciel, des nuages, un horizon, une aurore ou un crépuſcule, des terraſſes, des côteaux, des arbres de tige, des forêts épaiſſes, des fuites & des lointains: tout y eſt net & bien terminé, tout y eſt de bon goût, rien qui ne ſoit deſſiné correctement: il y a certains traits ſi fins, ſi délicats, qu'ils ne perdent rien pour être vus de près, lors même qu'ils ſont groſſis par la loupe, à travers laquelle les ouvrages de l'Art les plus finis ne laiſſent entrevoir que rudeſſe & groſſièreté.

Le rocher qui fournit les Dendrites eſt par lits plus ou moins épais, diverſement inclinés & fendus en pluſieurs morceaux ſéparés. Chaque morceau

ceau est encore traversé de plusieurs fentes en différens sens, au moyen desquelles on peut en séparer les parties : ce n'est que dans ces dernières fentes qu'on trouve les païsages. Ces fentes partent de la superficie de la pierre, & la divisent quelquefois nettement en deux pièces. Elles sont si multipliées, que dans une pièce de la grosseur du poing, il y en a quinze ou vingt. Chacune a un dessein qui lui est propre, qui n'est copié d'après aucun autre, dont l'empreinte est cependant double & exactement la même sur les deux plans qui se touchent, avec cette seule différence que la droite de l'une répond à la gauche de l'autre.

Les couleurs sont une autre partie essentielle de ces Dendrites. On en distingue de deux sortes, celles du fond du tableau, & celles des figures tracées dessus. Les unes & les autres sont étrangères à la pierre sur laquelle elles ne sont qu'appliquées, sans avoir plus de relief ni de profondeur que celles des estampes gravées & enluminées, avec lesquelles les Dendrites ont d'ailleurs beaucoup de ressemblance.

Les couleurs du fond sont des ochres & des craies jaunes, rouges, jonquille, blanches & brunes : les deux premières sont fournies par une mine de fer dont le rocher des Dendrites est entouré : la matière des autres se trouve tout auprès dans différentes couches. Les couleurs des figures ou des traits dessinés sur le fond sont d'un brun plus ou moins foncé, quelquefois tirant sur le noir, quelquefois sur le gris de lin.

Sur ce portrait abrégé des Dendrites, l'Auteur éclaircit plusieurs questions qui se présentent naturellement, & dont l'une des plus curieuses est

celle qui regarde les loix que suivent les paisages dans leur arrangement. Pour rendre raison de ces loix, il n'a besoin que de quelques suppositions, que l'on peut regarder comme autant de faits. Il suppose 1. que le rocher naturellement fendu reçoit du dehors & successivement des couleurs liquides dans ses fentes; 2. que les couleurs du fond qui sont à la détrempe, se glissent les premières, & sont suivies de celles des ramifications, qu'il dit être à l'huile; 3. que l'orifice des fentes & la couleur du fond déjà placée, servent de filière à celles des figures pour se ramifier; 4. qu'une plus grande ou une moindre inclinaison des deux plans immobiles de la fente, occasionne des nuances plus foibles, des lointains & les autres variétés. Cela seul un peu développé lui suffit pour rendre raison de tout, au moins de ce qu'il y a de plus remarquable.

Mais, dira-t-on, qu'est-ce qui pousse, qu'est-ce qui élève ces couleurs, & par quel agent s'insinuent-elles dans les fentes? Il n'est pas besoin de recourir à d'autre cause qu'à celle qui pousse les liquides, qui les met en jeu & les fait élever dans des tubes étroits ou capillaires, dans le tissu d'une pierre tendre, dans du sucre, dans une éponge, entre deux glaces appliquées l'une contre l'autre. Les fentes en question sont des espèces de tubes, & les couleurs sont dans une sorte de liquidité.

Les autres Mémoires contenus dans ce Volume de l'Académie sont, 1. sur *la cause de la différente dissolubilité des Huiles dans l'esprit de vin* par Mr. Macquer; 2. *Description d'une Rape à raper du Tabac* par Mr. d'Ons-en-Bray; 3. sur *le Selmarin* par Mr. Rouelle; 4. sur *les Chevaux pous-*

poussifs par Mr. Guittard; 5. sur *le Sel de la Chaux* par Mr. Malouin; 6. sur *le Bandage compressif destiné à la cure de la Tumeur lacrimale* par Mr. Petit; 7. *Façon singulière d'aimanter un barreau d'acier* &c. par Mr. du Hamel; 8. sur *le problême de la mâture des Vaisseaux* par Mr. Bouguer; 9. *Observations Astronomiques faites au Collège Mazarin pendant l'année* 1745, par Mr. l'Abbé de la Caille; 10. *Observations de l'Eclipse de Lune faites à Bayeux le* 2 *Novembre* 1743, par Mr. Le Monnier, Fils; 11. *Observations Météorologiques faites à l'Observatoire Royal en* 1745, par Mr. de Fouchy; 12. *Réflexions sur la loi de l'Attraction* par Mr. *de Buffon*. Cette matière a donné lieu à une dispute entre Mr. *de Buffon* & Mr. *Clairaut*, & a produit quelques autres Mémoires que l'on trouvera dans ce Volume de l'Académie.

ARTICLE VI.

ΧΑΡΙΤΩΝΟΣ Ἀφροδισίως τὰ περὶ Χαιρέαν καὶ Καλλιρόην ἐρωτικῶν διηγημάτων λόγοι Η. *Jacobus Philippus d'Orville* publicavit, animadversionesque adjecit.

C'est-à-dire:

Les Amours de CHEREE & de CALLIRRHOE' par CHARITON d'Aphrodisée, publiés & enrichis de remarques par Mr. d'ORVILLE. A Amsterdam chez Pierre Mortier 1750. in-quarto pp. 788. sans la Dédicace, la Préface, & les Tables.

Si

SI le goût du siècle prévaut en faveur de certains Ouvrages, on ne peut disconvenir que le présent que Mr. d'*Orville* vient de faire au Public, ne l'emporte de beaucoup sur bien d'autres, que l'on reçoit néanmoins avec avidité. Un Roman qui intéresse par une variété d'évènemens surprenans, peut se promettre toujours un accueil favorable. Les productions de l'esprit ont leur mérite; & si leurs Auteurs n'avoient pour but que de nous dépeindre avec les couleurs les plus vives la vertu, dans la vue de rendre les hommes meilleurs, on ne sauroit nier qu'elles ne nous pussent amuser très-utilement. Tel fut autrefois le but des Grecs. *Chariclée* a toujours été belle & vertueuse, & l'on ne refusera pas non plus d'en dire autant de *Callirrhoé*. Ceux de nos Lecteurs qui n'entendent pas les Langues savantes, en porteront, si je ne me trompe, le même jugement, dès qu'on la fera paroître avec toutes ses graces en notre Langue, comme le Libraire a dessein de le faire dans peu. C'est pourquoi nous nous croyons dispensés d'en dire davantage. Nous allons donc nous borner à rendre compte des Notes & des autres Ornemens dont le savant & célèbre Editeur a enrichi cette édition.

Nous sommes redevables de la Dédicace aux sentimens pleins de respect & d'admiration que les vertus & les qualités éminentes de S. A. S. Monseigneur le Prince d'ORANGE ont fait naître en Mr. d'*Orville*; & nous ne craindrons pas de dire que cette Pièce nous a paru un chef-d'œuvre, tant par la pureté & les graces du stile, digne du siècle de *César* & d'*Auguste*, que par la justesse & la noblesse des pensées, qui nous tra-

tracent au vrai le portrait du Prince illustre à qui elle est adressée. En un mot, cette Dédicace nous a paru si belle à tous égards, que nous la placerions volontiers à côté des trois fameuses Dédicaces de *Calvin*, de *Casaubon* & de Mr. *de Thou*, afin qu'on en pût compter quatre à l'avenir.

Mr. *d'Orville* nous aprend dans sa Préface, qu'avant lui plusieurs Savans avoient souhaité de voir le Roman de *Chariton* imprimé; & que se trouvant il y a trente ans à *Paris*, le Père *de Montfaucon* lui témoigna plus d'une fois le désir qu'il avoit de voir réunis en un corps les Romans qui nous restent des *Grecs*, & l'assura qu'il contribueroit volontiers à faire réussir ce projet. Environ ce tems-là Mr. *Salvini* copia de sa main le *Chariton*, dans le dessein de travailler sur cet Auteur, & de le donner ensuite au Public. Enfin, Mr. *Cocchi*, qui avoit déjà publié à *Londres* en 1727 le joli Roman de *Xénophon d'Ephèse*, résolut d'en faire autant de celui que nous annonçons aujourd'hui.

Le célèbre Jurisconsulte *Brencmann*, qui avoit éprouvé jusqu'où alloit la complaisance de Mr. *Salvini*, osa tout s'en promettre; & se flattant que celui-ci lui donneroit une copie du Manuscrit de *Chariton*, & qu'il ne lui refuseroit pas non plus de collationner de-nouveau, & avec toute l'exactitude possible le texte imprimé de *Xénophon* sur le Ms. il projetta de faire paroître ensemble ces deux Romans. Feu Mr. *Pierre Burmann* ayant apris que ce projet avoit manqué par la mort prématurée de Mr. *Brencmann*, ne discontinua pas d'exhorter Mr. *Torrenius*, connu déjà

déjà avantageusement dans la République des Lettres, à l'exécuter; mais ce fut envain. Et il semble que la gloire de publier cet Auteur a dû être réservée à Mr. d'*Orville*.

De retour de son voyage de *France* & d'*Angleterre*, Mr. d'*Orville* se proposa d'aller faire un tour en *Italie*, & nommément en *Sicile*. Avant de partir il se rendit à *Leyde*, pour prendre congé de Mr. *Burmann*, qui l'exhorta fortement à ne pas revenir dans sa Patrie sans le Manuscrit en question. Arrivé à *Florence*, Mr. d'*Orville* ne tarda pas d'aller saluer Mr. *Salvini*, dont la santé chancelante fut cause qu'il ne réussit pas dans son dessein.

Ayant apris ensuite que Mr. *Cocchi* avoit publié le *Xénophon d'Ephèse* & qu'il méditoit d'en faire autant du *Chariton*, le premier soin de Mr. d'*Orville* fut de faire connoissance avec ce savant Médecin, & de tâcher de s'insinuer dans son amitié: il y réussit sans peine, tant par le naturel obligeant & communicatif de ce dernier, que par la recommandation de Mr. *Gori*. Cette connoissance valut à Mr. d'*Orville* le privilège d'offrir le *Chariton* aux Savans. Pour cet effet Mr. *Cocchi* lui communiqua non seulement la copie que lui-même en avoit faite sur le Manuscrit du *Mont-Cassin*, mais il lui permit encore de la faire imprimer, en lui remettant en même tems tout ce que Mr. *Salvini* lui avoit fourni, lorsqu'il eut apris que Mr. *Cocchi* se préparoit à publier ce Roman.

De retour dans sa Patrie, Mr. d'*Orville* se trouva distrait par un si grand nombre d'occupations, qu'il ne lui fut guères possible de songer à cet Auteur,

teur, qui sembloit être menacé de-nouveau de retomber dans l'oubli dont on avoit songé à le tirer. Mais s'étant trouvé plus de loisir depuis cinq ans, Mr. d'*Orville* reprit son dessein, & songea sérieusement à l'exécuter. Le Texte se trouva imprimé en peu de mois, & le célèbre Editeur se rappellant combien une révision du Texte imprimé sur le Manuscrit avoit valu à *Xénophon d'Ephèse*, souhaita fort que *Chariton* pût avoir le même avantage. Il falut donc de-nouveau avoir recours à Mr. *Cocchi*, qui se prêta obligeamment à cet ennuyeux travail, dans lequel il fut secondé par Mr. son Fils, qui n'avoit alors qu'onze ans. Mais Mr. *Cocchi*, après avoir parcouru le premier Livre de *Chariton*, où il ne découvrit que quelques légères fautes, crut que ce seroit perdre son tems & ses peines inutilement, que de continuer à parcourir de la même manière tout l'Ouvrage. La guerre qui affligeoit alors l'*Europe*, fut cause que l'exemplaire que Mr. d'*Orville* avoit envoyé à Mr. *Cocchi* resta longtems en chemin: mais si elle a été funeste à tant d'autres égards, on peut dire qu'elle ne l'a pas été à l'égard de *Chariton*; puisque ce contre-tems, bien loin de lui avoir été desavantageux, a donné le loisir à Mr. d'*Orville* d'amasser un plus grand nombre de matériaux pour enorner cet Auteur. Nous sommes donc redevables en quelque sorte à la guerre de ces excellentes Notes, dans lesquelles le célèbre Editeur a répandu à pleines mains les trésors de sa vaste érudition, & qui seules composent le second Volume.

Quoique plusieurs Auteurs anciens ayent fait mention de quelques personnes qui ont porté le

nom

nom de *Chariton*, Mr. d'*Orville* remarque qu'aucun d'eux n'a connu cependant celui dont nous parlons. De-là vient que *Conr. Gesner* l'a pris, non pour l'Auteur, mais pour le principal Personnage de ce Roman; & *Mallencrot*, & *Huët* Evêque d'Avranches, ont assuré que l'Ouvrage de *Chariton* se trouvoit dans la Bibliothèque du *Vatican*. Quelques perquisitions néanmoins que Mr. d'*Orville* ait faites par ses Amis, sans compter celles que Mr. *Cocchi* avoit faites avant lui, il ne lui a pas été possible de le déterrer parmi les Manuscrits de cette Bibliothèque. Le constant & profond silence des anciens Auteurs à l'égard de *Chariton*, a obligé Mr. d'*Orville* à se borner à quelque peu de circonstances sur le lieu de sa naissance, sur son âge, & sur sa religion. Il est apparent qu'il étoit d'*Aphrodisée*, Ville de *Carie*, d'où sont sortis plusieurs Hommes illustres & savans. Son stile & sa diction doivent, au jugement du célèbre Editeur, le faire postérieur à *Héliodore*, à *Longus*, à *Tatius*, & à *Xénophon* d'*Ephèse*; & quoiqu'on ait lieu de soupçonner avec raison qu'il ait vécu du tems des Empereurs *Chrétiens*, Mr. d'*Orville* panche cependant à croire qu'il étoit *Payen*.

La première chose à laquelle notre savant Editeur a pensé, a été d'accompagner son Auteur d'une Version *Latine*; mais se sentant de la répugnance pour ce genre de travail, il en chargea Mr. *Reiske*, qui se trouvoit alors à *Leyde*, & dont il connoissoit tout le mérite. Aussi ce savant Homme l'a-t-il bien secondé; car il s'est non seulement attaché à rendre exactement le sens de l'Auteur, mais aussi à le rendre élégamment, &

a mérité par-là le juſte éloge d'excellent Traducteur. Plus attentif & habile que ne le ſont la plupart des Traducteurs, Mr. *Reiske* a tâché de ſuppléer par des conjectures ingénieuſes aux lacunes qui ſe trouvent dans le *Grec*, & de rectifier les leçons manifeſtement corrompues. Mr. d'*Orville* a reconnu tout le prix de ces conjectures, & les a placées après la Verſion; & c'eſt par-là que le premier Tome ſe trouve terminé.

Paſſons maintenant au ſecond, qui renferme, comme nous l'avons dit, les remarques de Mr. d'*Orville*. Quoique pour les bien entendre il ſoit néceſſaire de s'être rendue familière la lecture des anciens Auteurs *Grecs* & *Latins*, nous pouvons dire cependant qu'il s'en trouve, que d'autres moins verſés dans cette lecture entendroient & liroient avec plaiſir & avec beaucoup de fruit, même en *François*. Pourvu d'un grand nombre de Manuſcrits Mr. d'*Orville* s'en eſt ſervi pour répandre du jour ſur pluſieurs Auteurs anciens, tels qu'*Héliodore*, *Alciphron*, *Eunape*, *Némèſe*, *Xénophon d'Ephèſe*, & particulièrement ſur les Epigrammes & les Inſcriptions *Grecques*. On peut juger par-là, combien il enrichiroit la République des Lettres, s'il tenoit ſa promeſſe de nous donner quelque jour une nouvelle édition de l'*Anthologie Grecque*. Il s'excuſe enſuite de ce qu'il a employé pluſieurs pages à corriger des paſſages corrompus de *Manethon*; mais l'exemple de tant de Savans du premier ordre, qui ſe ſont fait un plaiſir de travailler à rendre le texte de ce Poëte plus parfait, juſtifie ſuffiſamment la conduite de Mr. d'*Orville*. L'amour pour les Belles-Lettres fait ſurmonter aux Savans bien des ennuis;

personne, par exemple, ne liroit *Aristide*, sans la pureté de son stile vraiment *Attique*; & *Artémidore* seroit entièrement négligé, si plusieurs Antiquités, qui se trouvent dans cet Auteur, n'en rendoient la lecture intéressante.

Mais il est tems de donner quelques échantillons des notes, qui sont toutes également belles & intéressantes, desorte que le choix ne nous embarassera point. Un grand nombre d'entre elles doivent plutôt être regardées comme des dissertations, que comme des notes.

P. 5. A l'occasion que *Chariton* se qualifie de Sécretaire, ὑπογραφεὺς, d'*Athénagore* le Rhéteur, Mr. d'*Orville* examine quels étoient ces Sécretaires chez les *Romains* & chez les *Grecs*; & il remarque que quoique ce fussent souvent des Esclaves, ou bien des Affranchis, il y en a eu cependant qui ont tenu un rang assez distingué, & ont quelquefois été élevés à des postes éminens. Il propose ensuite le soupçon qui lui est venu, que *Chariton* ne s'est servi du nom d'*Athénagore*, homme très-célèbre, que pour donner plus de vraisemblance à l'Histoire qu'il a composée.

P. 16. Mr. d'*Orville* supplée fort heureusement la lacune qui se trouve à la page 2. du Texte, en prenant principalement pour guide *Xénophon d'Ephèse*, & rend ensuite raison de chaque changement qu'il a fait, à quoi il emploie les quatres pages suivantes.

P. 38. Mr. d'*Orville* tâche de corriger un passage de *Chariton* qui se trouve à la page 5. & que voici: ἐπεὶ καὶ μᾶλλον ἔοικε τῇ ἀληθείᾳ. Après avoir hazardé plusieurs conjectures, le célèbre Editeur

n'en

n'en adopte aucune. Pour nous, nous croyons qu'il manque ici quelque chose, & nous avouons que nous n'entendons pas bien non plus ce que veulent dire ces mots, σημεῖα κόμης ἔσων, du moins ne nous rappellons-nous pas un tour d'expression semblable. Voici cependant une conjecture que nous hazardons, ne faudroit-il pas lire σημεῖα κόμης ἔχων ?

P. 44. Notre illustre Editeur fournit de nouvelles preuves à ceux qui prétendent qu'il faut plutôt écrire ἄθρα que ἄθρα, *une servante*. Ce mot se trouve souvent écrit de cette manière ἄυρα, mais les Savans l'ont changé en ἄθρα. Mr. d'*Orville* approuve ce changement, & montre aussi qu'ils ont eu quelquefois tort de le faire. La même chose est arrivée en d'autres mots; on trouve par exemple καλαθέλα pour καλαυρέλα, & c'est ainsi que le Traducteur de *Plutarque* a voulu corriger dans la vie de *Timoléon* p. 139. ce que *Du Soul* desapprouve; mais Mr. d'*Orville* juge les deux leçons également fausses, & corrige fort ingénieusement καλαμίλαι. Il continue ensuite à corriger plusieurs passages où la même faute s'est glissée. Arrêtons-nous cependant un peu à examiner le passage de *Chariton* qui a donné lieu à cette note; le voici tel qu'il se trouve à la page 6. ἡ ἄθρα γὰρ τῆς Καλλιρόης καὶ πιστὴν καὶ θεραπαινίδα σφοδρὰν φιλεῖν ἐποίει. μόλις οὖν ἔπεισε. Notre Savant taxe avec raison ces paroles d'être corrompues, & on peut voir ce qu'il en dit pages 44. & 46. Mais ne pourroit-on pas lire ? καὶ πιστὴν καὶ θεραπαινίδα σφοδρὰν φιλεῖν ἐπόθει. μόλις ἔπεισε: c'est-à dire, *il entreprit de caresser la servante, mais sans insister beaucoup*, &c. Un récit

court & interrompu ſemble convenir mieux pour exprimer la manière bruſque dont il s'y prit.

Notre ſavant Critique nous apprend page 49. qu'il eſt aſſez indifférent qu'on écrive ἐπὶ πολὺ ou bien ἐπιπολὺ, comme on écrit ἐπιστροφὴν, καθικέσιος, καθέξης, & κατέξιον, quoiqu'il ne diſconvienne pas qu'on trouve ces mots ſéparés dans un bon nombre d'anciens Manuſcrits. Cependant il prouve auſſi le contraire, & allègue pour autorité un ancien Manuſcrit d'*Euclide* de l'an 879, où toutes les prépoſitions ſont jointes à leurs ſubſtantifs. On y trouve, par exemple, ἀσὺν, ἀλγεβ, ἀπορὸβ, ἀσκόλιον, &c. Mr. d'*Orville*, en prouvant enſuite l'ancienneté de ce Manuſcrit, remarque comme une choſe aſſez ſingulière, que le prix qu'il a couté s'y trouve indiqué; & qu'on y voit auſſi une belle Epigramme d'une façon peu commune (*ſingularis ſtructuræ*), laquelle il communique au Savans.

Chaerée dit p. 9. au Peuple de *Syracuſe*, je vous ai ôté la couronne, ἀπεστέφανον ὑμᾶς, ſur quoi Mr. d'*Orville* remarque, p. 59. que *Callirrhoé* étoit appellé la couronne & l'ornement de *Syracuſe*, & que ce titre étoit donné à des perſonnes éminentes en dignités ou en mérite. Il nous apprend enſuite que cette façon de parler doit ſon origine aux Vainqueurs des Jeux qu'on célébroit dans la *Grèce*, qui non ſeulement recevoient une couronne pour eux-mêmes, mais qui en recevoient auſſi pour les diſtribuer à leurs parens. Notre célèbre Editeur produit à cette occaſion diverſes Epigrammes, & fait voir ce que les *Grecs* entendent par νικᾶν παῖδα, νικᾶν ἀνδρῶν, & νικᾶν ὁ πατρὸς.

P.

P. 151. il établit la signification ordinairement peu connue du verbe συντίνεσθαι, lorsqu'il est pris pour *valedicere*, dire adieu.

P. 153. Mr. *Dawes* avoit prononcé comme un arrêt, que par-tout chez les *Grecs*, lorsqu'on trouve joint à un substantif féminin un adjectif masculin, c'est toujours au pluriel. Mr. d'*Orville* examine de près cette décision, & non seulement il l'approuve, mais il l'étend, & soutient qu'il y a cependant des cas où cette permutation du genre ne sauroit même toujours avoir lieu au plurier.

P. 157. le nom que *Chariton* a donné à une servante, donne lieu à Mr. d'*Orville* de faire quelques remarques. Il prouve d'abord que πλαγγὼν signifie une poupée de cire, & qu'on donnoit ce nom aux femmes, comme celui de *pupa* chez les *Latins*. *Alciphron* fait mention de ce nom dans une Epitre qui n'a pas encore été imprimée. Ἔδοξα δ' ἀναστᾶσα καταρχήσασθαι, καὶ τὴν ἱερὰν ἀπεκίνουν ἡ πλαγγὼν, ὀλίγου ὁ πᾶς ἰδίσιον ἀπὸ τῆς πίλης ἐπὶ τὴν πυγὴν αὐτῆς ἐξάλισθαι. Une petite faute, que nous attribuons à l'Imprimeur, défigure ce passage. Il faut lire ἐπὶ τὴν πυγὴν αὐτῆς ἐξάλισθαι. On nous dispensera de traduire ces paroles en *François*.

Notre savant Critique remarque à la page 200. que les Copistes ont très-souvent négligé d'écrire deux fois le même mot lorsqu'il étoit nécessaire, & que ces sortes d'omissions ont corrompu le sens & le mêtre (*metrum*) dans les Poëtes. Cette remarque lui a fourni occasion de rétablir un passage d'*Aristophane in Thesmoph.* vs. 775. Voici comment on le trouve dans les éditions de cet

Οὐ φιλιστ' ἄνυμφ. Φίρε πὶ σὺν ἄγγαλον
Πίμψαμι ἐπ' αὐτ.

mais on doit lire sans contredit

—— Φίρε πὶ σὺν π' ἄγγαλον
Πίμψαμι ἐπ' αὐτ.

Quelquefois aussi, continue le célèbre Editeur, les Copistes ont péché en faisant le contraire, & les Savans mêmes ont voulu quelquefois rayer un des mots qui se trouvoit deux fois. Il fait voir qu'ils ont tort, & appuye tout ce qu'il dit sur de bonnes preuves, & sur des exemples, parmi lesquels se trouve une belle Epigramme, sur laquelle il répand en passant beaucoup de jour.

Il relève à la page 206. *Saumaise*, qui a voulu dériver πρωτοκύμων de κῦμα, & fait voir que ce qui avoit donné lieu à cette étymologie, est l'Epigramme qui se trouve dans l'*Anthologie* Liv. III. p. 483, sous le nom d'*Asclépiade*, pendant qu'elle est attribuée à *Platon* par *Athénée* & *Diogène-Laërce*. Voici comment Mr. d'*Orville* croit qu'on doit lire.

Ἀρχιάνασσαν ἔχω τὴν ἐκ Κολόφωνος ἑταίρην,
Ἃς χὠ ἐπὶ ἰωνίδων ἵζετο δῆμος ἔρως.
Ὦ δεινοὶ πόνται & ἀπαντήσαντες ἐκείνας
Πρωτοπλόοι· δ' ὅσους ἤκατε πυρκοΐας.

Nous convenons que ce que Mr. d'*Orville* dit est vrai, & que souvent même dans les Epigrammes ces sortes de Filles sont comparées à des vaisseaux. Nous ne voyons pas bien cependant pourquoi on rejetteroit la leçon qui se trouve dans l'*Anthologie*, πρωτοπόλων, sur-tout si on lit au troisième vers comme l'a voulu *Saumaise* sur la foi du Manuscrit *Palatin*.

Ἃς νέον ἥβης ἄνθος & ἀποδρέψαντες ἑταῖραι.

Le

Le mot ἀτεχνολαῦ se trouve encore dans l'*Anthologie* à la pag. 975. du VII. Livre. On peut consulter sur sa signification ce qu'un Savant en a dit dans ses notes sur les Bon-mots d'*Hiéroclès*, page 461 : mais ce qui est plus, *Boëce* semble avoir fait allusion à cette Epigramme, & reconnoître la leçon que nous soutenons, *Lib. de disciplin. Scholar. Cap. IV. p.* 239. *ne per incuriæ vitium rosa primula pollice carpatur indigno.* La bonté de ce mot se prouve par un autre qui lui est analogue, & que *Phrynichus Arab.* rapporte. Ἀβούλου κτήνους, τὸ μὴ ἀποβεβληκὸς τὰς ὀδόντας, δι' ὧν γνωρίζεται ἡ ἡλικία. Il faut lire τὸ μήπω βεβληκὸς τὰς ὀδόντας.

P. 238. notre savant Editeur traite de la forme des diminutifs, chez les *Grecs*, qu'on n'a souvent pas assez connue. Il corrige par-là *Aristophane Equit.* vs. 723.

Βέλτιστ' ἀλλ' ὦ δημίδιον φιλτάτου,

toutes les éditions ayant δημίδιον φίλτατον. La même faute se trouve dans une autre Comédie du même Auteur, *Lysistr.* vs. 905.

Φιλῆς; τί οὖν οὐ κατατιλίνεις ὦ Μυρίδιον;

c'est ainsi que Mr. d'*Orville* veut qu'on lise, & non pas Μυρίνιον.

P. 250. il s'écarte un moment pour relever le célèbre *Muratori*, qui avoit avancé trop hardiment que dans une Epigramme on trouvoit le mot de μύλιον pour μύρον, qui veut dire *onguent*. Notre Savant examine cette Epigramme, & après l'avoir corrigée en divers endroits, & fait voir que Mr. *Muratori* s'est trompé, il passe à quelques autres Epigrammes que feu Mr. *Leich* a données. La première à laquelle il s'arrête, se trouve page 26. La voici.

Ἀλκύονι Λιμάξ, μέλλες τάχα, καφὰ δὲ μήτηρ
Μέμφετ' ἐπὶ κρυερῷ μορμύρων δὲ πέλαγι.

Après l'avoir parcourue & expliquée d'une manière bien différente de celle de Mr. *Leich*, Mr. d'*Orville* avoue qu'il ne comprend pas ce que veut dire la particule δὲ à la fin du second vers. Nous sommes sur cela de son avis, mais comme il nous est venu une conjecture, on nous permettra bien de la communiquer. Cette Epigramme semble être faite à l'occasion de quelqu'un qui avoit eu le malheur de se noyer, & que le Poëte considère comme deux fois enséveli, d'abord dans la mer, & ensuite dans la terre, après que le cadavre eut été retrouvé, c'est pourquoi nous croyons qu'il faut lire,

Ἀλκύονι, Λιμάξ, μέλλες τάχα, καφὰ δὲ μήτηρ
Μέμφετ' ἐπὶ κρυερῷ μορμύρῃ δὲ πέλαγι.

Quoique nous n'ayons pas d'exemples pour appuyer cette conjecture, l'analogie la rendra pourtant, à ce que nous croyons, vraisemblable à ceux qui sont en état d'en juger.

Chariton fait mention pag. 48. d'un Théatre qu'il y avoit à *Syracuse*. Mr. d'*Orville* remarque là-dessus pag. 289. qu'il y en a eu véritablement un dans cette Ville, dont il a vu lui-même les débris, comme aussi les ruines de l'Amphithéatre qui n'en étoit pas éloigné. Il reprend ensuite l'illustre *Maffei*, qui a cru que *Rome* seule pouvoit se vanter d'avoir un pareil édifice; il est cependant apparent que l'Amphithéatre de *Rome* a été fait sur le modèle de celui de *Sicile*, parce que *Curio*, qui a le premier construit un Amphithéatre de bois à *Rome*, avoit demeuré quelque tems en *Sicile*. Mr. d'*Orville* promet de nous don-

donner les desseins des ruines de l'Amphithéatre de *Syracuse* dans son *Iter Siculum*, que nous attendons avec impatience.

P. 394. notre savant Critique fait une remarque qui s'étend presqu'à toutes les Langues: c'est que souvent, tant en prose qu'en vers, on trouve dans les Auteurs qu'un verbe se rapporte à deux substantifs, quoiqu'à la rigueur il ne puisse être rapporté qu'à un de ces substantifs. *Hésiode*, par exemple, dans sa *Théogonie* vs. 640, dit

Νέκταρ τ' ἀμβροσίην τε, τήν περ θεοὶ αὐτοὶ ἔδουσι.

Le nectar & l'ambroisie que les Dieux mêmes mangent.

Le verbe *manger* ne convient à la rigueur qu'à l'ambroisie & non au nectar. C'est pourtant ainsi que parloient les Anciens, parce que le langage se ressentoit de la simplicité de leurs mœurs. Mr. d'*Orville* blâme ceux qui critiquent ces prétendues négligences, & fait voir qu'il s'en trouve de semblables dans les Ouvrages du célèbre *Pope*; mais il ne décide pas si *Ménage* a eu raison de reprendre *Malherbe* d'avoir dit,

Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Pour nous, nous ne craignons pas de nous ranger du côté de *Ménage*, qui étoit trop bon juge pour ignorer que ce qui se pouvoit peut-être dire autrefois, n'étoit plus en usage de son tems.

Pag. 476. Mr. d'*Orville* examine ce qu'il faut entendre par θεοὶ Σωτῆρες, & prouve que cette façon de parler regarde principalement *Jupiter*, quoique d'autres Divinités fussent aussi honorées du même titre; & que le nombre plurier n'empêche pas qu'il ne faille entendre par ces mots *Jupiter* seul, comme chez les *Latins* le

plurier *Dii* est souvent mis pour le singulier *Deus*. Nous remarquons que cette façon équivoque de s'exprimer doit son origine à la superstition des *Payens*, qui craignant d'offenser l'une ou l'autre Divinité, préféroient de s'exprimer ainsi d'une manière vague & générale, de peur que s'ils avoient invoqué chacune d'elles par son nom, ils n'en eussent oublié quelqu'une.

Pag. 538. le célèbre Editeur explique ingénieusement un passage qui se trouve à la page 113. *Chaerée*, impatient de voir *Callirrhoé*, prend la résolution de s'informer à son rival pour savoir ce qu'elle est devenue. Arrivé pour cet effet à la porte de ce dernier, *Chaerée* voit venir quelqu'un que l'on envoyoit à sa rencontre, qui lui dit ce dont on l'avoit chargé. ἀσπάλιστ οὖν τις, ὥσπερ ἄκμων, καὶ εἶπεν ἅπερ ἦν διδαγμένος. C'est ainsi que Mr. d'*Orville* préfère de lire, quoique Mr. *Cocchi* croie qu'il faut lire ὥσπερ εὔκαμπος. Cependant il ne rejette pas la leçon de ce dernier, qu'il pense pouvoir s'accorder avec le sens aussi-bien que l'autre. En lisant ce passage, il nous est venu une conjecture, que nous ne croyons pas tout-à-fait destituée de vraisemblance, nous la soumettons néanmoins au jugement du Lecteur, voici donc comme nous croyons qu'il faudroit lire. ἀσπάλιστ οὖν τις ὡς ἀσὸς χαμαίαν καὶ εἶπεν ἅπερ ἦν διδαγμένος.

Qu'il nous soit encore permis avant de mettre fin à l'extrait d'un Ouvrage que nous ne quitons qu'avec regret, tant il est amusant & riche en belle Littérature, qu'il nous soit encore permis, dis-je, de dire notre sentiment sur quelques passages qui nous paroissent avoir besoin d'être éclaircis, d'autant plus que la route étant une fois frayée

cela

cela pourra inviter les Savans à y entrer.

Callirrhoé étant crue morte, elle fut ensévelie, mais revenue à elle-même, notre Auteur dépeint l'étonnement où elle se trouva, & dit à la page 12. ἦρηξεν οὖν φωνὴν ὅσην ἠδύνατο ζῶσα καὶ βοηθεῖτε κ. τ. λ. On peut voir dans les remarques p. 98. ce que Mrs. d'*Orville* & *Reiske* pensent de ce passage. Un de mes Amis, fort versé dans les Belles-Lettres, croit qu'une légère transposition défigure ces paroles, & lit, ζῶσα βοηθεῖτε. Pour nous, nous croyons que *Callirrhoé* dans sa première surprise s'exprima avec plus de brièveté; & lorsque nous nous rappellons dans combien d'endroits de l'Auteur les mots ne se trouvent pas tout entiers, nous soupçonnerions volontiers que la même chose peut avoir eu lieu ici, & qu'il faudroit corriger ce passage de cette manière: ἦρηξεν οὖν φωνὴν ὅσην ἠδύνατο ὀλολύξουσα, καὶ βοηθεῖτε (εἶπεν).

Pag. 24. Voici comment notre Auteur s'exprime pour dire qu'une chose n'a pas réussi: ὡς οὐκ εὐτυχούσης πραγματείας αὐτῷ γεγενημένης. Mr. d'*Orville* remarque très-bien que des exemples tirés d'autres Auteurs favorisent cette leçon. Nous laissons néanmoins à juger & à lui & aux autres Critiques, s'il ne faut pas lire ὡς οὐκ εὐτυχοῦς τ᾽ πραγματείας αὐτῷ γεγενημένης.

A la pag. 41. se trouvent ces paroles: κύριός γέ εἰμι, καὶ ἐξουσίαν ἔχεις σύ. Le savant Editeur s'est bien apperçu qu'il falloit corriger κύριός γέ εἰ, καὶ ἐξουσίαν ἔχεις σύ. Mais ne vaudroit-il pas mieux ne rien retrancher, & lire κύριός γέ εἰ, μὴ ἐξουσίαν ἔχεις σύ? En voici un exemple tiré de l'Evangile de *St. Jean* VII. 47. μὴ καὶ ὑμεῖς πεπλάνησθε.

Pag. 70. *Mithridate* représentant à *Pharnace* tou-

toutes les difficultés qu'il auroit à surmonter pour r'avoir sa femme *Callirrhoé*, lui dit ὑποδύσομαι γὰρ, ἂν θέλῃς, πορίμῳ. Mr. d'*Orville* n'a pas soupçonné ces paroles d'être fautives. Nous nous croyons obligés de souscrire à l'ingénieuse correction d'un Savant, qui lit: ὑποδύσομαι γὰρ ἀντεσθῆ πορίμῳ.

Pag. 104. après avoir raconté par quel hazard *Chaerée* avoit retrouvé sa femme, *Chariton* continue en disant: τίς ἂν φράσοι τὴν ἡμέραν ἐκείνην, πόσους ἔσχε πεδίλους, πῶς ἅπαντι διάφορος εὐχομένων κ. τ. λ. Mr. d'*Orville* s'en tient à la conjecture de Mr. *Reiske*, après l'avoir retouchée. Pour nous, nous laissons aux Savans à juger s'il ne conviendroit pas mieux de substituer quelque mot plus expressif que celui que ces *Messieurs* y ont substitué. Nous sommes portés à le croire, & nous voudrions lire sans faire beaucoup de violence au texte: πόσοι σάλοι ἐφέροντο.

Pag. 140. L'empressement que la jeunesse de *Syracuse* témoigna à féliciter *Chaerée* & *Callirrhoé* sur leur retour dans leur Patrie, est rapporté en ces termes: ἐπιπλέοντο δὲ ἀπάλαις συνεφήβοις ἡ συνηλικιῶται, χαρᾶσιν ἀστασιάστοις θέλοντες, καλλίμμην δὲ αἱ γυναῖκες. Le savant Editeur corrige ἐπιπλέζοντο. Il semble que les circonstances demandent qu'on lise ἐπιπλεῦντο. Nous croyons cependant que la conjecture du Traducteur doit être préférée.

Tel est le sort de tout Auteur de ce genre qu'on donne pour la première fois au Public, chacun s'empresse à le purger des fautes dont les Copistes l'ont défiguré, & c'est par-là qu'il parvient avec le tems à sa perfection. Mr. d'*Orville*, comme tout Lecteur habile & intelligent s'en apper-

ço-

cevra bientôt, n'a pas laissé grand' chose à glaner ; & s'il lui est échappé quelques légères omissions dans les passages que nous avons tâché de rectifier, nous appliquerons à son travail ce mot d'*Ovide*, *decentiorem esse faciem in quâ nævus aliquis inest.*

ARTICLE VII.

SWEA RIKES HISTORIA.
andre delen.

C'est-à-dire.

HISTOIRE *du* ROYAUME *de* SUEDE *depuis ses commencemens jusqu'à nos jours*, écrite par les ordres de S. M. & des Etats du Royaume *par* Mr. OLAUS DALIN. *Second Tome*, qui comprend les tems où le *Nord* a été sujet à la Religion *Romaine*. A *Stokholm* chez *Salvius* 1750. in-quarto de 922 pages.

NOus avons annoncé la première partie de cet Ouvrage dans le Tome XL. de notre Journal ; la seconde, moins curieuse par rapport à l'Antiquité, a son mérite pour l'utilité des choses. Elle se raproche de nos tems, & se rejoint de plus près à la Politique. On y voit l'*Union de Calmar* dressée, rompue, rejointe ; & les Royaumes du *Nord* tantôt séparés, & tantôt réunis. On y découvre les premiers fondemens des prétensions réciproques que la *Suède* & le *Danemarc* ont l'un sur l'autre. S'il y a peu de règnes heureux dans ce Période, s'il nous dépeint des tems infortunés où la Superstition a canonisé le Vice,

peut-

peut-être ces spectacles tragiques sont-ils les plus intéressans pour un homme qui aime le Genre-humain.

On y voit les horribles effets de l'ignorance, & de l'empire de *Rome*. Mr. *Dalin* s'est attaché particulièrement à faire voir, que presque toutes les révolutions, si cruelles & si fréquentes, ont été amenées par les intrigues des Ecclésiastiques; qu'il n'y a eu de Princes fortunés, que ceux qui ont lâché la bride aux Prêtres; & que presque tous les Rois qu'on a renversés du trône, l'ont été pour s'être opposés à la toute-puissance du Clergé. C'est un grand exemple pour les Princes de la Communion de *Rome*, qui ont tous, sans exception, des Sujets nombreux & puissans, qui ne dépendent pas d'eux, & qui ont leurs intérêts séparés de ceux de la Monarchie.

La *Préface* de Mr. *Dalin* est une replique à la critique de Mrs. *Wilde* Père & Fils, qui ont écrit contre le premier tome de cet Ouvrage. Ils ont trouvé extrêmement mauvais que Mr. *Dalin* ne commence son Histoire qu'avec *Trajan*, & qu'il ôte à sa Patrie une antiquité fabuleuse, qui lui donne une suite de Rois égale à ceux des Monarques de la *Chine*, & qui joignent *Noé* à *Frédéric* I. par une chaîne non interrompue de successeurs. Ils se sont opposés au raisonnement que Mr. *Dalin* a fondé sur l'ancienne hauteur des eaux, & sur la grandeur du terrain que la Mer a dû occuper du tems d'*Auguste*. J'aime à voir des gens qui aiment leur Patrie; mais on peut l'aimer trop, & sur-tout dans l'Histoire. La vérité est alors au-dessus d'elle. Un Historien qui déguise des faits pour relever les intérêts de son Païs, n'est qu'un adu-

adulateur, qu'un faux témoin, qui mérite le mépris & l'indignation du Genre-humain. Mr. *Dalin* a trop de bon sens pour donner dans ce travers, si odieux dans les *Varillas*, les *Daniels*, les *Orléans* & les *Barres*. Il se défend aisément sur l'antiquité de sa Monarchie. Mrs. *Wilde* peuvent bien se contenter de voir la leur commencer dans le second siècle, & précéder celle des *François* de trois cens ans entiers. Pour la diminution des eaux, peut-être y auroit-il un milieu à trouver. Il paroît bien que la Mer s'est retirée considérablement vers le Nord. Il n'en est pas de-même de quelques autres parties du Monde, les atterrissemens en sont moins sensibles. *Constantinople*, *Jaffa*, *Cadix*, *Brindes*, *Durazzo*, *Smirne*, sont des Ports de mer depuis deux & trois mille ans. *L'Egypte*, peu élevée au-dessus de la Mer, croît avec beaucoup plus de lenteur que ne le demande le Système de Mr. *Celsius*.

La race des *Unguevins* étant éteinte en 1060, *Stenkill* monta sur le trône. Il étoit Gendre d'*Amund*, & Beau-fils d'*Emond* le vieux, & la Dignité de Lieutenant-Général du Royaume lui donnoit une supériorité marquée sur ses rivaux. Il règna avec assez de bonheur pendant sept ans. Ses Enfans ne lui succédèrent pas immédiatement. *Hocan* (*Haquin*) *le roux* fut élevé à la Suprême Dignité par la faveur des *Westrogoths* (*Visigoths*), qui n'aimoient pas la Famille Royale, qui s'accordoient mal avec les *Suédois* leurs voisins, & qui n'avoient reconnu qu'avec peine *Olaus* (*Bibl. Raisonn. l. c. p.* 52). *Hocan* gouverna avec douceur, & laissa la Religion *Chrétienne* s'étendre sans gêner les consciences, & sans persécu-

cuter les *Payens*. *Fonques* (*Folke*) *Filbiter* se sauva de son tems de la *Normandie*, s'établit en *Suède*, & y devint la Tige d'une nouvelle Famille Royale.

La Couronne rentra dans la Famille de *Sienkil* du tems même d'*Hocan*. *Ingue*, Fils de *Stenkil*, fut élu en *Uplande* en 1075. Cette Province étoit jalouse de la puissance des *Goths*, elle voulut avoir un Roi de son choix. Trop ardent pour la Religion *Chrétienne* *Ingue* renversa le Temple principal d'*Oden* près d'*Upsal*, & s'attira l'inimitié de ses Sujets, qui le chassèrent; il fut obligé de se réfugier chez *Hocan*, qui gouvernoit les *Visigoths*, & qui le reçut avec amitié. *Suen l'ensanglanté*, (*Blod Suen*) Frère de la Reine, Epouse d'*Ingue*, profita de l'occasion. *Payen* lui-même il fut élu avec empressement par ces *Suédois* idolâtres, & détruisit efficacement le *Christianisme* sur ses Terres, mais il ne règna que trois ans. *Ingue* leva des Troupes, le surprit, & le tua en 1069. Il rétablit la Religion dans la *Suède* proprement dite, resta seul Roi après la mort d'*Hocan*, & trouva bientôt après un nouvel Associé dans la personne de son Frère *Halstan*. Mais il survécut à ce nouveau Collègue, & fut encore une fois seul Roi de toute la *Suède* en 1090. Il vécut jusqu'en 1112, & défit les *Norvégiens* dans plusieurs batailles. La Paix se rétablit en 1099. Les trois Rois du *Nord* se virent à *Kongshalla* dans le voisinage de *Gottenbourg*; & *Magnus*, Roi de *Norvège*, épousa *Marguerite* Fille d'*Ingue*, qui porta depuis le nom glorieux de *Princesse de la Paix*. Le *Christianisme* prit le dessus sous le règne d'un Prince aussi zèlé que l'étoit *Ingue*; le nombre

des

des Prêtres y accrut, ils firent jusqu'à la Médecine pour s'introduire chez le Peuple, & on bâtit dès lors un nombre considérable d'Eglises.

Philippe & *Ingue* Fils d'*Halstan*, Frère du Roi qui venoit de mourir, succédèrent à leur Oncle; mais *Ingue* resta seul Roi par la mort de son Frère en 1118. Il aima la Paix & la Religion, & mourut sans enfans, aussi bien que *Philippe*. *Ragvald Knaphofding* (Capitaine des Gardes) Petit-fils de *Stenkil*, fut élevé au Pouvoir Suprême en 1133. Il défit en 1135. le Roi *Nicolas* de *Danemarc* à *Fotewick* près de *Lund*. La bataille fut sanglante, il y périt cinq Evêques & six-cens Prêtres, qui avoient pris les armes sous les deux Rois, & qui s'étoient fait donner l'absolution avant le combat dans la Cathédrale de *Lund*, par les mains de l'Archevêque *Assar*. Tels étoient les Apôtres du *Nord*.

Ragvald mourut sans lignée, & *Kol*, Fils de *Suen*, Payen comme son Père, remonta sur le trône en 1135 à l'âge de 88 ans: il mourut bientôt après avoir été baptisé par les soins empressés de son Fils, en 1137, & expira dans les habits baptismaux mêmes.

Le Paganisme, destiné à être détruit, ne tira aucun avantage d'un règne si court, & *Suerker*, qui succéda à *Kol* son Père, fut zélé pour la Religion: il bâtit la Cathedrale d'*Upsal* sur les fondemens du Temple qu'*Ingue* Fils de *Stenkil* avoit détruit 60 ans auparavant, & fonda des Couvens dans l'*Ostrogothie*. Le Pape renouvella sous son règne la défense générale de se marier, que les Prêtres ne reçurent qu'avec répugnance, & qui ne devint généralement respectée que cent ans a-

près. On abolit, apparemment par les soins du Clergé, l'ancienne coutume des *Suédois*, qui ne s'assembloient jamais que les armes à la main. On défendit au Peuple en 1153 de porter les armes, & on ne les permit qu'aux Courtisans & aux Gardes du Roi. Ces Gardes qu'on appelloit *Knapar*, d'un terme qui signifioit *Ecuyer* en *Allemand*, devinrent les premiers Gentilshommes *personnels*, & formèrent une nouvelle classe de Nobles, différens de ceux qui l'étoient par leurs Biens francs. Un homme que le Roi appelloit à sa Cour devenoit *Wapaar* (*Homme d'armes*), soit qu'il eût des Terres, ou qu'il n'en eût pas. Les Rois accordèrent le droit de porter des armes à de braves Soldats, & les Pélérinages avec les Croisades introduisirent dans le *Nord* le titre de *Chevalier*. Toutes ces causes réunies formèrent un nouvel ordre de Noblesse, qui devint bientôt héréditaire, & qui effaça en quelque manière l'ancienne Noblesse du Païs.

Les Ecclésiastiques obtinrent sous le même Roi une Loi, par laquelle ils étoient affranchis de toute juridiction Laïque, & soumis uniquement aux décisions de *Rome*; Loi malheureuse, & qui coûta le trône à bien des Rois.

Ce fut encore du tems de *Suerker* que *Suen-Grathe* Roi de *Danemarc* se rendit Vassal de *Frédéric Barberousse* en 1153, & lui prêta hommage à *Merseburg*. *Suerker* lui-même périt en 1155, & fut assassiné par les intrigues de *Magnus*, Prince de *Danemarc*, qui étoit descendu par les Femmes de *Stenkil*, & qui avoit des prétentions sur la Couronne de *Suède*. *Eric Bonde*, Fils de *Jedvard*, fut élu à la place de *Ragvald*: il étoit d'une

ne ancienne Famille noble, & *Suédois* né de Père & de Mère; il descendoit même par sa Mère de *Suen l'ensanglanté*. Il protégea la Religion, il tâcha même de convertir les *Lapons*: il réunit à la Couronne de *Suède* l'*Hetsingie* & le *Jamteland*, deux Provinces qui 40 ans auparavant s'étoient données à la *Norvège*; & il y parvint sans répandre de sang, en gagnant le cœur des Peuples. Plein de zèle pour le *Christianisme* il résolut de lui soumettre les *Finnois*, encore Payens, & le Pape l'y encouraga par une Bulle. Il s'y fit accompagner par *Gutorm*, brave Soldat, qu'il créa *Duc*, & qui le premier porta ce titre en *Suède*. *Eric* battit les *Finnois*, & les fit baptiser par force. *Magnus*, le meurtrier de *Suerker*, fut encore son successeur: il le surprit à *Fyriswall* en 1160, & lui fit couper la tête. Les Ecclésiastiques, reconnoissans à peu de frais, le mirent au nombre des Saints, le déclarèrent Patron de la *Suède*, & firent des miracles sous son nom. Il méritoit assurément un meilleur sort par sa bonté secourable & généreuse, qui lui faisoit refuser les tributs mêmes de ses Sujets. *Il ne m'en faut pas tant*, disoit-il, *vos enfans peuvent en avoir besoin*.

Magnus le fit proclamer après son attentat, & quelques Historiens lui donnent une place dans la suite des Rois de *Suède*, mais Mr. *Dalin* n'en convient pas. *Fahlebure*, brave Soldat qui avoit combattu sous *Eric*, assembla une Armée dans les Provinces Septentrionales du Royaume, que *Charles*, Fils du Roi *Suerker*, vint commander. *Magnus* périt dans le combat, & *Charles* monta sur le trône en 1161. *Alexandre* III. causa la ruine du nouveau Roi: il avoit fait une Loi, sui-

vant laquelle on pouvoit léguer à l'Eglise une portion de ses biens, égale à celle qui tomberoit à un de ses Fils : il se réserva l'absolution de quiconque auroit tué un Prêtre, & il attenta si violemment sur les droits du Roi, que *Charles* ne crut pas pouvoir s'y soumetre. Ce fut sa perte. *Canut*, Fils de S. *Eric*, revint de la *Norvège*, y trouva de l'appui chez les Moines, assembla des Troupes, & tua le Roi en 1167.

Les prétentions de *Canut* étoient d'autant plus plausibles, que par une Loi sans exemple, & qui ne pouvoit être qu'une invention des Prêtres, on avoit résolu que la Couronne passeroit alternativement sur le Chef des Descendans de St. *Eric*, & sur l'Aîné de la Famille des *Suerker*.

Canut monta sur le trône d'*Upsal*. Après la mort de *Charles*, *Nicolas*, Fils cadet de *Suerker*, voulut à-la-vérité venger son Frère ; il fit la guerre à *Canut*, & fut élu Roi par les *Goths* ; mais *Canut* le défit, & le tua en 1169; mais bientôt *Canut*, dégoûté lui-même du trône, s'associa *Suerker* Fils de *Charles* son prédécesseur, & mourut dans la retraite en 1199, après un règne assez heureux.

Suerker, surnommé *Hack* & *Blofot* (*piébleu*) commença par gagner les Prêtres ; c'étoit alors l'unique moyen de gouverner en sureté. Il déclara le Clergé absolument libre de toute juridiction Laïque, & affranchit ses Terres de tout impôt envers la Couronne. Il se crut dès lors en état de tout entreprendre avec une aussi puissante protection, & fit tuer les Fils de son généreux prédécesseur, le Roi *Canut*, le même qui lui avoit ouvert le chemin du Trône. Un seul échappa : c'étoit *Eric*, qui s'enfuit en *Norvège*. Il en revint avec

Fals-

Fable Fils de *Fable*, l'Ami de ſon Grand-père, défit *Charles* en deux batailles, & rentra dans les droits de ſa Famille en 1208. Le Clergé ſoutint le Roi détrôné, & la *Suède* ſe vit déchirée par une Guerre Civile, que ſa bizarre Loi ne pouvoit que lui attirer, en donnant à chaque Roi un Succeſſeur étranger, qui ne pouvoit qu'en être jaloux & exciter ſa jalouſie.

Après la mort d'*Eric*, *Jean* Fils de *Suerker* ſuccéda à la faveur de cette même Loi. Il ſe croiſa contre les *Eſtoniens*, & y fit une malheureuſe expédition en 1218. Le Clergé ſe multiplia ſous ſon règne, & on y bâtit un grand nombre de Couvens. C'étoit alors, pour preſque tous les Rois, le chemin le plus ſûr pour le bonheur de l'autre Vie, & plus ſurement encore pour celui de ce Monde.

Eric, *le Bégue* ou *le Boiteux*, Fils d'*Eric* & Petit-fils de *Canut*, ſuccéda à *Jean* en 1222. Son ame ne ſe reſſentoit point de la foibleſſe de ſon corps; il aima les Sciences & les Poëtes, mais ſon règne n'en fut pas plus tranquile, pour être délivré de ſes compétiteurs par l'exſtinction de la famille de *Suerker*, qui avoit fini avec le Roi *Jean*. La Famille des *Fouquevins* (*Folkungar*) alliée au Sang Royal, devint fort puiſſante ſous ſon règne; elle s'éleva dès lors contre le Roi, ſous ſon Chef *Canut le Long*, Fils de *Jean*, que le Clergé, peu ami d'*Eric*, aſſiſta de toute ſon autorité. Le Roi fut défait & chaſſé du trône. *Canut* prit ſa place, & flata les Eccléſiaſtiques par des Fondations; mais *Eric* raſſembla bientôt une Armée dans le *Danemarc*, défit ſon rival en 1233, & remonta ſur le trône. Il avoit fait une

triſte expérience du pouvoir du Clergé, & il en profita pour regagner ſa protection, en lui confirmant ſes prérogatives en 1235. Il permit au Pape de renouveller ſes Loix contre les mariages des Prêtres, qui furent entièrement abolis en 1248. Le Comte *Birger* (*Birger Jarl*) ſon Beaufrère, qui étoit de la Famille des *Folkungiens* ou des *Fouquevins*, fut ſon plus ferme appui, & il mourut ſur le trône en 1250.

Waldemar, Fils de *Birger Jarl* & d'*Ingeborge* Sœur du Roi *Eric*, fut élu à la place de ſon Oncle en l'abſence de ſon Père, qui commandoit en *Finlande*, & qui eût bien voulu retenir le Sceptre pour lui-même. La Minorité fut troublée par la révolte des *Fouquevins*, tous alliés au Sang Royal, & dont pluſieurs, & ſur-tout *Philippe* Fils de *Canut le Long*, avoient de fortes prétentions à la Couronne. *Birger*, ſe trouvant le plus foible, eut recours à ce que *Nuudé* appelle des *Coups-d'Etat*, permis ſelon lui dès qu'ils ſont néceſſaires, & par conſéquent toujours excuſables, puiſque celui qui les commet, eſt toujours perſuadé de leur néceſſité. Il invita ſes parens à une conférence, les fit arrêter, & leur fit couper la tête en 1252. Ce fut une tache à la réputation de *Birger*, qui à l'exception de cette action perfide gouverna l'Etat avec adreſſe & avec bonheur. Il eut la gloire de fonder *Stokholm*. Il vouloit défendre les côtes du Royaume contre les incurſions des *Tartares*, maîtres alors de la *Ruſſie*; & deux tours qu'il fit bâtir en 1254, furent le commencement de cette Capitale.

Waldemar perdit tout en perdant ſon Père en 1266: il n'étoit pas en état lui-même de gouver-

ner

ner la *Suède*, pleine de Grands ambitieux, & de Prêtres entreprenans, & dans laquelle le respect pour une Race Royale toute nouvelle n'avoit pas pris encore d'assez profondes racines. Son Epouse, *Sophie de Danemarc*, lui fit des ennemis par ses railleries. Ses propres Frères se révoltèrent contre lui. *Magnus*, Prince rempli de feu & de courage, le surprit à *Ramunda*. *Boda* le fit prisonnier, il lui déclara que l'orgueil de la Reine étoit la cause de son malheur, & il lui laissa la *Gothie* par générosité. Ce fut envain que *Waldemar* fit des efforts de tems en tems par le secours des Forces *Danoises*, pour remonter sur le trône de *Suède*. Ils furent toujours inutiles, & *Waldemar* mourut dans son exil.

Magnus fut surnommé *Ladulos*, parce que sous son gouvernement ferme & heureux la sureté fut rétablie dans ses Etats, & qu'on n'y eut plus besoin de serrures. Ce fut un des plus grands Rois qu'avoit eu la *Suède*. Il monta sur le trône en 1276, & commença son gouvernement par renouveller les privilèges du Clergé. Il lui fit des présens très-considérables en Terres. Le Clergé ne fut pas ingrat, il lui accorda quelques impôts à prendre sur ses Biens, & déclara excommunié, *ipso pacto*, tout homme qui mettroit la main sur un Roi de *Suède* qui auroit été sacré par le Clergé. Quel exemple! Des Moines qui prennent leur Roi sous leur protection.

Magnus fit une autre Loi en faveur du Beau-Sexe, & donna aux Femmes de *Warend* (Canton de la *Smolande*) qui avoient défait des Troupes *Danoises*, le privilège d'hériter avec leurs Frères à portions égales, & de se servir de tambours

& de trompettes à leurs nôces. Ce fut lui qui soumit la *Laponie* à la *Suède* par le moyen de quelques Marchands, & sans répandre de sang, à peu près comme la *Russie* a soumis la *Sibérie*. Il osa même se servir des étrangers, & en encourager l'établissement en *Suède*; c'étoit hazarder avec un Peuple, qui n'a jamais vu les étrangers de bon œil. Aussi en fit-on des reproches à *Magnus*, quoiqu'il fût Roi. Il répondit à ceux de deux Evêques. *Si les* Suédois *méritent des récompenses, je les leur accorderai avec le plus grand plaisir du monde, & je les préférerai à tous les étrangers; je ne cherche que des gens qui soient dignes de mes bienfaits.*

Pour affermir son autorité, il défendit par une nouvelle Loi de porter sans la permission du Roi les armes dans les Assemblées, sans distinction de personnes: il ordonna à ses Sujets de ne pas se venger eux-mêmes, mais de chercher le redressement de leurs griefs dans le pouvoir des Loix; il prit les Veuves, les Orphelins & les Vieillards sous sa protection; il mit une forte amende sur ceux qui leur feroient du tort, & il règla le nombre de gens dont la Noblesse & les Grands pouvoient se faire accompagner dans les Assemblées des Etats.

Les dépenses de la Couronne étant augmentées, & ses revenus diminués par la suite des tems, les Etats assemblés en 1282 accordèrent au Roi des droits sur les Mines, sur les grandes Forêts du Royaume, sur les Lacs & les Rivières, sur les Iles qui couvrent les côtes de la *Suède*, & sur la Pêche qui s'y feroit. On défendit aux Particuliers de se servir de ces bienfaits de la Nature sans

ſans la permiſſion du Roi, & ſans lui en payer une redevance. On mit encore une dîme ſur les Champs en faveur de la Commune, & on forma un Code pour les Mines de fer. Avec tous ces ſecours les revenus de la Couronne n'alloient pas au-delà de 500, 000 écus d'argent, ou de 800, 000 livres de *France*.

Magnus eut aſſez de loiſir & de tranquilité pour donner à ſes Sujets le Spectacle des Tournois, dont on imita les loix d'après celles des *Allemands*. Un Chevalier *Suédois*, *Ehrengiſle Plata*, y vainquit un *Danois*, qui avoit défié les braves de la *Suède*. On commença alors à créer des Chevaliers, titre extrêmement honorable en *Suède*, & fort envié par les Dames, parce qu'il donnoit le titre de *Madame* aux épouſes des Chevaliers, titre que les femmes des Sénateurs n'avoient pas.

Ce fut *Magnus* encore, qui introduiſit en *Suède* les Cabarets, & qui fit des Règlemens pour mettre fin à une Hoſpitalité générale, qui étoit fort à charge aux Sujets.

Son Fils *Birger*, encore mineur, lui ſuccéda en 1291, ſous la régence de *Tokkel* Fils de *Canut*. Cet honnête-homme voulut s'oppoſer aux entrepriſes d'un Clergé inſatiable d'honneurs & de biens; il limita leurs privilèges par une clauſe, que leurs franchiſes ne dureroient qu'autant que l'intérêt & le ſalut de l'Etat permettroit de les continuer; il ne s'effraya point de l'anathême que *Boniface* VIII. prononça contre tout téméraire qui oſeroit charger les Terres du Clergé de quelqu'impôt; il mit même un impôt ſur leurs Terres, pour ſubvenir aux beſoins de l'Etat dans les guerres qu'il eut à ſoutenir. Il fit renouveller les an-

ciennes Loix par le Sénateur *Birger Brahé*, Fils de *Pierre*; & il détruisit les vestiges d'esclavage qui s'y étoient conservés.

La *Suède* fut heureuse pendant la minorité du Roi & de ses Frères. Elle fournissoit alors assez de blé pour nourir ses habitans, au-lieu qu'elle en tire à-présent pour des sommes considérables de la *Prusse* & de la *Livonie*. Mais ce fut alors, & en 1300, que l'on commença à *Modène* à distiler les grapes les plus aigres, & à en tirer de l'Eau de vie: cette déteſtable invention se répandit sur-tout vers le *Nord*, & c'est-là le Gouffre qui dévore les blés de la *Suède*.

Le Roi & ses Frères se brouillèrent, dès qu'ils furent en âge de se haïr. Le Clergé se déclara pour les Princes, qui paroissent avoir été des gens de mérite: ce secours les rendit assez puissans pour attenter sur la vie du Régent, qui fut pris & décapité en 1306. Mais il ne fut pas la dernière victime de la colère des Ecclésiastiques. Les troubles continuèrent, les Princes *Eric* & *Waldemar* surprirent le Roi & le firent prisonnier à *Hotuna*, sans lui faire pourtant du mal. Ils se soutinrent contre les partis qui s'élevèrent pour rétablir le Roi, & ce fut volontairement qu'ils lui rendirent la liberté. Mais ce Prince foible n'étoit pas moins à craindre pour être sans courage: il prit son tems, & sut engager ses Frères à lui faire en 1317 une visite à *Nykoping*. Il les reçut parfaitement bien; mais le soir même il se saisit de leurs personnes, & les laissa périr de faim dans une tour du Château dont il emporta les clefs. Ce fut le signal d'une révolte générale. *Birger*, haï du Clergé & du reste de ses Sujets, fut obligé de s'enfuir à l'aproche

che de *Matthieu* Fils de *Kettelmond* & de *Sparke*, qui armèrent pour venger les Princes ; & le crime qu'il avoit commis pour se conserver la Couronne, l'en priva. *Magnus*, Fils d'*Eric* son Frère, fut élu à sa place en 1319. On le poursuivit dans l'Ile de *Gothlande*, où il s'étoit réfugié ; & comme on ne l'y trouva plus, la colère des Peuples alla jusqu'à faire le procès à son Fils *Magnus*, dont l'innocence auroit dû faire la sureté, & à qui on avoit promis la vie. La *Suède* préluda au procès de *Charles* I. & il se trouva des Juges qui firent couper la tête à ce malheureux Fils d'un Père coupable, en 1320.

Magnus, Fils d'*Eric*, règna avec gloire sous son Tuteur : il unit la *Norvège* à la *Suède* après la mort d'*Hocan* Père de sa Mère, & donna des Loix à l'*Islande* & à la *Finlande*. Il fit des Réglemens pour rétablir la sureté publique, qui étoit entièrement abîmée en *Suède*. La Noblesse s'y faisoit impunément la guerre, & chaque Gentilhomme se bâtissoit une tour, pour se défendre des injures de ses voisins & pour leur en faire. Ce Roi créa à l'occasion de ses nôces des Chevaliers des *Chérubins* & des *Séraphins*, dont l'Ordre, renouvellé de nos jours, est encore un peu plus ancien, mais sous des noms différens & avec d'autres devises.

La mort du Régent fut une perte irréparable pour le Roi & pour l'Etat. *Magnus* n'avoit pas les talens nécessaires pour un gouvernement aussi difficile ; il satisfit à-la-vérité à toutes les prétentions que le *Danemarc* avoit sur la *Scanie*, la *Hallande*, & la *Blékingie* ; le Clergé même contribua pour fournir l'argent nécessaire pour les dif-

fé-

férentes sommes qu'il eut à payer, & qui allèrent à 1, 680, 000 écus d'argent (faisant près de 800, 000 Risdalers) somme énorme dans ces tems-là. Les Ecclésiastiques lui accordèrent une demi-dîme, & le Roi leur confirma de-nouveau leurs franchises. La *Suède* ne pouvoit pas être bien riche; elle prenoit tout des étrangers, & jusqu'à la bière, que l'*Allemagne* lui fournissoit. C'étoient des étrangers qui lui apportoient ces marchandises; & la Ville de *Lubec*, qui s'en chargeoit, fut encouragée à enlever l'argent comptant de la *Suède* par un affranchissement général des péages, que l'on accorda à ses Vaisseaux.

Ce fut sous ce Roi, dont nous allons bientôt rapporter l'épithète peu honorable, que *Brigitte Brahé* fit son voyage de *Rome*, & qu'elle eut des révélations, que *Magnus* son Parent appelloit des songes, & que *Rome* nomma des inspirations. Elle fut canonisée après sa mort, qui n'arriva qu'en 1373. Le Roi commença à perdre l'amitié de la Noblesse en établissant en 1345 des Commissaires qui alloient annuellement après la Fête de St. *Pierre* examiner si les Gentilshommes tenoient leurs armes dans l'ordre convenable. Cela causa bien des murmures. Des Nobles peu aisés renoncèrent à une noblesse onéreuse, & des Païsans en état d'entretenir un cheval & des armes s'érigèrent en Gentilshommes. Le Roi offensa le Clergé en s'appropriant le Tribut de St. *Pierre*, & s'attira les foudres du *Vatican*. Il voulut reprendre l'*Ingermanie* sur les *Russiens*; mais il fut malheureux dans cette guerre, & obligé de céder une partie de la *Finlande* à son ennemi *George Daniélowitz*. Haï de tous côtés il perdit bientôt ses

deux

deux Royaumes. La *Norvège* éleva sur le trône son Fils *Hocan* (*Haquin*), & la *Suède* couronna *Eric*, que son Père s'étoit associé. *Magnus* exerça pourtant de tems en tems quelque acte d'autorité; il fut relevé de l'excommunication en 1355, & s'accommoda en 1357 avec son Fils *Eric*, qui lui rendit *Stokholm* & les Provinces Septentrionales. Un malheureux, Favori de *Magnus* & sur-tout de la Reine, remit tout en désordre. Le Roi lui avoit donné la *Scanie*, qui étoit du partage de son Fils. Il se ligua avec l'Archevêque d'*Upsal* & le Roi de *Danemarc*, pour procurer cette Province au Favori sous la protection du *Danemarc*. *Eric* eut l'imprudence de s'en prendre à l'Archevêque, qu'il surprit, qu'il mit en prison, & dont il s'attira l'excommunication. Les *Danois* firent une irruption dans la *Scanie*, & en furent chassés par les Païsans des Provinces Méridionales armés de massues, & commandés par le Roi *Eric*. Mais la Reine, acharnée à favoriser son Amant & le *Danemarc*, empoisonna son propre Fils en 1359. *Magnus* remonta sur le trône, pour se deshonorer & pour mériter le surnom injurieux de *Smek*. Il céda la *Scanie*, la *Hallande*, & la *Blékingie* à *Waldemar* de *Danemarc*, & lui promit de conquérir les Iles d'*Oeland* & de *Gothland*, & de détruire la fameuse Ville de *Wisby*, dont les Loix maritimes avoient servi de modèles. Cette lâcheté désespéra les *Suédois*, qui arrêtèrent leur Roi à *Calmar* en 1361, & mirent sur le trône *Hocan* son Fils cadet, qui étoit Roi de *Norvège* depuis quelques années. Ce Prince consomma son mariage avec *Marguerite* Fille de *Waldemar*, & irrita si fort ses Sujets, en s'al-

s'alliant avec les ennemis de la *Suède*, qu'ils appellèrent à la Couronne *Albert* Duc de *Mekleubourg* Fils d'*Euphémie* Princesse du Sang Royal de *Suède*. Les Etats assemblés à *Stokholm* en 1263 jugèrent *Magnus* & son Fils déchus de leurs droits, & indignes de règner, & le trône sortit de la Race des *Fouquevins* (*Folkungar*) pour n'y plus rentrer que par les Femmes.

Albert n'étoit pas fait pour la Puissance Souveraine. Après une expédition assez heureuse en *Finlande*, & une autre contre les deux Rois détrônés, qu'il défit en 1365, & après avoir fait renoncer *Waldemar* à son alliance avec ces Princes, & forcé *Magnus* & son Fils à lui céder la Couronne en 1371, il perdit l'amitié de ses Peuples en leur préférant des *Allemands*, & en fatiguant la Noblesse par l'exactitude de ses *visites d'armes*: il irrita le Clergé, en lui redemandant, aussi-bien qu'à la Noblesse, la troisième partie de ses Biens-fonds. *Magnus* à-la-vérité se noya en *Norvège* en 1374, après avoir été un terrible exemple pour les Rois, & *Hocan* ne lui survécut que peu de tems.

Mais les *Suédois* étoient mécontens, *Marguerite* de *Danemarc*, Epouse d'*Hocan* & Mère d'*Olaüs*, qui mourut mineur en 1387, & avec lequel la Race de *Fouquevins* fut éteinte, sut en profiter en habile Reine. Elle vint avec une bonne Armée se faire élire par les Etats de *Suède*; elle défit *Albert*, trop sûr de la victoire auprès de *Fal-Koping*, & se vit par-là seule Reine des trois Royaumes du *Nord* en 1388. Elle étoit digne Fille de son Père, elle connoissoit les hommes, & savoit tirer parti de leurs foibles. Voyant la puis-

puissance du Clergé de *Suède*, elle travailla à se l'attacher avec tant de bonheur, qu'il fut favorable à son système plus d'un siècle après sa mort, & qu'il conserva toujours une prédilection pour les Héritiers de *Marguerite*. Elle avoit du panchant pour le plaisir sans être belle, & elle fut violemment soupçonnée d'avoir aimé *Abraham* Fils de *Broder*, Gentilhomme de *Hollande*. Le Public en jasa, & on en fit des chansons du vivant même de la Reine. *Eric* son Successeur fit couper la tête à ce Favori.

Stokholm gouverné par des *Allemands*, & défendu par *Eric* Duc de *Mekelbourg*, se défendit assez longtems contre la nouvelle Reine, & ne put être soumis qu'à condition qu'on rendroit la liberté à *Albert*, qui sortit de sa prison en 1395. Des Vaisseaux, qu'on équipoit en *Allemagne* pour *ravitailler* cette Ville bloquée, donnèrent naissance aux *Vitaliens*, espèce de Pirates, qui coururent la *Mer Baltique* dans les règnes suivans, & qui y causèrent beaucoup de desordres.

Marguerite se voyant sans enfans, élut pour Successeur *Eric* de *Poméranie*, Fils de sa Sœur. Elle le fit couronner en *Norvège* en 1388, & recevoir Successeur & Roi de *Suède* en 1395. Ce fut l'année suivante que se fit cette fameuse *Union de Calmar*, tant de fois rompue, & tant de fois renouée. Cette Union se fit du consentement unanime des trois Royaumes du *Nord*. Elle portoit, qu'*Eric* seroit seul Roi de ces trois Royaumes, qui s'uniroient pour élire son Successeur, & qu'aucune des trois Monarchies ne se choisiroit de Roi sans le consentement des autres. Si le Roi avoit des Fils, l'aîné devoit succéder à

tous

tous ſes Etats, & les cadets n'avoient que des appanages à eſpérer. Si le Roi mouroit ſans lignée, les trois Royaumes rentroient dans le droit d'élire librement une perſonne digne de porter la Couronne. Chaque Royaume devoit être gouverné par ſes propres Loix, les Affaires étrangères devoient être gérées par le Roi, & par le Conſeil du Royaume où le Roi ſe trouveroit actuellement, mais au nom des trois Couronnes.

Cette Union dura dans toute ſa force pendant la vie de *Marguerite*, mais *Eric* trouva bientôt les moyens de l'affoiblir. Prince ſingulier, adonné à ſes plaiſirs, mauvais Général; par dépit, & ſans preſque ſavoir comment, il perdit les trois Couronnes, que ſa Tante avoit accumulées ſur ſa foible tête. Il fut défait par les Comtes de *Holſtein*, qui mépriſèrent le jugement que l'Empereur *Sigiſmond* porta en faveur d'*Eric*, qui étoit allé lui demander ſon aſſiſtance juſqu'à *Bude*. Il diſſipa ſes finances par des voyages inutiles & par des guerres malheureuſes, & s'attira un mépris général. Il maltraita ſa Femme *Philippe* Fille d'*Henri* IV. d'*Angleterre*, & lui préféra un ſerrail, qu'il avoit à *Wisby* dans l'Ile de *Gothland*; il cauſa même la mort à cette Héroïne, qui avoit défendu *Coppenhague*, pendant que ſon lâche Mari ſe cachoit dans un Couvent à *Sora*. Une autre entrepriſe ayant mal réuſſi à la Reine, il la maltraita de coups dans ſa groſſeſſe. Elle fit une fauſſe-couche, & ſe retira dans un Couvent, où elle mourut bientôt après. *Eric* affectionnoit les *Danois*, & ſe ſigna toujours *Eric* R. D. S. N. (Roi de *Danemarc*, de *Suède* & de *Norvège*). Imprudent en tout, il ſe brouilla avec le Pape, qui s'é-

toit

toit déclaré contre un misérable Prêtre, à qui *Eric* avoit destiné l'Archevêché d'*Upsal*. Il eut même l'audace (car c'en étoit une dans ces siècles malheureux) de fouler aux piés la Lettre du Pape, & de frapper au visage le porteur, qui n'avoit pas voulu avaler cette odieuse Lettre sur ses ordres: il fit plus; il prétendit avoir le droit de nommer aux Evêchés de *Suède*, & il prit possession des Terres de l'Archevêché à main armée.

Outre les impôts extraordinaires dont il chargea le Peuple, il foula le Païs par des Gouverneurs *Danois*, doublement odieux aux habitans. Les *Dalécarliens*, Peuple courageux & impatient, se soulevèrent en 1433 sous *Enguelbert* Fils d'*Enguelbert*, Gentilhomme du Païs, qui se trouva bientôt à la tête de cent mille hommes, & qui délivra toute la *Suède* des étrangers. Mr. *Dalin* assure que cette multitude de Païsans armés gardoit la discipline la plus exacte, & ne prenoit que ce qu'elle payoit comptant. Les Etats de *Suède*, se voyant libres de dire leur sentiment, firent savoir à *Eric* qu'ils ne le reconnoissoient plus pour leur Roi, & qu'il avoit forfait ses droits sur eux par sa mauvaise conduite. *Stokholm* resta à *Eric*, qui y tenoit une Garnison, par l'affection d'une grande partie de la Bourgeoisie, qui étoit *Allemande*, & qui là, aussi-bien qu'en plusieurs autres Villes maritimes, tenoit la moitié des places dans le Sénat. Le Gouverneur du Château, *Jean Kropelin*, montra pour son Roi une fidélité, qui fut sans exemple & sans récompense.

Mais ce fut aussi tout ce qui resta à *Eric*. Les Etats choisirent en 1436 un Lieutenant-Général de l'Etat. Leurs voix se réunirent en faveur de

Charles Bonde Fils de *Canut. Engelbert* n'eut que peu de voix, il se soumit en bon citoyen à la volonté de sa Patrie, & n'en fut pas moins ardent à la délivrer de ses ennemis : mais il fut assassiné bientôt après, par quelques Gentilshommes attachés à *Eric*.

Charles perdit le repos de sa vie en prenant les rênes de l'Etat. Jamais Prince ne souffrit plus, & ne fut plus sujet à l'inconstance de la Fortune. La Noblesse, toujours jalouse de ses égaux, & presque toujours fidèle aux Princes qui sont au-dessus d'elle, ne regardoit son élevation qu'avec un œil d'envie. Quelque mépris qu'elle eût pour *Eric*, elle le préféra à son compatriote. Le Clergé, toujours attaché aux *Danois*, & cajolé par l'inconstant *Eric*, s'y joignit, & on rappella dès 1436 à la Couronne ce Prince vagabond, en lui prescrivant des conditions, & sur-tout celle de ne se point servir de Ministres étrangers. *Charles* ne crut pas devoir se soumettre à cette Noblesse changeante ; il se défendit par les armes, & affermit son autorité par des victoires. Ce fut dans ces tems de troubles qu'*Olaüs*, Archevêque d'*Upsal*, jetta les premiers fondemens de l'Académie de cette Ville; on donna une pension à *André Bondonys* pour y enseigner *les Sciences permises*.

Eric fit alors une nouvelle faute. Il refusa d'accepter la Couronne, à moins qu'on ne lui permît d'avoir des Garnisons à *Stokholm*, à *Nyköping* & à *Calmar*. Les *Suédois*, bien éloignés de lui accorder ces conditions, ne voulurent pas lui permettre de mettre le pié dans le Païs, à moins qu'il ne se fît garder & servir par des *Suédois* nés. Ce fut par cette prétention qu'il perdit tout-à-fait ses droits.

droits. Le *Danemarc* & la *Norvège* se soumirent en 1439 à *Christophle* de *Bavière*, Fils d'une Sœur d'*Eric*; & il ne resta à *Eric*, de toute la Monarchie du *Nord*, que l'Ile de *Gothland*, où il vécut avec une Flotte de Corsaires, qui pilloient indifféremment toutes les Nations; mais on le délogea de cette retraite même, & il vécut encore dix ans chez ses Parens les Ducs de *Poméranie* avec tous les desagrémens d'un homme qui se sent de trop, & à qui on le fait sentir. Il fut assez infortuné pour vivre jusqu'en 1459, & fut un nouvel exemple pour les Rois peu dignes de l'être. Ce fut sous son règne que l'Inquisition s'étendit dans le *Nord* en 1421, à l'occasion des *Hussites*, contre lesquels le Pape ordonna à l'Evêque de *Slesvic* d'informer.

Christophle fut élu Roi de *Suède* en 1441; il promit tout ce que lui demanda une Nation jalouse de ses droits, & fut couronné avec une satisfaction générale. *Charles* eut la *Finlande* en partage, & le Roi lui fit beaucoup d'accueil, sans que cette démonstration d'amitié dérogeât à leurs défiances réciproques. Un voyage que *Christophle* fit en *Suède* en 1446, fut si onéreux pour le Païs, que les Pauvres, réduits à mêler de l'écorce à leur farine, donnèrent au Roi le triste surnom de *Barkkonung* (*Roi d'Ecorce*). Mille petits passedroits que ce Prince étranger fit aux *Suédois*, ou qu'ils crurent soufrir, soulevèrent les esprits contre lui. Il étoit avare, il faisoit payer aux *Suédois* de grands droits en leur acordant des Fiefs, & ramassoit des trésors dans un Païs peu capable de lui en fournir. La Noblesse étoit alors au niveau de la Couronne, chaque Gentil-

homme ou Prélat étoit, selon les termes exprès d'un Acte public signé à *Calmar* en 1489 *Roi sur ses Terres*. Elle se raprocha de *Charles*; c'étoit elle qui disposoit de la Couronne; le Peuple n'avoit alors aucune part à l'élection des Rois. Il n'y eut que 63 voix à celle de *Charles*, qui reçut le titre de Roi en 1448, après en avoir eu l'autorité depuis longtems. On l'appella *Charles VIII.* Mais Mr. *Dalin* assure que c'est un abus, qu'il n'est que le second du nom, que les Historiens de *Suède* ont mis fix *Charles* de trop dans la liste de ses Rois, & que par conséquent *Charles* XII. n'est que *Charles* VI. Le nouveau Roi eut même la pluralité des voix à l'élection que la *Norvège* fit après la mort de *Christophle*, & il en reçut la Couronne à *Drunsheim* en 1449.

Mais la Fortune lui préparoit bien de mauvais jours après cet intervalle de beau tems. *Christian d'Oldembourg*, Chef de la Famille régnante de *Danemarc*, avoit succédé à *Christophle*. Les Etats de *Danemarc* & de *Suède* résolurent, dans une Assemblée formée à *Helmstat* en 1450, qu'il succéderoit à *Charles* en cas de survivance. Quoiqu'on assurât le même droit à *Charles* en cas qu'il survécût à *Christian*, il sentit bien l'inconvénient de voir ce Prince s'aprocher du trône de *Suède*; & ses Ambassadeurs eurent outre cela la foiblesse de céder ses droits sur la *Norvège*, qui se soumit à *Christian*, & qui ne sortit plus de la Maison régnante du *Danemarc*.

Ce fut en vain que *Charles* fit ses protestations, son Rival fut couronné à *Drontheim* dès 1450; mais il perdit bien davantage encore en perdant l'amitié du Clergé. Il s'attira son indignation en éta-

établissant une *Chambre de Réunion* en 1453, qui devoit retirer des mains du Clergé les Châteaux dont il jouissoit en vertu des Leges pieux. Le Clergé se crut autorisé dès lors à détrôner *Charles*, & il y réussit. L'Archevêque d'*Upsal* mit son crosse aux piés de la Châsse de St. *Eric*, s'arma de toutes pièces, se couvrit d'un casque, & jura, en mettant l'épée à la main, de ne la quiter qu'après avoir changé l'Etat. Il défit *Charles* dans un combat qui se livra sur les glaces; le Roi fut blessé & forcé de quiter la *Suède*, & de laisser à *Stokholm*, à la merci de ses ennemis, ses deux Filles cadettes, qui dans ces tems de simplicité n'avoient d'autre titre que celui d'*Honnêtes Filles*.

L'Archevêque vainqueur agit en Chef & en Prince du Royaume; il assembla les Etats, il rappella *Christian*, qui en fut quite pour promettre de rendre à la *Suède* l'Ile d'*Oelande*, & fut couronné à *Upsal* en 1457.

Mais les *Suédois* n'étoient pas faits pour soufrir le gouvernement d'un Prince étranger. Leur Roi se brouilla bientôt avec l'Archevêque son Ami, l'arrêta & lui ôta son Château. Tout le Païs se souleva incontinent contre le Monarque sacrilège; on défit à la vérité un grand nombre de Païsans révoltés; mais le Clergé avoit alors des ressources intarissables. Le Pape menaça *Christian* de l'excommunication, s'il ne remettoit l'Archevêque & *Prince de Suède* en liberté, car ce Prélat étoit parvenu à se faire donner ce titre-là. Le Roi ne voulut pas se soumettre à cet ordre, & amena le Prélat en *Danemarc*. Ce fut le signal de la révolte générale. *Ketil*, Evêque

de *Linköping*, prit les armes pour délivrer son Primat, & força les Troupes du Roi à quiter la *Suède*. *Charles* fut rappellé, sous promesse de ne pas se venger de ce qu'il avoit soufert; on le fit Roi une seconde fois en 1464, & la Garnison *Danoise* fut obligée de rendre le Château de *Stokholm*.

Ce Prince offensa bientôt son Protecteur, l'Evêque *Kettil*; il mit en liberté quelques Prisonniers *Danois*, que l'Evêque reclamoit. C'en fut assez pour renouveller l'animosité du Clergé. *Kettil* reprit les armes, défit les Troupes de *Charles*, l'assiégea dans *Stokholm*, & le força à se sauver une seconde fois au-delà de la Mer. Il chercha un azile à *Abo*, & y vécut dans une indigne pauvreté.

La *Suède* retomba dans ses troubles par sa fuite, le Clergé se brouilla avec *Nicolas Sture* Fils de *Bo*, Ami de *Charles*, qui se défendit par la force des armes. Les *Stures*, dont la puissance commença avec cette époque, furent les plus heureux, & l'Archevêque mourut dans une retraite forcée en 1467.

Charles fut rappellé, & remonta pour la troisième fois sur le trône. Il réunit toute la *Suède* sous sa domination, à l'exception de *Calmar*, de *Borkholm* & d'*Axevall*, qui restèrent à *Christian*. Il mourut en 1470, & recommanda aux Etats *Sténon Sture* pour gouverner l'Etat après sa mort. Malgré le préjugé que pouvoient faire naître ses malheurs, ce Prince avoit été brave, entreprenant, prudent & débonnaire; mais toutes ces vertus disparoissent dans les portraits que les Moines en ont faits.

Chri-

Christian ne manqua pas à ſes droits après la mort de *Charles*; il pénétra dans le cœur de la *Suède* avec ſon Armée en 1471, mais il fut défait en bataille rangée par *Sténon* auprès de *Stokholm*. Ce Lieutenant-Général eut bien de la peine, même après ſa victoire, à remettre l'ordre dans ſa Patrie. Il fut troublé pendant tout le cours de ſa régence par les efforts que les *Danois* firent pour rentrer en poſſeſſion de la *Suède*: il fonda pourtant l'Académie d'*Upſal* en 1476, & le Pape lui accorda les mêmes privilèges dont jouit celle de *Paris*. Mais il ne put réſiſter aux efforts de *Jean* Fils de *Chriſtian*, aſſiſté par le Clergé du Royaume, & par une partie de la Nobleſſe. Ce Prince commença par aſſurer la ſucceſſion du *Danemarc* & de la *Norvège* à *Chriſtian* ſon Fils. *Suante Sture*, Parent de *Sténon*, ſe brouilla avec lui. Le Lieutenant-Général, forcé par le mauvais état des affaires du Royaume, lui avoit laiſſé le Commandement d'un Corps d'armée dans la *Finlande*, & *Suante* s'étoit cru ſacrifié. Il revint de *Suède*, rempli de reſſentiment; il agit ouvertement contre ſon Parent, & de concert avec l'Archevêque le déclara déchu des Fiefs qu'il tenoit de la Couronne, & qui furent ajoûtés à ceux de l'Archevêché. *Jean* marcha à *Stokholm* à la tête d'une Armée *Allemande*, & y fut élu Roi de *Suède* en 1497, après avoir défait les *Dalécarliens* qui avoient pris les armes en faveur de *Sténon*. Ce Seigneur s'accommoda avec *Jean*, dont les finances furent épuiſées par les frais de cette élection. Tout fut tranquille pendant quelques années. Ce fut alors que les Comédies furent introduites dans le *Nord*. Elles tenoient beaucoup

de la barbarie des tems : dans une Farce Sacrée, qu'on représenta en *Poméranie*, un *Jésus-Christ* tomba de la croix pour avoir été percé trop au naturel par *Longin*, & dans sa chute il tua *Marie*. *Jean*, transporté de fureur, massacra *Longin*, & fut exécuté lui-même par ordre de la Justice, & cette misérable Comédie coûta la vie à quatre personnes.

Jean, affermi dans son autorité, aigrit bientôt les esprits des *Suédois*. Il retira quelques Châteaux & quelques Fiefs des mains de *Sténon* & de *Suante Sture*. Un autre *Sténon*, de la Famille des *Oxenstierna*, donna le signal de la révolte. Il avoit à *Elfcarléby* une Pêche de Saumons, on voulut la lui ôter, il le trouva mauvais, & tua le Commis du Roi sur la place. Cela arriva dans le tems que *Jean* fut entièrement défait par les Peuples de la *Ditmarse*, qu'il avoit voulu remettre dans le devoir. Après cet échec il se brouilla tout-à-fait avec *Sténon Sture*, qui se mit sur ses gardes, assembla les Etats, & fit déclarer que *Jean* avoit violé l'*Union de Calmar*, en plaçant en *Suède* des Gouverneurs *Danois*, qui avoient maltraité le Peuple. Il fut élu une seconde fois Lieutenant-Général en 1501. La *Norvège* se révolta en même tems, & fut cruellement punie par *Christian* Fils de *Jean*, qui défit les soulevés, & qui donna alors les premières marques de son inclination sanguinaire. Ce Prince remporta une autre victoire contre les *Suédois*. Ils étoient à même de le surprendre, quand un Héroïsme déplacé fit imaginer à leur Général *Oke Natt och Dag*, que ce seroit une honte de vaincre par surprise un Fils de Roi, avec tant de braves guerriers. Ce beau rai-

raisonnement lui fit perdre la bataille. Les *Danois*, avertis par les trompettes qu'il fit sonner, se mirent sur leurs gardes, & le repoussèrent avec perte. Mais ni ce combat, ni la mort de *Sténon*, ne put rétablir les affaires du Roi. *Suante Sture* succéda à son Parent, avec lequel il s'étoit raccommodé. Ce fut envain que le Roi de *Danemarc* accusa les *Suédois* auprès de *Maximilien* I, qui eut l'imprudence de les condamner, & de les mettre au Ban de l'Empire. Cet acte de supériorité ne fit que soulever une Nation jalouse de ses droits, & *Suante* mourut dans la possession du Pouvoir Souverain en 1511.

Ce fut un coup mortel pour la liberté de la *Suède*. Le Clergé étoit toujours dans les intérêts du *Danemarc*; une partie de la Noblesse nourrissoit en secret les mêmes sentimens; *Sténon*, Fils de *Suante* & son successeur, ne put supporter l'arrogance de *Gustave Trolle* Archevêque d'*Upsal*, Prélat encore plus violent que ses prédécesseurs. *Christian*, élu Roi de *Danemarc* & de *Norvège*, fortifia son parti par l'appui de *Charles* V. dont il épousa la Sœur *Isabelle*. L'Archevêque le rappella à la Couronne, & excommunia le Lieutenant-Général. Celui-ci le surprit, le fit prisonnier, le déposa avec l'agrément même d'*Archimbauld* Légat du Pape, & défit les *Danois* dans une bataille, où *Gustave Vasa* donna les premières preuves de son courage. Mais *Christian* ne s'épouvanta pas de ces mauvais succès, qui n'épuisoient pas ses ressources. Il forma une puissante Armée en 1519, où un nombre de Gentilshommes *François* prit parti, avec 2000 hommes que *François* I. lui envoya. *Sténon* n'avoit pour se défendre que

des Païſans; les Troupes règlées de la *Suède* n'alloient alors qu'à 500 hommes; auſſi fut-il défait & bleſſé à mort ſur les glaces auprès de *Bogeſund*. La *Suède* ne fut plus alors qu'un Corps ſans tête, & ſans centre de réunion pour les forces. Tout plia, on pria l'Archevêque dépoſé d'oublier le paſſé, & d'avoir ſoin de ſa Patrie. Il promit tout, & ménagea un accommodement entre *Chriſtian*, les Etats, & *Chriſtine* Veuve de *Sténon*, qui tenoit bon dans *Stokholm*. On reconnut *Chriſtian* en 1520. On déclara bientôt après qu'il étoit Roi par le droit du ſang, & non par élection, en qualité de Fils de *Jean*, légitime Roi de *Suède*. Il fut couronné à *Stokholm* le 4. de Novembre. Cette cérémonie annonça une terrible exécution. *Trolle* accuſa devant le Roi les Etats du Royaume, de tout ce qu'il avoit ſoufert, & demanda vengeance, malgré ſes promeſſes & l'amniſtie générale. Le Roi, qui avoit fait tous les arrangemens néceſſaires pour être le maître, & qui avoit fait prendre poſte à ſes Troupes dans toutes les rues, & fermer toutes les portes de *Stokholm*, conſentit aiſément aux cruelles repréſentations du Prélat. Après avoir entendu pour la forme l'avis d'un Conſeil, où l'Archevêque préſida, & dont les autres Membres furent *Otton* Evêque de *Weſteros*, & *Jean* Chanoine d'*Upſal*, & après avoir fait lire l'excommunication du Pape prononcée contre les Perſécuteurs de *Trolle*, il fit couper la tête à tous les Sénateurs du Royaume qui avoient ſigné en 1517 les réſolutions des Etats. Deux Evêques, quinze Gentilshommes du premier rang, & preſque tout le Sénat de la Ville de *Stokholm* fut exécuté le 8 de Novembre,

bre, quatre jours après le Sacre du Roi. Les sévérités de *Christian* ne se bornèrent pas là : il fit passer par les mains du Bourreau plus de 600 personnes, il fit déterrer & mettre en pièces le corps de *Sténon Sture*, & commit tant de cruautés, que le nom *d'implacable* (*omilde*) lui en demeura, & que 200 ans d'intervalle ne purent jamais effacer le souvenir de cette Tragédie du cœur des *Suédois*.

C'est avec une aussi triste époque que finit ce volume, dont nous attendons la suite avec d'autant plus d'impatience, que les évènemens des tems qui se joignent aux nôtres, ont plus de liaison avec les affaires & les intérêts de notre siècle. L'Auteur sait narrer avec goût & avec réflexion, & il aide le Lecteur à tirer de l'Histoire son véritable usage.

ARTICLE VIII.

ELOGE de la MORALE CHRETIENNE sur *Philippiens IV.* 8.

MONSIEUR,

IL y a déjà bien des années que nous avons ensemble une petite correspondance, qui roule le plus souvent sur l'Ecriture Sainte. J'ai hazardé plusieurs explications nouvelles de quelques Passages, que je croyois qu'on n'avoit pas bien entendus. Vous m'avés paru en goûter quelques-unes, & vous m'avés dit librement votre pensée sur celles que vous n'approuvés pas. Parmi les difficultés que vous m'avés faites, en voici une qui est revenue plus d'une fois. Lorsque j'ai tâché de donner à quelques endroits de l'Ecritu-

re

ne un ſens plus précis que le ſens ordinaire, vous m'avés fait remarquer que cette maniére de limiter & de reſtreindre les paroles du Texte ne plaiſoient pas à ceux qui ſont obligés de les expliquer en Chaire. Quelques-uns ſe ſont plaints, dites-vous, que cela les gêneroit, qu'ils n'auroient plus un champ ſi libre, & que leur Miniſtére en ſouffriroit.

J'avois eſſayé autrefois, par exemple, d'appliquer aux Apôtres la fin du *Chap. VI.* de St. *Matthieu*, où le Sauveur attaque vivement les ſoucis (*a*). Il me paroiſſoit que ſa Morale ſeroit outrée, ſi l'on employoit à l'égard de tous les Chrétiens indifféremment, les raiſons dont il ſe ſert.

J'avois encore reſtreint de la même maniére ces autres paroles du Sermon ſur la Montagne: *Si votre juſtice ne ſurpaſſe celle des Scribes & des Phariſiens, vous n'entrerés point dans le Royaume du Ciel* (*b*). On s'eſt plaint que ce ſeroit donner à *Jéſus-Chriſt* des vues trop bornées. Ses leçons doivent être pour nous auſſi bien que pour ſes Apôtres. La raiſon pour leur donner toute cette étendue, c'eſt qu'un Sermon où il s'agit de les développer, en eſt plus beau & mieux rempli, & ſur-tout plus utile. Mais il eſt fort aiſé de nous entendre. Il n'y auroit pour cela, après avoir indiqué l'explication préciſe & critique, qu'à donner enſuite aux paroles du Texte un peu plus d'étendue, & les tourner d'une maniére qui convienne à tous les Chrétiens.

Quand St. *Pierre* dit aux Juifs diſperſés qu'il les

(*a*) *Biblioth. Germ. T. XXVI. p. 146.*
(*b*) *Matt. V. 20.* Bibliot. Britan. T. XXIV. p. 163.

les *exhorte comme étrangers & voyageurs à s'abſtenir des paſſions de la Chair*, j'avois cru qu'il avoit pris ces mots à la lettre, parce que ces gens-là étoient effectivement hors de leurs païs (*a*). Mais j'inſinuai en même tems qu'un Prédicateur, après avoir indiqué cette vue préciſe, feroit très-bien de prendre ces expreſſions dans le ſens figuré, & de regarder tous les Chrétiens comme des Etrangers ſur la Terre, de compoſer même tout ſon Sermon ſous ce point de vue, ce qui lui donneroit un plus beau champ.

Mais de toutes les plaintes que l'on vous a faites de moi, la plus plauſible, dites-vous, regarde l'explication que je vous envoyai dernièrement de cette Maxime de St. *Jaques: Celui qui péche contre un ſeul Commandement, eſt coupable de tous* (*b*). Votre ſentiment particulier eſt que j'ai été fondé à adoucir cette ſentence, qui paroit trop ſévére. Vous trouvés qu'en bonne Logique, comme en bonne Critique, mes raiſonnemens ſont concluans contre le ſens ordinaire que l'on donne à ces paroles, mais vous ajoutés qu'outre l'inconvénient d'affoiblir la Morale, qui frappera bien des gens, l'ancienne plainte de quelques Prédicateurs revient plus que jamais. Cette ſentence de St. *Jaques* avoit produit divers beaux Sermons que l'on a vu imprimés. Il eſt vrai qu'elle paroit avoir quelque choſe d'outré; mais c'eſt préciſément cette ſévérité, qui fait encore plus paroître un habile Prédicateur qui veut en rendre raiſon. Un beau génie ne brille jamais davantage que

(*a*) 1 *Pierre II.* 11. Bibliot. Raiſon. T. XLI. p. 323.
(*b*) *Jaques II.* 11. Bibliot. Raiſon. T. XLIV. p. 104.

que quand il s'agit de faire recevoir à ſes Auditeurs quelque Paradoxe de la nature de celui-ci. Les vérités tout unies, & que tout le monde admet ſans oppoſition, ne ſont pas ſi favorables à l'Orateur. Ces paroles de St. *Jaques*, priſes au rabais, comme je les ai expliquées, ne préſentent plus que des idées aſſez communes, & qui peuvent à peine faire la matiére d'un Sermon.

Comme il y a apparence que notre commerce ne durera plus guére, par des raiſons que vous ſavés auſſi bien que moi (*a*), je vai tâcher avant qu'il finiſſe, de me remettre bien avec ceux qui ſe plaignent de moi. Pour cela je vai indiquer ſur quelques Textes de l'Ecriture Ste. une maniére de les expliquer qui fourniroit, à ce qu'il me ſemble, de plus beaux plans pour des Sermons, que la maniére ordinaire dont on les traite. Ce doit être-là un moyen de faire ma paix, & de rentrer en grace avec la Chaire.

Je vai commencer par cette belle exhortation de St. Paul aux *Philippiens Chap. IV. v.* 8. que la Verſion de Berlin a rendue de cette maniére: *Tout ce qui eſt véritable, tout ce qui eſt honnête, tout ce qui eſt juſte, tout ce qui eſt propre à vous faire aimer, tout ce qui peut donner une bonne renommée, en un mot tout ce qui eſt vertu, & tout ce qui eſt digne de louange, c'eſt à cela que vous devés penſer.* Pratiqués *ce que je vous ai enſeigné* &c.

On regarde ordinairement ces paroles comme un amas de Préceptes que donne l'Apôtre, on y trouve pluſieurs devoirs entaſſés les uns ſur les autres en forme de récapitulation. Cette maniére de

(*a*) *L'Auteur a ici en vue ſon grand âge.*

de les envisager peut fort bien être admise, si l'on considère sur-tout que St. Paul venoit déjà de recommander plusieurs vertus aux *Philippiens*.

Mais on peut aussi donner un fort beau sens à ce verset, en le prenant d'une maniére détachée. Voici comment il est rendu dans la Version de Genève. *Au reste, mes Frères, faites attention à tout ce qui est véritable, à tout ce qui est honnête, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est pur, à tout ce qui est aimable, à tout ce qui donne une bonne réputation, en un mot à tout ce qu'il y a de vertueux, à tout ce qui est digne de louange: C'est-là ce que vous avés apris de moi, & que vous m'avés vu pratiquer.* C'est comme si St. Paul leur avoit dit, " Examinés ce que c'est que la sin-
" cérité : ce que c'est que l'honnêteté, la justice
" & la pureté : Voyés ce que les hommes appel-
" lent qualités aimables, & ce dont ils parlent
" avantageusement ; en un mot parcourés tout
" ce qu'il y a de vertueux & de louable, & vous
" trouverés que c'est précisément-là ce que je
" vous ai prescrit, & dont je vous ai donné moi-
" même l'exemple.

Si l'on prend les paroles de St. Paul de cette maniére, qui paroit la plus naturelle, on y trouvera un bel éloge de la Morale Chrétienne. Pour les développer il n'y auroit donc qu'à prouver d'abord que l'Evangile recommande toutes les vertus dont l'Apôtre fait ici le dénombrement, & qu'il veut même que nous les portions fort loin, & faire voir ensuite que l'on peut tirer de-là des conséquences qui font beaucoup d'honneur à la Religion Chrétienne.

Il suffiroit d'avoir indiqué ce plan aux gens du mé-

métier, qu'ils sont en état de remplir beaucoup mieux que moi. Cependant je ne m'en tiendrai pas-là. Je connois votre goût, & je sai que vous ne vous contenterés pas de ces généralités. Je vai donc essayer d'en développer quelques articles. Le sujet est si beau & si intéressant, qu'on ne peut que goûter beaucoup de plaisir en s'y arrêtant quelques momens.

St. Paul commence l'Eloge des Lois de l'Evangile, en nous faisant voir qu'il nous recommande la *Sincérité* dans toute notre conduite. *Faites attention à tout ce qu'il y a de véritable & de sincére*, dit-il; *c'est-là ce que vous avez apris de moi*: C'est-à-dire, Examinés bien ce que l'on appelle Bonne-foi, considérés la sincérité par tous ses côtés, & vous verrés qu'il n'y a aucune branche de cette vertu que l'Evangile ne vous prescrive. Il nous défend d'abuser jamais de la parole pour surprendre qui que ce soit. Il nous inspire de l'horreur pour l'imposture. Il veut que nous respections toujours la vérité, que nous parlions toujours avec franchise. C'est la leçon que St. Paul avoit donnée aux Chrétiens d'Ephése. *Rénoncés au mensonge, & que chacun de vous parle en vérité à son prochain* (a).

Faites attention à tout ce qu'il y a d'honnête, ajoûte St. Paul. Ceux qui ont écrit sur le Droit Naturel, nous donnent cette idée de l'Honnête. Une Action honnête, disent-ils, doit être conforme aux Maximes de la droite Raison, convenable à la dignité de notre Nature, méritant par-là l'approbation des hommes, & procurant en conséquen-

(a) *Ephés. IV. 25.*

quence à celui qui la fait, de la considération, de l'estime, & de l'honneur.

Parcourés toutes les qualités qui font l'Honnête-Homme, tous les traits différens qui forment son caractère, & *vous trouverés que c'est ce que je vous ai enseigné*, dit l'Apôtre. Qu'est-ce qu'être Honnête-Homme dans le Monde? Un Homme qui sait marquer aux autres de l'afection & de l'estime, qui s'intéresse pour eux, qui entre dans leurs chagrins & dans leurs joies. Il cache les défauts du prochain, il contribue autant qu'il dépend de lui à entretenir l'union & la paix. Ce sont là de beaux traits, où il n'est pas dificile de reconnoître le Chrétien. Tous ces coups de pinceau paroissent empruntés de l'Evangile. Il y a seulement cette diférence entre l'Honnêteté Chrétienne, & celle du Monde, que l'Honnêteté que prescrit la Religion Chrétienne est sincére & véritable. Pour passer pour Honnête-Homme dans le commerce ordinaire de la vie, il n'y a qu'à savoir se contrefaire, & payer les autres de belles aparences. L'Honnêteté Chrétienne a pour base la sincérité. St. Paul ne nous exhorte ici à l'honnêteté, qu'après nous avoir recommandé auparavant la bonne-foi.

L'Apôtre continue l'éloge des Lois de l'Evangile, en nous faisant remarquer qu'elles sont encore toutes conformes à l'équité & à la justice. *Voyés toutes les* choses qui sont *justes*, & vous trouverés que je vous en ai fait des préceptes. L'Evangile nous donne d'abord cette grande règle d'équité, *de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes*. Il nous défend par-là de faire jamais aucun tort à notre prochain. Il est vrai que la justice des Hom-

mes exige à peu près la même chose. Mais voici la grande Maxime de l'Evangile, qui renchérit de beaucoup sur les Lois humaines, & sur cette simple défense de nuire à personne. *Agissés en toutes choses envers les autres*, nous dit-il, *comme vous voudriés qu'ils agissent avec vous* (a). C'est la conclusion de cet admirable Sermon que *Jésus-Christ* fit sur la Montagne. Par ce principe nous devons rendre de bons offices aux autres, comme nous voudrions qu'ils nous en rendissent. St. Paul est donc fondé à dire que l'on n'a qu'à examiner avec soin tout ce qui a un caractére d'équité & de justice, & que l'on apercevra bientôt que l'Evangile nous en a fait un précepte.

Parcourés encore tout ce que l'on regarde comme des qualités *aimables*, tout ce qu'il y a de propre à faire une *bonne réputation*, dit St. Paul, & vous trouverés que je vous l'ai prescrit de même. Pour prouver ces deux derniers articles, il ne seroit pas besoin de chercher d'autres exemples, d'autres preuves que les Vertus mêmes dont on vient de parler. On aime & on estime généralement un homme qui a de la bonne foi & de l'équité; on aime & on estime généralement un Honnête-Homme, surtout quand l'Evangile y a ajouté ces traits essentiels qui manquent à l'Honnêteté Mondaine. Mais pour prouver d'une maniére encore plus sensible, que l'Evangile nous prescrit tout ce qu'il y a de plus propre à nous faire aimer & à nous faire estimer, il n'y a qu'à faire attention que le Commandement particulier de notre Maître, son Commandement par excellence,

(a) *Matt. VII.* 12.

ce, c'eſt la Charité. Or l'on trouve dans les différentes fonctions de cette Vertu, tout ce qu'il y a de plus aimable & de plus eſtimable en même tems. Des mœurs douces, des maniéres humbles & modeſtes, afables & prévenantes, ſont regardées de tout le monde comme des qualités aimables. Et ce ſont-là préciſément les maniéres d'un Chrétien animé de l'eſprit de Charité. *La Charité eſt douce*, dit St. Paul, *elle eſt pleine de bonté, elle ne s'enfle point d'orgueil, & elle n'a point des maniéres dédaigneuſes* (*a*).

On n'a qu'à voir dans le XIII. Chap. de la 1. aux *Corinthiens*, les autres traits de la belle deſcription que St. Paul nous fait de cette Vertu, pour convenir que la Charité fait dans le Chrétien, beaucoup plus que ce que la Politeſſe Mondaine fait dans l'Honnête-Homme, pour le faire aimer & eſtimer. Autre fonction de la Charité très aimable & très-eſtimable, c'eſt la ſenſibilité pour tout ce qui touche les autres, c'eſt d'être content quand ils le ſont, c'eſt de partager de même leurs maux avec eux. Mais la grande fonction de la Charité, c'eſt d'être utile au Prochain. L'Evangile nous recommande ſurtout une bonté féconde en mille moyens de faire du bien, toujours agiſſante, toujours prête à ſoulager ceux qui ont beſoin de notre ſecours; & c'eſt proprement par la bénéficence, par les ofices obligeans que l'on s'ouvre le chemin des cœurs, & que l'on gagne l'eſtime des autres.

Il ne faut pas oublier de dire quelque choſe d'une Vertu particuliére que St. Paul a jugée digne d'en-

(*a*) 1. *cor. XIII.* 4.

d'entrer dans son Eloge de la Morale Chrétienne, c'est la Chasteté. Voyés encore, dit-il, ce que c'est que la *Pureté*, jusqu'où elle doit s'étendre, & vous verrés que je vous en ai donné les règles. On a regardé dans tous les tems la Chasteté avec respect, & par conséquent les Lois qui l'ont prescrite. Quelque débauchés qu'ayent été les Hommes, l'impureté leur a toujours paru un vice honteux. Les Payens eux-mêmes, élevés dans une Religion qui canonisoit les vices les plus infames, n'ont pas laissé de marquer beaucoup d'estime pour la Pureté. Mais pour trouver les règles les plus exactes de cette vertu, c'est dans l'Evangile qu'il faut les chercher. Il ne se contente pas de défendre les débauches grossiéres, il reprime jusqu'aux désirs. Il nous aprend que l'on peut être adultére par les yeux & par le cœur. *Celui qui regardera une femme avec un mauvais désir*, dit Jésus-Christ, *a déja commis adultére dans son cœur* (a). Voilà comment l'Evangile va jusqu'à la racine du déréglement.

„ Ne vous contentés pas d'examiner la Morale de l'Evangile par les côtés que je viens „ de vous indiquer, ajoute St. Paul; Allés plus „ avant, poussés plus loin votre recherche. Faites la revue en général de tout ce qu'il y peut „ avoir *de louable & de vertueux*. Parcourés „ toutes les actions que l'on peut regarder comme bonnes & dignes de louange, toutes celles „ qui ont un caractére de vertu, & vous trouverés, si vous l'examinés bien, que l'Evangile a „ eu soin de vous les recommander.

Quand

(a) *Matt. V.* 28.

Quand St. Paul dit qu'il n'y a aucune vertu, aucune action véritablement louable qui ne se trouve dans les Lois de l'Evangile, cela demande un petit éclaircissement. Il ne veut pas dire qu'elles nous ayent marqué à chacun tout ce que nous devons faire de bien dans toutes les circonstances particuliéres où nous pouvons nous rencontrer. Ce détail seroit impossible; mais cet Apôtre veut dire que l'Evangile renferme certaines Maximes générales qui nous conduisent à toutes sortes de Vertus. Plusieurs de nos devoirs nous y sont très-bien spécifiés. Rien de plus détaillé, par exemple, que nos engagemens à l'égard du Prochain. Cependant nous pouvons nous trouver dans certains cas qui ne seront pas précisément désignés dans ce divin Livre. Mais voici une Règle qui suplée à tout, c'est que *nous devons aimer notre Prochain comme nous-mêmes*. L'Evangile nous ordonne encore de nous *abstenir de l'aparence même du mal, & de tendre à la perfection* (*a*). Voilà qui renferme généralement tout ce qu'il y peut avoir de louable & de vertueux.

La pensée de St. Paul étant developée de cette maniére, il résulte de ce Texte plusieurs conséquences fort honorables à la Religion Chrétienne. Rien n'est plus beau, rien n'est plus digne de l'Homme que la Morale de l'Evangile. Tous les devoirs qu'elle nous prescrit, sont justes & raisonnables. Ils conviennent parfaitement à la noblesse de notre ame. On n'a qu'à proposer les préceptes de l'Evangile pour faire sentir leur excellence. Il nous prescrit la sincérité, l'honnêteté, la justice, la

(*a*) 1. Thess. V. 22. Matt. V. 48.

la pureté. Il n'eſt beſoin d'aucune diſcuſſion pour faire ſentir l'excellence de ſemblables devoirs. Dès qu'on nous les propoſe, nous en ſentons d'abord la convenance. Nous ſommes faits d'une maniére à être frapés de la beauté de ces vertus, par un certain goût, un certain ſentiment que la Nature même nous inſpire. Les Lois de l'Evangile ſont comme gravées dans notre cœur, nous en avons l'original, la règle au-dedans de nous. Il ſemble que la Religion Chrétienne n'a fait que retracer les Lois de la Religion Naturelle, qui avoient été effacées ou défigurées par la corruption des hommes.

Outre la beauté de la Morale de l'Evangile, les côtés par où St. Paul nous la fait enviſager, nous donnent lieu de réfléchir encore ſur ſon utilité. Si la Religion Chrétienne nous recommande la ſincérité, la juſtice, & les autres vertus que nous venons de parcourir, par cela même elle contribue beaucoup au bien de la Société, & au bonheur des particuliers.

Rien n'eſt plus eſſentiel au bien de la Société que la *bonne-foi* de ceux qui vivent enſemble. Sans cette vertu les Hommes ne ſauroient avoir de commerce les uns avec les autres. Que deviendra la ſureté publique, ſi l'on ne cherche qu'à ſe ſurprendre, qu'à ſe ſuplanter réciproquement? L'Evangile travaille à nous guérir de la défiance où nous ſerions à cet égard. Il recommande la ſincérité, & il la porte auſſi loin qu'elle peut aller. Il veut que la bonne-foi ſoit inviolablement gardée, non ſeulement dans nos promeſſes & nos contracts, mais même dans notre ſimple parole.

La *Juſtice* eſt auſſi néceſſaire que la bonne-foi. On peut dire de cette vertu, que c'eſt elle qui a établi

bli la Société & qui la conserve. Si je ne jouis pas tranquilement de ce que je possède, si j'ai toujours à craindre que quelqu'un ne conspire contre mon bien, la Société n'est plus qu'un brigandage. Mais voici *la Loi Royale*, comme l'appelle St. Jaques, qui va faire la sureté, qui va établir le repos des particuliers, c'est d'*agir avec les autres comme nous voudrions que l'on agit avec nous*. L'Empereur *Alexandre Sévère* fut vivement frappé de cette maxime fondamentale de l'Evangile. Il la fit graver dans son Palais, & il l'avoit souvent à la bouche. Il étoit digne du Prince le plus équitable qui eût encore paru, de sentir la beauté d'une Maxime si pleine d'équité. Mais disons en même tems qu'il est glorieux à notre Religion, qu'un Prince Payen versé dans la lecture de ce qu'il y avoit de plus sage dans le Paganisme, ait préféré une seule Leçon de l'Evangile à toute la Morale fastueuse des Philosophes Payens. De l'aveu même de cet Empereur, c'est à l'Ecole de *Jésus-Christ* qu'il faut venir apprendre les véritables Règles de l'équité & de la justice.

L'Evangile ne s'en tient pas-là; il ne se contente pas d'avoir établi la bonne-foi, l'équité & la justice comme les solides fondemens de la Société. Il ne pourvoit pas seulement à la sureté de ceux qui la composent, il veut encore rendre leur commerce doux & agréable, il leur prescrit tout ce qu'il y a de plus propre à les lier les uns avec les autres, il leur prescrit tout ce qu'il y a d'honnête, tout ce qu'il y a de *propre à se faire aimer*. L'Evangile recommande donc toutes les Vertus les plus sociales.

Mettons encore dans ce rang la *Pureté*. Il n'est

pas difficile d'appercevoir combien cette vertu influe sur le bonheur de la Société. Il est vrai que l'on ne sentiroit pas ce rapport, si par la Pureté Evangélique l'on entendoit cette Chasteté Monacale que la Superstition a si fort exaltée; mais rien n'empêche qu'on n'entende par-là un chaste Mariage, où deux personnes unies se gardent une fidélité inviolable, & s'occupent entiérement à donner une bonne éducation à des enfans. Cette Pureté contribue beaucoup au bien de la Société, au-lieu que l'on ne sauroit regarder l'incontinence que comme une peste qui lui est tout à fait funeste. Toutes ces vertus contribuent aussi beaucoup au bonheur des particuliers. C'est ce que tout le monde peut sentir, sans qu'il soit nécessaire de s'y étendre.

Il vaut mieux répondre à quelques Objections que l'on nous peut faire. En insistant si fort sur le rapport qu'a la Morale de l'Evangile au bien de la Société, dira-t-on, ne donne-t-on point lieu au soupçon de ceux qui prétendent que la Religion Chrétienne pourroit bien être une invention de la Politique? ne sont-ce point les Princes & les Magistrats qui l'ont imaginée pour contenir les Peuples dans le devoir? Mais qui ne sait que tous ceux qui avoient l'autorité en main, se déclarérent ouvertement contre cette Doctrine? Ils firent tous leurs efforts pour l'étoufer dès sa naissance.

Le rapport qu'ont les Lois de l'Evangile avec les plus pures lumières de la Raison, doit être une recommandation pour notre Religion. Elle ne nous demande rien dont nous ne sentions l'équité, & il semble qu'elle ne nous ordonne que ce que la Loi Naturelle nous avoit déja prescrit. L'Evan-

vangile ne fait que nous ramener à la Religion du cœur, aux principes de notre propre conſcience. Cependant il ſe trouve bien des gens aujourd'hui qui l'attaquent préciſément par ce côté-là. *Si l'Evangile*, diſent-ils, *ne nous impoſe point d'autres devoirs que ceux que la raiſon & la lumiére naturelle nous preſcrivent, par cela même il devient inutile. Nous pouvons nous paſſer de la Révélation, & il n'étoit pas néceſſaire que Jéſus-Chriſt deſcendît ſur la Terre pour nous aporter ce que nous avions déja.*

La Réponſe à cette Objection, c'eſt que les Hommes par le mauvais uſage de leur raiſon, avoient défiguré la Religion Naturelle. Le Paganiſme, par exemple, avoit tout à fait corrompu cette Religion primitive. Il falloit donc que l'Evangile vînt la réparer & la rétablir.

La Religion, dit-on, *conſiſte principalement dans nos devoirs. Or on peut puiſer la véritable Morale dans les lumiéres de la Raiſon.* Cela eſt vrai. Mais il faut remarquer auſſi que ſur cette matiére l'homme eſt fort ſujet à ſe faire illuſion. Ses paſſions ſavent lui déguiſer ſes obligations, & c'eſt ce qui étoit effectivement arrivé ſur pluſieurs articles. Il étoit donc de la Sageſſe de Dieu d'envoyer *Jéſus-Chriſt* nous marquer nos engagemens d'une maniére à ne pouvoir plus nous y méprendre. Il étoit de la Sageſſe de Dieu que *Jéſus-Chriſt* vînt ſoutenir & appuyer ces grands principes de droiture dont le Créateur avoit mis le germe dans nos cœurs en nous formant, qu'il vînt les développer, & ſurtout relever l'équité naturelle de l'oppreſſion où les paſſions l'avoient ſi longtems détenue. C'eſt ce que le Sauveur a heureuſement exécuté.

Mais la grande Réponſe à cette Objection, c'eſt que la Religion a ajouté à cette connoiſſance diſtincte de nos devoirs, de puiſſans motifs pour nous porter à les pratiquer. Quelque fortes que ſoient les raiſons tirées de la bienſéance, de l'honnêteté, de l'intérêt de la Société, il eſt fort à craindre qu'une violente tentation ne faſſe bientôt diſparoître toutes ces idées. Il faut lui oppoſer des Motifs d'un tout autre poids; un Maître qui nous voit, qui eſt le témoin de nos actions les plus ſecrettes, un Juge qui doit nous punir ou nous récompenſer après cette vie, un Dieu qui nous protége dès à préſent quand nous lui obéiſſons. Voilà les véritables ſoutiens de la Vertu, & c'eſt la Religion qui nous les fournit.

Quoiqu'à parler en général, on ſoit fondé à dire que la Vertu porte avec elle ſa récompenſe, il y a des cas particuliers où nous pouvons ſouffrir de notre probité. On ne peut pas diſconvenir que la Bonne-foi ne ſoit propre à nous gagner la confiance des autres hommes; elle doit donner du crédit à un Négociant, & contribuer beaucoup à avancer ſes affaires. Cependant dans bien des rencontres ſa bonne-foi pourra lui devenir préjudiciable. Dans bien des cas particuliers nous pouvons ſouffrir de notre probité. Quoique la vertu tende par ſa nature à rendre heureux ceux qui la pratiquent, la corruption humaine dérange ſouvent cet ordre d'ailleurs ſi naturel. Afin que ces accidens ne nous rebutent point de la pratique de notre devoir, la Religion nous fait entendre que Dieu, ſous les yeux de qui nous ſommes continuellement, ne nous refuſera pas ſon ſecours dans ces occaſions.

Prat

Pratiqués ces devoirs, nous dit St. Paul dans le verset suivant, *& le Dieu de paix ſera avec vous*; c'eſt-à-dire que ce Protecteur de la Société qui a fait les hommes pour vivre enſemble dans l'union, prend un ſoin particulier de ceux qui entrent à cet égard dans ſes vues. L'Evangile promet donc aux gens de bien que Dieu les protégera autant que cela leur ſera néceſſaire. Mais il leur fait eſpérer ſurtout une éternité de bonheur après la mort. Pour des promeſſes auſſi magnifiques, il falloit une révélation expreſſe. Il falloit que *Jéſus-Chriſt* vînt *mettre en lumière la vie & l'immortalité par l'Evangile.*

Il faut joindre à ces Motifs les ſecours & les encouragemens à la Vertu que nous donne l'Evangile. Il nous propoſe l'exemple de *Jéſus-Chriſt*, qui a pratiqué le prémier tout ce qu'il exige de nous. Nous pouvons joindre encore l'exemple des Apôtres. *Ce ſont des choſes que vous avés vues en moi*, dit ici St. Paul. La Morale des Payens étoit toute ſemée de beaux Préceptes, mais on n'en voyoit pas l'exécution. C'eſt toute autre choſe dans l'Evangile. Les exemples y marchent toujours à côté des Lois.

On entend quelquefois des gens qui conviennent que la Morale Chrétienne eſt fort belle. Ils s'accommoderoient fort de la Religion, ſi elle ne contenoit pas autre choſe. Mais elle n'eſt pas aſſez ſimple à leur gré, ils la trouvent trop chargée de Dogmes. Ceux qui raiſonnent ainſi, ne prennent pas garde que les vérités de la Religion ſervent de fondement à la Morale. De quelle utilité nous ſeroient les plus beaux préceptes, ſi nous n'avions pas de fortes raiſons de les pratiquer? Nous les trou-

trouvons ces raiſons dans les vérités de la Religion. Elles nous conduiſent toutes à la pratique. Voilà comment il faut les enviſager.

Les grands principes des Lois Naturelles ſe trouvent dans la Religion. Quelque excellente que ſoit le flambeau de la Raiſon, il a beſoin d'une autre lumiére pour le ſoutenir. En matiére de Morale, il faut joindre l'autorité à la Raiſon. Il faut qu'un Supérieur parle; c'eſt le ſeul moyen d'empêcher la paſſion de conteſter.

Les Déiſtes, pour faire voir qu'on pouvoit ſe paſſer de la Révélation, nous produiſent de beaux plans de Religion Naturelle, de beaux Traités de Morale qu'ils donnent pour être tout de leur cru. Rien de plus ſingulier que leur procédé. Ce ſont des gens, qui après avoir puiſé tout ce qu'il leur plaît dans l'Ecriture Ste. s'aviſent enſuite d'en faire honneur à leur raiſon.

Il y a quelques années qu'on vit paroître un Livre de ce genre intitulé *les Mœurs*. On y voit des Sentimens, des Réflexions, des Portraits propres à inſpirer la Vertu. Mais cet Auteur afecte d'écarter l'Evangile, d'où cependant il a tiré ce qu'il a dit de meilleur. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que toutes ces Moralités ne ſont appuyées ſur aucun fondement ſolide. Voici le jugement qu'on a fait de cet Ouvrage dans la Préface d'un excellent *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*.

On ne nous donnera jamais une Règle de Mœurs plus belle & plus raiſonnable que celle que nous trouvons dans l'Evangile, & on ne ſauroit l'établir ſur un meilleur fondement. L'Auteur du Livre des *Mœurs* devoit donc dire, *La droite*

droite Raiſon, quand on ſait la conſulter, nous enſeigne telle & telle choſe, & heureuſement l'Evangile vient nous en faire une Loi, & nous y porter par les plus puiſſans motifs. C'eût été faire un bon Livre. Mais l'Auteur choqué de divers abus, n'a pas ſu ſéparer ces abus accidentels d'avec le fond du Chriſtianiſme. Quelques branches le bleſſent, il coupe l'Arbre, & met en ſa place une partie de ce même branchage, deſtitué de ſes racines.

L'Abbé *Du Guet* revendique pour la Religion toutes ces belles Moralités dans les Ouvrages des Déiſtes. „ Le Religion, dit-il, eſt le centre de „ toutes les vertus & de toutes les vérités de Mo„ rale, enſorte qu'elles lui apartiennent toutes, „ & qu'elles ſont hors d'elle, déplacées & é„ trangéres. On en voit briller quelques-unes „ hors de ſon ſein, mais ce ſont comme des Dia„ mans volés, dont on reconnoit la place, en „ les raportant à la Tablette dont ils ont été pris, „ & dont on ne voit ni l'uſage, ni la liaiſon avec „ d'autres Pierres précieuſes, quand on les conſidére entre les mains des uſurpateurs... Un „ Homme peu perſuadé de la vérité de la Reli„ gion, débitera de belles maximes de Morale; „ mais voyés à quoi elles tiennent, vous apper„ cevrés bientôt qu'elles ne portent ſur aucuns „ principes. Demandés-lui s'il y a des devoirs; „ & quelle eſt leur origine? Demandés-lui ſi „ la Vertu eſt quelque choſe de réel & d'indé„ pendant de l'opinion des Hommes? Deman„ dés-lui ce que c'eſt que Fidélité, que Probité, „ qu'Honneur? Vous verrés qu'après quelque „ circuit, il ſera contraint de revenir aux princi„ pes de la Religion, & de lui reſtituer le bien

„ qu'il

„ qu'il lui avoit volé, & dont il se prévaloit in-
„ justement. Tout ce qui est juste, véritable,
„ digne d'estime, appartient donc uniquement à la
„ Religion, puisqu'il est clair que tout ce qui est
„ juste, véritable, part de ses principes (a).

On a remarqué il y a longtems que la plupart des Objections contre la Religion, ne sont que des prétextes. Le grand griet, c'est qu'elle nous gêne, elle nous contraint. Il y a des gens qui voudroient vivre dans l'indépendance, & être absolument leurs maîtres. L'Eloge que St. Paul fait ici de la Morale Chrétienne, paroit encore fort propre à ramener ceux qui regardent les Lois de l'Evangile comme un joug incommode. Les côtés par où cet Apôtre nous les fait envisager, nous donnent lieu de tirer cette conséquence, que Dieu sous l'Evangile n'a point voulu user de son autorité absolue, & qu'il agit avec nous comme avec des personnes libres. Il n'exige rien de nous qui ne soit également raisonnable, juste & avantageux. On ne nous demande que ce que nous demandoient déja l'amour de la vérité & de la justice, l'amour de nous-mêmes, le soin de notre réputation.

Voici une Réflexion que devoient faire ceux qui par goût pour l'indépendance, cherchent continuellement à affoiblir le respect que nous devons à la Religion; c'est qu'en vain ils s'efforcent de secouer ce qu'ils regardent comme un joug qu'elle nous impose. Le bien de la Société, l'honnêteté mondaine, la Loi naturelle, exigent la pratique des mêmes devoirs. St. Paul nous dit en-

(a) Institution d'un Prince, *Tom. III. p.* 115.

encore que nous devons travailler à nous faire aimer, à nous faire une bonne réputation. Est-ce là donner atteinte à notre liberté ? Il semble au contraire que cet Apôtre nous dit ici que l'Evangile nous exhorte à suivre en cela les panchans que la Nature nous inspire, & à nous abandonner à toutes les inclinations qui ne sont point desavouées par la Raison.

Voilà, *Monsieur*, comment je voudrois prendre ces paroles de St. Paul. Vous voyés qu'envisagées de cette maniére, elles fourniſſent une riche matiére au Prédicateur. Je croyois en commençant ma Lettre, ne vous donner qu'une ſimple eſquiſſe de Sermon, & en voilà un preſque complet. Je me flatte que vous ne me reprocherés pas cette fois-ci la sécheresſe que l'on a trouvée dans quelques-unes de mes explications précédentes. Mais j'ai à craindre que vous ne vous plaigniés du défaut oppoſé, & que la longueur du Sermon ne vous ait fait bâiller plus d'une fois. Je ſuis &c.

ARTICLE IX.

MÉMOIRES *pour ſervir à l'*HISTOIRE *de* BRANDEBOURG. Seconde Partie. Volume *in* 12. de 156 pages: *Imprimé pour la ſatisfaction du Public*, 1750.

CE nouveau Volume n'eſt pas moins intéreſſant que le prémier dont il eſt la ſuite, & dont nous avons déja rendu compte dans cette Bibliothèque. Le Libraire le donne *pour la ſatisfaction du Public*; je doute cependant qu'il ſatisfaſſe une certaine partie du Public, celle qu'on ne ſau-

ſauroit jamais ſatisfaire, pour peu qu'on s'écarte de ſes ſentimens.

La Vie de *Frédéric* III, Electeur, & prémier Roi de Pruſſe, occupe preſque la moitié de ce Volume. Le reſte eſt rempli par deux Mémoires, dont l'un traite *des Mœurs, des Coutumes, de l'Induſtrie, des Progrès de l'Eſprit humain dans les Arts & dans les Sciences*; & l'autre, *de la Superſtition & de la Religion*. Quelque impartial que l'Auteur me paroiſſe, je prévois qu'il fera des mécontens. Il n'épargne ni *Frédéric*, ni le Clergé. Qu'on ne l'accuſe pas d'irreligion, il n'attaque pas la Religion, il n'en veut qu'à ceux de ſes Miniſtres qui exercent ſur les Peuples une autorité tyrannique. Il eſt bon de prévenir ſur cela le Lecteur, parce qu'on n'accuſe que trop ſouvent d'irreligion ceux qui crient ou contre les vices, ou contre le pouvoir exceſſif du Clergé.

Dans le court extrait que je vai donner de la Vie de *Frédéric*, je me bornerai aux ſeuls traits qui peuvent faire connoître ſon gouvernement, ſon caractère, & quelques-uns des principaux évènemens de ſon règne.

Ce Prince nâquit à Konigsberg en Pruſſe le 22 Juillet 1657, de *Louïſe Henriette d'Orange*, première femme du Grand Electeur. L'an 1679 il épouſa en premières noces *Elizabeth-Henriette*, fille de *Guillaume* VI, Landgrave de Heſſe; &, après la mort de cette Princeſſe, il ſe remaria avec *Sophie-Charlotte*, fille du Duc d'Hanovre *Erneſt-Auguſte*, & ſœur de *George*, qui depuis devint Roi d'Angleterre.

L'avènement de *Frédéric* à la Régence en 1688 fut l'époque d'une guerre, dont *Louis* XIV fut

fut l'auteur. Presque tout le cours du Rhin passa en moins d'une campagne sous la domination Françoise. L'Electeur avoit une haine aveugle pour tout ce qui étoit François ; & les Partisans de l'Empereur la fomentoient encore en lui représentant le fantôme de la Monarchie Universelle de *Louis* XIV, avec lequel ils enforceloient la moitié de l'Europe. L'Allemagne fut souvent émue par cette machine puérile, & plongée dans des guerres qui lui étoient tout-à-fait étrangères.

Le charme opéra si puissamment sur *Frédéric* III, qu'il se crut obligé de donner du secours à l'Empereur. Il fit des conquêtes. En 1691 *Guillaume* Prince d'*Orange*, qui étoit devenu Roi d'Angleterre, après avoir détrôné le Roi *Jaques* son beau-père, prit le commandement de l'Armée des Alliés. Il gouvernoit l'Europe par ses intrigues, en excitant la jalousie de tous les Princes contre la puissance de *Louis* XIV, qu'il haïssoit. Le Monde étoit armé & en guerre, pour lui conserver le despotisme avec lequel il gouvernoit les Provinces-Unies, qu'il auroit perdu en tems de paix. On l'appelloit le *Roi de Hollande*, & le *Stadthouder d'Angleterre*.

Guillaume & *Frédéric* eurent une entrevue au sujet des intérêts politiques du tems. Les caractères de ces Princes étoient trop différens pour qu'il pût résulter quelque chose d'important de leurs délibérations. *Guillaume* étoit froid, simple dans ses mœurs, rempli de choses solides. *Frédéric* étoit inquiet, impatient, préoccupé de sa grandeur & de sa magnificence, réglant ses moindres actions sur l'exact compas du cérémonial, & sur les nuances des dignités. Un fauteuil

& une chaise à dos pensèrent brouiller ces Princes pour jamais.

Un des articles principaux de la vie de *Frédéric* III, c'est le projet qu'il forma de joindre au titre d'Electeur, celui de Roi de Prusse. L'Auteur expose très bien ce qui donna lieu à ce projet, & par quels moyens on l'exécuta. L'amour de la gloire, ce puissant mobile des actions des hommes, est ce qui porta ce Prince à aspirer à la Royauté.

En alléguant ce motif, j'envisage la démarche de *Frédéric* du beau côté; mais notre Historien ne cherche pas tant à le ménager. Il attribue la démarche de *Frédéric* non à l'amour de la gloire, mais à l'*ambition*, à la *jalousie* de voir le Prince d'*Orange* sur le trône d'Angleterre, & *Auguste* de Saxe, sur le point de devenir Roi de Pologne. Deux Ministres de l'Electeur lui représentèrent envain les obstacles qu'ils prévoyoient à faire réussir ce projet; *toutes leurs raisons ne purent rien*, dit l'Auteur, *sur l'esprit d'un Prince imbu de ses idées, jaloux de ses Voisins, & avide de grandeurs & de magnificence.* Le pauvre *Danckelman* data sa disgrace de ce jour. Il fut dans la suite envoyé à Spandow *pour avoir contredit un Prince vain dans les projets de sa grandeur.* L'entreprise réussit au gré du Prince; ce qui n'étoit que *l'ouvrage d'une vanité bourgeoise & puérile*, se trouva dans la suite un chef-d'œuvre de politique: car la Royauté tira la Maison de Brandebourg de ce joug de servitude, où la Maison d'Autriche tenoit alors tous les Princes d'Allemagne.

Ce fut sous le règne de *Frédéric* III que fut fondée l'Université de Halle en 1696. Il fit construi-

ſtruire ces belles Ecluſes ſur la Salle, qui facilitent le négoce & le tranſport des Sels, & il reçut en 1697 chez lui cette Ambaſſade unique & ſingulière, à la ſuite de laquelle ſe trouvoit le Czar *Pierre Alexiowitz*.

Lorſqu'au commencement de ce ſiècle il fut queſtion de la ſucceſſion à la Couronne d'Eſpagne, *Frédéric* ſe laiſſa entraîner dans la grande Alliance contre *Louis* XIV, dont le Roi *Guillaume* étoit l'ame, pour ſe frayer le chemin de la Royauté par ce ſervice. Ce fut à Vienne que ſe négocia le Traité de la Couronne, par lequel l'Empereur s'engagea de reconnoître *Frédéric* III Roi de Pruſſe, moyennant qu'il lui fournît un ſecours de dix mille hommes à ſes dépens pendant toute cette guerre, &c. Rome cria, & Varſovie ſe tut. Le Roi d'Angleterre, qui ne cherchoit que des ennemis à la France, qui les achetoit à tout prix, fut des premiers à reconnoître le Roi de Pruſſe. Lorſque le Prince *Eugène* apprit la concluſion de cette grande affaire, il dit *que l'Empereur devroit faire pendre les Miniſtres qui lui avoient donné un conſeil auſſi perfide*.

Le Couronnement ſe fit en 1701. Le Roi, que nous appellerons deſormais *Frédéric* I, ſe rendit en Pruſſe, & dans la cérémonie du Sacre, on obſerva qu'il ſe mit lui-même la Couronne ſur la tête. Il créa en mémoire de cet évènement l'Ordre des Chevaliers de l'Aigle noir. Le Public eut bien de la peine à revenir de la prévention dans laquelle il étoit contre une Royauté, qui auroit eu beſoin pour ſe ſoutenir d'une augmentation de puiſſance. Il échapa même à l'Electrice de dire à quelqu'une de ſes femmes, *qu'elle étoit*

au desespoir d'aller jouer en Prusse la Reine de Théatre vis-à vis de son Esope. Ce fut aux pressantes sollicitations de cette Princesse que se forma à Berlin l'Académie Royale des Sciences, dont *Leibnitz* fut le Fondateur & le Chef. On persuada à *Frédéric* qu'il convenoit à sa Royauté d'entretenir une Académie, *comme on fait accroire à un nouveau Gentilhomme qu'il est séant d'entretenir une meute de chasse.*

L'an 1702 *Frédéric* se rendit au Païs de Clèves pour recueillir l'héritage de *Guillaume d'Orange*, Roi d'Angleterre. Les Etats-Généraux ayant fait difficulté de le satisfaire, *Frédéric* menaça de retirer ses Troupes de Flandre, si on ne lui rendoit justice. *Cette menace persuada aux Hollandois que ses droits étoient légitimes*: on fit un accord provisionel, & un gros Diamant fut d'abord remis à *Frédéric*, qui consentit à laisser ses Troupes en Flandre. Il déclara même peu après la guerre à la France. *Il fit en cela*, dit notre Historien, *beaucoup pour sa passion, mais rien pour ses intérêts.*

Dans cette guerre de Succession, les Troupes Prussiennes soutinrent avec éclat la réputation qu'elles s'étoient acquise sous le grand Electeur. Elles prirent Keyserswerth en 1703, & eurent l'année suivante beaucoup de part au gain de la fameuse bataille de Hochstedt. L'Angleterre de son côté faisoit des efforts prodigieux pour la Maison d'Autriche; & *l'enthousiasme de l'Europe pour cette Maison surpassoit tout ce qu'on en peut dire.*

Après la glorieuse campagne de 1704, *Marlborough* se rendit à Berlin pour disposer *Frédéric* à l'en-

l'envoi d'un corps de ſes Troupes en Italie. Ce Général pénétra facilement le caractère du Roi, en jettant un regard ſur ſa Cour : il étoit rempli de ſoumiſſions & de ſoupleſſes devant ce Prince, il flattoit adroitement ſa vanité, & s'empreſſoit à lui préſenter l'éguière lorſqu'il ſe levoit de table. *Frédéric* ne put lui réſiſter, & il accorda aux flatteries du Courtiſan ce qu'il auroit peut-être refuſé au mérite du grand Capitaine, & à l'habileté du profond Politique.

L'an 1705 mourut à Hanover, dans le ſein de ſa Famille, la Reine *Sophie-Charlotte*, Princeſſe d'un mérite diſtingué, qui joignoit tous les appas de ſon ſexe aux graces de l'eſprit & aux lumières de la raiſon. Elle avoit voyagé dans ſa jeuneſſe en Italie & en France. Elle amena en Pruſſe l'eſprit de la Société, la vraie Politeſſe, & l'amour des Arts & des Sciences. Elle appella *Leibnitz* & beaucoup d'autres Savans à ſa Cour : ſa curioſité vouloit ſaiſir les premiers principes des choſes. *Leibnitz* qu'elle preſſoit un jour ſur ce ſujet, lui dit : *Madame, il n'y a pas moyen de vous contenter, vous voulez ſavoir le pourquoi du pourquoi.*

Cette Princeſſe avoit l'ame forte, ſa Religion étoit épurée, ſon humeur douce, ſon eſprit orné. Lorſqu'on la vit en danger de mort, on voulut introduire un Miniſtre Réformé dans ſon appartement : *Laiſſez-moi mourir*, lui dit-elle, *ſans diſputer*. Une Dame d'honneur qu'elle aimoit beaucoup, ſe fondoit en larmes. „ Ne me plaignez pas, reprit-elle, car je vais à préſent ſatisfaire ma curioſité ſur les principes des choſes, que *Leibnitz* n'a jamais pu m'expliquer,

„ ſur l'Eſpace, ſur l'Infini, ſur l'Etre, & ſur le „ Néant; & je prépare au Roi mon Epoux le „ ſpectacle de mon Enterrement, où il aura une „ nouvelle occaſion de déployer ſa magnificen- „ ce". *Frédéric* ſe conſola en effet par la cérémonie de cette Pompe funèbre, de la perte d'une Epouſe qu'il n'auroit jamais aſſez pu regreter. Ce Prince, quoique très infirme, ſe remaria avec une Princeſſe de Mecklenbourg-Schwerin, nommée *Sophie-Louiſe*; mais il n'eut d'agrément que les cérémonies de la Nôce, le reſte du mariage ne fut que malheureux.

Pendant la guerre, *Frédéric* fit quelques acquiſitions pacifiques. Il acheta le Comté de *Tecklenbourg* en *Weſtphalie*; &, après la mort de Madame de *Nemours*, la Principauté de Neufchâtel lui fut adjugée, comme ayant les meilleurs droits en qualité d'Héritier de la Maiſon d'*Orange*.

Sous ſon règne la Pruſſe fut attaquée d'une Peſte, cauſée par le paſſage & le voiſinage des Armées étrangères, & dont la violence & le venin furent encore augmentés par la diſette. *Frédéric* abandonna ces Peuples à leur infortune; & tandis que ſes revenus & ſes ſubſides ne ſuffiſoient pas même à la magnificence de ſa dépenſe, il vit périr de ſang froid plus de 200000 Ames, qu'il auroit pu ſauver par quelques libéralités. Le Prince Royal revolté de cette dureté, & qui ſavoit que les Comtes de *Witgenſtein*, Directeur des Finances, & de *Wartemberg* en étoient la cauſe, fit jouer tant de reſſorts qu'il les déplaça.

Depuis longtems *Frédéric* étoit attaqué d'une maladie lente qui le minoit inſenſiblement, & qui l'em-

l'emporta enfin au commencement de 1713. Encore quelques regards sur son caractère, & le Lecteur pourra s'en former une juste idée.

Frédéric I, plus attaché à l'éclat qui éblouit, qu'à l'utile qui n'est que solide, sacrifia 30000 hommes de ses Sujets, pour parvenir à la Royauté, dans les différentes guerres que fit l'Empereur, & il n'ambitionnoit cette Dignité, que pour assouvir sa hauteur, & justifier sous des prétextes apparens ses fastueuses dissipations. Il étoit magnifique & généreux; mais au prix de quelles bassesses n'acheta-t-il pas le plaisir de contenter ses passions? Il trafiquoit du sang de ses Peuples avec les Anglois & les Hollandois, comme ces Tartares qui vendent leurs Troupeaux aux Bouchers de la Podolie pour les égorger.

Un Souverain doit mettre de la magnificence en tout ce qui intéresse le Corps de l'Etat en général, & diriger le but de ses dépenses au plus grand avantage de ses Peuples. Mais l'espèce de dépense qu'aimoit *Frédéric* n'étoit pas de ce genre, c'étoit plutôt la dissipation d'un Prince prodigue & vain. Sa Cour étoit une des plus magnifiques de l'Europe. Ses Ambassades étoient aussi brillantes que celles des Portugais. Ses Favoris recevoient de grandes pensions. Rien n'égaloit la magnificence de ses Bâtimens, ses Fêtes étoient superbes, son Ecurie remplie de Chevaux, ses Offices de Cuisiniers, & ses Caves de Vin. Il donna un Fief de 40000 écus à un Chasseur qui lui fit tirer un gros Cerf. Il fut sur le point d'engager ses Domaines de Halberstadt aux Hollandois, pour acheter le *Pit*, gros Brillant qui fut vendu à *Louis* XV du tems de la Régence.

La biſarrerie de ſa dépenſe ſe fait ſur-tout remarquer, lorſqu'on examine la totalité de ſon Etat & de ſes revenus. Il vendoit 20000 hommes pour en entretenir 30000. Sa Cour étoit comme ces grandes Rivières, qui abſorbent l'eau de tous les petits ruiſſeaux. Ses Favoris regorgeoient de ſes libéralités, tandis que la Lithuanie & la Pruſſe périſſoient par la famine & par la peſte.

La mauvaiſe éducation que reçut ce Prince dans ſa jeuneſſe, influa ſur toute ſa vie; ſon eſprit étoit foible & ſuperſtitieux. Il eut un attachement ſingulier pour le Calviniſme, auquel il auroit voulu ramener toutes les autres Religions; & il eſt à croire qu'il auroit été Perſécuteur, ſi les Prêtres ſe fuſſent aviſés de mêler de la magnificence & des cérémonies aux Perſécutions. Il compoſa un Livre de Prières, que pour ſon honneur on n'imprima pas. S'il eſt digne de louanges, c'eſt pour avoir conſervé ſes Etats en paix pendant tout ſon règne, pour avoir eu le cœur naturellement bienfaiſant, & pour n'avoir jamais donné atteinte à la vertu conjugale.

Nous voici parvenus au Mémoire qui traite des Mœurs, des Coutumes, &c. des Brandebourgeois. L'Auteur ne préſente dans cette Pièce qu'un choix des traits les plus frappans & les plus caractériſtiques du génie de ces Peuples en chaque ſiècle. Ce ſont des détails inſtructifs, qu'il a cru devoir ſéparer de ceux qui regardent la Politique & la Guerre, de peur qu'ils n'échapaſſent au Lecteur.

Ce Morceau eſt partagé en trois époques. La première de ces époques ne contient rien de fort remarquable. On nous y apprend ſeulement que Bran-

Brandebourg est la plus ancienne Ville de la Marche, & qu'elle a été fondée l'an du Monde 3588, ou 416 ans avant l'Ere vulgaire. La seconde époque commence à l'an 781, & finit à l'an 1414.

Ce fut en 781 que *Charlemagne* prit Brandebourg; & *Henri l'Oiseleur* ayant en 928 entièrement subjugué les Saxons qui habitoient ces Contrées, établit les Margraves, ou Gouverneurs de Frontières. Les Mœurs s'adoucirent sous les Margraves, mais le Païs étoit très pauvre. Les Denrées y étoient à un si vil prix, que du tems de l'Electeur *Jean d'Ascanie*, le boisseau de Froment se vendoit 28 liards, celui de Seigle 28 deniers, & six Poules s'achetoient au marché pour un gros.

Sous la Régence des Princes des 4 premières Races le Païs croupissoit dans une misère affreuse, & il n'en pouvoit sortir, passant sans cesse d'une main à l'autre. *Othon de Bavière* fut obligé de vendre l'Electorat à l'Empereur *Charles* IV, qui s'établit à Tangermunde, & y établit une Cour brillante. Les Princes de la Maison de Luxembourg foulèrent les Peuples le plus impitoyablement. Les Voleurs infestoient les grands chemins, la Police étoit inconnue, & la Justice hors d'activité. Ce sont ces siècles que certaines gens, toujours mécontens du présent, appellent des siècles d'or.

Au commencement de la troisième époque, c'est-à-dire en 1414, l'Empereur *Sigismond* débrouilla ce cahos, en conférant le Brandebourg & la Dignité Electorale à *Frédéric de Hohenzollern* Burgrave de Nuremberg. Cependant l'es-

prit de Sédition ne se perdit pas si vite. Les Bourgeois de Berlin se revoltèrent à différentes reprises contre leurs Magistrats ; & les choses ne furent mises sur un meilleur pied que sous *Jean Cicéron*, qui fit les premiers efforts pour tirer le Peuple de son imbécilité & de son ignorance. L'Université de Francfort sur l'Oder fut fondée en 1495, & *Conrad Wipina* en devint le premier Recteur.

Joachim Nestor protégea les Sciences autant que son père ; c'étoit le *Léon* X du Brandebourg. Ce Prince possédoit les Mathématiques, l'Astronomie, l'Histoire, & parloit plusieurs Langues. Cependant de son tems les Nobles voloient encore sur les grands-chemins, & la dépravation des mœurs étoit générale en Allemagne. Il y avoit alors des Vignes plantées dans l'Electorat. Les Espèces commençoient aussi à circuler davantage.

Dès l'an 1560 on s'apperçoit d'une grande différence dans les dépenses des Electeurs ; elles étoient beaucoup plus grandes, & le grand jeu s'introduisit en même tems. Lorsque *Joachim* II se maria avec *Sophie* fille de *Sigismond* Roi de Pologne, il coucha la nuit des nôces armé de toutes pièces auprès de sa jeune Epouse. Un mélange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les coutumes de ces tems. La première Pompe funèbre accompagnée de magnificence, est celle que *Jean-George* fit pour son père. L'Usage commun des Carosses ne remonte pas plus haut qu'à *Jean-Sigismond*. Les Carosses de ce tems-là étoient de mauvais Coches, composés de quatre ais grossièrement joints ensemble.

Le

Le nombre des Universités augmentoit: celle de Halle fut fondée, & en même tems se forma à Dessau une Académie pour la Langue Allemande, sous le nom de *Société fructifiante*. Ces beaux Etablissemens étoient à peine ébauchés, lorsque la fatale Guerre de 30 ans survint, laquelle détruisit & bouleversa toute l'Allemagne.

Dans le cours de cette cruelle guerre, l'année 1636 fut la plus malheureuse pour l'Electorat de Brandebourg. Les Suédois étoient à Werben, les Impériaux à Magdebourg & à Rathenau, Wrangel à Stettin, Morosini dans la Nouvelle Marche, quand 36000 Autrichiens traversèrent le païs, pillèrent & désolèrent tout dans leur passage. C'en étoit trop à la fois. Le Brandebourg énervé succomba à la fin. La famine survint, la peste s'ensuivit, & la désolation parvint à son comble. Les restes des malheureux habitans, que la mort & les ennemis avoient épargnés, ne pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnèrent leur patrie infortunée, & se réfugièrent dans les païs voisins.

Toute la Marche n'étoit qu'un affreux désert; elle offroit le spectacle déplorable de ruines, d'incendies, & de tous les fleaux qu'une guerre longue & furieuse entraîne après elle. A peine découvroit-on sous tant d'horreurs & de saccagemens, dans des lieux devenus tout sauvages, les traces des anciens habitans. C'en eût été fait du Brandebourg, si *Frédéric-Guillaume* ne se fût obstiné à son rétablissement. Il fit la paix, & mit d'abord la main à cette nouvelle création. Le Brandebourg devint effectivement un nouveau païs, formé du mélange de différentes Colonies

de

de toutes sortes de Nations, qui s'allièrent dans la suite à ceux des anciens habitans qui étoient échapés à sa destruction.

La principale de ces Colonies fut celle des François Réfugiés, qui au nombre d'environ 20000 aidèrent à repeupler les Villes désertes, & à donner au Brandebourg toutes les Manufactures qui lui manquoient. A l'avènement de *Frédéric-Guillaume* à la Régence, on ne faisoit dans le païs, ni Chapeaux, ni Bas, ni Serges, ni autres Etoffes de laine. L'industrie des François enrichit les Etats de l'Electeur de toutes ces Manufactures. Ils établirent des Fabriques de Draps, de Serges, d'Etamines, de petites Etoffes, de Droguets, de Grisettes, de Crépon, de Bonnets, & de Bas tissus sur des métiers, de Chapeaux de Castor, de Lapin, & de poils de Lièvres, des teintures de toutes les espèces. Quelques-uns de ces Réfugiés se firent Marchands, & débitèrent en détail l'industrie aux autres. Berlin eut des Orfèvres, des Bijoutiers, des Horlogers, des Sculpteurs; & les François qui s'établirent dans le plat-païs, y cultivèrent le Tabac, & firent venir des Fruits & des Légumes excellens dans les Contrées sablonneuses, qui par leurs soins devinrent des Potagers admirables. Le Grand Electeur, pour encourager une Colonie aussi utile, lui assigna une pension annuelle de 40000 écus, dont elle jouit encore.

Les autres changemens arrivés dans les Mœurs, dans les Coutumes, dans les Arts & les Sciences, &c. sous le règne de *Frédéric-Guillaume* & sous celui de ses Successeurs, jusqu'au Grand Roi Philosophe qui est aujourd'hui sur le trône, méri-

ritent tous l'attention d'un Lecteur curieux, & sur-tout de ceux qui veulent lire l'Histoire en Citoyens & en Philosophes. Le Mémoire contient quantité de connoissances utiles, que l'Auteur a incorporées avec art dans le tissu des grands évènemens.

Un homme célèbre, dans les conseils qu'il donne à celui qui veut lire l'Histoire avec fruit, lui propose entre autres objets de sa curiosité ceux que voici. „ Il recherchera quel a été le vice radical & la vertu dominante d'une Nation; „ pourquoi elle a été puissante ou foible sur la „ Mer; comment & jusqu'à quel point elle s'est „ enrichie depuis un siècle..... Il voudra savoir comment les Arts, les Manufactures se „ sont établies, il suivra leur passage & leur retour d'un païs dans un autre. Les changemens „ dans les Mœurs & dans les Loix seront enfin „ son grand objet". C'est ou ce plan, ou quelque autre plan semblable que notre Auteur paroît avoir suivi dans ses deux derniers Mémoires.

Son dernier Mémoire, qui concerne la Religion & la Superstition, est divisé, pour plus d'ordre & de clarté, en trois parties. La première traite de la Religion du Brandebourg sous le Paganisme; la seconde de la conversion des Peuples au Christianisme, & de l'état de la Religion Catholique; la troisième de la Religion sous la Réforme.

Les Prêtres de la Religion Payenne étoient des fourbes, qui employoient toutes sortes de ruses pour abuser le Peuple. L'Idolatrie des Brandebourgeois ne commença à être détruite que sous *Charlemagne* & sous *Henri l'Oiseleur*, & on ne réus-

réussit à les convertir qu'en répandant des torrens de sang. Les niches des Idoles vacantes furent remplies d'autres Idoles de toute espèce, & de nouvelles erreurs succédèrent aux anciennes.

La plupart des Convertisseurs Chrétiens étoient de vrais tyrans, des scélérats. Les Evêques étoient ignorans, cruels, ambitieux, & de plus guerriers; ils portoient les armes en personne contre les Margraves & contre d'autres Voisins, pillant, ravageant les Contrées, violant, faisant les Incendiaires, & s'arrogeant, malgré une vie aussi souillée de crimes, un pouvoir absolu sur les consciences. L'Histoire fournit mille exemples de ces desordres. Je n'en citerai qu'un seul. En 1391 l'Archêveque *Albert*, qui étoit toujours armé, se saisit du Sr. *de Bredow*, Gouverneur-Général de la Marche, prit la Ville de Rathenau, pénétra le long de la Havel, le flambeau d'une main, l'épée de l'autre, & désola ainsi tout le païs.

Dans le treizième siècle la superstition étoit à son comble. Les Prêtres affermissoient leur autorité par de faux miracles, & autres sortes de supercheries. On vit dans ce tems-là des *chiens orthodoxes*; ils ne voulurent pas manger des viandes de la table du Prince *Othon*, qui avoit été excommunié par *Luitpold* Archevêque de Brandebourg.

La Réforme fut utile au Monde, sur-tout aux progrès de l'Esprit humain, mais elle ne corrigea pas tous les abus. *Luther*, qui ne croyoit point au Purgatoire, admettoit les Revenans & les Démons dans son Système; il soutint même que Satan lui apparut à Wittenberg, & qu'il l'exorcisa en lui jettant un cornet d'encre à la tête. En

1553

1553 deux vieilles femmes passèrent par l'épreuve du feu pour se purger de l'accusation de Sorcellerie ; & en 1708, une femme qui avoit le malheur d'être vieille, fut brulée comme Sorcière.

Sous le règne de *Frédéric* I. les Réformés essayèrent de persécuter les Luthériens. Les querelles de Religion cessèrent sous *Frédéric Guillaume*. *Francke*, Ministre Luthérien, profitant de ce calme, établit à Halle un Collège, d'où sortirent dans la suite des essains de Prêtres, qui formèrent une Secte de Luthériens rigides, auxquels il ne manquoit que le Tombeau de *Paris*, & un Abbé *Bécherand*, pour gambader dessus. Depuis parurent les Quakers, les Zinzendorffiens, les Hychiliens, Sectes plus ridicules les unes que les autres.

Toutes ces Sectes vivent en paix dans les Etats de Sa Majesté Prussienne, parce qu'on y a rendu les Prêtres muets. Contribuant également au bonheur de l'Etat, elles doivent être toutes égales au Gouvernement, qui conséquemment laisse à un chacun la liberté d'aller au Ciel par quel chemin il lui plaît. Qu'il soit bon Citoyen, c'est tout ce qu'on lui demande. C'est le seul moyen de prévenir les querelles, les disputes, les guerres de Religion.

ARTICLE X.

EVANGELIARIUM *quadruplex Latinæ Versionis antiquæ seu* Veteris Italicæ, *nunc primùm in lucem editum ex Codicibus Manuscriptis aureis, argenteis, purpureis, aliisque plusquam millenariæ antiquitatis à* JOSEPHO BLANCHI-

CHINO *Veronenſi Preſbytero Congregationis Oratorii Sancti Philippi Nerii ab urbe*, Romæ *anno Domini MDCCXLIX.*

C'eſt-à-dire,

LES QUATRE EVANGILES de l'ancienne *Verſion Latine*, nommée *Italique*, tirés de Mſſ. ayant plus de 1000 ans d'antiquité, & écrits en lettres d'or & d'argent, & ſur du velin pourpré, &c. par JOSEPH BLANCHINI de Vérone, Prêtre de la Congregation de l'Oratoire de St. Philippe de Néri de la Ville, à Rome 1749. Première partie pagg. 572. & les Prolégomènes pagg. 96. Seconde partie pagg. 634. le tout quatre volumes en grand in folio.

ON a déjà parlé (*a*) du deſſein du *P. Blanchini*, qu'il avoit publié, il y a dix ans, dans ſa *Défenſe de l'Edition vulgate Latine de la Bible*. Préſentement il commence à l'exécuter, en nous donnant les quatre Evangiles ſelon la *Verſion Italique*, tirés de quatre Mſſ. repréſentés diſtinctement en quatre colonnes.

1. La première colonne préſente un Mſſ. qui ſe conſerve dans l'Egliſe Cathédrale de *Verſelli*. C'eſt le plus ancien de tous ceux que l'on connoît; étant écrit, à ce qu'on prétend, il y a quatorze cens ans de la propre main de *St. Euſèbe*, Martyr & Evêque de *Verſelli*, qui mourut environ l'année 370. Ceci eſt atteſté par *Berenger* Roi d'*Italie*, qui a fait relier ce Livre en y mettant des ornemens d'or & d'argent avec une inſcription

(*a*) Tom. XXIX. Partie I. Art. V. de cette *Bibliothèque*.

tion de deux distiques en 886. aussi-bien que par l'Ecrivain de la *Vie des Saints*, qui ajoute que ce Mss. a une vertu miraculeuse, de sorte que tous ceux qui font un faux serment sur cet Evangile, ou meurent de mort subite, ou perdent la vue ou l'usage des mains, ou deviennent possédés & tourmentés par le Diable (*a*). En 1519 l'Evêque *Augustin Ferrier* donna à deux Ambassadeurs *Suisses* une feuille de ce Manuscrit, & un morceau de la pierre dont St. *Eusèbe* avoit été lapidé, pour porter ces reliques à une Eglise construite à l'honneur de St. *Eusèbe* à *Nieuchen* proche de *Salus*, Diocèse de *Lausanne*. Je n'ai pu déterrer ni ces endroits, ni la feuille du Manuscrit; ainsi je n'ai pas pu vérifier si cette feuille a conservé la vertu miraculeuse qui résidoit dans le Livre entier. Quoi qu'il en soit, il faut pourtant avouer qu'un pareil Livre des Evangiles seroit d'une utilité infinie, même dans les Républiques Protestantes, parce qu'il guériroit d'abord les mauvais soupçons, que le peuple conçoit souvent contre l'intégrité des Magistrats qui jugent les procès, & qui conférent les charges: ou qu'il manifesteroit tous les parjures, & les rendroit par conséquent impraticables.

Les Ecrivains qui nous parlent de ce Manuscrit, ne sont pas d'accord si St. *Eusèbe* a été l'Au-

(*a*) *P. 61. & 66. Berengarius Evangelium Christi propriâ manu scripsit, cujus miraculum in eodem codice quatuor Evangeliorum conscripsit, ut si aliquis seductus à Diabolo falsum super eum sacramentum fecerit, citius super eum plaga corporis ostendatur, ita ut aut morte mulctetur, aut perditis oculis spirituale & corporale lumen amittat, aut ariditate membrorum mancus vel claudus efficiatur, aut invasione dæmonum pene usque ad exitum dilanietur.*

l'Auteur de la *Verſion Latine* qu'il contient, ou s'il n'en a été que le Copiſte: la plupart ſe déclarent pour le premier ſentiment, mais le P. *Blanchini* panche plutôt vers le ſecond. Ce Manuſcrit a une addition & une omiſſion remarquable dans l'Evangile de St. *Jean*; l'addition ſe trouve au Chapitre V. 6. & fournit un nouvel argument aux *Orthodoxes* pour combattre les *Macédoniens*; argument qu'on ne trouve pas dans les autres copies de cet Evangile: l'omiſſion regarde l'hiſtoire de la femme dont il eſt parlé au Chapitre VIII. 1.——11., & qui manquent tous dans ce Mſſ. auſſi bien que le dernier verſet du VII. Chapitre.

2. La ſeconde Colonne contient un Manuſcrit de l'Egliſe Cathédrale de *Vérone*, qui ſelon quelques-uns a mille ou onze cens ans d'antiquité, & ſelon Mr. *Blanchini* treize cens. On y trouve une variante Leçon ſingulière au Chapitre I. 13. de St. *Jean*, *qui-natus eſt*, au-lieu de *qui-nati ſunt*; ſelon laquelle tout ce qui eſt dit dans ce verſet ſe rapporte uniquement à *Jéſus-Chriſt*. Les *Valentiniens* avoient lu de-même; ils ont apparemment changé le paſſage, parce qu'ils ne l'entendoient pas.

3. La troiſième Colonne eſt compoſée partie d'un Mſſ. de *Corbie*, de huit cens ans, qui contient l'Evangile de St. *Matthieu*, & qui avoit été publié & décrit par D. J. *Martianay*, à *Paris* en 1695; partie des variantes Leçons ſur les trois autres Evangéliſtes tirées d'un autre Mſſ. de *Corbie*, de douze cens ans, d'un Mſſ. de l'Egliſe de St. *Gatien* à *Tours*, de mille ans, & d'un Mſſ. du grand Monaſtère, de huit cens ans; ces Varian-

riantes avoient été publiées par D. A. *Calmet*.

4. La quatrième Colonne représente un Mſſ. du Monaſtère Royal de Ste. *Julie* à *Breſſe*, qu'on dit avoir appartenu à *Anſe*, épouſe de *Deſiderius* dernier Roi des *Lombards* il y a mille ans. Il y manque le 4. verſet du V. Chapitre de St. *Jean*; & toute l'hiſtoire de la femme ſurpriſe en adultère au Chapitre VIII. Dans ce Mſſ. les *Canons d'Euſèbe* ſe trouvent marqués.

5. Le ſecond Volume de la ſeconde partie de cet Ouvrage contient un ſupplément tiré de deux Evangiles Mſſ. également anciens & curieux. Le premier appartient aux Chanoines de *Frioul*, & contient les Evangiles de St. *Matthieu*, de St. *Luc*, & de St. *Jean*, avec la préface de St. *Jérôme* au Pape *Damaſe*. St. *Matthieu* eſt diviſé en 64. Chapitres, St. *Marc* en 12. grands ou 46. petits chapitres, St. *Luc* en 20. grands ou 77. petits chapitres, St. *Jean* en 14. grands & 39. petits chapitres.

L'hiſtoire que nous liſons au commencement du VIII. Chapitre de St. *Jean*, ſe trouve bien dans le Texte de ce Mſſ. mais celui qui a compoſé les ſommaires des Chapitres n'en fait aucune mention, ſoit qu'il n'en ait rien ſu, ſoit qu'il ne l'ait pas reconnue pour autentique.

Le P. *Laurent de la Tour*, de l'Oratoire à *Udine*, ayant examiné avec ſoin les différentes notes marginales de ce Manuſcrit, en a compoſé une ſavante Diſſertation, dans laquelle il nous apprend qu'aux Siècles VII. & VIII. ce Manuſcrit avoit appartenu à l'Egliſe de *Pavie*, Diocèſe de *Milan*, dans le Royaume de *Lombardie*; que vers le milieu du IX. Siècle *Theutimar*, Pa-

triarche d'*Aquilée*, ayant assisté à un Synode à *Pavie*, en emporta ce Manuscrit avec lui; que dans l'XI. Siècle on avoit commencé à croire que ce Manuscrit avoit été écrit de la propre main de St. *Marc* l'Evangéliste; qu'on donna en l'année 1355 deux duernes de ce Manuscrit, qui commençoient avec le Chapitre XII. vs. 21. jusqu'à la fin de l'Evangile de St. *Marc*, à l'Empereur *Charles* IV. qui les mit entre les mains de l'Archevêque, & du Chapitre de *Prague*, où on les a gardés jusqu'à présent; & qu'enfin ce Manuscrit ayant été transporté d'*Aquilée* à *Frioul*, on céda les cinq duernes qui restoient de l'Evangile de St. *Marc* au Sénat de *Venise*, qui les avoit demandés en 1420, alléguant pour raison (*a*), *qu'il étoit juste que le Corps de St.* Marc *étant à* Venise, *l'Evangile écrit de sa main y fût aussi*.

De ce récit on peut juger, si ce Manuscrit, qui contient la Lettre de St. *Jérôme* au Pape *Damase*, peut avoir été écrit de la propre main de St. *Marc* l'Evangéliste, comme la Tradition le porte; & si Mr. *Misson* a eu raison de nous assurer avec tant de confiance, que le Manuscrit est écrit en Grec. *A force de fenilleter*, dit-il, *j'ai trouvé trois ou quatre lettres bien formées; & j'ai même rencontré le mot* KATA *écrit comme vous le voyez. Ce* KATA *avec un* A *& un* Σ, *que j'ai remarqué d'ailleurs, prouvent* SUREMENT, *que le Manuscrit est Grec* (*b*). Le P. *Montfaucon*, qui a vu les mêmes cahiers, nous assure au contraire qu'il y a trouvé les lettres *Latines* D: &

(*a*) *Et justum & pium atque religiosum, ut idem liber apud ejusdem & scriptorem ipsius reclamatur; & membra corpori reducantur.* Montfaucon, *Diar. Ital. p.* 60.

(*b*) Dans son Voyage T. I. p. 248.

& R. que le KATA eſt une mépriſe de Mr. *Miſſon*, qui a changé le Β. en Κ. où il y avoit *ibat autem*; qu'il a pris l'Α pour un Δ; & pour le Σ il pouvoit ajoûter, quoiqu'on trouve cette figure de lettre dans les Inſcriptions antiques & ſur les Médailles, que néanmoins les Manuſcrits en lettres capitales ne repréſentent jamais le *Sigma* ſous la forme de Σ, mais toujours par un C.

Ainſi, quoique les cahiers gardés à *Veniſe* ſoient ſi endommagés, que depuis l'année 1720 on n'y peut plus reconnoître une ſeule lettre, comme le témoigne l'oncle de notre Editeur, il n'y a cependant pas lieu de douter qu'ils n'ayent autrefois fait une partie du Mſſ. de *Frioul* dont nous parlons; les preuves que le P. *de la Tour* apporte pour le démontrer, étant incomparablement plus convainquantes, que celles par leſquelles on nous veut faire accroire que la Ste. Chapelle de *Lorette* avoit été une chambre de la maiſon que la Ste. *Vierge* habitoit à *Nazaret*. Voici pour en juger une partie de la Légende de la Tranſlation miraculeuſe de l'Egliſe de la bien heureuſe Vierge *Marie de Lorette*, comme elle a été imprimée en 1500. „ (*a*) Perſonne ne ſavoit „ d'où cette Egliſe étoit venue, & notez qu'on ne

(*a*) Translatio miraculoſa Eccleſiæ bte Mariæ Virginis de Loreto. *Nullas ſciebat unde iſta Eccleſia originaliter veniret, vecunde receſſit. Nota quomodo ſupra dicta ſunt ſcita in anno Domini M. CCC. LXXXXV. Quia beata virgo apparuit in ſomno cuidam ſancto viro & devoto ſupradicta revelavit, & ipſe ſtatim omnia divulgavit quibuſdam bonis viris iſtius provinciæ, & ipſi immediate deliberaverunt velle ſcire veritatem hujus rei, & ſic communicato conſilio decreverunt quod eſſent ſedecim homines notabiles & boni qui ſimul irent ad ſanctum ſepulchrum, & demum ad illas partes de Hieruſalem & in civitate Nazaret ad inveſtigandum ſupra dicta inventa, & ita factum eſt.*

„ ne l'a su que l'an 1396. quand la bienheureuse „ Vierge apparut en songe à un homme saint & „ dévot, & le lui révéla; lequel l'a d'abord com- „ muniqué à quelques bonnes gens de cette Pro- „ vince, qui ayant délibéré ensemble pour savoir „ la vérité de cette chose, résolurent de faire partir „ incessamment seize hommes notables pour „ le St. Sépulcre à *Jérusalem*, & pour la Ville de „ *Nazaret*, portant avec eux la *mesure* de la dite „ Eglise. Ce qui étant fait, ils y trouvèrent les „ traces des fondemens de la dite Eglise, & la „ *mesure exactement conformes*. A la fin ces „ seize hommes de retour chez eux, déclarèrent „ qu'ils avoient trouvé la vérité de tout cela. „ Et depuis ce tems-là on sait que cette Eglise „ avoit été la chambre de la Ste. Vierge *Marie*, „ & le Peuple Chrétien y eut une grande dé- „ votion, comme il l'a encore.

6. Le second Manuscrit du supplément, qui est le sixième que le P. *Blanchini* publie, appartient à l'Eglise Cathédrale de *Pérouse*: on le croit être du VI. Siècle, & il ne contient que des fragmens des XII. premiers Chapitres de *St. Luc*.

Le P. *Blanchini* & ses Amis traitent à cette occasion deux questions; la première est, s'il y avoit plusieurs *Versions Italiques*, ou une seulement; la seconde, quelle est son autorité. Il ne disconvient

Nam enim ipsi secum portaverunt mensuram *dictæ Ecclesiæ; & ibi vestigia fundamentorum dictæ Ecclesiæ invenerunt*, & illam mensuram ad unguem sicut est ista: *& in uno pariete ibi prope est scriptum & sculptum in muro quomodo ista Ecclesia fuit ibi & postea recessit: demum quippe sexdecim viri reversi sunt ad istam provinciam. Notificaverunt supra dicta inventa per eos esse vera. Et ex tunc fuit scitum quod ista Ecclesia fuit camera sanctæ Mariæ Virginis. Et exinde populus Christianus habuit magnam devotionem & habet.*

vient pas qu'il y a beaucoup de variété entre les différens Manuscrits, qu'il y a des mots & des versets traduits différemment: mais il soutient qu'à proprement parler on ne sauroit dire, *qu'il y en avoit presque autant de Versions que d'Exemplaires*, comme s'étoit exprimé *St. Jérôme*; qu'au-contraire il n'y avoit qu'une *Version Italique* reçue dans l'Eglise avant *St. Jérôme*, & que les variétés qui viennent du caprice des Copistes, ne doivent pas plus multiplier les Versions que le Texte Original. Il est vrai que nous ne pouvons pas déterminer exactement jusqu'à quel point il est permis à un Copiste d'une Version de changer, sans que sa Copie perde pour cela le nom de l'ancienne Version: & si on vouloit disputer là-dessus, la dispute ne rouleroit que sur une question de mot. L'usage veut pourtant que nous appellions *nouvelle Version*, l'Edition de l'*Italique* corrigée par *St. Jérôme*, & que toutes les autres Copies *Latines* des Evangiles jusqu'au VIII. Siècle portent le nom commun d'*ancienne Version Italique*.

L'autre question, de l'autorité de la *Version Italique*, est plus intéressante & plus difficile. Un Ami (*a*) du P. *Blanchini* est porté à lui donner la préférence, non seulement sur la Version de *St. Jérôme*, mais aussi sur le Texte Original *Grec*, tel que nous l'avons, & que *St. Jérôme* l'a eu. „ La Version de *Jérôme* a été adoptée, parce „ que les hommes aiment naturellement la nou„ veauté: les Auteurs, dit-il, de la *Version Ita„ lique* avoient devant eux ou les Originaux „ *Grecs*,

(*a*) Philippus Garbellus *Proleg.* p. 40-44.

„ *Grecs*, ou des Copies faites sur les Originaux
„ mêmes : mais *St. Jérôme* n'avoit que de Co-
„ pies des Copies, qui étoient de plus trois siècles
„ plus nouvelles que les Originaux". Tout cela est dit sans preuve. Depuis le tems des Apôtres il n'y a pas un seul témoin qui ait osé se vanter d'avoir vu la propre écriture des Apôtres, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire s'ils l'avoient vue. Pour ce qui regarde *St. Jérôme*, on ne peut pas dire que les Manuscrits *Grecs* des Evangiles, dont il s'étoit servi, étoient nouveaux, à-moins que de lui donner un démenti ; puisqu'il écrivit lui-même au Pape *Damase*, qu'il avoit traduit les quatre Evangiles sur d'*anciens* Ms. *Grecs* (*a*).

„ Outre cela", (c'est ainsi que continue notre Savant) „ si nous réfléchissons sur le genre de vie
„ de *St. Jérôme*, il faudra avouer qu'il lui a été
„ presqu'impossible de bien réussir dans son en-
„ treprise, & de nous donner une Version sans dé-
„ fauts. Il étoit Secretaire du Pape pour écrire les
„ Epitres Ecclésiastiques sur des matières diffi-
„ ciles. Il avoit d'autres lettres à écrire à ses A-
„ mis. Il donnoit & recevoit de fréquentes visi-
„ tes, sur-tout des Vierges, des Femmes mariées,
„ & des Veuves du premier rang. Il lui falloit écri-
„ re beaucoup de Livres sur des matières différen-
„ tes, tantôt étant prié d'expliquer des passages
„ obscurs du Vieux Testament, tantôt pour se
„ défendre contre des Antagonistes envieux, qui
„ l'avoient attaqué. Le Pape & ses autres Amis
„ le pressoient de hâter sa Version du Nouveau
„ Testament, desorte qu'il ne lui resta pas de
„ tems

(*a*) *Pollicetur quatuor Evangelia-Codicum* Græcorum *emendata collatione*, SED VETERUM.

„ tems, ni pour consulter les vieux MSS. de l'*Italique*, ni pour donner à son Ouvrage le „ degré de perfection qu'il lui falloit". Supposé que la chose se soit passée ainsi, cela prouve-t-il, ou que la *Version Italique* n'a point de défauts, ou qu'elle en a moins que celle de *St. Jérôme*?

Après tout, il y a encore lieu de douter, si l'Evangile de *Vercelli* a été écrit de la propre main de *St. Eusèbe*, & si l'ancienne *Version Latine* a été faite par des hommes Apostoliques. 1. Il y a souvent double version du même mot. *St. Math.* VIII. 22. ἄφες τοὺς νεκροὺς, *sine mortuos, remitte mortuos. St. Jean.* V. 39. *in quibus vos existimatis in illis vitam æternam habere: illæ sunt, quæ testimonium dicunt de me. In quibus putatis vos vitam habere, hæ sunt quæ de me testificantur.* XIV. 26. *advocatus* est autem *paracletus* in v. 2. On y trouve des fautes manifestes, qui démontrent l'ignorance & l'inattention & du Traducteur & du Copiste. *St. Matth.* II. 16. ἀπὸ τῶν χωρίων *regionibus.* IX. 1. ἴδιαν *Judææ.* VI. 24. ἀπέχει *patietur. St. Marc.* III. 5. πωρώσει *cæcitate* IX. 20. ἐσπάραξεν *conturbavit*, comme s'il y avoit eu dans le Texte Grec ἐταράχθη, χάρμης, ἀνέσεως, πωρώσεως, ἐτάραξεν. *St. Luc.* XXI. 34. *gratulatione* au-lieu de *crapula*, & XXIII. 35. *exspectans* au-lieu de *spectans. St. Jean* XXI. 22, 23. *sic* au-lieu de *si.* Sans parler des omissions, des transpositions, des additions tirées des autres Evangélistes, du changement des particules conjonctives, & des paraphrases, comme au Ch. IV. 1. de *St. Marc* ἐπὶ τὴν θάλασσαν *circa littus maris*, XIV. 15. ἀνάγαιον *locum medianum in superioribus. St. Jean* V. 2. ἐπὶ τῇ προβατικῇ κολυμβήθρᾳ, *in inferiorem partem piscina*

ria natatoria. A quoi on peut ajouter qu'on lit toujours dans l'Italique *Iſtrael* pour *Iſrael*, parce que les quatre lettres *ſtra* ſe ſuivent ſouvent dans la Langue *Grecque* & dans la *Latine*, au lieu qu'on n'a guère d'exemples de *Sra*; c'eſt la même raiſon, à ce qu'il ſemble, qui a fait changer *Eſras* en *Eſdras*, & *Boſra* en *Boſtra*.

Quoi qu'il en ſoit, que de pareilles inadvertances & libertés ſoient incompatibles avec le caractère des Hommes Apoſtoliques & des ſaints Martyrs, ou non, il en réſulte également, qu'on agiroit contre toutes les Règles de la ſaine Critique ſi l'on entreprenoit de corriger le Texte *Grec* d'aujourd'hui par l'autorité des Mſſ. de la Verſion *Italique*, & ſur-tout ſi on vouloit préférer la Verſion au Texte, dans les cas dont on a fait mention ci-deſſus.

Le P. *Blanchini* nous donne encore la deſcription d'un ancien MS. *Latin* des Evangiles de St. *Marc* & de St. *Luc* du VII. Siècle, qui avoit été tranſporté de *Naples* à *Vienne* (*a*). Il ajoûte beaucoup de planches avec l'indication des MSS. *Grecs*, *Latins*, & *Syriaques*, parmi leſquels il y en a de très-curieux, quoiqu'inconnus juſqu'à préſent. Ce qui prouve qu'après les recherches d'*Eraſme*, de *Théodore de Bèze*, du Dr. *Mill*, de *Kuſter* & d'autres, on n'a pas encore fait la moitié de l'ouvrage qu'il auroit falu faire, pour nous donner une édition du N. T. *Grec* avec autant de ſoin & d'exactitude, qu'on a donné les Auteurs Claſſiques.

C'eſt dommage que le P. *Blanchini* n'ait pas eu copie de la Verſion *Latine*, qui ſe trouve dans le

(*a*) Pag. p. 82. —— 86.

le MS. que *Bèze* a donné à l'Académie de *Cambridge*; cela lui auroit fait éviter plusieurs fautes qu'il a faites par mépriſe, en ne conſultant que le Dr. *Mill*, & quelquefois en ne le conſultant qu'à la hâte; ce qui eſt cauſe auſſi qu'il a pris l'Edition de *Colinæus* citée par le même Docteur, pour un MS. de *Colbert* ſur St. *Marc* V. 28. en confondant les marques *Colb.* & *Col.*

Il ne valoit preſque pas la peine de marquer cette minutie; mais je ne puis lui paſſer une Capucinade, qui ſe trouve à la page DXC. b. du ſecond Volume de la ſeconde partie; où après avoir donné la deſcription d'un Pſeautier *Grec* dont la fin porte, *écrit à Monobaſie en* 897 *par la main de Léon le Notaire le* 28 Août. (*a*) *quiconque qui liſez cela, priez pour moi, afin que je ſois délivré du feu de l'Enfer par le Seigneur*, il ajoûte de ſon chef: *C'eſt-là la fin de cet ancien Manuſcrit, dont les dernières paroles démontrent clairement, qu'il y a un feu de Purgatoire, puiſqu'il n'y a point de délivrance de l'Enfer.* Quelle démonſtration! Pour l'admettre il faut attribuer aux *Grecs* une opinion qu'ils n'ont jamais eue; il faut confondre l'Enfer ou la *Géhenne*, avec le *Purgatoire*, & avec le *Hadés* c. à. d. l'état des morts; & il faut ſoutenir que *Léon* étoit actuellement dans le Purgatoire, quand il écrivit ce Pſeautier, & qu'on ne peut être délivré d'une punition, à-moins que de l'avoir premièrement ſoufferte en tout ou en partie.

C'eſt en vérité ſe moquer ou de nous ou de l'E-

(*a*) *Qui legis, ora pro me, ut per Dominum Liberer ab igne gehennæ.*
Et hic finis vetuſti codicis, cujus ultima verba clare demonſtrant, dari Purgatorium per ignem, cum in inferno nulla ſit redemtio.

l'Eglise *Romaine*, que de raisonner comme fait ici le P. *Blanchini*, qui s'avise de joüer le rôle de Controversiste, & sort de sa sphère, quoique par bonheur il ne l'ait fait que cette fois.

ARTICLE XI.

PARALLELE de la CHRONIQUE des Marbres de *Paros*, dits les *Marbres d'*ARUNDEL, comparée avec celle d'*Egypte*, qui en démontre les défauts, par Mr. *l'Abbé* RICHER DU BOUCHET, Prévot & Chanoine de l'Eglise Royale *Notre-Dame de Provins*.

J'Ai remarqué qu'entre soixante & quinze Epoques contenues dans les Marbres de *Paros* depuis *Cécrops* jusqu'à la naissance d'*Alexandre*, les principales & plus importantes intéressent autant & même davantage l'Histoire d'*Egypte*, que celle de la *Grèce* à qui elles appartiennent, telles que sont la 1. Epoque pour *Cécrops* Prince d'*Egypte*, la 9. pour *Danaüs* chassé d'*Egypte* par son frère, & la 23. pour la prise de *Troye* où *Memnon* Roi d'*Egypte* fut tué : comme ces trois Epoques sont marquées dans *Manethon* par de grandes révolutions dont elles furent ou la cause & l'effet, qu'il a trouvé dans les Archives où elles ont été marquées chacune en son tems, les dates des Marbres au-contraire ne sont point appuyées d'anciens monumens; les *Grecs* négligeoient ce soin, comme *Josèphe* le leur reproche Liv. 1. contre *Apion*; ils abandonnoient le souvenir des événemens à la tradition du peuple, toujours vague & incertaine; ainsi il n'y a pas à hésiter pour préférer les dates de *Manethon*, qui sont conformes à celles

les du Texte Sacré, comme je l'ai démontré fort au long dans ma grande Chronologie, où j'ai comparé ensemble tous les monumens autentiques de l'Histoire sacrée & profane.

La 1. Epoque des Marbres met la fondation d'*Athènes* par *Cécrops* 1318 ans avant l'an 264, qui est la date de l'année où les Marbres furent gravés, par conséquent *Athènes* fut fondée l'an 1582 avant *Jésus-Christ*; l'erreur des Marbres est de 103 ans par excès, puisque *Manethon* met cette fondation à l'an 1479 avant l'*Ere Chrétienne*: il m'apprend qu'alors *Nitocrès* causa par ses conquêtes une grande révolution; elle détrôna *Ouscocherés* Chef de la 5. Dynastie des *Eléphantins*, & le relegua dans l'Ile d'*Eléphantine*, où sa postérité conserva durant 195 ans sous neuf générations le vain titre de Roi pour augmenter la dureté de leur misère & de leur exil. Telle fut la triste catastrophe de la postérité d'*Osiris*, le plus grand des Dieux & des Rois d'*Egypte*, qui se trouve liée avec la fondation d'*Athènes* par *Cécrops*, 55 ans après l'*Exode*.

La 9. Epoque est celle de *Danaüs* l'an 1511 avant l'*Ere Chrétienne*, l'erreur des Marbres est de 225 ans par excès, puisque selon *Manethon* ce fut l'an 1286 que *Séthos* revenant de sa conquête de l'*Asie*, chassa d'*Egypte Danaüs* son frère, qui vouloit usurper la couronne, abusant du pouvoir qu'il lui avoit confié pendant son absence, en l'établissant son Vice-Roi ou Lieutenant-Général durant les neuf ans qu'il employa à sa conquête, finis la 9. de son règne à *Memphis*, la 13 à *Thèbes*, & de son expédition contre les *Arabes* 4. ans avant la mort de son Père.

Les

Les Auteurs des Marbres ont déguisé cette Histoire par la fable des *Danaïdes*, qui sont 50 filles dont les Poëtes ont fait présent à *Danaüs* par une libéralité tirée de leur cerveau, en personifiant le grand nombre de rigoles ou tranchées qu'il fit faire pour dessécher les marais du Païs d'*Argos*: s'ils les avoient nommés au masculin en *Grec*, comme nous disons en *François* des canaux ou des fossés, *Danaüs* auroit 50 fils par la même libéralité.

La 22. Epoque marque la prise de *Troye* l'an 1209 avant l'*Ere Chrétienne*. L'erreur des Marbres est de 117 ans, puisque selon *Manethon* *Troye* fut prise l'an 1092 de l'*Ere Chrétienne*, c'est la 6. de *David* à *Hébron*.

Cet événement, le plus glorieux exploit des *Grecs*, leur est demeuré inconnu, faute d'Archives capables d'en conserver la mémoire: leurs Historiens ne s'accordent point sur cette Epoque, mais ils ne s'en éloignent pas tant que les Marbres, qui la mettent 432 ans avant la première *Olympiade*, tandis que les Historiens la placent d'une manière vague & incertaine 404 à 408 ans avant la première *Olympiade*: mais *Manethon*, qui est le seul qui fixe exactement les dates, est aussi le seul qui détermine exactement cette distance, qui n'est que de 315 ans.

Cette Epoque est liée avec l'Histoire d'*Egypte* par la mort de *Memnon*, qui eut de grandes suites. 1. *Memnon*, Roi d'*Egypte*, étoit allé au secours des *Troyens*, il y fut tué, & sa mort hâta ou causa la prise de la ville par les *Grecs*. 2. Cette mort causa la ruine totale de la 5. Race des Rois d'*Egypte* dite des *Ammonites*, dont ce Prince étoit l'appui par sa valeur, ce qui causa une révolu-

lution générale dans toute l'*Egypte* & dans toute l'*Asie*, où cette Race dominoit depuis plusieurs siècles. 3. Cette mort causa l'élevation d'*Osymandius*, Chef de la 6. Race des Rois d'*Egypte*, qui tua & détrôna *Theutamos* qui depuis 63 ans régnoit dans la *Thébaïde* & dans toute l'*Asie*, établissant la puissance de la 6. Race sur les débris de la 5. qu'il détruisit.

Toutes les autres Epoques s'écartent de-même de la vérité, plus ou moins, les unes par excès, d'autres par défaut.

L'exemple du régne de *Darius* suffit pour juger du peu d'exactitude des Marbres, par trois Epoques qui le regardent, qui sont la 42. la 47. & la 48.

Dans la 42. *Darius* commence son règne l'an 517 avant l'*Ere Chrétienne*, & le finit l'an 489 dans la 48. Epoque: donc il n'a règné que 28 ans selon les Marbres, tandis qu'il en a règné 36 selon tous les Historiens, comme selon *Manethon*, *Béroſe*, l'*Ere de Nabonassar* dite *le Canon des Astronomes*, qui donnent la Liste des Rois de *Babylone*, & placent les 36 de *Darius* de l'an 522 à l'an 486 avant l'*Ere Chrétienne*, & de l'an 226 à l'an 262 du *Canon des Astronomes*.

Dans la 47. Epoque, la bataille de *Marathon* est placée l'an 491 avant l'*Ere Chrétienne*, qui est la 26. de *Darius*, deux ans avant sa mort selon les Marbres: mais par-tout ailleurs elle est placée la 32. de *Darius* l'an 490 avant l'*Ere Chrétienne*, quatre ans avant sa mort, selon *Hérodote* liv. 7, comme selon *Manethon*, *Béroſe* & l'*Ere* de *Nabonassar*.

Les Marbres ne s'accordent pas mieux avec les Listes des Rois de *Babylone*, ou des Rois & des

des Archives d'*Athènes*, & des anciens Auteurs qui sont parvenus jusqu'à nous.

Un autre défaut essentiel des Marbres, c'est d'avoir négligé les *Olympiades*, qui sont d'un grand secours pour lier les événemens de l'Histoire *Grecque*, & pour en assurer les dates; les Marbres n'en parlent point du tout, quoiqu'ils n'ayent été gravés que l'an 264 avant l'*Ere Chrétienne*, qui est l'an 513 d'*Iphitus*, ou la première année de la 129. *Olympiade*, puisque la 1. année de la 1. *Olympiade* a commencé au solstice d'Eté l'an 777, & a fini au solstice d'Eté de l'an 776. avant l'*Ere Chrétienne*, on ne se persuadera pas que la *Grèce* ait négligé d'employer les *Olympiades* dans leurs Histoires durant un si long espace.

Je laisse au Public le soin de juger de l'utilité de la Chronique de *Paros*, dont toutes les dates sont fautives; voilà où se terminent cette utilité tant vantée, les grandes dépenses du Comte d'*Arundel* qui a fait venir ces Marbres de l'*Archipel*, & les veilles de tant de Savans qui se sont appliqués à les déchifrer pour nous les communiquer: on doit cependant leur savoir gré de la peine qu'ils ont prise; leurs Livres sont remplis de recherches très-curieuses, & d'une érudition vaste & magnifique; c'est la justice que l'on doit rendre à *Selden*, à *Lydiat*, & à Mr. *Prideaux*.

Je n'ai garde d'oublier deux Epoques des Marbres, c'est la 27. qui met *Hésiode* 265 ans après la prise de *Troye*, & la 28. Epoque qui place *Homère* l'an 300 après la prise de cette ville, 37 ans après *Hésiode*, que bien des Savans mettent après *Homère*, par conjecture & sans aucune preuve.

AR-

ARTICLE XII.

INLEIDING tot eene Natuur-en Wiskundige Beschouwinge des Aardkloots, tot dienste der Landgenooten beschreeven door JOHAN LULOFS, Hoogleeraar in de Wis- en Sterrekunde, als meede in de Wysbegeerte op 's Lands Hooge School te Leiden. Quarto, te *Leiden* en te *Zutphen* by *J. en H. Verbeek* en *J. A. van Hoorn*. 1750.

C'est-à-dire,

INTRODUCTION *à une Théorie Physique & Mathématique du* GLOBE TERRESTRE, *pour l'instruction de ses Compatriotes*; par Mr. JEAN LULOFS, Professeur en Mathématique, en Astronomie, & en Philosophie dans l'Université de Leyde.

PErsonne n'ignore que rien ne seroit plus important qu'une *Description générale*, ou une *Histoire naturelle de notre Globe*, puisque tous les Savans conviennent que cette matière n'a point encore été traitée comme elle le mérite. Un Ouvrage de cette nature devient d'autant plus nécessaire, qu'on a fait presque une infinité de découvertes, qui regardent la figure de la Terre, sa grandeur, son mouvement, &c. & dont les Philosophes des siècles passés n'ont eu aucune connoissance. On sait d'ailleurs que ces découvertes ont répandu un nouveau jour sur cette Science si utile à l'Homme, & si digne de ses recherches.

Ces raisons ont porté Mr. le Professeur *Lulofs* à composer, & à publier une *Théorie Physico-mathématique de la Terre*, tirée des observations

les plus récentes, sur-tout pour l'usage des Hollandois. L'Ouvrage a paru cette année en Hollandois sous le titre que nous venons d'annoncer.

L'Auteur commence la *première Partie* par la Figure de la Terre, & il tâche d'y démontrer que cette figure est sphéroïde, non seulement par des principes de Statique & de Méchanique, mais encore par les dernières observations des François, dont il donne un détail très-circonstancié. Il passe ensuite à la Grandeur de la Terre, il expose les différentes Méthodes de la déterminer, & la compare avec la grandeur des autres Corps célestes. Il vient après cela au Mouvement de la Terre, tant annuel que diurne; il examine en même tems si l'obliquité de l'Ecliptique peut changer, & quelle est la nature & la cause de la précession des Equinoxes. C'est-là qu'il étale aussi les nouvelles observations de *Bradley* touchant la *nutation* de l'Axe de la Terre, causée par l'action de la Lune. Il considère enfin la Lune, de-même que son Mouvement, entant qu'il doit tirer de-là dans la suite l'explication qu'il donne du Flux & du Reflux.

De ces généralités l'Auteur passe à la division du Globe, qu'il distingue en Terre & en Eau. Il traite en cet endroit des Iles, de leur origine, de leurs révolutions; il donne une courte description des principales; il fait mention des Péninsules, des Montagnes, de leur origine, de leurs révolutions, de leur position, de leur hauteur, des différentes méthodes de la mesurer, & enfin des Volcans.

Lorsqu'il fait la description des Eaux qui se trouvent sur notre Globe, il commence par la Mer, dont il donne la division, avec la description

tion de ſes eaux, & de ſes différens mouvemens, entrant ſur tout cela dans des détails très-circonſtanciés. Cela fait, il traite des Lacs & des Marais. Il parle enſuite des Fontaines, s'étend beaucoup ſur leur origine, & fait en particulier mention de celles qui méritent le plus d'être remarquées. De-là il paſſe aux Fleuves, dont il examine le mouvement, & les débordemens; il donne même une liſte des principaux d'entre eux; il indique leur origine, leurs embouchures, & fait voir le cours qu'ils tiennent. A tout cela ſuccède la contemplation des changemens que notre Globe paroît avoir éprouvés, & qu'on remarque particulièrement ſur ſa ſuperficie. L'Auteur prend de-là occaſion d'examiner les opinions qu'ont eues ſur cela, *Leibnitz*, *Burnet*, *Bourguet*, *Linnæus*, *Woodward*, *Manfredi*, &c. Le dernier objet de ſes recherches c'eſt l'Atmoſphère, dont il conſidère la nature, la hauteur, les mouvemens, les effets, & ſur-tout ſa force réfractive.

Dans la *ſeconde Partie* il propoſe & explique les phénomènes qui réſultent de la rélation entre la Terre & le Soleil, & de ſes différentes poſitions. Il traite d'abord de la Latitude des Lieux, & des différentes méthodes qui ſervent à la déterminer; enſuite il expoſe les belles découvertes de Mrs. de *Maupertuis* & *de Mairan*, & examine ſi la Ligne Méridienne & la Latitude des Lieux peuvent changer. Il entre dans des détails très-circonſtanciés ſur la variété des Saiſons, ſur leur cauſe, ſur l'illumination de la Terre, ſur les viciſſitudes des jours & des nuits, ſur les crépuſcules, ſur la chaleur que le Soleil communique à notre Globe, & enfin ſur la diviſion de ſa ſurface

en Zones. Il passe ensuite à l'examen de la Longitude des Lieux, il expose toutes les principales méthodes de la déterminer, & fait voir en peu de mots les défauts auxquels la plupart d'entre elles sont sujettes. Dans la recherche qu'il fait des Distances des Lieux, il indique les moyens par lesquels on peut les déterminer, tant sur la surface sphérique que sur la surface sphéroïde. Ici il prend sur-tout pour guide le célèbre *Bourguet*; mais il a tâché de réduire la belle méthode de ce Philosophe au point de pouvoir être à la portée de ceux qui ne sont pas assez versés dans ce que le Calcul a de plus sublime. Cet Ouvrage mériteroit d'être traduit en François.

ARTICLE XIII.

PARTICULARITE'S *sur la Reine* CHRISTINE.

LA Reine *Christine* passa à Vienne en Dauphiné, le 13 Août 1656. elle étoit vêtue en Amazone, avec un collet de bufle; une jupe sans broderie, & une écharpe à la cavalière, relevée d'un côté par un ruban couleur de feu; des souliers d'Homme, une grosse perruque noire fort poudrée, & une épée à son côté. *Pierre Boissat*, de l'Académie Françoise, surnommé *l'Esprit*, connu de la Reine de *Suède* par des Poësies qu'il avoit faites à sa louange, fut prié par les Consuls de se mettre à leur tête pour la complimenter. Il se présenta devant elle avec une longue barbe, un habit grossier, & un air de mal-propreté qui la choqua. Il lui fit un long Sermon sur le mépris du Monde & les Jugemens de Dieu, qui lui déplut encore davantage: elle souffrit impatiemment qu'au-

qu'au-lieu de lui donner des louanges, il se jettât sur une matière si lugubre ; & quand il se fut retiré, s'adressant au Duc de *Lesdiguières*, Gouverneur de la Province : „ ce n'est point-là, dit-„ elle, ce *Boissat* que je connois, c'est plutôt un „ prêcheur qui emprunte son nom ; ou si c'est „ *Boissat*, il faut que son avanture de Grenoble „ lui ait troublé l'esprit".

La Harangue du Doyen de la Cathédrale (*Antoine Argoud*) fut reçue bien différemment, on eût dit qu'il connoissoit le foible de *Christine* ; chacun sait qu'elle avoit une forte antipathie pour toutes les femmes en général. Elle étoit presqu'inconsolable de l'être, & tout ce qui lui en rappelloit l'idée, la mettoit de mauvaise humeur. Durant le cours de ses Voyages, on lui avoit fait plus de deux mille Harangues ou Complimens : la plupart de ceux qui portoient la parole, étoient des Savans & des Génies du premier ordre ; cependant leurs Discours, travaillés avec tout l'art imaginable, lui paroissoient insipides. Un jour *Bourdelot*, son Médecin, prit la liberté de lui en demander la raison : *qui ne seroit ennuyée*, répondit-elle, *d'entendre éternellement le même jargon : l'illustre fille du grand Gustave ; la dixième Muse ; la Sapho de nos jours ; l'honneur & la Gloire de son Sexe : ces Messieurs se tuent de me dire que je suis femme, je ne le sais que trop.*

Le Doyen de Vienne ne laissa pas échapper une seule fois dans son Discours le mot de Reine, il compara *Christine* aux plus grands Héros, & fit voir qu'elle les avoit tous égalés & même surpassés par la supériorité de son génie, l'étendue de ses connoissances, & sur-tout par la protection

qu'elle accordoit aux Savans. La Reine, charmée de cette Harangue, en demanda une Copie, qu'elle relut plusieurs fois avant de se coucher. Le lendemain elle eut une longue conversation avec le Doyen, & le gratifia d'une Médaille d'or, où d'un côté étoit son portrait, & de l'autre la cérémonie de son abdication. Elle lui fit entrevoir de grandes espérances pour l'avenir, s'il vouloit la suivre en qualité de premier Aumônier. Mais il en fut détourné par de *Lesseins*, Gentilhomme du Roi, Gouverneur de Romains, qui avoit ordre d'accompagner la Reine depuis *Marseille* jusqu'à *Lyon*.

Lesseins cita au Doyen l'exemple de plusieurs Savans, que la Reine avoit attirés en *Suède*, d'où ils étoient revenus sans récompense; il lui dépeignit *Christine* comme une Princesse inconstante, capricieuse, livrée à ses plaisirs. Il n'oublia rien pour le dégoûter, jusqu'à lui dire que *Grotius* seroit encore plein de vie, s'il n'eût eu à craindre que la jalousie des Seigneurs *Suédois*; mais que les mauvais traitemens de la Reine avoient enfin conduit ce grand-homme au tombeau.

Le Doyen s'excusa donc du mieux qu'il put, & la Reine, jusqu'à son départ pour *Lyon*, ne lui parla plus qu'avec un air de froideur, qui marquoit un secret dépit d'avoir fait des avances inutiles.

Un ancien Magistrat de cette Ville, qui avoit, pour ainsi dire, un fond d'Anecdotes inépuisable, m'a conté (*a*) plusieurs autres particularités de la vie

(*a*) C'est l'Abbé d'*Artigny* qui parle, cette Pièce ayant été tirée de ses Mémoires.

vie de *Chriſtine*, qu'il diſoit tenir de ſon Père, grand Voyageur, & qui avoit été fort lié avec la Signora *Juſtiniani* confidente de cette Princeſſe. Il étoit même dans le deſſein d'en faire une Hiſtoire ſuivie, ſous le titre de *Mémoires Secrets de la Vie de Chriſtine-Marie-Alexandre de Suède, Reine des Goths & des Vandales.* Mais d'autres occupations lui firent abandonner ce projet; le peu que j'en ai vu, conſiſtoit en quelques fragmens ſans ſuite & ſans liaiſon; l'Auteur les brûla preſque tous en ma préſence, excepté une demi-feuille que je conſervai, à cauſe du portrait que l'Auteur y faiſoit des perſonnes qui, ſelon lui, ont joué les plus grands rôles dans l'Hiſtoire de *Chriſtine*, tels que la *Juſtiniani*, *Pimentel*, le Marquis de *Monaldeſchi*, Grand-Ecuyer de la Reine de *Suède*, & les deux *Sentinelli*.

Un jour que je le queſtionnois ſur la mort tragique de *Monaldeſchi*, il me dit que *Chriſtine*, charmée de la beauté & des talens de la Signora *Juſtiniani*, fille d'un Banquier de *Rome*, l'avoit demandée à ſon Père, qui la lui refuſa, ſous prétexte qu'il ne pouvoit diſpoſer de ſa fille ſans l'agrément du Cardinal *Farnèſe*, leur Protecteur, qui l'avoit deſtinée au jeune *Sentinelli*, Gentilhomme Florentin; que la Reine, pour lever toutes ces difficultés, prit les deux *Sentinelli* à ſon ſervice, fit l'aîné Capitaine de ſes Gardes, & donna de bons apointemens à ſon frère, avec l'eſpérance d'épouſer bientôt la *Juſtiniani*; que dans la ſuite *Chriſtine* fit naître des obſtacles invincibles, afin d'empêcher la concluſion de ce mariage. Que la *Juſtiniani* s'étant apperçue que la Reine ne haïſſoit pas le jeune

Sentinelli. en fit confidence à *Monaldeſchi*, qui oſa s'en plaindre à *Chriſtine*, en des termes peu reſpectueux. Les choſes s'aigrirent à un tel point, que lorſque cette Princeſſe vint en *France* pour la ſeconde fois en 1657, elle laiſſa à *Rome* la *Juſtiniani*, & la menaça de la faire enfermer, ſi elle entretenoit le moindre commerce avec *Monaldeſchi*: elle fit la même défenſe à cet Amant diſgracié; mais il ne put ſupporter les froideurs de *Chriſtine*, ni les airs mépriſans de *Sentinelli*. Il n'écouta plus que ſon reſſentiment, écrivit une longue lettre à la *Juſtiniani*, où il ſe livroit à tout ce que la rage, le déſeſpoir & la jalouſie peuvent inſpirer de plus cruel contre une Maîtreſſe qui nous abandonne.

La Reine avoit donné ordre qu'on arrêtât les lettres de *Monaldeſchi*; celle-ci lui fut remiſe avec d'autres écrites dans le même goût; & toute la Terre a ſu qué cette Princeſſe outragée conſomma ſa vengeance, en faiſant maſſacrer ce malheureux dans la Gallerie de Fontainebleau.

Monaldeſchi, ſuivant que l'a dépeint mon Hiſtorien, avoit la taille belle, les yeux un peu enfoncés, les ſourcis noirs & fort épais, le nez aquilin, la bouche grande & deſagréable, mais avec d'aſſez belles dents. Son teint brun joint à un regard farouche, ne prévenoit pas en ſa faveur. Il avoit beaucoup d'eſprit, qu'il ornoit par une lecture continuelle, un caractère doux en apparence, facile, inſinuant, les manières aiſées, polies; ſe piquant d'une probité à toute épreuve, mais fourbe, diſſimulé, ennemi d'autant plus dangereux, que né ſans courage, il cherchoit à ſe venger par des voyes détournées, des affronts

qu'il

qu'il recevoit lâchement en public.

Le jeune *Sentinelli* étoit frère du Capitaine des Gardes de la Reine *Chriſtine*. Il avoit de grands yeux bleus à fleur de tête, le nez bien fait, la bouche petite & vermeille, le viſage long, les couleurs du teint vives, le ſourire ſpirituel, des cheveux blonds en quantité qui lui venoient juſqu'à la ceinture, la taille belle, mais la jambe mal faite, les genoux en dedans, la démarche gênée. Il étoit toujours fort propre & galamment vêtu, il avoit peu d'eſprit & beaucoup de préſomption. Il étoit libre dans ſes diſcours, mauvais plaiſant, étourdi, fanfaron, hardi auprès des Femmes, mais incapable de repouſſer une inſulte par la voie des armes; il étoit auſſi lâche que *Monaldeſchi*.

La Signora *Juſtiniani* étoit brune, d'une taille médiocre; elle avoit les yeux petits, mais noirs & animés; le nez tirant ſur l'aquilin, la bouche agréable, le teint vif, tous les traits fins & délicats, les cheveux noirs, longs & naturellement bouclés, la gorge, les bras, la main d'une blancheur à éblouir. Elle avoit beaucoup de feu dans l'eſprit, de vivacité & d'imagination, un fond de gayeté inépuiſable, un grand panchant à l'amour, cherchant à plaire & à être aimée, & malgré ſon air de coquetterie capable d'un ſincère attachement; elle avoit la voix belle, danſoit bien, jouoit des Inſtrumens comme les meilleurs Maîtres, & faiſoit des vers que les Connoiſſeurs préféroient pour le naturel & la délicateſſe à ceux de la tendre & ſpirituelle Comteſſe *de la Suze*.

ARTICLE XIV.

LETTRE *de Mr.* TOUSSAINT Auteur du Livre des *Mœurs*, destinée à faire voir qu'un autre n'est pas lui: *Nec potest fieri tempore uno, homo idem duobus locis ut simul sit.* Plaut. *A Leide* chez *Elie Luzac* 1750, 8. *p.* 16.

MOnsieur *Toussaint*, Auteur des *Mœurs*, Livre si avidement reçu du Public, y prit le nom de *Panage*, qui est le sien traduit en Grec. Un inconnu de ce dernier nom vient à la Haye, le bruit se répand que c'est Mr. *Toussaint* lui-même, Mr. de *Prémontval* n'en doute bientôt plus, & croit même en avoir un aveu formel. Il survient là-dessus quelque mécontentement entr'eux. Mr. de *Prémontval* irrité lâche un Ecrit (*a*) très-vif, & contre cet homme, & contre le Livre dont il le croyoit l'auteur, & qui devenoit dès lors pour lui un Livre détestable. *Panage* répond par un Ecrit plein de fiel. Voilà les deux Champions aux prises, donnant au Public un spectacle tragi-comique, attendrissant ou divertissant suivant le coup d'œil ou le goût du spectateur, mais qui devient bien plus plaisant quand on apprend que le *Panage* de la Haye n'est point l'auteur du Livre attaqué si violemment à son occasion.

On ne pouvoit presque plus en douter après la réponse faite au *Panagiana*; deux Ecrits d'un stile & d'un caractère aussi différens, que le sont le Livre des *Mœurs* & cette réponse, ne pouvoient être sortis de la même plume; mais pour en avoir, ou

(*a*) Cet Ecrit est intitulé *Panagiana Panurgica, ou le faux Evangéliste.*

ou pour en pouvoir donner au Public une certitude plus entière, on écrivit à un Ami de Mr. *Touſſaint*, qui répondit que ce dernier n'avoit point quitté Paris, & envoya en même tems la lettre qui fait le ſujet de cet article.

Voilà le précis d'un avertiſſement qui par ſon élégance, & l'équité qui y règne, aſſortit parfaitement à la lettre à laquelle il ſert d'introduction.

Cette lettre eſt écrite avec une modération & une modeſtie dignes de l'Auteur des *Mœurs*. Il avoit appris déjà d'ailleurs qu'il y avoit à la Haye un homme qui ſe faiſoit appeller *Panage*, & n'avoit pas douté qu'il ne ſe nommât effectivement ainſi; attendu, ajoûte-t-il modeſtement, qu'on n'eſt pas impoſteur gratis, & que perſonne n'auroit aſſez à gagner en lui prenant ſon nom, pour croire que quelqu'un prétendît le lui voler. Il eſt fâché de la mépriſe de Mr. de *Prémontval*, qui s'eſt aviſé d'imputer ſon Livre à un Mr. *Panage* qui ne l'a point fait, & l'a ſous ce prétexte chargé d'injures; il a été attendri de voir la manière impitoyable dont Mr. de *Prémontval* a été déchiré à ſon tour: Ecoutez, Gladiateurs Littéraires, comment parle Mr. *Touſſaint*, & profitez de cet exemple. „ Je ſuis bien éloigné de vouloir du mal à „ Mr. de *Prémontval*, pour qui j'avois conçu de „ l'eſtime lorſqu'il demeuroit à Paris. Or depuis „ ce tems il n'a rien fait qui me concerne que ſa „ Critique des *Mœurs*, de quoi je ne me tiens „ point offenſé, parce qu'il eſt permis à qui le „ veut de penſer autrement que moi. Quant aux „ injures dont on dit que ſa Critique eſt pleine, je „ ne m'en offenſe pas davantage, tant parce que „ celui qui dit des injures dans une querelle litté-

„ raire,

„ raire, se fait plus de tort à soi-même qu'à son „ adversaire; que parce que ces injures, quelles „ qu'elles soient, ne tombent pas sur moi, &c.

Mr. *Toussaint* relève ensuite la mépriſe de ceux qui ont débité & imprimé qu'il avoit été ſucceſſivement à *la Baſtille*, puis à *Vincennes*. „ J'ai „ toujours joui, dit-il, graces à Dieu, & à nos „ judicieux Magiſtrats, d'une pleine liberté au „ ſein de ma patrie.

Il finit ſa lettre en demandant qu'on avertiſſe le Public, que ſi l'on fait de *Panage* un portrait desavantageux, ce portrait n'eſt pas celui de l'Auteur des *Mœurs*. C'eſt une juſtice que nous nous faiſons un plaiſir de lui rendre dans ce Journal.

ARTICLE XV.

RELATION véritable & remarquable *au ſujet d'une furieuſe tempête arrivée dans la Ville de* Maſtricht *& aux environs de la Meuſe, au mois de Mai* 1750, *qui a entraîné trois Villages nommés* Chok, Fis, & Chokenbrok, *où il s'eſt trouvé plus de deux mille perſonnes noyées.* A Paris *chez* l'Anglois rue *S. Jaques.*

ON raconte dans cette rélation, qu'au commencement de Mai 1750 il parut pluſieurs Comètes ſur la Meuſe, que la Rivière groſſie par les pluyes a entraîné les Villages nommés dans le titre; que la tempête étoit ſi furieuſe que la terre en trembloit, & que dans la Ville de Maſtricht pluſieurs maiſons & pluſieurs clochers ont été renverſés. On croyoit voir la fin du Monde, les eaux étoient couvertes de corps morts. Dans cet

ef-

effroi les Catholiques se sont rendus en procession au bord de la Rivière, ayant chacun un cierge à la main & nuds pieds; les Ecclésiastiques étoient à leur tête avec le Prêtre portant le St. Sacrement, & donnant la bénédiction sur la Rivière. En moins d'une heure elle est rentrée dans son lit, la procession est allé chanter le Te Deum, au son des cloches de la Ville, & d'une triple décharge du canon, & plus de 300 Protestans se sont convertis à la Foi Catholique.

On trouve au bas de cette rélation toutes les preuves d'autenticité qu'on pourroit désirer; l'approbation du Censeur pour la Police en date du 1. Juillet 1750; la permission d'imprimer du Lieutenant-Général de Police du 3. du même mois; & enfin l'enrégitrement à la Chambre Syndicale. Elle est d'ailleurs imprimée chez un Libraire bien connu, & elle s'est débitée publiquement dans les rues de Paris.

Si cette rélation étoit transportée à quelques mille lieues d'ici, chez des gens peu intéressés à s'assurer de sa vérité, quelqu'un oseroit-il révoquer en doute les faits qui y sont clairement énoncés, la voyant munie, comme elle est, de tous les sceaux de l'Approbation Civile? Si elle passe à la postérité, que diront les Philosophes, les Antiquaires, les Géographes, les Historiens? Je me représente les premiers, étonnés de ce rendez-vous des Comètes sur la Meuse, envians à notre siècle le bonheur d'en avoir été témoin, s'efforçant d'expliquer comment les lieux circonvoisins ont pu échaper à la conflagration que le voisinage de ces Comètes a dû causer, en conclure qu'elles peuvent produire un déluge aussi-bien qu'un incendie,

cendie, & s'efforcer de fixer par leurs calculs le retour de cet étonnant période. Les Antiquaires viendront fouiller dans les environs pour trouver quelques débris des Villages renversés. Les Géographes en marqueront la situation dans leurs Cartes, en disant tristement *Et seges est ubi Troja fuit.* Les Historiens orneront leurs Ecrits de pathétiques descriptions d'un si tragique spectacle; ils feront entendre à nos neveux les cris des mourans; leur peindront l'effroi des Vivans, arracheront des larmes à leurs lecteurs, dont nous osons nous dispenser nous autres contemporains & voisins, qui savons qu'il n'y a point eu de Comète en l'année 1750, ni sur la Meuse ni ailleurs; qu'il n'y a point eu de tempête ni de débordement de la Meuse aux environs de Maestricht; que les Catholiques-Romains n'y peuvent point faire de procession, encore moins y faire tirer le canon; & qu'enfin les Villages *Chok*, *Firs*, & *Chokenbrok* n'y ont jamais existé.

Qu'est-ce que c'est donc que cette rélation? Est-ce quelque plaisant qui a voulu éssayer la crédulité du Public? Est-ce quelque impudent affamé qui a voulu gagner quelques sous en débitant ce conte? Est-ce une de ces *fraudes pieuses* si fréquentes dans les siècles précédens, & qui ont jetté tant de merveilleux dans l'Histoire? Nous laissons au Lecteur la solution de ce problême.

ARTICLE XVI.

LETTRE de Mr. LYONET, Membre de la Société Royale, écrite le 26 Août dernier, en réponse à Mr. C. *Mylius* Candidat en Médecine

ne à *Berlin*, & précédée d'une *Lettre* écrite de la Haye ce 19. Novembre à Mr. *Bernard*, Docteur en Médecine à *Amsterdam*.

MONSIEUR,

VOus savez qu'ayant ajoûté par forme de note à la Traduction *Françoise* de la *Théologie des Insectes* de Mr. *Lesser* pag. 216. une réfutation de l'hypothèse de *Leeuwenhoek* sur les Animalcules qu'il prétend être le principe de la génération, un des Auteurs de la *Bibliothèque Raisonnée*, *Tom.* XXXI. *part.* 1. *pag.* 89. attaqua cette réfutation avec une vivacité qui doit avoir surpris tous ceux qui ignoroient comme moi, qu'il avoit fait une Dissertation en faveur de cette hypothèse; & vous avez vu comment il m'a relancé sur ce que j'avois posé dans cette note, que *Swammerdam* prétendoit que le fœtus se trouvoit déjà dans l'œuf des Insectes avant l'accouplement.

Comme la contrariété des opinions touchant l'hypothèse de *Leeuwenhoek* rendoit la matière intéressante, & qu'il étoit impossible de juger de mes raisons par ce que le Journaliste en disoit, j'avois prié Mr..... de faire insérer dans cette *Bibliothèque* ma réfutation, avec quelques remarques pour répondre au Journaliste, promettant de m'y abstenir de toute personnalité; mais Mr..... n'ayant pas trouvé à propos de m'accorder cette demande, je laissai tomber l'affaire.

L'Année suivante le même Auteur, Art. v. pag. 379, ramena encore l'Article de *Swammerdam*; & comme je n'avois pas marqué dans ma note les endroits qui faisoient voir que *Swammerdam* a-

avoit le sentiment que je lui attribuois, il soutint une seconde fois que je m'étois trompé, & demanda que je fisse connoître ces endroits; ce que je ne fis point, à cause que je prévoyois toujours les mêmes difficultés de la part de Mr.....

Plus de six ans s'écoulèrent ainsi, sans que je songeasse davantage à cette affaire, lorsque Mr. *Mylius*, qui se signe Candidat en Médecine, m'envoya il y a quelques mois de *Berlin* une réponse fort succinte à ma réfutation de l'hypothèse de *Leeuwenhoek*, qu'il avoit pris la peine de traduire en *Allemand*. Il soutient dans cette réponse, à l'exemple du Journaliste, qu'on ne trouvoit dans *Swammerdam* aucun passage qui fût propre à établir que cet Auteur avoit le sentiment que je lui attribuois, & me pria de lui communiquer mes remarques sur son Ecrit, qu'il avoit déjà publié quelques années auparavant.

Lassé de me voir si souvent attaqué sur un même chapitre, & de passer si longtems pour peu circonspect, ou de mauvaise foi dans mes citations, j'écrivis à Mr. *Mylius* la lettre ci jointe pour me justifier; & comme je crois y avoir clairement démontré que je n'ai pas reclamé *Swammerdam* à la légère, ainsi qu'on me l'impute, je vous prie très-humblement, *Monsieur*, de vouloir bien employer votre crédit auprès de Mr..... pour le porter à faire mettre dans la *Bibliothèque Raisonnée* ma lettre; elle pourra servir de réponse à l'Auteur de l'Article qui me regarde, & me justifier en même tems dans l'esprit du Public. Vous obligerez sensiblement par-là,

MONSIEUR, Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, P. *Lyonet*.

MON-

MONSIEUR,

On m'a remis l'autre jour de votre part un Ecrit, que vous avez publié il y a quatre ans en *Allemand*, pour réfuter la remarque que j'ai insérée dans la *Théologie des Insectes* contre l'hypothèse de *Leeuwenhoek* sur les Animalcules. Je vous suis très-obligé de ce présent, & de la civile Lettre dont vous l'accompagnez.

Vous me demandez dans cette Lettre, que je vous communique mes réflexions sur votre Ecrit. Si vous entendez par-là, *Monsieur*, que j'y fasse une replique, je vous prie très-humblement de m'en dispenser: les Ecrits polémiques ne sont pas de mon goût; je ne cherche que la vérité, & je ne vois pas qu'on y parvienne par ces sortes de disputes. Mais si vous entendez que je vous communique mon sentiment sur votre Ouvrage, je vous dirai, *Monsieur*, que j'aprouve votre méthode, de joindre l'Ecrit que vous attaquez à votre réfutation, & de traiter votre Adversaire avec politesse; qu'il me paroît que vous avez du génie pour la dispute, & de l'adresse, soit à esquiver la force d'un raisonnement, soit à le placer dans un point de vue qui ne lui est pas favorable; & que je ne trouve nullement étrange, que vous me fassiez dire par-ci par-là des choses auxquelles je n'ai point pensé; parce que je sais que dans la dispute, le désir que l'on a de trouver son Adversaire en défaut, fait que l'on croit souvent y voir des choses qui n'y sont point. Cela vous est arrivé entr'autres par rapport à ce que j'ai dit de *Swammerdam*; & comme l'Auteur de la *Bibliothèque Raisonnée* m'a déjà attaqué deux

fois là-dessus, je veux bien vous faire voir, *Monsieur*, que si je ne lui ai pas répondu, ce n'a pas été manque d'avoir de quoi répondre.

Vous me taxez avec cet Auteur, d'attribuer mal-à-propos à *Swammerdam* de poser en fait, que le fœtus se trouve dans l'œuf de l'Insecte avant l'accouplement; & vous dites que je reclame pour le prouver le passage de son Histoire générale, *Et prima quidem*, &c. *Sect.* 4. *pag.* 54. passage que vous voulez qui prouve le contraire.

Je remarquerai d'abord, *Monsieur*, sur ce passage, que vous me faites tort de dire que je le reclame, puisque je ne le reclame nulle part, & qu'il ne prouve rien en ma faveur.

Je vous avoue même que s'il étoit tel que vous le citez, il prouveroit plutôt contre moi; mais s'il est tel dans votre Edition *Latine* de 1685, que je n'ai pas, je dois vous aprendre qu'il y a été très-infidèlement traduit, & que les paroles „ *ut* „ *Philosophorum voce utar, secundùm suæ spe-* „ *cieï typos, in primâ conceptione delineatos per* „ *epigenesin*, sont absolument de l'invention du Traducteur, & qu'il n'y en a pas le moindre mot, ni rien d'aprochant, dans l'Original *Hollandois* de 1669, ni dans la Traduction *Françoise* de 1685 dont je me serviral dans cette Lettre, ni dans l'édition *Latine* & *Hollandoise* de feu Mr. le Professeur *Boerhave*. Effacez donc, je vous prie, ces mots, qui ne sont point de l'Auteur; & vous trouverez que ce passage, que je n'ai jamais cité, est ici tout-à-fait hors d'œuvre.

Quant à ce que j'aurois, selon vous, & le journaliste dont je viens de parler, attribué mal-à-propos à *Swammerdam*, de poser en fait que le fœtus se trou-

trouve dans l'œuf des Insectes avant l'accouplement, bien loin d'avouer que je me serois trompé à cet égard, je veux aller ici plus loin, & vous faire voir qu'il pose que ce fœtus y est même vivant, & doué de sentiment & de mouvement.

Ayez, s'il vous plaît, la bonté d'ouvrir pour cet effet une de mes trois Editions susmentionnées à l'Article du même Chapitre IV. qui précéde immédiatement le dénombrement des Insectes compris sous la première sorte de changemens dont il y est traité pag. 60. de l'Edition *Françoise*, pag. 65. de l'Edition *Hollandoise*, & pag. 44. de l'Edition de *Boerhave*; vous y verrez ces termes: „ La génération des *Insectes* se „ fait par l'union des parties fécondes & (*a*) invisibles de la semence du Mâle, avec *la semence de la Femelle qui est* (*b*) *effectivement visible, vivante & douée de sentiment.* Or quand „ cette semence de la Femelle a reçu la semence „ du Mâle, *elle continue & perfectionne*, par „ la vertu de cette semence, la *vie*, le *mouvement*, & le *sentiment qu'elle avoit déjà*: & „ c'est proprement dans la continuation de ce „ mouvement que nous croyons que consiste la „ conception féconde de cette semence, (*c*) „ *ainsi que nous l'exposerons un jour plus amplement par des expériences plus particulières.*

Vous voyez ici, *Monsieur*, que *Swammerdam* établit, non sur de simples conjectures, mais sur des expériences particulières qu'il promet de pu-

(*a*) Le texte *Hollandois* dit *comme invisibles.*
(*b*) Le texte dit *très-visible.*
(*c*) Ces paroles *ainsi que nous &c.* sont du texte, mais ont été omises dans la Traduction *Françoise.*

publier un jour, *que les Femelles des Insectes ont une semence*, qu'elles l'ont *avant l'accouplement*; que cette semence est *très-visible*, par opposition aux parties fécondes de celle du Mâle qu'il dit être comme invisibles; que non seulement cette semence de la Femelle est *très-visible avant l'accouplement*, mais qu'elle est de plus *vivante*, & *douée de sentiment & de mouvement*. Or qu'est-ce ici, je vous prie, qu'une semence très-visible, vivante, douée de sentiment & de mouvement, si ce n'est un fœtus? Et que *Swammerdam* entende par cette semence de la Femelle un fœtus, cela est d'autant plus incontestable, qu'il n'attribue à celle du Mâle aucun principe de vie, aucun germe, aucune vertu productrice, mais simplement la faculté de faire que cette semence de la Femelle continue le mouvement qu'elle avoit déjà avant la compagnie du Mâle. Aussi s'explique-t-il là-dessus sans équivoque au même Chapitre IV. *pag. mihi* 59. *lin.* 21. 24. lorsqu'il dit que les Insectes proviennent d'*une semence* qui contient en soi non seulement toutes les parties de l'Animal, mais *qui est effectivement l'Animal même enfermé dans une membrane*. Car une semence ainsi constituée, est ce que nous appellons le fœtus quand il s'agit d'Animaux.

Vous voyez donc, *Monsieur*, que *Swammerdam* prétend pouvoir prouver par des expériences, que le fœtus des Insectes est déjà dans l'œuf de la Femelle non seulement tout formé, mais même vivant, & capable de sentir, & de se mouvoir avant la compagnie du Mâle; & qu'ainsi, bien loin que je lui aye attribué à cet égard un sentiment qu'il n'auroit pas, il pousse ce sentiment

beau-

beaucoup au-delà de ce que j'en ai avancé.

Peut-être vous retrancherez-vous à dire qu'au moins j'ai eu tort d'attribuer à cet illustre Auteur, qu'il seroit du sentiment que ce fœtus, dès la formation de l'œuf, y existeroit déjà, & en rempliroit toute la capacité.

Je répons en ce cas, que quand même je me serois trompé dans cette circonstance, cela ne changeroit rien à la question, qui n'est proprement que de savoir si *Swammerdam* est du sentiment que le fœtus existe dans la Femelle avant l'accouplement, ou non.

Mais je n'attribue encore ici rien à l'Auteur qui ne soit conforme à ses idées; car quoique je ne me rappelle point à-présent des endroits où il dise la chose en propres termes, je crois que cela suit naturellement entre autres du premier passage-même que je viens de citer, en ce qu'il y assure que la semence de la Femelle est visible, & même très-visible avant l'accouplement; car rien n'est visible, moins encore très-visible de la semence de la Femelle dans les Insectes avant l'accouplement, sinon en gros les œufs, dont un grand nombre ont alors déjà toute la grandeur à laquelle ils parviennent; mais dans lesquels aucune partie ne peut encore être appellée très-visible, puisque l'œil n'y découvre qu'une matière fluïde où il ne distingue rien. Il faut donc que *Swammerdam* entende par cette semence très-visible la masse de l'œuf même. Or nous avons vu que selon lui cette semence de la Femelle & le fœtus ne sont qu'une seule & même chose; par conséquent l'œuf, la masse de l'œuf, & le fœtus, ne sont aussi selon lui qu'une seule & même chose;

indè proditurifformam præ se fert. Auſſi ne trouve t-il pas que le nom d'œuf leur convienne, & il veut qu'on les appelle plutôt des Animaux, ou bien des Vers en état de Nymphes ſous la forme d'un œuf: *Nympha-animal oviforme*, ou *Nympha-vermiculus oviformis.* Et comme cette doctrine étoit très-nouvelle alors; qu'elle tendoit à détruire l'idée de ceux qui prétendent que les Femelles n'ont point de ſemence, mais que c'eſt uniquement celle du Mâle qui produit le fœtus; & que cet Auteur établit par rapport aux Inſectes un ſentiment qui y eſt même directement contraire (*a*), c'eſt par cette raiſon qu'il a tout lieu de dire que les choſes qu'il a propoſées là-deſſus ſont *magni ſanè momenti & conſectariis perquàm fœcunda*: ce qu'elles ne ſeroient pas autrement.

Je pourrois ici paſſer outre, & après avoir conſtaté la doctrine de *Swammerdam* ſur le point en queſtion, je pourrois vous faire voir que ſon ſentiment n'eſt nullement auſſi paradoxe aujourd'hui, auſſi faux, auſſi impoſſible qu'il vous le paroît. Je pourrois vous indiquer des Inſectes, dont les œufs, par leur grandeur & par leur tranſparence, m'ont permis de voir que l'Animal ne s'y forme pas par accroiſſement, comme dans les œufs des Pouſſins; mais par affermiſſement de ſes parties, qui de liquides deviennent ſolides, & permettent enfin d'y voir l'Inſecte dans l'attitude & ſous la figure d'une Nymphe. Je pourrois vous faire connoître nombre d'Inſectes qui multiplient fort bien,

(*a*) Savoir que les Femelles des Inſectes ont une ſemence, & que cette ſemence eſt le fœtus lui-même, déjà tout formé, vivant & capable de ſentiment & de mouvement avant la compagnie du Mâle.

bien, ſans qu'aucun Inſecte de leur eſpèce les ait jamais approchés, ſans qu'on voye jamais qu'ils s'accouplent, & ſans qu'on leur apperçoive aucune trace de parties qui caractériſent les Sexes. Je pourrois même vous indiquer quantité d'eſpèces, qui bien-qu'ils s'accouplent, ſont pourtant capables de produire une longue ſuite de générations, dont tous les individus multiplient quoiqu'élevés dès leur naiſſance dans une parfaite ſolitude, & ſans qu'aucun de leurs ſemblables les ait jamais pu approcher, & parmi leſquels l'accouplement ne paroît ſervir à autre choſe qu'à les rendre ovipares de vivipares qu'ils étoient; & je ne vous alléguerois, du-moins par rapport à ces deux derniers articles, que ce que pluſieurs Naturaliſtes ont vu tout comme moi; mais cela me feroit aller au-delà de mon but, qui n'a été que de vous montrer que je n'en ai point impoſé au Public, en attribuant à *Swammerdam* un ſentiment que vous prétendez qu'il n'avoit pas. Je vous en crois à-préſent vous-même convaincu, & j'ai l'honneur d'être très-parfaitement

(Signé) P. Lyonet.

ARTICLE XVII.

Lettre *de l'*Auteur *de l'*Extrait *d'un Ouvrage de* Mr. Senac, *inſéré dans ce Journal* T. XLIII. p. 324. *à l'*Auteur *de l'*Extrait du *Journal des Sçavans T. CLIV. p.* 129. *de l'*Edition *de* Hollande.

Monsieur,

Vous m'avez traité d'une manière fort dure, malgré les ménagemens que la politeſſe

de votre Nation vous a imposés. Vous ne parlez pas moins que d'un Public, *qui est toujours indigné quand on le trompe*; & vous me dites tout net, qu'on ne trouve pas dans l'Ouvrage de Mr. *Senac* les choses que j'y ai remarquées. Vous appellez mes reproches *amers*, & il y auroit bien d'autres expressions encore à relever, dont je fais grace au Lecteur.

Pourquoi, *Monsieur*, en aurois-je *imposé au Public*? Apparemment pour faire de la peine à Mr. *Senac*. Si j'avois ce dessein-là, qu'est-ce qui m'a engagé à lui donner les éloges, que vous répétez d'après moi, & qui rempliſſent plusieurs de vos pages? Ne dites pas que c'est l'artifice connu & grossier d'un Critique, qui commence par louer en général un homme qu'il veut déchirer en particulier. Cette raison ne peut pas avoir lieu. J'ai loué de Mr. *Senac* des traits particuliers, des découvertes, des opinions que je crois fondées; j'ai loué, je pense, avec cette effusion d'expressions qui part du cœur, que Mr. *Senac* ne pouvoit pas exiger, & qui me met à l'abri de tout soupçon d'envie ou de mauvaise démangeaison de critiquer.

Mais vous avez, me direz-vous, critiqué des choses qui ne se trouvent pas dans le Livre de Mr. *Senac*. Voilà un reproche, qui après mes bonnes manières envers cet Académiste, n'auroit pu tomber que sur ma précipitation. Elle seroit excusable, vu l'Ouvrage immense qu'il m'a fallu lire. Comment ne le seroit-elle pas, puisque vous, *Monsieur*, vous me prêtez bien des choses que je n'ai pas dites, & vous n'aviez pourtant qu'une vingtaine de pages à lire (*a*). Mais

(*a*) Voyez note *i. k.*

Mais cette précipitation, quand même vous m'en auriez donné l'exemple, ne seroit pas fort louable dans un Journaliste. Il est beau qu'il soit impartial, mais il est encore plus obligé à être exact. Voyons si je pourrai me laver de ce second reproche, & si j'ai atribué effectivement à Mr. *Senac* des choses qu'il n'ait pas dites.

Je l'accuse (*a*) d'avoir parlé de *Boerhaave*, de *Walther*, de *Lancisi*, *avec des expressions qui ne marquent aucun de ces égards que les Grands-hommes mêmes doivent aux Grands-hommes.*

Pour me réfuter, vous me rappellez quelques éloges généraux, que Mr. *Senac* a donnés à ces célèbres Auteurs. Ces éloges empêchent-ils que Mr. *Senac* n'ait pu critiquer injustement les mêmes Savans qu'il a loués? Vous me reprochez bien d'en avoir mal agi avec Mr. *Senac*, après avoir copié vous-même les éloges que je lui ai donnés.

Mais notre paix ne sera pas difficile à faire. Je commence par remarquer, que Mr. *Senac* auroit pu manquer d'égard à de célèbres Auteurs, quand même il n'auroit pas usé d'expressions indécentes. Un acharnement trop marqué à relever des fautes, peut mériter le nom extrêmement adouci, *de manque d'égard.* Il le mérite d'autant plus, quand les Ouvrages de l'Auteur critiqué ne sont pas des Mémoires achevés, des Traités en forme, où l'on se soit engagé à découvrir, quand ce sont des Abrégés pour les Commençans tirés des meilleurs Auteurs du tems. C'est le cas de *Boerhaave*, qui n'a écrit que huit pages sur le Cœur, & de qui apparemment Mr. *Senac* n'a

(*a*) B. R. p. 336.

n'a pas pu exiger une deſcription auſſi parfaite, & un détail auſſi étendu que le ſien. On ſavoit, ſans cette critique éternelle de Mr. *Senac*, que *Boerhaave* a parlé d'après autrui dans ces détails d'Anatomie; il a indiqué ſes ſources; c'eſt aux Auteurs où *Boerhaave* a puiſé, que Mr. *Senac* devroit réſerver ſes critiques. Ce n'eſt pas *Boerhaave* qui a mal décrit les fibres du Cœur, c'eſt *Lower*, c'eſt tel Auteur que mon illuſtre Maître a ſuivi dans ſa deſcription.

Mais je n'ai pas beſoin de cette réflexion, & je vais vous rapporter tout de ſuite d'après Mr. *Senac* un bon nombre d'expreſſions desobligeantes, & qui aſſurément marquent peu d'égard pour la mémoire des Grands-hommes que je viens de nommer.

Boerhaave dit, au gré de Mr. *Senac*, des *choſes qui ne ſont pas intelligibles* (T. I. p. 44.): *la brieveté de ſes deſcriptions jette de la confuſion ſur les matières* (p. 85.): *il adopte un uſage imaginaire* (p. 275.). *La ſeconde conjecture n'eſt pas plus ſolide* (p. 276.), & *ſon opinion ſans fondement* (p. 310.). *Il a donné une cauſe imaginaire du mouvement du Cœur* (p. 446.) En voilà, je penſe, aſſez; mais le Lecteur trouvera bien plus de traits de cette eſpèce.

Walther *a donné une deſcription fort obſcure* (p. 136.). *On peut lui reprocher ſans injuſtice une obſcurité qui permet à-peine de l'entendre* (T. II. p. 581.). *Il y a des plans que Mr.* Walther *a oubliés ou n'a pas vus* (ibid.). *Il eſt plus difficile de l'entendre, que de chercher la ſtructure des plans muſculeux dont il s'agit* (pp. 581. 582.). *Il eſt embrouillé* (T. I. p. 134.). Mr. *Senac* ne ſe laſſe point de répéter ces plaintes. Lan-

Lancisi *a vu on a cru voir* (p. 125.). *Son détail est fort obscur* (p. 125.). *On ne sait ce qui a imposé à ses yeux* (p. 128.). *Ses figures représentent-elles les nerfs* &c? (pp. 129.). *La figure n'est pas intelligible, elle est informe* (T. II. p. 626. 627.). *C'est une larme de Hollande*, &c.

Toutes ces critiques tombent à faux tout d'un coup, dès que Mr. *Senac* aura apris que *Lancisi*, premier Médecin & Favori de *Clément XI.*, n'a eu garde de disséquer les parties d'après lesquelles il a ordonné de tirer des figures. C'est *Pétrioli*, Chirurgien de *Rome*, qui a préparé ces nerfs & ces autres parties, que Mr. *Senac* trouve si mal representées.

Voulez-vous vous convaincre, *Monsieur*, des bonnes manières que Mr. *Senac* a eues avec les plus célèbres Médecins? Voyez comme il en a agi avec Mr. *Michelotti* (p. 468.), avec Mr. *Jurin*, Mr. *Chirac*, (p. 442. 34. &c.) avec les Médecins de *Paris*, & tant d'autres grands noms. Et quand vous aurez lu toutes ces expressions véritablement amères, revenez, si vous croyez pouvoir le faire, à me condamner.

Continuons. Mr. *Senac* n'a pas dit, dites-vous (*a*), *que les nerfs cardiaques qui viennent de l'intercostal en sortent à côté de la Glande Thyroïde*. Non il a dit *que ces nerfs sortent du tronc vers la Glande Thyroïde* (*b*). Ces termes sont équivalens à l'égard de ma critique, qui ne porte que sur l'imperfection de la description de Mr. *Senac*, qui auroit dû ne pas ignorer que ces nerfs sortent d'un plexus composé du nerf Glossopharyn-

(*a*) Tom. I. p. 150. (*b*) P. 224.

ryngien & du ganglion cervical supérieur de l'intercostal bien au-dessus de la glande Thyroïde.

Mr. *Senac ne nie pas que le sang passe dans les vaisseaux transparens de l'Iris.* Vous avez manqué ma critique, *Monsieur*, la voici. Mr. *Senac* ne veut pas admettre qu'il y ait des vaisseaux transpareus, qui ne reçoivent naturellement que des liqueurs plus fines que le sang. Pour réfuter *Boerhaave*, il dit (*a*) que la preuve que ce Grand-homme a tirée pour son *error loci* des vaisseaux rouges de la cornée, tombe à faux, parce que ces vaisseaux peuvent avoir reçu des globules de sang dans l'état de santé même, & être transparens malgré tout cela. Les liqueurs pourprées paroissent blanches dans les tuyaux fins, dit Mr. *Senac* &c. Je répons à ce raisonnement, que les vaisseaux de l'Iris n'admettent pas naturellement du sang, qu'ils sont remplis d'une liqueur bleue ou brune différente du sang, & que par conséquent, dès qu'ils sont remplis de sang dans les inflammations, c'est un *error loci*, un sang sorti de ses vaisseaux, & qui a passé dans une classe étrangère d'artères. Une faute d'Imprimeur vous en a imposé (*b*); mais la suite du raisonnement auroit dû vous faire voir, que c'est moi qui nie que le sang passe naturellement dans les vaisseaux de l'Iris, & que c'est Mr. *Senac* qui l'affirme. Il auroit fallu imprimer *dire* pour *nier*. Un peu d'attention vous convaincra, je l'espère, que je n'ai pu avoir que cette idée, que je répète ici.

Je n'ai pas dit (*c*) que Mr. *Senac* s'attribue les anneaux

(*a*) Tom. II. p. 661. (*b*) P. 340. (*c*) P. 326.

anneaux valvuleux du Cœur. Mais il n'eſt pas moins ſenſible, qu'en cherchant à répandre une accuſation d'obſcurité ſur des expoſitions très-claires de Mr. *de Haller*, avec qui vous paroiſſez me confondre, Mr. *Senac* n'a pu avoir en vue que d'ôter à cet Anatomiſte une remarque, qui porte coup à l'opinion reçue, & qui fait une valvule unique, de ce qui en fait trois dans tous les Livres.

Ce que vous dites ſur *l'huile qui n'eſt pas inflammable* (*a*), eſt une remarque mince, qui ne prévient pas en faveur de votre impartialité. C'eſt l'expreſſion *d'huile non inflammable* contenue dans la ſéroſité que je critique (*b*). Elle ſe trouve chez Mr. *Senac*, & fait une contradiction évidente; c'eſt un quarré rond. C'eſt l'inflammabilité qui fait le principal caractère de l'huile.

Vous avez mal lu, *Monſieur*, quand vous m'imputez d'avoir reproché à Mr. *Senac* l'acidité du ſang, que ce Médecin établit ſelon moi. Je n'ai pas parlé *du ſang*, mais j'aurois pu le faire (*c*); & Mr. *Senac* parle, comme Mr. *Queſnai*, de l'aigreur des gelées du Cœur, du ſang même (*d*). Vous voyez par votre exemple qu'on peut ſe tromper dans un Extrait bien court; ne ſeriez-vous pas indulgent dans un Extrait fait ſur 1000 pages in-4?

J'aurai beſoin peut-être de cette indulgence dans ma remarque ſur *la colique des Peintres*. Je ne l'ai jamais entendu nommer que *Colica Pictonum*, & je ne me ſuis pas ſouvenu que cette colique, dont une des cauſes principales eſt le mau-

(*a*) T. II. p. 220. (*b*) B. R. P. 339.
(*c*) B. R. p. 339. (*d*) T. II. p. 113. 114. &c.

mauvais vin, pouvoit être appellée *Colique des Peintres*, nom tout-à-fait nouveau, *Rammazzini*, qui a parlé de la chose, n'ayant pas usé de ce nom, aussi peu que les autres Auteurs que j'ai consultés.

Vous voyez que je sais me rendre justice; puisque les Peintres ont des coliques, j'avoue qu'on peut dire *Colique des Peintres*, quoique tous les Auteurs, quand ils parlent de cette espèce de colique, disent *Colica Pictonum*. J'ai d'ailleurs évité de critiquer tant d'endroits sujets à critique, qu'il me semble que je ne devrois pas vous être suspect. Quel plaisir un ennemi de Mr. *Senac* n'auroit-il pas trouvé à relever *ce meurtre de l'esprit vital* attribué au poison des fièvres malignes, & sur-tout ce cœur précédent au nôtre, qui n'est que pour le placenta dans un tems, où le véritable cœur ne paroît point, & où apparemment notre sang se meut de lui-même (*a*)?

Mais vous, *Monsieur*, qui m'enseignez l'impartialité, comment avez-vous pu dire que la réponse de Mr. *Jurin* ne roule *que sur quelque calcul qui n'intéresse pas le fond des matières*? Elle l'intéresse bien; puisque Mr. *Jurin* a fait voir de la manière du monde la plus claire, que Mr. *Senac* l'a critiqué avec des expressions fort peu ménagées sur des matières où il est absolument étranger, & qu'il a tronqué les expressions de l'illustre Auteur qu'il critique pour avoir plus beau jeu.

Pour la réponse à mes Remarques Anatomiques, dont vous parlez, je ne l'ai pas vue, & je suis

(*a*) T. I. p. 150.

ſuis fort tranquille à cet égard. Comme je ne cherche point à critiquer, je n'ai remarqué que des erreurs évidemment telles, & dont le faux s'offroit à mes yeux ſans recherche & ſans peine. Il y avoit *du ſuperflu* dans le vicieux des paſſages que j'ai relevés. Je ſuis &c.

ARTICLE XVIII.

ELIÆ LUZAC, El. Filii, *Diſquiſitio Politico-Moralis: Num Civis innocens iræ Hoſtis, longè potentioris, juſtè permitti poſſit, ut excidium totius Civitatis evitetur?*

C'eſt-à-dire.

EXAMEN de la Queſtion: S'il eſt permis de livrer un Citoyen innocent à l'Ennemi, pour détourner la ruine de tout l'Etat. Par Mr. *Elie Luzac*. A Leyde, in-8. pp. 92. Sans la Préface, qui en a 18.

CE fruit des Etudes Académiques de Mr. *Luzac* lui fait honneur. On y voit de l'érudition, de la netteté, de l'ordre, & un degré conſidérable de pénétration, tant dans la diſcuſſion de ſon ſujet principal, que dans celle de pluſieurs matières incidentes.

La Préface nous apprend que l'Auteur avoit d'abord tourné ſes vues ſur un autre objet. Il vouloit traiter de l'Infini Mathématique & Métaphyſique; mais quelques diſtractions, jointes au dégoût fondé ſur les ſuites peu favorables pour l'ordinaire des ſpéculations Métaphyſiques, l'ont fait changer d'avis, & conſacrer ſes veilles à

la Dissertation que nous annonçons.

Mr. *Luzac* continue sa Préface, en remontant à l'origine de la Morale, & de la Jurisprudence naturelle. Ces Sciences ont été autrefois enveloppées de mille voiles; on ne les enseignoit que par Symboles, Hiéroglyphes, & autres voyes énigmatiques de cette nature. Dans la suite quelques Philosophes, traitant de la Vertu & des devoirs de l'Homme d'une manière plus à la portée de tout le monde, prirent malheureusement l'ombre pour le corps, & substituèrent des notions imaginaires & outrées à celles qui doivent être puisées dans la nature & dans les rélations des Hommes.

Il n'y a que fort peu de tems qu'on est venu à bout de débrouiller ce Chaos, & de traiter la Morale d'une manière tout à la fois Systématique & raisonnable (car ces deux choses ne vont pas toujours ensemble.) Mr. *Luzac* en rend équitablement la gloire au grand-homme qui la mérite en effet: *Grates*, dit-il, *idcirco referamus summo inter Germanos Philosopho, qui densas hujus Artis nebulas primus dissecit*; (il s'agit de l'Art d'apliquer la Méthode Mathématique à la Philosophie,) *atque sic Moralem quoque Scientiam ad summum evexit. Illum enim præeuntem subsecuti sunt plurimi, multos iterum plures, queis veritas cordi est, habituri asseclas.*

Il remarque pourtant, & avec beaucoup de raison, que cet excellent Original a fait, comme cela ne manque presque jamais, une foule de mauvaises Copies. En effet l'Allemagne a été inondée en peu d'années d'un déluge d'Auteurs à *Méthode Scientifique*, qui pleins de la fureur de dé-

démontrer, ont donné à cet égard dans les travers les plus ridicules.

La queſtion qu'on lit au titre de ce petit Ouvrage, ne pouvant être éçlaircie & décidée ſans remonter préalablement aux droits des Souverains, & aux devoirs des Citoyens, Mr. *Luzac* a employé le premier & le plus long Chapitre de ſa Diſſertation à traiter de l'*Origine des Sociétés*. On le ſuit avec plaiſir dans l'énumération Critique qu'il fait des diverſes hypothèſes qui ont été propoſées là-deſſus par les Juriſconſultes les plus célèbres. Il ne ſe contente pas de les expoſer, il prend la balance, & pèſe le fort & le foible de chacune d'elles (*a*). Ces détails ne ſauroient entrer dans un Extrait. Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que l'Auteur s'attache principalement à montrer, que l'état de liberté primitive & originaire, d'où l'on prétend que les hommes ont paſſé à celui de ſociété & de dépendance, n'eſt qu'une chimère. Dès leur naiſſance les hommes ſont dépendans, & inégaux entr'eux.

Les Etats n'étoient d'abord que des Familles, où la Nature avoit déjà établi un Chef en la perſonne du Père; & ces Familles s'uniſſant entr'elles dans diverſes circonſtances, & par les raiſons que leur ſuggéroient ces circonſtances, ont formé des Etats règlés d'abord ſur les mêmes principes que les Familles. Tout ce que l'on dit de pactes fondamentaux, de conventions tacites, & d'autres ſemblables arrangemens, que l'on ſuppoſe

(*a*) Le Juriſconſulte dont Mr. *Luzac* examine les opinions & les définitions avec le plus d'exactitude, eſt l'illuſtre Mr. *de cocceji*, Grand-Chancelier de *S. M.* le Roi de Pruſſe. Il ne le perd preſque point de vue.

poſe pris au moment, pour ainſi dire, de la formation des Etats, doit être relegué au nombre des fictions. Il n'y a jamais eu qu'une Loi fondamentale, commune aux Familles, aux Etats, à toutes les Sociétés Civiles grandes ou petites. Cette Loi, c'eſt *de maintenir & d'avancer leur bonheur commun, en y travaillant de concert & de toutes leurs forces.*

Par conſéquent tous les cas qui ne peuvent pas être décidés par les Loix fondamentales expreſſes, doivent ſe déduire de cette grande & univerſelle Loi. S'il y avoit, par exemple, une Loi poſitive de l'Etat, qui eût ſtatué, que lorſque le cas y écherroit, on pourroit livrer un Citoyen innocent, pour échapper à un danger qui menace toute la Société, il faudroit ſe conformer ſans replique à cette Loi. Mais le cas étant dans l'indéciſion, il faut l'appliquer à la Loi ſuſdite, & voir ce qui convient véritablement au bien & au ſalut de l'Etat.

Avant que d'en venir au dénouement, il faut encore paſſer par un Chapitre ſecond, où ſont rapportés les divers ſentimens des Auteurs ſur cette Queſtion particulière. Il y en a d'affirmatifs, & de négatifs, fondés chacun ſur des raiſons plus ou moins ſpécieuſes; mais nous ne nous y arrêtons pas, pour venir au fait, & conclure.

Voici donc ce que Mr. *Luzac* croit qu'on peut établir de certain ſur la Queſtion dont il s'agit dans ſon petit Traité. La Société en général eſt un état, où pluſieurs perſonnes agiſſent de concert pour arriver au même but; & dans la Société Civile, ce but eſt la conſervation, &, s'il ſe peut, la perfection de tout le Corps. De-là paſſant par

une

une ſuite de Propoſitions qui ſont preſque toutes axiomatiques, l'Auteur continue & dit, que le ſoin du ſalut commun de l'Etat eſt confié à ſon Chef, ou à ſes Chefs; & qu'ainſi lorſque ce ſalut dépend uniquement de l'acte par lequel on livre un Citoyen innocent à un Ennemi prêt à tout détruire, cet acte eſt licite, il eſt fondé ſur un droit réel des Chefs. Mais qu'on ne croye pas que cette déciſion ſoit prononcée en dernier reſſort. Le droit de livrer l'innocent eſt inconteſtable; mais quand eſt-ce que le cas d'uſer de ce droit exiſte? C'eſt ici où la Queſtion devient infiniment délicate. Avez-vous jamais certitude que le ſacrifice que vous faites détournera effectivement les maux prêts à fondre ſur l'Etat? Bien loin d'avoir cette certitude, les apparences ne peuvent manquer d'être pour le contraire. Un Ennemi, qui fait une pareille demande, eſt aſſurément un injuſte & cruel Tyran. Il vous éprouve, & quand vous aurez ſatisfait à ſa première demande, il en fera de nouvelles & plus intolérables encore. Vous augmenterez ſon audace, en montrant votre frayeur. Vous vous attirerez peut-être d'autres Ennemis plus redoutables; en un mot vous frayerez preſque immanquablement le chemin à votre ruine totale. Au-lieu qu'il eſt probable qu'une généreuſe réſiſtance vous auroit fait obtenir de beaucoup meilleures conditions. Ainſi ce cas décidé dans la Théorie, c'eſt qu'étant évidemment prouvé qu'un Citoyen innocent livré à l'Ennemi, prévienda la perte de tout l'Etat, on peut, & l'on doit même immoler cette victime au bien public; ce cas, dis-je, eſt à peu près impoſſible dans la pratique. Les circonſtances variant infiniment les

cas, on pourroit former telle combinaiſon qui ne ſeroit pas d'accord avec la concluſion de l'Auteur; mais les Règles ne ſont pas moins cenſées générales, quoiqu'elles ſouffrent un petit nombre d'exceptions; & celle qui ſert de ſolution à l'Auteur, en a moins qu'aucune autre.

ARTICLE XIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

IL ſemble, humainement parlant, qu'un caractère de divinité à ſouhaiter dans les Livres Sacrés, ſeroit que les choſes y fuſſent ſi clairement exprimées, qu'au premier coup d'œil chacun pût y découvrir infailliblement la penſée de l'Auteur inſpiré. Combien cette clarté n'auroit-elle point prévenu de diſputes, de ſchiſmes, d'héréſies, & d'effuſion de ſang? Mais puiſque la Souveraine Sageſſe, qui fait tout pour le mieux, n'a pas jugé à propos que cela fût ainſi, ſoyons perſuadés que ces δυσνόητα (a), ces difficultés, qui ne cèdent qu'à peine aux profondes méditations des Savans, bien loin de former un obſtacle à la foi & à la piété, y ſervent même beaucoup, en excitant les Fidèles à ſonder ces profondeurs, ce qui enrichit tous les jours la Littérature Théologique d'Ouvrages très-édifians. Tel eſt le paſſage de la 2. Ep. de St. *Pierre* I. 19. qui nous a procuré entr'autres l'excellent Traité du ſavant Evêque de Londres, *de l'uſage & des fins de la Prophétie*, & qui vient encore de nous procurer la judicieuſe Diſſertation qu'on vient de publier ſous ce titre: *A Diſſertation* on 2. *Peter* I. 19. *&c. By* Thomas Aſhton M. A. *Fellow of* Eton *Colledge*. London, *prin-*

(a) 2. Pier. III. 16.

printed for J. *and* R. Jonſon & Sam. Draper *in the ſtrand. C'eſt-à-dire*: Diſſertation ſur 2. Pier. I. 19. où l'on fait voir, 1. que l'explication que donne de ce Paſſage l'Auteur *des fondemens & raiſons de la Religion Chrétienne*, n'eſt *probablement* point le ſens de l'Apôtre; parce que la comparaiſon des miracles & des prophéties ne vient point naturellement à la tractation de ſon ſujet; & que l'état de cette comparaiſon prétendue n'eſt point naturel. 2. Qu'il eſt *impoſſible* qu'elle exprime la penſée de l'Apôtre, parce qu'elle renferme des aſſertions, qui ſont notoirement *fauſſes*, & abſolument contraires aux déclarations poſitives de *Jéſus-Chriſt*. 3. Que les explications les plus remarquables, qu'on voit être deſtinées à écarter ces difficultés, ſont ſujettes à ces mêmes difficultés ou à d'autres. 4. Qu'il y a de ce paſſage une interprétation *naturelle*, aiſée & qui s'offre d'elle-même; quadrant avec le raiſonnement de *St. Pierre*, avec la vérité des choſes, & avec toute la teneur de l'Evangile. *Par* T. Aſhton *Maître-ès-Arts & Membre du College d'*Eton. *Chez S. & R. Jonſon & S. Draper.* 8.

Indiquons l'explication de l'Auteur. L'Apôtre écrivoit à des Chrétiens perſuadés des vérités de la Foi; il n'étoit pas queſtion de les en convaincre, mais ſeulement de les ſoutenir dans les rudes épreuves à quoi la profeſſion du Chriſtianiſme les expoſoit. Pour cet effet il leur rappelle la promeſſe de l'Héritage incorruptible qui leur étoit aſſuré par la réſurrection de *Jéſus-Chriſt*, dont le Royaume eſt le but, où tout Fidèle doit aſpirer. Cette eſpérance eſt fondée ſur le témoignage que Dieu a rendu à *Jéſus-Chriſt* dans ſa transfiguration. Ce témoignage de la gloire future de *Jéſus-Chriſt* rendu par *Moyſe* & *Elie*, & par Dieu le Père, devoit être démonſtratif pour les Juifs; ils ne pouvoient plus, ſelon leurs principes mêmes, refuſer de croire ce que *Jéſus-Chriſt* leur diroit. C'étoit-là une intro-

duction très-naturelle à la seconde remarque de l'Apôtre: *Qu'ils avoient les Oracles des Prophétes qui sont plus autentiques, auxquels ils faisoient bien de s'attacher, comme à un flambeau qui éclairoit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour parût, & que l'étoile du Matin se levât dans leurs entendemens.* Ces oracles étoient des déclarations particulières de Dieu, touchant le Royaume futur de *Jésus-Christ*. Mais jusqu'à *Jésus-Christ* ces déclarations étoient vagues & si peu déterminées, que la plupart les entendoient d'un Royaume terrestre; ils ne savoient où seroit ce Royaume, quand il devoit commencer, ni qui étoit celui qui les y introduiroit; mais quand le tems, le lieu, & l'introducteur ont été déterminés, *cette parole prophétique a été plus sure.* Et voici sur quoi l'Apôtre fonde cette *certitude supérieure* qu'il attribue ici à la prophétie: c'est, *qu'aucune Prophétie de l'Ecriture ne dépend d'une interprétation particulière*, mais que c'est à l'Esprit même qui les a dictées, à en développer le vrai sens. Or *Jésus-Christ* reconnu autentiquement pour le Messie, dit que son règne n'est point de ce Monde mais du Ciel. Vous aurez donc pour prix de vos souffrances un Royaume Céleste; la promesse en est aujourd'hui claire, sure, infaillible, puisque c'est Dieu lui-même qui a ainsi expliqué les oracles qui renfermoient cette promesse.

Quoique le Christianisme soit appuyé sur des fondemens inébranlables, on ne peut que savoir bon gré à ceux qui tâchent de le munir de nouvelles preuves, ou du-moins à mettre dans un nouveau jour celles que l'ignorance ou la superstition avoit rendues suspectes. C'est le but que se propose l'Auteur d'un Livre intitulé: Julian, *or a Discourse concerning the Earthquake and fiery Eruption, which defeated that Emperors attempt to rebuild the Temple of Jerusalem. In which the reality of a Divine Interposition is shewn, the objections to it are*

are answered; and the nature of the Evidence which demands the assent of every reasonable man to a miraculous fact, is considered and explained. By Mr. Warburton, &c. C'est-à-dire, Julien &c. ou *Discours sur le tremblement de terre & les éruptions enflammées qui renverserent le projet de cet Empereur de rebâtir le Temple de Jérusalem; où l'on fait voir la réalité d'une intervention divine, en répondant aux objections qu'on y fait; & où l'on explique & détermine la nature de l'évidence requise dans un fait miraculeux, pour qu'un homme raisonnable ne puisse refuser de le croire. Par* Mr. Warburton, *Prédicateur des Avocats à Lincoln's Inn.* Chez. J. & P. Knapton, en Ludgate Street. 1750. 8. de 286 pag. Le but de l'Auteur est 1. de prouver la nécessité du miracle; 2. d'en établir la vérité (*a*); 3. de répondre aux objections que l'on fait pour le contester. La 1. proposition se prouve par des raisonnemens pris de la nature de l'Oeconomie Evangélique, qui emporte l'abolition de la Judaïque. La 2. est fondée sur l'obligation où Dieu étoit de renverser ce projet par un miracle, pour vérifier les prédictions de *Jésus-Christ*. &c. L'Auteur réserve, pour la matière d'un autre volume, ce qu'il annonce à la fin du titre, c'est-à-dire, le degré d'évidence requis dans un miracle. Julien a été le plus redoutable ennemi qu'ait jamais eu le Christianisme; le fer & le feu de ses prédécesseurs n'étoient rien en comparaison des moyens qu'il employoit pour le ruiner. Cet Empereur, dit Mr. *Warburton*, réunissoit les grands talens nécessaires pour former de vastes projets & pour les exécuter; il étoit éloquent, libéral, artificieux, insinuant, & infatigable; ce qui joint à une tempérance austère, à un amour affecté de la justice, & à un courage à toute épreu-

(*a*) Ce fait est rapporté entr'autres par Ammian Marcellin Historien de Julien, Lib. 23. c. 1.

épreuve, lui gagna d'abord tous les cœurs, &, bientôt après, la paisible possession de tout l'Empire. Il semble que la Providence n'ait suscité cet homme extraordinaire, que pour rendre les derniers honneurs à la Religion Chrétienne, en faisant voir au monde ce que peut contr'elle la puissance humaine avec tous ses avantages. Au reste ce Traité est précédé d'un Discours où l'on détermine le mérite & le degré d'autorité des Pères de l'Eglise.

Dissertations on the Mosaical Creation, Deluge, building of Babel, and Confusion of Tongues, &c. *By* S. Berington. *Sold by* C. Davis *and* T. Osborne. C'est-à-dire: *Dissertations sur la Création, le Déluge, la Tour de Babel, & la Confusion des Langues*, &c. *Par* S. Berington. Chez C. Davis & T. Osborne. 8. L'Auteur soutient à la lettre ce que l'Ecriture dit de la Terre & des Astres; il attaque les rêveries de *Hutchinson*, mais il n'épargne pas le Système de *Newton* qu'il n'entend point. Nous n'indiquons ce Livre qu'en faveur de ceux qui n'aiment pas à jetter leur argent.

Le suivant ne regarde guères que les Amateurs des Langues & Antiquités Orientales: *Two Dissertations. I. An Enquiry in to the meaning of the word* Kesitah. Job XLII. 11. 2. *On the signification of the word* Hermes, &c. Oxford; *printed at the Theatre for* Richard Clement, *and sold by* J. *and* J. Rivington &c. 8. 1750. C'est-à-dire: *Deux Dissertations, dont la première contient des recherches sur le mot* Keisitah, *qui se trouve dans le Livre de Job XLII.* 11. *par lesquelles on tâche de prouver, que quoiqu'il soit-là probablement pour le nom d'une monnoye, il n'y a cependant aucune raison de supposer qu'elle portât l'empreinte de quelque figure que ce fût, & par conséquent qu'elle portât l'empreinte d'un agneau en particulier. La seconde roule sur la signification du mot* Hermès: *on y explique la coutume des Grecs d'élever des pierres appellées* HERMAI, *avec quelques autres*

tres particularités rélatives à la Mythologie de ce Peuple. A Oxford, *chez* Rich. Clément: *& à* Londres, *chez* J. & J. Rivington. &c. 8. 1750.

Les Amateurs des Beaux-Arts apprennent avec plaisir l'histoire des grands-hommes; mais en même tems que ceux qui la procurent, rendent justice à la mémoire de ces personnages extraordinaires, ils répandent un grand lustre sur les familles d'où ils sont sortis. Telles ont été les vues de l'Auteur du Livre suivant; Parentalia; *or*, *Memoirs of the family of the* Wrens, *viz of* Matthew *Bishop of Ely*, Christopher *Dean of Windsor*, *but Chieffly of Sir* Christopher Wren, *late Surveyor general of the Royal Buildings*, *President of the Royal Society*, &c. *compiled by his son* Christopher, *and now published by his grand son* Steven Wren *Esqr.* London, *printed for* T. Osborne *and* R. Dodsley. C'est-à-dire: Parentalia; *ou Mémoires de la famille des* Wren, *savoir de* Matthieu *Evêque d'Ely*, *&* Christophle *Doyen de Windsor*, *mais principalement de feu le Chevalier* Christophle Wren, *Intendant-Général des Bâtimens Royaux*, *Président de la Société Royale* &c. *compilés par son fils* Christophle, *& publiés par son petit-fils* Etienne Wren. A Londres, *chez* T. Osborne & R. Dodsley, in-folio. On voit, par le titre, que ces Mémoires sont principalement destinés à faire connoître le Chevalier Wren par sa qualité d'Architecte où il a excellé, puisque c'est à lui que la Ville de Londres est redevable de ses plus magnifiques Edifices. Le Chevalier Wren étoit fils unique du Doyen; il nâquit à *East-knoyle* dans le Comté de *Wilts*, le 20 Octobre 1632. Il fit de si rapides progrès dans ses études, qu'il inventa à 13 ans un Instrument de Mathématiques, & composa une Thèse *de ortu fluminum*, qu'il dédia à son Père, en bons vers Latins. Peu de tems après il inventa deux autres Instrumens, qu'il expliqua dans un Traité intitulé *Sciotericon Catholicum*.

A-

Après avoir composé beaucoup d'autres Essais en vers & en prose, il fut fait Professeur en Astronomie au Collège de *Gresham* à *Londres* en 1653, occupa la même Chaire à Oxford en 1660, où il prit, aussi bien qu'à Cambridge, le degré de Docteur-ès-Loix; & il fut élu Président de la Société Royale en 1680. Ces particularités & beaucoup d'autres sont contenues dans la première partie de ce qui regarde ce savant Architecte. La seconde partie rend compte de ses Ouvrages d'Architecture, & est divisée en 12 Sections. Ce fut après l'embrasement de Londres, qu'il fut nommé Inspecteur-Général, & principal Architecte pour rebâtir la Ville, l'Eglise de *St. Paul*, & 51 Eglises paroissiales. On traite dans la 1. Section de la disposition de l'ancienne Ville de *Londres*, & de quelques antiquités découvertes après l'incendie. On voit dans la 2. le plan que le Chevalier Wren avoit dressé pour rebâtir la Ville, & auquel les propriétaires du fond refusèrent de se conformer. On donne dans la 3. 4. & 5. une idée de la vieille Cathédrale, & de la manière dont on en abattit les ruines. La 6. est employée à résoudre les objections qu'on a faites contre la nouvelle Eglise, & à rendre compte de la manière dont elle a été bâtie. Et comme cette Eglise a été faite sur le même plan que St. *Pierre* de *Rome*, on les compare l'une avec l'autre. La première pierre de *St. Paul* fut posée en 1675, & tout l'édifice achevé en 1710, par un seul Architecte & sous l'Episcopat d'un seul Evêque de *Londres*; au-lieu que *St. Pierre* de *Rome* n'a été bâti qu'en 145 ans, par 12 Architectes successivement, & sous 19 Papes. Cette Eglise fut commencée en 1503 par *Bramante*, sous *Jule II.* & finie en 1648 sous *Innocent* X. On sera peut-être bien aise de voir les proportions respectives de ces deux Eglises, dans la Table suivante.

St. Pier-

	St. Pierre.	St. Paul.	Grandeur dont St. Pierre excède S. Paul
	Pieds d'Angleterre & fractions de pied.	Pieds d'Angleterre.	Différence de pieds.
Longueur intérieure.	669---48.	500.	169.
Largeur à l'entrée.	226---920.	100.	126.
De front en dehors.	395---280.	180.	215.
Largeur à la croix.	442---128.	223.	219.
Diamètre du Dôme.	139---629.	108.	31.
Hauteur du Dôme avec la Lanterne.	432---612.	330.	102.
Hauteur de l'Egliſe.	146---404.	110.	36.
Hauteur des Colomnes du Portail.	91---500.	40.	51.

On donne dans les autres ſections les plans & les proportions des 51. Egliſes paroiſſiales, & de pluſieurs Bâtimens Royaux, entr'autres des Hôtels des Invalides de *Chelſey* & *Greenwich*. &c. Le Chevalier Wren eſt enterré dans l'Egliſe de St. Paul, n'ayant pour tout monument qu'une petite table de marbre au-deſſus de ſon tombeau, où on lit cette épitaphe.

Subtus conditur
Hujus Eccleſiæ & Urbis Conditor
CHRISTOPHORUS WREN,
Qui vixit annos ultra nonaginta
Non ſibi, ſed bono publico.

Lec-

Lector, si monumentum requiris,
Circumspice.

Obiit 25 Febr. Anno 1723. Ætat. 91.

Observations on the nature and cure of Hospital and Jail fevers, in a Letter to Dr. Mead, Physician to H. M. &c. by John Pringle M. D. Physician to H. R. H. the Duke, Fellow of the Royal College of Physicians at Edimburg, and of the Royal Society. Printed for A. Millar and J. Wilson. C'est-à-dire: *Observations sur la nature & la guérison des fièvres des Hôpitaux & des Prisons, en forme de Lettre à Mr.* Mead *Médecin du Roi, &c. par* Jean Pringle *Médecin de S. A. R.* le Duc, *Membre du Collége des Médecins d'Edimbourg, & de la Société Royale. Chez* A. Millar, & D. Wilson. 8. p. 52. Cette Brochure intéressante contient six articles. 1. La manière dont l'infection se communique. 2. Les symptômes par où la maladie se déclare. 3. Le pronostic qu'on en peut former. 4. La disfection de ceux qui en meurent. 5. Les moyens de la guérir, & 6. les moyens de la prévenir ou d'en arrêter les progrès. Il y a bien de gros Livres qui ne valent pas ce petit Traité.

A Natural and Historical Account of the Islands of Scilly. To wich is added a general account of Cornwall, by Robert Heath, an Officer of his Majesty's Forces, sometimes in garrison at Scilly. C'est-à-dire: *Histoire naturelle & politique des Iles Sorlingues, avec une description générale de la Province de Cornouaille.* Par Robert Heath, *Officier du Roi, & ci-devant en garnison à Scilly. Avec une Carte de ces Iles & divers Plans particuliers.* 8. 592 *pag. chez* Manby & Cox. Ces Iles, fameuses par bien des naufrages, sont au nombre de 27, sans compter une infinité de Rochers qui s'élèvent çà & là sur les eaux. Elles sont situées vis-à-vis la pointe la plus occidentale de l'Angleterre, c'est-à-dire de

la

la Province de Cornouaille, d'où elles ne sont qu'à 10 ou 12. lieues de distance. Les cinq plus grandes sont les seules qui soient habitées, & l'on y compte quatorze à quinze cens habitans. Elles furent d'abord découvertes par les Phéniciens, & ensuite par les Romains, qui y venoient chercher de l'étain & du plomb. L'Auteur entre souvent dans des détails de minuties; mais un théatre tel que celui de ces Iles ne pouvoit guère lui fournir des matériaux intéressans, & il vouloit faire un Livre d'une raisonnable grosseur. Après tout il a rempli son but, qui étoit de mettre par des descriptions exactes les Navigateurs en état d'éviter ces redoutables écueils.

The Doctrine and application of Fluxions, containing (besides what is common on the Subject) a Number of new improvements in the Theory, and the Solution of a variety of new and very intertaining problems in different branches of Mathematicks. By Thomas Simpson F. R S. London &c. C'est-à-dire: *La Doctrine & l'application des Fluxions, contenant, outre ce qui est ordinaire au sujet, un grand nombre d'améliorations dans la Théorie, & la solution de quantité de problêmes nouveaux & divertissans, dans les différentes branches des Mathématiques. Par* Thomas Simpson, *de la Société Royale.* 2. vol. 8. *Chez* J. Nourse, *dans* le Strand. L'Auteur avertit dans la préface, que cet Ouvrage n'est pas tout-à-fait nouveau, puisque c'est le même pour le fond que celui qu'il publia en 1737 sur le même sujet, intitulé *The Doctrine of Fluxions.* Cependant il n'a pas jugé à propos de le donner simplement comme une nouvelle édition de celui-là, pour deux raisons; parce que celui-ci est plus complet & plus étendu, & que les mêmes matières y sont traitées tout différemment. Le premier n'étoit qu'une production hâtive & indigeste, au-lieu que ce qu'on donne aujourd'hui est le fruit de l'expérience & d'une mûre délibération.

Le

Le Chevalier Newton définit les fluxions, *les viteſſes des mouvemens*: il ſentit bien, dit notre Auteur, l'imperfection de cette définition, & pour la corriger il eut recours aux accroiſſemens produits en des tems égaux, pour déterminer ces viteſſes, qu'il enſeigne enſuite à expliquer par des grandeurs finies d'autres eſpèces: nous avons fait entrer dans la nôtre la conſidération du tems. Pour donner une juſte idée de la nature des fluxions, il faut conſidérer toute ſorte de grandeurs, comme produites par le mouvement continuel de quelqu'une de leurs bornes ou extrémités; comme une ligne par le mouvement d'un point, une ſurface par le mouvement d'une ligne, & un ſolide par le mouvement d'une ſurface. Toute quantité produite de cette manière, s'appelle quantité variable ou *fluente*; & la grandeur par laquelle une quantité *fluente* ſeroit augmentée uniformement, dans une portion de tems donnée, avec la viteſſe productrice, dans une poſition ou inſtant propoſé (dût-elle dès lors demeurer invariable) eſt la fluxion de cette dite quantité à cette poſition ou inſtant. Au-reſte le mérite reconnu de l'Auteur eſt un grand préjugé en faveur de l'Ouvrage.

An Eſſay on Fevers and their various kinds, as depending on different conſtitutions of the blood; with Diſſertations on ſlow nervous fevers, on putrid, peſtilential, ſpotted fevers, on the ſmall pox; and on Pleureſies and Peripneumonies. By John Huxam M. D. F. R. S. C'eſt-à-dire: *Eſſai ſur les Fièvres & leurs diverſes eſpèces, entant qu'elles dépendent des différentes conſtitutions du Sang; Et des Diſſertations ſur les Fièvres nerveuſes lentes; ſur les Fièvres putrides, peſtilentielles & pourprées; ſur la Petite-vérole; & ſur les Pleuréſies & les Péripneumonies. Par* Jean Huxam Médecin, & de la Société Royale. 8. *chez* Auſten. Il y a dix ans que l'Auteur publia des obſervations ſur les morts & les ma-

maladies épidémiques, depuis l'an 1727. jusqu'en 1737. inclusivement; il en a fait de nouvelles depuis 1738. jusqu'en 1747. qu'il croit beaucoup plus exactes que les précédentes. Mais comme il n'auroit pu, sans trop interrompre le fil de ces Observations, y faire entrer des discussions étendues sur la nature & la guérison de certaines maladies, il en a fait la matière de cet Essai, où il explique son sentiment sur les Fièvres, & sur la manière de les traiter; & comme il a fait ses observations avec tout le soin & l'exactitude possible, il se flatte que ces deux derniers Ouvrages, qui ne doivent point être séparés, seront de quelque utilité aux jeunes Médecins. Hypocrate est son héros; sans l'étude des Anciens, & la connoissance de l'Oeconomie animale, il n'y a point de vrais Médecins. A ce défaut la plupart des nouveaux Médecins se poussent à la faveur de la recommandation d'une Femme, ou d'un Grand, ou en se faisant traîner dans un équipage leste. L'Essai est divisé en 8. chapitres. 1. Des fièvres simples. 2. Des fièvres intermittentes. 3. De l'état des solides. 4. De l'état des fluides. 5. De l'état d'un sang putride & dissous. 6. De la différence entre une fièvre lente nerveuse, & une fièvre maligne putride. 7. De la fièvre nerveuse lente. 8. Des fièvres putrides, malignes & contagieuses. Dissertation sur les Pleurésies & Péripneumonies. Ch. 1. Du pouvoir des vents & des saisons pour occasionner ces maladies. 2. De la Péripneumonie ou Pleuropéripneumonie. 3. De la Péripneumonie *nothe*. 4. Des Pleurésies. Appendice, de la Méthode de préserver la santé des Matelots dans les voyages de long cours.

The *Philosophical Transactions* No. 487. *for the Months of April, May, and part of June* 1748. *And* No. 488. *for the reste of June*. C'est-à-dire: *Transactions Philosophiques*, No. 487. pour les mois d'Avril, Mai & partie de Juin; & No. 488. pour le reste de Juin. Le premier Cahier est de 105 pag. avec une

planche qui repréſente trois figures; & le ſecond en a 108 ſans planches. Les principaux articles du premier Cahier ſont 1. Un Mémoire du Dr. *Hales* où il propoſe d'arrêter les progrès des incendies, en couvrant de terre humide les planchers des maiſons où le feu a pris: moyen à peine praticable dans ces circonſtances, & d'ailleurs de peu d'utilité. Art. 3. Mémoire de Mr. *Skelton*, ſur une Chenille verdâtre qui naît ſur le cornouiller. Art. 4. Lettre de Mr. *Mounſey*, Médecin dans les Armées de la Czarienne, à Mr. *Baker*, ſur le feu ſacré & éternel des Perſes. Art. 6. Mémoire de Mr. de *Reaumur*, ſur la manière de conſerver des Oiſeaux rares, pour les cabinets des Curieux. Art. 7. Touchant un Nautile, dont on ne donne guéres que la figure. Art. 8. Sur les progrès d'une mortification arrivée à la queue d'un gardon, dont on avoit coupé l'extrémité. Art. 9. Sur un ſurtout de futaine, qui prit feu ſur le corps d'un jeune garçon, par le moyen de l'électricité.

Les autres Articles ſont 1. Des obſervations de Mr. *Graham* ſur la quantité de la variation de l'éguille aimantée, vers l'Oueſt. 2. Sur la reſpiration des chenilles. 3. Sur un Enfant né avec une tumeur extraordinaire près de l'anus, qui contenoit quelques principes d'un Embrion. 4. Principes de l'écriture par abréviation. 5. Extrait d'un Livre de Mr. *Browning* ſur la Méthode de faire les différentes ſortes de ſel commun.

Le No. 488. contient neuf Articles, dont les principaux ſont 1. La rélation d'un orage extraordinaire dans ſes effets, arrivé le 1. Juin 1748. par Mr. *Miles*. 3. Des conjectures ſur les étincelles que jette la flanelle neuve frottée dans l'obſcurité 4. Les circonſtances d'un tremblement de terre arrivé à Taunton, dans la Province de Somerſet, le 1. Juillet 1747. 7. Expériences du Dr. *Hales* ſur l'électricité 9. Tables des gravités ſpécifiques, extraites de divers Auteurs, & rangées enſemble ſous différens chefs ſelon la nature des corps. Les autres articles ſont 1. Une Inſcription Romai-

maine trouvée à Bath. 2. La cure d'une bleſſure à l'œil. Et 3. deux Ecrits dont l'un roule ſur l'Alphabet de Mr. *Lodowick*, & l'autre ſur la méthode d'écrire en abrégé, de Mr. *Jeake*.

Les Curieux recevront avec plaiſir le Livre ſuivant: *A natural Hiſtory of birds the moſt of which have not hitherto been figured or deſcribed, and the reſte by reaſon of obſcure or to brieve deſcriptions without figures, or figures very ill deſigned are hitherto but little known. This part exhibits the repreſentation of fifty nine Birds engraven en fifty two copper plates, and coloured in their natural and proper colours, after curious paintings, deſigned from the life; with a full and acurate deſcription of each bird.* &c. C'eſt-à-dire: *Hiſtoire naturelle d'Oiſeaux dont la plupart n'avoient point été deſſinés ou décrits juſqu'à préſent, & dont le reſte n'étoit encore que très-peu connu, parce qu'on n'en avoit que des deſcriptions obſcures & trop conciſes, ſans figures, ou des figures très-mal exécutées. Troiſième Partie où l'on voit* 59 *oiſeaux repréſentés dans leurs propres couleurs, gravés d'après d'excellens portraits tirés au naturel; avec des deſcriptions amples & exactes de chaque oiſeau.* Par George Edwards Bibliothécaire du Collège Royal des Médecins.

On travailloit depuis longtems à Oxford à une nouvelle édition de la Bible Hébraïque, ſans points. Elle vient enfin de paroître ſous ce titre וכתובים תורה נביאים, *Biblia Hebraïca ſine punctis, accurante* Nath. Forſter, S. T. B. C. C. C. *Socio*, Oxonii è Typographo Clarendoniano, typis & ſumptibus Academicis 1750 4. Cette édition eſt recommandable par la beauté de l'impreſſion. L'Editeur promet de donner dans un ſuplément les variantes des Exemplaires Hébreux & Samaritains, & d'en déterminer l'importance dans une Diſſertation.

ARTICLE XX.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

LISTE des *Professeurs* de l'Université de DUISBOURG.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs *Jean de Hamm*, Docteur & Professeur en Théologie.

Pierre Janssen, Docteur & Professeur en Théologie & d'Histoire Ecclésiastique.

Philippe Jaques Ammendorf, Docteur & Professeur en Théologie.

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs *Caspar Théodore Summermann*, Docteur & Professeur en Droit.

Henry Théodore Pagenstecher, Docteur & Professeur en Droit.

Jean Alexandre Guinand Pagenstecher, fils du précédent, Docteur & Professeur en Droit.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs *Chrétien Arend Scherer*, Docteur & Professeur en Médecine.

Jean Gothlob Leidenfrost, Docteur & Professeur en Médecine.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs *Jean de Hamm*, Docteur en Théologie & Professeur des Langues Orientales, comme aussi Bibliothécaire.

Jean Hildebrand Withof, Professeur d'Histoire, d'Eloquence & du Grec.

Jean Jaques Schilling, Maître en Philosophie & Professeur de Philosophie & des Mathématiques, comme aussi Membre de l'Académie des Sciences de Berlin.

PROFESSEURS EXTRAORDINAIRES.

Messieurs *Charles-Frédéric-Antoine Crusius*, Conseil-

seiller de Cour & Professeur extraordinaire en Droit.

Jean Antoine de Blecourt, Professeur extraordinaire en Médecine.

LISTE des *Professeurs* de l'Université de St. *André* en ECOSSE.

L'Université de St. *André* étoit composé de trois Collèges, jusqu'au mois de Juin 1747, savoir du vieux Collège de St. Sauveur, de St. Léonard, & de Ste. Marie ou du nouveau Collège. Les deux premiers sont unis par Acte de Parlement.

Les *Professeurs* du Collège uni sont

Le Principal, qui est Ministre de la Paroisse de St. Léonard, Mr. *Thomas Tillideph.*

Le Professeur de Logique & Métaphysique, Mr. *Henri Rymer.*

de Pneumatique & d'Ethique, Mr. *Jean Young.*

de Physique & de la Philosophie Expérimentale, Mr. *David Young.*

du Grec, Mr. *Walter Willson.*

d'Humanité, Mr. *Ninian Young.*

de l'Histoire profane, Mr. *Guillaume Vaillant.*

des Mathématiques, Mr. *David Gregory.*

de Médecine, Mr. le Docteur *Thomas Simson.*

Les *Professeurs* du Collège de *Ste. Marie.*

Le Principal, qui est Professeur en Théologie, Mr. *Jaques Murison.*

Le Professeur en Théologie, Mr. *André Shaw.*

d'Histoire Ecclésiastique, Mr. *Archibald Campbel.*

en Hébreu, Mr. le Docteur *George Hadow.*

TABLE des ARTICLES.

I. Histoire Naturelle, génerale & particulière, de *Mr. de Buffon.* *pag.* 243
II. Recueil *de* Pièces d'Eloquence, *présentées à l'*Académie Françoise *depuis* 1671 *jusqu'à* 1745. 263
III. Spectacle *de la* Nature, Tome VIII, *Second Extrait.* 276
IV. Histoire *des* Empereurs Romains, *par Mr.* Crevier, *Tome Second.* 295
V. Mémoires *de l'*Académie Royale *des* Sciences *pour l'Année* 1745. 317
VI. Amours de *Chérée* & de *Callirhoé* par Chariton *avec des Remarques.* 331
VII. Histoire *du* Royaume *de* Suède *par* Olaus Dalin, *Tome Second.* 349
VIII. Eloge *de la* Morale Chretienne. 379
IX. Memoires *pour servir à l'*Histoire *de* Brandebourg, *Seconde Partie.* 399
X. *Les* Quatre Evangiles de l'ancienne *Version Latine* &c. 416
XI. *La* Chronique des *Marbres* d'Arundel comparée &c. 428
XII. Introduction à une *Théorie Physique* &c. du *Globe Terrestre.* 433
XIII. Particularites *sur la* Reine Christine. 436
XIV. Lettre *de Mr.* Toussaint, Auteur du Livre des *Mœurs.* 442
XV. Relation *d'une* furieuse Tempête *dans* Maſtricht &c. 444
XVI. Lettre de Mr. *Lyonet*, &c. 447
XVII. Lettre d'un des *Auteurs* de cette *Bibliothèque* à celui du *Journal des Savans.* 457
XVIII. Examen de cette queſtion: *s'il eſt permis de livrer un innocent citoyen* &c. 465
XIX. Nouvelles Litteraires. 470
XX. Nouvelles Académiques. 484

TA-

TABLE DES MATIERES.

AGrippa, l'un des Miniſtres & des Confidens de l'Empereur *Auguſte*, conſeille à ce Prince d'abdiquer, & pourquoi, 83, 84. Son mariage avec *Marcella*, 85

Albert, ſurnommé l'*Achille*, Electeur de Brandebourg. Ses expéditions, 69

Albert, Duc de Mecklenbourg, Fils d'Euphémie Princeſſe du Sang Royal de Suède, eſt appellé à la Couronne de Suède, 366. Il perd la confiance de ſes Peuples en leur préférant des Allemands, *ibid.* Il ſe brouille avec le Clergé & la Nobleſſe, *ibid.* Il eſt défait par Marguerite de Danemarc, *ibid.* Il ſort de ſa priſon, 367

Anterus, Combien de tems ce Pape a ſiégé, 164

Arminius, Chef des Germains, défait les Romains, & abuſe inſolemment de ſa victoire, 108, 109.

Auguſte (l'Empereur), connu avant ſon élevation à l'Empire ſous le nom de *Céſar Octavien*, 83. Meſures qu'il prend pour rendre ſon Gouvernement aimable, *ibid.* & *ſuiv.* Pourquoi il ſe fait appeller *Auguſte*, 86. Etendue qu'il donne au titre d'*Empereur*, 87. Changemens qu'il introduit dans le Gouvernement, *ibid.* Bonheur dont il fait jouir la Nation, 88. Deſcription que fait *Horace* de la félicité dont jouiſſoient alors les Romains, & dont on étoit redevable à ce Prince, *ibid.* & *ſuiv.* Honneurs déférés à *Auguſte* par le Sénat, 89 & *ſuiv.* En quoi ce Prince faiſoit conſiſter ſa gloire, 90. Il donne ſa fille *Julie* en mariage à *Marcellus*, *ibid.* Sa conduite en qualité de Chef de l'Empire & en qualité de Citoyen, 91. Traits de ſa modération & de ſa clémence, 92. Accuſé d'hypocriſie, 93. Dans quelle vue il viſite toute la partie Orientale de l'Empire, 94. Ambaſſade qu'il reçoit à Samos de la part de deux Rois Indiens, 95

Aurore Boréale vue à Cuſco. 215

BAcon (Antoine), Ecuyer, frère du Chancelier *Bacon*. Ses Mémoires. 3.

Baptême des Hérétiques. Fameuſe conteſtation à ce ſujet entre le Pape Etienne & St. Cyprien, 184, & *ſuiv.*

Bas-reliefs, Manière d'appliquer aiſément des Bas-reliefs en or ſur l'Or & ſur l'Argent, 221

Batavie, Païs qu'elle contenoit autrefois, 304.

Birger, Fils de Magnus ſurnommé *Ladulos*, ſuccède à ſon Père, Roi de Suède, 361. Il s'oppoſe aux entrepriſes du

Clergé. *ibid.* Et met un impôt sur leurs terres pour subvenir aux besoins de l'Etat, *ibid.* Il fait périr ses Frères de faim dans une Tour du Château dont il emporte les clefs. 362. Haï du Clergé & du reste de ses Sujets, il est obligé de s'enfuir & perd la Couronne, 363

Boerhave, Aveu modeste qu'il fait, 144. Idée qu'il donne de la nature de l'Eau & de la Glace, *ibid. & suiv.*

Bower, Troisième Extrait de son *Histoire des Papes*, 161

Brandebourgeois, Mémoire qui traite de leurs Mœurs, de leurs Coutumes, de leur Religion, &c. 408, *& suiv.*

Buffon (Mr. *de*). Son hypothèse sur la formation de la Terre. Examen de cette hypothèse, 248, *& suiv.*

Calvin, Rematque sur ce Convertisseur, 72

Canut, Roi de Suède, tue Charles son prédécesseur, 356. Il renonce à la Couronne & meurt dans la retraite, *ibid.*

Caprées (l'Ile de), où se retira *Tibère* après avoir abandonné Rome. Sa description, 315

Cattes ou *Bataves*, Leur origine, 303. Regardés comme d'habiles Nageurs, 304

Chaleur, Ce que c'est, 153

Charles, Fils de *Suerker*, monte sur le Trône de Suède en 1161, 355. Loi du Pape *Alexandre* III, à laquelle il refuse de se soumettre, 356. Il est tué par Canut fils de St. Eric, *ibid.*

Chenilles appellées *Bagues*. Manière expéditive de les faire périr, 323

Christian d'Oldenbourg, Roi de Danemarc & de Norvège, 372. Il est couronné Roi de Suède, 373. Le Clergé se révolte contre lui, *ibid.* Il est obligé de quitter la Suède, 374. Il y rentre à la tête d'une Armée, & est défait en bataille rangée par Sténon auprès de Stockholm, 375

Christine, Reine de Suède. Particularités curieuses touchant cette Princesse, 436, *& suiv.*

Christophle de Bavière est élu Roi de Danemarc, de Norvège, & ensuite de Suède, 371. Il se fait haïr des Suédois, *ibid.*

Clerville (Mr. *de*), Auteur d'un Discours qui a remporté le Prix, 271

Corneille, Caractère de ce Pape, 168. L'Eglise de Rome déjà florissante de son tems. 178

Couleurs, Démonstration contre l'invariabilité prétendue de toutes les Couleurs-primordiales par Mr. *Gautier*, 192 *& suiv.*

Cromwell (*Olivier*), Sa dispute avec le Pape Alexandre VI, sur la préséance en Enfer, 130 *& suiv.*

D'Alin (Mr. *Olaüs*), Extrait du second Tome de son *Hiſtoire du Royaume de Suède*, 349. Sa réponſe à la critique de Mrs. Wilde Père & Fils, qui avoient écrit contre le premier Tome de cet Ouvrage, 350
Dendrites, Eſſai ſur la formation des Dendrites, ſorte de pierres des environs d'Alais, 327
Deſcartes, A quoi il attribue la formation de la Glace. 139
Dromesnil (l'Abbé *de*), Diſcours qui lui a fait remporter le Prix en 1703, 272
Druſus, Epoque des exploits de ce grand Capitaine, 99. Il entre en Germanie, 104. Il ſubjugue les Friſons, 105. Fort qu'il bâtit à l'embouchure de l'Ems, *ibid.* Sa ſeconde campagne, *ibid.* Il porte la guerre chez les Sicambres, & s'avance juſqu'au Véſer, *ibid.* Deux autres Forts qu'il bâtit pour tenir les Ennemis en bride, *ibid.* Honneurs que lui rend le Sénat, *ibid.* Troiſième campagne, *ibid.* Ses victoires & ſes conquêtes, *ibid.* & *ſuiv.* Le Camp où il meurt, appellé le Camp ſcélérat, 106. Son corps tranſporté à Rome, *ibid.* Deux éloges funèbres en ſon honneur, *ibid.* Il eſt envoyé par *Tibère* pour appaiſer une ſédition en Pannonie, 298. Heureux ſuccès de ſon entrepriſe. 299
Dureté des Corps. Sa cauſe, 152
Dyſſenterie, Préparation de Verre d'Antimoine pour cette maladie. 317

Eccléſiaſtiques, Loi obtenue par les Eccléſiaſtiques Suédois, par laquelle ils étoient affranchis de toute Juridiction laïque, 354
Edmondes (le Chevalier *Thomas*), Tréſorier de l'Epargne ſous les Rois *Jaques* I. & *Charles* I. Ses Mémoires, 3
Electricité. Quelles ſont les cauſes de l'Electricité ſuivant Mr. l'Abbé *Nollet*, 318, & *ſuiv.*
Elizabeth, Reine d'Angleterre. Rélation de la dernière maladie & de la mort de cette Princeſſe, 4, & *ſuiv.* Cauſe de ſa mélancolie, 11, 12, 13. Preuves convaincantes de ſa grande avarice, 15, & *ſuiv.* Connoiſſance qu'elle avoit des Langues, 20. Savans qui floriſſoient ſous ſon règne, *ibid.* Talent qu'elle avoit dans la converſation, *ibid.* Panchant inſurmontable qu'elle avoit à la coquetterie, & qui ne la quitta jamais, *ibid.* Si on doit la regarder comme Perſécutrice, 21. Habileté de ſes Miniſtres, *ibid.* Deſcription de ſa perſonne, 22, & *ſuiv.*
Equinoxes, Tems auquel on a découvert que le mouvement des points équinoctiaux eſt ſujet à quelques inégalités périodiques, qui paroiſſent dépendre d'une même cauſe que

la nutation de l'Axe terrestre, 327
Eric le Bégue, ou *le Boiteux*, est fait Roi de Suède en 1222. 357. Son amour pour les Sciences, *ibid.* Il est défait & chassé du Trône, *ibid.* Il défait son rival & remonte sur le Trône, *ibid.* Il confirme les prérogatives du Clergé, 358. Les mariages des Prêtres entièrement abolis sous son règne, *ibid.*
Espadon ou *Priſtis*, Description de ce Poisson, 49
Etang presque entièrement couvert d'une grande Prairie, 216
Evangiles (*les Quatre*) de l'ancienne Version Latine, &c. par *Joſeph Blanchini*, 415, *& ſuiv.*

Fabianus, Eloge de ce Pape, 164, 165.
Fanatique, (Caractère d'un) 134, *& ſuiv.*
Fièvres putrides dont l'issue est heureuse lorsque les Malades ont un flux de ventre depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, 322
Fluïdité, Ce que c'est, 150
Fontenelle (Mr. *de*), Prix qu'il remporte en 1687, 273
France, Description géométrique de la France par Mr. *Caſſini de Thury*, 325
Frédéric III, Electeur de Brandebourg & premier Roi de Prusse, 400. Sa haine aveugle pour tout ce qui étoit François, 401. Il donne du secours à l'Empereur contre la France, *ibid.* Evènemens de son règne, *ibid. & ſuiv.* Défauts & foiblesses de ce Prince, 407, *& ſuiv.*
Frédéric VI, premier Electeur de Brandebourg, 68. De qui & quand il reçut l'Investiture de ce Païs, *ibid.*
Frédéric-Guillaume, surnommé *le Grand*, Electeur de Brandebourg. Bel éloge de ce Prince, 76. Ses belles actions, 77, 78, *& ſuiv.* Ambassadeur vétu de haillons que lui envoie le Kam de Tartares de Budziack, 80. Privilèges qu'il accorde aux François Réfugiés qui viennent s'établir dans ses Etats, *ibid.* Ce Prince mis en parallèle avec Louïs XIV, 81
Froid, Ce que c'est, 153

Gautier (Mr.), Pensionnaire de Sa Majesté Très-Chrétienne. Sa Dissertation sur les Couleurs, où il combat le Système de *Newton*, 192, *& ſuiv.*
Gautier (Mr.), Médecin du Roi en Canada. Observations qu'il a faites à Quebec, 322, *& ſuiv.*
George-Guillaume, Electeur de Brandebourg. Guerre de 30 ans qui désola ses Etats, 74. Fautes capitales que fit ce Prince dans ces tems malheureux, 75
Gerdes (Mr.), Voyez *Mill.*
Germains, Par qui ce nom a été donné à ces Peuples, 100.

Portrait qu'on en fait, leur caractère, leurs mœurs, leurs coutumes, 100. Comment ils échaufoient leur courage en allant à la guerre, 101. Leurs Dieux, *ibid.* A quoi ils avoient égard dans le choix de leurs Rois & de leurs Généraux, *ibid.* En quoi consistoient leurs richesses, 102. Leur nourriture, *ibid.* Point de Savans, point de Gens de robe ni de finance parmi eux, *ibid.* Affaires d'importance dont ils traitoient dans leurs repas, *ibid.* Leur hospitalité, *ibid.* Point de Villes parmi eux; leurs Bourgades, leurs Maisons, *ibid.* Leur habillement, *ibid.* & *suiv.* La Polygamie inconnue chez eux, 103. L'Adultère puni, *ibid.* Leurs enfans sans éducation, *ibid.* En quoi consistoient leurs spectacles, *ibid.*

Germanicus, Combien ce Prince étoit chéri du Peuple & des Soldats, 300. Il refuse l'Empire que lui offrent les Soldats, & reste fidèle à *Tibère*, 301. Il appaise une sédition, 302. Son expédition contre les Cattes, 303, & *suiv.* Sa Cavalerie mise en fuite par *Arminius*, 305. Flotte qu'il fait construire, 307. Il fait lever le siège du Fort de la Lippe, *ibid.* Victoire signalée qu'il remporte contre *Arminius*, 308. Seconde victoire, *ibid.* & *suiv.* Sa Flotte dispersée & très-maltraitée par une tempête, 309. Il fait ravager le Païs des Cattes & des Marses, 310. Il est rappellé par *Tibère*, 311. Description de son Triomphe, *ibid.* Sa mort, *ibid.* Combien il fut regretté, *ibid.* Honneurs que lui décerna le Sénat Romain, 312

Germanie, Bornes qu'elle avoit autrefois, 100. Bois & grands Lacs dont elle étoit couverte, 101. Les Terres peu cultivées, *ibid.*

Glace, Extrait d'une *Dissertation sur la Glace* par Mr. de *Mairan*, 138. & *suiv.* Exposition du sentiment des plus grands Philosophes sur la formation de la Glace, 139, & *suiv.* Diverses Editions de cet Ouvrage de Mr. *de Mairan*, 149. Ce qu'on doit premièrement bien examiner lorsqu'on veut découvrir la cause de la formation de la Glace, 150. Détail intéressant dans l'Ouvrage de Mr. de *Mairan*, 154. Deux objections contre son système, 156, & *suiv.*

Glace inflammable, 221

Grotte du Chien, Remarque sur cette Grotte, 215

Grains. Sur la conservation des Grains, & sur-tout du Froment, 22

Hamel (*Jean Baptiste du*), Son système sur la formation de la Glace, 142

Harang (le) est le plus fertile & le plus nombreux de tous les Poissons, 48. Il y en a huit espèces, *ibid.*

Hart-

Hartsoeker (Nicolas), son hypothèse sur la formation de la Glace, 143, 144.
Henri III, Roi de France. Extrait d'un Discours adressé aux Cardinaux touchant l'assassinat de ce Prince, qui fut poignardé par *Jaques Clément* Moine Dominicain, 118, *& suiv.*
Hohenzollern, Belle époque de cette Illustre Maison, 67
Homars. Si ces Poissons changent d'armure comme font les Ecrevisses, 46
Horace, Tems de sa mort, 108. Combien il étoit estimé d'*Auguste*, *ibid.*
Hydrographie, Carte de la partie de l'Océan vers l'Equateur, comprise entre les Continens d'Afrique & d'Amérique, 223

JEan, fils de *Christian d'Oldenbourg* Roi de Danemarc, de Suède, & de Norvège, est reconnu par le Clergé du Royaume de Suède & par une partie de la Noblesse, 375. Il marche à Stockholm à la tête d'une Armée Allemande, & est élu Roi de Suède, après avoir défait les Dalécarliens, *ibid.* Il est déposé, 376
Jean, fils de *Suerker*, est fait Roi de Suède, se croise contre les Estoniens, & fait en 1218 une malheureuse expédition, 357. Grand nombre de Couvens bâtis sous son règne en Suède, *ibid.*
Jean, surnommé *le Cicéron*, Electeur de Brandebourg. Quelques circonstances de la vie de ce Prince, 70
Jean-Sigismond, Electeur de Brandebourg, épouse l'Héritière du Duché de Prusse & de la Succession de Clèves, 74
Incrustation pierreuse tirée d'une Source, 215
Ingue, élu Roi de Suède en 1075, trop ardent pour la Religion Chrétienne, renverse le Temple principal d'Oden près d'Upsal, & est chassé par ses Sujets, 352. Il remonte sur le Trône, *ibid.*
Joachim I, surnommé *le Nestor*, Electeur de Brandebourg, réunit à la Marche le Comté de Ruppin, 70
Joachim II, Electeur de Brandebourg, embrasse la Religion de Luther, 70. Evêchés qu'il gagna par la communion sous les deux Espèces, 73. Pourquoi il tira l'épée contre le Duc d'Albe, Ambassadeur de l'Empereur à Berlin, *ibid.*
Joachim-Frédéric, Electeur de Brandebourg, fonde le Collège de Joachimsthal, 74
Jupiter, De l'inclinaison de l'orbe de son troisième Satellite. 323

KLein (Mr.), Sécretaire de la Ville de Dantzic. Ouvrage de cet Auteur, 46

L'Estre à Mr. D.... sur son *Traité de la Vie heureuse par Sénèque*, &c. 25, *& suiv.*
Liquidité. Ce que c'est, 150, *& suiv.*
Lucius, Evêque de Rome, est arrêté & banni bientôt après son élection. 179. Il meurt Martyr, *ibid.*
Lulofs (Mr. *Jean*), Professeur en Mathématique, &c. dans l'Université de Leyde. 433. Ouvrage de cet Auteur sur le Globe terrestre, 433
Luzac (Mr. *Elie*). Extrait d'une Dissertation de cet Auteur, 465, *& suiv.*
Lyonet (Mr.). Réponse qu'il fait à Mr. *Mylius* &c. 446
Machines diverses approuvées par l'Académie Françoise, 224
Magnus, surnommé *Ladulos*, l'un des plus grands Rois qu'ait eu la Suède, 359. Par son gouvernement ferme il rétablit la sureté dans ses Etats, *ibid.* Il renouvelle les Privilèges du Clergé, *ibid.* Les Moines le prennent sous leur protection, *ibid.* Il donne aux Femmes de Warend, Canton de la Smolande, le privilège d'hériter avec leurs frères à portions égales, & de se servir de tambours & de trompettes à leurs noces, *ibid.* Il soumet la Laponie à la Suède, 360. Il se sert des Etrangers, & en encourage l'établissement en Suède, *ibid.* Belles Loix qu'il fait, *ibid.* Ses revenus, 361. Il donne à ses Sujets le spectacle des Tournois, *ibid.*
Magnus surnommé *Smek*, Fils d'*Eric*, unit la Norvège à la Suède, & donne des Loix à l'Islande & à la Finlande, 363. Il rétablit la sureté publique. *ibid.* Il crée des Chevaliers. *ibid.* Subsides que lui accordent les Ecclésiastiques pour faire la guerre. 364. Il offense le Clergé, & s'attire les foudres du Vatican. *ibid.* Il perd ses Etats. *ibid.* Il est relevé de l'excommunication. 365. Il remonte sur le Trône. *ibid.* Il est dépossé, *ibid.*
Marbres d'Arundel. Parallèle de la Chronique des Marbres de Paros, dits les Marbres d'Arundel, comparée avec celle d'Egypte, 428
Marcellus, Neveu de l'Empereur *Auguste*, épouse Julie Fille unique de ce Prince. 90. Il meurt regretté du Peuple. *ibid.* Eloge qu'en fait *Virgile*, 91
Mariages défendus aux Prêtres Suédois par le Pape, 353. Entièrement abolis, 358
Mastricht. Rélation d'une tempête arrivée dans cette Ville & aux environs de la Meuse en 1750, &c. 444, *& suiv.*
Maupertuis (Mr. *de*), Où il croit qu'on doit chercher la preuve de l'existence de Dieu, 212
Mécène, Ministre & Confident de l'Empereur *Auguste*. Conseil

. seil qu'il donne à ce Prince, 83. Ses belles qualités, ſes foibleſſes, tems de ſa mort, 107, 108. Son amour exceſſif pour la vie; Vers à ce ſujet, *ibid.*

Métaux. Expériences faites à Quito & ailleurs ſur la dilatation & la contraction que ſouffrent les Métaux par le chaud & par le froid, 321

Mill (Mr.). Sa replique à un Article inſéré dans le Journal appellé *Scrinium Antiquarium*, 225. Plaintes qu'il forme contre Mr. *Gerdes*.

Monde. Du Syſtême du Monde dans les principes de la gravitation univerſelle, 323

Monſtre. Enfant monſtrueux, 228

Morale Chrétienne. Son éloge, 379

Morues. Remarque ſur ces Poiſſons, 46

Muſſchenbroek (Mr. *P. van*), Particules frigorifiques qu'il établit pour la formation de la Glace, 147

Narwhal, Deſcription de ce Poiſſon cétacée, 49

Newton, Défaut de ſon Livre de la Philoſophie naturelle, 323. Son Syſtême ſur les Couleurs attaqué, 192, *& ſuiv.*

Nollet, Extrait du troiſième Volume de ſes *Leçons de Phyſique expérimentale*, 217

Novat, Prêtre de Carthage, réfugié à Rome. Conſeil qu'il donne à Novatien qui avoit été excommunié, 171

Novatien, Prêtre de l'Egliſe de Rome, refuſe de reconnoître le Pape Corneille, & fait un Schiſme dans l'Egliſe, 168. Examen de cette affaire, *ibid. & ſuiv.*

Nudité (la). Si elle eſt contraire à la modeſtie & à la vertu, 103

Oeuf renfermé dans un autre Oeuf, 220

Orville (Mr. *d'*) publie les *Amours de Chéréa & de Callirrhoé*, &c. Extrait de cet Ouvrage, 331, *& ſuiv.*

Plotinus, Extrait de ſon Traité *de l'Origine du Droit Divin & de la Nature*, 204, *& ſuiv.*

Papes, Troiſième Extrait de l'*Hiſtoire des Papes* par Mr. *Bower*, 161, *& ſuiv.*

Parr (T.), né dans la Paroiſſe d'Alberbury en Shropshire l'an 1483, meurt le 15 Novembre 1635, après avoir vécu 152 ans, neuf mois & quelques jours, 112, 115. (*à la pag.* 112, *lig.* 4, *au-lieu de* 1583, *liſez* 1483). Particularités remarquables de la vie de ce Vieillard, 116, 117, 118

Patience, Diſcours ſur la Patience & le vice qui lui eſt oppoſé, 273

Perrault (*Claude*), Docteur en Médecine de la Faculté de Pa-

Paris. Son éloge, 141. Son Système sur la congélation *ibid. & suiv.*
Plantes, Sur les Glandes & les Filets des Plantes, & les matières qui en sortent, 222
Planètes. Méthode générale pour déterminer les orbites & les mouvemens de toutes les Planètes, en ayant égard à leur action mutuelle, 326
Pluche (Mr. l'Abbé). Extrait de sa *Démonstration Evangélique*, 276
Poissons (*Histoire naturelle des*). Extrait de cette Pièce, 45
Pontianus, Remarques sur ce Pape, 162, 163
Prémontval (Mr. *de*) attaque un nommé *Panage* qu'il croit être Auteur du Livre des *Mœurs*, 442, *& suiv.*
Prêtres, Six cens Prêtres Suédois qui prennent les armes, & se font donner l'absolution avant le combat, 353

Quaker. Lettre singulière d'un Quaker au Pape, 122, *& suiv.*

Réformation de *Luther*. Jugement sur cette nouvelle Religion, 70, 71. Pourquoi elle trouva tant de Sectateurs, *ibid*, & 72
Regis (*Pierre Silvain*) Cartésien. Son hypothèse sur la formation de la Glace, 140
Religion, Discours sur le zèle de la Religion, 271
Rohault s'accorde avec Descartes sur la cause de la formation de la Glace, 140

Saumons gris dont la chair est blanche, 47
Scudéri (Mlle). Discours qui lui a fait remporter le Prix, 267
Senac, Lettre au sujet d'un Ouvrage de Mr *Senac*, 457, *& suiv.*
's Gravesande (Mr.). Eloge de ce Philosophe, 146. Son sentiment sur la nature de l'Eau & de la Glace, *ibid.*
Suède, Extrait du second Tome de l'*Histoire du Royaume de Suède* par Mr. *Olaüs Dalin*, 349
Suen l'ensanglanté, est élu Roi de Suède par les Suédois idolâtres, & détruit le Christianisme sur ses terres, 352. Il est tué par Ingue son frère qui étoit Chrétien, *ibid.*
Suerker, surnommé *piébleu*, Roi de Suède, gagne les Prêtres pour gouverner en sureté, 356. Il déclare le Clergé absolument libre de toute Juridiction laïque, & affranchit ses Terres de tout impôt envers la Couronne, *ibid.*
Suicide (le) regardé comme permis par toute une Nation, 96
Sténon, Lieutenant-Général, défait *Christian* Roi de Suède, 375. Sa Régence troublée par les Danois qui veulent rentrer en possession de la Suède, *ibid.* Il succombe aux efforts de *Jean*, fils de *Christian*, *ibid.*

Syſtêmes, Objections contre le *Traité des Syſtêmes*, &c. 158, *& ſuiv.*

Taille latérale, Nouveaux ſuccès de cette opération, 220
Terre, Hypothèſe ſur ſa formation, 248, *& ſuiv.*
Tibère achève par ordre de l'Empereur *Auguſte* les expéditions commencées contre les Germains par *Druſus*, 106. Après la défaite de *Varus* il rétablit la réputation des Armes Romaines, 110. Faveurs & Privilèges que le Sénat lui accorde à la requiſition d'*Auguſte*, *ibid.* Son Triomphe, *ibid.* Mauvais caractère de ce Prince, 296. Ses talens, *ibid.* Il fait tuer Agrippa Poſthume relegué dans l'Ile de Planaſie, 298. Et fait mourir *Sempronius Gracchus*, qui avoit été condamné à l'exil par *Auguſte*, 303. Diſgraces dont ſa Famille eſt accablée, 312, 313. Beaux commencemens de ſon Gouvernement, *ibid.* Bizarre réſolution qu'il prend d'abandonner Rome pour n'y plus revenir, 314. Il ſe promène par toute la Campanie, & paſſe enfin dans l'Ile de Caprées, *ibid.* De quelle manière il y vit, 315. Récompenſes qu'il donnoit à ſes Compagnons de débauche, *ibid. & ſuiv.*
Tolérance, Examen de la Tolérance Chrétienne, 286, *& ſuiv.*
Tourreil (Mr. *de*), Auteur d'une Pièce d'Eloquence qui a remporté le Prix, 269
Touſſaint (Mr.), Auteur du Livre des *Mœurs*, Lettre deſtinée à faire voir *qu'un autre n'eſt pas lui*, 442, *& ſuiv.*
Tremblement de Terre arrivé à Chriſtianſand en Norvège, 213. Autre Tremblement qui s'eſt fait ſentir à Béziers, 214

Vaches, Obſervations ſur leurs maladies, 218
Vapeur mortelle d'une Futaille remplie d'eau de Mer, 219
Vérole (la *Petite*). Méthode de traiter cette maladie par *Archibald Pitcairn*, 127, *& ſuiv.*
Voltaire (Mr. *de*). Bon conſeil qu'il donne à un Journaliſte, 148
Urbain, ſeizième Evêque de Rome. Fauſſeté des Actes où l'on raconte de lui des choſes merveilleuſes, 162
Waldemar, Roi de Suède, eſt ſurpris & fait priſonnier, 359. Il meurt en exil, *ibid.*

Xiphias, Deſcription de ce Poiſſon, 49

Fin de la Table des Matières.